Balzac - Séraphita

REVUE

DE PARIS.

VII.

ÉVERAT, IMPRIMEUR,
rue du Cadran, n° 16.

REVUE DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1834.

TOME SEPTIÈME.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,

RUE DES FILLES SAINT-THOMAS, N° 17.

—

1834.

CLAUDE GUEUX.

Il y a sept ou huit ans, un homme nommé Claude Gueux, pauvre ouvrier, vivait à Paris. Il avait avec lui une fille qui était sa maîtresse, et un enfant de cette fille. Je dis les choses comme elles sont, laissant le lecteur ramasser les moralités à mesure que les faits les sèment sur leur chemin. L'ouvrier était capable, habile, intelligent, fort mal traité par l'éducation, fort bien traité par la nature, ne sachant pas lire et sachant penser. Un hiver, l'ouvrage manqua. Pas de feu ni de pain dans le galetas. L'homme, la fille et l'enfant eurent froid et faim. L'homme vola. Je ne sais ce qu'il vola, je ne sais où il vola. Ce que je sais, c'est que de ce vol il résulta trois jours de pain et de feu pour la femme et pour l'enfant, et cinq ans de prison pour l'homme.

L'homme fut envoyé faire son temps à la maison centrale de Clairvaux. Clairvaux, abbaye dont on a fait une bastille, cellule dont on a fait un cabanon, autel dont on a fait un pilori. Quand nous parlons de progrès, c'est ainsi que certaines gens le comprennent et l'exécutent. Voilà la chose qu'ils mettent sous notre mot.

Poursuivons.

Arrivé là, on le mit dans un cachot pour la nuit, et dans un atelier pour le jour. Ce n'est pas l'atelier que je blâme.

Claude Gueux, honnête ouvrier naguère, voleur désormais,

6 juillet 1834

était une figure digne et grave. Il avait le front haut, déjà ridé, quoique jeune encore, quelques cheveux gris perdus dans les touffes noires, l'œil doux et fort puissamment enfoncé sous une arcade sourcilière bien modelée, les narines ouvertes, le menton avancé, la lèvre dédaigneuse. C'était une belle tête. On va voir ce que la société en a fait.

Il avait la parole rare, le geste plus fréquent, quelque chose d'impérieux dans toute sa personne et qui se faisait obéir, l'air pensif, sérieux plutôt que souffrant. Il avait pourtant bien souffert.

Dans le dépôt où Claude Gueux était enfermé, il y avait un directeur des ateliers, espèce de fonctionnaire propre aux prisons, qui tient tout ensemble du guichetier et du marchand, qui fait en même temps une commande à l'ouvrier et une menace au prisonnier, qui vous met l'outil aux mains et les fers aux pieds. Celui-là était lui-même une variété dans l'espèce, un homme bref, tyrannique, obéissant à ses idées, toujours à courte bride sur son autorité; d'ailleurs, dans l'occasion, bon compagnon, bon prince, jovial même et raillant avec grâce; dur plutôt que ferme; ne raisonnant avec personne, pas même avec lui; bon père, bon mari sans doute, ce qui est devoir et non vertu; en un mot, pas méchant, mauvais. C'était un de ces hommes qui n'ont rien de vibrant ni d'élastique, qui sont composés de molécules inertes, qui ne résonnent au choc d'aucune idée, au contact d'aucun sentiment, qui ont des colères glacées, des haines mornes, des emportemens sans émotion, qui prennent feu sans s'échauffer, dont la capacité de calorique est nulle, et qu'on dirait souvent faits de bois : ils flambent par un bout et sont froids par l'autre. La ligne principale, la ligne diagonale du caractère de cet homme, c'était la ténacité. Il était fier d'être tenace, et se comparait à Napoléon. Ceci n'est qu'une illusion d'optique. Il y a nombre de gens qui en sont dupes et qui, à certaine distance, prennent la ténacité pour de la volonté et une chandelle pour une étoile. Quand cet homme donc avait une fois ajusté ce qu'il appelait *sa volonté* à une chose absurde, il allait tête haute et à travers toute broussaille jusqu'au bout de la chose

absurde. L'entêtement sans l'intelligence, c'est la sottise soudée au bout de la bêtise et lui servant de rallonge. Cela va loin. En général, quand une catastrophe privée ou publique s'est écroulée sur nous, si nous examinons, d'après les décombres qui en gisent à terre, de quelle façon elle s'est échafaudée, nous trouvons presque toujours qu'elle a été aveuglément construite par un homme médiocre et obstiné qui avait foi en lui et qui s'admirait. Il y a par le monde beaucoup de ces petites fatalités têtues qui se croient des providences.

Voilà donc ce que c'était que le directeur des ateliers de la prison centrale de Clairvaux. Voilà de quoi était fait le briquet avec lequel la société frappait chaque jour sur les prisonniers pour en tirer des étincelles.

L'étincelle que de pareils briquets arrachent à de pareils cailloux allume souvent des incendies.

Nous avons dit qu'une fois arrivé à Clairvaux, Claude Gueux fut numéroté dans un atelier et rivé à une besogne. Le directeur de l'atelier fit connaissance avec lui, le reconnut bon ouvrier, et le traita bien. Il paraît même qu'un jour, étant de bonne humeur, et voyant Claude Gueux fort triste, car cet homme pensait toujours à celle qu'il appelait *sa femme*, il lui conta, par manière de jovialité et de passe-temps, et aussi pour le consoler, que cette malheureuse s'était faite fille publique. Claude demanda froidement ce qu'était devenu l'enfant. On ne savait.

Au bout de quelques mois, Claude s'acclimata à l'air de la prison et parut ne plus songer à rien. Une certaine sérénité sévère, propre à son caractère, avait repris le dessus.

Au bout du même espace de temps à peu près, Claude avait acquis un ascendant singulier sur tous ses compagnons. Comme par une sorte de convention tacite, et sans que personne sût pourquoi, pas même lui, tous ces hommes le consultaient, l'écoutaient, l'admiraient et l'imitaient, ce qui est le dernier degré ascendant de l'admiration. Ce n'était pas une médiocre gloire d'être obéi par toutes ces natures désobéissantes. Cet empire lui était venu sans qu'il y songeât. Cela tenait au regard qu'il avait dans les yeux. L'œil d'un

homme est une fenêtre par laquelle on voit les pensées qui vont et viennent dans sa tête.

Mettez un homme qui contient des idées parmi des hommes qui n'en contiennent pas, au bout d'un temps donné, et par une loi d'attraction irrésistible, tous les cerveaux ténébreux graviteront humblement et avec adoration autour du cerveau rayonnant. Il y a des hommes qui sont fer et des hommes qui sont aimant. Claude était aimant.

En moins de trois mois donc Claude était devenu l'ame, la loi et l'ordre de l'atelier. Toutes ces aiguilles tournaient sur son cadran. Il devait douter lui-même par momens s'il était roi ou prisonnier. C'était une sorte de pape captif avec ses cardinaux.

Et, par une réaction toute naturelle dont l'effet s'accomplit sur toutes les échelles, aimé des prisonniers, il était détesté des geôliers. Cela est toujours ainsi. La popularité ne va jamais sans la défaveur. L'amour des esclaves est toujours doublé de la haine des maîtres.

Claude Gueux était grand mangeur. C'était une particularité de son organisation. Il avait l'estomac fait de telle sorte que la nourriture de deux hommes ordinaires suffisait à peine à sa journée. M. de Cotadilla avait un de ces appétits-là, et en riait; mais ce qui est une occasion de gaieté pour un duc grand d'Espagne qui a cinq cent mille moutons, est une charge pour un ouvrier et un malheur pour un prisonnier.

Claude Gueux, libre dans son grenier, travaillait tout le jour, gagnait son pain de quatre livres et le mangeait. Claude Gueux, en prison, travaillait tout le jour et recevait invariablement pour sa peine une livre et demie de pain et quatre onces de viande. La ration est inexorable. Claude avait donc habituellement faim dans la prison de Clairvaux.

Il avait faim, et c'était tout. Il n'en parlait pas. C'était sa nature ainsi.

Un jour, Claude venait de dévorer sa maigre pitance, et s'était remis à son métier, croyant tromper la faim par le travail. Les au-

tres prisonniers mangeaient joyeusement. Un jeune homme, pâle, blond, faible, vint se placer près de lui. Il tenait à la main sa ration, à laquelle il n'avait pas encore touché, et un couteau. Il restait là debout près de Claude, ayant l'air de vouloir parler et de ne pas oser. Cet homme, et son pain, et sa viande, importunaient Claude. — Que veux-tu? dit-il enfin brusquement. — Que tu me rendes un service, dit timidement le jeune homme.—Quoi? reprit Claude. —Que tu m'aides à manger cela. J'en ai trop. Une larme roula dans l'œil hautain de Claude. Il prit le couteau, partagea la ration du jeune homme en deux parts égales, en prit une, et se mit à manger. —Merci, dit le jeune homme. Si tu veux, nous partagerons comme cela tous les jours. — Comment t'appelles-tu? dit Claude Gueux. — Albin. — Pourquoi es-tu ici? reprit Claude. —J'ai volé. — Et moi aussi, dit Claude.

Ils partagèrent en effet de la sorte tous les jours. Claude Gueux avait trente-six ans, et par momens il en paraissait cinquante, tant sa pensée habituelle était sévère. Albin avait vingt ans, on lui en eût donné dix-sept, tant il y avait encore d'innocence dans le regard de ce voleur. Une étroite amitié se noua entre ces deux hommes, amitié de père à fils plutôt que de frère à frère. Albin était encore presque un enfant; Claude était déjà presque un vieillard.

Ils travaillaient dans le même atelier, ils couchaient sous la même clef de voûte, ils se promenaient dans le même préau, ils mordaient au même pain. Chacun des deux amis était l'univers pour l'autre. Il paraît qu'ils étaient heureux.

Nous avons déjà parlé du directeur des ateliers. Cet homme, haï des prisonniers, était souvent obligé pour se faire obéir d'eux, d'avoir recours à Claude Gueux qui en était aimé. Dans plus d'une occasion, lorsqu'il s'était agi d'empêcher une rébellion ou un tumulte, l'autorité sans titre de Claude Gueux avait prêté main-forte à l'autorité officielle du directeur. En effet, pour contenir les prisonniers, dix paroles de Claude valaient dix gendarmes. Claude avait maintes fois rendu ce service au directeur. Aussi le directeur le détestait-il cordialement. Il était jaloux de ce voleur.

Il avait au fond du cœur une haine secrète, envieuse, implacable, contre Claude, une haine de souverain de droit à souverain de fait, de pouvoir temporel à pouvoir spirituel.

Ces haines-là sont les pires.

Claude aimait beaucoup Albin, et ne songeait pas au directeur.

Un jour, un matin, au moment où les porte-clefs transvasaient les prisonniers deux à deux du dortoir dans l'atelier, un guichetier appela Albin qui était à côté de Claude, et le prévint que le directeur le demandait.—Que te veut-on? dit Claude. —Je ne sais pas, dit Albin. Le guichetier emmena Albin.

La matinée se passa, Albin ne revint pas à l'atelier. Quand arriva l'heure du repas, Claude pensa qu'il retrouverait Albin au préau. Albin n'était pas au préau. On rentra dans l'atelier, Albin ne reparut pas dans l'atelier. La journée s'écoula ainsi. Le soir quand on ramena les prisonniers dans leur dortoir, Claude y chercha des yeux Albin, et ne le vit pas. Il paraît qu'il souffrit beaucoup dans ce moment-là, car il adressa la parole à un guichetier, ce qu'il ne faisait jamais : —Est-ce qu'Albin est malade? dit-il. — Non, répondit le guichetier. —D'où vient donc, reprit Claude, qu'il n'a pas reparu aujourd'hui? — Ah! dit négligemment le porte-clefs, c'est qu'on l'a changé de quartier. Les témoins qui ont déposé de ces faits plus tard remarquèrent qu'à cette réponse du guichetier la main de Claude qui portait une chandelle allumée trembla légèrement. Il reprit avec calme : Qui a donné cet ordre-là? Le guichetier répondit : Monsieur D.

Le directeur des ateliers s'appelait M. D.

La journée du lendemain se passa comme la journée précédente, sans Albin.

Le soir, à l'heure de la clôture des travaux, le directeur, M. D., vint faire sa ronde habituelle dans l'atelier. Du plus loin que Claude le vit, il ôta son bonnet de grosse laine, il boutonna sa veste grise, triste livrée de Clairvaux, car il est de principe dans les prisons qu'une veste respectueusement boutonnée prévient favorablement

les supérieurs, et il se tint debout et son bonnet à la main à l'entrée de son banc, attendant le passage du directeur. Le directeur passa. — Monsieur! dit Claude. Le directeur s'arrêta et se détourna à demi. Monsieur, reprit Claude, est-ce que c'est vrai qu'on a changé Albin de quartier? — Oui, répondit le directeur. — Monsieur, poursuivit Claude, j'ai besoin d'Albin pour vivre. Il ajouta : Vous savez que je n'ai pas assez de quoi manger avec la ration de la maison, et qu'Albin partageait son pain avec moi. — C'était son affaire, dit le directeur. — Monsieur, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de faire remettre Albin dans le même quartier que moi? — Impossible. Il y a décision prise. — Par qui? — Par moi. — Monsieur D., reprit Claude, c'est la vie ou la mort pour moi, et cela dépend de vous. — Je ne reviens jamais sur mes décisions. — Monsieur, est-ce que je vous ai fait quelque chose? — Rien. — En ce cas, dit Claude, pourquoi me séparez-vous d'Albin? — Parce que, dit le directeur.

Cette explication donnée, le directeur passa outre.

Claude baissa la tête et ne répliqua pas. Pauvre lion en cage à qui l'on ôtait son chien!

Nous sommes forcé de dire que le chagrin de cette séparation n'altéra en rien la voracité en quelque sorte maladive du prisonnier. Rien d'ailleurs ne parut sensiblement changé en lui. Il ne parlait d'Albin à aucun de ses camarades. Il se promenait seul dans le préau aux heures de récréation, et il avait faim. Rien de plus.

Cependant ceux qui le connaissaient bien remarquaient quelque chose de sinistre et de sombre qui s'épaississait chaque jour de plus en plus sur son visage. Du reste, il était plus doux que jamais.

Plusieurs voulurent partager leur ration avec lui, il refusa en souriant.

Tous les soirs, depuis l'explication que lui avait donnée le directeur, il faisait une espèce de chose folle qui étonnait de la part d'un homme aussi sérieux. Au moment où le directeur, ramené à heure fixe par sa tournée habituelle, passait devant le métier

de Claude, Claude levait les yeux et le regardait fixement, puis il lui adressait d'un ton plein d'angoisse et de colère qui tenait à la fois de la prière et de la menace ces deux mots seulement : *Et Albin?* Le directeur faisait semblant de ne pas entendre ou s'éloignait en haussant les épaules.

Cet homme avait tort de hausser les épaules, car il était évident pour tous les spectateurs de ces scènes étranges que Claude Gueux était intérieurement déterminé à quelque chose. Toute la prison attendait avec anxiété quel serait le résultat de cette lutte entre une ténacité et une résolution.

Il a été constaté qu'une fois entre autres Claude dit au directeur : — Écoutez, monsieur, rendez-moi mon camarade. Vous ferez bien, je vous assure. Remarquez que je vous dis cela.

Une autre fois, un dimanche, comme il se tenait dans le préau, assis sur une pierre, les coudes sur les genoux et son front dans ses mains, immobile depuis plusieurs heures dans la même attitude, le condamné Faillette s'approcha de lui, et lui cria en riant : Que diable fais-tu donc là, Claude? Claude leva lentement sa tête sévère et dit : *Je juge quelqu'un.*

Un soir enfin, le 25 octobre 1831, au moment où le directeur faisait sa ronde, Claude brisa sous son pied avec bruit un verre de montre qu'il avait trouvé le matin dans un corridor. Le directeur demanda d'où venait ce bruit.—Ce n'est rien, dit Claude, c'est moi. Monsieur le directeur, rendez-moi mon camarade. — Impossible, dit le maître. — Il le faut pourtant, dit Claude d'une voix basse et ferme, et, regardant le directeur en face, il ajouta : Réfléchissez. Nous sommes aujourd'hui le 25 octobre. Je vous donne jusqu'au 4 novembre.

Un guichetier fit remarquer à M. D. que Claude le menaçait et que c'était un cas de cachot. — Non, point de cachot, dit le directeur avec un sourire dédaigneux, il faut être bon avec ces gens-là.

Le lendemain, le condamné Pernot aborda Claude qui se promenait seul et pensif, laissant les autres prisonniers s'ébattre dans un petit carré de soleil à l'autre bout de la cour. — Eh bien!

Claude! A quoi songes-tu? tu parais triste. — *Je crains*, dit Claude, *qu'il n'arrive bientôt quelque malheur à ce bon monsieur D.*

Il y a neuf jours pleins du 25 octobre au 4 novembre. Claude n'en laissa pas passer un sans avertir gravement le directeur de l'état de plus en plus douloureux où le mettait la disparition d'Albin. Le directeur fatigué lui infligea une fois vingt-quatre heures de cachot parce que la prière ressemblait trop à une sommation. Voilà tout ce que Claude obtint.

Le 4 novembre arriva. Ce jour-là, Claude s'éveilla avec un visage serein qu'on ne lui avait pas encore vu depuis le jour où la *décision* de M. D. l'avait séparé de son ami. En se levant, il fouilla dans une espèce de caisse de bois blanc qui était au pied de son lit et qui contenait ses quelques guenilles. Il en tira une paire de ciseaux de couturière. C'était, avec un volume dépareillé de l'*Émile*, la seule chose qui lui restât de la femme qu'il avait aimée, de la mère de son enfant, de son heureux petit ménage d'autrefois. Deux meubles bien inutiles pour Claude; les ciseaux ne pouvaient servir qu'à une femme, le livre qu'à un lettré. Claude ne savait ni coudre ni lire.

Au moment où il traversait le vieux cloître déshonoré et blanchi à la chaux qui sert de promenoir d'hiver, il s'approcha du condamné Ferrari qui regardait avec attention les énormes barreaux d'une croisée. Claude tenait à la main la petite paire de ciseaux, il la montra à Ferrari en disant : Ce soir je couperai ces barreaux-ci avec ces ciseaux-là.

Ferrari incrédule se mit à rire, et Claude aussi.

Ce matin-là, il travailla avec plus d'ardeur qu'à l'ordinaire; jamais il n'avait fait si vite et si bien. Il parut attacher un certain prix à terminer dans la matinée un chapeau de paille que lui avait payé d'avance un honnête bourgeois de Troyes, M. Bressier.

Un peu avant midi, il descendit sous un prétexte à l'atelier des menuisiers, situé au rez-de-chaussée, au-dessous de l'étage où il travaillait. Claude était aimé là comme ailleurs, mais il y

entrait rarement. Aussi :—Tiens! voilà Claude!—on l'entoura. Ce fut une fête. Claude jeta un coup d'œil rapide dans la salle. Pas un des surveillans n'y était. —Qui est-ce qui a une hache à me prêter, dit-il? —Pourquoi faire? lui demanda-t-on. Il répondit : —C'est pour tuer ce soir le directeur des ateliers. On lui présenta plusieurs haches à choisir. Il prit la plus petite qui était fort tranchante, la cacha dans son pantalon, et sortit. Il y avait là vingt-sept prisonniers. Il ne leur avait pas recommandé le secret. Tous le gardèrent.

Ils ne causèrent même pas de la chose entre eux.

Chacun attendit de son côté ce qui arriverait. L'affaire était terrible, droite et simple. Pas de complication possible. Claude ne pouvait être ni conseillé, ni dénoncé.

Une heure après, il aborda un jeune condamné de seize ans qui bâillait dans le promenoir, et lui conseilla d'apprendre à lire. En ce moment, le détenu Faillette accosta Claude, et lui demanda ce que diable il cachait là dans son pantalon. Claude dit : C'est une hache pour tuer monsieur D. ce soir. Il ajouta : Est-ce que cela se voit? —Un peu, dit Faillette.

Le reste de la journée fut à l'ordinaire. A sept heures du soir, on renferma les prisonniers, chaque section dans l'atelier qui lui était assigné; et les surveillans sortirent des salles de travail, comme il paraît que c'est l'habitude, pour ne rentrer qu'après la ronde du directeur.

Claude Gueux fut donc verrouillé comme les autres dans son atelier avec ses compagnons de métier.

Alors il se passa dans cet atelier une scène extraordinaire, une scène qui n'est ni sans majesté ni sans terreur, la seule de ce genre qu'aucune histoire puisse raconter.

Il y avait là, ainsi que l'a constaté l'instruction judiciaire qui a eu lieu depuis, quatre-vingt-deux voleurs, y compris Claude.

Une fois que les surveillans les eurent laissés seuls, Claude se leva debout sur son banc, et annonça à toute la chambrée qu'il avait quelque chose à dire. On fit silence.

Alors Claude haussa la voix et dit : Vous savez tous qu'Albin était mon frère. Je n'ai pas assez de ce qu'on me donne ici pour manger. Même en n'achetant que du pain avec le peu que je gagne, cela ne suffirait pas. Albin partageait sa ration avec moi, je l'ai aimé d'abord parce qu'il m'a nourri, ensuite parce qu'il m'a aimé. Le directeur, monsieur D., nous a séparés, cela ne lui faisait rien que nous fussions ensemble ; mais c'est un méchant homme qui jouit de tourmenter. Je lui ai redemandé Albin. Vous avez vu? Il n'a pas voulu. Je lui ai donné jusqu'au 4 novembre pour me rendre Albin. Il m'a fait mettre au cachot pour avoir dit cela. Moi, pendant ce temps-là, je l'ai jugé et je l'ai condamné à mort (1), nous sommes le 4 novembre. Il viendra dans deux heures faire sa tournée. Je vous préviens que je vais le tuer. Avez-vous quelque chose à dire à cela?

Tous gardèrent le silence.

Claude reprit. Il parla, à ce qu'il paraît, avec une éloquence singulière qui d'ailleurs lui était naturelle. Il déclara qu'il savait bien qu'il allait faire une action violente, mais qu'il ne croyait pas avoir tort. Il attesta la conscience des quatre-vingt-un voleurs qui l'écoutaient. Qu'il était dans une rude extrémité. Que la nécessité de se faire justice soi-même était un cul-de-sac où l'on se trouvait engagé quelquefois. Qu'à la vérité il ne pouvait prendre la vie du directeur sans donner la sienne propre, mais qu'il trouvait bon de donner sa vie pour une chose juste. Qu'il avait mûrement réfléchi, et à cela seulement, depuis deux mois. Qu'il croyait bien ne pas se laisser entraîner par le ressentiment, mais que, dans le cas que cela serait, il suppliait qu'on l'en avertît. Qu'il soumettait honnêtement ses raisons aux hommes justes qui l'écoutaient. Qu'il allait donc tuer monsieur D., mais que si quelqu'un avait une objection à lui faire, il était prêt à l'écouter.

Une voix seulement s'éleva et dit qu'avant de tuer le directeur, Claude devait essayer une dernière fois de lui parler et de le fléchir.

(1) Textuel.

— C'est juste! dit Claude, et je le ferai.

Huit heures sonnèrent à la grande horloge. Le directeur devait venir à neuf heures.

Une fois que cette étrange cour de cassation eut en quelque sorte ratifié la sentence qu'il avait portée, Claude reprit toute sa sérénité. Il mit sur une table tout ce qu'il possédait en linge et en vêtemens, la pauvre dépouille du prisonnier, et, appelant l'un après l'autre ceux de ses compagnons qu'il aimait le plus après Albin, il leur distribua tout. Il ne garda que la petite paire de ciseaux.

Puis il les embrassa tous. Quelques-uns pleuraient, il souriait à ceux-là.

Il y eut dans cette heure dernière des instans où il causa avec tant de tranquillité et même de gaieté que plusieurs de ses camarades espéraient intérieurement, comme ils l'ont déclaré depuis, qu'il abandonnerait peut-être sa résolution. Il s'amusa même une fois à éteindre une des rares chandelles qui éclairaient l'atelier avec le souffle de sa narine, car il avait de mauvaises habitudes d'éducation qui dérangeaient sa dignité naturelle plus souvent qu'il n'aurait fallu. Rien ne pouvait faire que cet ancien gamin des rues n'eût point par momens l'odeur du ruisseau de Paris.

Il aperçut un jeune condamné qui était pâle, qui le regardait avec des yeux fixes, et qui tremblait, sans doute de l'attente de ce qu'il allait voir. — Allons, du courage, jeune homme! lui dit Claude doucement, ce ne sera que l'affaire d'un instant.

Quand il eut distribué toutes ses hardes, fait tous ses adieux, serré toutes les mains, il interrompit quelques causeries inquiètes qui se faisaient çà et là dans les coins obscurs de l'atelier, et il commanda qu'on se remît au travail. Tous obéirent en silence.

L'atelier où ceci se passait était une salle oblongue, un long parallélogramme percé de fenêtres sur ses deux grands côtés, et de deux portes qui se regardaient à ses deux extrémités. Les métiers étaient rangés de chaque côté près des fenêtres, les bancs touchant le mur à angle droit, et l'espace resté libre entre les deux rangées de métiers formait une sorte de longue voie qui allait en ligne droite de l'une des deux portes à l'autre et traversait ainsi

toute la salle. C'était cette longue voie, assez étroite, que le directeur avait à parcourir en faisant son inspection; il devait entrer par la porte sud et ressortir par la porte nord, après avoir regardé les travailleurs à droite et à gauche. D'ordinaire il faisait ce trajet assez rapidement et sans s'arrêter.

Claude s'était replacé lui-même à son banc et il s'était remis au travail, comme Jacques Clément se fût remis à la prière.

Tous attendaient. Le moment approchait. Tout à coup on entendit un coup de cloche. Claude dit : C'est l'avant-quart. Alors il se leva, traversa gravement une partie de la salle, et alla s'accouder sur l'angle du premier métier à gauche, tout à côté de la porte d'entrée. Son visage était parfaitement calme et bienveillant.

Neuf heures sonnèrent. La porte s'ouvrit. Le directeur entra.

En ce moment-là, il se fit dans l'atelier un silence de statues.

Le directeur était seul comme d'habitude.

Il entra avec sa figure joviale, satisfaite et inexorable, ne vit pas Claude qui était debout à gauche de la porte, la main droite cachée dans son pantalon, et passa rapidement devant les premiers métiers, hochant la tête, mâchant ses paroles, et jetant çà et là son regard banal, sans s'apercevoir que tous les yeux qui l'entouraient étaient fixés sur une idée terrible.

Tout à coup il se détourna brusquement, surpris d'entendre un pas derrière lui.

C'était Claude qui le suivait en silence depuis quelques instans.

— Que fais-tu là, toi, dit le directeur? pourquoi n'es-tu pas à ta place?

Car un homme n'est plus un homme là, c'est un chien, on le tutoie.

Claude Gueux répondit respectueusement : — C'est que j'ai à vous parler, monsieur le directeur.

— De quoi?

— D'Albin.

— Encore! dit le directeur.

— Toujours! dit Claude.

— Ah çà, reprit le directeur continuant de marcher, tu n'as donc pas eu assez de vingt-quatre heures de cachot?

Claude répondit, en continuant de le suivre : — Monsieur le directeur, rendez-moi mon camarade.

— Impossible!

— Monsieur le directeur, dit Claude avec une voix qui eût attendri le démon, je vous en supplie, remettez Albin avec moi, vous verrez comme je travaillerai bien. Vous qui êtes libre, cela vous est égal, vous ne savez pas ce que c'est qu'un ami; mais moi, je n'ai que les quatre murs de la prison. Vous pouvez aller et venir, vous; moi, je n'ai qu'Albin. Rendez-le-moi. Albin me nourrissait, vous le savez bien. Cela ne vous coûterait que la peine de dire oui. Qu'est-ce que cela vous fait qu'il y ait dans la même salle un homme qui s'appelle Claude Gueux et un autre qui s'appelle Albin? Car ce n'est pas plus compliqué que cela. Monsieur le directeur, mon bon monsieur D., je vous supplie vraiment, au nom du ciel!

Claude n'en avait peut-être jamais tant dit à la fois à un geôlier. Après cet effort, épuisé, il attendit. Le directeur répliqua avec un geste d'impatience : — Impossible. C'est dit. Voyons, ne m'en reparle plus. Tu m'ennuies.

Et comme il était pressé, il doubla le pas. Claude aussi. En parlant ainsi, il étaient arrivés tous deux près de la porte de sortie; les quatre-vingts voleurs regardaient et écoutaient, haletans.

Claude toucha doucement le bras du directeur. — Mais au moins que je sache pourquoi je suis condamné à mort. Dites-moi pourquoi vous l'avez séparé de moi.

— Je te l'ai déjà dit, répondit le directeur. Parce que.

Et tournant le dos à Claude, il avança la main vers le loquet de la porte de sortie.

A la réponse du directeur, Claude avait reculé d'un pas. Les quatre-vingts statues qui étaient là virent sortir de son pantalon sa main droite avec la hache. Cette main se leva, et avant que le directeur eût pu pousser un cri, trois coups de hache, chose affreuse à dire, assénés tous les trois dans la même entaille, lui avaient ou-

vert le crâne. Au moment où il tombait à la renverse, un quatrième coup lui balafra le visage; puis, comme une fureur lancée ne s'arrête pas court, Claude Gueux lui fendit la cuisse droite d'un cinquième coup inutile. Le directeur était mort.

Alors Claude jeta la hache et cria : *A l'autre maintenant!* L'autre, c'était lui. On le vit tirer de sa veste les petits ciseaux de « sa femme » ; et, sans que personne songeât à l'en empêcher, il se les enfonça dans la poitrine. La lame était courte, la poitrine était profonde. Il y fouilla long-temps et à plus de vingt reprises, en criant : « Cœur de damné, je ne te trouverai donc pas! » et enfin il tomba baigné dans son sang, évanoui sur le mort.

Lequel des deux était la victime de l'autre?

Quand Claude reprit connaissance, il était dans un lit, couvert de linges et de bandages, entouré de soins. Il avait auprès de son chevet de bonnes sœurs de charité, et de plus un juge d'instruction qui instrumentait et qui lui demanda avec beaucoup d'intérêt : *Comment vous trouvez-vous?*

Il avait perdu une grande quantité de sang; mais les ciseaux avec lesquels il avait eu la superstition touchante de se frapper avaient mal fait leur devoir, aucun des coups qu'il s'était portés n'était dangereux. Il n'y avait de mortelles pour lui que les blessures qu'il avait faites à M. D.

Les interrogatoires commencèrent. On lui demanda si c'était lui qui avait tué le directeur des ateliers de la prison de Clairvaux. Il répondit : *Oui*. On lui demanda pourquoi. Il répondit : *Parce que*.

Cependant, à un certain moment, ses plaies s'envenimèrent; il fut pris d'une fièvre mauvaise dont il faillit mourir.

Novembre, décembre, janvier et février se passèrent en soins et en préparatifs; médecins et juges s'empressaient autour de Claude; les uns guérissaient ses blessures, les autres dressaient son échafaud.

Abrégeons. Le 16 mars 1832, il parut, étant parfaitement guéri, devant la cour d'assises de Troyes. Tout ce que la ville peut donner de foule était là.

Claude eut une bonne attitude devant la cour; il s'était fait

raser avec soin, il avait la tête nue, il portait ce morne habit des prisonniers de Clairvaux, mi-parti de deux espèces de gris.

Le procureur du roi avait encombré la salle de toutes les baïonnettes de l'arrondissement, « afin, dit-il à l'audience, de contenir » tous les scélérats qui devaient figurer comme témoins dans cette » affaire. »

Lorsqu'il fallut entamer le débat, il se présenta une difficulté singulière. Aucun des témoins des événemens du 4 novembre ne voulait déposer contre Claude. Le président les menaça de son pouvoir discrétionnaire. Ce fut en vain. Claude alors leur commanda de déposer. Toutes ces langues se délièrent. Ils dirent ce qu'ils avaient vu.

Claude les écoutait tous avec une profonde attention. Quand l'un d'eux, par oubli ou par affection pour Claude, omettait des faits à la charge de l'accusé, Claude les rétablissait.

De témoignage en témoignage, la série des faits que nous venons de développer se déroula devant la cour.

Il y eut un moment où les femmes qui étaient là pleurèrent. L'huissier appela le condamné Albin. C'était son tour de déposer. Il entra en chancelant; il sanglotait. Les gendarmes ne purent empêcher qu'il n'allât tomber dans les bras de Claude. Claude le soutint et dit en souriant au procureur du roi : « Voilà un scélérat » qui partage son pain avec ceux qui ont faim. » Puis il baisa la main d'Albin.

La liste des témoins épuisée, M. le procureur du roi se leva et prit la parole en ces termes : « Messieurs les jurés, la société » serait ébranlée jusque dans ses fondemens, si la vindicte pu- » blique n'atteignait pas les grands coupables comme celui » qui, etc. »

Après ce discours mémorable, l'avocat de Claude parla. La plaidoirie contre et la plaidoirie pour firent, chacune à leur tour, les évolutions qu'elles ont coutume de faire dans cette espèce d'hippodrome qu'on appelle un procès criminel.

Claude jugea que tout n'était pas dit. Il se leva à son tour. Il parla de telle sorte qu'une personne intelligente qui assistait à cette

audience s'en revint frappée d'étonnement. Il paraît que ce pauvre ouvrier contenait bien plutôt un orateur qu'un assassin. Il parla debout, avec une voix pénétrante et bien ménagée, avec un œil clair, honnête et résolu, avec un geste presque toujours le même, mais plein d'empire. Il dit les choses comme elles étaient, simplement, sérieusement, sans charger ni amoindrir, convint de tout, regarda l'article 296 en face, et posa sa tête dessous. Il eut des momens de véritable haute éloquence qui faisaient remuer la foule, et où l'on se répétait à l'oreille dans l'auditoire ce qu'il venait de dire. Cela faisait un murmure pendant lequel Claude reprenait haleine en jetant un regard fier sur les assistans. Dans d'autres instans, cet homme, qui ne savait pas lire, était doux, poli, choisi comme un lettré; puis, par momens encore, modeste, mesuré, attentif, marchant pas à pas dans la partie irritante de la discussion, bienveillant pour les juges. Une fois seulement, il se laissa aller à une secousse de colère. Le procureur du roi avait établi dans le discours que nous avons cité en entier, que Claude Gueux avait assassiné le directeur des ateliers sans voie de fait ni violence de la part du directeur, par conséquent *sans provocation.*

— Quoi! s'écria Claude, je n'ai pas été provoqué! Ah! oui, vraiment, c'est juste, je vous comprends. Un homme ivre me donne un coup de poing, je le tue, j'ai été provoqué, vous me faites grâce, vous m'envoyez aux galères. Mais un homme qui n'est pas ivre et qui a toute sa raison me comprime le cœur pendant quatre ans, m'humilie pendant quatre ans, me pique tous les jours, toutes les heures, toutes les minutes, d'un coup d'épingle à quelque place inattendue pendant quatre ans! J'avais une femme pour qui j'ai volé, il me torture avec cette femme; j'avais un enfant pour qui j'ai volé, il me torture avec cet enfant; je n'ai pas assez de pain, un ami m'en donne, il m'ôte mon ami et mon pain. Je redemande mon ami, il me met au cachot. Je lui dis *vous*, à lui mouchard, il me dit *tu*. Je lui dis que je souffre, il me dit que je l'ennuie. Alors que voulez-vous que je fasse? Je le tue. C'est bien, je suis un monstre, j'ai tué cet homme, je n'ai pas été provoqué, vous me coupez la tête. Faites! — Mouvement sublime,

selon nous, qui faisait tout à coup surgir, au-dessus du système de la provocation matérielle, sur lequel s'appuie l'échelle mal proportionnée des circonstances atténuantes, toute une théorie de la provocation morale oubliée par la loi.

Les débats fermés, le président fit son résumé impartial et lumineux. Il en résulta ceci : une vilaine vie; un monstre en effet; Claude Gueux avait commencé par vivre en concubinage avec une fille publique; puis il avait volé; puis il avait tué. Tout cela était vrai.

Au moment d'envoyer les jurés dans leur chambre, le président demanda à l'accusé s'il avait quelque chose à dire sur la position des questions. — Peu de chose, dit Claude. Voici pourtant. Je suis un voleur et un assassin, j'ai volé et j'ai tué. Mais pourquoi ai-je volé? Pourquoi ai-je tué? Posez-vous ces deux questions à côté des autres, messieurs les jurés.

Après un quart d'heure de délibération, sur la déclaration des douze champenois qu'on appelait *messieurs les jurés*, Claude Gueux fut condamné à mort.

Il est certain que dès l'ouverture des débats, plusieurs d'entre eux avaient remarqué que l'accusé s'appelait *Gueux*, ce qui leur avait fait une impression profonde.

On lut son arrêt à Claude, qui se contenta de dire : *C'est bien. Mais pourquoi cet homme a-t-il volé? Pourquoi cet homme a-t-il tué? Voilà deux questions auxquelles ils ne répondent pas.*

Rentré dans la prison, il soupa presque gaiement et dit : Trente-six ans de faits!

Il ne voulait pas se pourvoir en cassation. Une des sœurs qui l'avaient soigné vint l'en prier avec larmes. Il se pourvut par complaisance pour elle. Il paraît qu'il résista jusqu'au dernier instant, car au moment où il signa son pourvoi sur le registre du greffe, le délai légal des trois jours était expiré depuis quelques minutes. La pauvre fille reconnaissante lui donna cinq francs. Il prit l'argent et la remercia.

Pendant que son pourvoi pendait, des offres d'évasion lui furent faites par les prisonniers de Troyes qui s'y dévouaient tous. Il

refusa. Les détenus jetèrent successivement dans son cachot par le soupirail un clou, un morceau de fil de fer et une anse de seau. Chacun de ces trois outils eût suffi à un homme aussi intelligent que l'était Claude pour limer ses fers. Il remit l'anse, le fil de fer et le clou au guichetier.

Le 8 juin 1832, sept mois et quatre jours après le fait, l'expiation arriva, *pede claudo*, comme on voit. Ce jour-là, à sept heures du matin, le greffier du tribunal entra dans le cachot de Claude, et lui annonça qu'il n'avait plus qu'une heure à vivre. Son pourvoi était rejeté.

— Allons, dit Claude froidement, j'ai bien dormi cette nuit sans me douter que je dormirais encore mieux la prochaine.

Il paraît que les paroles des hommes forts doivent toujours recevoir de l'approche de la mort une certaine grandeur.

Le prêtre arriva, puis le bourreau. Il fut humble avec le prêtre, doux avec l'autre. Il ne refusa ni son ame, ni son corps.

Il conserva une liberté d'esprit parfaite. Pendant qu'on lui coupait les cheveux, quelqu'un parla, dans un coin du cachot, du choléra qui menaçait Troyes en ce moment. — Quant à moi, dit Claude avec un sourire, je n'ai pas peur du choléra.

Il écoutait d'ailleurs le prêtre avec une attention extrême, en s'accusant beaucoup et en regrettant de n'avoir pas été instruit dans la religion.

Sur sa demande on lui avait rendu les ciseaux avec lesquels il s'était frappé. Il y manquait une lame qui s'était brisée dans sa poitrine. Il pria le geôlier de faire porter de sa part ces ciseaux à Albin. Il dit aussi qu'il désirait qu'on ajoutât à ce legs la ration de pain qu'il aurait dû manger ce jour-là.

Il pria ceux qui lui lièrent les mains de mettre dans sa main droite la pièce de cinq francs que lui avait donnée la sœur, la seule chose qui lui restât désormais.

A huit heures moins un quart, il sortit de la prison, avec tout le lugubre cortége ordinaire des condamnés. Il était à pied, pâle, l'œil fixé sur le crucifix du prêtre, mais marchant d'un pas ferme.

On avait choisi ce jour-là pour l'exécution, parce que c'était jour de marché, afin qu'il y eût le plus de regards possible sur son passage, car il paraît qu'il y a encore en France des bourgades à demi sauvages où, quand la société tue un homme, elle s'en vante.

Il monta sur l'échafaud gravement, l'œil toujours fixé sur le gibet du Christ. Il voulut embrasser le prêtre, puis le bourreau, remerciant l'un, pardonnant à l'autre. Le bourreau *le repoussa doucement*, dit une relation. Au moment où l'aide le liait sur la hideuse mécanique, il fit signe au prêtre de prendre la pièce de cinq francs qu'il avait dans sa main droite, et lui dit : *Pour les pauvres*. Comme huit heures sonnaient en ce moment, le bruit du beffroi de l'horloge couvrit sa voix, et le confesseur lui répondit qu'il n'entendait pas. Claude attendit l'intervalle de deux coups et répéta avec douceur : *Pour les pauvres*.

Le huitième coup n'était pas encore sonné que cette noble et intelligente tête était tombée.

Admirable effet des exécutions publiques ! ce jour-là même, la machine étant encore debout au milieu d'eux et pas lavée, les gens du marché s'ameutèrent pour une question de tarif et faillirent massacrer un employé de l'octroi. Le doux peuple que vous font ces lois-là !

Nous avons cru devoir raconter en détail l'histoire de Claude Gueux, parce que, selon nous, tous les paragraphes de cette histoire pourraient servir de têtes de chapitre au livre où serait résolu le grand problème du peuple au dix-neuvième siècle. Dans cette vie importante il y a deux phases principales, avant la chute, après la chute; et sous ces deux phases, deux questions, question de l'éducation, question de la pénalité; et entre ces deux questions, la société tout entière.

Cet homme, certes, était bien né, bien organisé, bien doué. Que lui a-t-il donc manqué? Réfléchissez.

C'est là le grand problème de proportion dont la solution, encore à trouver, donnera l'équilibre universel : *Que la société fasse toujours pour l'individu autant que la nature.*

Voyez Claude Gueux. Cerveau bien fait, cœur bien fait, sans nul doute. Mais le sort le met dans une société si mal faite qu'il finit par voler. La société le met dans une prison si mal faite qu'il finit par tuer.

Qui est réellement coupable? Est-ce lui? Est-ce nous?

Questions sévères, questions poignantes, qui sollicitent à cette heure toutes les intelligences, qui nous tirent tous tant que nous somme, par le pan de notre habit, et qui nous barreront un jour si complétement le chemin qu'il faudra bien les regarder en face et savoir ce qu'elles nous veulent.

Celui qui écrit ces lignes essaiera de dire bientôt peut-être de quelle façon il les comprend.

Quand on est en présence de pareils faits, quand on songe à la manière dont ces questions nous pressent, on se demande à quoi pensent ceux qui gouvernent, s'ils ne pensent pas à cela?

Les chambres, tous les ans, sont gravement occupées. Il est sans doute très-important de désenfler les sinécures et d'écheniller le budget; il est très-important de faire des lois pour que j'aille, déguisé en soldat, monter patriotiquement la garde à la porte de M. le comte de Lobau, que je ne connais pas et que je ne veux pas connaître, ou pour me contraindre à parader au carré Marigny, sous le bon plaisir de mon épicier, dont on a fait mon officier (1)!

Il est important, députés ou ministres, de fatiguer et de tirailler toutes les choses et toutes les idées de ce pays dans des discussions pleines d'avortemens; il est essentiel, par exemple, de mettre sur la sellette et d'interroger et de questionner à grands cris, et sans savoir ce qu'on dit, l'art du dix-neuvième siècle, ce grand et sévère accusé qui ne daigne pas répondre et qui fait bien; il est expédient de passer son temps, gouvernans et législateurs, en

(1) Il va sans dire que nous n'entendons pas attaquer ici la patrouille urbaine, chose utile, qui garde la rue, le seuil et le foyer, mais seulement la parade, le pompon, la gloriole et le tapage militaire, choses ridicules, qui ne servent qu'à faire du bourgeois une parodie du soldat.

conférences classiques qui font hausser les épaules aux maîtres d'école de la banlieue; il est utile de déclarer que c'est le drame moderne qui a inventé l'inceste, l'adultère, le parricide, l'infanticide et l'empoisonnement, et de prouver par-là qu'on ne connaît ni Phèdre, ni Jocaste, ni OEdipe, ni Médée, ni Rodogune; il est indispensable que les orateurs politiques de ce pays ferraillent, trois grands jours durant, à propos du budget, pour Corneille et Racine, contre on ne sait qui, et profitent de cette occasion littéraire pour s'enfoncer les uns les autres à qui mieux mieux dans la gorge de grandes fautes de français jusqu'à la garde.

Tout cela est important; nous croyons cependant qu'il pourrait y avoir des choses plus importantes encore.

Que dirait la chambre, au milieu des futiles démêlés qui font si souvent colleter le ministère par l'opposition et l'opposition par le ministère, si, tout à coup, des bancs de la chambre ou de la tribune publique, qu'importe? quelqu'un se levait et disait ces sérieuses paroles :

« Taisez-vous, monsieur Mauguin! taisez-vous, monsieur Thiers! vous croyez être dans la question, vous n'y êtes pas. La question, la voici : La justice vient, il y a un an à peine, de déchiqueter un homme à Pamiers avec un eustache; à Dijon, elle vient d'arracher la tête à une femme; à Paris, elle fait, barrière Saint-Jacques, des exécutions inédites. Ceci est la question. Occupez-vous de ceci. Vous vous querellerez après pour savoir si les boutons de la garde nationale doivent être blancs ou jaunes, et si *l'assurance* est une plus belle chose que *la certitude*.

» Messieurs des centres, messieurs des extrémités, le gros du peuple souffre. Que vous l'appeliez république ou que vous l'appeliez monarchie, le peuple souffre. Ceci est un fait.

Le peuple a faim, le peuple a froid. La misère le pousse au crime ou au vice, selon le sexe. Ayez pitié du peuple, à qui le bagne prend ses fils, et le lupanar ses filles. Vous avez trop de forçats, vous avez trop de prostituées. Que prouvent ces deux ulcères? Que le corps social a un vice dans le sang. Vous voilà réunis en consultation au chevet du malade; occupez-vous de la maladie.

» Cette maladie, vous la traitez mal. Étudiez-la mieux. Les lois que vous faites, quand vous en faites, ne sont que des palliatifs et des expédiens. Une moitié de vos codes est routine, l'autre moitié empirisme. La flétrissure était une cautérisation qui gangrénait la plaie; peine insensée que celle qui pour la vie scellait et rivait le crime sur le criminel! qui en faisait deux amis, deux compagnons, deux inséparables! Le bagne est un vésicatoire absurde qui laisse résorber, non sans l'avoir rendu pire encore, presque tout le mauvais sang qu'il extrait. La peine de mort est une amputation barbare.

» Or flétrissure, bagne, peine de mort, trois choses qui se tiennent. Vous avez supprimé la flétrissure; si vous êtes logiques, supprimez le reste. Le fer rouge, le boulet et le couperet, c'étaient les trois parties d'un syllogisme. Vous avez ôté le fer rouge; le boulet et le couperet n'ont plus de sens. Farinace était atroce; mais il n'était pas absurde.

» Démontez-moi cette vieille échelle boiteuse des crimes et des peines, et refaites-la. Refaites votre pénalité, refaites vos codes, refaites vos prisons, refaites vos juges. Remettez les lois au pas des mœurs.

» Messieurs, il se coupe trop de têtes par an en France. Puisque vous êtes en train de faire des économies, faites-en là-dessus. Puisque vous êtes en verve de suppressions, supprimez le bourreau. Avec la solde de vos quatre-vingts bourreaux, vous paierez six cents maîtres d'école.

» Songez au gros du peuple. Des écoles pour les enfans, des ateliers pour les hommes. Savez-vous que la France est un des pays de l'Europe où il y a le moins de natifs qui sachent lire? Quoi! la Suisse sait lire, la Belgique sait lire, le Danemarck sait lire, la Grèce sait lire, l'Irlande sait lire, et la France ne sait pas lire! c'est une honte.

» Allez dans les bagnes. Appelez autour de vous toute la chiourme. Examinez un à un tous ces damnés de la loi humaine. Calculez l'inclinaison de tous ces profils, tâtez tous ces crânes. Chacun de ces hommes tombés a au-dessous de lui son type bestial; il semble

que chacun d'eux soit le point d'intersection de telle ou telle espèce animale avec l'humanité. Voici le loup-cervier, voici le chat, voici le singe, voici le vautour, voici l'hyène. Or, de ces pauvres têtes mal conformées, le premier tort est à la nature sans doute, le second à l'éducation. La nature a mal ébauché, l'éducation a mal retouché l'ébauche. Tournez vos soins de ce côté. Une bonne éducation au peuple. Développez de votre mieux ces malheureuses têtes afin que l'intelligence qui est dedans puisse grandir. Les nations ont le crâne bien ou mal fait, selon leurs institutions. Rome et la Grèce avaient le front haut. Ouvrez le plus que vous pourrez l'angle facial du peuple.

» Quand la France saura lire, ne laissez pas sans direction cette intelligence que vous aurez développée. Ce serait un autre désordre. L'ignorance vaut encore mieux que la mauvaise science. Non. Souvenez-vous qu'il y a un livre plus philosophique que *le Compère Mathieu*, plus populaire que *le Constitutionnel*, plus éternel que la Charte de 1830. C'est l'Écriture sainte. Et ici un mot d'explication. Quoi que vous fassiez, le sort de la grande foule, de la multitude, de la *majorité*, sera toujours relativement pauvre, et malheureux, et triste. A elle le dur travail, les fardeaux à pousser, les fardeaux à traîner, les fardeaux à porter. Examinez cette balance : toutes les jouissances dans le plateau du riche, toutes les misères dans le plateau du pauvre. Les deux parts ne sont-elles pas inégales? La balance ne doit-elle pas nécessairement pencher, et l'état avec elle? Et maintenant dans le lot du pauvre, dans le plateau des misères, jetez la certitude d'un avenir céleste, jetez l'aspiration au bonheur éternel, jetez le paradis, contrepoids magnifique! Vous rétablissez l'équilibre. La part du pauvre est aussi riche que la part du riche. C'est ce que savait Jésus, qui en savait plus long que Voltaire.

» Donnez au peuple qui travaille et qui souffre, donnez au peuple pour qui ce monde-ci est mauvais, la croyance à un meilleur monde fait pour lui. Il sera tranquille, il sera patient. La patience est faite d'espérance.

» Donc ensemencez les villages d'évangiles. Une Bible par ca-

bane. Que chaque livre et chaque champ produisent à eux deux un travailleur moral.

» La tête de l'homme du peuple, voilà la question. Cette tête est pleine de germes utiles. Employez pour la faire mûrir et venir à bien ce qu'il y a de plus lumineux et de mieux tempéré dans la vertu. Tel a assassiné sur les grandes routes qui, mieux dirigé, eût été le plus excellent serviteur de la cité. Cette tête de l'homme du peuple, cultivez-la, défrichez-la, arrosez-la, fécondez-la, éclairez-la, moralisez-la, utilisez-la; vous n'aurez pas besoin de la couper. »

VICTOR HUGO.

LE DICT

DE

ROBERT-LE-DIABLE.

On a peine à s'expliquer l'oubli où est si long-temps restée notre vieille littérature nationale. Les douzième et treizième siècles sont surtout remarquables par le nombre des chefs-d'œuvre qu'ils ont vu produire en France. La littérature sembla prendre alors un nouvel essor et briller d'un plus vif éclat ; les seigneurs, les princes, se firent une gloire de protéger les poètes et de se les attacher par des bienfaits. Au treizième siècle, on vit Henri III attirer à sa cour le trouvère Adenès, comme Richard Cœur-de-Lion, le roi de Navarre et Charles d'Anjou avaient retenu auprès d'eux, le premier, Blondel ; le second, Gaces Brulés ; le troisième, le Bossu d'Arras. L'Italie et l'Espagne, cherchant à s'élever à notre niveau, traduisaient nos meilleures chansons de Geste, tandis que l'Allemagne s'efforçait de ne point rester en arrière du progrès universel. Ce fut en effet vers cette époque que parurent en Espagne les romans

de *Giglan de Galles*, de *Don Belianis de Grèce*, *el Caballero tiran blan* et l'*Admirable Histoire du chevalier du Soleil;* en Italie, la traduction des romans français, *le Noble Roy Perceforest* et *Gyron le Courtois*, sous le titre de *Girone il Cortese;* enfin *Tirante il Bianco*, qui n'est, à proprement parler, que la paraphrase du *Caballero tiran blan*. En Allemagne, on translatait de rime en prose les compositions germaniques les plus estimées, telles, par exemple, que le fameux roman de Pfintzing, *Tewrdanncth*, ou les Aventures périlleuses du célèbre héros et chevalier Tewrdanncths, écrit en vers teutoniques.

Dans un fabliau intitulé *la Gengle et la Contre-Gengle*, composé, je crois, vers la fin du treizième siècle, on trouve le passage suivant qui donne une idée assez exacte de l'état de la littérature française d'alors. Un jongleur accuse son rival d'ignorance; celui-ci se défend en ces termes :

Moy ge sais aussi bien conter
Et en roumans et en latin...
Et si ge sai bien fere plus
Quant ge suis a cour ou a feste
Car ge sai des chançons de Geste,
Conter or sai, el mont n'a tel.
Ge sai de Guillaume au tinel, (massue)
Si com il arriva ès nes
Et de Rainoart au cort nez,
Sai-ge bien chanter quant ge veuil,
Et sai-ge d'Aï de Nanteuil
Si com ele fust en prison;
Ge sai de Garnier d'Auvignon
Qui moult est ores bons romans,
Ge sai de [illegible]n d'Aleschans
Et de Vivien de Bourgoigne;
Ge sai de Bernart de Sassoigne (Saxe)
Et de Guiteclin de Bréban;
Ge sai d'Ogier de Montauban
Si com il conquist Ardenois;
Ge sai de Renaut le Danois
Mès de chanter ores n'ay cure,
Ge sai de romans d'aventure,
De ceulx de la Réonde-Table
Qui sont à oïr délitables;
. . . Sai-ge plus de quarente laisses;
. . . Ge sai encore bien conter
De Blancheflor com de Floir, etc.

Dans un autre fabliau, on lit ces vers, qui démontrent que la musique florissait alors à peu près autant que la poésie :

Ge sui juglere de viele (violon),
Si sai de muse (cornemuse) et de fretele (1)
Et de harpe et de chiffonie (2)
De la gigue de l'armonie

(1) Le fretele, nommé aussi *fresteaulx* et *frestiaux*, était une flûte à sept tuyaux.
(2) Instrument à vent.

Et el saltere (1) et en la rote (2) . . . Sai-ge bien chanter une note (un air).

Je pourrais multiplier les citations ; mais l'existence de romans tels que ceux du *Brut*, de *Tristan*, de *Cléomadès*, de *Berte aus grans piés*, de *Garin le Loherain*, de *Dolopatos*, d'*Aspremont*, d'*Aïol*, de *Claris*, de *Lancelot du Lac*, des *Enfances d'Ogier*, de *Challemaine* (Charlemagne), de *Raoul de Cambrai*, de *Buevon de Comarchis*, du *Renart*, de *Melusine*, de *Merlin l'Enchanteur*, de *Gerars de Roussillon*, de *la Violette*, de *Guillaume au court nez*, du *Saint Gréaal*, de *Valentin et Orson*, d'*Arthus*, de *la Rose*, etc., suffit pour prouver d'une manière irrécusable que nous possédions, à cette époque, une littérature aussi belle que riche.

Le manuscrit qui contient le poème de *Robert* fait partie de la Bibliothèque du roi, où il est coté sous le n° $\frac{1}{3}$, fonds de l'église de Paris. Ce poème, dont on ne connaît point l'auteur, mais que je suppose avoir été écrit vers le commencement du quatorzième siècle et chanté comme une foule d'autres ditiés, est composé de deux mille vingt-quatre vers, tantôt de six, tantôt de sept syllabes, et divisés par couplets de huit lignes. Le texte n'en a point encore été imprimé, et jamais aucune traduction n'en a été publiée. Voici le titre qu'il porte dans le manuscrit que je viens de citer (3) :

(1) Instrument à cordes. C'est le même que le *psaltérion* (du grec ψαλλω). Les Hébreux le connaissaient, car David dit, dans son psaume CL, v. 3 : *Hallouhou bthqâ schofar; hallouhou bnébél vchinor!* « Louez-le au son de la trompette, louez-le avec le psaltérion (nébél) et la harpe ! »

(2) Legrand d'Aussy, dans le tome Ier de ses œuvres, affirme que la *rote* ou la *route* était une espèce de guitare. Je crois qu'il s'est trompé, et que c'était plutôt une vielle, attendu que cet instrument possède une roue (*rota*).

(3) Je me suis permis de faire en plusieurs endroits diverses corrections et restitutions qui m'ont paru indispensables : c'est ainsi qu'au vers 22 j'ai ajouté un *s* au mot *de*; au vers 136 un *E* à la place d'un *O*, au vers 167 retranché l'*s* de *dist*, qui est au prétérit et non au présent ; retranché également au vers 2,002 l'*e* du mot *sourte*, ce qui complète la mesure ; mis ailleurs *l'acors* au lieu de *la cort*, etc. Enfin j'ai expliqué entre parenthèses les mots qui pouvaient présenter quelque difficulté.

CI COMMENCE

LE DIT DE ROBERT LE DÉABLE.

« El nom de Jhesù-Crist,
» Qui est nostre douz pere,
» Veul commencier ung Dit;
» Mès por la grant misère
» Que je sent dedenz moy,
» Pri à sa douce Mere
» Que je puisse conclurre
» Par tel point ma matère,
» Qu'à tuit ceulz qui l'orront
» Puist estre profitable.
» Bone gent il n'est Roy,
» Prince né Connestable,
» S'il se sent en pechié
» Et ne se rent coupable,
» Qu'il ne faille qu'il chié (tombe)
» En la main du Déable.
» Bon se feroit garder
» De chéoir en teulz roys (filets)
» Car qui chiet n'en ist (sort)
» En .ij. mois né en .iij.
» Et faut quil y demeure
» Tant que li Roy des Roys
» Demourra en la joie
» Où il n'a nus destrois,
» C'est ou solaz des ciex (cieux)
» Où touz porrons venir,
» Se du cuer nous meton
» A Jhesù-Crist servir,
» Si comme fist celuy
» De qui porrons oïr.
» Il fut né à Rouen,
» Mès moult ot à souffrir
» Avant que fut absous
» Des maus qu'avoit brascés;
» Fu Robert le Déable
» De toutes genz nommés;
» Vous orrez par quel cause
» S'entendre me voulez :
» Il ot en Normendie,
» Au temps que vous oëz,
» Un Duc bon justicier
» Et hardi et appert;
» Les Croniques tesmoingnent
» Qu'il avoit non Aubert(1),
» A servir Jhesù-Crist
» Avoit le cuer ouvert.
» Bien emploie son temps
» Qui a tel Seignour sert. »

Il existait jadis en Normandie un duc bon justicier, vaillant et débonnaire, et qui aimait et craignait Dieu. Il était chéri de ses vassaux, qui voyaient moins en lui un souverain qu'un père; il consacrait, en effet, tous ses momens à adoucir leur sort, à augmenter leurs priviléges; semblable à l'empereur Titus, il regardait comme perdus les jours où il n'avait pas fait d'heureux. En s'occupant ainsi des autres, il s'oubliait lui-même; en contem-

(1) *Il se nommait Aubert.* Le premier duc de Neustrie dont l'histoire fasse mention portait en effet ce nom; il fut enterré à Fécamp. Ainsi l'auteur du poème de *Robert* a commis une erreur en affirmant que son fils fut le fondateur de cette abbaye. Cette erreur n'est pas, au reste, la seule qu'on ait à lui reprocher.

plant avec délices la félicité domestique de ceux qui l'environnaient, il ne pensait point à goûter à son tour les douceurs de l'hymen. Ses barons le pressaient souvent de se marier; mais il leur répondait ordinairement que, s'il hésitait pour prendre femme, c'était parce qu'il craignait de n'en trouver aucune à son gré. Une fois cependant ils parvinrent, à force de représentations et d'humbles prières, à ébranler le projet qu'il semblait avoir formé de mourir sans postérité.

« Vous me pressez, leur dit-il, à demi vaincu par leurs instances, vous me pressez de quitter le célibat : ne savez-vous donc point que la plupart des femmes sont fières, orgueilleuses et vaines, et qu'en général elles ont trop de hauteur ou n'en ont pas assez; que la coquetterie est leur moindre défaut, et qu'il est plus aisé de percer la lune à coups de lance que de connaître le fond de leurs pensées? »

L'un des seigneurs présens lui répliqua que, de même qu'il n'existait point de règle sans exception, il connaissait une dame, la fille du duc de Bourgogne, à laquelle certainement les reproches qu'il adressait au beau sexe ne pouvaient s'appliquer.

« L'un deux dist sanz espasse :
» Chier Sire, je sai tele
» Dont jà n'arez vergoigne,
» Moult ert plaisant et bele
» Fille au duc de Bourgoigne (1);
» Sé vous la demandez
» Vous l'aurez sans essoigne (difficulté). »

Aubert, pour céder au vœu de ses fidèles vassaux, envoya des messagers demander la main de la demoiselle; elle lui fut accordée, et la cérémonie nuptiale eut lieu à Rouen, dans la grande chapelle.

(1) . . . *Fille au duc de Bourgoigne.* C'était une princesse qui possédait d'excellentes qualités. Elle s'appelait Gertrude (fidèle amie), du teuton *gèr*, arme, et *trud*, fidèle, sincère. *Gewher* et *treu* sont encore en allemand synonymes de *gèr* et de *trud*. Gertrude ne signifie donc pas, ainsi que l'a prétendu un écrivain du dernier siècle, *druidesse de la guerre*. Les Teutons, qui se faisaient souvent accompagner dans leurs excursions par leurs enfans et leurs femmes, ont pu vraisemblablement donner à ces dernières le nom de fidèles guerrières pour celui d'amies, d'épouses fidèles, surtout lorsqu'elles combattaient à leurs côtés, ce qui arrivait quelquefois.

Au bout de dix-huit ans de mariage, ils n'avaient point encore d'enfans, et ils s'en désespéraient tous deux. Le duc surtout disait souvent à sa *ducesse :* « Hélas! que nous sommes à plaindre de ne pouvoir serrer dans nos bras un enfançon! Le dernier des manans est plus heureux que nous. » Un jour, entre autres, il s'exprima en ces termes : « Je crois vraiment que l'on commit un péché en nous unissant; car je suis persuadé que si un autre homme que moi s'appelait votre époux, vous concevriez aussi facilement que j'engendrerais des enfans si j'avais une autre femme..... Cependant je ne désire point votre mort. » En achevant ces mots il partit pour la chasse.

La duchesse s'assit rêveuse et déplora son malheur :

« En soupirant a dit :
» Diex! me het bien le Roy.
» J'encontre moult de fammes,
» Qui n'ont né ce né quoi
» Sont .iiij. enfans ou .iij. (¹)
» A poi que ne renoi
» Dieu et tout son pooir,
» Je suis en grant anoi
» Puis qu'il ne me veult
» Nus enfanz envoier.

Le duc, de son côté, se livrait aussi à ses méditations. Voulant tenter une dernière épreuve, il

« S'en retourna du bois
» Et vint en sa maison
» La ducesse trova
» Moult forment courouciee,
» En l'eure l'acola,
» Tendrement la baisie...
» Du surplus quil li fist
» Ne vous parlerai mie point
» Mès sachiez que le duc
» Dit : Douz Diex, je vous prie
» Qu'il vous plaist que j'engendre
» Enfant en ceste Dame,
» Veilliez que il vous serve
» Au sauvement de s'ame (de son ame)!

La duchesse, qui était loin d'être dans d'aussi pieuses dispositions, dit : « Puisque le ciel ne veut point m'accorder d'enfant, si je peux en avoir un, je le donne au diable (²)! »

(¹) Le manuscrit porte par erreur « S'ont .iij. enfans ou .iiij. »

(²) . . . *Je le voue au diable.* Les *Vraies Chroniques de Normendie* (manuscrit n° 9,857) ne s'accordent pas entièrement sur ce point avec notre texte. « Le duc Aubert vint par ung samedy de chacier des forests et voust gésir (coucher) » oy de sa moullier. La dame refusa à gésir o son mary... (le reste ne peut s'écrire); » et com la dame ne osa deneer la compaingnie de son Seignour, par courouz ele » dist que jà n'eust Dieu part en chose qu'ilz feissent. Aussy le dit le Duc. »

Quelques mois après, elle accoucha d'un garçon qui fut cruel, volontaire, et qui n'eut même pas son pareil pour la méchanceté.

« Il fu de sa nature
» Si tres cruel tirant
» Qu'en (qu'on) ne trouvast pas pire
» En cest sicle vivant.

Il fut baptisé : on l'appela *Robert* (1); il pleurait, il criait toujours et était si méchant qu'aucune femme ne voulait lui donner le sein; il mordait les mamelles à toutes ses nourrices. — Il devint, plus tard, grand et beau. Dès qu'il put marcher dans les appartemens et tenir un bâton, il courut après les enfans et les battit sans miséricorde; il crevait un œil à l'un et brisait les reins à un autre. Les seigneurs, enchantés de ces dispositions belliqueuses, riaient de ce qu'ils appelaient ses premières prouesses. Le duc et la duchesee l'aimaient passionnément. — Lorsqu'il fut devenu plus fort il éprouva le besoin d'agrandir le cercle de ses exploits; il courut par les rues et rossa tous les bambins qu'il rencontrait sur son passage. Aussi, quand ils l'apercevaient de loin, ceux-ci

« A haulte voiz disoient :
» Fuions ent en maison,
» Vescy Robert le Déable
» En sa main .j. baston !

Bientôt il ne fut plus connu que sous le nom de *Robert-le-Diable*. Lorsqu'il eut atteint sa septième année, son père le manda en sa présence : « Biax filz, lui dit-il, il est temps que vous vous instruisiez. »

« On li bailla .j. maistre
» Qui estoit biau vallez.

Mais le damoiseau était si *felonnez* que pour peu que son instituteur le blâmât, il jetait, de dépit, son livre par terre. Un jour

(1) . . . *On l'appela Robert.* Robert vient, je crois, du latin *roboratus*, fortifié, ou de *robur*, la force. *Bert* en teuton correspond au mot enfant; d'où l'écossais *bairn* (child), *Sigebert*, l'enfant de la victoire, *Adalbert* et *Albert*, le noble enfant, etc.

il le frappa d'un coup de couteau dans le bas-ventre. Dit Robert :

« Je vous ay mon coutel
» Fait sentir en apert!
» Le Clerc ne vesqui gaires (1)
» Ainz morut sanz tesert (2),
» Ainz puis il n'i ot maistre
» Tant fust hardi n'apert
» Qui se vantast d'apandre
» A Clergie Robert.

Il haïssait la sainte Église; car s'il entrait dans un moutier ce n'était que dans une méchante intention. Lorsque le prêtre ouvrait la bouche pour commencer l'office divin, il le couvrait de cendres et d'immondices. Quand il voyait des gens pieusement agenouillés, il les « boutoit » par derrière, toutes les fois que, débonnairement, il ne les jetait pas la face sur le pavé. — Le duc, qui était un homme sage et expérimenté, gémissait de ses écarts et souffrait en silence. — Un jour, la duchesse lui dit : « Ne voulez-vous point, seigneur, adouber votre fils chevalier? Il me semble qu'il est en âge... — Je ne sais, répondit-il, ce qu'il en adviendra; mais mon cœur est vivement peiné. »

Robert, averti que son père désirait lui parler, parut devant lui.

« Biaux filz, ce dit le Duc,
» Chevalyer vous faut estre
» Mès muer vous faudra
» Et changier vostre afaire.
» Tout Chevalyer doit estre
» Courtoiz et debonnaire
» Aus bons, mès grever doit
» Les felons de put aire.
» Bien l'acors, dist Robert,
» Mès, par fy, ne me chaut (3)
» En quel état je soie
» Chevalyer ou Ribaut;
» Pour tant que mes bons (4) face
» Par Dieu qui sus touz vaut,
» Je ne me deporterai
» Aus armes né bas né haut.

De grand matin, la veille d'un jour de Penthecouste (Pentecôte), notre héros fut baigné; il alla ensuite à l'église (5), écouta la

(1) . . . *Le Clerc ne vesqui guères.* « Son maistre le reprinst une fois et s'en » voust corrigier Robert. Quant Robert eust été corrigiez com son maistre se dor- » moit il l'occist d'ung coustel trenchant. (*Vraies Croniques de Normendie.*)

(2) Sans jeter un cri, sans proférer un mot. De *tacere*, se taire.

(3) Peu m'importe.

(4) Ma volonté.

(5) . . . *Il alla à l'église.* Ce fut en l'abbaye Saint-Pierre, la même qui a été

messe d'un air distrait et ne pria point Dieu : il fut fait chevalier. Le lendemain, il reçut la colée et dit en bon français : « Jamais je ne me fierai ni aux clercs ni aux prêtres, mais toujours les molesterai. » Un tournoi fut crié pour célébrer sa réception ; il y parut et renversa sur la poussière tous ceux qui s'étaient présentés pour lutter contre lui. Il rompit les membres à celui-ci, cassa la cuisse à celui-là, fendit le crâne à un troisième. Bref, on fut obligé d'aller chercher le duc pour qu'il suspendît la joûte ; mais, sourd à ses ordres comme à ses prières, Robert ne déposa pas les armes qu'il n'eût encore tué plusieurs autres chevaliers. A partir de cette époque, il fut universellement abhorré, et il suffit qu'il parût dans un bahour (espèce de carrousel) pour que personne n'y voulût joûter.

« Les Chevalyers disoient
» Touz bas à leur mesnie :
» Quant ce Dyable vient,
» Nous n'assamblerons mie,
» Priez que Diex li enwit
» Courte vie (1)
» Car s'il vit longuement
» Normendie est honnie.

Peu sensible au mépris dont il était l'objet, le fils d'Aubert s'abandonna sans contrainte à ses mauvais penchans ; il se plongea dans les plus honteuses débauches, s'entoura d'hommes que la société avait depuis long-temps rejetés de son sein, et parcourut avec eux les villes et les campagnes, pillant sur son passage les couvens

appelée plus tard Saint-Ouen, que le fils d'Aubert fut adoubé chevalier. A la Saint-Jean-Baptiste, et non à la Pentecôte, comme dit le poème, au lieu d'aller à l'église, où il était attendu, il pénétra de vive force dans un couvent de femmes situé à une lieue de Rouen, viola une nonne qui lui plut, lui coupa ensuite les mamelles, revint à la ville couvert de sang et de poussière, et se coucha tranquillement. Sa mère lui ayant envoyé un député, il se décida avec peine à se rendre au moutier. Quand il y arriva, la messe était terminée, cependant le duc lui donna l'accolade. Depuis cette époque il se sépara de ses parens et habita le château de Torinde avec trente mauvais sujets.

(1) Il est évident que le copiste a sauté ici un membre de phrase ; je propose de rétablir ce vers ainsi :

« Priez que Diex poixant
» Li enwit courte vie.

de moines et les couvens de nonnes, la chaumière du vilain et la maison du bourgeois, l'habitation du riche et le château du noble. Aussi de tous côtés des plaintes multipliées parvenaient à son père.

« L'uns li disoit : Sire chier,
» Par fy, c'est un lait gieu,
» Robert a violees
» Les Nonnains de tel lieu.
» Je croi c'est un Déable,
» Il ne croit pas en Dieu,
» Ne prise homme né femme
» Une goute de sieu.

Les barons, à leur tour, vinrent lui conter leurs griefs : « Robert, lui dirent-ils,

» Prent à force nos femmes,
» Nos filles et nos nièpces;
» Trop est grant li difames,
» N'en poons plus souffrir
» Se Diex nous saut les ames (1).

Un bon vieillard prit la parole en ces termes :

« Se dist : Sire je lo (conseille)
» Que Robert soit mandez,
» Pardevant touz vos hommes,
» Le mal li deffendez
» Et s'il vous contralie
» En prison le metez.

Pour suivre ce conseil, le duc envoya des messagers à son fils, qui, pour première marque d'obéissance, leur fit arracher les yeux.

« Chascun des Messagés
» Que le duc y tramist (lui envoya)
» Fist traire les deuz yex
» Et puis il leur a dist :
» Vous en dormirez miex
» Demain en vostre lit
» Mès dites à mon pere
» Que c'est en son despit.

(1) Fatigué des plaintes qui lui parvenaient de tous côtés sur son fils, Aubert dit publiquement qu'il pardonnerait de tout son cœur à celui qui le tuerait. Aussitôt que le vicomte de Coutance eut connaissance de ces paroles, il poursuivit sans relâche Robert, sous les coups duquel était tombé l'unique rejeton de sa race. Robert néanmoins lui échappa après un combat opiniâtre, et se réfugia chez un ermite. Comme il se sentait dangereusement blessé, il résolut de se convertir s'il guérissait. Lorsqu'il fut rétabli, il fit vœu en effet de ne manger que ce qu'il pourrait ravir aux chiens, et alla se confesser au pape, qui lui imposa pour pénitence de garder pendant

Il ne fut plus occupé désormais que du soin de renforcer sa bande de tous les malfaiteurs qu'il rencontrait. En peu de temps il devint la terreur de ses compatriotes, et je ne doute point que si Cartouche ou Mandrin eussent vécu de son siècle, ils ne lui eussent envié sa gloire. Un matin,

« . . . Il issi tout seul
» Hors de son herbergage
» Qu'il ne doutoit homme
» Né privé né sauvage

Il trouva sur sa route un ermitage habité par trois vieux anachorètes qu'il massacra sans pitié. Exténué de fatigue après cet exploit, il laissa à son coursier le soin de le conduire, et au bout de quelques heures, il fut en vue du château d'Arques. Ayant appris d'un berger que sa mère devait y dîner seule en ce jour, il résolut d'avoir un entretien avec elle. Il entra donc dans la cour et s'approcha de plusieurs individus qui y étaient rassemblés; mais ceux-ci ne l'eurent pas plus tôt reconnu qu'ils s'enfuirent en poussant des cris aigus. Pour la première fois Robert se sentit attristé de ce que sa présence causait un si grand effroi; pour la première fois aussi la haine des hommes, qui jusqu'alors lui avait été indifférente, l'affecta profondément; ses yeux se mouillèrent de larmes, sa tête se pencha sur sa poitrine, et durant quelques minutes il demeura absorbé dans l'amertume de ses réflexions. « Quelle triste destinée est la mienne! pensa-t-il; moi, le fils d'un duc, je n'ai pas un ami; moi, né pour commander à des milliers d'hommes, je ne puis même obtenir d'un varlet qu'il me tienne l'étrier. Dès que je parais, tout le monde s'éloigne et me fuit; à ma vue, chacun se cache et se signe..... La peste est moins abhorrée que Robert : »

« Voir, je puis bien véir
» Que le pueple me het.

sept années consécutives un silence absolu. L'auteur du *Dit de Robert*, en denaturant quelque peu ces faits, les a présentés, ainsi qu'il le devait, sous un jour plus poétique.

A ce qu'il croyait être une faiblesse succéda un des violens emportemens auxquels il se livrait souvent; tirant son épée, il monta à pas précipités les degrés de l'escalier qui conduisait à la grand'salle. Sa mère s'y trouvait; mais à peine l'eut-elle aperçu, qu'elle se sauva tout éperdue. Robert, se plaçant au-devant d'elle, lui barra le passage, et l'arrêta. Elle se jeta alors à ses pieds en s'écriant :

» Filz la teste me trenchiez!

« Pourquoi vous tuerais-je, madame? répliqua-t-il froidement; croyez-vous que les occasions de pécher me manquent? Non, non, si vous l'avez cru, vous vous êtes étrangement abusée, car si jusqu'à présent j'ai fait mal, je ferai pis désormais. » La duchesse, qui désirait, depuis plusieurs mois, lui parler sans témoin, saisit ce moment pour lui conter l'histoire de sa vie, savoir comment elle avait prié le ciel avec ardeur de lui accorder un enfant; comment, s'irritant de n'être point exaucée promptement au gré de ses souhaits, elle avait voué au diable le fruit de ses entrailles, et comment Dieu, pour la punir, ne lui avait rien laissé à demander. A l'ouïe de cette terrible révélation, Robert se pâma. Quand il revint à lui, il était oppressé, haletant, il ne voyait ni n'entendait plus, ses lèvres s'agitaient et n'articulaient aucun son, un nuage était sur ses yeux, un voile sur sa bouche. Enfin, il recouvra l'usage de ses sens, et dit avec difficulté :

» Dyables ont envie
» D'avoir l'ame de moi,
» Mès ils ne l'auront mie;
» Prendre me faut conseil
» Coment el soit garie.
» Lors a dist à sa mere :
» Madame, je vous prie,
» Que vous me saluez
» Mon pere le preudomme;
» Passer outre les mons,
» Me faut à la grant Romme,
» Confesser mes pechiez
Dont j'ai fait trop grant somme;
» Devant que g'i serai
» Ne dormirai bon somme.
» . . Robert, tout en plourant,
» Sus son cheval monta
» Vers la forest retourne
» Ou les larrons laissa;
» La Duchoise sa mere
» Moult grant duel démena (se désespéra)
» Pour l'amour de Robert
» Qui ainssi s'en ala,
» A haute voiz crioit :
» Lasse! quelle aventure,
» J'ay mon enfant perdu.

*

» Diex si n'a de moi cure (1) !
» Au Mauvès (2) le donnai,
» Ce fu grant desmesure,
» Jamès ne m'amera
» Car bon y a droiture...

Le jeune duc, dont l'ame était illuminée d'un céleste rayon, la conscience plus tranquille et le corps plus léger, alla trouver ses compagnons, leur annonça le changement subit qui s'était opéré en lui, la résolution qu'il avait prise de se confesser de ses péchés au saint-père, et les engagea à s'amender comme lui, et, comme lui, à implorer la merci de Dieu. Mais

» L'un des Larrons parla
» Et dit sanz alentir :
» Je croi que Renart veut
» Hermite devenir ;
» Robert qui estoit yer
» Le pire de nous touz,
» Est devenu peschierres (repentant) :
» Il se moque de nous.

Les voyant ainsi endurcis, notre héros s'empara d'une grosse barre et les tua tous, jusqu'au dernier. Il ferma ensuite la porte de la maison, en mit la clef dans son sein, fit dévotement le signe de la croix et remonta sur son destrier. Après avoir chevauché sans prendre aucun repos, il arriva, vers l'heure de vêpres, devant une abbaye qu'il avait autrefois saccagée. Dès que les moines l'aperçurent, ils s'enfuirent épouvantés. « Ne vous sauvez pas! s'écria-t-il; ne vous sauvez pas! je vous en supplie; je ne suis plus ce Robert qui vous a tant molestés. Non, je ne veux plus l'être; vous voyez en moi un homme nouveau, un homme dont le ciel a daigné toucher le cœur, un homme enfin qui ne désire vivre que

(1) Si Dieu ne me protége.

(2) . . . *Au Mauvès.* Mauvès ou Mauffez était le nom que l'on donnait au diable dans les vieux romans (voyez celui de *la Rose*, vers 6,465), soit parce que les peintres représentent les diables horribles et contrefaits, soit à cause de la méchanceté ou *maulvaistié* que les démons ont en partage. « Les pères de l'Église, dit Du Cange dans ses observations sur l'histoire de saint Louis, avaient, à l'exemple des premiers chrétiens, une telle horreur pour le diable qu'ils se faisaient un scrupule de le nommer, ne lui donnant point d'autre nom que celui de *malus*, malin. De là vient que plusieurs personnes prétendent que le *libera nos a malo* de l'oraison dominicale ne peut se traduire autrement que par : Délivrez-nous du Malin ou Mauvais. »

pour expier ses torts, et pour lequel vous ne pouvez, assurément, vous montrer moins miséricordieux que l'Éternel lui-même. »

L'abbé (1) s'avança; il se prosterna devant lui, lui demanda pardon au nom de tous les saints, et lui remit la clef, en le priant de la délivrer à son père, qui lui ferait rendre, par ce moyen, ce qu'il lui avait enlevé. Le lendemain, de grand matin, il poursuivit son voyage, et arriva à Rome couvert de poussière et plus crotté qu'un ribaud. Dans son impatience de voir le pape, il ne prit point le temps de changer d'habits, mais entra dans une église où il apprit qu'il se trouvait, et se jeta à ses pieds. Comme il interrompait l'office divin, les gens du pontife le frappèrent rudement : insensible à leurs coups, Robert ne bougeait point, il aurait aimé mourir ainsi en face des autels, et offrir à Dieu, qu'il avait si grièvement offensé, ses derniers soupirs en expiation de ses fautes. L'apostole en eut pitié, il le fit lever. Alors

» Robert li dist : Saint Pere,
» Pour Dieu, confessez moi
» Sé de vous n'ay conseil
» Je pis c'un chien mort
» Car je ne garde l'eure
» Que Déable m'enport.
» On dit que vous donnez
» De touz peschiez confort
» A Dieu ai fait despit
» Et aus siens à grant tort,
» . . . Pour Diex, soiez certains
» Que de contriction
» Est mon cuer si atains
» Que ne feroie mal
» Né pour plus né pour mains.
» . . . Le Pape le seigna
» Puis li a dit : Biau frère,
» Demain, au point du jour,
» Quant l'aube sera clere,
» A trois heures deci
» Dévotement iras
» Chiés .j. mien Confesseur,
» De par moi li diras
» Qu'il te doinst (donne) pénitance
» Des pechiez que fais as.

(1) . . . *L'abbé.* De *dominus* on fit *dom*, qui en langue romane signifie seigneur, et les religieux, probablement à cause de son étymologie sainte, s'emparèrent par la suite de ce titre, qui fut porté long-temps par eux. Selon la règle de saint Benoît, l'abbé, comme vicaire de Jésus-Christ, doit être appelé *dom* (en espagnol *don ;* en celto-breton *dam ;* en vieux provençal *dons*). Plus tard le terme d'abbé, dérivé de l'hébreu *ab* (père), et non, ainsi que l'a dit Lenglet Dufresnoy, du syriaque *aba*, puisque ce mot, de même que l'arabe *abou* et le persan *abbas*, n'ont d'autre origine que la racine sémitique *ab*, fut assez généralement usité en France vers le cinquième siècle.

Robert, pour se conformer à cet ordre, se confessa au vénérable cénobite qui lui avait été désigné, et dont l'ermitage était situé à quelque distance de Rome (1). Il ne voulait ni boire ni manger; mais le digne homme, jugeant qu'il avait besoin de se remettre des fatigues qu'il avait éprouvées, le fit coucher dans sa cellule et le veilla. Je me trompe cependant en disant qu'il le veilla; car, bien que son intention fût de passer la nuit en prières, il s'endormit profondément et eut un songe pendant lequel un ange lui apparut, et lui indiqua la voie que son pénitent devait suivre s'il voulait réellement être sauvé.

» Quant le jour esclaira,
» Un poi après la guete,
» Se descoucha (leva) Robert
» Qu'ot (qui avait la) conscience nete,

(1) Il existe à la Bibliothèque du roi (manuscrit n° 7883) un petit conte dont notre poème me semble avoir fourni l'idée. Comme il est encore inédit, j'ose espérer qu'on me pardonnera de le transcrire ici en entier.

DE L'ENFÈS QUE SA MERE DONA AU DÉABLE QUANT SON PERE L'ENGENDROIT.

« En une ville eust un preudome et une preude femme qui menoient moult bone » vie et estoient moult notables gens et puissans. Et pour ce qu'ils eussent du moins » qu'il porroient des deliz de la char, ils s'accorderent ensenble que ils vivroient chas- » tement et que plus n'abiteroient chernellement ensenble et ce garderent (obser- » vèrent) longuement. Longtemps apres il avint que le mari fut moult temptez d'a- » biter à sa femme, elle ne si vouloit accorder et fût si temptez qu'il abita a elle » contre sa volenté laquelle en eust si grant duel qu'elle dona au Deable l'enfant se » point en engendroit laquelle content et eust un moult bel enfès male pour lequel » elle pluroit souvent pour ce que doné l'avoit au Deable. Quant li enfès fût grans il » demanda a sa mere pour quoy elle pluroit si souvent. La mere ne lui vouloit dire. » Finablement il la pressa tant qu'elle lui dist toute la vérité. Li Enfès qui grant en- » vie eust de sauver s'ame et garder son corps de la main de l'ennemy d'Enfer s'en » ala au pape et lui dist la vérité et li Papes l'envoia à l'evesque de J.-C. Quant l'e- » vesque oït ce fait il l'envoia a un seint ermite liquels quant il sceut le fait eust grant » pitié de l'enfant et mist lui et l'enfant en grant penitance afin que N. S. vousist » visiter et sauver l'enfant. Une fois com l'ermite chantoit messe, le Déable vint qui » enporta l'enfès de costé l'autel et le porta en enfer; mais la benoite vierge Marie » le ravist d'entre ses mains et lui dist que plus ne le prinst. Et le raporta la douce » Dame de costé le Prebstre ou il l'avoit pris. Adoncques l'ermite et l'enfant qui » virent que Dieu avoit oï leurs prières en rendirent graces a Dieu. Et revint li En- » fès a son pere et à sa mere et mena seinte vie. »

« L'Ermite l'apela
» Et li dist : Ça venez,
» Sé voulez estre quite
» Des maus que fait avez,
» Desormais enavant
» Le Fol contreferez,
» Né ne mengerez riens
» S'aus chiens ne le tolez :
» Pour vostre pénitance
» Est ainsi ordenee
» Que vous ne ferez mal
» A gent crestiennee,
» Né que ne parlerez
» A creature nee
» Se je nel vous commande
» Qu'a Dieu plaist et agrée.

Robert, décidément revenu à de meilleurs sentimens, déchira sa robe afin qu'on ne pût douter qu'il avait perdu l'esprit. — Ici l'auteur me semble s'identifier un peu trop avec son sujet; on croirait, en l'entendant raconter sérieusement, que le fils du noble Aubert revint à Rome portant son bâton à son *col*, comme un âne un *licol;* qu'il mit ses vêtemens en pièces pour mieux paraître *fol;* qu'il entra dans la ville pontificale par la porte *Saint-Pol*, et vit, sur une fenêtre, maint fromage *mol*, etc.; qu'il a voulu prendre part à la pénitence imposée à son héros. En revanche, les vers suivans témoignent d'un amour de justice rétributive si louable, que je ne puis m'empêcher de les citer; ils rachètent d'ailleurs complétement l'incorrection de leurs devanciers. Le lecteur, qui aura, j'espère, apprécié mon impartialité, ne trouvera peut-être point cet éloge suspect: Robert, Robert-le-Diable, Robert, l'ex-croquemitaine des enfans, est, à son tour, honni et maltraité par eux.

« Robert aloit par Romme
» Son baston paumoiant ;
» Semblant fait de plourer
» Et puis aloit riant,
» Adonques s'asamblerent
» Entour lui li enfant,
» Savates et ordures
» Li aloient getant.

Un jour il pénétra jusque dans le palais de l'empereur.

« Robert parmi la sale
» Commença à aler,
» Une foiz pas pour pas,
» Puis prenoit a troter.
» L'Emperere le vit
» Qui séoit au souper
» A ses Chevalyers dist :
» Vez biau Bacheler,
» Onques mais miex taillie
» A mon talent ne vi
» Mais il me samble fol
» C'est dommage de li ;
» Donez li a mengier
» Je veul quil soit servi.

On l'appela, il ne répondit rien; cependant il s'assit à table,

mais ne mangea point. Il attendit que le monarque jetât à son chien un os garni de viande; alors il se précipita sur l'animal, lui ravit sa proie et la dévora, au grand étonnement des assistans qui riaient aux éclats. L'empereur, le croyant véritablement fou, jeta de nouveau un pain à son chien; Robert le lui arracha de la même manière : néanmoins, après l'avoir rompu en deux, il lui en donna la plus grosse part et garda pour lui la plus petite. Depuis ce jour, il coucha dans le palais et y demeura long-temps, ne buvant que de l'eau, ne parlant jamais, et n'ayant d'autre nourriture que celle qu'il dérobait à la gent canine.

« L'Emperere de Romme
» Qui a ce temps regnoit,
» Ot une jone fille
» Qui parler ne pooit (qui était muette);
» Le Seneschal de Romme (1)
» De tout son cuer l'amoit,
» Pour li et par les siens (2)
» Moult requise l'avoit,
» Mès onques l'Emperere
» Ne li vout (voulut) otroier.
» Lors fist le Seneschal
» Ses chastians enforcier,
» Bien cuida l'Emperere
» Grever et essillier,
» Mès ne demoura pas,
» Je cuit .j. an entier
» Que .vj. Roys sarrazins
» Et toute leur maisnie (suite)
» Vindrent assaillir Romme
» Et l'ont toute essillie (ravagée).

Un jour que Robert était allé se désaltérer à un ruisseau dont l'onde claire coulait au milieu d'un verger, il entendit une voix enchanteresse qui lui dit : « Monte sur ce destrier, revêts ces

(1) *Le seneschal de Romme.* François de Conan, Turnede, Borel et Ménage dérivent ce mot de *senex*, vieux, et de *chal*, chevalier. Pasquier est de la même opinion. Barbazan me paraît moins heureux dans ses conjectures lorsqu'il le tire de *sensus* et de *caput*. Le sénéchal était un des personnages favoris de nos anciens poètes; sans lui un roman n'était point complet. Il représentait tout à la fois le niais et le traître des mélodrames du boulevard du Temple. On le retrouve effectivement dans toutes les grandes compositions des douzième, treizième et quatorzième siècles, et presque toujours il périt de la main du héros dont il a plus ou moins long-temps excité le courroux. Quelquefois, mais rarement, le sénéchal est vaillant et courageux, comme par exemple dans le roman de *Geoffroi et Brunissende*. En général, il est fanfaron, lâche et perfide, comme celui que Robert vainquit.

(2) D'après la coupe de certains passages, il semblerait que ce poème, composé originairement dans un système métrique conforme à celui du roman d'*Alixandre*, a été réduit par quelque copiste en vers de six et de sept syllabes.

armes, et vole au combat! » Il se retourna et aperçut derrière lui un coursier d'une blancheur éblouissante, ainsi qu'une armure complète qui étincelait de mille feux divers sous les rayons du soleil levant. Aussi rapide que l'aigle auquel on vient de rendre la liberté, le jeune Neustrien se précipita impétueusement au plus fort de la mêlée. Pour décrire dignement les prouesses qu'il fit dans cette mémorable journée, il faudrait être inspiré comme les bardes du Nord; il faudrait être, comme eux, animé d'un feu divin; il faudrait avoir enfin pour marbre l'écu de Charlemagne, pour burin le glaive de Roland. Dépourvu d'aussi nobles moyens graphiques, je me bornerai à dire simplement qu'il se couvrit de gloire, et occit plus de Sarrazins (1) que six-vingts hommes ensemble n'en auraient pu exterminer.

Après la victoire, l'empereur rentra dans son palais et s'entretint avec ses généraux des événemens qui avaient marqué la bataille. « Pourriez-vous, demanda-t-il, m'apprendre quel est le chevalier qui est venu nous aider si utilement? » Sa fille, qui était présente, lui montra le fou, car depuis sa fenêtre elle l'avait vu s'armer. « C'est impossible! s'écria-t-il, ce ne peut être lui! »

Il ne se passa pas long-temps cependant avant que les barbares revinssent à la charge. Robert fit, comme la précédente fois, des prodiges de valeur, et décida encore de la victoire. Trois ans après, ces infatigables ennemis reparurent plus nombreux que jamais. L'empereur assembla quelques fidèles partisans et leur dit : « Mettez-vous en embuscade, et dès que vous apercevrez le chevalier blanc, fondez sur lui avant qu'il disparaisse comme de coutume, et me l'amenez. Je tiens à le remercier des services qu'il m'a rendus. » Quinze des meilleurs chevaliers romains sortirent de la ville; ils ne

(1) *Sarrazins*. Le nom de ce peuple ne vient point, ainsi que l'a affirmé Robert Desrain, moine français qui vivait avant le douzième siècle, et auquel on attribue la composition du premier livre du *Saint-Gréaal*, de Sarraz, ville qu'il dit avoir été située près de l'Euphrate, mais bien encore de l'hébreu *ha schèmèsch zarach* (où le soleil luit), parce qu'il semblait aux Israélites que le soleil se levait d'abord sur le pays des Sarrasins avant d'éclairer la Palestine.

tardèrent point à découvrir celui qu'ils cherchaient, il s'escrimait d'estoc et de taille, il coupait la tête à un infidèle, perçait le flanc à un autre et pourfendait un troisième avec une merveilleuse agilité : c'était plaisir vraiment que de le voir expédier ainsi les ennemis de l'Église. Les émissaires de l'empereur saisirent ce moment pour se précipiter sur lui, mais il tourna bride et leur échappa; cependant le fer de la lance de l'un d'entre eux qui le serrait de très-près lui entra dans la cuisse, et il ne put l'arracher que lorsqu'il fut en sûreté sous les ombrages de son verger. Dans cette opération secrète, il eut, sans s'en douter, pour unique témoin la fille du monarque, qu'il avait, sans s'en douter davantage, vivement intéressée.

Le chevalier qui l'avait blessé involontairement dans l'ardeur de sa poursuite, s'en vint au roi et lui conta son aventure; il lui conseilla de faire crier dans toutes les villes de sa domination, « que celui qui se présenterait devant lui armé d'armes blanches, monté sur un cheval blanc, et qui porterait le fer de sa lance, aurait le gouvernement d'une des provinces de l'empire et la main de l'héritière de la couronne. » L'empereur goûta ce conseil. — Quand l'édit fut publié, le sénéchal se fit une plaie à la cuisse, et arriva à Rome monté sur un palefroi *d'une entière blancheur*. — « C'est moi, dit-il fièrement au souverain, c'est moi qui, par trois fois, ai fondu sur les Sarrazins, et qui, trois fois, ai contribué par ma vaillance à leur déroute complète! »

Robert, fidèle au serment qu'il avait fait, se laissa enlever, sans y mettre opposition, la gloire qui lui appartenait de droit; il écouta, le calme sur le front, le sourire sur les lèvres, les propos mensongers du traître, et il ne lui vint pas même à la pensée de le démasquer, tant le souvenir des fautes qu'il avait commises parlait fortement à sa conscience, tant l'espérance du pardon céleste étouffait en lui la voix de l'amour-propre. — Sur ces entrefaites, le pieux anachorète, auquel il s'était confessé, eut un nouveau songe dans lequel un ange lui conseilla d'aller à Rome, d'y chercher Robert, et de le délier de ses vœux.

« Le Seneschal au Roy
» Sa fille demanda
» Et il li respondi
» Que volentiers l'ara (l'aura).
» On fist mander le Pape
» Et puis vint la pucelle
» Qui détordoit ses poins
» Et gratoit sa maisselle (son menton)
» Que bien savoit du fait
» La certaine querele
» Son pere l'amena
» A l'uis de la capele (chapelle).

Dieu opéra un miracle; la jeune fille, qui était muette, recouvra tout à coup la parole, et raconta à l'empereur ce dont le hasard l'avait rendue témoin.

« Yluec le Seneschal
» Qui vit que sa besoingne
» Aloit du tout a mal,
» Descendit de la sale,
» Si vint a son cheval,
» Sanz femme s'enfuy
» Tout le pendant du val.

On devine le reste; la vérité ne tarda pas à paraître au grand jour, et Robert, reconnu pour le vainqueur des barbares, le libérateur de la cité de Romulus, le sauveur de l'empire, épousa la pucelette dont il avait si loyalement gagné la main. — Après quelques mois d'une union fortunée, «il ot (eut) moult grant fain d'aler en Normendie»; ce désir devint avec le temps tellement violent, que, ne pouvant plus y résister, il prit congé de son beau-père, de sa femme, et partit pour son pays natal. Quand il arriva à Rouen, les habitans étaient plongés dans la douleur; le bon Aubert était mort, et un vassal félon persécutait sa veuve, qui pensa expirer de joie en revoyant le fils qu'elle croyait à jamais perdu pour elle. Robert jura de ne point fermer l'œil qu'il ne l'eût remise en possession de ses domaines. Ce vœu accompli et le félon pendu, il commençait seulement à goûter le bonheur d'être réuni à sa mère, lorsque des messagers, envoyés par l'empereur, demandèrent à lui parler; ils lui annoncèrent que le sénéchal, ne désespérant pas encore de s'emparer de sa bien-aimée, assiégeait Rome, et était sur le point de l'emporter d'assaut. Il vola aussitôt, à la tête d'une nombreuse armée, au secours du monarque qui réclamait son appui; mais il ne mit le pied en Italie que pour

le venger, car son perfide ennemi l'avait déjà fait mourir (1).

» La fille pour son pere
» Fist duel (se lamenta) si n'ot pas tort
» Et Robert fist ses hommes
» Touz armer d'un acort,
» Puis s'en vint devant Romme
» Ou le Seneschal sist
» Dedenz l'ost s'embati (2)
» Et sa gent sanz respit,
» Tantost comme Robert
» Le faus traitre vit,
» Il s'approcha de li
» Et fierement li dist :
» Pas ne m'eschaperez,
» A cel coup que je puisse
» Ne boutas tu le fer
» D'une lance en ta cuisse,
» Je ne croi que jamais
» Plus mauvais de toi truisse (trouve)
» Mais ton loier auras
» Ainçois que le jour ysse (3).
» Robert moult courouciez
» S'en vint au Seneschal,
» Du hiaume li rompi
» Le cercle (cimier) et le nazal (4),
» Le nez et la banlevre (menton)
» Li abati aval;
» Tout envers pour l'angoisse
» Chay de son cheval.
» Robert en la cité
» De Romme le mena,
» On le fist escorchier
» Et puis on le sala.
» La fille l'emperere
» Mal pour li convoita;
» Mais le sage tesmoingne,
» Et on le dit pieça (depuis long-temps)
» C'on convoite tel chose
» Dont il sourt grant hontage.
» Robert qui, en s'enfance,
» Ot été moult sauvage
» Vers Dieu et vers son prieme
» Fu de si bon corage
» Que je croi qu'il conquist
» Des sainz Ciex l'éritage.
» La fille l'Emperere
» Ot de li un enfant
» C'on appella en France
» Dant Richard le Normand
» Qui fist moult de prouesce
» Tant com il fu vivant,
» De Fesquan (Fécamp) l'Abaie
» Fonda je vous creant

(1) Ces événemens sont racontés tout autrement dans les *Vraies Croniques de Normendie*, f° 4, r°. « La bonne dame trespassa pour le couroux de son enffant. » Le duc Ausbert la fist richement enfouir et par ung espace de temps fu le duc sanz » avoir moullier puis il prinst à fame une des niepces Doon de Nanteul Girart Rou- » chellom (Roussillon) moult estoit de haut lignage et avoit non la pucele Berte, » moult estoit plaine de grant beaulté. De ceste Dame eust le Duc Ausbert ung filz et » une fille : le filz, ki fu appelé Richart, fut merveilleusement hardy et bon cheva- » lyer et fu des douze pers de France et ot les terres de son pere apres sa mort tout » quittement car Robert son filz aisné, dont nous avons raconté apres ce qu'il ot » esté sept ans à Romme sanz parler, il ala a Jherusalem ou il fust hermite toute sa » vie et vesqui et mourut tres saintement. »

(2) « Il se précipita au milieu de l'armée. » *S'embâti* ne se trouve expliqué de cette manière ni dans Roquefort ni dans Du Cange.

(3) Avant la fin du jour.

(4) Partie du casque qui couvre le nez.

» Avecques Karleman (Charlemagne)
» Passa outre la mer,
» Les parens Guenelon (Ganelon)
» Ne le porrent amer
» Car il ne vousist onques
» A mauvaistie penser.
» Diex nous veille s'amour
» Et sa grace doner. — Amen.

EXPLICIT LE DIT DE ROBERT LE DYABLE.

Au moment de terminer cet article, j'apprends que la Société des Antiquaires de Normandie est sur le point de publier réunis le roman de *Robert-le-Dyable*, le mystère qui porte le même nom, et le poème dont on vient de lire l'analyse; le lecteur pourra donc bientôt suppléer à tout ce que mon travail a de défectueux.

AUGUSTE PICHARD.

SOUVENIRS DE SICILE.

§ IIIe ET DERNIER.

La révolution française venait d'abattre sur un échafaud la vieille royauté de quinze siècles; elle marchait à la tête d'un peuple en guenilles, soumettant le monde par les armes, par l'admiration, par la sympathie, par la peur, et les rois tremblaient! Cependant quelques nations restaient encore à l'abri de ce torrent impétueux. La Sicile, séparée par la mer de la grande arène où se débattaient les destinées du monde, vivait calme et paisible dans son isolement. Elle gardait, sans désirer mieux, ses lois, ses traditions, ses mœurs, ses anciennes habitudes; elle avait son organisation à demi féodale, où l'aristocratie donne l'impulsion au reste de la société. C'était encore le vieux gouvernement politique des Normands et des rois aragonais. L'industrie agricole était la seule connue et exercée, et la grande propriété, ne pouvant tirer par elle-même un produit suffisant de la culture des terres, affermait une partie de ses biens-fonds aux spéculateurs qui formaient la bourgeoisie de l'île. Le peuple était heureux; il était bon. Il reposait au sein d'une autorité paternelle, sans jamais se plaindre de son sort, parce que le pouvoir ne pesait jamais sur lui. L'impôt était facile pour le peuple, car il ne le touchait pas directement; et comme la masse vivait à l'ombre des riches, les riches fournissaient à ses besoins. Un peuple heureux est bien près d'être tranquille; un peuple aimé des grands est bien près de les aimer. Ainsi faisait l'honnête et paisible nation sicilienne; et qui l'eût vue de loin sous son ciel d'azur, à

l'ombre de ses bois d'orangers, enveloppée dans son repos et dans sa poésie, se serait demandé si ce n'était pas là quelque peuple nouveau sorti des villes ensevelies sous le Vésuve. La Sicile, dépendante de la cour de Naples, avait même très-peu de rapports avec ce pays. Les voyages étaient fort rares. Lorsque par hasard un gentilhomme de haute maison se rendait à la cour, il en revenait comme un homme qui avait fait une grande excursion, et il racontait comme des merveilles tout ce qu'il avait vu. Il faut dire aussi que la Sicile était en quelque sorte un pays indépendant qui trouvait en lui-même la plupart de ses moyens d'existence. Elle n'avait pas de populations affamées à vomir sur des terres plus fécondes; elle renfermait dans son sein fort peu de ces ambitions inquiètes, de ces industries oisives qui fermentent d'une façon si dangereuse dans les cités trop riches et trop pauvres. Elle avait toutes les ressources nécessaires pour administrer ses habitans aussi bien que pour les nourrir. La loi sicilienne, quoique favorisant le privilége par son origine féodale, ne pesait pas sur les classes inférieures. Le premier venu qui avait à se faire justice n'était pas forcé d'en référer à une juridiction lointaine, à un tribunal absent; il avait sa législation particulière, son parlement, son organisation, ses franchises locales, et tous les avantages de l'état politique joints à ceux de la condition naturelle. La grande beauté du ciel toujours bleu, la fertilité du sol toujours neuf, l'amour de la patrie, tout s'unissait dans le cœur de ces braves insulaires pour leur donner le goût des habitudes casanières, et pour les rendre indifférens à toutes les secousses qui agitaient l'Europe.

Par un contraste bizarre, si l'on veut, mais cependant facile à expliquer par les souvenirs de la féodalité, tandis qu'il y avait de l'honneur et de la morale publique dans les villes, les campagnes étaient moins réglées. Les grands chemins étaient infestés de voleurs, le plus souvent inoffensifs pour la haute aristocratie qui les protégeait. Ces bandes de voleurs étaient presque maîtresses de toutes les campagnes : il est vrai que le gouvernement les poursuivait sans relâche; mais leur puissance dans l'intérieur de l'île les rendait redoutables, et pouvait défier pendant quelque temps la vigilance de l'autorité.

Si cette famille de brigands, qui a sa physionomie à part, est partout la même quant à ses moyens d'industrie, elle présente de grandes variétés dans les individus qui la composent. Aussi faudrait-il bien se garder de la voir tout entière dans ces types si banals que nous ont laissés

les romans et la poésie. Il y a bien des catégories à établir entre les criminels de ce monde, les brigands de Schiller, les assassins de Lewis, et les élégans bandits italiens dont tous les poètes contemporains, depuis M. Casimir Delavigne jusqu'au plus petit vaudevilliste des boulevarts, nous ont chanté les forfaits et célébré l'agonie, et dont les peintres, depuis le directeur de l'école française à Rome jusqu'à l'artiste des salons de Curtius, nous ont donné les signalemens, encore inconnus à la police papale. De tous ces industriels de grands chemins, je ne crains pas de le dire, ceux de la Sicile étaient les plus remarquables sous le rapport de l'aménité des formes, des procédés et des allures guerrières. Ce n'étaient pas de ces meurtriers de nuit, de ces hommes fauves qui s'enveloppent dans l'ombre des vieilles forêts de la Germanie, et ne sortent la tête des entrailles de la terre que pour guetter une proie humaine. Le brigand sicilien n'est pas morose de sa nature; c'est un jovial ami des belles poésies, des beaux sites, des bons vins et des belles femmes. Un pareil homme a des momens de bonheur dans la vie, et parfois il est poète et amoureux; il aime la terre et le ciel. C'est plutôt un héros de grand chemin qu'un simple voleur. Ainsi étaient faits les brigands siciliens, doux, humains, polis, et vous disant : *Dieu vous garde!* avant de vous tuer, et *Bon voyage!* après vous avoir volé.

Je venais de sortir du collége. Mon père, selon l'usage des seigneurs propriétaires qui géraient eux-mêmes leurs biens, voulut me mettre au fait de l'administration des campagnes; et, pour commencer, il m'envoya diriger une grande ferme au pied d'une montagne appelée *la Souvarita*. Moi, tout jeune, j'obéis à mon père, et je partis pour ma ferme-modèle. Mais j'étais alors, comme aujourd'hui, beaucoup moins sensible aux avantages de l'économie rurale qu'aux beaux spectacles de la nature. J'avais là de quoi satisfaire mes goûts. Il y avait tout autour de la ferme un paysage des plus admirables, et je serais tenté, pour le reproduire, d'évoquer ma mémoire et mes impressions, et mes brillantes couleurs de dix-huit ans, le bel âge de la description! Qu'on se figure, à droite de la maison que j'habitais, un champ tout parsemé de collines, qui allait se perdre dans un immense horizon; à gauche, une montagne aride, mais d'un effet imposant et solennel, qui montrait de loin ses pics tout noirs entourés d'un manteau de neige. Le bâtiment de la ferme était isolé de toute habitation à la distance de trois ou quatre lieues, où se trouvaient les premières maisons de deux petits villages.

Aussi quel calme et quelle profonde solitude dans cette humble retraite que je n'aurais pas échangée contre les châteaux de Palerme ! Oh ! là je ne voyais pas se heurter sous mes yeux des valets en grande livrée, je n'entendais pas la voix des huissiers glapir dans les antichambres ; là, point d'équipage roulant avec fracas dans une cour retentissante, point de granit sculpté, point de marbre sonore sous les trépignemens des chevaux, sous les pas des hommes ; mais en revanche, la terre qui verdit, l'herbe touffue aux mille couleurs, et qui sert de litière aux paisibles troupeaux ; là, je n'entendais d'autre bruit que le murmure d'une fontaine qui m'invitait à la rêverie ; et si, par hasard, je voyais descendre de temps en temps, le long de la montagne, des mulets chargés de neige qui cheminaient vers la ville ; si, dès l'aurore, je pouvais suivre des yeux les paysans qui se rendaient à leurs champs de blé, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfans, c'étaient des tableaux silencieux et charmans, où je voyais s'agiter la vie, mais où je ne l'entendais pas. C'était quelque chose pour un observateur novice, c'était beaucoup pour une imagination de dix-huit ans !

J'avais avec moi un cuisinier, un cocher, et les gardiens de la ferme. La résistance de ces braves gens, dans le cas où la ferme aurait été attaquée par une bande de voleurs qui se tenait à Ciminna, aurait été inutile, pour ne pas dire folle ; mais leur secours devenait efficace contre de petites tentatives nocturnes auxquelles nous pouvions servir de but. Ainsi nous étions en nombre suffisant pour repousser de vive force de soi-disans pauvres honteux qui viennent vous demander l'aumône ou l'hospitalité à la faveur des ténèbres, et qui, la première porte une fois ouverte, ne sont pas embarrassés pour ouvrir les autres, et pour vous dévaliser le plus honnêtement du monde.

Mon arrivée à cette ferme solitaire fut une espèce d'événement pour les paysans d'alentour et pour les habitans de Vintimille et de Baucina. Quoique le régime, ou, pour mieux dire, les habitudes de la féodalité eussent beaucoup changé en Sicile après la guerre que le marquis de Caracciolo avait faite à l'aristocratie, les idées d'affranchissement empruntées à la France avaient de la peine à se naturaliser dans un pays où l'influence de la classe noble et aisée était non-seulement un prisme qui dominait l'imagination, mais encore un fait qui se trouvait constaté par tous les actes de la vie politique. Le peuple sicilien a été le dernier à courir au-devant des réformes, et chez lui le pouvoir seigneurial était d'autant plus

difficile à extirper, qu'il avait pris naissance dans les mœurs et dans l'organisation politique du pays. La fierté insulaire qui se fait un scrupule d'honneur de respecter tout ce que les aïeux ont respecté, le culte de la noblesse, le souvenir de ces hidalgos laissé comme un monument ineffaçable de la domination espagnole, puis les grands priviléges de la propriété, cette dernière gardienne de l'Europe, telles étaient les bases principales sur lesquelles reposait l'arbre de la féodalité en Sicile.

Il faudrait connaître la douce existence, à cette époque, des familles dépendantes d'un fief pour se faire une idée de l'empressement que chacun mit à rendre ses devoirs à celui qu'il appelait son jeune maître. Pendant plusieurs jours, ce ne fut qu'une procession de visiteurs, depuis les villages voisins jusqu'à la ferme, où je tenais, pour ainsi dire, cour plénière. Croirait-on que les bandits de Ciminna me firent aussi complimenter par l'un de mes gens, et m'assurèrent, par son entremise, que pendant toute la durée de mon séjour à la ferme, non-seulement ils veilleraient sur ma personne, mais encore *qu'ils se priveraient du plaisir de me rencontrer ?*

Pour se faire une idée de ces associations de voleurs (1) qu'on voyait en Sicile dans ce temps-là, il faut connaître l'organisation et la nature des domaines et des fiefs. L'aristocratie étant la seule grande propriété de l'île, une quarantaine de familles se partageaient toute la surface du sol; et comme elles ne pouvaient l'administrer elles-mêmes, elles laissaient inculte une partie du terrain et donnaient l'autre, à titre de fermage, à une classe d'industriels agricoles, qui bien ou mal tiraient parti de cette espèce de bail passager, et payaient en partie les dettes des seigneurs. L'abandon dans lequel une bonne moitié du sol sicilien était laissée, la résidence continuelle de la noblesse dans la capitale, le peu d'influence que le gouvernement avait dans les villes intérieures, la dépendance féodale de tous les villages où l'action de la force publique était nulle, avaient, pour ainsi dire, imposé l'obligation de faire des voleurs de grand chemin une sorte d'industriels qui avaient, ainsi que les artisans et les marchands, leurs confréries ou leurs corporations.

(1) Ces compagnies de voleurs ont disparu en Sicile depuis que l'action du gouvernement a reçu l'unité par l'abolition des priviléges féodaux. Le parlement de 1810, purgea entièrement le pays de ces bandes vagabondes en créant une sorte de gendarmerie de campagne sous le nom de *capitan d'armi*, dont le commandement fut remis aux principaux propriétaires, qui devinrent alors responsables de tous les vols commis dans leurs départemens.

En Sicile, les Testa Longa, les Spazza Montagne, les Grillo, etc., étaient aussi illustres que les héros spartiates, et les traits de générosité, d'humanité même, qu'on racontait de ces hommes, rendaient leurs noms populaires. Une chose remarquable, c'est que ces voleurs en voulaient au gouvernement et rarement aux seigneurs; ils en voulaient aux petits propriétaires et bien peu aux riches châtelains, et leurs négociations étaient des traités qu'ils signaient avec les fermiers et les propriétaires. A la tête de la compagnie des voleurs de Ciminna était un certain Fragali, dont la chronique faisait presque un héros des Vies de Plutarque. Bravoure, grandeur d'ame, talent, beauté, jeunesse, rien ne manquait à ce personnage. Aucun meurtre, aucun acte de cruauté n'avait signalé sa présence aux environs de Ciminna. Si par hasard une femme tombait entre ses mains, elle était traitée avec tous les égards qu'elle aurait pu attendre d'un gentilhomme; elle pouvait même regretter que des formes aussi pleines d'aménité, qu'une galanterie aussi délicate, ne se rencontrassent pas ailleurs que chez un brigand; mais qui peut dire si l'intérêt eût survécu à l'antithèse? Je n'ai jamais vu ce Fragali. Un jour que j'étais à Ciminna, le curé de cette petite ville m'apprit que ce digne chef n'avait pu voir sans admiration et peut-être sans convoitise le sabre que je portais à mon côté. Je ne voulais pas être en reste avec ce redoutable voisin, qui m'avait fait assurer de son respect et de ses bonnes intentions, quand il lui eût été facile de trancher du seigneur avec moi. Je détachai donc mon sabre du ceinturon, et je priai l'ecclésiastique de le remettre à Fragali, en lui faisant jurer de ne jamais s'en servir que dans le cas d'une légitime défense.

La vie que je passais à la ferme était ravissante. Qu'on s'imagine un châtelain de dix-huit ans, entouré de jeunes paysannes et de ces courtisans de village qui vous flattent de si bon cœur, qu'on ne peut leur en savoir mauvais gré. Du reste, leur bonhomie pleine de finesse trouvait parfois le moyen de glisser un peu de critique à travers les éloges, surtout lorsqu'on parlait du faste de la ville. J'invitais tour à tour à dîner chacun de mes visiteurs, et je me plaisais tellement dans ces relations, que je pris bientôt les mœurs et les habitudes campagnardes. Je faisais à travers les montagnes des excursions qui pourraient fournir des épisodes à dix romans et inspirer mille faiseurs d'idylles. Oh! que de fois je me suis trouvé tout au bord du précipice de la Souvarita, tête à tête avec la fille du pâtre Jérôme, qui me la donnait pour me conduire dans les chemins les plus difficiles! et il arrivait bien souvent que mon guide s'appuyait sur moi, que

sa jolie tête s'inclinait involontairement sur mon épaule, que sa main serrait la mienne quand nous trouvions un danger ou un obstacle à franchir. Oh! que cette vie agreste avait de charmes pour moi! Comme, dans ces journées de calme, de bonheur, j'oubliais le faste de la cour et les plaisirs de la ville! Lorsqu'on a éprouvé ces émotions champêtres, il n'y a pas de poésie qui puisse les rendre. Que de beautés mystérieuses, que d'harmonies secrètes la nature ne divulgue pas au poète qui voudrait les chanter dans le fracas des villes! Virgile, Tasse et Guarini, vous êtes des oracles de poésie; mais les champs, les bois, le ciel de mon pays et les deux beaux yeux d'une autre Amaryllis étaient bien plus éloquens que vous!

Marianna, la belle fille de Jérôme, était celle qui venait le plus souvent à la ferme. Je crois que je l'aimais. Elle m'avait plusieurs fois demandé d'aller voir la fête de sainte Rosalie, à Palerme, avec sa sœur Julia, qui devait épouser Francesco Novello, l'un de mes gardiens, et elle m'avait prié de vouloir bien être le parrain de la fiancée, dont les charmes et la grâce étaient célèbres dans tous les environs de Baucina. Ce mariage devait avoir lieu dans une chapelle située auprès de la ferme. Je promis de me rendre aux deux invitations, et toute la famille fut au comble de la joie. Je puis dire que là on m'aimait d'une manière qui, pour ne ressembler en rien à celle des personnes soi-disant civilisées, ne m'en était pas moins douce, et j'étais heureux à la Souvarita comme je ne l'ai plus été de ma vie; je goûtais ce bonheur qu'on oublie dans la vie agitée des villes, mais qui se retrace ensuite au milieu du tumulte social, comme un rêve enchanteur qu'on ne peut plus réaliser!

La date d'un événement heureux ou funeste s'écrit dans la mémoire plutôt que sur des tablettes : aussi je n'ai pas oublié le 3 juillet 1803. C'était la veille des noces de Julia. Une des plus belles soirées venait de succéder à un jour brûlant; la nuit, qui semble craindre d'obscurcir le beau ciel d'Italie, le parsemait de ses étoiles les plus éclatantes, qui brodent le firmament de ces millions de soleils : tout était calme dans la nature, et l'on n'entendait même pas les timides caresses de la brise à travers le feuillage. Ce silence nocturne, au milieu d'une vaste campagne dépeuplée, est plus que solennel : il est imposant, car il exerce le charme de l'oracle d'une nature muette. Le bourdonnement de la fontaine dans la cour, cadencé sans interruption, commençait à bercer mon sommeil, lorsque tout à coup ce silence fut troublé par un assez grand bruit de

chevaux qui s'avançaient, bride abattue, vers la ferme. Nous n'étions pas au temps où d'aventureux paladins venaient, au galop de leurs destriers, à toute heure de la nuit, demander au seigneur châtelain une hospitalité souvent fort incommode. Que nous annonçait une visite aussi bruyante? Était-ce Fragali qui venait nous donner l'étrenne de mon sabre? En un instant mes gardiens furent debout, armés, et l'alerte était dans toute la maison. Bientôt un coup de fusil tiré du dehors me fit sauter en bas de mon lit; mais j'étais à peine au milieu de l'appartement que mon cocher vint m'apprendre le motif de la cavalcade nocturne et me dire qu'un jeune homme nommé Ortolani demandait à me parler. Ce nom me rappelait un de mes compagnons de collége. Je fis entrer le visiteur, malgré l'heure insolite à laquelle il se présentait. Ortolani me parut dans une vive agitation; il était accompagné d'une personne vêtue en amazone, dont le visage voilé, dont l'attitude pleine d'embarras et de mystère, m'expliquaient en quelque sorte la présence. Le jeune cavalier, se voyant entouré de témoins, me demanda un entretien particulier. C'était le moins que je pusse accorder à un ancien condisciple avec lequel je venais de faire une reconnaissance pleine d'effusion, et, sur un signe que j'adressai à mes gens, ils s'en retournèrent, hors d'inquiétude, achever leur sommeil interrompu. Ortolani, dont le trouble était toujours croissant, ferma la porte avec soin, puis il me dit en précipitant son débit : « Mon ami, je te demande un acte de dévouement; je viens d'enlever cette jeune personne... je te la confie... garde-la dans cette ferme jusqu'à mon retour... Nous sommes poursuivis... Le danger... la fatigue... la route... je crains tout pour elle... Ici on ne soupçonnera pas sa présence. Adieu... Dans trois jours je suis à toi, ma Rosalie. » En disant ces dernières paroles, Ortolani s'élance d'un bond hors de la chambre. A cette disparition inattendue, la jeune fille se releva et voulut suivre son amant; mais il était déjà loin, et l'on n'entendait même plus le galop de son cheval. Oh! comme les larmes de la pauvre enfant me navrèrent le cœur! Je la retenais avec peine sur le seuil de la porte, qu'elle voulait franchir; mais j'étais muet : les mots de consolation expiraient sur mes lèvres... Il y a tant d'éloquence dans le cri du désespoir qui déchire toute une ame pour en sortir, que la pitié la plus vraie, que la charité la plus ardente, en sont comme attérées et n'osent pas répondre... Enfin je hasardai de ces mots qui servent moins à calmer la douleur de l'affligé qu'ils n'aident le consolateur à sortir d'embarras. Cependant ma

voix était si émue, ma compassion si respectueuse, que la jeune inconnue tourna enfin vers moi un douloureux regard; puis elle cacha bientôt dans ses deux mains son visage tout baigné de larmes. Si la douleur est la plus admirable expression de la beauté d'une femme, je puis dire que Rosalie n'aurait rien eu à envier, sous ce rapport, à la Madeleine de Canova. Oh! comme il y avait dans ses beaux yeux noirs, qui se cachaient sous leurs longues paupières, un mélange de pudeur et d'amour! comme on était ému en regardant son front pâle, ses lèvres tremblantes..... Sa douleur me déchirait le cœur. Durant tout le jour elle ne fit que sangloter, et, à travers ses gémissemens, elle ne laissait échapper que des phrases entrecoupées, des exclamations sans suite. Puis elle semblait agitée d'un noir pressentiment..... Elle craignait que ses frères ne la rejoignissent partout..... Cette appréhension n'était pas de nature à me rassurer moi-même; car si l'on avait fait une visite domiciliaire dans la ferme, j'aurais bien pu passer pour le ravisseur. Cependant j'étais résolu à ne pas trahir la confiance de l'amitié et celle du malheur, et à protéger, à mes risques et périls, la pauvre jeune femme, qui n'avait d'autre défenseur que moi. Ce malencontreux événement venait déranger toute la fête que nous avions projetée pour le lendemain. Déjà, sous prétexte d'une indisposition subite, j'avais contremandé la cérémonie nuptiale, et tout ce que je pus faire fut de la mettre à deux jours de distance. Mais un plus long ajournement eût été de ma part un manque d'égards d'autant moins excusable aux yeux des villageois, qu'il n'y avait pas moyen de le justifier. Enfin le troisième jour arriva, et, dès le matin, les cloches de la chapelle annoncèrent la cérémonie religieuse qui devait unir Novello et la belle Julia. Bientôt arrivèrent de tous les environs des essaims de paysannes dans leurs vêtemens de fête. Rien de plus pittoresque et de plus animé que cette foule où reluisait partout ce piquant vernis de coquetterie campagnarde. J'admirais la joie si franche et si expansive de ces groupes où tous les âges se donnaient la main pour venir chercher dans la cérémonie la plus sainte et la plus chère, les uns le souvenir du passé, les autres le rêve de l'avenir. Lorsque tout le monde fut entré dans la chapelle, le silence et le recueillement régnèrent bientôt dans l'assemblée. C'est ainsi que dans la majesté du temple l'homme prélude aux grands actes de sa vie. Il y avait dans un recoin bien sombre, formé par la porte de la chapelle, une personne voilée, qui mêlait au recueillement général des soupirs et des larmes : c'était l'amante d'Ortolani. Sur

mon invitation, elle était venue pour assister à la bénédiction nuptiale, ou plutôt pour prier... car le temps de la prière est à déduire sur celui du malheur. Oh ! quand la pauvre jeune fille vit arriver les deux fiancés, quand elle les entendit prononcer ce mot que deux ames s'envoient et que deux bouches se révèlent, quand elle vit le prêtre bénir de sa main paternelle ceux qui venaient d'être unis en face de Dieu et des hommes, comme elle dut appeler de tous ses vœux cette consécration qui semble la couronne légitime du bonheur dont elle éternise l'éclat et la durée.

Quel contraste il y avait entre l'amante délaissée, dont la pâleur et les larmes accusaient les souffrances, et cette vierge bénie et saluée entre toutes les femmes, cette heureuse fiancée, dont le front était rose de pudeur et de plaisir ! Déjà l'échange de l'anneau s'était fait entre les deux époux qui s'étaient juré une foi éternelle. La foule attendrie avait mêlé tout haut ses bénédictions à celles du prêtre, et, la cérémonie étant achevée, chacun se pressait à la porte de la chapelle pour offrir à la mariée les complimens et l'accolade d'usage. De toutes parts c'étaient des exclamations de plaisir, des chants joyeux ; chacun se préparait à la fête, les flageolets des pâtres préludaient, quand tout à coup, à la suite d'un grand bruit, le son de la conque retentit trois fois sous les voûtes de la chapelle. Chacun se levait déjà avec anxiété pour se diriger vers le côté d'où venait ce signal d'alarme, lorsqu'au dehors on entendit une voix plaintive appeler Rosalie ! Au même instant un murmure d'effroi circula dans l'assemblée, et l'on vit avancer à pas lents deux hommes qui portaient un brancard, sur lequel était étendu un jeune cavalier, tout pâle et tout ensanglanté. L'altération de ses traits, le désordre de ses vêtemens, ne m'auraient pas permis de le reconnaître, si Rosalie ne se fût aussitôt jetée à son cou en poussant des cris lamentables, parmi lesquels elle laissait échapper le nom d'Ortolani. C'était en effet mon malheureux camarade de collége que je voyais dans un état aussi digne de compassion ! Quand il fut témoin du désespoir de son amante, le peu de forces qu'il avait conservées pour venir jusqu'à elle, semblèrent l'abandonner ; mais après un court évanouissement qui nous inspira les plus vives alarmes, il ouvrit ses yeux presque éteints, et, se tournant avec un effort pénible vers Rosalie : « Tu vois, lui dit-il, que je suis fidèle au rendez-vous ! Si le poignard de tes frères m'ôte la vie, il ne m'aura pas empêché du moins de te nommer mon épouse devant Dieu et devant les hommes... Un prêtre ! un prêtre !... pour unir deux fiancés... pour purifier l'ame d'un pécheur... Oh ! mon amie ! ne

pleure pas... Dis-moi que tu m'aimes, et ta parole sera bénie dans les cieux et sur la terre, et elle me fera triompher de la mort... Pardonne à ceux qui m'ont frappé... Ils voulaient venger l'outrage fait à leur nom et à leur sœur... Ta main! ta main!... Un prêtre!... » Et le prêtre était là pour réunir sur la même tête le sacrement qui couronne le milieu de la vie et celui qui consacre la mort : il hésitait entre la prière du mariage et celle de l'agonie; mais après avoir consulté tour à tour son cœur et son ame, l'homme l'emporta sur le prêtre, et les deux fiancés reçurent la bénédiction nuptiale. Oh! quel tableau! C'était comme la mort et la douleur qui s'unissaient. Rien d'aussi déchirant, d'aussi affreux que ce débat de deux ames qui semblaient vouloir s'arracher mutuellement à l'existence et au trépas. Au moins, dans une cérémonie funèbre, tout est silencieux et inanimé. Le deuil enveloppe dans ses ombres vivans et morts; un froid de sépulcre passe dans votre ame, mais un spectacle horrible ne la brise pas. Il y a même dans le calme et la solennité de cette tristesse quelque chose qui reproche le désespoir et relève la prière. Mais voir la passion la plus sacrée, la plus chère à l'homme, lutter vainement contre le souffle impitoyable qui l'éteint; mais voir deux créatures se consumer l'une dans la douleur et les larmes, l'autre dans une agonie sanglante, et cela devant le prêtre, aux pieds de l'autel, sous l'œil de Dieu, c'était une scène de néant où le sceptique n'aurait pas manqué de reconnaître le triomphe de la fatalité sur la Providence. Les témoins de ce lugubre mariage n'étaient pas encore au bout de leurs émotions. Quand l'instant fut venu, pour les deux époux, de prononcer le serment conjugal, Rosalie sembla laisser dans ce mot toute son ame et toute sa raison; Ortolani y laissait son dernier souffle. Lorsque, le prêtre et moi nous le séparâmes des bras de son amante, ce n'était plus qu'un cadavre. Rosalie, sans voix et sans mouvement, froide comme la pierre sur laquelle elle gisait, fut emportée à la ferme.

Le lendemain la jeune femme se retira dans un couvent, près de Baucina. Quand je quittai la Sicile, elle vivait encore; mais sa tête était égarée. La seule personne pour laquelle elle fût accessible était Julia. Encore la repoussait-elle quelquefois dans un accès de démence, en lui disant : « Comment! votre mari vit encore, et le mien est mort le jour de votre noce!... »

MARQUIS DE SALVO.

CHRONIQUE DE PARIS.

Les élections achevées et la chambre nouvelle convoquée pour le 31 juillet, on s'est occupé beaucoup cette semaine, dans le monde diplomatique, de certains remaniemens de personnel qui se préparent aux affaires étrangères.

M. le général Sébastiani paraît avoir décidément renoncé à son ambassade de Naples. Sa santé, toujours chancelante, s'en fût mieux accommodée, à vrai dire, que son ambition; mais son excellence prefère au soleil d'Italie celui des Tuileries. Cette détermination est peut-être fort sage. Si quelque bâton de maréchal venait à tomber bientôt, il serait en effet plus aisé de le ramasser à Paris qu'au pied du Vésuve. Ce sera au surplus, assure-t-on, M. le marquis de Dalmatie, le fils du maréchal Soult, qui héritera de l'ambassade du général Sébastiani.

D'autres postes vacans dans le Nord, et entre autres les légations en Suède, en Danemark et à Hesse-Darmstadt, seraient, dit-on aussi, destinés par le château à MM. de Bussière, de Mornay et Lagrenée. Ces choix, qui ne sont pas encore certains, mais qui sont plus que probables, seront bien faits au détriment de plusieurs secrétaires et chargés d'affaires dont la restauration elle-même n'eût point, en pareil cas, méconnu les droits et les titres. Mais le vent de la cour souffle puissamment dans les voiles de ses protégés, et M. de Rigny, en bon et habile marin, est incapable d'affronter de ce côté la moindre bourasque au bénéfice de quelques pauvres chaloupes qui n'espéraient de salut qu'en lui. Il s'agit pour lui de sauver l'amiral et son vaisseau. Advienne du reste ce que pourra.

Quoi qu'il arrive, un bel et honorable exemple vient d'être donné à ceux que l'injustice du pouvoir va si inhumainement peut-être arrêter dans

leur carrière, et priver d'une existence laborieusement acquise. Réformé par son gouvernement, que des mesures d'économie ont, il est vrai, contraint à cette nécessité, le chargé d'affaires de l'une des petites cours d'Allemagne à Paris, jeune homme d'une véritable distinction, après avoir demandé d'abord à sa plume ses premières ressources, s'est fondé récemment, par un établissement commercial, une situation aussi digne qu'indépendante. Le corps diplomatique, qui lui a prêté à cet effet tout entier son appui, s'est bien honoré certes lui-même en honorant et aidant ainsi l'un de ses membres frappé d'une disgrâce non méritée.

La nomination d'un nouveau gouverneur d'Alger, dont il s'est aussi fort agi ces derniers jours, n'est cependant pas non plus définitivement arrêtée. M. le duc de Bassano, qu'un journal avait nommé prématurément, a renvoyé à M. le duc Decazes les femmes de la Halle, qui, trop pressées, étaient venues tout d'abord le complimenter de son avénement. M. le duc Decazes nommé, en outre, par LE TEMPS, et gratifié par lui d'un si magnifique traitement, n'est toutefois pas encore bien sûr lui-même de son pachalick.

De grandes et profitables révolutions se préparent au profit des deux théâtres de la place de la Bourse et de la place Ventadour. Ils ont obtenu le privilége de jouer, le premier, des traductions d'opéras italiens, le second des opéras allemands. C'est là, il faut en convenir, un étrange moyen qu'on a pris de restaurer *le genre national* et de naturaliser *le genre nautique;* mais le public des *dilettanti,* qui fait bon marché du genre national, et donnerait toutes les naumachies du monde pour un peu de bonne et vraie musique, applaudit vivement d'avance à ces promesses d'heureuse transformation.

Le feuilleton du JOURNAL DE PARIS, qui ne fait pas tous les jours de pareils cadeaux à ses lecteurs, vient de les gratifier d'une épître nouvelle de M. Viennet. Cette curieuse pièce porte pour titre: ÉPÎTRE XXXIX A MON AUDITOIRE. — A mon auditoire, vous demandez-vous déjà? M. Viennet a donc un auditoire? et qu'est-ce que peut être un auditoire de M. Viennet? Oh! bien, ce n'est pas moi qui vais vous l'apprendre. C'est une note non moins curieuse que ses vers, qui les accompagne.

« On raconte, dit la note, à propos de cette nouvelle épître ou satire de M. Viennet, qu'aucun membre de l'Académie-Française n'étant prêt à lire des vers à la séance publique du 2 mai dernier, ce poète conçut l'idée d'expliquer son embarras à son auditoire; mais, comme il n'avait que cinq jours d'intervalle et qu'il avait à peine deux heures par jour à donner à ce travail, il ne put, malgré sa facilité, arriver qu'au deux centième vers avant la séance publique. Il a depuis achevé sa satire, et nous la donnons au public. »

Y a-t-il un mot de ces huit lignes qui ne vous semble adorable? Ainsi donc il s'est raconté quelque chose à propos d'une nouvelle épître de M. Viennet; et puis ce poète conçut l'idée! Admirez bien ceci : M. Viennet conçut une idée! Mais, malgré sa facilité, il ne put arriver qu'au deux centième vers de son idée. En vérité, je vous le jure, cette note est de même fabrique que l'épître XXXIX; cette note sent son Viennet d'une lieue! Au moins savons-nous par elle ce qu'eût été l'auditoire de *ce poète :* c'eût été purement et simplement un auditoire académique, c'est-à-dire un auditoire résigné à tout, et qui, pour être venu volontairement s'asseoir sur les banquettes de l'Institut, eût bien en conscience mérité que la nouvelle satire de M. Viennet lui fût infligée.

Fort heureusement, la session s'étant close, M. Viennet a pu, durant ces deux derniers mois, achever son poème, au bénéfice de l'auditoire bénévole qu'il en avait frustré.

Or, je vous en conjure, mes chers lecteurs, armez-vous de quelque patience; figurez-vous qu'un fatal guet-apens vous a poussés dans la salle des Quatre-Nations; car je vais vous donner de légers échantillons de l'épître sous laquelle M. Viennet avait projeté d'étouffer son auditoire. Voici comme il débutait :

> Vous, dames et messieurs, qui venez un moment,
> Par goût, par habitude, ou par désœuvrement,
> Ou bien pour faire trêve aux débats politiques,
> Écouter des discours, des vers académiques,
> Je vous en remercie au nom de l'Institut.

Que d'adresse dans l'extrême politesse de cet exorde! Vous qui venez nous écouter par désœuvrement, je vous en remercie au nom de l'Institut. L'Institut et M. Viennet sont bien honnêtes; ils remercient pour peu.

> Si nous vous ennuyons, ce n'est pas notre but.

L'Institut et M. Viennet sont bien naïfs aussi. Je ne crois pas, en effet, qu'ennuyer soit précisément le but de l'Institut ni de M. Viennet; mais il y a nombre de chasseurs maladroits qui tuent leurs camarades au lieu de tuer le gibier qu'ils visaient. Tuer leurs camarades n'était cependant pas leur but.

Mais si nous vous ennuyons, poursuit avec la même naïveté M. Viennet,

> Ce n'est pas que de vers nous soyons dépourvus,
> Nous en faisons beaucoup; mais vous n'en lisez plus.

Ici la préméditation de M. Viennet contre son auditoire est flagrante ; vous tenez bien le *confitentem reum*. Ah ! vous ne lisez pas de vers ! Eh bien ! nous en faisons, nous ! et nous en faisons beaucoup ! et nous vous en lirons beaucoup. Et M. Viennet tient parole.

Mais avant de le suivre plus loin, il importe, je crois, d'étudier un peu sa manière ; car, vous ne vous en doutiez pas peut-être, M. Viennet a cela de commun avec nos grands poètes, qu'il a une manière, une manière à lui. Or, cette manière se forme de l'emploi tour à tour simple et composé de deux styles, qui, pour avoir beaucoup d'analogie entre eux, sont demeurés cependant distincts. Je veux parler du style de la complainte et du style du CONSTITUTIONNEL. Ainsi, tantôt la complainte seule, tantôt LE CONSTITUTIONNEL seul, et le plus souvent LE CONSTITUTIONNEL et la complainte harmonieusement fondus et combinés : voilà tout le secret de la langue poétique de M. Viennet. Vous ne lirez plus dix vers de lui maintenant sans reconnaître la parfaite justesse de cette appréciation.

Reprenons quelques-uns de ceux de l'exorde pour premier exemple :

> Vous, dames et messieurs, qui venez un moment ;

complainte pure ;

> Ou bien pour faire trêve aux débats politiques,

Constitutionnel pur ;

> Si nous vous ennuyons, ce n'est pas notre but.

complainte et *Constitutionnel*.

Mettons au hasard la main sur d'autres vers de l'épître qui nous seront de nouveaux exemples :

> Et vous qui m'écoutez, gens de tous les états !

Gens de tous les états ! complainte pure encore, j'espère. La célèbre complainte Fualdès avait-elle mieux dit ?

> A l'esprit littéraire, en désordres fécond,
> Que l'esprit romantique a rendu furibond,
> S'est joint un autre esprit qui, divisant la France
> En partis dévorés de haine et de vengeance,
> Soulevant au fracas de vingt opinions
> Et nos cupidités et nos ambitions,
> Du peuple le plus doux et le plus sociable
> A fait, après quatre ans d'une lutte implacable,
> Le peuple le plus sot et le plus ennuyeux

Qu'ait jamais éclairé la lumière des cieux.
. . . . . .
Notre scène aujourd'hui, renversant sa méthode,
A corrompre les mœurs s'attache en larmoyant.

Rédaction pure du CONSTITUTIONNEL, feuilletons du CONSTITUTIONNEL; vous ne le nierez pas!

Courons-nous à la péroraison? Oui, mesdames, dit le député influent :

Voilà de compte fait deux mille trois cents ans
Qu'en prose comme en vers on rit à vos dépens.
C'est nous donner sur vous un injuste avantage.
Quels que soient vos défauts, mon sexe les partage,
Et nous avons de plus ceux que vous n'avez pas.
Mais vous vous mêlez trop de nos fâcheux débats,
La politique aigrit et dessèche les ames;
Elle enlaidit, vieillit; songez-y bien, mesdames.
Les rides sur vos fronts viendront avant les ans.
Le ciel, qui vous orna de mille dons charmans,
Vous créa pour l'amour et non pour la dispute.
Vous perdez plus que nous à cette affreuse lutte.
N'y paraissez jamais que pour nous apaiser.
A qui résistera sachez tout refuser;
Et, calmant des esprits le funeste délire,
Reprenez sur nos cœurs vos droits et votre empire.

Ici, vous le voyez, l'élément CONSTITUTIONNEL ne domine plus seul. *Affreuse lutte, fâcheux débats, des partis le funeste délire*, appartiennent bien encore au langage austère et moral de la rue Montmartre; mais, *le ciel, qui vous orna de mille dons charmans, vous créa pour l'amour; — reprenez sur nos cœurs vos droits et votre empire*, n'ont-ils point toute la grace et toute la morbidesse de la complainte? Et c'est justement dans la complète fusion de ces deux styles qu'éclate surtout le génie poétique de M. Viennet.

Il a d'ailleurs encore abondamment de ces traits de naturel exquis qui ne ressortent que de son ame candide. « L'esprit, Apollon des gazettes, » confesse-t-il humblement,

. . Dira que mes vers vous ont tous fait bâiller;
Que mon style est diffus, mon débit pédantesque,
Mon langage commun, ma tournure grotesque;
Que je suis un niais, un détestable auteur.
J'y suis fait dès long-temps, et je les sais par cœur.
Mon sort est à peu près celui d'un pauvre diable
Que condamne au bâton un juge impitoyable :

Au cinquantième coup appliqué sur son dos,
Il ne sent déjà plus qu'on lui brise les os.
Mais je n'en mourrai pas; je ne suis pas si bête.

M. Viennet est bien le seul au monde pour trouver de ces heureuses comparaisons. C'est de son propre aveu, vous l'entendez, qu'il est commun, grotesque et niais; mais on l'a tant fouetté de ces mots-là que les étrivières ne lui font plus mal. Il ne sent plus rien. Cela lui est égal. Il n'en mourra pas; il n'est pas si bête.

C'en serait trop déjà sur le compte de CE POÈTE; mais M. Viennet ne se contente pas d'être, comme il dit, niais, commun, grotesque et détestable auteur; il a la prétention aussi d'être méchant! Il s'était efforcé un jour d'insulter M. de Chateaubriand; voici qu'il s'efforce aujourd'hui de calomnier M. l'abbé de La Mennais. Mais M. Viennet oublie donc que ces hommes-là sont placés à telles hauteurs que toute la boue qu'il voudrait leur jeter n'atteint pas même leurs pieds, et retombe seulement sur lui; et puis les couleuvres n'ont ni dard ni poison : tout leur destin est de ramper dans la fange.

Qui le croirait pourtant? ce M. Viennet, l'auteur de ces plates injures et de tant d'épîtres, de tragédies et de romans non moins platement injurieux pour l'art et le bon goût, ce M. Viennet, en un mot, l'inventeur du style *constitutionnel-complainte*, est le même auquel le JOURNAL DES DÉBATS, dont la critique littéraire au moins se respectait autrefois, élevait, il y a quelques jours, un piédestal en l'honneur du CHATEAU SAINT-ANGE, l'une des plus ineptes productions du digne correspondant des chiffonniers. Quelle valeur restera maintenant, je vous le demande, aux éloges du JOURNAL DES DÉBATS, même en matière poétique?

M. Joseph Bard, qui est poète aussi, et qui, pour le prouver, écrit sur ses armes : *Ex bardorum stirpe;* M. Joseph Bard, qui se prétend romantique et traite M. Viennet de *diffluent* et d'*abracadabrante*, vient de publier LA TOUR DE LA BELLE ALLEMANDE, tradition lyonnaise (¹), non moins curieuse que le CHATEAU SAINT-ANGE.

M. Joseph Bard, dans son introduction, nous prie d'abord d'oublier qu'il y a quelque part une jeune personne qu'on ne peut pas exprimer, Mlle Taglioni. « Mais oubliez encore, nous dit-il, qu'il est une ville en France où l'on vit de délicieuses frivolités, d'émotions de bonne compagnie, de modes, de promenades en tilbury, d'élégantes causeries, de tête-à-tête avec une jolie femme et de confortables dîners dans les salons de Hardy. » Cette chute, monsieur Joseph Bard, ne répond guère à la

(¹) Chez Paulin, place de la Bourse.

délicatesse que promettait le commencement de votre pensée. Le beau mérite qu'il y a à vivre d'émotions et de causeries, si l'on a d'abord dîné confortablement chez Hardy!

Mais venons à notre tradition.

Il advint, — ce sera M. Joseph Bard lui-même qui me fournira tout le style de mon analyse, — il advint donc qu'un Français, originaire de Lyon, qui avait fait fortune en Allemagne, reparut sur sa terre *maternelle,* et y acheta un manoir féodal, pourvu d'une vieille tour. Le hasard lui procura alors la connaissance d'une jeune fille née dans les bas étages de la société, mais belle à ravir. Malgré son extraction infime, la jeune fille avait l'ame élevée, le cœur harmonieux et les sensations vives et mobiles. Le Français ne put résister aux charmes de la douce Germaine, et jura de l'épouser. Or, comme l'observe très-judicieusement M. Joseph Bard, un riche seigneur qui demande la main d'une vierge pauvre, et n'ayant pour tout bien que deux yeux bleus encadrés dans des paupières flexibles, et quelques fleurs sur le visage, manque rarement de l'obtenir, à moins qu'il ne soit enduit d'ulcères ou cul-de-jatte. Quand M. Joseph Bard nous dit que la douce Germaine avait quelques fleurs sur le visage, son expression est bien parcimonieuse, car plus loin, faisant d'elle un portrait complet, il nous apprend que toutes les églantines du bosquet étaient sur ses joues, tous les lis de la vallée sur ses lèvres, et toutes les corolles épanouies par la rosée matinale dans son sourire.

Bref! le seigneur épouse cette beauté au teint si merveilleusement fleuri. Mais, continue M. Joseph Bard, elle était d'un naturel aimant, la belle Allemande! Elle avait une de ces ames qui veulent se donner à une autre ame, et la saturer de sa propre essence! Ses sensations étaient impérieuses et demandaient à s'émousser dans celles d'un ami; c'était là une dangereuse femme! Bientôt les délassemens de l'esplanade lui furent monotones. Elle se mit à rêver et soupirer. Et, s'écrie ici l'auteur, quand une femme de vingt ans soupire, elle est bien près d'aimer autre chose qu'un mari!

Enfin, poursuit M. Joseph Bard, le besoin de distractions et de plaisirs était devenu immense en Béatrix, quand elle crut avoir rencontré dans un jeune ami de son époux, qui venait fréquemment s'asseoir à sa table, le cœur ardent sur lequel elle mourait d'envie de greffer le sien.

La douce Germaine ne mourut pas de cette envie. Au contraire, elle greffa effectivement son cœur sur celui du jeune ami de son mari.

Mais dès que le châtelain se fut aperçu du tendre intérêt qui existait entre sa femme et son ami, dès qu'il eut vu que l'un et l'autre prenaient un si vif plaisir à se rapprocher, la jalousie troubla sa raison, — il éloigna au plus vite le commensal de sa table et de son logis.

Et vous estimez, monsieur Joseph Bard, que sa raison était troublée parce qu'il congédia en pareil cas son commensal! Selon moi, le châtelain fit là preuve d'un grand sens. Qu'eussiez-vous donc fait vous-même si vous vous fussiez trouvé en sa place?

Quoi qu'il en soit, ces soins jaloux furent inutiles; un jour, — je ne retranche pas un mot de la description que M. Joseph nous donne de cette scène; — un jour, — c'était au soleil couchant, le châtelain promenait ses regards inquiets dans le bois qui ombrageait le manoir. Qu'entrevoit-il sous la feuille mollement bercée par le zéphir?... Son ancien ami penché sur le sein de Béatrix et enchaîné dans ses bras....

En conscience, il n'y avait qu'un poète descriptif comme M. Joseph Bard qui fût capable de constater qu'en cette circonstance le châtelain observa que la feuille était balancée mollement par le zéphyr.

Le vindicatif seigneur ne s'en tint pas là toutefois. Il intéressa l'autorité à sa cause, et fit enfermer le beau jeune homme dans la noire forteresse de Pierre-Scise. Quant à sa femme, il la confina dans la haute tour du manoir. Or, voici ce qu'il arriva de cette double réclusion.

Un jour, — cette fois ce ne fut pas par un soleil couchant, ce fut par un beau soleil de juin, Béatrix était pendue aux créneaux de sa tour, lorsqu'elle crut voir un prisonnier pendu comme elle à une fenêtre du château de Pierre-Scise.

Mes belles et douces lectrices, c'est ainsi que M. Joseph Bard nomme courtoisement les siennes, et je m'empare sans façon de cette galanterie, — je vous vois quelque peu surprises par ce brusque dénoûment! Ah! les voilà pendus tous les deux, vous dites-vous; mais comment Béatrix, si elle est pendue, peut-elle voir un autre pendu? C'est là justement que vous attendait M. Joseph Bard. C'est là qu'il a placé le grand ressort de sa péripétie! Nos deux amans n'étaient pas absolument pendus, ils n'étaient que suspendus. Le jeune ami se précipite dans la Sâone afin de monter rejoindre la douce Germaine au sommet de sa tour; mais les gardes de la forteresse l'ont aperçu et déchargent sur lui plusieurs coups d'arquebuse. Le beau jeune homme n'a sauté que pour mieux tomber.

Il est atteint, dit, en terminant, M. Joseph Bard. Béatrix, au lieu d'un amant qui nage, n'aperçoit plus qu'un amant qui se noie. D'abord elle sanglota, d'abord ses gémissemens parcoururent les échos d'alentour; mais sa douleur était trop poignante pour que la vie fût compatible avec elle; ce qui insinue délicatement qu'elle mourut. D'ailleurs M. Joseph Bard n'a pas osé risquer le mot. Le dénoûment était déjà bien assez déchirant comme cela.

En résumé, mes belles et douces lectrices, par un jour de pluie ou de brouillard, si vous étiez jamais atteintes de quelque violent accès de

spleen, je ne saurais vous recommander de meilleur remède qu'une lecture complète de LA TOUR DE LA BELLE ALLEMANDE, de M. Joseph Bard, ou de l'ÉPÎTRE XXXIX de M. Viennet.

Maintenant, pour finir, la REVUE se doit de répondre, une fois pour toutes, à certaines attaques jalouses et intéressées dont elle a récemment été l'objet. Il y a tel journal qui prétend s'être inféodé la mode et les salons. A l'entendre, lui seul est de bon ton, de bon goût et de bonne compagnie. Nul, si ce n'est lui, ne saurait être admis dans le monde élégant, ni en causer convenablement. Comme nous pensons tout le contraire, l'on suppose bien que les bienveillans conseils de ce journal ne nous détourneront nullement des voies d'amélioration où nous sommes entrés. Nous continuerons donc de parler monde et toilette sans abus, mais quand il nous plaira et comme il nous plaira. Nos souscripteurs ne s'en plaindront pas, nous nous l'imaginons, non plus que de recevoir les gravures de modes qu'il pourra nous prendre fantaisie de leur envoyer avec les eaux fortes que nous leur préparons.

En ce qui concerne les insinuations peu adroites et peu honnêtes d'une certaine petite feuille contre une partie de notre rédaction, nous dirons seulement à la petite feuille qu'elle a bien mal atteint le but qu'elle s'en promettait peut-être. Cette petite feuille méconnaît d'ailleurs, ce nous semble, tout-à-fait son rôle. Elle peut être fort bonne et fort utile si elle indique exactement (ce que nous ignorons) au public des parterres de nos théâtres les noms des acteurs et des actrices; mais ce n'est pas une raison pour qu'il faille chercher uniquement dans ses colonnes des modèles de style, de critique et de convenance.

— Le roman VOLUPTÉ, par M. Sainte-Beuve, annoncé depuis si long-temps, et si impatiemment attendu, doit être mis en vente le mardi 15 juillet, à la librairie d'Eugène Renduel.

— Sous le titre de TOURISTE, M. le baron de Mortemart-Boisse vient de publier un élégant volume où les souvenirs de guerre, d'amour, de voyages, sont vivement esquissés avec l'aisance d'un homme du monde et avec l'agrément d'un homme d'esprit. Une préface de M. Eugène Sue nous introduit dans ce monde d'aventures militaires et sentimentales, où l'on est tout d'abord familier. La campagne de 1809 et les mémorables combats de cette époque y sont racontés avec feu et nous saisissent comme toujours; des émotions d'artiste et d'amant s'entremêlent à celles du sol-

dat, et l'on sort de cette lecture en sentant tourbillonner autour de soi ses propres rêves de gloire, ses propres souvenirs de jeunesse (¹).

— M. Masse, auteur de divers ouvrages consciencieux, où la connaissance approfondie de l'histoire se fait remarquer sous la forme quelquefois un peu pénible du roman, vient de donner dans LE SIÉGE DE TOULON une peinture bien exacte et intéressante de la situation des provinces du Midi durant les six derniers mois de l'année 1793. Les divers mouvemens d'action et de réaction qui se succédèrent si rapidement en ces jours orageux, et qu'altéraient de plus en plus, à mesure que l'on s'éloignait du centre, les intérêts ou les préjugés des localités, ces mouvemens si difficiles à démêler de loin, sont ici étudiés et décrits en détail, particulièrement dans la petite ville de la Ciotat, entre Marseille et Toulon. On sent que l'auteur a raconté des spectacles dont il avait été témoin dans son enfance. Le caractère de M. Brého, vieillard patriote et observateur un peu chagrin, mais si sage, est d'une grande vérité, et souvent la justesse du bonhomme va jusqu'à la profondeur. La silhouette du jeune commandant d'artillerie Bonaparte est bien posée et n'absorbe pas trop le reste. Les conversations parfois sont un peu longues, et auraient pu être allégées de certains récits; mais, en somme, LE SIÉGE DE TOULON nous semble un livre instructif, intéressant, et l'écrivain sensé et le bon citoyen s'y montrent toujours. — Delonchamps, rue Hautefeuille, n° 30.

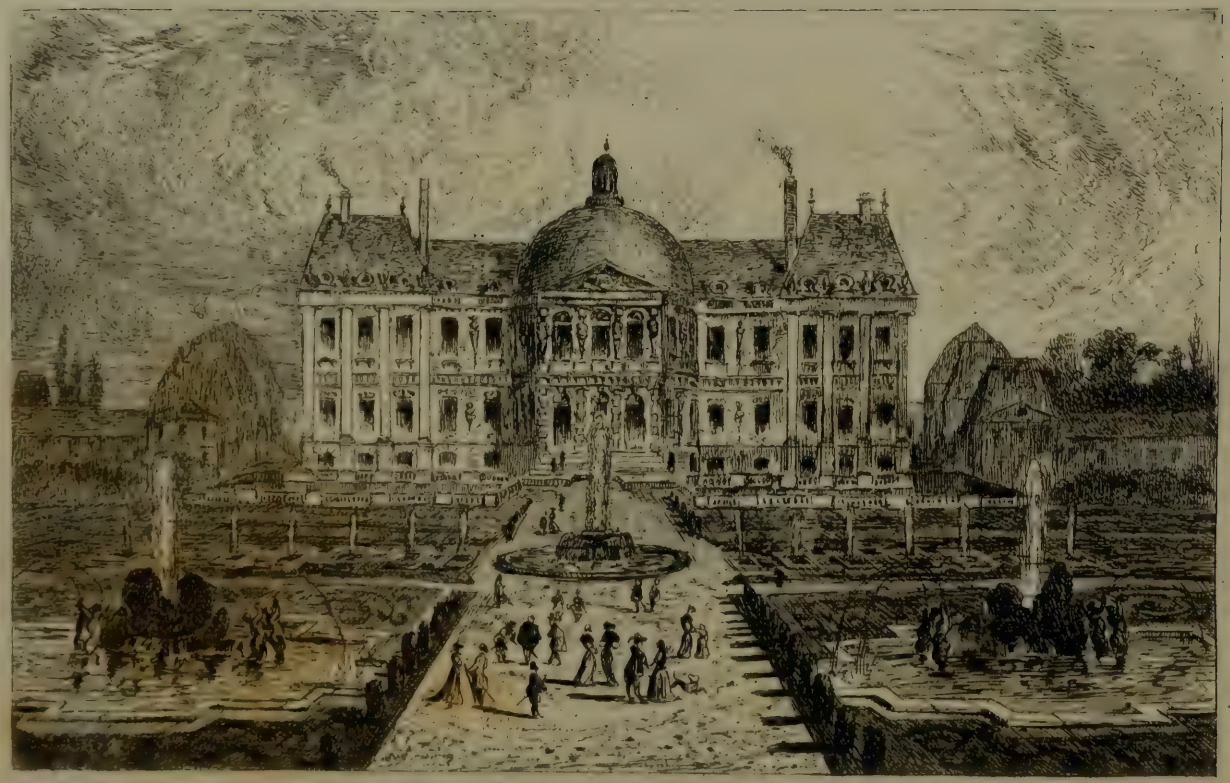
—Il a paru cette semaine un volume in-18 de poésies, LES SOIRS, par M. Eugène de Gaville, qui se recommandent par leur harmonie et leur élégance; chez Fournier, rue de Seine, n° 14.

— MALHEUR ET POÉSIE, par M. Hippolyte Raynal, 1 vol. in-8°; chez Perrotin, rue des Filles-Saint-Thomas, n° 5.

—LES FEMMES VENGÉES, par M. Ernest Desprez, 2 vol. in-8°; chez Abel Ledoux, rue Richelieu, n° 97.

Nous rendrons compte de ces divers ouvrages.

(¹) Vimont, libraire-éditeur, rue Richelieu, n° 27.



VAUX.

I.

Nicolas Fouquet, dernier surintendant des finances, voulut donner dans son château de Vaux une fête à Louis XIV.

Le projet eut l'agrément du roi.

La fête fut fixée au 17 août 1661.

Six mille invitations furent envoyées. Il y en eut pour l'Italie, pour l'Espagne et pour l'Angleterre. On vit à Vaux des représentans de ces trois contrées, et les ambassadeurs de tous les peuples. Un roi et une reine s'y trouvèrent.

Au nombre des invités étaient Gourville et le maréchal de Clairembault. La route de Paris à Vaux était longue, chaude par le mois d'août où l'on était; ils s'arrangèrent pour la faire de compagnie. Ils partirent de grand matin dans une calèche massive, qui rachetait ce défaut d'élégance par une solidité dont le premier avantage était d'asseoir le corps dans un repos parfait. Gourville n'était pas pressé d'arriver; le maréchal, qui était un peu gros, n'avait garde de se plaindre de la lenteur de l'équipage. En ce temps-là, cette activité de feu qui nous fait aujourd'hui

13 juillet 1854

dévorer l'espace et le temps était inconnue. A quoi eût-elle servi ? On ne devenait pas noble en courant. D'ailleurs, bien empêché eût été celui qui aurait prétendu aller vite et sans accident sur les grands chemins, même sans exception de ceux qui ont encore conservé le nom de routes royales.

Arrivés à la barrière de Fontainebleau, les deux amis, malgré l'équilibre de leur ame, n'envisagèrent pas sans effroi le long ruban de chemin qu'ils avaient à parcourir, et qui s'étendait devant eux, blanc de soleil et de poussière, jusqu'à Villejuif.

— Où donc nous rafraîchirons-nous, Gourville?

— J'allais vous le demander, maréchal.

— Parbleu, à Ris, Gourville, à votre ferme.

— Merci de la grâce, maréchal; mais d'ici là?

— D'ici là?... Vous avez donc bien bon appétit? Il est si matin!

— Ce n'est pas l'appétit.....

— Si c'est encore la soif, Gourville, nous boirons le coup de l'étrier à chaque relai, me proposant, mon hôte, de vous faire servir du meilleur à Beauvoir, à ma ferme aussi.

Gourville, qui n'avait pas été compris, se tut.

Une heure après, par le travers de Bicêtre, Clairembault abaissa les stores et conseilla à Gourville d'en faire autant de son côté. Un balancement très-doux, presque nul, le petit cri du sable broyé sous les roues, l'odeur de la campagne, le bourdonnement des moucherons d'été autour de la peinture encore neuve de la calèche, le jour vert et rose filtré par la soie des rideaux, invitaient les voyageurs au sommeil.

— Allez-vous dormir, Gourville?

— Si vous ne causez pas, maréchal...

— Vous auriez tort. Plus tard vous trouveriez le vin amer. Par cette chaleur, le sommeil épaissit la langue : n'y aurait-il pas mieux?

Et le maréchal fit le geste d'arrondir son bras vers les basques de son habit. A peine le ramenait-il avec une certaine circonspection à son attitude naturelle, que Gourville, par instinct plus que

par imitation, achevait d'accomplir le même mouvement. Quatre mains se rencontrèrent, cachant par paire un objet de mince volume.

C'étaient deux jeux de cartes.

— Vive vous! Gourville, vous êtes homme de fine prévoyance.

— A merveille, maréchal, et voyons si vous me battrez comme vous avez battu les Allemands.

Enlevé à la banquette, un coussin de velours s'appuya sur nos voyageurs qui, rayonnant de cette joie discrète et communicative qu'auraient deux amans à se rencontrer dans un même aveu, et à se presser les genoux, joignirent les leurs et se regardèrent comme sauvés des ennuis de Paris à Vaux.

— Un instant, Gourville, pardon. Battez les cartes en attendant.

— Faites, maréchal.

Clairembault souleva le store et cria : — Cocher! aussi lentement que vous pourrez.

— Monseigneur, plus lentement, c'est impossible. Les chevaux dorment, s'ils ne sont morts.

— C'est bien, La Brie, toujours ainsi.

Le chemin ne fut plus troublé par aucun bruit de roues, les voyageurs par aucune secousse. Le sifflement des cartes, qui effleuraient le velours du coussin, fut seul sensible. En entrant dans Villejuif, Gourville avait déjà perdu cinq cents belles pistoles.

Tandis qu'on relayait, lui et son adversaire eurent le temps d'aller saluer une dame d'Humières retirée dans un château des environs. Ils étaient de retour que les chevaux étaient à peine attelés.

De nouveau en route, le maréchal, trop homme du monde, ou plutôt de cour, pour profiter brutalement de la victoire, proposa la revanche à Gourville. Gourville accepte. Les cartes sont étalées. Il est inutile de constater l'imperturbable lenteur des chevaux, bien qu'ils fussent tout frais sortis des écuries, et que la route de Villejuif à la Cour-de-France soit unie comme l'eau.

Gourville n'est pas en veine : il perd cinq cents autres pistoles, puis mille, puis deux mille, enfin tout ce que Gourville a sur lui en or et en billets. La perte passe cinq mille.

— Vous êtes un galant homme, Gourville, et qui valez mieux que le sort. Je vous joue sur parole ce qu'il vous plaira. Parlez.

— Non pas sur parole, maréchal ; le surintendant a toujours vent des enjeux, et il a la magnifique générosité de les tenir quand nous sommes décavés ; ce qui est d'une grande ame, je l'avoue. Mais je serais désolé cette fois d'avoir recours à lui pour garantir ma dette. Va, si vous le voulez, pour ma ferme de Ris, où j'ai déjà eu l'honneur de vous inviter à rafraîchir notre second relai. Je vous joue, maréchal, ma ferme de Ris.

— Gourville, ce sera contre vingt mille pistoles, qu'elle vaille plus ou moins. Mais en trois coups.

— Soit, maréchal. A vous les cartes.

Après quelques avantages insignifians, Gourville vit sa jolie terre de Ris, moulins, eaux, pâturages, fours, métairies, passer à Clairembault. Ce revers de fortune écrasait Gourville au moment même où la calèche s'arrêtait à la grille de sa propriété perdue. Jamais elle ne lui avait paru si belle. Il fit pourtant bonne mine. Sans mauvaise humeur, sans colère, il sonna son intendant, ses garde-chasse et ses métayers, et leur dit à tous : « Désormais, » monseigneur le maréchal de Clairembault, que voilà, sera » votre maître. D'aujourd'hui il a tous droits sur vous et sur cette » ferme ; saluez-le et prêtez serment en ses mains ! » La cérémonie fut courte et arrosée d'une bouteille du plus vieux. Habitués à ces émotions du jeu, à ces fortunes gagnées ou perdues en un instant sur une carte ou sur un dé, Gourville n'était pas plus affecté que Clairembault n'était orgueilleux.

Les voilà à la Cour-de-France et se dirigeant vers Ris, descendant cette montagne que Louis XIV n'eut pas le temps d'aplanir, gloire pacifique qu'il laissa à son arrière-petit-fils. Le voyageur fatigué boit dans le creux de la main une eau pure, et bénit Louis XV. Le précipice n'est plus qu'un berceau.

— Foin de ces cartes qui vous ont trahi, mon bon Gourville! Imitez-moi, plongeons-les dans cet abîme.

Et tous deux, d'un commun enthousiasme, lancèrent les cartes du haut de la montagne dans les cavités béantes à leur côté; héroïsme de joueur! Il est probable qu'ils en avaient chacun un jeu de rechange dans la poche.

Pour ne pas trop attrister son ami, Clairembault s'efforça de changer la conversation. Il lui parla de la fête que le surintendant allait donner à Louis XIV, de la grandeur de celui-ci, de la magnificence de celui-là, de la beauté des dames qui figureraient dans les quadrilles; puis il le ramena, de peur de toucher au jeu, dans cette énumération de plaisirs, à ses souvenirs de famille, à son beau-père, gouverneur en province, à ses enfans.

— Par Dieu! et votre femme, où est-elle en ce moment, Gourville?

— En Beauce, maréchal, et avant l'hiver, si le surintendant me l'accorde, j'irai lui rendre mes hommages d'époux.

— Ah! elle est en Beauce! et chez qui, Gourville?

— Mais chez moi, dans l'une de mes terres; superbe propriété, maréchal! Et que n'est-elle sur cette route, et je vous aurais montré que le malheur peut me terrasser, mais non me faire crier merci! Oui, que cette propriété n'est-elle ici, je serais encore votre homme, Clairembault!

Adieu les précautions du maréchal, sa prudence à donner un autre cours aux idées; et ces maudits chevaux qui n'arrivaient pas, qui auraient donné le temps de jouer toute la chrétienté sur le tapis ou sur le coussin!

— M'auriez-vous mal compris? répliqua le maréchal. J'en serais désolé, mon ami. J'ai jeté les cartes dans les ravins, non parce que je n'avais pas l'intention de vous offrir la revanche, et que vous n'aviez plus d'argent sur vous ni de propriété sur la route; seulement, Gourville, croyez-moi, parce que l'ingrate fortune vous assassinait sans pitié, et me faisait honte de mon bonheur?

Un rayon de joie illumina le visage de Gourville. Joueur dé-

licat, il savait bien que toute revanche a une fin; mais, joueur acharné, il désirait l'éloigner le plus possible.

— Ça, Gourville! marquez-moi votre désir; voulez-vous que, d'ici à mon château de Beauvoir, je vous tienne encore tête? C'est une lieue de bon. Voyons, les cinq mille pistoles, la ferme de Ris que je vous ai gagnée, et en plus mon château de Beauvoir, contre votre propriété en Beauce!

Gourville embrassa le maréchal.

— Et oui, Clairembault! s'écria-t-il, et nargue du malheur! Mais des cartes?

— Mais des cartes! répéta le maréchal.

Là-dessus ils renouvelèrent le geste qui avait si heureusement, la première fois, amené des cartes, et leurs poignets se rencontrant encore, heurtèrent deux cornets où sonnaient trois dés.

— Au passe-dix!

— Au passe-dix! maréchal.

Et tandis que les chevaux arrivaient à peine devant les marroniers de Petit-Bourg, nos deux joueurs s'échauffant, lançaient les dés et leur ame à qui mieux mieux.

Après quelques minutes :

— Mille excuses, Gourville!

— Mais comment donc, maréchal.

— Cocher! cocher!

— Monseigneur!

— On vous a recommandé, La Brie, d'aller le plus lentement possible.

— Monseigneur, depuis dix minutes nous sommes arrêtés.

— C'est très-bien ainsi.

On était à Beauvoir.

Gourville fut vainqueur : la chance avait tourné; on eût dit les dés pipés, tant ils ramenaient invariablement les plus beaux points contre Clairembault, qui perdit et les cinq mille pistoles, et la ferme de Ris, et son château de Beauvoir, tout enfin, excepté son sang-froid.

— Je vous avais invité, Gourville, s'écria-t-il, à vous arrêter

à mon château de Beauvoir. A vous, mon maître, d'en faire les honneurs! Il vous appartient, comme au roi la couronne, et vous allez voir si je le résigne avec dignité.

Ils mirent pied à terre.

A Beauvoir se reproduisit la scène de donation de Ris; mais Clairembault mit une gaieté, un faste, une solennité singulière à faire reconnaître par ses gens, qui cessaient d'être à lui, Gourville, devenu acquéreur de son château depuis une heure. Après le déjeuner, qui fut excellent, les vassaux et vavassaux le proclamèrent, sur le perron, selon la coutume de l'Ile-de-France, seigneur de Beauvoir et terres y adjacentes. Il fut très-digne, quoique un peu chancelant du dessert. C'était excusable; sa position l'entraînait : il avait, pour les reconnaître, goûté tous les vins.

Quand lui et Clairembault remontèrent en calèche, les paysans et vassaux crièrent jusqu'à mi-côte: Vive monseigneur de Gourville, notre seigneur de Beauvoir!

—Coup du sort! dit Gourville; vous étiez, il y a une heure, seigneur de Ris, je le suis à présent; à deux fois vous m'avez gagné et fourni la revanche; je ne vous ai gagné qu'une : c'est une revanche qui vous revient, maréchal. Sur mon épée de gentilhomme et ma seigneurie nouvelle de Beauvoir, elle vous sera octroyée selon votre bon plaisir.

—Laissons cela, Gourville.

—Maréchal, je deviendrais plutôt votre vassal, si vous n'acceptiez.

—Bien!—mais plus que celle-ci.

—Oui! maréchal, mais décisive. Que jouons-nous? Parlez.

—Beauvoir contre Mennecy, contre ma pêcherie de ce nom, dont Villeroi est suzerain. Vous avez le château de Beauvoir, ayez la pêcherie de Mennecy : c'est le médaillon au collier. Encore au passe-dix; vous plaît-il?

Malheureusement la route commençait à se couvrir d'équipages qui se rendaient à la fête de Vaux; et lorsqu'ils s'approchaient de la portière de la calèche à Clairembault, le coussin était furtivement poussé sur la banquette, les dés tombaient dans les cornets,

les cornets dans les poches, — interruptions qui prolongèrent la partie jusqu'à Melun.

Clairembault la gagna; Beauvoir lui revint, et il ne perdit pas la pêcherie de Mennecy : il n'y eut rien de fait; les seigneuries retournèrent à leurs seigneurs. On avait joué sur le velours pendant douze ou treize heures.

Sur le pont de Melun, la scène de la Cour-de-France eut son pendant : les deux amis, en s'embrassant, précipitèrent les cornets dans la rivière. Gourville, en les voyant flotter, leur adressa une allocution touchante. Sublime expiation! Ils avaient jeté les cartes dans un précipice, les cornets dans la Seine!

Le soir, au château de Fouquet, ils firent la roulette à mille pistoles par tour.

II.

Dans la première cour, appelée la cour des Bornes, vaste carré enchâssé entre la grille du château, les fossés et deux rangées latérales de bornes, avaient été dressées des tentes de coutil, portant entrelacés les chiffres et les armes des gentilshommes invités à la fête. Elles longeaient sur un rang les corps-de-logis extérieurs parallèles à l'allée des Bornes; aux quatre extrémités s'élevaient la tente du roi et celles de la reine-mère, de Monsieur et de Madame Henriette d'Angleterre. Ces tentes étaient des boutiques pleines d'objets de luxe.

Il va sans dire qu'on n'achetait pas dans ces boutiques! Une vente eût été un spectacle peu digne; les objets qu'elles étalaient n'étaient pas non plus livrés sans autre forme aux passans : c'eût été une magnificence sans esprit. Fouquet était incapable de ces deux inconvenances. Ces boutiques étaient des loteries où l'on gagnait toujours, où la mise était la bonne grâce. Chaque coup du sort amenait un cadeau de goût différent; la fortune des joueurs n'avait à vaincre que le hasard des lots. Tel qui désirait un beau fusil n'emportait parfois qu'un peigne d'écaille ou une mule de douairière. On riait alors d'un bout de la cour des

Bornes à l'autre : c'était le plus clair bénéfice du marchand.

Par une précieuse attention de Fouquet, les bijoux, bagues, colliers, nœuds d'épée, médaillons, boucles d'oreilles, reproduisaient à l'infini les traits du roi sous des emblèmes de la fable, flatterie inépuisable du temps. Louis XIV était représenté dans le chaton des bagues, en Vertumne, en Jupiter, en Apollon, en Hercule surtout; l'émail renfermait le portrait; des perles ou des rubis-balais en formaient l'allégorie. Les camées portaient des devises imaginées par Benserade, resté sans rivaux en ces sortes de poésies mercantiles. Quel raffinement de délicatesse et de luxe! Un diamant de cinquante pistoles pour un sourire, pour un remerciement à fleur de lèvres. Fouquet, en enrichissant ainsi de ces frivolités, plus durables qu'on ne pense, la toilette des femmes, ses contemporaines, créait un ordre de galanterie destiné à perpétuer le souvenir de cette soirée. On dirait dans des siècles, en montrant ces bagatelles brillantes serrées dans les archives de famille : « Mon aïeule était à la fête du surintendant, à Vaux-le-Vicomte! »

On imaginera sans peine ce que coûtèrent à Fouquet ces loteries, pour peu qu'on songe à ces lingots d'or ciselés dans les meilleurs ateliers de Paris, à l'achat de costumes venus d'Orient entassés dans d'autres boutiques. On le sait, pendant plus de deux siècles, les tisserands d'Alep, ont vêtu nos marquis et nos duchesses. On eût cru voir à Vaux un marché d'Ispahan. La loterie des costumes était la plus courue. Un bon numéro décrochait un pourpoint de satin ou un gilet de brocard. Le Nord avait été mis aussi à contribution. Mme de Sévigné gagna un manchon. Un manchon au mois d'août! Elle l'envoya sur-le-champ à Ninon, qui était très-frileuse, et qui, pour plus d'une raison, n'était pas à la fête. Celle-ci le donna peut-être à la femme de Scarron.

Gourville, qui avait juré de ne plus jouer, gagna un cheval arabe, un des plus beaux lots, celui qui fut le plus envié.

— Qu'en feras-tu, lui demanda le surintendant en lui frappant sur l'épaule, toi qui montes à cheval comme tu danses?

— Monseigneur, il sera pour vous toute la soirée, sellé et bridé, au bout du parc, à la porte de Provins. On fait trente lieues en dix heures avec un tel cheval. Trente lieues ! c'est la mer ; la mer, c'est l'Angleterre ! — Silence ! Gourville.

Les jeux continuaient lorsque les batteurs d'estrades, placés de distance en distance sur la route, annoncèrent les équipages de la cour.

A cette nouvelle, le château se remplit de bruit ; on reflua vers la grille : le roi arrivait.

Accompagné de sa femme, suivi de ses domestiques, Fouquet, revêtu d'un magnifique habit de velours rouge, et portant un plat d'argent dans lequel étaient les clefs du château, alla attendre le roi à la grille d'entrée.

Il arrivait de Fontainebleau. « Le roi, dit le lendemain la *Gazette de France du* 18 *août*, avait avec lui, dans sa calèche, » Monsieur, la comtesse d'Armagnac, la duchesse de Valentinois » et la comtesse de Guiche. Suivait la reine-mère, accompagnée » dans son carrosse de plusieurs dames. Madame venait en li- » tière. »

Fouquet plia le genou en exhaussant au-dessus de sa tête les clefs du château, que Louis XIV fit semblant de toucher, et lorsque le surintendant se fut relevé, il dit au roi, son maître, que tout, où il était, lui appartenait non-seulement par le droit de la couronne, mais encore par la grâce infinie qu'il mettait à visiter un de ses sujets fidèles.

Avec l'abondance de paroles heureuses dont il était doué, le roi répondit au compliment de son surintendant, tandis qu'à deux pas plus loin, la reine-mère donnait sa main à baiser à Mme Fouquet.

Les cris de *vive le roi! vive la reine!* retentissaient.

Six chevaux bai-pâles, dociles et fougueux, coiffés de plumes blanches, harnachés en rose, liés l'un à l'autre par des rubans lâches de la même couleur, passèrent la grille, toute semée de visages de paysans émerveillés de ce spectacle. La calèche du roi était à panneaux à images, représentant d'un côté Persée et Andromède, de l'autre des scènes de bergerie.

En traversant la cour, Louis XIV causait affectueusement avec son frère; Anne d'Autriche, au contraire, se tenait sur la réserve avec sa bru, Madame.

Tout à coup des pas redoublés de chevaux résonnèrent, ils étaient si multipliés et si bruyans que la foule rassemblée dans la cour des Bornes cessa ses acclamations et se précipita vers la grille. La calèche se trouva isolée; Fouquet fut interdit.

C'était une compagnie entière de mousquetaires gris, appareil militaire assez inusité au milieu d'une cérémonie pacifique, qui avait escorté les voitures de la cour depuis Fontainebleau jusqu'à Vaux, et qui se présentait pour entrer.

Peu préparé à cette surprise hostile, le surintendant éprouva une anxiété dont il s'efforça de cacher les marques sous une indifférence affectée.

Le commandant des mousquetaires avait déjà franchi la grille et caracolait dans la cour des Bornes, broyant sans pitié le gazon et les pierres.

Louis XIV se leva dans sa calèche, et, se tournant vers cet officier, il lui dit d'une voix brève et émue :

« Sortez, monsieur d'Artagnan ; vous n'êtes pas chez moi ici. » On vous a commandé pour honorer notre royale personne, et » non pour la garder là où elle n'a aucun danger à courir. Ce zèle » est offensant pour notre hôte. Vous et vos mousquetaires, pla- » cez-vous à distance, attendant l'heure où il nous plaira de » partir. »

Se tournant vers Fouquet :

« Monsieur, je vous demande pardon pour mes mousquetaires; » ils n'ont pas appris de notre roi chevalier que chez Dieu, sa » femme et son ami, on n'entre jamais armé. »

Les mousquetaires se rangèrent de front sur trois rangs, à l'extérieur du château, devant la grille aux cariatides, à cette même place où l'on veut que Fouquet, sur un simple désir de Louis XIV, ait fait planter, dans l'espace d'une nuit, ce qui est démontré impossible, une double allée d'ormes. Je ne crois pas à ces traditions d'arbres plantés dans une nuit, parce que je l'ai retrouvée dans

tous les châteaux, et parce que Louis XIV, hors de chez lui, n'a jamais couché que dans un seul château, à celui des Condé, à Chantilly; mais je crois beaucoup aux allées d'ormes arrachés dans une nuit ou dans plusieurs. Je suis arrivé juste assez à temps pour voir l'avenue séculaire du château de Vaux couchée par terre, sciée en trois traits, destinée à être vendue à la voie, ce qu'on n'eût pas vu sous Fouquet, l'eût-il ou non plantée dans une nuit.

En entrant au château, le roi fut frappé des proportions du corridor, pavé bleu et blanc en marbre, et des dix colonnes dont il est orné. Comme tous les grands rois, — comme Salomon, comme Auguste, comme Napoléon après eux tous, — Louis XIV avait l'équerre dans l'œil. Il demanda le nom de l'architecte; on lui répondit que c'était Le Vau; il prit note et passa : la fortune de Le Vau était faite.

Le roi fut invité à se reposer dans une première salle de droite, celle qu'on désigne aujourd'hui au visiteur vulgaire sous le nom de salle de Billard. Les ciselures des portes, les mille arabesques rampant autour des murs et enserrant la salle comme un réseau, surprirent moins Louis XIV, dont l'envie commençait à bouillonner, lui encore sans monument datant de son règne, que le plafond de cette salle, apothéose d'Hercule, vaste tableau de la plus chaude couleur. C'est mieux que de la peinture historique : c'est de la peinture olympique et bien placée au plafond, — près du ciel.

Louis XIV se leva et admira long-temps en silence. Il était découvert.

Fouquet s'avança pour le débarrasser de son chapeau.

— Laissez, monsieur, je vous prie, — c'est par respect. — Vous appelez ce peintre?...

— Lebrun, sire.

— Singulière ignorance, celle où je vis, dit à voix basse le roi à sa mère en l'entraînant d'un autre côté. Cet homme emploie à ses bâtimens les premiers artistes de la France, et je ne sais pas même leurs noms. On ne m'a pas trompé, vous le voyez, ma-

dame, il ne songe qu'à lui. Calculez l'or qu'il a dépensé à cette salle seulement. M. Colbert a raison : M. Fouquet dilapide, M. Fouquet épuise le trésor, M. Fouquet est la ruine de l'état, et M. Colbert...

— Monsieur mon fils, M. Colbert veut être ministre.

Louis se tut. Il sourit finement en remarquant à tous les panneaux de volets et de portes, au fond des plaques du foyer, sur les marbres des cheminées, où rien depuis n'a été effacé, reproduit avec une affectation de parvenu, ce que n'était pas du reste le surintendant, son triple chiffre N. F. S., « Nicolas-Fouquet-surintendant, » entrelacé et percé d'une flèche.

— Ne trouvez-vous pas, fit-il encore à sa mère, que dans ce chiffre il y a du luxe comme en tout ce qui appartient à M. Fouquet? Trois lettres figurent d'ailleurs très-mal entrelacées. Sans dommage la dernière pourrait être supprimée.

— Vous vous contenez mal, monsieur mon fils, et j'ai peine à vous voir ainsi dépité contre des puérilités dont vous souffririez moins si, comme moi, vous eussiez été obligé d'admirer le Palais-Cardinal, plus beau que notre Louvre, et riche de ses dépouilles. Je ne fis alors aucune remarque, je ne fis effacer aucun chiffre. Pourtant, le Palais-Cardinal est à nous.

— Je tâcherai, ma mère, d'imiter votre sang-froid, sans en espérer le même prix.

Fouquet s'était retiré avec la foule des courtisans, et avait laissé au roi la liberté de parcourir, suivi seulement de sa mère et de sa belle-sœur, Mme Henriette, les autres pièces toutes ouvrant l'une dans l'autre.

Le roi, poussé par la curiosité, pénétra dans la seconde : elle s'appelle le Salon. Au lieu d'y rencontrer quelque objet qui choquât son goût afin d'apaiser sa jalousie, il arrêta ses regards sur des tapisseries d'Aubusson du plus rare travail pour l'époque : peintures à l'aiguille dont le dessin est de Lebrun. Il voulut détourner la vue de ces chefs-d'œuvre disproportionnés même pour la fortune d'un souverain, mais elle glissa sur des meubles de laque, fantastiques frivolités vendues littéralement au poids de

l'or. Le sofa où il s'agitait surpassait tout ce que Fontainebleau avait à comparer en ce genre d'ameublement. Il est tel quel aujourd'hui : de satin blanc brodé en bosse de chenille verte. C'est, pour le temps, la miniature et le burin appliqués à la broderie.

Le roi leva des yeux pleins d'ironie au plafond. — Qu'est-ce donc, demanda-t-il, que cet écureuil que je vois partout à la poursuite d'une couleuvre? Cet emblème me fatigue : en sauriez-vous le sens?

— L'écureuil...

— Je le sais, ma mère, c'est l'arme parlante de M. Fouquet; mais la couleuvre?

— La couleuvre, monsieur mon fils, on prétend que c'est l'arme parlante de M. Colbert.

— Ah! vraiment. L'écureuil et la couleuvre, M. Fouquet et M. Colbert. Gentil écureuil à tête folle : c'est ingénieux, mais c'est peu naturel. Au fond, les allégories sont comme les songes : souvent le contrepied les explique. Avez-vous les yeux bons, ma sœur Henriette?

— Pour vous servir, sire.

— Lisez-moi donc ces lettres noires et brisées dans cette bande que je crois une devise, autour d'Apollon chassant les monstres de la terre.

— C'est du latin, sire.

— Eh bien! voyons si vous savez le traduire, ainsi qu'on l'assure.

— *Quò non ascendam?* où ne monterai-je pas?

— Parfaitement, docte Henriette. L'écureuil dit cela à la couleuvre, mais c'est une fable. Et ici, à cet autre angle, que lit-on?

— Une modification légère de la même devise : *Quò non ascendet?* où ne montera-t-il pas? Le futur est à la troisième personne au lieu d'être à la première.

— Et si nous cherchions bien encore, ma sœur, ne croyez-vous pas que nous trouverions une seconde personne qui dirait : *Tu ne monteras pas!*

Le duc de Saint-Aignan entra sur ces propos, et fut vivement

poussé par le roi dans une petite pièce à côté. La reine-mère et Mme Henriette restèrent seules et ne se parlèrent pas.

Ces deux princesses s'observaient depuis quelques mois. Anne d'Autriche avait remarqué, ce qui du reste n'était échappé à aucune pénétration de courtisan, que Madame et le roi se partageaient une affection où Monsieur avait beaucoup à souffrir pour sa dignité de mari. Quoique vive, sa tendresse maternelle n'allait pas jusqu'à sacrifier un frère à l'autre, et à tolérer un scandale dont la cour d'Espagne, si bien servie en rapports, eût demandé réparation. Malheureusement ses appréhensions semblaient fondées. A tous les carrousels, le roi était le cavalier d'honneur de Madame, à toutes les comédies à ballet ils dansaient un pas ensemble; dans tous les couplets de Benserade, allusions transparentes où nul ne se méprenait, le roi était le lis, elle la rose. Quand le roi s'égarait à la chasse, on avait toutes les peines du monde à retrouver Madame. Anne d'Autriche avait jugé qu'il était temps de mettre un terme à une inconvenance ou d'arrêter une faute. Sachant que les rois ne guérissent d'une passion que par une autre, elle avait cherché et trouvé parmi les demoiselles d'honneur de Madame même une jeune personne peu remarquée, mais propre à frapper par une beauté modeste, qualité jusqu'ici rarement offerte à l'inconstance de son fils.

Ceci était parfaitement vu, bien combiné, le roi tomberait au piége. Seulement Anne d'Autriche n'avait pas prévu qu'elle réussirait, non parce que son fils cesserait d'aimer Madame pour aimer une de ses demoiselles d'honneur, mais simplement parce que Louis XIV n'avait montré de l'amour pour sa belle-sœur qu'afin de cacher une passion vive et réelle pour la rivale dont sa mère lui ménageait la présence.

Le roi avait poussé le duc de Saint-Aignan dans une encoignure et lui répétait : « D'Artagnan est un maladroit, un fou; il entre ici comme dans une place conquise. Est-ce là la prudence que j'ai tant recommandée? Veillez sur lui, que ses mousquetaires ne quittent pas la selle un seul instant. M. de Colbert est-il venu, duc ?

— Oui, sire.

— Tant mieux. Recommandez-lui de ne pas m'approcher de toute la journée, d'éviter de se promener en compagnie de Harlai, de Séguier et de d'Albret; de causer beaucoup au contraire avec Gourville, avec Lauzun, avec Pélisson, avec les dames, s'il en est capable, et de ne partir d'ici que toutes les bougies éteintes. Et Elle, est-elle ici? reprit bien bas Louis XIV, sans nommer qui.

— Pas encore, sire. La suite de Madame n'est pas arrivée.

— Qu'il me tarde de la voir! — Duc, rompons cet entretien sur-le-champ par un grand éclat de rire, afin de n'inspirer aucun soupçon à ma mère ni à Madame. Sachez leur dire pourquoi nous aurons ri.

Le duc et le roi rirent aux éclats.

— Mais venez donc, mesdames, s'écria le roi en paraissant à la porte du cabinet; monsieur le duc va vous expliquer la cause de notre gaieté.

— Qu'est-ce donc, monsieur de Saint-Aignan? s'informa la reine-mère.

— C'est... Mon Dieu, cela vaut-il bien la peine?

— Parlez toujours, duc.

Saint-Aignan, qui n'avait rien à dire, balbutia, rougit, regarda le plafond et répondit tout à coup avec la pétulance d'une réflexion subite :

— Vos majestés ont dû remarquer que dans les nombreuses pièces de ce château l'écureuil de monsieur le vicomte poursuit avec acharnement la couleuvre de M. Colbert. Certes, s'il est quelqu'un en France capable de connaître les intentions héraldiques de M. de Belle-Isle, c'est le peintre qui a répété au moins deux ou trois mille fois cet emblème. Eh bien! ne faut-il pas que ce peintre soit singulièrement distrait ou coupable? Dans ce château, ici, sur notre tête (que vos majestés daignent regarder ce plafond pour m'en croire), ce peintre fait étrangler l'écureuil par la couleuvre.

— Pas possible, duc!

— Qu'il plaise à vos majestés de suivre la direction de mon

doigt. En tirant une ligne du coude de cette femme qui représente le Sommeil, n'aperçoivent-elles pas, vos majestés, dans la guirlande du plafond, un écureuil?...

— Et la couleuvre qui le darde! crièrent tous trois le roi, sa mère et Madame.

— Si ceci me regardait, ajouta le roi, je me croirais perdu.

Il pâlit. Saint-Aignan pâlit.

— Sortons au plus vite de ce cabinet de la prédiction.

Ils rentrèrent, tout effrayés, dans le salon.

Le nom du cabinet de la Prédiction est resté à cette pièce. A cent soixante-et-treize ans de distance on éprouve un effroi historique lorsqu'on regarde cette erreur de peintre qui fut une si terrible prophétie. On n'a presque plus d'attention pour la suave allégorie de Lebrun : le Sommeil, sous les traits d'une femme endormie, qui, comme l'a dit La Fontaine dans *le Songe de Vaux*, « laisse tomber des fleurs et ne les répand pas. »

Quand les brigands du Nord, je veux dire les Bavarois, entrèrent en 1815 dans le château de Vaux, ils le saccagèrent. Ce délicieux boudoir ne fut pas épargné, et pourtant ils n'arrachèrent pas du plafond le Sommeil de Lebrun. Avaient-ils lu les vers de La Fontaine? S'il en fut ainsi, pourquoi le bonhomme n'en a-t-il pas écrit sur les fauteuils et les tapisseries? A la pointe du sabre, les Bavarois ont détaché du fond des fauteuils et du cadre des murs les étoffes brodées qui les garnissaient. Ils ont laissé les murs et les fauteuils dans l'état où ils se trouvaient avant d'être recouverts. Dans les tapisseries d'Aubusson de nos châteaux l'invasion a taillé des mouchoirs. C'est une revanche, nos pères avaient fait le même usage des drapeaux bavarois.

III.

Il n'y a pas d'exemple dans l'histoire d'une fortune aussi rapide et aussi courte que celle de Fouquet. A peine apprend-on qu'il existe, qu'il est déjà procureur-général au parlement, une des plus hautes dignités du royaume; à peine au parlement, on le voit

surintendant des finances, le premier dans l'état après Mazarin; à peine le sait-on surintendant des finances, qu'il est sous les verrous de Pignerol; à peine est-il à Pignerol qu'on n'en parle plus. Entre Mazarin et Colbert qui se souvient de Fouquet?

Consultez les historiens, même les plus complets: ils vous diront que Fouquet fut poursuivi et condamné pour ses dilapidations. Rien n'est plus vague. Cela s'applique à tous les ministres des finances depuis Enguerrand de Marigny. Mazarin avant Fouquet, Colbert après lui, épuisèrent avec bien plus d'avidité le trésor. Le surintendant ne fut mis en jugement, ceci ressort de son procès même, que par le fait des énormes vols de Mazarin; et Colbert, malgré ses créations commerciales, au lieu de diminuer la dette, l'augmenta de beaucoup. Que lui reprocha-t-on?—Son faste? Oublie-t-on que le cardinal Mazarin, pauvre sous Richelieu, fit passer, au bruit de sonnettes d'argent, sous la porte Saint-Antoine, en 1660, à la suite de l'entrée triomphale de la reine, soixante-deux mulets chargés d'or et de diamans?— Le luxe de sa maison? A quelques charges près qu'il fut obligé de créer pour soutenir l'éclat de sa nouvelle dignité de surintendant, il ne fit que continuer la vie qu'il menait auparavant, extraordinairement riche par sa famille et du côté de sa femme, qui lui apporta douze cent mille livres. — Son goût pour les bâtimens? Il convenait peu à Colbert et à ses successeurs, eux qui devaient élever Versailles et Marly, de demander compte à Fouquet des quelques millions, dilapidés ou non, qu'il consacra au château de Vaux. — Ses mœurs? S'il appartenait à quelqu'un d'écarter ce chef d'accusation, c'était d'abord au roi. — Sa rébellion? On en eut de si faibles preuves, et elles devaient être faibles en effet, que le ressentiment de ses juges, presque tous vendus à Colbert, ne parvint qu'à le faire condamner à l'exil, peine commuée par Louis XIV en une détention perpétuelle.

Ainsi l'histoire dit mal Fouquet: elle ne le sait pas. Avant son élévation, elle le voit à peine; pendant, elle en est éblouie, elle est trop lente avec son cortége de causes et de recherches pour expliquer à temps cette haute fortune; après, elle s'impose cin-

quante ans de silence, car malheur à qui parlera de Fouquet sous Louis XIV. Et de quel homme d'état s'occupe-t-on après cinquante ans? Fouquet n'aura pas même d'histoire, cette fosse commune.

Fouquet revient de droit aux mémoires et à la poésie; une moitié de sa vie appartient à Gourville, l'autre moitié à La Fontaine. Heureux, il est l'homme des mémoires. Seigneur plein d'éclat à la cour, sybarite recherché à son pavillon de Saint-Mandé, il a toutes les amitiés, et celles de la Fronde et celles de Saint-Germain; toutes les amours à la ville; rien ne manque à sa périlleuse renommée. Boileau incruste en proverbe ses bonnes fortunes de surintendant; un souterrain conduit de son boudoir au milieu du bois de Vincennes, pour faire évader les femmes quand les maris viennent la nuit les lui redemander. Richelieu pensionne quelques hommes de lettres pour qu'ils admirent ses vers; lui les enrichit tous à la condition qu'il n'écrira pas de vers, l'homme aimable! mais qu'eux viendront chaque mois lui lire ceux qu'ils auront composés. La Fontaine s'engagera à quatre épîtres par an; il paiera en quatre termes. Richelieu disait : J'ai donné une chemise à Apollon; Fouquet avait droit d'ajouter : Je l'ai mis dans ses meubles. Pélisson, grâce à lui, a six domestiques; Le Vau est servi en vaisselle plate; Lebrun a un équipage; Le Nôtre tutoie Fouquet. Mlle de Scudéry est coulée en bronze, et l'on trouve dans la boîte de vermeil où il parfumait ses pensées secrètes les lettres de Mme de Sévigné. Ainsi il donne à Louis XIV l'exemple de tout ce qui lui vaudra le nom de grand : amour des arts, respect aux lettres, munificence aux écrivains, goût pour les monumens, dévouement aux femmes, qui toutes conservèrent à Fouquet la fidélité du malheur, la seule qu'il leur demanda jamais.

Est-il renversé par le souffle noir sorti de la bouche de Colbert? Aussitôt il devient l'homme de La Fontaine. La Fontaine se jette à son cou comme un fils, lui qui ne se rappelait plus en avoir un, et ne l'abandonne pas. Il n'est plus distrait, La Fontaine, il ne dort plus, lui, le sommeil fait poète. Jour et nuit il va, il marche, il court, oubliant le lapin son ami et la taupe sa sœur, et la fourmi

sa voisine; il va des nymphes de Vaux au premier président du parlement. Au milieu des solitudes de Vaux il crie : Rendez-moi Oronte! —Vous nymphes, vous naïades, vous sylvains! Oronte est captif, Oronte est innocent puisqu'il est malheureux; suivez-moi, embrassons les genoux de Louis, et redemandons-lui Oronte! Et La Fontaine se présente au parlement avec tous ses sylvains pour qu'on délivre Oronte; il intercède auprès de Mlle de La Vallière au nom des hamadryades éplorées. Partout rebuté, il s'enferme avec Mlle de Scudéry et Mme de Sévigné, et ces trois femmes pleurent.

Ne cherchez pas ailleurs la mémoire de Fouquet : elle est toute dans le cœur des femmes : j'ai dit le cœur des poètes.

Mazarin, c'est vrai, eut une grande chose dans sa vie : c'est le traité de paix de Westphalie.

Mais Fouquet eut aussi une ravissante chose dans sa vie : c'est la fête de Vaux.

Qu'est-il resté du traité de Westphalie? Rien. Voyez où est remontée la maison d'Autriche.

Qu'est-il resté de la fête de Vaux?

Les Fâcheux de Molière, une élégie de La Fontaine, douze lettres de Mme de Sévigné. Ceci durera plus que la maison d'Autriche.

IV.

Tandis que le roi et sa mère reçoivent dans les salons de Fouquet les hommages dont ils sont ordinairement entourés à Fontainebleau, l'étiquette n'ayant jamais abandonné Louis XIV, même en voyage, le surintendant, dont l'absence est justifiée par la nécessité où il est, dans un tel jour, de se trouver partout, a réuni les deux amis sur la fidélité desquels il peut compter, et s'entretient avec eux dans les allées du parc.

— Le moment venu, j'hésite, balbutia Fouquet le premier.

Et Pélisson, saisissant le bras de Fouquet :—Serait-il bien vrai?

Et pour quel motif, sur quel soupçon nous alarmez-vous ainsi? Vous êtes pâle, en effet, monseigneur.

— Franchement ces mousquetaires à cheval m'ont donné à réfléchir. Avouez que leur présence a droit d'étonner.

— Ma foi, non, reprit Gourville. Cette suite bruyante est dans les goûts d'un jeune roi. C'est du faste. D'ailleurs, pour peu que nos soupçons devinssent plus graves, je me chargerais de d'Artagnan et de ses mousquetaires. Les caves du château sont profondes, et ils ne boiront pas tout.

— Vous ne savez donc pas, Gourville, que le roi leur a défendu de quitter l'étrier?

— C'est possible, monseigneur; mais il ne leur a pas défendu de boire, office dont on s'acquitte aussi très-bien à cheval. Seulement on tombe de plus haut. Sont-ce là toutes vos craintes, monseigneur?

— Les douze portes du parc sont-elles bien gardées, Gourville?

— Par les meilleurs complices qu'on puisse choisir.

— Par qui donc, Gourville?

— Par personne.

— Comment cela?

— Où est la nécessité de veiller à douze portes si l'on ne doit sortir que par une?

— Mais cette porte?

— A celle-là j'ai posté quelqu'un qui ne m'a jamais trahi en ces sortes d'équipées : invisible et muet.

— Et c'est?...

— Personne.

— Vous me désespérez, Gourville; j'ai peur que vous n'ayez pas votre tête, tout votre sang-froid.

— Pardon, monseigneur, bien que je sois venu avec le maréchal de Clairembault. Par cette porte si fidèlement gardée nous passerons, vous, monseigneur, la personne que vous savez, M. de Pélisson et moi. Elle est assez large.

Fouquet serra affectueusement la main à ses deux amis.

— Merci, Gourville; mais pourquoi cette légèreté dans vos dispositions?

— N'allons-nous pas imiter les Romains, crier jusque sur les toits que nous conspirons, et montrer Brute dans la rue un poignard à la main?

— Mais encore...

— Je le tiens de M. de Retz : Dans un coup décisif il est important d'être sûr de tout le monde et de n'employer que quelques-uns. Ayez beaucoup d'hommes : ils comptent les uns sur les autres; peu : ils agissent. Monsieur le coadjuteur s'y connaissait.

Et perdant par degré la teinte de tristesse répandue sur son visage, le surintendant se tourna vers son poète-secrétaire : — Vous, monsieur Pélisson ?

— Monsieur le vicomte, je partage les assurances de M. Gourville.

— Vous ne saisissez pas ma demande : ce n'est pas là-dessus que je souhaite vous entendre. Avez-vous déposé sur le cheminée de chaque chambre de gentilhomme mille pistoles pour faire face aux dettes du jeu? Avez-vous ordonné qu'on traitât les gens de lettres dans cette journée avec les nombreux égards dont j'aime à les voir entourés? Ils dîneront dans la salle des Muses : je crois avoir exprimé ce désir.

— Vos ordres ont été suivis. Ils seront confondus avec les gens de qualité. Des guirlandes de fleurs se balanceront sur leur front au bruit de harpes cachées : Lambert jouera du théorbe. Comme les anciens poètes, ils boiront dans des coupes de vermeil.

— Et comme les anciens poètes, monsieur de Pélisson, vous les prierez en mon nom d'emporter leur coupe. Nous vous devons la gloire qui suit notre vie. Vous et La Fontaine me ferez immortel.

— Auparavant, interrompit Gourville, il faut que vos ennemis soient dans la poussière, que le roi notre maître vous reconnaisse pour le premier gentilhomme de l'état après lui.

— Quel moment heureux ou fatal! Qu'en pensera l'Europe, Gourville, Pélisson? Et ce coup qui retentira long-temps,—au milieu d'une fête!... Des poignards cachés sous des fleurs. N'est-ce pas que mon château ne fut jamais plus splendide? On dirait qu'il

sait qu'un roi de France l'habite. Pélisson, avez-vous prié M. le chevalier Lully de presser sa cantate? Quel Orphée que ce Lulli! quel génie! Il écrit dans ma chambre la musique qu'il exécutera dans trois heures devant la cour. Offrez-lui de ma part cette tabatière en diamans. Elle vient de Mazarin. Divin Lulli!

—Silence! recommanda Pélisson, on vient de ce côté. C'est messire Pierre Séguier, chancelier de France. Je le savais ici, je l'ai vu descendre de sa haquenée blanche peu après l'arrivée de M. Colbert. En hommes prudens, ils ont voulu ne pas avoir l'air d'être venus ensemble; mais nos gens placés sur la route ont remarqué leur séparation à la pate d'oie de Voisenon.

Gourville courut au-devant du chancelier, le chapeau bas, et l'accosta avec le respect mêlé à la joie la plus vive.

— Monseigneur, que je suis aise de vous joindre ici, et dans un tel moment! Vous déciderez entre nous.

Le chancelier remercia d'un sourire.

Dites-nous, monsieur de Séguier, vous qui avez laissé la justice à Paris, mais non pas le bon goût, si Le Nôtre n'a pas commis une faute grave dans la distribution générale de ce terrain.

— J'avoue, répondit le chancelier, que je suis peu apte à résoudre la question. Si vous voulez qu'il y ait ici trop de statues, de canaux, de fontaines de marbre pour...

Fouquet vit venir la leçon : il brusqua la riposte :

— . . . Pour un simple financier tel que moi, j'en conviens, mais non pour le sujet qui reçoit son maître; sur quoi vous alliez me féliciter, ce me semble.

— C'est ce que j'étais prêt à vous répondre, monsieur Gourville.

— Vous voyez donc, monsieur le chancelier, que vous êtes né pour mettre les gens d'accord avant qu'ils aient parlé : j'espère qu'il en sera de même, notre différend entendu. Pardon, mais il ne s'agit pas de statues, messire.

— Prenez garde, Gourville, de fatiguer M. de Séguier.

— Je vous en prie, monsieur de Belle-Isle, laissez à M. Gourville présenter sa requête. Je vous jugerai.

Ce mot glaça le sang de Pélisson. Séguier avait ri en le prononçant.

— Le Nôtre, disais-je, a commis une faute. Le plan horizontal du château est mal entendu : d'une extrémité au centre, le terrain descend ; du centre à l'autre extrémité, il monte. La propriété creuse. Vaux est un abîme : n'est-ce pas, messire?

Le chancelier ne sut trop si on lui renvoyait une de ces allusions malignes dont il ne tarissait pas sur la prodigalité du surintendant, ou si Gourville lui demandait sérieusement un avis. Il le regarda avec sa pénétration de juge.

Fouquet rompit l'embarras.—La propriété creuse, intervint-il, parce qu'elle a été sacrifiée exclusivement aux eaux. Le niveau est pris de loin et de haut ; plus on le ménage en l'abaissant, plus en reprenant sa ligne de hauteur, il s'élève. Le Nôtre n'a pas tort, Gourville. Cette explication satisfait-elle M. de Séguier?

— Pleinement. Mais je ne prendrai point congé de vous, monsieur de Belle-Isle, sans vous complimenter sur la flatteuse rumeur qui circule. On tient presque pour certain que vous allez vous défaire de votre charge de procureur-général. Sa majesté n'attendrait que cette résolution de votre part pour vous conférer ses Ordres. C'est un regret pour le parlement, et je le partage ; mais la compensation est si belle, qu'il faut se taire et adorer le monarque dans ses œuvres.

— N'ajoutez pas à la confusion où je suis, monsieur de Séguier, de me trouver déjà si peu digne des bontés de notre roi. Vos paroles suffiraient pour me consoler de ces hautes espérances perdues.

— Adieu, je vous laisse, monsieur de Belle-Isle, ce dont vous m'excuserez, pour aller présenter mes soumissions à sa majesté.

M. de Séguier se retira gravement.

— Je reprends, dit Gourville : personne n'agira, mais personne n'empêchera d'agir. Après les eaux viendra le dîner ; après le dîner la comédie, après la comédie le feu.

— Oui, Gourville, c'est le moment de frapper le grand coup.

— Il se placera sur les cascades pour admirer le feu, monsei-

gneur, et à la même place où il aura vu jouer les eaux. A sa droite il aura dix personnes, à sa gauche dix, vingt derrière : foule sur les marches, personne à la portée de son regard. Elles empêcheraient le coup d'œil. A la troisième girande lancée, lorsque le ciel sera couvert d'étincelles et de cris, quand le canon se mêlera à ce bruit pour le rendre plus formidable, un homme disparaîtra.

— Gourville !

Pélisson visita rapidement de l'œil le prolongement de l'allée.

— Monseigneur, cet homme disparu sera remplacé sur-le-champ par un autre de même taille, de même costume; panache blanc au chapeau, cordon bleu à la poitrine.

— Et ceux qui l'entoureront?

— Voilà les amis dont je vous parlais, ceux qui n'agissent pas.

— Et s'il crie?

— Le canon crie plus fort.

— Et si l'on voit?

— L'obscurité profonde qui succède à l'éblouissement d'une girande de feu ne permet guère de voir. Douze girandes seront tirées à dix minutes d'intervalle. Douze obscurités : c'est deux heures. A la dernière, nous serons à huit lieues d'ici.

— Et ce feu d'artifice, s'écria Fouquet, éclipsera, j'en suis sûr, celui qui fut tiré à la porte Saint-Antoine au mariage de la reine. Torelli est une Salamandre.

— Silence! dit une seconde fois Pélisson; quelqu'un vient. — Colbert était à deux pas.

— Pour le coup, l'augure est sinistre, murmura Gourville, c'est M. de Colbert; il ne manque plus, pour nous achever, que M. de Laigue et Mme de Chevreuse.

Colbert était fort laid, déjeté comme un vieux bois; il avait la peau grillée, la mine souffrante. Les douloureux sacrifices des nuits, l'agonie des difficultés vaincues, l'intromission violente de connaissances sans nombre, le mépris de la vie et de ses besoins, le despotisme de la volonté sur la douleur, se lisaient à ses joues, à son front, où les rides étaient si profondes qu'elles simulaient des feuilles de parchemin. La vie s'était retirée de ce corps cor-

rodé par l'étude, pour s'isoler dans le crâne; là était la flamme. Sa tête était transparente comme une lampe de nuit. On sentait poindre les os sous la légère couche de vie qui tapissait ce cadavre. On voyait l'ironie de la mort grimacer derrière cette peau, si enflée de rien. Le squelette voulait sortir.

Au moment où Colbert s'était montré comme un fantôme au détour de l'allée, Pélisson, pour avoir une contenance, avait déroulé un papier, qu'il affecta de lire, jusqu'à ce que lui et ses compagnons se trouvassent dans l'impossibilité d'éviter la rencontre.

— C'est fort beau! s'écriait Gourville; le roi en sera enchanté.

— Monsieur Pélisson, appuyait Fouquet, vous n'avez jamais mieux été inspiré; l'air de Vaux est une muse.

Ce sont choses trop légères pour monsieur Colbert, dit Fouquet en abordant celui-ci, que des vers de circonstance. Si quelque chose les excuse pourtant, c'est la circonstance. M. de Pélisson nous lisait le prologue de sa façon qui sera récité cette nuit avant la comédie de mon ami, M. Molière.

— Que je n'interrompe pas M. de Pélisson! se récria Colbert; des vers à la louange du roi sont une bonne fortune : vous ne voudriez pas m'en priver.

Pélisson lut avec chaleur le prologue au roi, et fut applaudi à chaque hémistiche, excepté par Colbert, qui roulait sa tête et son œil, comme un sauvage qui entend de la musique pour la première fois. Au dixième vers, quoique la pièce n'en ait pas quarante, il fourra ses mains sèches dans ses goussets, et ne prêta plus aucune attention.

Ayant achevé sa lecture, Pélisson se tourna vers Colbert avec la discrétion d'un poète qui attend son arrêt.

Les vers du prologue de Pélisson passaient pour fort beaux.

— Ah! vous avez fini, monsieur de Pélisson; je vous fais mon compliment. C'est bien! très-bien! J'avais un neveu qui s'amusait aussi à ces bêtises-là; il a réussi. Je l'ai employé aux gabelles.

Gourville se baissa pour ne pas rire, affectant d'arranger les boucles de sa chaussure. Gourville ne faisait pas de vers.

Colbert ne remarqua pas le dépit de Pélisson, qui, oubliant son rôle dans cette comédie, rougit, pâlit, fut sur le point de trahir la ruse et de dire : « Croyez-vous donc, monsieur de Colbert, qu'on » vous demande votre avis? Il fallait feindre et vous prendre pour » un homme de goût. On ne s'attendait pas à réussir. » Le conjuré l'emporta cependant sur le poète; Pélisson se tut.

Colbert continuait à Fouquet : « Il n'est bruit, monsieur, que de votre retraite du parlement. Au dire de beaucoup, votre charge de procureur-général serait déjà vendue, ce qu'attend le roi pour vous conférer ses Ordres. »

— La grâce du roi, répondait Fouquet, n'est pas chose tellement sûre, si je ne dois espérer qu'en mon mérite, que mes intérêts me fassent une nécessité de vendre ma charge. Plus je mettrai de délai à m'en défaire, plus je montrerai à mon maître que je ne vaux que par lui.

— Vous vous jugez trop sévèrement, monsieur de Belle-Isle, et puisque le roi vous laisse espérer cette faveur, c'est qu'il vous en croit digne.

— Je vous remercie de cette manière de voir, monsieur de Colbert, je n'en oublierai pas le témoignage.

Colbert salua et gagna le château.

— S'il n'est fatal, le rapprochement est du moins singulier. Avez-vous remarqué, Gourville, Pélisson? M. de Séguier me demande si j'ai vendu ma charge de procureur-général, M. de Colbert est étonné de m'en trouver encore revêtu. Est-ce du hasard? Le procureur-général les importune donc bien? Mais vous en étiez, Gourville, au moment du feu et de l'enlèvement. Et après que nous serons partis, que se passera-t-il ici?

— L'histoire nous l'apprendra.

— Mais enfin, lorsque le feu sera consumé, qu'on cherchera le... qu'on le cherchera pour partir; il sera deux heures de la nuit environ?

— Alors jaillira le bouquet, détonnation terrible et sans exemple qui renversera dans les fossés toutes les voitures de la cour placées au bord. Torelli l'artificier en est sûr. C'est un événement nou-

veau à travers mille événemens : c'est une heure pour eux, trois lieues pour nous. Au jour ils seront encore ici.

— Mais après?

— Ah! monseigneur, en conspiration, *après* n'existe pas; on est ou l'on n'est plus!

— Vous avez dit le mot, Gourville, c'est une conspiration, et contre qui? Je frémirais à cette seule pensée, si ma conscience ne me criait que c'est là le seul moyen de convaincre le roi, qui, une fois dans nos mains et dans ma place de Belle-Isle, signera, au nom de l'intérêt de la France plus encore que par la violence de sa captivité, car elle lui sera douce, le renvoi de M. de Colbert, cette affreuse couleuvre, et celui de M. Le Tellier. Avec eux tomberont leurs créatures. Écrasez l'araignée, la toile s'en vole au vent. M. de Colbert est mon araignée qui tend sa toile partout où je suis. Depuis Mazarin, il m'enveloppe, m'étouffe; il me tuera si je ne l'écrase. Puissant comme toutes les résistances; hardi, parce qu'il n'a rien à perdre; influent auprès du prince, qui finira par être persuadé que ma chute sera un heureux prétexte pour ne payer aucune dette, car je serai la cause de toutes, si je tombe; chef de parti, ayant su rallier toutes les haines contre ce qu'on appelle ma prodigalité; appuyé des femmes, de celles dont je n'ai pas courtisé la vieillesse ou la laideur; Colbert, laid, triste, avare, obscur, sordide, triompherait de moi! A la cour, les contrastes règnent; il régnerait. Lui renversé, je n'ai plus que des amis.

En tenant le roi captif, je ne fais, après tout, avec des intentions plus pures, que ce qu'exécutèrent, sous la minorité, le cardinal de Retz, Turenne, un prince du sang, le parlement, la France entière, contre Mazarin, la reine et le roi lui-même. Et je n'appelle pas l'étranger! —Voilà de quoi m'absoudre.

Les trois amis se tenaient par la main, et confondaient dans un serment muet le vœu d'être fidèles à leur conjuration.

S'échappant tout à coup d'entre Gourville et Pélisson, émus jusqu'aux larmes d'une scène où s'était décidée leur vie, ainsi que l'événement ne le prouva que trop, Fouquet alla galamment offrir

son bras à une dame qui accourait vers lui, et se perdit avec elle, en riant aux éclats, dans une contre-allée.

Les deux secrétaires du surintendant, quoique habitués à sa légèreté, se regardèrent stupéfaits. Pélisson ne put s'empêcher de murmurer : C'est trop à la fois, Brutus et Bellegarde!

Car ils savaient quelle était cette dame admise dans la plus équivoque familiarité du surintendant. Fouquet était un sultan. Il était entouré de messagères d'amour, aux mains prodigues de sa fortune, à la bouche éloquente pour lui, qui lui épargnaient la timidité de l'aveu et le dépit du refus. On publiait à la gloire de Mme de Bellière, dans le monde de la cour, que, sous les enseignes du surintendant, elle n'avait eu que des triomphes et pas une défaite. C'était un bonheur sans exemple. Était-il arrivé à son terme? Voilà ce qu'on se demandait depuis que Fouquet avait chargé Mme Duplessis-Bellière d'une expédition amoureuse de la plus rare difficulté; c'était la Toison-d'Or à obtenir! Les humbles assistaient à cette audacieuse entreprise comme des bourgeois à une course de chevaux : Que ceci est beau! disaient-ils, et tout bas : Oui, c'est beau! mais quelqu'un se cassera le cou.

C'était pour savoir s'il avait conquis quelques avantages sur le cœur vierge d'une demoiselle d'honneur de Madame, que le surintendant s'était caché avec Mme de Bellière sous les charmilles, oubliant, comme s'ils n'eussent jamais existé, Pélisson et Gourville. Ce n'est pas qu'il y eût à craindre qu'il dévoilât la conspiration : il n'y pensait plus.

Quand l'heureux Fouquet et sa confidente descendirent vers le château, la joie de leurs visages eût fait pâlir de jalousie celui de Saint-Aignan, ce maître-passé dans la carrière officieuse qu'il suivait concurremment avec Mme de Bellière.

— Elle viendra donc, elle vous l'a promis; mais vous ferez mon bonheur, madame!

— N'oubliez pas, vicomte, que j'ai déjà fait votre bonheur trois cent dix-huit fois.

— Vous tenez donc compte?

— Pourquoi pas? Ce sont mes états de service. M. de Saint-Aignan vient d'être nommé gouverneur.

V.

Avant l'heure du dîner, Fouquet proposa une promenade aux parterres. On sortit par la façade opposée à la cour d'honneur. Les trois grilles de la rotonde s'ouvrirent pour laisser écouler par le pont-levis la cour et la foule de dames et de seigneurs qui la suivait. A la porte du milieu parurent le roi et madame Henriette d'Angleterre, à qui l'étiquette indiquait cette place en l'absence de la jeune reine, restée à Fontainebleau à cause de sa grossesse; à la porte de droite se présenta Anne d'Autriche, accompagnée de son fils, Monsieur; à la porte de gauche, le prince de Condé et mademoiselle d'Orléans ouvrirent la marche des princes et des pairs.

« On découvre de ce perron, écrivait, il y a plus de cent cin-
» quante ans Mlle de Scudéry dans sa *Clélie*, une si grande éten-
» due de différens parterres, tant de fontaines jaillissantes, et tant
» de beaux objets qui se confondent par leur éloignement, qu'on
» ne sait presque ce que l'on voit. On a devant soi de grands
» parterres avec des fontaines, et un rond d'eau au milieu; et à
» la droite et à la gauche, dans les carrés les plus proches, trois
» fontaines de chaque côté, qui, par des artifices d'eau divertis-
» sent agréablement les yeux. »

Parmi les parterres, celui qu'on nommait *le Parterre des fleurs* était une œuvre de jardinier et de peintre, de Le Nôtre et de Lebrun. Celui-ci avait tracé le dessin, celui-là l'avait réalisé avec des fleurs. Ils avaient opéré comme les brodeurs orientaux sur les habits de satin : ils avaient brodé la terre. Au lieu de soie rouge, bleue et jaune, ils avaient nuancé des tulipes, des roses et des boutons d'or en guise de soie; et avec mille roses plantées l'une à côté de l'autre, et dont chacune n'avait dans l'ensemble que la valeur d'une feuille, ils en produisaient une mille fois plus grande qu'une rose ordinaire. Cette rose ou toute autre fleur entrait dans

l'arabesque d'un carré du parterre pour participer à l'ordonnance d'un bouquet gigantesque. De près c'était un parterre, de loin une broderie ; de près un jardin, de loin un pastel ; de près, on désirait se promener à travers ce champ, ce parterre; de loin on aurait désiré y voir une sultane demi nue et assise : c'était un tapis.

Venaient ensuite les Saint-Aignan, les Dangeau, les d'Aubusson, les Bauveau, les Lafeuillade, les Langeron, les Créqui, les Tavannes, les Saint-Pol, les Larochefoucauld et les Bouillon, grands noms en faveur auprès du roi et de la reine. Réunis dans la salle des gardes, ils défilèrent en ordre, et, se répandant avec plus de liberté, ils se dirigèrent vers l'espace occupé par les parterres et les pièces d'eau alors tranquilles, chaudes et empourprées des derniers rayons du jour.

Les pièces d'eau du château étaient nombreuses et belles; leur dessin et leur symétrie excitaient si haut l'admiration qu'elles servirent de modèles à celles de Versailles et de Saint-Cloud. Elles furent, à quelques fausses tentatives près, les premières qu'on vit en France transportées des villas d'Italie. Fouquet eut la ruineuse gloire de devancer le roi dans l'art merveilleux d'attirer les eaux de cinq lieues à la ronde pour les verser dans des réservoirs de marbre après les avoir laminées et tordues dans des tuyaux de plomb dont les vestiges effraient encore. Arrachés à la terre cent ans après, par le fils du second possesseur du château, le duc de Villars, et vendus à la livre, ces tuyaux furent payés 480,000 fr.

Ces eaux sont une histoire. Trois villages furent démolis et rasés. Sur leur emplacement la bêche creusa des bassins qui sont des mers : lacs asphaltites aujourd'hui. La vapeur les étouffe, et le roseau les cache. On dirait que la malédiction du ciel a troublé ces eaux et les a empoisonnées. Qui dort auprès de ces eaux meurt : les paysans me l'ont dit. Tous ces dieux impies de marbre et d'airain qui respiraient par des poumons de plomb et vomissaient les rivières qu'ils avaient bues, sont restés en place. Mais au printemps les oiseaux déposent leurs nids au fond de la conque muette des tritons; les cascades pétrifiées n'épanchent plus que du lierre;

l'eau a verdi en herbe, l'herbe a monté : on fauche ces mers.

Alors le soleil descendait et illuminait en écharpe ces eaux prodigieuses et fières. Guidée par le roi et la reine-mère, une population d'élite s'étale sur les gradins cintrés qui vont du château aux parterres : des figures belles et sereines, sœurs de têtes royales, se déroulent avec lenteur dans un arc indéfini, s'avancent au milieu de l'air tiède et violet qui les encadre. A ces chairs reposées et blanches, à ces robes de soie émues par des mouvemens amoureux et chastes, à cette solennité au milieu de tant de jeunesse, on dirait une fête de Zénobie à Palmyre, si jamais Palmyre eut de telles fêtes.

Toute la monarchie de Louis XIV, mais la jeune monarchie, est là. La Fronde, à qui l'on a pardonné, la Fronde est venue en petit manteau de satin, laissant flotter au vent des pas ses dentelles brodées, ses rubans de moire, ses nœuds de soie. Des plumes blanches s'inclinent sur le chapeau rabattu des héros du faubourg Saint-Antoine : leur chapeau est penché sur l'oreille, et leurs têtes encore toutes railleuses de dédain pour monsieur le cardinal, suivent l'inclinaison des plumes et du chapeau; leurs moustaches partagent cette inflexible obliquité. Leur cœur s'est rallié au roi ; leur chapeau pas.

Si la pente devient rapide, les cavaliers abandonnent le bras de leurs dames, qui, pour assurer leur marche, appuient leurs mains gantées, un peu au-dessous d'elles, sur des épaules officieuses. Ainsi, à perte de vue, à droite, à gauche, au fond, ce sont des groupes en cascades, penchés l'un sur l'autre dans la plus harmonieuse dégradation. Des sourires montent vers des visages gracieux à mesure que des pieds descendent; et si parfois un vent frais s'élève des pièces d'eau vers le sommet de cet amphithéâtre, toutes ces robes traînantes de femmes enveloppent dans une nuée de mousseline le groupe, tous les groupes, dames et cavaliers, et ce n'est plus alors que quelque chose d'indécis et d'ailé, insaisissables apparitions du crépuscule.

Le roi était vêtu fort simplement : il portait une veste de drap bleu à boutons d'or, l'Ordre passait au-dessus de tout; ses souliers

étaient ornés de boucles d'émeraudes, une seule plume blanche flottait à son chapeau.

La fille de Charles Ier, madame Henriette, cette femme dont la vie ou plutôt la mort a divinisé Bossuet, avait déjà, quoiqu'à peine âgée de dix-sept ans, cette empreinte de douleur si belle et si fatale au front des Stuarts. Henriette était frêle et blanche, d'une délicatesse extrême; son cou était celui de Marie Stuart; d'une transparence si pure qu'on eût pu voir à travers couler le poison du chevalier de Lorraine. Henriette était de ces femmes pénétrantes qui écoutent avec leurs yeux. Tous ses mouvemens, sans qu'elle s'en aperçût, étaient comptés et renvoyés avec des interprétations à son époux, par sa belle-mère, Anne d'Autriche, qui, à chaque instant, se tournait pour épier l'arrivée de quelqu'un impatiemment attendu par elle. Cette préoccupation de la reine-mère cessa quand elle vit descendre M. de Saint-Aignan conduisant, avec une grâce parfaite, une jeune femme encore peu connue à la cour : c'était une demoiselle d'honneur de madame Henriette.

Les mémoires nous ont conservé la parure qu'avait choisie pour cette soirée Mlle de la Vallière. Sa robe était blanche, étoilée et feuillée d'or, à point de Perse; arrêtée par une ceinture bleue tendre, nouée en touffe épanouie au-dessous du sein. Épars en cascades ondoyantes, sur son cou et ses épaules, ses cheveux blonds étaient mêlés de fleurs et de perles sans profusion. Deux gros diamans verts rayonnaient à ses oreilles. Ses bras étaient nus; pour en rompre la coupe, trop frêle, ils étaient cernés au-dessous du coude d'un cercle d'or ciselé à jour, les jours étaient des opales. Un peu blanc-jaunes, comme il était riche alors de les porter, ses gants étaient en dentelle de Bruges, mais d'un travail si fin, que sa peau n'en paraissait que plus rose sous la transparence.

Pour s'apercevoir de l'inégalité de sa marche, il aurait fallu pouvoir détacher, — et qui en était capable? — le regard de son buste, le plus délicat qui ait jamais existé à la cour, et c'eût été sans profit pour l'envie, car cette imperfection d'un beau cygne blessé cessait de paraître quand Mlle de la Vallière appuyait ses

pieds sur un tapis. Elle ne boitait qu'en marchant sur la pierre. Une fois duchesse elle ne boita plus. Louis XIV le voulut ainsi.

Sa figure est trop connue pour essayer de la reproduire; ce fut celle de la Vénus chrétienne de la France. Ses yeux bruns de vierge martyre, aux paupières de soie, s'ouvraient peu au jour, et bien qu'ils n'eussent encore réfléchi que des visages jeunes et beaux comme le sien, qu'ils n'eussent vu de bien près qu'un homme, si ce fut un homme, Louis XIV; qu'une femme, si ce fut une femme ou un ange, Mme Henriette d'Angleterre, ils étaient déjà chargés de cette infortune qui lui arracha tant de larmes aux Carmélites. Mlle de la Vallière vint au monde pour pleurer ; elle n'attendait que l'occasion d'être reine.

Elle avait le sourire fermé, quoiqu'elle eût la bouche grande; ceux qui l'aimaient, l'aimaient ainsi : mais ses rivales, et Bussy, l'écho de toutes les jalousies, ont attribué à l'irrégularité de ses dents le soin qu'elle eut toute sa vie de ne jamais les montrer. A cette précaution, il faut rapporter sans doute la discrétion de ses paroles et de sa familiarité. Sa taille était petite, mais élégante et flexible. Jamais elle ne fut jeune, car elle resta toujours enfant; gracieuse enfant qui aima trop tôt pour vivre. Singulier reproche! et que ne mérita jamais Mme de Montespan : on lui reprocha d'être complétement privée de formes. Comme si les charmes d'une femme étaient ailleurs que dans l'opinion de celui qui l'aime? Et combien ne faut-il pas être plus difficilement belle, ainsi que le fut Mlle de la Vallière, pour se faire aimer par d'autres voies secrètes, par des causes qui ne s'altèrent jamais, dût la petite-vérole dans son vol gâter un noble visage! Mlle de la Vallière était marquée de petite-vérole.

Elle aima! Quel plus bel éloge peut-on écrire du cœur d'une femme qui s'attacha, non au fils d'Anne d'Autriche, mais à Louis-Dieudonné; non à Louis XIV, vainqueur du Rhin et de la Meuse, mais au jeune homme, tremblant sous la tutelle de sa mère, n'osant demander mille pistoles à son surintendant, humble devant son confesseur; non au roi, chargé de lauriers et de diamans, faisant agenouiller des ambassadeurs du pape, des doges de la sé-

rénissime république, recevant assis et couvert des représentans du roi de Siam, mais au beau cavalier, à la bouche rouge, aux cheveux presque noirs, grand, infatigable, courageux, chérissant toutes les femmes, mais n'en aimant qu'une, elle!

Louis XIV se peint dans ses maîtresses, et surtout dans les trois qui, plus particulièrement, disputèrent son cœur. Est-il plein de séve, d'entraînement, de cette galanterie chevaleresque de la fronde, un peu espagnole, très-fière, mettant du point d'honneur dans l'amour, il aime Mlle de la Vallière. La Mancini ne fut qu'une révélation soudaine qui apprit à Louis XIV qu'il y avait des femmes. A-t-il passé cet âge, qui passe aussi pour les rois, est-il entré dans la vie, cette route pavée et sans ombre, qu'il lui faut des amours faciles et commodes, payés avec rien, avec de l'or, que la marée des courtisans dépose tous les matins au pied de son alcôve : il aime Mme de Montespan, une belle femme qui ne boite pas, qui a de gros bras, de fortes épaules, qui perd 500,000 livres au jeu de Marly chaque mois, qui accouche en riant et qui accouche toujours. Épuisé d'esprit et de corps, capable d'apprendre sans émotion que Mlle de la Vallière est morte au monde à trente-un ans aux Carmélites, et que Mme de Montespan a passé ses épaules et ses bras à quelques ducs, il tourne enfin vers la religion, il se jette dans le sein de Mme de Maintenon, et y meurt. Ainsi Louis XIV pourra dater, en expirant, de son règne le soixante-sixième, et de sa maîtresse la troisième.

Ces deux hommes, qui marchent côte à côte du roi, l'accompagneront ainsi toute sa vie : à sa table, pour applaudir pendant plus d'un demi-siècle à toutes ses paroles; à l'église, pour déposer qu'il est dévot, ou pour qu'il témoigne qu'eux le sont; à la guerre, assez près de lui pour ne pas craindre d'être blessés, ou assez loin de lui pour laisser croire qu'il court de grands dangers; à son lit, l'un pour en chasser la femme légitime, l'autre pour y introduire la maîtresse en faveur; et presque à son convoi funèbre, celui-ci pour dire : *Le roi est mort!* celui-là pour crier : *Vive le roi!*

Ces deux hommes s'abdiqueront dans Louis XIV; ils vivront de

ses joies et de ses douleurs comme lui-même. S'il est gai, ils riront; s'il pleure, ils trouveront des larmes. Lui jeune, ils seront jeunes; lui vieux, ils se courberont, ils auront des rides; et si Louis XIV perd ses dents, ils trouveront le secret de n'en plus avoir. L'un n'aura commis qu'une inconvenance, ce sera celle de mourir avant le roi; l'autre n'aura pris qu'une liberté, celle de mourir après.

Voyez! Louis XIV sera destiné à survivre à tous ceux qu'il aura élevés ou abattus, ministres ou maréchaux, grands peintres ou célèbres poètes; à ceux qui sont nés avant lui, à ceux qui seront nés depuis lui, à tous ses parens, à son frère, à sa belle-sœur, à ses héritiers, hormis un seul, parce qu'il est passé en chose jugée qu'en France celui-là ne meurt pas; à presque tous ses bâtards, morts jusqu'à trois par trois dans un mois, avec la rapidité qu'il les fit; à toutes ses maîtresses, aux plus vieilles comme aux plus jeunes, même à ses monumens; à Fontainebleau, désert dans sa vieillesse; à Saint-Germain, s'écroulant sous le poids des dorures; à Versailles, où l'eau aura cessé de descendre; à Marly, où elle aura cessé de monter; à Trianon, porcelaine brisée; il sera sur le point de survivre à la monarchie. Seulement deux hermaphrodites lui resteront, deux parodies de maréchaux et de ministres, deux grimaces éternellement complaisantes, deux rires implacables, deux porcelaines de Chine remuant et souriant aux deux coins du logis, quoi qu'il arrive; deux squelettes impérissables, deux courtisans embaumés et vivans, deux flambeaux pour toutes ses amours, deux cyprès pour sa tombe : l'un le duc de Saint-Aignan, l'autre le marquis de Dangeau.

Ils sont là tous les deux.

Un coup de canon fut tiré de l'esplanade du château. A ce signal, les eaux devaient partir. Elles partent.

Jamais merveille de ce genre n'avait frappé la cour. Pour concevoir cet étonnement, oublions les chefs-d'œuvre de bronze et de fonte des frères Keller des jardins de Versailles et de Saint-Cloud. Saint-Cloud et Versailles n'existaient pas; l'hydraulique était inconnue en France.

Les eaux partent; ces bassins, tranquilles il n'y a qu'un instant, remuent, montent, bouillonnent. Cent trente-trois jets d'eau jaillissent à perte de vue; ils retombent en brouillard humide nuancé de toutes les couleurs du prisme. Autant de figurations mythologiques en fonte déroulent en pages liquides les métamorphoses d'Ovide. Voilà Pan : voilà Syrinx : ici les satyres aux genoux de la nymphe qui les dédaigne, et fuit poursuivie par le dieu Pan. Plus loin le fleuve Ladon reçoit Syrinx éplorée, et la transforme en roseaux. Du milieu des roseaux des grenouilles de fer soufflent l'eau en menues gerbes. Le poème aquatique finit là. Les trois unités sont respectées sous l'eau comme sur la terre. Neptune reconnaît Aristote; Benserade n'a pas le plus petit mot à dire.

D'autres bassins, d'autres merveilles. Admirez Prométhée en perruque limoneuse qui, avec de l'eau et de la terre, fait un homme. La terre, c'est un morceau de cuivre; l'homme, c'est Louis XIV portant le sceptre. Du sceptre part un vigoureux jet d'eau. Louis XIV a la bonté de se reconnaître et de sourire.

Après la fable, l'allégorie. Jupiter, emblème de la puissance, enlève Europe dans Ovide; à Vaux, il enlève la Hollande. C'est une grosse femme au pied de laquelle on a gravé *Batavia*. Jupiter, c'est encore Louis XIV.

Laissons dire encore Mlle Scudéry : « On voit un abîme d'eau » au milieu duquel, par les conseils de Méléandre (Lebrun) » on a mis une figure de Galathée avec un cyclope qui joue » de la cornemuse, et divers tritons tout alentour. Toutes ces » figures jettent de l'eau et font un très-bel objet. Mais ce » qu'il y a de très-agréable, c'est que toute cette grande étendue » d'eau est couverte de petites barques peintes et dorées, et que » de là on entre dans le canal. »

Au tour de l'apologue maintenant. Un monstrueux lion de fer qui rugit de l'eau caresse de l'une de ses pates un petit écureuil, tandis que de l'autre il presse et retient une couleuvre. L'écureuil, c'est Fouquet, c'est son symbole héraldique; la couleuvre, c'est Colbert; le lion qui rugit, c'est toujours Louis XIV.

Et quand ces eaux, dieux ici, divinités plus loin, païennes et monarchiques, ont fatigué l'air de leurs élancemens, elles coulent dans un canal d'une demi-lieue, auquel la fantaisie a donné, de distance en distance, des formes et des dénominations singulières. La tête du canal s'appelle la Poêle. La queue de la Poêle, c'est le prolongement du canal, qui cinquante pas au-dessous s'équarrit en miroir et en prend le nom. Au-dessus du miroir est la Grotte de Neptune, qui fait face aux cascades de l'autre côté du canal. Sept arcades où s'incrustent sept rochers, et que terminent deux cavernes où se cachent, sous un rideau de pierre dentelée, deux statues de fleuves, forment cette Grotte. Tantôt appelée la grotte de Vaux, et tantôt de Neptune, elle déploie soixante-dix marches de chaque côté, conduisant à une spacieuse terrasse au-dessus des arcades. C'est là qu'était la Gerbe-d'Eau, vaste réservoir qui alimentait la grotte de Neptune, et du centre duquel jaillissait un jet d'eau de toute hauteur.

Placé sur la terrasse de la Grotte, Louis XIV put voir toute la fête et en être vu. C'est le point le plus élevé de la ligne des travaux hydrauliques. Tournez-vous : un monument l'atteste. Hercule est derrière la terrasse, au-delà de la Gerbe-d'Eau, les bras croisés. Il semble dire : Ici finissent mes travaux, allez plus loin.

Ce fut de là aussi que le roi, jaloux de cette pompe, se dit : J'étendrai ma main sur ce château orgueilleux, et il tombera comme celui qui l'habite ; j'épancherai ces eaux, et elles disparaîtront comme celui qui les a ramassées ; elles et lui ne se retrouveront plus. Celles-ci seront le désespoir du voyageur, celui-là de l'histoire. J'en donne ma parole de roi.

Qui n'eût pas été roi eût éprouvé une délicieuse rêverie à l'aspect de ces femmes saisies de respect, d'amour et de silence au bord des bassins limpides et agités comme elles, blanches comme leurs parures, fraîches comme des naïades, presque endormies à la pluie monotone des cascades, à la fraîcheur assoupissante de la nuit.

Chaque minute a sa surprise. Les eaux changent de couleur, elles en seront plus visibles. Elles s'élancent rouges, jaunes,

vertes, mélangées. Un instant elles défient la nuit. D'autres deviennent harmonieuses. Un Apollon de marbre renvoie de sa harpe des vibrations sonores : l'eau a effleuré les cordes de cristal de l'instrument, il chante.

Puis tout cesse — tout retombe. Les bassins reprennent leur niveau, des barques dorées sont lancées, des femmes s'y penchent, et nautiles armées d'éventails, se croisent en tous sens et vont débarquer à l'extrémité du canal.

Une étoile luit, la cloche sonne : c'est l'heure du dîner, on remonte au château.

Et cela ne s'est plus revu. La malédiction du roi a été puissante. L'eau a séché comme la pluie sur une tôle brûlante; les jets d'eau sont rentrés dans la terre; pas plus de trace que du déluge. Les pierres des bassins ont été arrachées, sont éparses partout. Le canal est resté, la poêle et le miroir aussi. Mais la poêle est un pré, le miroir ne réfléchirait pas le soleil. Dérision! Je ne sais quel ciseau a creusé dans le flanc des sept rochers de la grotte des lignes qui simulent la chute de l'eau. C'est de l'eau sculptée, de la fraîcheur en peinture. On meurt de soif rien qu'à les voir. Deux monstrueux lions de marbre, caressant deux écureuils, — toujours Fouquet et Louis XIV, — gardaient et gardent encore les marches de la terrasse dont j'ai parlé. Un cerisier voisin a passé l'une de ses branches sous le ventre du terrible animal, et le porte. Dans trois ans le cerisier, devenu fort, aura renversé le lion de son socle. Ces marches, modèles du grand escalier de Versailles, tremblent aujourd'hui et chancellent sur l'herbe qui les déchausse. Savez-vous qui les gravit depuis que Louis XIV et Fouquet, Henriette d'Angleterre et Mlle de La Vallière y ont laissé leur empreinte? Savez-vous qui? Des milliers de couleuvres. Les couleuvres, armes vivantes de Colbert!

Voyageur fatigué et mourant de soif, j'ai demandé un verre d'eau à ce château qui dépensa huit millions pour avoir de l'eau : je ne l'ai pas trouvé.

VI.

Mignard a décoré le salon d'été où le dîner allait être servi. Parfaitement conservé, il est tel quel aujourd'hui. La pièce qui le précède est voûtée, et porte pour ornemens des rosaces d'or épanouies au fond d'encadremens en saillie.

Jamais allégorie ne justifia mieux sa destination que celle qui se multiplie à l'infini sous les lambris du salon d'été. Père et mère naturels de tout ce qu'on mange et boit, le commerce et l'abondance, toujours fort beaux en peinture, flottent au plafond, au centre des incalculables subdivisions gastronomiques qu'ils engendrent. Ce sont les incarnations de Brama en matière de comestibles. L'effet n'en est pas heureux, et malgré la poésie des emblèmes, qui voile un peu le matérialisme des choses représentées, on dirait la galerie de peinture d'un maître d'hôtel retiré dans son château.

Disposé pour recevoir les personnes que le roi voulait bien honorer de sa table, un cercle de chaises était le seul indice des approches du dîner. La symétrie des places traçait le vide de la table, mais il n'y en avait pas. Où donc poseraient les mets?

Le roi s'assit, invitant son frère, sa mère et sa belle-sœur, Dangeau et quelques favoris à prendre place à ses côtés. Fouquet obtint de Louis XIV la faveur de le servir, debout, derrière son fauteuil.

Dès que les convives furent assis, sur un signe de Fouquet, le plafond descendit lentement et au son d'une musique douce. A hauteur voulue, la table aérienne, chargée de flambeaux, fumante des mets qu'elle portait, s'arrêta. Un autre plafond avait remplacé celui qui s'était détaché. On attendit que le roi applaudît à ce coup de baguette féerique du surintendant. Le roi applaudit, ce fut un murmure d'éloges.

Pour n'être pas descendues du plafond, les autres tables n'étaient pas moins fastueusement couvertes. On en avait dressé dans

la salle des Gardes, sous les marroniers, dans les parterres, dans la cour d'honneur et dans la cour des Bornes.

Vatel et ses aides avaient pourvu à la confection de ce prodigieux dîner, le même Vatel qui se tua quelques années après à Chantilly du désespoir de ne voir pas arriver la marée à temps. A Vaux, la marée fut fidèle à Vatel. D'ailleurs les précautions étaient si bien prises que si les poissons de la rivière venaient à manquer, ceux de l'Océan du moins n'exposeraient pas à cette déconvenue. Fouquet avait enfermé vivans dans un bassin d'eau de mer des saumons, des esturgeons et plusieurs dorades. On lit dans La Fontaine une épître à l'un de ces saumons.

Quand l'officier de la bouche se présenta pour faire, selon l'usage, l'essai des viandes et des boissons, le roi l'écarta, et, d'un sourire qui alla au cœur du surintendant, il sembla lui dire : Chez vous, mon hôte, j'ai pleine confiance, je vous le prouve.

A toute gracieuseté de prince il faut répondre par une autre : Fouquet se versa de la bouteille du roi, et but.

La sensualité du temps n'était pas montée au degré d'aujourd'hui ; l'art de fondre en une saveur indéfinissable mille saveurs était dans l'enfance, quoique les cuisines souterraines de Vaux soient des monumens. L'eau des fossés les entoure, des voûtes de pierre les couvrent. Un cavalier et son cheval auraient assez d'espace pour se promener sous le manteau des cheminées. Un bœuf y rôtissait à l'aise. Des broches géantes, vieilles armures de cuisine, rouillées au râtelier, attestent ce qu'on mangeait au château et ce qu'on n'y mange plus. Sur un plat d'argent qui couvrit la table, on servit un sanglier tout entier dont on avait doré les défenses. A mesure qu'on enlevait les porcelaines et les cristaux, des domestiques les jetaient dans les fossés, comme trop dignes, après l'usage qu'on en avait fait, pour servir à d'autres banquets.

Au dessert, le roi ne manqua pas de parler de la chasse, son entretien de prédilection : — Monsieur de Belle-Isle, vos parcs sont-ils giboyeux ? — Sire, ils le sont peu. Votre majesté n'ignore pas que, plantés depuis à peine quatre ans, ils n'offrent encore ni assez d'ombre ni assez d'abri aux cerfs et aux sangliers. —

C'est dommage, l'emplacement est bon.—Sire, je le croyais comme vous.—Et qui donc n'est pas de notre avis?—Quelqu'un de peu, sire.—Cela doit être. Appelez M. de Soyecourt, le plus effréné chasseur de notre royaume. Est-il ici?—Sire toute la noblesse de votre maison vous entoure. —Qu'on l'introduise, je vous prie.

M. de Soyecourt parut.

— Que pensez-vous, monsieur, vous dont les lumières sont si justes là-dessus, du parc de M. de Belle-Isle?

En réponse, M. de Soyecourt entama une description du parc et des parcs en général, si longue et si pédante, de la chasse et de toutes les chasses, que Louis XIV pria le surintendant de faire venir Molière. Sur ce que Fouquet rappela au roi que Molière était un comédien et non un chasseur: —Et ne trouvez-vous donc pas que j'ai raison, répliqua le roi, de mander M. Molière?

Le pauvre comédien reçut l'ordre d'écouter à la porte les paroles ridicules qui échapperaient à M. de Soyecourt. L'intention du roi fut admirablement comprise. Trois heures après, il reconnut et applaudit dans Dorante, ce *fâcheux* parlant toujours de la chasse, le personnage de M. de Soyecourt qu'il avait lui-même indiqué. Cet excellent trait de la comédie des *Fâcheux* appartient à Louis XIV.

Bref, M. de Soyecourt fut d'avis que le parc de M. de Belle-Isle était excellent. Enivré de la conversation qu'il avait eue avec le roi, il se retira glorieux comme s'il eût tué un cerf dix-cors.

— Mais nommez-nous donc, monsieur de Belle-Isle, le difficile chasseur qui a médit de votre parc.—Sire, c'est mon jardinier. —Le Nôtre, celui même qui l'a tracé avec tant de génie? Mais que je le voie.—Sire, il va vous être présenté. Votre majesté aura l'indulgence d'excuser son costume et ses propos; c'est un paysan.

Parut en effet un paysan de cinquante ans environ, en veste, en gros souliers, roulant son chapeau entre ses doigts, tremblant et pâle, regardant au plafond.

— Vous avez, mon ami, avancé une opinion que nous ne partageons pas.—Mon roi, c'est possible.—Sur quoi avez-vous établi que le parc de M. de Belle-Isle n'était pas propre à la chasse?

— Mon roi, c'est que si j'eusse dit le contraire les chasseurs m'auraient dégradé mon pauvre parc avec leurs chevaux et leurs chiens. Nos arbres sont jeunes, il faut les épargner. Et voilà toute l'histoire. — C'était donc un mensonge? — Sans doute, mon roi; mais gardez le secret, demain on chasserait la grosse bête dedans.

Le Nôtre, croyant la conversation finie, mit son chapeau et se dirigea vers la porte. — Monsieur Le Nôtre! — Mon roi! — Vous allez me bâtir un château. — Deux, mon roi. — L'un à Versailles, l'autre à Trianon. — Sire, une façade et deux ailes, voûte. A droite une pièce d'eau, à gauche une orangerie; parc de gazon, galerie, quatre lieues d'horizon. — 20,000 francs, Le Nôtre. — Mon roi, ce n'est pas assez. — Mais pour vous, Le Nôtre. — Mon roi, c'est trop. — Un escalier de géant, Le Nôtre. — Par où vous monterez, mon roi. — 20,000 francs pour toi, Le Nôtre. (Fouquet dit à voix basse.) Découvrez-vous, Le Nôtre, vous parlez au roi. — Oh! pardon. Tenez-moi donc un instant mon chapeau.

Fouquet tint le chapeau; la cour était ébahie.

— Le Nôtre, des fontaines de marbre. — De bronze, mon roi. — Une terrasse, Le Nôtre. — Au pied de l'escalier, mon roi. — 20,000 francs pour toi, Le Nôtre. Un canal grand comme une mer. Et mais, il n'y a pas d'eau! — Elle montera de Marly. A défaut, nous avons l'Océan, mon roi. — 20,000 francs pour toi, Le Nôtre. — Je ne dis plus rien, je vous ruinerais, mon roi. — Je vous fais chevalier, je vous anoblis, Le Nôtre. — Il faudra trois mille pieds d'orangers pour une serre au bas du grand escalier, mon roi. — Je vous donne la croix de Saint-Michel, Le Nôtre. — A quand les maçons, mon roi? — A bientôt. — Mon roi, je t'aime.

Et Le Nôtre se jeta au cou du roi: Fouquet épouvanté de cette familiarité, s'efforça de le retenir.

—Laissez, monsieur de Belle-Isle, c'est l'accolade de chevalier.

Le plan du palais de Versailles était arrêté.

Un homme encore jeune, à la livrée du surintendant, se posa en face du roi, tenant un objet voilé sur ses bras.

— Votre majesté permet-elle qu'on découvre ce tableau?

Le roi fit un signe d'assentiment.

Et le portrait de Louis XIV, revêtu du costume qu'il portait ce jour-là, rendu avec la plus fidèle ressemblance, suspendit l'admiration si intelligente de la cour. En huit heures ce chef-d'œuvre, dont le Louvre a hérité, était sorti, pour ne plus périr, du pinceau du jeune artiste.

— C'est bien, s'écria Louis XIV.

Le tableau tremblait sur les bras émus du peintre. Il lui échappait.

Mme Henriette se leva, le fixa par la bordure sur son genou, et le tint en équilibre par l'anneau du cadre, afin que le roi le vît mieux.

— Oui, c'est très-bien. Il y manque pourtant quelque chose, messieurs.

On était attentif aux critiques du roi.

— La signature du peintre.

Avec la pointe d'un couteau le peintre écrivit dans l'épaisseur de la couleur encore fraîche : *Lebrun*.

— Ajoutez, monsieur Lebrun : Premier peintre du roi.

— Remerciez votre souverain, monsieur Lebrun, de la gloire qu'il fait à votre talent; moi, je vous remercie ici de celle qui rejaillit par vous sur ma maison.

Accompagné du surintendant jusqu'à la dernière pièce, Lebrun se retira.

— Voyez-vous, ma mère, si je profite de vos conseils. Je souffre à voir la magnificence de cet homme. Mais je lui ai déjà enlevé les plus beaux joyaux de son orgueil : Lebrun, Le Nôtre, Le Vau, sont à moi. Nous jouerons de malheur si nous n'égalons pas, roi de France, la somptuosité d'un surintendant.

— Silence, mon fils : où les plafonds descendent les planchers peuvent s'écrouler.

— Ceci me lasse : ce luxe m'outrage, je veux sortir.

— Vous resterez. L'emportement fit à Versailles la *journée des dupes*, la finesse en eut tout l'avantage. Vaux profitera de l'expérience de Versailles.

— Quoi ! je porte le fer et la flamme dans la moindre province rebelle qui refuse la Taille, et je souffrirai avec complaisance qu'on dévore vingt provinces dans ce château !

— Celui qui aurait le château aurait les vingt provinces.

— Oui, celui...

Une musique legère qui retentit dans l'antichambre couvrit les paroles à demi-voix dites par le roi à sa mère ; et parut Fouquet qui demanda la permission de présenter à leurs majestés la nymphe de Vaux en personne.

La nymphe, qui n'avait modifié son costume de demoiselle d'honneur de Madame que par deux ailes blanches attachées à ses épaules, et qui était Mlle de La Vallière, remit au roi un rouleau de parchemin, l'invitant à lire.

Le roi lut, sourit, et passa l'écrit à sa mère.

— Monsieur de Belle-Isle, dit le roi, je vous remercie au nom du dauphin, si le ciel doit nous en envoyer un, du don que vous lui faites du château de Vaux et de ses dépendances. Il sera temps de le lui offrir quand il sera en mesure d'accepter lui-même. Jusque-là gardez ce château, que vous avez rendu si beau par vos soins, et dont vous faites si bien les honneurs. Nous tiendrons compte de l'offre, mais c'est tout ce que nous retenons.

Fouquet se précipita aux genoux du roi et lui baisa la main.

Anne d'Autriche laissa lire dans ses yeux à son fils : « Tu seras un grand roi. »

Et, tempérant les paroles graves qu'il avait prononcées, Louis ajouta : Les nymphes, mademoiselle de La Vallière, font aussi partie du château.

— Sire, répondit naïvement la demoiselle d'honneur, je vous appartiens.

Le roi se leva, le dîner était fini.

D'une santé délicate et maladive, Mme Henriette obtint du roi de retourner à Fontainebleau. Elle partit.

Dangeau écrivit dans un coin sur les tablettes qu'il destinait à ses mémoires, où il recueillait jour par jour les faits et gestes importans du règne :

« Au dîner du sieur Fouquet, le 17 août 1661, il y avait une superbe montagne de confitures. »

VII.

Plusieurs seigneurs avaient été mis dans le secret de la surprise ménagée au roi après le repas.

Au milieu de la confusion qui suit le dessert, un cor se fit entendre; il sonnait le départ pour la chasse, la fanfare matinale. — N'est-ce pas le bruit du cor? s'informa le roi. Des chiens s'élancèrent en aboyant dans les salons. — Sire, pardonnez la surprise, c'est la chasse. — Êtes-vous gais, messieurs, la chasse! — Oui, sire, la chasse aux flambeaux. — Y songez-vous? il est nuit, et certes nous n'allons pas, que je pense, en habits de soie et en jabots, courre le cerf? Vous êtes jeunes, messieurs, et nous sortons de table.

Les chiens aboyaient toujours, les fouets claquaient et faisaient vaciller les lumières; les cors ne cessaient de retentir, les domestiques couraient en désordre d'appartement en appartement, armés de torches. On offrit au roi un fusil. Trente chasseurs se présentèrent en même temps, piqueur en tête. Les dames se réfugièrent dans la salle des Gardes, où elles s'enfermèrent, et d'où elles purent voir à travers les carreaux ce qui allait se passer.

— M'apprendra-t-on à la fin ce que c'est? s'écria le roi impatienté, tenant son fusil dans l'attitude la plus embarrassée. Un cerf bondit devant lui et renverse deux flambeaux de la table. — A vous, sire! Le roi comprit alors qu'on avait lâché du gibier dans le château, et que c'était sérieusement une chasse au salon. Il s'exécuta de bonne grâce. Jeune comme les autres, fou de la chasse, il poursuivit le cerf de pièce en pièce, s'embusqua aux portes, se perdit dans les corridors, entraîné par la fuite de la bête. D'autres cerfs descendaient les marches : des nuées d'oiseaux volaient partout, tourbillonnaient dans la rampe; des faisans sortaient de dessous les fauteuils, des lièvres se cognaient aux portes.

Le carnage commence.

Des cerfs tombent sur des tapis, et des renards expirent dans des bergères. Ne trouvant aucune issue, traqués de toutes parts, des chevreuils en démence se précipitent par les croisées ouvertes et illuminées. Du dehors on applaudit, du dedans on tire au vol sur le chevreuil qui roule souvent dans les fossés. On ne craignait pas de briser les glaces. A cette époque il n'y avait pas de glaces dans les salons. On ne courait que le risque de souiller des tapis de cinquante mille livres, ou de mutiler des corniches dorées. A travers leur cage transparente, les dames étaient témoins de ce spectacle, qui n'était pas sans effroi pour elles. On riait, on tremblait. Souvent les vitres brisées, les bourres enflammées, l'oiseau atteint, volaient au loin dans la cour.

Et pour mieux voir, les laquais étaient montés sur leurs siéges et sur le dôme des chaises à porteur.

Les rideaux eurent beaucoup à souffrir : les cerfs cherchaient un refuge dans les vastes plis de leur colonne soyeuse; et dans ce fourreau qui les étouffait, ils se livraient bondissans à leurs ennemis. Plus heureux, les lièvres et les faisans s'en allèrent par la cheminée.

Cette chasse dura vingt minutes. Les cors sonnèrent la fin du combat. On exposa devant les dames le résultat de la victoire : quelques cerfs étourdis, quelques oiseaux revenus déjà de leur frayeur. Bien des reproches d'imprudence furent effacés. Les armes n'avaient été chargées qu'avec des balles de liége : pas une goutte de sang n'avait coulé.

Après quelques minutes de repos, en hôte délicat qui comprit qu'un plaisir plus calme devait succéder à cette émotion fatigante, Fouquet proposa de se rendre à la comédie. — On s'y rendit.

La Fontaine était exact lorsqu'il écrivait à son ami M. de Maucroix dans la *Relation de la fête donnée à Vaux*, que « le souper fini, la comédie eut son tour » ; qu'on avait dressé le théâtre au bas de l'allée des Sapins.

L'allée des Sapins existe encore. Elle est noire et répand une forte et amère odeur de résine. Découpées par tranches horizontales

et s'évasant en pyramides, les branches panachées se pressent et se rapprochent. Il faut près d'une demi-heure à parcourir l'allée des Sapins de son point de départ du château où elle prend le nom d'allée des Portiques, pour le convertir en route, jusqu'à son extrémité occidentale, spacieux hémicycle où *les Fâcheux* de Molière furent représentés pour la première fois.

Aujourd'hui couvert de jeunes arbres plantés en quinconce, seule altération qu'il ait subie, cet emplacement contiendrait deux mille personnes, en les supposant placées avec la liberté des spectateurs de cour. Je me suis assuré, Mlle Scudéry d'une main, et La Fontaine de l'autre, que c'était rigoureusement là et non ailleurs que *les Fâcheux* avaient été joués.

Quoique l'allée des Sapins ait deux versans, il est impossible de placer la scène à celui qui touche au château. Là il n'est pas encore allée des Sapins, mais des Portiques. Ce point reconnu, *les Fâcheux* n'auraient pu être joués ni plus près ni plus loin. Plus près, ce serait l'allée même, et non le bout; plus loin le terrain manque, c'est le bord. Au-dessous sont les eaux. Vous me pardonnerez ces détails.

C'est donc là que Molière, il y a près de deux siècles, pauvre comédien courant la province, vint peut-être à pied pour jouer devant son roi. Qu'il serait curieux de savoir s'il passa par Melun! de connaître le cabaret où il s'arrêta pour corriger quatre vers au crayon, boire un verre de vin et se remettre en route! Mais à coup sûr il a foulé cette allée des Sapins; là son coude a effleuré; là son pied a posé; là sa bouche a parlé. Molière a parlé ici, dans cet air, dans cet espace. Ce soleil qui se couche éclaira sa face sublime le 17 août 1661.

La pièce fut jouée aux flambeaux et devant des spectateurs échelonnés sur trois rangs. Le roi occupait le centre, assis dans un fauteuil; à sa droite était la reine-mère, à sa gauche sa belle-sœur; un peu au-dessous de lui, Monsieur et le prince de Condé avaient deux siéges. Le rang qui se prolongeait à la droite et à la gauche du roi n'était composé que de dames. Mme Fouquet venait après la reine. Derrière les dames étaient les ambassadeurs. Beaucoup, qui

n'avaient pas trouvé à se placer, se pressaient au bout des allées, disputaient un courant d'air entre deux épaules pour voir ou pour entendre; d'autres avaient grimpé aux arbres, et planaient de là sur ce cercle, au milieu duquel un seul homme était debout : Molière!

« D'abord que la toile fut levée, un des acteurs, comme vous » pourriez dire moi (Molière, *les Fâcheux, Avertissement*), pa- » rut sur le théâtre en habit de ville; et, s'adressant au roi avec » le visage d'un homme surpris, fit des excuses du désordre de ce » qu'il se trouvait là seul, et manquait de temps et d'acteurs pour » donner à sa majesté le divertissement qu'elle semblait attendre. » En même temps, au milieu de vingt jets d'eau naturels, s'ou- » vrit cette coquille que tout le monde a vue, et l'agréable naïade » (Mlle Béjart, plus tard femme de Molière), qui parut dedans, » s'avança au bord du théâtre, et d'un air héroïque prononça les » vers que M. Pélisson avait faits, et qui servent de prologue. »

Tout homme a une haine profonde, c'est son génie. Molière eut celle de l'aristocratie; il la heurta et la foula sous toutes ses formes. Les détours qu'il prend sont admirables. La comédie qu'on ne lit pas est la véritable dans Molière. Prenez-y garde, sans cette seconde vue, la meilleure partie de son talent va vous glisser entre les doigts, et il ne vous restera plus qu'une bouffonnerie prise à Boccace, à l'Italie, à l'Espagne. On a dit que Molière « constituait à lui seul toute l'opposition de son temps. » Nous recueillons l'aveu; mais, en le répétant, on nous pardonnera de n'être pas de l'avis de ceux qui l'ont émis comme un éloge.

Ouvrez *le Bourgeois gentilhomme*. Un bourgeois prend un maître de musique, un maître de philosophie, un maître à danser; il faut verser jusqu'à sa dernière larme de rire à ce bon M. Jourdain prononçant des U et des O, donnant de gros diamans à Dorimène, croyant que le fils du Grand-Turc est arrivé pour épouser sa fille Lucile, embrassant le mahométisme, et tout cela pour être un homme de qualité; c'est d'un comique rare. La leçon est haute pour la bourgeoisie qui tend à sortir de la boutique. Tous les Jourdains de la porte *des Innocens* se cachèrent de honte.

C'est ce que vous croyez. La part faite du rire, ce comique étend sur la claie Dorante, le gentilhomme, et non Jourdain, le bourgeois; Dorante, gentilhomme et emprunteur qui ne rend pas; Dorante, gentilhomme, et perturbateur des familles; Dorante, gentilhomme, et pourvoyeur de Dorimène; Dorante, gentilhomme, et profanateur de noblesse. Jourdain n'est que ridicule, Dorante est infâme. Demain Jourdain aunera du drap sous les piliers des Halles, demain Dorante sera à la Bastille, s'il n'est à Montfaucon. Eh bien! dites maintenant : De Jourdain ou de Dorante, quel est celui que Molière a voulu sacrifier? De Dorante ou de Jourdain, qui voudriez-vous être?

Allez plus loin. Jusqu'au jour où M. Jourdain a pris à sa solde ces maîtres si ridicules, qui donc s'est formé à leurs leçons? N'est-ce pas la noblesse? Par ce que savent ces maîtres, jugez ce qu'ils ont enseigné; par ce qu'ils ont enseigné, jugez leurs élèves.

Allez plus loin. Au bourgeois gentilhomme, si ridicule qu'il en est faux, du moins impossible, opposez sa femme, qui est la raison même. Dans M. Jourdain, Molière a immolé au rire la bourgeoisie qui n'existait pas, pour mieux faire triompher, dans Mme Jourdain, la véritable bourgeoise. — Quelle pureté, quelle transparence de mœurs, quelle prudence dans cette femme! « Descendons-nous tous deux que de bonne bourgeoisie? » Quelle vertu dans cette mère! « Je ne veux point qu'un gendre puisse re-
» procher ses parens à ma fille, et qu'elle ait des enfans qui aient
» honte de m'appeler leur grand'maman. » Qui ne serait honoré d'avoir la fille de M. Jourdain pour sœur, Mme Jourdain pour mère?

Allez plus loin encore. Demain, le fils de M. Jourdain aura aussi des maîtres de philosophie; mais avec la jeunesse il aura le loisir de faire une plus sage application de ses études; il n'écrira plus comme son père à la marquise *que ses yeux le font mourir d'amour;* mais il publiera un livre qui commencera par ces mots : « L'homme est né libre, et partout il est dans les fers. » Demain, il aura un maître d'armes le fils de M. Jourdain, et il appellera Dorante en duel, et Dorante sera tué. Une révolution sera consommée. Avez-vous ainsi compris Molière?

Ainsi, dans Molière, vous l'avez remarqué, l'homme ridicule, celui qu'il soufflette en public, n'est jamais l'homme coupable, celui qu'il déshonore en secret. De là, chez lui, le mensonge dont il avait besoin, et qui n'a que trop été pris à la lettre, d'amuser aux dépens de ceux dont il défend le rang, les mœurs et la vertu.

Là est sa gloire, assure-t-on; là est son tort, ajoutons-nous. Molière a trop servi la classe intermédiaire, qui s'élève toujours assez d'elle-même sans qu'on l'y aide. La fidélité conjugale, la probité dans le commerce, la raison dans le langage, la justesse dans le goût, la prudence dans la conduite, la tolérance dans la religion, toutes les vertus sociales ont eté placées par Molière dans cette classe. N'était-ce pas créer une nouvelle aristocratie à côté d'une autre aristocratie plus légitime, vivante, qu'il convenait bien mieux de diriger que d'éteindre? Après Richelieu, Molière est l'homme qui a porté le coup le plus funeste au privilége de la naissance. Il a surtout, en moraliste habile, déshonoré la femme au milieu de la société noble. Il ne l'a montrée que pour l'écraser du parallèle de la femme de la bourgeoisie. On ne trouve pas une seule fois dans ces tableaux, où tant de créations admirables se pressent, et toutes distinctes comme celles que Dieu crée, une haute vertu de marquise ou de duchesse. Chez lui le titre emporte raillerie forcée; il renverse la pyramide sociale des temps anciens, il en met la base fruste et grossière au ciel, la pointe de granit dans la boue. Vienne un autre comédien comme lui, au génie près, un Collot-d'Herbois, et la pyramide sera renversée dans le sang.

L'imagination reçoit ses principaux affluens du Midi, patrie du soleil et des femmes, où le soleil ne se couche jamais! Elle y mûrit vite, et se couvre de fleurs de bonne heure. Au Midi tout a sa note, son degré de plus qu'au Nord. La parole méridionale est un chant, le chant une extase; le vin le plus léger enivre, l'eau égaie; l'odeur du thym, si fade au Nord, assoupit sur les rocs de Grasse et de Naples. Dans l'organisme français, l'élément méridional est la couleur. Otez de la France la Loire, la bande des Pyrénées et la Provence, et la France devient allemande ou an-

glaise : il y fait sombre. Molière relève du Midi, sinon par sa naissance, ce que nous avouons, allant au-devant d'une objection, du moins et pleinement par ses œuvres. — Le Nord est inconnu à Molière. Ce qu'il n'emprunte pas aux Latins et aux Grecs, il le demande à la verve méridionale. Certainement il n'y puise pas la raison froide du *Misantrope*, la raillerie quintessenciée des *Femmes savantes* et des *Précieuses ridicules;* mais il en rapporte l'athéisme si vif et si ardent de don Juan, la bouffonnerie limousine de M. de Pourceaugnac, la noblesse empesée de la comtesse d'Escarbagnas; ces caractères sont-ils du Nord à votre avis? Des maîtres passez aux valets: à qui Molière doit-il cette grande famille de roués? Mascarille, traduction domestique de tous les *Davus* de Térence, après avoir été latin, devient Sicilien dans *l'Étourdi*, et ne perd à cette métamorphose ni son astuce originelle, ni sa faiblesse à protéger les fils de patriciens qui ont des pistoles, ni les menaces des pères. Sera-ce dans la domesticité du Nord, moitié suisse, moitié picarde, que vous trouverez des Mascarille? Tout au plus des Gros-René, serviteurs parisiens et mous. Et les Sbrigani, ces fripons si spirituels; et les Scapin, ces Italiens qui sont la parodie d'un tableau dont Casanova de Seingalt est le modèle?

Avait-il les yeux tournés au Nord, Molière, lorsqu'il peignait constamment des mœurs aérées et inondées de lumière? Il noue ses intrigues aux fenêtres : les fenêtres du Nord! — sur le banc des portes, à minuit, — minuit à Paris, où il gèle neuf mois sur douze! il gratifie Paris de la latitude de Madrid et de Florence. La place publique sert presque toujours d'occasion à ses enchevêtremens dramatiques, copiant textuellement la mise en scène de Boccace et de Lopez de Vega. Ne sont-ce pas là des préoccupations d'homme qui par instinct ou d'intention rend la comédie inséparable du ciel, des mœurs du Midi, où il puise tout, et sa forme d'écrivain, ses ressources de penseur, ses caractères et sa gaieté, ce don plus beau que le génie?

VIII.

Tandis que la comédie s'achève au milieu des flambeaux, ceux qui n'ont pas eu de place pour l'écouter promènent la vivacité du dessert dans les parterres sombres et sous les fraîches solitudes du parc. Les cavaliers s'éparpillent par groupes, les dames par essaims. Sans se connaître, on se croise pour se jeter des agaceries, des dragées et des fleurs. Jamais plus belle soirée.

Une jeune femme va seule, se hâtant de mettre le plus d'éloignement possible entre elle et ces bruits et ces clartés qui offensent ses sens délicats. Elle a peur de ne pas regagner assez tôt sa tristesse; derrière les allées sombres elle laisse les allées sombres, jusqu'à ce qu'elle n'entende plus que le froissement de sa robe, et qu'elle ne distingue plus que la lueur de ses diamans, projetant des feux devant elle. Alors elle ralentit sa marche, assure son haleine, et soulève, de ses doigts pensifs, ses cheveux sur son front; sa main s'y fixe.

Vous avez vu quelquefois, dans les matinées de printemps, ces soies blanches flottantes dans l'air, ces fils de la Vierge qui, descendus d'un rouet invisible et céleste, vont s'attacher au chêne du chemin, retombent en écheveaux sur le gazon ou les blés naissans, et se fixent par des clous de rosée à la pointe d'un épi. C'est un réseau immense que brise un moucheron. La pensée de Mlle de La Vallière est ainsi vaste, frêle et craintive; cette pensée arrête tout ce qui passe; mais tout ce qui passe la déchire sans l'emporter. Elle aime le roi, mais de cet amour ardent et religieux qu'elle voua plus tard au ciel; amour si haut que la prière seule y mène; il est aux bornes de l'impossible. Des rois ont aimé : quelle femme a jamais osé aimer un roi? quelle est celle qui l'a fait sans mentir à elle-même, sans prendre le sceptre pour la main?

Elle succomba, Mlle de La Vallière. L'histoire de sa lutte et de sa défaite est un drame. L'exigence historique nous oblige à ne montrer qu'un coin de cette passion si calme à la surface, si agi-

tée au fond. Mlle de La Vallière n'entra dans la couche royale que le jour où Fouquet s'étendit sur la paille de la Bastille; et nous n'écrivons que la vie de Fouquet.

Une cloche tinta; le vent en apportait le bruit du Maincy, petit village situé au bout du parc. La demoiselle d'honneur s'agenouilla sur la terre, et tandis que bourdonnait l'orgie royale, elle exhala un cantique tout empreint du remords d'une faute qui n'était pas encore commise, que l'expiation précédait. Elle se sentit déjà grande et misérable, elle pleura.

Ce cantique est tout ce que l'air a retenu de la fête. Qu'au coucher du soleil, le voyageur s'asseye et écoute, il entendra sortir du fond du château la prière vespérale de cent cinquante pauvres enfans que la piété du duc de Praslin a réunis. La prière des enfans sur les ruines d'un tel château! Tout a été frappé de mort, hôtes, palais, fleurs, statues, eaux, les seigneurs dorés, les femmes nues; mais la prière aux ailes blanches de La Vallière est restée vivante, immortelle! La fête est finie : la prière dure encore.

Enveloppés dans les plis d'un manteau de soie, un homme et une femme, celle-ci le visage caché dans un loup, suivaient, à distance de deux allées parallèles, sans être vues l'une de l'autre, les pas tantôt rapides, tantôt mesurés, de Mlle de La Vallière.

Elle poussa un cri lorsqu'elle vit s'approcher d'elle la femme masquée, et presque en même temps un cavalier dont les plumes et les dorures luisaient dans l'ombre.

Par politesse, le cavalier s'arrêta, et laissa, non sans quelque mouvement d'impatience, le champ libre à la dame qui l'avait devancé. Elle ôta son masque et s'enfonça dans l'allée avec Mlle de La Vallière. Le cavalier les suivit dans un chemin latéral.

Dès que la dame fut de retour et au point d'où elle était partie, le cavalier, comme chose convenue, prit la place qu'elle occupait.

A trois fois cette scène se renouvela.

A la dernière rencontre, le cavalier dit à la dame, sa suppléante : — Il est inutile, madame, de fatiguer davantage Mlle de

La Vallière. Mon faible mérite l'emporte. Daignez rentrer; le serein vous hâlerait.

— J'allais vous le conseiller, monsieur le duc.

— Très-bien, madame; l'ironie sied aux vaincus : c'est leur dernière arme.

— Monsieur le duc, vous finirez par y exceller.

— Malicieuse! après la peine que vous avez eue, le zèle que vous avez apporté, oui, je conçois que vous éprouviez quelque dépit à battre en retraite; mais encore une fois, chère dame, toutes les campagnes ne sont pas aussi funestes.

— Voudriez-vous me persuader, monsieur le duc, que vous sortez toujours vainqueur de celles où l'on ne tire pas l'épée?

— Je me fâcherais si chacun ne savait que j'ai servi le roi.

— Comment donc! mais vous êtes en pleine activité à cette heure; et si, à l'exemple de son frère d'Angleterre, qui a institué l'ordre du Bain, le roi crée l'ordre du Bougeoir, vous serez nommé commandeur.

— Le roi m'estime.

— Un peu moins que la reine, n'est-ce pas, monsieur le duc?

— Est-ce que madame de Bellière n'a pas la nuit de filles à surveiller au logis?

— Et monsieur de Saint-Aignan point de fils à qui transmettre des leçons de conduite?

— Madame, je vous comprends; mais quels que soient les services qu'on rend à son prince, ils ennoblissent.

— Alors, monsieur le duc, vous qui avez si bien l'esprit de corps, soyez assez généreux pour me croire digne de rivaliser avec vous auprès du prince. Accordez-moi la survivance.

— Prenez garde, madame, je dirai tout au roi.

— Non, car je rapporterais tout à la reine; et vous voulez être gouverneur du futur dauphin, je le sais? — Tenez, faisons la paix, duc! Les gens comme nous n'ont qu'un moyen de prouver qu'ils se détestent; — c'est de vivre en paix. Embrassons-nous.

— Il le faut bien, madame; mais allez bien vite consoler ce pauvre surintendant.

— N'est-ce pas que vous êtes pressé de mériter les fonctions de gouverneur du futur dauphin, duc, en lui donnant un frère de l'autre lit avant qu'il soit au monde? Dieu, comme vous aimez la famille!

— Adieu, méchante!

— Adieu, mon maître!

Il résultait de la prétention à la victoire que s'attribuaient réciproquement Mme de Bellière et M. de Saint-Aignan, que Mlle de la Vallière ne s'était compromise par aucune réponse décisive.

L'immorale histoire assigne le chiffre corrupteur de Fouquet : quarante mille pistoles, ou quatre cent mille livres. — Un million aujourd'hui!

Saint-Aignan courut vers le roi pour lui dire : « Elle est à vous, sire! »

Mme de Bellière alla où Fouquet l'attendait, et lui dit : « Elle est à vous, vicomte! »

Et dans ce moment on revenait de la comédie, on refluait au parc pour attendre le feu d'artifice.

L'ivresse était dans l'air; les miracles de cette journée avaient grandi Fouquet à la taille d'un dieu. Au milieu de cette fumée d'encens qui n'était pas pour lui, Louis XIV ne paraissait plus qu'un sombre potentat du Nord visitant quelque souverain des brillantes cours d'Italie. On lui faisait les honneurs de son propre royaume; il frémissait. Combien il eût béni la pluie imprévue qui eût noyé cette fête jusqu'au donjon! Des imprudens avaient osé murmurer à ses oreilles : *Vive le premier ministre! Vive le surintendant!*

Le surintendant ne marchait plus sur la terre; la tête lui avait tourné, il était lumineux d'orgueil, il rayonnait. Sa main errante cherchait un sceptre. Fouquet, premier du nom, recevait Louis le quatorzième!

Aussi à peine écouta-t-il la bonne nouvelle, d'abord si impatiemment désirée, que lui apporta Mme Bellière.

Il était écrit que tout le seconderait jusqu'à sa dernière heure.

Une femme passe, c'est Mlle de la Vallière! Fouquet l'arrête, il ose la retenir.

— Je vous cherchais! M. de Belle-Isle.

— Bonheur inespéré! je ne vous attendais pas, moi; je ne comptais pas sur une faveur si prompte; vous m'enhardissez. Accordez-m'en une aussi grande, mademoiselle; gardez-moi jusqu'au retour la foi promise.

— Je ne vous comprends pas! monsieur le vicomte.

— Sans doute, mais entendez-moi; maintenant je puis m'ouvrir à vous. Cette nuit je pars, pour ne revenir que dans huit jours; oui, dans huit jours, vous marcherez l'égale de la reine! *Où ne monterez-vous pas?* ma devise, devenue la vôtre.

— Monsieur le vicomte, je pourrais vous perdre, je ne vous hais même pas. Reconnaissez-le à l'avis que je vous donne. Partez à l'instant, fuyez d'ici! ou vous serez enlevé cette nuit, dans une heure!

— On vous a trompée, mademoiselle, et vous aurez des rapports plus fidèles dans une heure. — Comptez sur ce qui vous a été promis, préparez-vous à partager ma grandeur et non ma disgrâce; c'est d'un autre qu'on aura voulu vous parler, et non de moi.

— D'un autre! dites-vous? Vous savez donc qui? Vous le savez!... Oh! monsieur le surintendant, je ne prévoyais qu'une injustice, je soupçonne un crime. Vous m'éclairez; alors, encore une fois, partez! car Dieu protège la France et sauve toujours le roi.

— Mais qui vous a si bien instruite!

— M. de Saint-Aignan, qui ne vous aime pas.

Et Mlle de la Vallière disparut, monta les marches du château, entra.

Fouquet resta frappé de terreur, il eut froid.

Pour la première fois de la journée, il pensa à sa pauvre femme et à ses enfans.

Rentré au château, le roi ne mesura plus sa colère; il traversait à grands pas les appartemens de l'aile gauche. Ses récrimina-

tions frappaient sur chaque meuble, sur chaque tableau. Il avait tout au plus dans ce moment la dignité d'un huissier qui saisit un mobilier : Colbert, qui marchait à sa suite, semblait un recors, Séguier un juge de paix. La monarchie dressait l'inventaire d'une banqueroute.

— Encore un salon d'or! murmurait le roi.

— Composé de poutres transversales, ajoutait Colbert.

— Portant le nom de *salon d'hiver*, prenait en note Séguier.

— Ici une bibliothèque.

— Plus une bibliothèque, ajoutait Colbert.

— Ajouter une bibliothèque, écrivait Séguier.

— Messieurs, voici sa chambre !

Aujourd'hui Louis XIV pousserait le même cri. Fouquet seul est absent. La tapisserie de Pékin, des Indes, plantée de fleurs vertes, qui amusait son réveil et l'emportait en Chine, lorsque les volets étaient fermés, et lorsqu'il voyait marcher autour de sa tête le chœur des peintures de Lebrun, cette tapisserie est encore là. Là est encore son lit, gris et or, petit lit pour un surintendant, et pour un surintendant qu'entouraient je ne sais plus combien de statues gigantesques de stuc en plein relief, attachées à la coupole. Ces misérables dieux, qui ont plus coûté que s'ils étaient véritables, se vengeront, sur quelque futur possesseur de Vaux, du mauvais goût qui les a mis au plafond.

Cette chambre à coucher où s'amoncelle le luxe d'une cathédrale arrêta Louis XIV.

— N'admirez-vous pas, messieurs, cette glace, qui n'a pas d'égale à Fontainebleau ?

— Sire, dit Colbert le calculateur, elle a bien deux pieds et demi de hauteur sur deux de large.

Prodige de l'époque, cette glace vaudrait aujourd'hui 15 fr.

De la glace, le roi alla vers le lit; et après avoir entr'ouvert les rideaux et soulevé au fond de l'alcôve un voile qui cachait un portrait, il se retourna pâle pour prier Colbert et Séguier de se retirer. Ils n'étaient plus là.

— Ah! vous voilà, Saint-Aignan.

Regardez! — moi, j'en suis indigné, — regardez ce que M. Fouquet possède et cache. Ceci, Saint-Aignan, cria le roi d'une voix terrible, est son arrêt de mort. Courez à d'Artagnan, commandez-lui, au nom du roi de France, de cerner, le pistolet au poing, toutes les issues; que nul ne sorte d'ici avant moi, sans mon ordre. Mais il a donc donné notre royaume pour avoir Mlle de La Vallière! Le portrait de Mlle de La Vallière ici! nous voler nos finances, passe! mais..... Tenez, Saint-Aignan, rappelez-moi que je suis Bourbon, je ne me connais plus.

— Sire, ce portrait n'est qu'un indiscret hommage ignoré de Mlle de La Vallière.

— Duc, j'ai besoin de vous croire, je vous crois.

— Je n'ignorais pas les prétentions du surintendant.

— Et vous ne m'en avez pas parlé!

— J'accourais tout vous dire.

— De qui donc tenez-vous cela?

— La présence de Mme de Bellière auprès de Mlle de La Vallière m'a suffisamment instruit.

— L'exil à Mme de Bellière à cinquante lieues de Paris.

Saint-Aignan ne s'y opposait pas.

Quant au surintendant, il va recevoir sa récompense. Suivez-moi.

Seules au milieu du corridor, la reine-mère et Mlle de La Vallière, celle-ci décolorée, émue, celle-là froide et toujours au-dessus des événemens, s'offrirent au roi qui les salua, et tenta de passer outre pour cacher son émotion.

— Vous êtes agité, monsieur mon fils.

— Oui, cette journée me semble éternelle. Je sors : pardon de vous quitter. L'air m'étouffe ici... Je reviens... Mais allez donc, vous, monsieur de Saint-Aignan, où je vous ai commandé.

— Restez, au contraire, monsieur de Saint-Aignan.

— Mais, ma mère, il me semble...

— Que vous êtes roi, mon fils.

— Qui va non se venger, mais punir.

— Punir quoi? l'hospitalité?

— Un homme qui me pèse...

— Votre hôte, mon fils.

— Je vous ordonne, monsieur de Saint-Aignan, de m'obéir. Allez!

Mlle de La Vallière se jeta aux pieds du roi, qui sentit à ses genoux l'haleine brûlante de cet ange.

Et en se courbant, en mêlant sa chevelure noire à la chevelure blonde de Mlle de La Vallière, et en la relevant par les deux bras, comme un vase d'albâtre renversé sur le sable, le roi lui dit : — Vous aussi, mademoiselle! Mais ils l'aiment donc tous?

— Sire, on n'aime que vous; on a pitié de tout le monde.

Anne d'Autriche, en même temps qu'elle arrêtait le duc de Saint-Aignan, tenait son fils embrassé par le cou, heureuse de la tendresse qu'elle lui voyait prodiguer à la demoiselle d'honneur de Madame.

— Alors, s'écria Louis XIV, qui par fierté continuait sa colère, j'irai me mettre à cheval à côté de d'Artagnan, et me ferai justice moi-même.

— Grâce, grâce, sire!

— Et pour qui, mademoiselle, cette grâce?

— Pour vous, sire.

— Pour moi?

— Oui. Au moindre geste vous êtes perdu; à la moindre violence enlevé, mort peut-être.

Les lèvres de Mlle de La Vallière pâlirent.

Le roi regardait sa mère avec une expression qui semblait dire : — Eh bien! votre surintendant?

Anne d'Autriche triomphait. Elle fut moins émue de cette espèce de conjuration contre son fils que du pressant intérêt dont il entoura Mlle de La Vallière, à demi évanouie dans ses bras.

Muet d'étonnement, il lui prit la main et la lui baisa.

— Que faut-il faire? demanda-t-il ensuite les yeux fixément posés sur ceux de sa mère.

— Rien.

— Mais c'est une conspiration, ma mère.

— Raison de plus. Pourtant, comme il faut être prudent même lorsqu'en politique on en veut à votre vie, rompez une seule des dispositions prises contre vous.

— Laquelle, ma mère?

— La première venue; toutes les autres manqueront. Des conjurés ont trop besoin de leur courage pour avoir de l'esprit. Si je n'avais mortellement chaud, je vous en citerais des exemples.

Le roi n'écoutait presque plus sa mère : la résolution de frapper Fouquet sur-le-champ hésitait devant cette première volupté d'obéir à la femme chérie.

— Eh bien! fit-il, demain le jour se lèvera, et de notre palais de Fontainebleau nous saurons atteindre qui nous brave. Demeurez, duc; mais si je consens à remettre ma vengeance, je ne reculerai pas devant une trahison que je méprise. On nous attend au feu, venez! — Un Bourbon, entre une reine de France et une duchesse de La Vallière, ne craint rien.

Anne d'Autriche déploya un énorme éventail de laque et ouvrit la marche avec son fils. Saint-Aignan offrit le bras à Mlle de La Vallière, qui cessait d'être demoiselle d'honneur. Le roi l'avait appelée duchesse.

Et tous quatre sortirent du corridor et se présentèrent au seuil du château.

Jamais le roi ne s'était si peu maîtrisé. Le plus grand désordre était dans sa toilette; il souriait avec indignation aux seigneurs et aux dames rangés sur son passage. Le sourire était pour les courtisans, l'indignation pour Fouquet.

Fouquet l'attendait sur les premières marches du perron, un flambeau à la main.

Ils étaient pâles tous deux.

A se voir, ils reculèrent : c'étaient deux terreurs qui ne comptaient pas l'une sur l'autre. Le surintendant perdit deux marches sous lui, mais, déguisant son attitude décontenancée, il plia le genou et présenta une torche enflammée au roi.

— Sire, c'est la dernière fatigue de la journée. On attend de votre royale main l'embrasement du feu d'artifice. Quand il vous

plaira de prendre de la personne qui vous la tiendra prête cette torche enflammée et de la jeter au loin, l'illumination remplacera le feu.

Sans répondre un mot au courtisan accroupi sur les marches de son propre palais, sans daigner lui commander d'un signe de se relever, le roi arracha plutôt qu'il ne reçut le flambeau, et passa. La suite faillit marcher sur le corps de Fouquet.

— Fuyez! lui soufflaient des voix, fuyez!

— Reste! lui disaient d'autres; périsse le bâtard de Mazarin!

Des femmes attendries lui jetaient des gants humectés de larmes.

Gourville, le saisissant violemment par le collet de l'habit, et le mettant sur pied d'une seule secousse : — Assez de faiblesse, monsieur. On assure que le regard du roi vous a terrassé; à merveille qu'on le croie. Qu'ils s'endorment dans cette sécurité que vous êtes foudroyé..... Mais, relevez-vous! Entre l'obscurité de la seconde et de la troisième girande vous êtes premier ministre de France, et dans huit jours, en plein soleil, Colbert nous donnera sur les marches du Louvre la répétition de l'affront que vous essuyez sur les degrés de Vaux.

— Dites-vous vrai, Gourville? Est-ce que tout n'est pas perdu? On ne sait rien? — Rien! — Mais le roi est troublé. — Vous l'êtes bien, vous. — Il peut me perdre. — Et vous? — L'ordre est livré, dit-on, de m'arrêter. — Qu'importe, si le roi est arrêté avant vous? — O mon Dieu, notre destinée à l'un ou à l'autre dépend donc d'un quart d'heure! — Non, monseigneur; de dix minutes. Écoutez : la première fusée va illuminer l'espace où nous sommes, qu'on vous entende crier *Vive le roi!* et qu'on vous voie sourire.

La fusée partit, et en tombant elle éclaira le château et ses quatre façades.

Appuyé sur Gourville, Fouquet, blafard dans son habit rouge, cria *Vive le Roi!* et sourit.

Tout retomba dans l'obscurité.

De nouveau la population de la fête se précipita dans les parterres sombres pour jouir du feu d'artifice, dont le foyer principal était le dôme de plomb du château.

Le roi suivit une allée éclairée aux lanternes, la seule qui le fût.

Il se mêla à la foule, qu'amusaient, en attendant mieux, des pots à feu décrivant des courbes du dôme à l'extrémité du parc, et des aigrettes qui pleuvaient en gouttes enflammées, et laissaient dans une profonde nuit.

Ces alternatives de jour et d'obscurité étaient ménagées pour les effets des pièces d'artifice.

L'illumination générale ne devait se produire qu'au signal du roi, après l'explosion des douze girandes ou gerbes.

Au moment d'une large percée de lumière, le roi se retourne et aperçoit Fouquet à deux pas derrière lui. Il lui sourit avec une grâce infinie. Sur ce simple sourire, Fouquet éprouve des remords. Il tourne la tête de douleur, mais il la ramène aussitôt avec épouvante en apercevant d'Artagnan, le commandant des mousquetaires, à ses côtés.

Comme cette explosion éblouissante était éteinte, deux mains différentes saisirent dans les ténèbres les deux poignets de Fouquet, qui sentit son cœur venir à rien. Il ferma les yeux.

En les rouvrant au rapide éclair d'un globe de flamme, il reconnut Gourville à sa droite, Pélisson à sa gauche. A l'heure du danger le poète était là pour mourir.

Nouvelles ténèbres, nouvelles terreurs. On glisse un papier à Gourville, qui le lit au fond de son chapeau à la lueur d'une bombe. « Fouquet est perdu, il n'a plus qu'une minute. A vous » ses amis de le sauver. » Gourville avale le papier.

C'était l'écriture de Mlle de La Vallière.

— Allez dire au roi, ordonne Gourville à Fouquet, de se placer sur la terrasse de la Grotte. A la troisième girande il est à nous. La première va s'élancer. Allez!

— Sire, de cette terrasse votre majesté jouirait d'une vue sans pareille, digne de son regard.

— Votre bon plaisir est un ordre, monsieur Fouquet. Je vous précède, messieurs.

Le roi passa : l'homme à la torche le suivait.

Ainsi que l'avaient disposé Gourville et ses complices, le roi se plaça sur la terrasse au milieu des conjurés, qui occupaient aussi les marches.

La première girande jaillit du dôme de plomb, qui, depuis cette formidable pyrotechnie, semble être encore tiède. — On vit en l'air le château de Vaux tout de feu; chef-d'œuvre de Torelli, cet architecte qui bâtissait avec du salpêtre, cimentait avec du soufre, et peignait avec des flammes aussi bien que Lebrun avec le pinceau.

A cette apparition, il y eut exaltation dans les bouches qui proféraient, ardent et unanime, le cri de *Vive le surintendant!*

Le surintendant eût donné la moitié de sa vie pour ne pas entendre ces hommages de mort.

Le roi pleurait de rage.

Durant cet enthousiasme et l'obscurité profonde qui accompagna cet embrasement, une femme tomba à genoux et pria tout bas pour l'ame du sieur Fouquet.

Gourville se pencha sur le surintendant, et lui dit : — Encore celle-ci, avant l'autre : Salut, premier ministre!

La seconde girande représenta un berceau de feu porté par des génies. Un bel enfant sortait le bras hors du berceau : le surintendant, le genou sur un nuage, remettait au futur dauphin les titres de propriété du château.

Cet emblème, qui couvrait le ciel, fut salué par les mille divinités liquides des bassins. Après avoir vomi de l'eau, elles lancèrent du feu. Neptune devint Pluton, son trident la fourche infernale, et les tritons les démons du Ténare. Plus loin les deux élémens luttent : l'étincelle et la pluie se confondent, le feu coule, l'eau s'embrase.

— A la troisième girande! crie-t-on, elle va partir! Le canon tonne déjà. On l'attend au milieu de la nuit la plus opaque, car tout est silencieux. L'eau a éteint le feu, ou plutôt l'eau s'est éteinte.

C'est le moment suprême. Gourville presse le surintendant sur

le cœur, l'embrasse tout baigné de larmes. Exactement costumé comme le roi, et à deux pas du roi, un homme est debout. Arracher l'un, pousser l'autre, et la conspiration est finie.

Un long murmure s'élève du fond des parterres et remonte jusqu'au roi, qui s'en informe ; murmure d'abord de surprise, puis de terreur, puis d'épouvante.

Tous les regards sont portés vers un point du ciel ; des doigts le désignent, et ces doigts ne s'abaissent plus.

Parmi les milliers d'étincelles qui ont poudré le ciel, une étincelle n'est pas retombée sur la terre, ne s'est pas éteinte, est restée. Elle luit, et sa lueur, rayon oblique, ruisselle sur les bras des femmes parés de mousseline blanche, sur les bras des hommes, glissans de soie et d'or.

Une comète! une comète! cri effrayant qui bondit de lèvres en lèvres et glace les cœurs.

Mis à nu par l'obscurité qui a succédé à la seconde gerbe, le ciel a dévoilé ses profondeurs, et dans ses abîmes une comète [1].

Fouquet lit son arrêt de mort dans le ciel.

Et Torelli, le magique artificier, l'Italien superstitieux, craignant d'avoir brisé une étoile, suspend un instant ses audacieuses opérations.

Les femmes s'évanouissent.

Et le grand roi, et Louis XIV, à la cour duquel l'astrologie règne encore, sent battre sa poitrine sous son cordon bleu, et, ne voulant pas rester davantage dans cette immense obscurité pleine d'évanouissemens et de cris, saisit, lance la torche enflammée.

Vaux, mille arpens de terrein, s'illuminent jusqu'aux dernières branches, jusqu'aux plus hautes feuilles. C'est le soleil, à midi, au mois d'août.

— Je ne m'attendais pas à celle-là, dit Gourville.

— Seigneur, ayez pitié de moi! murmura Fouquet.

Louis XIV se tourne vers le surintendant et lui tend la main.

[1] Historique. Cette comète se montra pendant le jugement de Fouquet. Voir les Mémoires du temps.

Fouquet la baise d'une lèvre morte, et le roi descend solennellement les marches de la terrasse.

Et la fête de Vaux fut finie.

Sœur de la poésie, la tradition rapporte que, dix-neuf ans après cette fête, qui est restée dans la mémoire des peuples comme une bataille, comme un incendie, un homme, secouant un flambeau sur sa tête, parut au château de Vaux et se promena du parc aux parterres, et des parterres aux cascades.

Cet homme laissait pleuvoir des cheveux blancs sur un masque de fer. Il demanda un morceau de pain à la porte du château, et une pierre moisie tomba à ses pieds ; cet homme eut soif, et lorsqu'il se baissa pour boire, il ne saisit qu'une couleuvre dans les bassins, où il n'y avait plus d'eau. Cet homme pleura toute la nuit comme Job. Au jour, il disparut pour les siècles.

Ce masque de fer était Fouquet.

Léon Gozlan.

CHRONIQUE DE PARIS.

Rien ne s'est encore décidé durant la semaine dernière, quant à la nomination définitive d'un nouveau gouverneur d'Alger. Mais, quoi qu'en aient pu dire quelques journaux, il est bien difficile qu'on en revienne à l'idée d'un gouvernement militaire, après avoir écarté le général Guilleminot, avec lequel on s'était conditionnellement engagé, et le débat n'est guère toujours qu'entre le duc de Bassano et le duc Decazes. C'est d'ailleurs le dernier qui, en depit de tout le mauvais vouloir du président du conseil, a conservé les meilleures chances. Les ministres doctrinaires l'épaulent au moins de toutes leurs forces. M. le duc Decazes est le général sous les drapeaux duquel ils ont commencé à servir. Il y aurait de leur part de l'ingratitude à ne point le pousser à ce poste, dont les énormes revenus lui seraient si nécessaires pour réparer les ruines de sa fortune, que de malheureuses entreprises industrielles ont récemment engloutie presque tout entière.

Le mouvement qui se prépare aux affaires étrangères, pour être différé, n'en sera que plus complet. Ce n'est plus seulement à quelques légations qu'on se propose de toucher; mais on songe sérieusement à remanier le personnel de la plupart des grandes ambassades.

Bien entendu qu'il ne s'agit nullement, comme on l'avait à tort prétendu, de déplacer M. de Talleyrand, qui restera immuable à Londres, du moins tant qu'il lui plaira.

Il est douteux que M. de Rayneval soit maintenu à Madrid après la réunion des cortès. Doué comme il est d'une merveilleuse souplesse, et habile surtout à louvoyer par des temps incertains, cet ambassadeur a pu être bon tant qu'il ne s'est agi dans la Péninsule que de naviguer sur

la mer encore tenable des révolutions ministérielles; mais il ne serait plus homme à lutter contre les vagues menaçantes des représentations nationales qu'on voit venir.

M. de Saint-Aulaire, ambassadeur tout littéraire, fatigué qu'il est de son séjour à Vienne, qui se fait, ainsi que les autres cours du Nord, peu aimable pour nos représentans, demande instamment qu'on le renvoie à Rome, dont ses inspirations historiques s'accommodaient beaucoup mieux.

Le général Sébastiani daignera-t-il aller à Naples? Cela dépend. Si le mariage de famille se décidait, son excellence se déciderait elle-même! Sinon, non. C'est qu'en cas de mariage, l'ambassade serait brillante et magnifique. Elle serait presque digne qu'un homme de l'importance et de la qualité du général Sébastiani se résignât à s'en charger. Outre les croix, les rubans et les dignités de toute sorte que l'heureux plénipotentiaire y recueillerait à pleines mains, il y serait aussi honoré de certains présens diplomatiques qui, pour se réduire, selon l'usage, en quelques dizaines de milliers d'écus, ne seraient point pourtant à mépriser.

Il a vaguement été aussi question du rappel de l'amiral Roussin. Voici pourquoi : Nos ambassadeurs près de la Porte ont généralement la manie de n'en faire qu'à leur tête. Comme la plupart de ses prédécesseurs, l'amiral Roussin, s'avise, dit-on, de prendre trop souvent conseil de lui-même, et de répondre avec une certaine irrévérence aux dépêches qu'on lui expédie de Paris—lorsqu'il lui plaît de répondre toutefois. Vous concevez que ces façons d'agir ne sont pas pour satisfaire M. de Rigny, ni le roi. Or, n'ignorant rien de ces mécontentemens, le maréchal Soult, en digne président du conseil, et en bon père qu'il est, devait naturellement veiller à ce que nos intérêts en Orient ne fussent point compromis faute d'ambassadeur. Aussi l'autre jour, dans un de ces beaux momens qu'on lui connaît, avec un mouvement d'éloquente naïveté pareil à celui qu'il eut à la chambre, lors de la célèbre discussion sur les traitemens des maréchaux, parlant à sa majesté de son dévouement et de celui de sa famille : « Sire! s'écria-t-il, pour vous servir, mon fils, le marquis de Dalmatie, irait, — le maréchal allait dire jusqu'au bout du monde! — Il lui sembla que c'était aller un peu loin, il s'arrêta donc; puis continuant : « Le marquis de Dalmatie, reprit-il, sire, pour vous servir, irait jusqu'à Constantinople! »

C'est qu'en effet le marquis de Dalmatie est bien homme à aller partout où il y aura pour lui une ambassade. Son zèle diplomatique est à toute épreuve. Il irait à Naples si le général Sébastiani le voulait bien. Il irait à Constantinople, quand même l'amiral Roussin ne le voudrait pas!

La fête donnée par M. Pozzo di Borgo, à l'occasion de l'anniversaire

de la naissance de son souverain, n'a été qu'un dîner d'hommes fort triste. Tous nos ministres, qui s'y trouvaient, n'y avaient été, on le pense bien, invités que par cette nécessité de bienséance qui les avait fait admettre, il y a quelques semaines, au dîner de M. le duc d'Orléans. Cette fête n'offrait, au surplus ainsi qu'un contraste plus frappant avec celle qui a eu lieu le 2 de ce mois, à Londres, chez le duc de Wellington, et où, parmi treize cents conviés, mille appartenaient à la haute aristocratie.

Toute la famille royale est actuellement en promenade; M. le duc d'Orléans n'était pas même attendu au dernier vendredi dansant de Mme l'ambassadrice d'Angleterre. Nos ministres ne sont plus au complet; l'un d'eux est déjà parti; d'autres vont, dit-on, le suivre. Mais, en vérité, cette désertion devient alarmante. Le faubourg Saint-Germain s'était d'abord retiré en masse. Voici maintenant tout le gouvernement qui nous abandonne. Si cela continue, il n'y aura bientôt plus personne à Paris que le peuple.

La nouveauté que nous a donnée le Théâtre-Français n'a paru ni bien neuve ni bien attachante. Les Dernières Scènes de la Fronde avaient failli déjà se jouer, il y a deux ans, sous le titre de Madame de Longueville; mais l'attentat du Pont-Royal, auquel on avait prétendu qu'elles étaient une allusion, en avaient fait ajourner la représentation, au grand déplaisir de l'auteur, qui avait prétendu, de son côté, que l'attentat du Pont-Royal n'était qu'une allusion au sujet de sa pièce.

Quoi qu'il en soit, Mme de Longueville, pour attendre si long-temps, et changer de titre, n'a gagné ni en intérêt ni en fortune.

Nous sommes passablement las des scènes historiques au théâtre; est-ce pourtant au moins un feuillet habilement découpé de notre histoire que l'ouvrage de M. Maillan? Nullement. Mais de trop justes critiques lui ont déjà prouvé qu'il n'avait rien compris de la Fronde pour que nous prenions la même peine. Qu'est-ce donc que cette pièce? Est-ce un drame? Pas davantage. Il n'y a pas là ombre de drame. La seule figure qui saillisse un peu de ce tableau maussade et décoloré, c'est Raguenet, grâce au jeu énergique et accentué de Beauvallet. D'ailleurs ce Raguenet est le même personnage que depuis quatre ans le bétail des imitateurs nous met à tout drame. C'est un de ces hommes pâles qui ne nous excèdent pas moins que la femme aux pas de laquelle ils s'attachent impitoyablement. C'est le Solitaire, qui voit tout, entend tout, sait tout et entre par toutes les portes; c'est le Didier de M. Victor Hugo, moins son ame et sa poésie; c'est l'Antony de M. Alexandre Dumas, moins sa vigueur et son acharnement. Bref, c'est tout, et ce n'est rien.

Les Dernières Scènes de la Fronde, convenablement assaisonnées de couplets, eussent eu cependant leur chance de succès au Vaudeville, où les hommes pâles jouissent encore d'une certaine faveur. Aussi pourquoi

M. Maillan, qui eût été là sur son terrain, n'a-t-il point fait de son drame un vaudeville historique?

L'Opéra-Comique, dont l'activité ne se relâche point, vient d'ajouter à son répertoire L'ANGELUS, petite pièce qui réunit en un seul acte tous les mérites poétiques du PRÉ AUX CLERCS. Vous y avez un châtelain et une châtelaine, un troubadour et une belle cousine, plus un chapelain, le personnel complet d'un fabliau. Le châtelain aime passionnément courir le cerf; mais, non moins jaloux que grand chasseur, avant de se mettre en campagne, il charge prudemment le chapelain de surveiller la châtelaine et de sonner l'*Angelus* à coups redoublés au cas où il y aurait péril en la demeure. Or, à peine le châtelain a-t-il tourné les talons qu'arrive, pour chasser aussi sur ses terres, un certain comte déguisé en troubadour, qui ne veut rien moins que s'emparer à la fois des deux cœurs de la châtelaine et de la belle cousine; mais le chapelain, qui fait bonne garde, sonne l'*Angelus* à point. Le baron, laissant là le cerf, accourt lui-même, furieux et prenant le troubadour en flagrant amour, le marie par force avec la belle cousine.

Je ne doute point que l'auteur de L'ANGELUS, M. Ader, homme d'esprit qu'il est, n'ait voulu parodier, dans cet opéra-comique, tous les opéras-comiques à châtelaines et à troubadours de ses devanciers. On ne saurait au moins demander à son poème plus de candeur et de naïveté. Les niaiseries de M. Planard lui-même ont à peine autant de grâce et de fraîcheur.

D'ailleurs la musique de ce nouvel opéra est fine, gracieuse et savante; elle fait honneur à M. Casimir Gide et ne dément aucune des espérances qu'avaient données ses airs de danse et son galop de LA TENTATION. Montée comme elle est, avec soin et avec goût, encadrée dans une jolie décoration gothique, et soutenue surtout par sa partition, cette pièce, venant en aide à LESTOCQ, permettra d'attendre sans trop d'impatience la traduction du BARBIER DE SÉVILLE de Rossini.

MARIE TUDOR et LUCRÈCE BORGIA, les deux derniers drames de M. Victor Hugo, ont été repris pendant la semaine à la Porte-Saint-Martin; mais trop de représentations encore récentes en avaient épuisé le succès, pour que, par ce temps d'excessive chaleur, il leur fût possible d'attirer la même affluence que dans leur nouveauté. Beaucoup de leurs admirateurs ont voulu cependant revoir ces deux ouvrages, autour desquels se sont livrés tant de combats, et c'est dire assez qu'ils ne se sont nullement joués dans le désert.

On se demande vraiment avec effroi ce qu'il faudra à nos poètes à venir de bonheur ou de malheurs inouïs, de chances extroardinaires, pour intéresser à leurs débuts l'attention publique, quand déjà de nos jours la litté-

rature, qui s'encombre encore à chaque instant davantage, ne jette plus au milieu des bruits du siècle de nom nouveau dont le retentissement se prolonge au-delà d'une matinée.

Ainsi quel livre en ce moment pouvait se promettre d'exciter au moins la curiosité, si ce n'est celui de M. Hippolyte Raynal, ce pauvre jeune poète, que sa faute et sa condamnation firent presque célèbre, il y a quatre ans, durant son procès. Dans ce livre, qu'il intitule MALHEUR ET POÉSIE (1), il se confesse à nous sans réticence; il ne vous cache rien de son erreur, mais il en recherche ingénument les circonstances atténuantes; il plaide avec franchise sa défense; il va plus loin, il accuse la société à son tour! Il l'interroge! Il veut savoir si elle aussi n'a pas été coupable envers lui. Ce n'est plus cette fois un rêveur désintéressé qui s'en prend à la loi et la discute philosophiquement, c'est la victime de la loi, c'est le condamné lui-même qui lève vers nous ses mains, où les fers ont laissé leur empreinte, et nous crie : « Voici ce qu'était mon crime, et voici comment m'ont puni vos juges! » Ce plaidoyer n'était-il pas bien digne qu'on s'en occupât? Mais qui s'inquiète des malheurs et de la poésie d'Hippolyte Raynal? « MALHEUR ET POÉSIE, se dit-on dédaigneusement, ah! ce sont des vers, » et voilà qu'on laisse cette œuvre singulière s'enfouir sous le monceau de ces fades recueils poétiques qui se produisent chaque matin pour mourir le soir en la compagnie des romans historiques de la veille.

Il n'était pourtant ni poète vulgaire ni méchant homme celui qui, nous contant sa vie et nous parlant de son enfance, nous dit, à propos d'une maladie dont il faillit mourir à dix ans : « C'eût été finir à point. Lorsque la fièvre chaude me prit, je pouvais avoir dix ans. Je n'avais fait de mal à personne. Mon ciel se couvrait : la tombe m'eût mis à couvert des affreuses tempêtes qui m'assaillirent plus tard; » et qui plus loin, jetant un long regard en arrière vers les lieux où s'écoulèrent innocentes et pures ses premières années, s'écrie tristement : « En revoyant l'empreinte de mes petits pieds nus, je ne puis m'empêcher de m'attendrir en songeant que ce n'était point au mal qu'ils allaient, et que c'est là qu'ils ont été contraints d'arriver. »

Certes, l'ame qui a gardé de si bonnes larmes après tant d'épreuves amères, n'était point née mauvaise, et il y a bien de la vraie poésie dans l'expression de ces touchans souvenirs. Certes, celui dont la vie a été si dure et semée de tant de piéges, celui que ses parens ont abandonné à lui-même tout enfant, et qui n'a fini par succomber que poussé par la faim et le désespoir, certes celui-là a bien eu le droit de s'écrier encore après sa chute :

« Oh! la loi dont se targuent si fièrement ceux qui sont à même de l'é-

(1) Chez Perrotin, rue des Filles-Saint-Thomas, n° 1.

luder ou de ne la jamais enfreindre, la loi si savamment industrieuse à découvrir le crime commis, ne ferait-elle pas bien aussi de prémunir contre les causes qui le font commettre? Elle surprend le secret, à la bouche, aux yeux, aux gestes d'un coupable. Que n'agit-elle de façon à n'avoir point à surprendre de pareils secrets? Mais non. Elle attend le crime, la loi, et ne le prévient pas. Elle ne daigne point porter ses investigations jusque dans l'estomac vide où le tourment l'élabore. Qu'une fièvre d'inanition pousse au cerveau d'un misérable des miasmes irritans; que ce misérable arrache de son front en délire une idée-poignard et la fasse briller aux yeux de la loi en lui criant : Pitié! il la trouvera impassible tant qu'elle n'aura point vu de sang près de la lame. Elle ne protége point la vertu mourante, la loi; mais elle la fouille du glaive quand la nécessité l'a jetée morte devant son piédestal. »

Vraiment cette page se peut lire après les pages de notre dernière livraison, où M. Victor Hugo plaidait une cause pareille si éloquemment; et ce n'est pas là, selon nous, un médiocre éloge que nous faisons de M. Hippolyte Raynal. C'est que l'intérêt du fond n'est pas seulement ce que nous recommandons de son livre, nous en louons aussi sincèrement le style, vigoureux et imagé, qui ne pèche guère que par un peu de prétention et l'abus de la force.

Bien qu'il faille reconnaître aussi un talent réel dans les vers de M. Hippolyte Raynal, nous leur préférons cependant sa prose. Il s'en est fait un instrument plus docile et qui traduit mieux toute sa pensée.

— Il a paru cette semaine un nouveau roman dans le genre dit historique, Marie de Médicis, par M. Lottin de Laval. Nous examinerons dans notre prochaine livraison la valeur et la portée de ce livre.

— La collection des Œuvres de M. Charles Nodier vient de s'accroître d'un volume fort important, et qui mérite une étude sérieuse; nous voulons parler des Notions de Linguistique, que le libraire Renduel vient de mettre en vente, et que nous examinerons un autre jour.

ÉTUDE PHILOSOPHIQUE [1].

SÉRAPHÎTA.

Les anges sont blancs.
[*Histoire intellectuelle de Louis Lambert.*]

IV.

SÉRAPHÎTA-SÉRAPHÎTUS.

Quoique Wilfrid voulût s'éloigner, il demeura pendant quelques momens debout, occupé à regarder la lumière qui brillait par les fenêtres du château suédois.

—Qu'ai-je donc vu? se demandait-il. Non, ce n'est pas une simple créature, mais toute une création. De ce monde, entrevu à travers des voiles et des nuages, il me reste des retentissemens semblables aux souvenirs d'une douleur dissipée, ou pareils aux éblouissemens causés par ces rêves dans lesquels nous entendons le gémissement des générations passées, qui se mêle aux voix harmonieuses des sphères élevées où tout est lumière et amour. Veillé-je?

(1) Voir la première livraison du tome VI.

Suis-je encore endormi? Ai-je gardé mes yeux de sommeil, ces yeux devant lesquels de lumineux espaces se reculent indéfiniment, et qui suivent les espaces? Malgré le froid de la nuit, ma vie est encore en feu. Allons au presbytère! Entre le pasteur et sa fille, je pourrai rasseoir mes idées.

Mais il ne quitta pas encore la place d'où sa vue pouvait plonger dans le salon de Séraphîta. Cette mystérieuse créature semblait être le centre rayonnant d'un cercle qui formait autour d'elle une atmosphère plus étendue que ne l'est celle des autres êtres, et quiconque y entrait subissait, le pouvoir d'un tourbillon de clartés et de pensées dévorantes. Obligé de se débattre contre cette inexplicable force, Wilfrid n'en triompha pas sans de grands efforts; mais, après avoir franchi l'enceinte de cette maison, il reconquit son libre arbitre, marcha précipitamment vers le presbytère, et se trouva bientôt sous la haute voûte en bois qui servait de péristyle à l'habitation de M. Becker. Il ouvrit la première porte, garnie de nœver, contre laquelle le vent poussait la neige, et frappa vivement à la seconde, en disant : — Voulez-vous me permettre de passer la soirée avec vous, monsieur Becker?

— Oui, crièrent deux voix qui confondirent leurs intonations.

En entrant dans le parloir, Wilfrid revint par degrés à la vie réelle. Il salua fort affectueusement Minna, serra la main de M. Becker, et promena ses regards sur un tableau dont les images calmèrent les convulsions de sa nature physique, chez laquelle s'opérait un phénomène comparable à celui qui saisit parfois les hommes habitués à de longues contemplations.

Si quelque pensée vigoureuse enlève sur ses ailes de chimère un savant ou un poète, et l'isole parfaitement des circonstances extérieures qui l'enserrent ici-bas, en lui faisant parcourir les régions sans bornes où les plus immenses collections de faits deviennent des abstractions, où les plus vastes ouvrages de la nature sont des images; malheur à lui quand un bruit soudain frappe ses sens et rappelle dans sa prison d'os et de chair cette ame voyageuse, alors si éloignée! Le choc de ces deux puissances, le corps et l'esprit, dont l'une participe de l'invisible action de la foudre, et l'autre

partage avec la nature sensible cette molle résistance qui défie momentanément la destruction; ce combat, ou mieux cet horrible accouplement engendre des souffrances inouïes. Le corps a redemandé la flamme qui le consume, et la flamme a ressaisi sa proie; mais cette fusion ne s'opère pas sans les bouillonnemens, les explosions, les tortures dont la chimie nous offre de visibles témoignages, quand se séparent deux principes ennemis qu'elle s'était plu à réunir.

Or, depuis quelques jours, lorsque Wilfrid entrait chez Séraphîta, son corps y tombait dans un gouffre. Par un seul regard, cette singulière créature l'entraînait, en esprit, dans la sphère où la méditation entraîne le savant, où la prière transporte l'ame religieuse, où la vision emmène un artiste, où le sommeil emporte quelques hommes; car à chacun sa voie pour aller aux abîmes supérieurs, à chacun son guide pour s'y diriger, à tous la souffrance au retour. Là seulement se déchirent les voiles et se montre à nu la Révélation, ardente et terrible confidence d'un monde inconnu, dont l'esprit ne rapporte ici-bas que des lambeaux. Pour Wilfrid, une heure passée près de Séraphîta ressemblait souvent à ce délicieux songe qu'affectionnent et que désirent incessamment les thériakis, et où chaque papille nerveuse devient le centre d'une jouissance rayonnante. Il en sortait brisé comme une jeune fille qui s'est épuisée à suivre la course d'un géant. Le froid commençait à calmer par ses flagellations aiguës la trépidation morbide que lui causait la combinaison de ses deux natures violemment disjointes; puis il revenait au presbytère, attiré près de Minna par le spectacle de la vie vulgaire dont il avait soif, autant qu'un aventurier d'Europe peut avoir soif de la patrie, quand la nostalgie le saisit au milieu des féeries orientales qui l'ont séduit.

En ce moment, plus fatigué qu'il ne l'avait jamais été, cet étranger tomba dans un fauteuil, et regarda pendant quelque temps autour de lui, comme un homme qui s'éveille. M. Becker, accoutumé sans doute, aussi bien que sa fille, à l'apparente bizarrerie de leur hôte, continuèrent tous deux à travailler.

Le parloir avait pour ornement une collection des insectes et des coquillages de la Norwége. Ces curiosités, habilement disposées sur le fond jaune du sapin qui boisait les murs, y formaient une riche tapisserie à laquelle la fumée du tabac avait imprimé ses teintes fuligineuses. Au fond, et en face de la porte principale, s'élevait un poêle énorme en fer forgé qui, soigneusement frotté par la servante, brillait comme s'il eût été d'acier poli.

Assis dans un grand fauteuil en tapisserie, près de ce poêle, devant une table, et les pieds dans une espèce de chancelière, M. Becker lisait un in-folio placé sur d'autres livres comme sur un pupitre; à sa gauche était un broc de bière et un verre; à sa droite une lampe fumeuse, entretenue par de l'huile de poisson. Le ministre paraissait âgé d'une soixantaine d'années. Sa figure appartenait à ce type affectionné par les pinceaux de Rembrandt : c'étaient bien ces petits yeux vifs, enchâssés par des cercles de rides et surmontés d'épais sourcils grisonnans; ces cheveux blancs qui s'échappent en deux lames floconneuses de dessous un bonnet de velours noir; ce front large et chauve; cette coupe de visage que l'ampleur du menton rend presque carrée; puis ce calme profond qui dénote à l'observateur une puissance quelconque, soit la royauté que donne l'argent, soit le pouvoir tribunitien du bourgmestre, soit la conscience de l'art, ou la force cubique de l'ignorance heureuse. Ce beau vieillard, dont l'embonpoint annonçait une santé robuste, était enveloppé dans une robe de chambre en drap grossier naïvement orné de sa lisière. Il tenait gravement à sa bouche une longue pipe en écume de mer, et lâchait par temps égaux la fumée du tabac, en en suivant d'un œil distrait les fantasques tourbillons, occupé sans doute à s'assimiler par quelque méditation digestive les pensées de l'auteur dont il lisait les œuvres.

De l'autre côté du poêle et près d'une porte qui communiquait à la cuisine, Minna se voyait indistinctement dans le brouillard produit par la fumée, à laquelle elle paraissait habituée. Devant elle, sur une petite table, étaient les ustensiles nécessaires à une ouvrière, une pile de serviettes, des bas à raccommoder, et une lampe semblable à celle qui faisait reluire les pages blanches du

livre dans lequel son père semblait absorbé. Sa figure fraîche, à laquelle des contours délicats imprimaient une grande pureté physique, était en harmonie avec la candeur exprimée sur son front blanc et dans ses yeux clairs. Elle se tenait droite sur sa chaise en se penchant un peu vers la lumière pour y mieux voir, et montrait, à son insu, la beauté de son corsage. Elle était déjà vêtue, pour la nuit, d'un peignoir en toile de coton blanche. Un simple bonnet de percale, sans autre ornement qu'une ruche de même étoffe, enveloppait sa chevelure. Comme beaucoup de femmes, elle paraissait plongée dans quelque contemplation secrète qui ne l'empêchait pas de compter les fils de sa serviette ou les mailles de son bas. Elle offrait ainsi l'image la plus complète, le type le plus vrai de la femme destinée aux œuvres terrestres, dont le regard pourrait percer les nuées du sanctuaire, mais qu'une pensée à la fois humble et charitable maintient à hauteur d'homme.

Wilfrid s'était jeté sur un fauteuil, entre ces deux tables; il contemplait avec une sorte d'ivresse ce tableau plein d'harmonies, et auquel les nuages de fumée ne messeyaient point. La seule fenêtre qui éclairât ce parloir pendant la belle saison était soigneusement close. En guise de rideaux, une vieille tapisserie, fixée sur un bâton, pendait en formant de gros plis. Là, rien de pittoresque, rien d'éclatant, mais une simplicité rigoureuse, une bonhomie vraie, le laisser-aller de la nature, et toutes les habitudes d'une vie domestique sans troubles ni soucis. Beaucoup de demeures ont l'apparence d'un rêve; l'éclat du plaisir qui passe semble y cacher des ruines sous le froid sourire du luxe; mais ce parloir était sublime de réalité, harmonieux de couleur, et réveillait les idées patriarcales d'une vie pleine et recueillie. Le silence n'était troublé que par les trépignemens de la servante occupée à préparer le souper, et par les frissonnemens du poisson séché qu'elle faisait frire dans le beurre salé, suivant la méthode du pays.

— Voulez-vous fumer une pipe? dit le pasteur en saisissant un moment où il crut que Wilfrid pouvait l'entendre.

— Merci, cher monsieur Becker, répondit-il.

— Vous semblez aujourd'hui plus souffrant que vous ne l'êtes

ordinairement, lui dit Minna que frappa la faiblesse dont témoignait la voix de l'étranger.

— Je suis toujours ainsi quand je sors du château.

Minna tressaillit.

— Il est habité par une étrange personne, monsieur le pasteur, reprit-il après une pause. Depuis six mois que je suis dans ce village, je n'ai point osé vous adresser de questions sur elle, et suis obligé de me faire violence aujourd'hui pour vous en parler. J'ai commencé par regretter bien vivement de voir mon voyage interrompu par l'hiver, et d'être forcé de demeurer ici; mais maintenant, et depuis ces deux derniers mois surtout, chaque jour les chaînes qui m'attachent à Jarvis se sont plus fortement rivées. J'ai peur d'y finir mes jours. Vous savez comment j'ai rencontré Séraphîta, quelle impression me fit son regard et sa voix, enfin comment je fus admis chez elle qui ne veut recevoir personne. Dès le premier jour, je revins ici pour vous demander des renseignemens sur cette créature mystérieuse. Là commença pour moi cette série d'enchantemens...

— D'enchantemens! s'écria le pasteur en secouant les cendres de sa pipe dans un plat grossier plein de sable qui lui servait de crachoir. Existe-t-il des enchantemens?

— Certes, vous qui lisez en ce moment si consciencieusement le livre des Incantations de Jean Wier, vous comprendrez l'explication que je puis vous donner de mes sensations, reprit aussitôt Wilfrid. Si l'on étudie attentivement la nature dans ses grandes révolutions comme dans ses plus petites œuvres, il est impossible de ne pas reconnaître l'impossibilité d'un enchantement, en donnant à ce mot sa véritable signification. L'homme ne crée pas de forces, il emploie la seule qui existe, et qui les résume toutes, le mouvement, souffle incompréhensible du souverain fabricateur des mondes. Les espèces sont trop bien séparées pour que la main humaine puisse les confondre; et le seul miracle dont elle était capable s'est accompli dans la combinaison de deux substances ennemies. Encore la poudre est-elle germaine de la foudre! Quant à faire surgir une création soudaine? toute création exige du temps,

et le temps n'avance ni ne recule sous le doigt. Ainsi, en dehors de nous la nature plastique obéit à des lois dont aucune main d'homme n'intervertira ni l'ordre ni l'exercice. Mais, après avoir ainsi fait la part de la matière, il serait déraisonnable de ne pas reconnaître en nous l'existence d'un monstrueux pouvoir dont les effets sont tellement incommensurables que les générations connues ne les ont pas encore parfaitement classés. Je ne vous parle pas de la faculté de tout abstraire et de contraindre la nature à se renfermer dans le Verbe; acte gigantesque auquel le vulgaire ne réfléchit pas plus qu'il ne songe au mouvement; mais qui a conduit les théosophes indiens à expliquer la création par un verbe, auxquels ils ont donné la puissance inverse. La plus petite portion de leur nourriture, un grain de riz, d'où sort une création, et dans lequel cette création se résume alternativement, leur offrait une si pure image du verbe créateur et du verbe abstracteur, qu'il était bien simple d'appliquer ce système à la production des mondes. La plupart des hommes devaient se contenter du grain de riz semé dans le premier verset de toutes les Genèses. Saint Jean, disant que le Verbe était en Dieu, n'a fait que compliquer la difficulté. Mais la granification, la germination et la floraison de nos idées est peu de chose, si nous comparons cette propriété, partagée entre beaucoup d'hommes, à la faculté tout anormale de communiquer à cette propriété des forces plus ou moins actives par je ne sais quelle concentration, de la porter à une troisième, à une neuvième, à une vingt-septième puissance, de la faire mordre ainsi sur des masses, et d'obtenir des résultats magiques en condensant les effets de la nature. Or je nomme des enchantemens ces exorbitantes actions jouées entre deux membranes sur la toile de notre cerveau. Il se rencontre des êtres humains qui, dans la nature inexplorée et nommée le monde moral, sont armés de ces facultés inouïes, comparables à la terrible puissance que possèdent les gaz, les acides ou les sels dans le monde physique, et qui se combinent avec sur d'autres êtres, les pénètrent comme cause active et produisent en eux des sortiléges contre lesquels ces pauvres

ilotes sont sans défense. Ils les enchantent, les dominent, les réduisent à un horrible vasselage, et font peser sur eux les magnificences et le sceptre d'une nature supérieure, en agissant tantôt à la manière de la torpille qui électrise et engourdit le pêcheur; tantôt comme une dose de phosphore qui exalte la vie et en accélère la projection; tantôt comme l'opium qui endort la nature corporelle, dégage l'esprit de ses liens, le laisse voltiger sur le monde, le lui montre à travers un prisme, et lui en extrait la pâture qui lui plaît le plus; tantôt enfin comme la catalepsie qui annule toutes les facultés au profit d'une seule vision. Les miracles, les enchantemens, les incantations, les sortiléges, enfin les actes improprement appelés surnaturels, ne sont possibles et ne peuvent s'expliquer que par le despotisme avec lequel *un autre* nous contraint à subir les effets d'une optique mystérieuse qui grandit, rapetisse, exalte la création, la fait mouvoir en nous à son gré, nous la défigure ou nous l'embellit, nous ravit au ciel ou nous plonge en enfer, les deux termes par lesquels s'expriment l'extrême plaisir et l'extrême douleur. Ces phénomènes sont en nous, et non au dehors. Or, l'être que nous nommons Séraphîta me semble un de ces rares et terribles démons auxquels il est donné d'étreindre les hommes, de presser la nature et d'entrer en partage avec l'occulte pouvoir de Dieu. Le cours de ses enchantemens a commencé chez moi par le silence qui m'était imposé. Chaque fois que j'osais vouloir vous interroger sur elle, il me semblait que j'allais révéler un secret dont je devais être l'incorruptible gardien; chaque fois que j'ai voulu vous questionner, un sceau brûlant s'est posé sur mes lèvres; et j'étais le ministre involontaire de cette mystérieuse défense. Vous me voyez ici, pour la centième fois, abattu, brisé, pour avoir été jouer avec ce monde hallucinateur; une fille douce et frêle pour vous deux, mais pour moi la magicienne la plus dure, une sorcière qui, dans sa main droite, porte un appareil invisible pour agiter le globe, et dans sa main gauche la foudre pour tout dissoudre à son gré. Enfin je ne sais plus regarder son front, il est d'une insupportable clarté. Mais je côtoie trop inhabilement depuis quelques jours les abîmes de la folie,

pour ne pas parler. Donc je saisis le moment où j'ai le courage de résister à ce monstre qui m'entraîne après lui, sans me demander si je puis suivre son vol. Qui est-elle? l'avez-vous vue jeune, est-elle née jamais, a-t-elle eu des parens? Est-elle enfantée par la conjonction de la glace et du soleil, car elle glace et brûle? Elle se montre et se retire comme une vérité jalouse! Elle m'attire et me repousse, elle me donne tour à tour la vie et la mort, je l'aime et je la hais. Je ne puis plus vivre ainsi, je veux être tout-à-fait ou dans le ciel ou dans l'enfer.

M. Becker gardait d'une main sa pipe toute chargée, et de l'autre le couvercle sans le remettre; il écoutait Wilfrid d'un air mystérieux, en regardant par instans sa fille, qui paraissait comprendre ce langage, en harmonie avec l'être qui l'inspirait. Wilfrid était beau comme Hamlet résistant à l'ombre de son père, et avec laquelle il converse, en la voyant se dresser pour lui seul, au milieu des vivans.

— Ceci ressemble fort au discours d'un homme amoureux! dit naïvement le bon pasteur.

— Amoureux! reprit Wilfrid, oui, selon les idées vulgaires. Mais, mon cher monsieur Becker, aucun mot ne peut exprimer la frénésie avec laquelle je me précipite vers cette sauvage créature.

— Vous l'aimez donc? dit Minna d'un ton de reproche.

— Mademoiselle, j'éprouve des tremblemens si singuliers quand je la vois, et de si profondes tristesses quand je ne la vois plus, que, chez tout homme, de telles émotions annonceraient l'amour; mais ce sentiment rapproche ardemment les êtres, tandis que, toujours entre elle et moi, s'ouvre je ne sais quel abîme dont je sens le froid quand je suis en sa présence, et dont je n'ai plus la conscience quand je suis loin d'elle. Je la quitte toujours plus désolé, mais je reviens toujours avec plus d'ardeur, comme les savans qui cherchent un secret, et que la nature repousse; comme le peintre qui veut mettre la vie sur une toile, et se brise avec toutes les ressources de l'art dans cette vaine tentative.

— Monsieur, répondit naïvement la jeune fille, tout cela me paraît bien juste.

— Comment pouvez-vous le savoir, Minna? demanda le vieillard.

— Ah! mon père, si vous aviez été ce matin avec nous sur les sommets du Falberg, et que vous l'eussiez vue priant, vous ne me feriez pas cette question! Vous diriez, comme M. Wilfrid, quand il l'aperçut pour la première fois dans notre temple, c'est le Génie de la Prière.

Ces derniers mots furent suivis d'un moment de silence.

— Ah! certes, reprit Wilfrid, elle n'a rien de commun avec les créatures qui s'agitent dans les trous de ce globe.

— Sur le Falberg! s'écria le vieux pasteur. Mais comment avez-vous fait pour y parvenir?

— Je n'en sais rien, répondit Minna. Ma course est maintenant pour moi comme un rêve dont on se souvient! Je n'y croirais peut-être point sans ce témoignage matériel.

Elle tira la fleur de son corsage et la montra. Tous trois restèrent les yeux attachés sur la jolie saxifrage encore fraîche, qui, bien éclairée par deux lampes, brilla dans le nuage de fumée comme une autre lumière.

— Voilà qui est surnaturel! dit le vieillard.

— Un abîme! fit Wilfrid.

— Elle embaume et me donne le vertige, s'écria Minna. Je crois encore entendre sa parole qui est la musique de la pensée, comme je vois encore la lumière de son regard qui est l'amour.

— De grâce, mon cher monsieur Becker, dites-moi la vie de cette énigmatique fleur humaine dont cette touffe mystérieuse me semble être l'image.

— Mon cher hôte, répondit le vieillard en lâchant une bouffée de tabac, pour vous expliquer la naissance de cette créature, il est nécessaire de vous débrouiller les nuages de la plus obscure de toutes les doctrines chrétiennes, et il n'est pas facile d'être clair en parlant de la plus incompréhensible des révélations, le dernier éclat de foi qui ait, dit-on, rayonné sur notre tas de boue. Connaissez-vous SWEDENBORG?

— Oui, de nom seulement; mais de lui, de ses livres, de sa religion, rien.

— Hé bien! je vais vous raconter SWEDENBORG en entier.

Après une pause pendant laquelle le pasteur parut recueillir ses souvenirs, il reprit en ces termes :

— Emmanuel de SWEDENBORG est né à Upsal, en Suède, dans le mois de janvier 1688, suivant quelques auteurs; en 1689, suivant son épitaphe. Son père était évêque de Skara. Il vécut quatre-vingt-cinq années, sa mort étant arrivée à Londres le 29 mars 1772. Je me sers de cette expression pour exprimer un simple changement d'état; car, selon ses disciples, SWEDENBORG aurait été vu à Jarvis postérieurement à cette date.

— Permettez, mon cher monsieur Wilfrid, dit M. Becker en faisant un geste pour prévenir toute interruption, je raconte des faits sans les affirmer, sans les nier. Écoutez! et après, vous penserez de tout ceci ce que vous voudrez. Je vous préviendrai lorsque je jugerai, critiquerai, discuterai les doctrines, afin de constater ma neutralité intelligentielle entre la raison et *lui !*

La vie d'Emmanuel SWEDENBORG fut scindée en deux parts De 1688 à 1745, le baron Emmanuel de SWEDENBORG apparut dans le monde comme un homme du plus vaste savoir, estimé, chéri pour ses vertus, toujours irréprochable, constamment utile. Tout en remplissant de hautes fonctions en Suède, il a publié de 1709 à 1740, sur la minéralogie, la physique, les mathématiques et l'astronomie, des livres nombreux et solides qui ont éclairé le monde savant. Il a inventé la méthode de bâtir des bassins propres à recevoir les vaisseaux; il a écrit sur les questions les plus importantes, depuis la hauteur des marées jusqu'à la position de la terre; il a trouvé tout à la fois les moyens de construire de meilleures écluses, et des procédés plus simples pour l'extraction des métaux; enfin, il ne s'est pas occupé d'une science sans lui faire faire un progrès. Il étudia pendant sa jeunesse les langues hébraïque, grecque, latine, et les langues orientales dans la connaissance desquelles il fut si versé, que plusieurs professeurs célèbres l'ont consulté souvent, et qu'il put reconnaître

en Asie et dans la Tartarie les vestiges du plus ancien livre de la Parole, nommé *les Guerres de Jehovah*, et *les Énoncés*, dont il est parlé par Moïse dans les *Nombres* (XXI, 14, 15, 27—30); par Josué, par Jérémie et par Samuël. *Les Guerres de Jehovah* seraient la partie historique, et *les Énoncés* la partie prophétique de ce livre antérieur à la *Genèse*. SWEDENBORG a même affirmé que le *Yaschar*, ou le *Livre du Juste*, mentionné par Josué, était dans la Tartarie-Orientale, avec le culte des Correspondances. Un Français a, dit-on, récemment justifié les prévisions de SWEDENBORG, en annonçant avoir trouvé à Bagdad plusieurs parties de la Bible inconnues en Europe. Lors de la discussion presque européenne que souleva le magnétisme animal à Paris, et à laquelle presque tous les savans prirent une part active, en 1785, M. le marquis de Thomé vengea la mémoire de SWEDENBORG en relevant des assertions échappées aux commissaires nommés par le roi de France pour examiner le magnétisme. Ces messieurs prétendaient qu'il n'existait aucune théorie de l'aimant, tandis que SWEDENBORG s'en était occupé dès l'an 1720. M. de Thomé saisit cette occasion pour démontrer les causes de l'oubli dans lequel les hommes les plus célèbres laissaient le savant Suédois afin de pouvoir fouiller ses trésors et s'en aider pour leurs travaux. « Quelques-uns des plus illustres, dit M. de Thomé en faisant allusion à la *Théorie de la Terre*, par Buffon, ont la faiblesse de se parer des plumes du paon sans lui en faire hommage. » Enfin, il prouva par des citations victorieuses, tirées des œuvres encyclopédiques de SWEDENBORG, que ce grand prophète avait devancé de plusieurs siècles la marche lente des sciences humaines. Il suffit, en effet, de lire ses œuvres philosophiques et minéralogiques, pour en être convaincu. Dans tel passage, il se fait le précurseur de la chimie actuelle, en annonçant que les productions de la nature organisée sont toutes décomposables, et que l'eau, l'air, le feu, *ne sont pas des élémens :* dans tel autre, il va par quelques mots au fond des mystères magnétiques dont il ravit ainsi la première connaissance à Mesmer.

— Enfin, voici de lui, dit M. Becker en montrant une longue

planche attachée entre le poêle et la croisée, et sur laquelle étaient des livres de toutes grandeurs, voici dix-sept ouvrages différens, dont un seul, ses œuvres philosophiques et minéralogiques publiées en 1734, ont trois volumes in-folio. Ces productions, qui attestent les connaissances positives et réelles de SWEDENBORG, m'ont été données par M. Séraphîtüs, son cousin, père de Séraphîta.

En 1740, SWEDENBORG tomba dans un silence absolu, d'où il ne sortit que pour quitter ses occupations temporelles, et penser exclusivement au monde spirituel. Il reçut les premiers ordres du ciel en 1745. Voici comment il a raconté sa vocation :

Un soir, à Londres, après avoir dîné de grand appétit, un brouillard épais se répandit dans sa chambre. Quand les ténèbres se dissipèrent, une créature qui avait pris la forme humaine se leva du coin de sa chambre et lui dit d'une voix terrible : *Ne mange pas tant!* Il fit une diète absolue. La nuit suivante le même homme vint, rayonnant de lumière, et lui dit : *Je suis envoyé par Dieu qui t'a choisi pour expliquer aux hommes le sens de sa parole et de ses créations. Je te dicterai ce que tu dois écrire.* La vision dura peu de momens. LE SEIGNEUR était, disait-il, vêtu de pourpre. Pendant cette nuit, les yeux de son *homme intérieur* furent ouverts et disposés pour voir dans le Ciel, dans le Monde des Esprits et dans les Enfers ; trois sphères différentes, où il rencontra des personnes de sa connaissance, dont les unes avaient péri dans leur forme humaine depuis long-temps, les autres depuis peu.

Dès ce moment SWEDENBORG a constamment vécu de la vie des Esprits, et resta dans ce monde comme l'envoyé de Dieu.

Si sa mission lui fut contestée par les incrédules, sa conduite fut évidemment celle d'un être supérieur à l'humanité. D'abord, quoique borné par sa fortune au strict nécessaire, il a donné des sommes immenses, et notoirement relevé dans plusieurs villes de commerce de grandes maisons tombées ou qui allaient faillir. Enfin, aucun de ceux qui firent un appel à sa générosité ne s'en alla sans être aussitôt satisfait.

Un Anglais incrédule s'est mis à sa poursuite, l'a rencontré à

Paris et a raconté que chez lui les portes restaient constamment ouvertes. Un jour, son domestique s'étant plaint de cette négligence, qui l'exposait à être soupçonné des vols dont ils seraient immanquablement victimes : — Qu'il soit tranquille, dit SWEDENBORG en souriant, je lui pardonne sa défiance ; car il ne voit pas le gardien qui veille à ma porte. En effet, jamais, en quelque pays qu'il habitât, il ne ferma ses portes, et rien ne fut perdu chez lui.

A Gothembourg, ville située à soixante milles de Stockholm, il annonça, trois jours avant l'arrivée du courrier, l'incendie et l'heure précise de l'incendie qui ravageait Stockholm, en faisant observer que sa maison n'était pas brûlée ; ce qui était vrai.

La reine de Suède dit à Berlin, au roi son frère, qu'une de ses dames étant assignée pour payer une somme qu'elle savait avoir été rendue par son mari avant sa mort, mais n'en trouvant pas la quittance, alla chez SWEDENBORG et le pria de demander à son mari où pouvait être la preuve du paiement. Le lendemain, SWEDENBORG lui indiqua l'endroit où était la quittance ; mais comme, suivant le désir de cette dame, il avait prié le défunt de lui apparaître, celle-ci vit en songe son mari vêtu de la robe de chambre qu'il portait avant de mourir, et qui lui montra la quittance dans l'endroit désigné par SWEDENBORG et où elle était effectivement cachée.

Un jour, en s'embarquant à Londres dans le navire du capitaine Dixon, il entendit une dame qui demandait si l'on avait fait beaucoup de provisions : — Il n'en faut pas tant, répondit-il ; dans huit jours, à deux heures, nous serons dans le port de Stockholm. Ce qui arriva.

L'état de vision dans lequel SWEDENBORG se mettait à son gré, relativement aux choses de la terre, et qui étonna tous ceux qui l'approchèrent par des effets merveilleux, n'était qu'une faible application de sa faculté de voir les cieux. Parmi ces visions, celles où il raconte ses voyages dans les TERRES ASTRALES, ne sont pas les moins curieuses, et ses descriptions doivent nécessairement surprendre par la naïveté des détails. Un homme dont la portée

scientifique est incontestable, et qui réunissait en lui la conception, la volonté, l'imagination, aurait certes inventé mieux, s'il eût inventé. La littérature fantastique des Orientaux n'a rien qui puisse donner une idée de cette œuvre étourdissante et pleine de poésies en germe, s'il est permis de comparer une œuvre de croyance aux œuvres de la fantaisie arabe. L'enlèvement de SWEDENBORG par l'ange qui lui servit de guide dans son premier voyage est d'une sublimité qui dépasse, de toute la distance que Dieu a mise entre la terre et le soleil, celle des épopées de Klopstock, de Milton, du Tasse et de Dante. Cette partie, qui sert de début à son ouvrage sur les *terres astrales*, n'a jamais été publiée; elle appartient aux traditions orales laissées par SWEDENBORG aux trois disciples qui étaient au plus près de son cœur. M. Silverichm la possède écrite. M. Séraphîtüs a voulu m'en parler quelquefois; mais le souvenir de la parole de son cousin était si brûlant, qu'il s'arrêtait aux premiers mots et tombait dans une rêverie d'où rien ne le pouvait tirer. Le discours par lequel l'Esprit Angélique prouve à SWEDENBORG que ces corps ne sont pas faits pour être errans et déserts, écrase, me disait le baron, toutes les sciences humaines, sous le grandiose d'une logique divine. Les habitans de Jupiter ne cultivent point les sciences qu'ils nomment des *Ombres;* ceux de Mercure détestent l'expression des idées par la parole qui leur semble trop matérielle, ils ont un langage oculaire; ceux de Saturne sont continuellement tentés par de mauvais esprits; ceux de la Lune sont petits comme des enfans de six ans, leur voix part de l'abdomen, et ils rampent; ceux de Vénus sont d'une taille gigantesque, mais stupides, et vivent de brigandages; néanmoins une partie de cette planète a des habitans d'une grande douceur qui vivent dans l'amour du bien. Enfin, SWEDENBORG décrit les mœurs des peuples attachés à ces globes, et traduit le sens général de leur existence par rapport à l'univers, en des terme si précis; il donne des explications qui concordent si bien aux effets de leurs révolutions apparentes dans le système général du monde, que, peut-être un jour, les savans viendront-ils s'abreuver à ces sources lumineuses.

— Voici, dit M. Becker après avoir pris un livre et l'ouvrant à un endroit marqué par le signet, voici une de ses visions qui vous fera connaître la simplicité constante de ses récits. Il était alors dans la planète de Mars.

« Dans ce monde, je vis un jour une flamme très-vive, va-
» riée de pourpre et de blanc ; elle s'attacha à une main, d'a-
» bord dessus, ensuite sur la paume, puis elle se glissa tout
» autour. La main, environnée de cette flamme, s'éloigna et s'ar-
» rêta à quelque distance, elle sembla se perdre dans cette flamme,
» et la flamme se changea en un oiseau paré des mêmes couleurs,
» toujours très-vives ; elles changèrent, et l'oiseau plein de vie
» voltigea autour de ma tête. En volant, il perdit ses forces, et
» enfin la vie. Il devint un oiseau de pierre, d'abord couleur de
» perles, ensuite noir. Quoique privé de vie, il volait. Quand
» il était vivant, et au-dessus de ma tête, j'avais vu un esprit
» grimpant le long de mon côté jusqu'à ma poitrine, et tâchant
» de saisir cet oiseau qui était si beau alors, que tous ceux qui
» m'entouraient en étaient émerveillés. L'esprit croyait que le
» Seigneur s'y était enfermé. Enfin il le saisit ; mais le ciel fai-
» sant alors sentir son influence, il ne put le retenir, et fut
» forcé de le lâcher. Tous les témoins de cette vision furent per-
» suadés qu'elle avait quelque chose de céleste. Ils savaient que
» la flamme signifie l'amour, et la main, la puissance; que le
» changement des couleurs est l'emblème des variations dans la
» vie spirituelle, et que l'oiseau désigne l'intelligence; ils sa-
» vaient que les changemens arrivés dans les couleurs et dans la
» vie de l'oiseau représentaient les mutations de l'intelligence.

» Si l'on doute, dit-il en terminant son œuvre, que j'aie été
» transporté dans un grand nombre de terres astrales, qu'on se rap-
» pelle mes observations sur les distances dans l'autre vie; elles
» n'existent que relativement à l'état externe de l'homme. Or,
» ayant été disposé intérieurement comme les Esprits Angéliques
» de ces terres, j'ai pu les connaître. »

Les circonstances auxquelles nous avons dû de posséder dans ce canton le baron Séraphîtüs, cousin bien-aimé de SWEDEN-

BORG, ne m'ont laissé étranger à aucun événement public de cette vie extraordinaire. Ainsi dernièrement il fut accusé d'imposture dans quelques papiers publics de l'Europe, qui rapportèrent le fait suivant, d'après une lettre du chevalier Beylon :

SWEDENBORG, disait-on, *instruit par des sénateurs de la correspondance secrète de la feue reine de Suède avec le prince de Prusse, son frère, en révéla les mystères à cette princesse, et la laissa croire qu'il en avait été instruit par des moyens surnaturels.*

Un homme digne de foi, M. Charles-Léonhard de Stahlhammer, capitaine dans la garde royale, et chevalier de l'Épée, a répondu par une lettre à cette calomnie.

Le pasteur chercha dans le tiroir de sa table parmi quelques papiers, finit par y trouver une gazette, et la tendit à Wilfrid qui lut à haute voix la lettre suivante :

« Stockolm, 13 mai 1788.

» J'ai lu avec étonnement la lettre qui rapporte l'entretien qu'a eu le fameux Swedenborg avec la reine Louise-Ulrique; les circonstances en sont tout-à-fait fausses, et j'espère que l'auteur me pardonnera si, par un récit fidèle qui peut être attesté par plusieurs personnes de distinction qui étaient présentes, et qui sont encore en vie, je lui montre combien il s'est trompé.

» En 1758, peu de temps après la mort du prince de Prusse, Swedenborg vint à la cour : il avait coutume de s'y trouver régulièrement. A peine eut-il été aperçu de la reine, qu'elle lui dit : « A propos, monsieur l'assesseur, avez-vous vu mon frère? » Swedenborg répondit que non, et la reine lui répliqua : « Si vous le rencontrez, saluez-le de ma part. » En disant cela, elle n'avait d'autre intention que de plaisanter, et ne pensait nullement à lui demander la moindre instruction touchant son frère. Huit jours après, et non pas vingt-quatre jours après, ni dans une audience particulière, Swedenborg vint de nouveau à la cour, mais de si bonne heure, que la reine n'avait pas encore quitté son appartement, appelé la Chambre-Blanche, où elle causait avec ses

dames d'honneur et d'autres femmes de la cour. Swedenborg n'attend point que la reine sorte, il entre directement dans son appartement et lui parle bas à l'oreille. La reine, frappée d'étonnement, se trouva mal, et eut besoin de quelque temps pour se remettre. Revenue à elle-même, elle dit aux personnes qui l'entouraient : «Il n'y a que Dieu et mon frère qui puissent savoir ce qu'il vient de me dire! » Elle avoua qu'il lui avait parlé de sa dernière correspondance avec ce prince, dont le sujet n'était connu que d'eux seuls. » Je ne puis expliquer comment Swedenborg eut connaissance de ce secret; mais ce que je puis assurer sur mon honneur, c'est que ni le comte H..., comme le dit l'auteur de la lettre, ni personne, n'a intercepté ou lu les lettres de la reine; le sénat d'alors lui permettait d'écrire à son frère dans la plus grande sécurité, et il regardait cette correspondance comme très-indifférente à l'état. Il est évident que l'auteur de la susdite lettre n'a pas du tout connu le caractère du comte H..... Ce seigneur respectable, qui a rendu les services les plus importans à sa patrie, réunit aux talens de l'esprit les qualités du cœur, et son âge avancé n'affaiblit point en lui ces dons précieux. Il joignit toujours, pendant toute son administration, la politique la plus éclairée à la plus scrupuleuse intégrité, et se déclara l'ennemi des intrigues secrètes et des menées sourdes, qu'il regardait comme des moyens indignes pour arriver à son but. L'auteur n'a pas mieux connu l'assesseur Swedenborg. La seule faiblesse de cet homme, vraiment honnête, était de croire aux apparitions des esprits ; mais je l'ai connu pendant très-long-temps, et je puis assurer qu'il était aussi persuadé de parler et converser avec des esprits, que je le suis, moi, dans ce moment, d'écrire ceci. Comme citoyen et comme ami, c'était l'homme le plus intègre, ayant en horreur l'imposture, et menant une vie exemplaire. L'explication qu'a voulu donner de ce fait le chevalier Beylon est, par conséquent, destituée de fondement; et la visite faite pendant la nuit à SWEDENBORG, par les comtes H... et T..., est entièrement controuvée.

Au reste, l'auteur de la lettre peut être assuré que je ne suis rien moins que sectateur de SWEDENBORG; l'amour seul de la

vérité m'a engagé à rendre avec fidélité un fait qu'on a si souvent rapporté avec des détails entièrement faux, et j'affirme ce que je viens d'écrire, en apposant la signature de mon nom. »

— Les témoignages que SWEDENBORG a donnés de sa mission aux familles de Suède et de Prusse ont sans doute contribué à la croyance dans laquelle vivent plusieurs personnages de ces deux cours, reprit M. Becker en remettant la gazette dans son tiroir.—Néanmoins, dit-il en continuant, je ne vous dirai pas tous les faits de sa vie matérielle et visible; ses mœurs s'opposaient à ce qu'ils fussent exactement connus. Il vivait caché, sans vouloir s'enrichir ou parvenir à la célébrité. Il se distinguait même par une sorte de répugnance à faire des prosélytes, s'ouvrait à peu de personnes, et ne communiquait ses dons intérieurs qu'à celles en qui éclataient la sagesse, la foi, l'amour. Il savait reconnaître par un seul regard l'état de l'ame de ceux qui l'approchaient, et changeait en *Voyans* ceux qu'il voulait toucher de sa parole intérieure. Ses disciples ne lui ont, depuis l'année 1745, jamais rien vu faire par aucun motif humain. Une seule personne, un prêtre suédois, nommé Matthésius, l'accusa de folie, et par un hasard extraordinaire, ce même Matthésius, ennemi de SWEDENBORG et de ses écrits, devint fou peu de temps après, et vivait encore il y a quelques années à Stockholm avec une pension accordée par le roi de Suède. L'éloge de SWEDENBORG a d'ailleurs été composé avec un soin minutieux, quant aux événemens de sa vie, et prononcé, dans la grande salle de l'Académie royale des sciences à Stockholm, par M. de Sandel, conseiller au collége des Mines, en 1786. Enfin une déclaration reçue par le lord-maire, à Londres, constate les moindres détails de la dernière maladie et de la mort de SWEDENBORG, qui fut alors assisté par M. Férélius, ecclésiastique suédois de la plus haute distinction. Les personnes comparues attestent que, loin d'avoir démenti ses écrits, SWEDENBORG en a constamment attesté la vérité. — « Dans cent ans, dit-il à M. Férélius, ma doctrine régira l'ÉGLISE. » Il a prédit fort exactement le jour et l'heure de sa mort. Le jour même, le dimanche 29 mars 1772, il demanda l'heure, et quand il lui

eut été répondu : — Cinq heures, il dit : — Voilà qui est fini. Dieu vous bénisse ! Puis, dix minutes après, il expira de la manière la plus tranquille, en poussant un léger soupir.

La simplicité, la médiocrité, la solitude, furent donc les traits distinctifs de sa vie. Quand il avait achevé l'un de ses traités, il s'embarquait pour aller l'imprimer à Londres ou en Hollande, et n'en parlait jamais. Il publia successivement ainsi vingt-sept traités différens, tous écrits, dit-il, sous la dictée des anges. Que ce soit ou non, peu d'hommes sont assez forts pour en soutenir les flammes orales.

— Les voici tous, reprit M. Becker en montrant une seconde planche sur laquelle étaient une soixantaine de volumes. Les sept traités où l'esprit de Dieu jette ses plus vives lueurs, sont : *Les délices de l'Amour conjugal*, — *le Ciel et l'Enfer*, — *l'Apocalypse révélée*, — *l'Exposition du sens interne*, — *l'Amour divin*, — *le vrai Christianisme*, — *la Sagesse angélique de l'omnipotence, omniscience, omniprésence de ceux qui partagent l'éternité, l'immensité de Dieu.* — Son explication de l'Apocalypse commence par ces paroles, dit M. Becker en prenant et ouvrant le premier volume qui se trouvait près de lui. — *Ici, je n'ai rien mis du mien, j'ai parlé d'après le Seigneur qui avait dit par le même ange à Jean :* TU NE SCELLERAS PAS LES PAROLES DE CETTE PROPHÉTIE. (Apocalypse, 22. 10.)

— Mon cher monsieur, dit M. Becker en regardant Wilfrid, j'ai souvent tremblé de tous mes membres pendant les nuits d'hiver, en lisant ces œuvres terribles, où cet homme déclare avec une parfaite innocence les plus grandes merveilles.

« J'ai vu, dit-il, les cieux et les anges. L'homme spirituel voit » l'homme spirituel beaucoup mieux que l'homme terrestre ne voit » l'homme terrestre. En décrivant les merveilles des cieux, et au- » dessous des cieux, j'obéis à l'ordre que le Seigneur m'a donné » de le faire. On est le maître de ne pas me croire, je ne puis » mettre les autres dans l'état où Dieu m'a mis ; il ne dépend pas » de moi de les faire converser avec les anges, ni d'opérer le » miracle de la disposition expresse de leur entendement. Ils sont

» eux-mêmes les seuls instrumens de leur exaltation angélique.
» Voici vingt-huit ans que je suis dans le monde spirituel avec
» les anges, et sur la terre avec les hommes; car il a plu au Sei-
» gneur de m'ouvrir les yeux de l'esprit, comme il les ouvrit à
» Paul, à Daniel et à Élisée. »

Néanmoins, beaucoup de personnes ont des visions du monde spirituel par le détachement complet que le somnambulisme opère entre leur forme extérieure et leur homme intérieur. *Dans cet état*, dit SWEDENBORG en son traité de la Sagesse Angélique, publié en 1763, n° 257, *l'homme peut être élevé jusque dans la lumière céleste, parce que les sens corporels étant abolis, l'influence du ciel agit sans obstacles sur l'homme intérieur.*

En tête de son *Exposition du sens interne*, il dit encore : « Un
» jour que je relisais cet écrit, les anges du ciel qui m'environ-
» naient se réjouirent de l'intention où j'étais de le publier pour
» le bien commun de la nouvelle église. »

Beaucoup de gens, qui ne doutent point que SWEDENBORG n'ait eu des révélations célestes, pensent néanmoins que tous ses écrits ne sont pas également empreints de l'inspiration divine. D'autres exigent une adhésion absolue à tout SWEDENBORG, en admettant qu'il s'y rencontre des obscurités; mais ils croient que le prophète n'a pu, par suite de l'imperfection du langage terrestre, exprimer ses visions spirituelles, et que ces obscurités disparaissent dans l'entendement de ceux que l'esprit a régénérés; car, suivant l'admirable expression de l'un de ses disciples, *la chair est une génération extérieure*. Pour les poètes et les écrivains, son merveilleux est immense; pour ses Voyans, tout en est d'une réalité pure. Ses descriptions ont été pour quelques chrétiens des sujets de scandale. Certains esprits moqueurs ont ridiculisé la substance céleste de ses temples, ses palais d'or, ses villa superbes où s'ébattent les anges, ses bosquets d'arbres mystérieux, ses jardins où les fleurs parlent, où l'air est blanc, où les pierreries mystiques, la sardoine, l'escarboucle, la chrysolite, la chrysophrase, la cyanée, la chalcédoine, la béryl, l'URIM et le THUMIM sont doués de mouvement, expriment des vérités célestes, et qu'on

peut interroger, car elles répondent par des variations de lumière (*Vraie Religion*, 218), où les couleurs font entendre de délicieux concerts, où les paroles flamboient, où le Verbe s'écrit en cornicules (*Vraie Religion*, 278). Même dans le Nord, quelques écrivains ont ri de ses portes de perles, des diamans qui tapissent et meublent les maisons de sa Jérusalem où les moindres ustensiles sont faits des substances les plus rares sur notre globe. Mais, disent ses disciples, parce que tous ces objets sont clairsemés dans ce monde, est-ce une raison pour qu'ils ne soient pas abondans en l'autre? Sur la terre, ils sont d'une substance terrestre, tandis que dans les cieux, ils sont sous leurs apparences célestes et relatives à l'état d'ange. D'ailleurs SWEDENBORG a dit à ce sujet ces grandes paroles de JÉSUS-CHRIST : *Je vous enseigne en me servant des paroles terrestres, et vous ne m'entendez pas; si je parle le langage du ciel, comment me comprendrez-vous?* (Jean. 3—12.)

—Monsieur, moi, j'ai lu SWEDENBORG en entier, reprit M. Becker après une pause et en laissant échapper un geste emphatique, je le dis avec orgueil, puisque j'ai gardé ma raison : en le lisant, il faut ou perdre le sens ou devenir un Voyant. Si j'ai résisté à ces deux folies, j'ai souvent éprouvé des ravissemens inconnus, des saisissemens profonds, des joies intérieures que donnent seules la plénitude de la vérité, l'évidence de la lumière céleste. Tout est petit quand l'ame parcourt les pages dévorantes de ces Traités, et il est impossible de ne pas être frappé d'étonnement en songeant que, dans l'espace de trente ans, cet homme a publié sur les vérités du monde spirituel vingt-cinq volumes *in-quarto*, écrits en latin, qui tous ont cinq cents pages, et sont imprimés en petits caractères. Il en a laissé, dit-on, vingt autres à Londres, dont son neveu, M. Silverichm, ancien aumônier du roi de Suède, est dépositaire. Certes, l'homme qui s'était, de vingt à soixante ans, presque épuisé par la publication d'une sorte d'encyclopédie, a dû recevoir des secours surnaturels pour composer ces prodigieux traités, à l'âge où les forces de l'homme commencent à s'éteindre. Dans ces écrits, il se trouve des milliers de proposi-

tions numérotées, dont pas une ne se contredit. Partout, l'exactitude, la méthode, la présence d'esprit, éclatent et découlent d'un même fait, l'existence des anges. Sa VRAIE RELIGION, où se résume tout son dogme, œuvre vigoureuse de lumière, a été conçue, exécutée à quatre-vingt-trois ans. Enfin, son ubiquité, son omniscience n'est démentie par aucun de ses critiques, ni de ses ennemis. Néanmoins, quand je me suis abreuvé, dans ma jeunesse, à ce torrent de lueurs célestes, Dieu ne m'a pas ouvert les *yeux intérieurs*, et j'ai jugé ces écrits avec la raison d'un homme non régénéré. J'ai donc souvent trouvé que l'*inspiré* SWEDENBORG avait dû parfois mal entendre les anges. J'ai ri de plusieurs visions auxquelles j'aurais dû, suivant les Voyans, croire avec admiration. Je n'ai conçu ni l'écriture corniculaire des anges, ni leurs ceintures dont l'or est plus ou moins faible. Si, par exemple, cette phrase : *Il y a des anges solitaires*, m'a singulièrement attendri d'abord; par réflexion, je n'ai pas accordé cette solitude avec leurs mariages. Je n'ai pas compris pourquoi la Vierge Marie conserve, dans le ciel, des habillemens de satin blanc. J'ai osé me demander pourquoi les gigantesques démons Enakim et Héphilim venaient encore combattre les chérubins dans les champs apocalyptiques d'Armageddon. J'ignore comment les Satans peuvent venir encore chez les anges discuter avec eux. Ses visions sont barbouillées de figures grotesques. Dans un de ses *Mémorables*, nom qu'il leur a donné, il commence en disant :—« Je vis des esprits rassemblés; ils avaient des chapeaux sur leur tête. » Il est vrai de dire que ce sont des Satans. Mais, dans un autre Mémorable, il reçoit du ciel un petit papier sur lequel il vit, dit-il, les lettres dont se servaient les peuples primitifs, et qui étaient composées de lignes courbes, avec de petits anneaux qui se portaient en haut. Pour mieux attester sa communication avec les cieux, j'aurais voulu qu'il déposât ce petit papier à l'Académie royale des sciences de Suède. Enfin peut-être ai-je tort, et les absurdités apparentes semées dans ses ouvrages ont-elles des significations particulières; car son ÉGLISE compte aujourd'hui plus de trois cent mille fidèles, tant aux États-Unis d'Amérique, où différentes

sectes s'y agrégent en masse, qu'en Angleterre, où sept mille Swedenborgistes se trouvent dans la seule ville de Manchester. Des hommes aussi distingués par leurs connaissances que par leur rang dans le monde, soit en Allemagne, soit en Prusse et dans le Nord, ont publiquement adopté les croyances de SWEDENBORG, plus consolantes d'ailleurs que ne le sont celles des autres communions chrétiennes.

— Maintenant je voudrais bien pouvoir vous expliquer en quelques paroles succinctes les points capitaux de la doctrine que SWEDENBORG a établie pour son Église; mais cet abrégé, fait de mémoire, serait nécessairement fautif : je ne puis donc me permettre de vous parler que des Arcanes spirituels et corporels qui concernent particulièrement la naissance de Séraphîta.

Ici M. Becker fit une pause pendant laquelle il parut se recueillir pour rassembler ses idées.

— Après avoir mathématiquement établi que l'homme vit éternellement dans les sphères, soit inférieures, soit supérieures, SWEDENBORG appelle Esprits Angéliques les êtres qui, dans ce monde, sont préparés pour le ciel, où ils deviendront des anges. Selon lui, Dieu n'a pas créé d'anges spécialement; il n'existe point d'ange qui n'ait été homme sur la terre; la terre est ainsi la pépinière du ciel. Mais les anges ne sont pas anges par eux-mêmes (*Sag. ang.* 57); ils le sont par une conjonction intime avec Dieu, et à laquelle Dieu ne se refuse jamais, l'essence de Dieu n'étant jamais négative, mais incessamment active.

Ces Esprits Angéliques passent par trois natures d'amour, car l'homme ne peut être régénéré que successivement (*Vraie Rel.*). D'abord l'*amour de soi :* la suprême expression de cet amour est le génie humain dont nous admirons les œuvres. Puis l'*amour du monde*, qui produit les prophètes, les grands rois, les hommes que la terre prend pour guides et salue du nom de divins. Enfin l'*amour du ciel*, qui fait les Esprits Angéliques. Ces Esprits sont, pour ainsi dire, les fleurs de l'humanité qui s'y résume et travaille à s'y résumer. Ils doivent avoir ou l'Amour du ciel ou la Sagesse du ciel; mais ils sont toujours dans l'Amour avant d'être dans la Sa-

gesse. Ainsi la première transformation de l'homme est l'Amour.

Pour arriver à ce premier degré, son être antérieur a dû passer par la Prière et l'Espérance, qui l'engendrent pour la Foi et la Charité. Les idées acquises par l'exercice de ces vertus sont héréditaires et se transmettent à chaque nouvelle larve ou enveloppe humaine sous laquelle se cache chacune des métamorphoses des êtres *intérieurs;* car rien ne se sépare, tout est nécessaire : la Prière ne va pas sans l'Espérance, la Foi ne va pas sans la Charité; les quatre faces de ce carré sont solidaires. «Faute d'une vertu, dit-il, l'Esprit Angélique est comme une perle brisée.» Chacun de ces états est donc un cercle dans lequel s'enroulent les richesses célestes de l'état antérieur. La grande perfection des Esprits Angéliques vient de cette mystérieuse progression par laquelle rien ne se perd des qualités successivement acquises pour arriver à leur glorieuse incarnation; tandis qu'à chaque transformation ils se dépouillent insensiblement de la chair et de ses erreurs. Quand il vit dans l'Amour, l'homme a déjà quitté toutes ses passions mauvaises. La Prière, l'Espérance, la Charité, la Foi, l'ont *vanné,* suivant le mot d'Isaïe, et son intérieur ne doit plus être pollué par aucune des affections terrestres. De là cette grande parole de saint Luc : *Faites-vous un trésor qui ne périsse pas dans les cieux!* Et celle de Jésus-Christ : *Laissez ce monde aux hommes, il est à eux; faites-vous purs, et venez chez mon père!*

La seconde transformation est la Sagesse. La Sagesse est la compréhension de toutes les choses célestes auxquelles l'Esprit arrive par l'Amour. L'Esprit d'Amour a conquis la force, il est le résultat de toutes les passions terrestres vaincues, il aime Dieu; mais l'Esprit de Sagesse sait pourquoi il l'aime. Les ailes de l'un sont déployées et l'emportent vers Dieu; les ailes de l'autre sont repliées par la terreur que lui donne la Science, il connaît Dieu; l'un *désire* incessamment le voir et s'élance vers lui; l'autre y touche et tremble.

L'union qui se fait en l'homme d'un Esprit d'Amour et d'un Esprit de Sagesse le met à l'état divin, pendant lequel son ame est *femme*, et son corps est *homme*, dernière expression humaine où

l'Esprit l'emporte sur la forme, où la forme se débat encore contre l'Esprit du ciel; car la forme, la chair ignore, se révolte, et veut rester grossière. Cette dernière épreuve engendre des souffrances inouïes dont les cieux sont seuls témoins, et que Jésus-Christ a connues dans le jardin des Oliviers. Après sa mort, le premier ciel s'ouvre à la nature humaine purifiée. Aussi les autres hommes meurent-ils dans le désespoir, tandis que l'Esprit Angélique meurt dans le ravissement.

Ainsi LE NATUREL, état dans lequel sont les êtres non régénérés; LE SPIRITUEL, état dans lequel sont les esprits angéliques; et LE DIVIN, état dans lequel demeure l'ange avant de briser son enveloppe, sont les trois degrés de l'*exister* par lesquels l'homme parvient au ciel. Une seule réflexion de SWEDENBORG vous expliquera merveilleusement la différence qui existe entre le *Naturel* et le *Spirituel*.

— *Pour les hommes, le* naturel, dit-il, *passe dans le* spirituel : *ils considèrent le monde sous ses formes visibles, et le perçoivent dans une réalité propre à leurs sens. Mais pour l'Esprit Angélique, le* spirituel *passe dans le* naturel, *et il considère le monde dans son esprit intime, et non dans sa forme.*

Ainsi, nos sciences humaines ne sont que l'analyse des formes; le savant selon le monde est purement extérieur comme son savoir; son *intérieur* ne lui sert qu'à conserver sa vie. L'Esprit Angélique va bien au-delà : son savoir est la pensée dont la science humaine n'est que la parole. Il puise toute sa connaissance des choses dans le Verbe, et connaît ainsi *les Correspondances* par lesquelles l'humanité concorde avec les cieux. La PAROLE de Dieu fut entièrement écrite par pures Correspondances, elle couvre un sens interne ou spirituel qui, sans la science des Correspondances, ne peut être compris. Il existe, dit SWEDENBORG (*Doctrine céleste*, 26), des ARCANES innombrables dans le sens interne des Correspondances. Aussi les hommes qui se sont moqués des livres où les prophètes ont recueilli la Parole étaient-ils dans l'état d'ignorance où sont ici-bas les hommes qui ne savent rien d'une science, et se moquent des vérités de

cette science. Savoir les Correspondances de la Parole avec les cieux ; savoir les Correspondances qui existent entre les choses visibles et pondérables du monde terrestre, et les choses invisibles et impondérables à l'œil, à la main de l'homme non régénéré, qui sont dans le monde spirituel, c'est *avoir les cieux dans son entendement*. Tous les objets des diverses créations étant émanés de Dieu, comportent nécessairement un sens caché, comme le disent ces grandes paroles d'Isaïe : *La terre est un vêtement* (Isaïe, 5, 6). Ce sens mystérieux est ce que SWEDENBORG appelle un *arcane céleste*. Aussi son traité des *Arcanes célestes*, où sont expliquées les Correspondances ou signifiances du naturel au spirituel, devant donner, suivant l'expression de Jacob Boehm, *la signature de toute chose*, n'a-t-il pas moins de seize volumes et de treize mille propositions. « Cette connaissance merveilleuse des » Correspondances, que la bonté de Dieu a accordée à SWE- » DENBORG, dit un de ses disciples, est le secret de l'intérêt » qu'inspirent ses ouvrages. Selon lui, tout dérive du ciel, tout » rappelle au ciel. Ses écrits sont sublimes et clairs. Il parle dans » les cieux et se fait entendre sur la terre. Sur une de ses phrases » on ferait un volume. » *Le royaume du ciel*, dit SWEDENBORG (Arc. céles.), *est le royaume des motifs. L'*ACTION *se produit dans le ciel, de là dans le monde, et par degrés dans les infiniment petits de la terre; les effets terrestres étant liés à leurs causes célestes font que tout y est* CORRESPONDANT *et* SIGNIFIANT. *L'homme est le moyen d'union entre le Naturel et le Spirituel.*

Les Esprits Angéliques connaissent essentiellement les Correspondances et le sens intime des paroles prophétiques. Une fleur est pour eux une pensée, une vie qui correspond à quelque linéament du Grand-Tout dont ils ont la signifiance. Ils pénètrent la vérité des *énoncés* de saint Jean, que la science humaine démontre et prouve matériellement plus tard, tels que celui-ci : « gros, dit SWEDENBORG, de plusieurs sciences humaines (*Ap.*, XXI, 1) : *Je vis un nouveau ciel et une nouvelle terre, car le premier ciel et la première terre étaient passés*. Ils connaissent les *festins où l'on mange la chair des rois, des forts, des chevaux et des ca-*

valiers, des hommes libres et des esclaves, et auxquels convie un ange debout dans le soleil (*Apocal.*, XIX, 11 à 18).

Pour eux, l'ADULTÈRE et les débauches dont parlent les Écritures et les prophètes, si souvent estropiés par de soi-disant écrivains, signifient l'état des ames qui, dans ce monde, persistent à s'infecter d'affections terrestres, et continuent leur divorce avec le ciel.

Les nuées signifient les voiles dont s'enveloppe Dieu. Les flambeaux, les pains de proposition, les chevaux et les cavaliers, les prostituées, les pierreries; tout dans l'ÉCRITURE a, pour eux, un sens exquis et révèle les choses du ciel. Ils voient *la femme ailée, revêtue du soleil, et l'homme toujours armé.* (*Apocal.*) Le cheval de l'Apocalypse est, dit SWEDENBORG, l'image visible de l'intelligence humaine montée par la mort, car elle porte en elle son principe de destruction. Enfin, ils reconnaissent les peuples cachés sous une forme qui semble fantastique aux ignorans, et devinent les révolutions humaines annoncées par les Sceaux rompus et par les Bêtes Apocalyptiques.

Quand un homme est disposé à recevoir l'insufflation prophétique, des Correspondances, elle réveille en lui l'esprit de la Parole et lui fait comprendre que les créations ne sont que des transformations; elle vivifie son intelligence, et lui donne pour les vérités une soif ardente qui ne peut s'étancher que dans le ciel. Il conçoit, suivant le plus ou le moins de perfection de son intérieur, la puissance des Esprits Angéliques, et marche, conduit par le Désir, l'état le moins imparfait de l'homme non régénéré, vers l'Espérance et la Prière, qui lui ouvrent le monde des Esprits. Quoi de plus désirable que d'entrer dans la sphère des intelligences humaines qui vivent secrètement par l'Amour ou par la Sagesse? Ici-bas, pendant leur vie, les Esprits Angéliques restent purs; ils ne voient, ne pensent et ne parlent point comme les autres hommes. Il y a deux perceptions, l'une interne, l'autre externe. L'homme est tout externe, l'Esprit Angélique est tout interne. Il a perdu les idées du temps et de l'espace, sans quoi la connaissance de Dieu ne serait pas en lui; et cette connaissance pénètre si bien les anges qu'ils

ne peuvent, dit-il, prononcer Dieu au pluriel ; l'atmosphère dans laquelle ils sont, s'y oppose. L'Esprit Angélique va au fond des Nombres. Le mouvement est en lui. Il s'associe à tout par l'ubiquité : *Un ange*, dit-il, *est présent à un autre, quand il le desire à un autre* (*Sap. Ang. De Div. Am.*); car il a le don de se séparer de son corps, et voit alors les cieux comme les prophètes les ont vus, et comme SWEDENBORG les voyait lui-même.

« Dans cet état, dit-il (*Vraie religion*, 156), l'esprit de l'homme est transporté d'un lieu à un autre, le corps restant où il est, état dans lequel j'ai demeuré pendant vingt-six années. » Nous devons entendre ainsi toutes les paroles bibliques où il est dit : — L'esprit m'emporta.

La Sagesse angélique est à la sagesse humaine ce que les innombrables forces de la nature sont à son action, qui est une. Tout est en l'Esprit Angélique. La terre ne lui offre aucun obstacle, comme la parole ne lui offre aucune obscurité, car son être divin lui permet de voir la pensée de Dieu voilée par le Verbe; de même que, vivant par l'esprit, il communique avec le sens intime caché sous toutes les choses de ce monde. La Science est le langage des mondes temporels, l'Amour est celui du monde spirituel. Aussi l'homme décrit-il plus qu'il n'explique, tandis que l'Esprit Angélique voit et comprend. La Science attriste l'homme, l'Amour exalte l'ange; la Science cherche, l'Amour a trouvé. Enfin tout leur parle, et ils sont dans le secret des rapports et de l'harmonie de toutes les créations entre elles. Ils s'entendent avec l'esprit des sons, avec l'esprit des couleurs, avec l'esprit des végétaux. Ils peuvent interroger le minéral, et le minéral répond à leurs pensées. Que sont pour eux les sciences et les trésors de la terre, quand ils les étreignent à tout moment par leur vue, et que les mondes, dont les hommes s'occupent tant, ne sont pour eux que la dernière marche d'où ils vont s'élancer à Dieu?

L'Amour du ciel ou la Sagesse du ciel s'annoncent dans l'être parfait par un cercle de lumière qui l'entoure et que voient les élus ; leur innocence, dont celle des enfans est la forme extérieure, a la connaissance des choses que n'ont point les enfans; ils sont

innocens et savans. — « Et, dit SWEDENBORG, l'innocence » des cieux fait une telle impression sur l'ame, que ceux qu'elle » affecte en gardent un ravissement qui dure toute leur vie, » comme je l'ai moi-même éprouvé.

» Il suffit peut-être, dit-il encore, d'en avoir une minime per- » ception pour être à jamais changé, pour vouloir aller aux cieux » et entrer ainsi dans la sphère de l'Espérance. »

Sa doctrine sur les mariages peut se réduire à ce peu de mots : Le Seigneur a pris la beauté, l'élégance de la vie de l'homme et l'a transportée dans la femme; quand l'homme n'est pas *réuni* à cette beauté, à cette élégance de sa vie, il est sévère, triste et farouche; quand il y est *réuni*, il est joyeux, il est complet

Les anges, quoique mâles et femelles, se marient, et leurs mariages sont célébrés par des cérémonies merveilleuses. Les anges sont toujours dans le point le plus parfait de la beauté. Leur union ne produit point d'enfans. Dans cette union, l'homme a donné *l'entendement*, la femme a donné *la volonté;* ils deviennent un seul être, *une seule* chair ici-bas; puis, ils vont aux cieux après avoir revêtu la forme céleste. Ici-bas, dans l'*état naturel*, le penchant mutuel des deux sexes vers les voluptés est un EFFET; il entraîne et fatigue et dégoût; mais sous sa forme céleste, le couple devenu *un* trouve en lui-même une CAUSE incessante de voluptés.

SWEDENBORG a vu dans les cieux l'amour conjugal des anges, qui, selon saint Luc, n'a point de noces (20, 35), et qui ne donne que des plaisirs spirituels. Le *SEIGNEUR* est *l'ÉPOUX* des anges. Les mots *entrer aux noces*, que nous lisons dans l'Écriture, signifient être reçu dans le ciel; *faire les noces* est s'unir au Seigneur. Un jour, SWEDENBORG eut la vision d'une noce. Un ange s'offrit à l'y conduire et l'entraîna sur ses ailes (les ailes sont un symbole et non une réalité terrestre); il le revêtit de sa robe de fête, et quand SWEDENBORG se vit habillé de lumière, il demanda pourquoi.

—C'est que dans cette circonstance, répondit l'ange, nos robes s'allument, brillent et se font nuptiales. (*Deliciæ sap. de am. conj.*, 19, 20, 21.)

Il vit alors deux anges qui vinrent, l'un du Midi, l'autre de l'Orient. L'ange du Midi était dans un char attelé de deux chevaux blancs, dont les rênes avaient la couleur et l'éclat de l'aurore. Mais quand ils furent près de lui, dans le ciel, il n'aperçut plus les chars ni les chevaux. Il vit l'ange de l'Orient vêtu de pourpre, et l'ange du Midi vêtu d'hyacinthe. Ils accoururent comme deux souffles et se confondirent. L'un était un ange d'Amour, et l'autre un ange de Sagesse. Le guide de SWEDENBORG lui dit qu'ils avaient été, sur la terre, liés d'une amitié intérieure et toujours unis, quoique séparés par les espaces.

Le consentement, qui est l'essence des bons mariages sur la terre, est l'état habituel des anges dans le ciel. L'amour est la lumière de leur monde. Ils se plongent incessamment dans la lumière, et sont toujours unis à Dieu qui sans cesse les épouse. Le ravissement éternel des anges vient de la faculté que Dieu leur communique de lui rendre à lui-même la joie qu'ils en éprouvent. Cette réciprocité d'infini fait leur vie. Dans le ciel, ils croissent toujours, car ils deviennent infinis en participant de l'essence de Dieu qui s'engendre par lui-même. Aussi l'immensité des cieux est telle, que si l'homme était doué d'une vue aussi continuellement rapide que l'est la lumière en venant du soleil sur la terre, et qu'il regardât pendant l'éternité, ses yeux ne trouveraient pas un horizon où se reposer. La lumière explique seule la félicité du ciel; elle y est incessante, elle persiste, elle est une, elle est partout. C'est, dit-il (*Sap., Ang.*, 7, 25, 26, 27), une vapeur de la vertu de Dieu, une émanation pure de sa clarté, d'une blancheur auprès de laquelle notre lumière serait l'obscurité. Elle peut tout, renouvelle tout, et ne s'absorbe pas; elle environne l'ange et lui fait toucher Dieu par des jouissances infinies que l'on sent se multiplier infiniment par elles-mêmes. Cette lumière tue tout homme qui n'est pas préparé à la recevoir. Nul, même dans le ciel, ne peut voir Dieu et vivre. Voilà pourquoi il est dit (*Ex.* XIX, 12, 13, 21, 22, 23) : *La montagne où Moïse parlait au Seigneur était gardée, de peur que quelqu'un venant à y toucher, ne mourût.* Puis en-

core (*Ex.* XXXIV, 29 à 35) : *Quand Moïse apporta les secondes Tables, sa face brillait tellement, qu'il fut forcé de la voiler pour ne faire mourir personne en parlant au peuple.* La transfiguration de Jésus-Christ accuse également la lumière que jette l'Amour des cieux, et les ineffables jouissances que trouvent les anges à en être incessamment imbus. (*Matth.*, XVII, 1—5) : *Sa face resplendit comme le soleil, ses vêtemens devinrent comme la lumière, et un nuage couvrit ses disciples.* Enfin, quand le monde n'enferme plus que des hommes qui se refusent au Seigneur, que sa parole est méconnue, que ses Élus ont été assemblés des quatre vents, alors il envoie un Ange Exterminateur pour changer la masse du monde réfractaire qui n'est, pour lui, dans l'immensité de l'univers, que ce que sont pour nous les germes inféconds. Alors la lumière que l'Ange Exterminateur apporte d'En Haut fait pâlir le soleil et tomber les étoiles. Alors, comme dit Isaïe (19, 20) : *Les hommes entreront dans des fentes de rochers, se blottiront dans la poussière* (*Apoc.*, VII, 15, 17). *Ils crieront aux montagnes : Tombez sur nous! A la mer, prends-nous! Aux airs, cachez-nous de la fureur de l'Agneau!* L'Agneau est la grande figure des anges méconnus et persécutés ici-bas! Aussi Jésus-Christ a-t-il dit : *Heureux ceux qui souffrent! Heureux les simples! Heureux ceux qui aiment!* Tout SWEDENBORG est là : Souffrir, Croire, Aimer. L'Amour résume la Souffrance et la Croyance. Pour bien aimer, ne faut-il pas avoir souffert, et ne faut-il pas croire? Puis l'Amour engendre la Force. De là l'Intelligence, car la Force comporte la Volonté. Être intelligent, n'est-ce pas Vouloir et Pouvoir! — *Si l'univers a un sens, voilà le plus digne de Dieu*, me disait M. Saint-Martin que je vis à son voyage en Suède.

— Mais, monsieur, reprit M. Becker après une pause, que signifient ces lambeaux pris dans l'étendue d'une œuvre dont on ne peut donner une idée qu'en la comparant à un fleuve de lumière, à des ondées de flammes? Quand un homme s'y plonge, il est emporté par un courant terrible, et le poème de Dante Alighieri fait à peine l'effet d'un point, à qui veut le plonger dans les in-

nombrables versets à l'aide desquels SWEDENBORG a bâti ses mondes célestes, comme Beethoven a construit ses palais d'harmonie avec des milliers de notes, comme les architectes ont édifié leurs cathédrales avec des milliers de pierres. Vous y roulez dans des gouffres sans fin, car votre esprit ne vous y soutient pas toujours, et il est nécessaire d'avoir une puissante intelligence pour en revenir sain et sauf à nos idées sociales. Mais enfin j'ai tâché d'être aussi clair qu'il aurait fallu l'être pour donner à un Français le droit de se moquer de SWEDENBORG et de dire : *Je le connais*.

— SWEDENBORG, reprit-il, affectionnait particulièrement le baron de Séraphîtz, dont, suivant un vieil usage suédois, le nom avait pris, depuis un temps immémorial, la terminaison latine *üs*. Le baron fut le plus ardent disciple du grand prophète suédois, qui avait ouvert en lui les yeux de *l'homme intérieur*, et l'avait disposé pour une vie conforme aux ordres d'En-Haut. Il chercha parmi les femmes un esprit angélique, et SWEDENBORG le lui trouva dans une vision. Sa fiancée fut la fille d'un cordonnier de Londres, en qui, disait SWEDENBORG, éclatait la vie du ciel, et dont les épreuves antérieures avaient été accomplies. Après la transformation du prophète, le baron vint à Jarvis pour faire ses noces célestes dans la solitude et dans les pratiques de la prière. Quant à moi, monsieur, qui ne suis point un Voyant, je ne me suis aperçu que des œuvres terrestres de ce couple. Leur vie a bien été celle des saints et des saintes dont l'Église romaine exalte les vertus. Ils ont adouci la misère des habitans et leur ont donné à tous une fortune qui ne va point sans un peu de travail, mais qui suffit à leurs besoins. Les gens qui vécurent près d'eux ne les ont jamais surpris dans un mouvement de colère ou d'impatience. Ils ont été constamment bienfaisans et doux, pleins d'aménité, de grâce et de vraie bonté. Leur mariage a été l'harmonie de deux ames incessamment unies. Deux Eider volant du même vol, le son dans l'écho, la pensée dans la parole, sont peut-être des images imparfaites de leur union. Ici chacun les aimait de cette affection dont l'amour de la plante pour

le soleil peut seule donner une idée. La femme était simple dans ses manières, belle de formes, belle de visage, et d'une noblesse semblable à celle des personnages les plus augustes. En 1783, dans la vingt-sixième année de son âge, cette femme conçut un enfant. Sa gestation fut une joie grave. Les deux époux faisaient ainsi leurs adieux au monde, car ils me dirent qu'ils seraient sans doute transformés quand leur enfant aurait quitté la robe de chair, qui avait besoin de leurs soins jusqu'au moment où la force d'être par elle-même lui serait communiquée. L'enfant naquit et fut cette Séraphîta qui nous occupe tous en ce moment. Dès qu'elle fut conçue, son père et sa mère vécurent encore plus solitairement que par le passé, s'exaltant vers le ciel, par la Prière, l'Espérance, la Foi et la Charité.

Leur espérance était de voir SWEDENBORG, et la foi réalisa leur espérance. Le jour de la naissance de Séraphîta, SWEDENBORG se manifesta dans Jarvis, et remplit de lumière la chambre où naissait l'enfant. Ses paroles furent, dit-on : — *L'œuvre est accomplie, les cieux se réjouissent!* Les gens de la maison entendirent les sons étranges d'une mélodie, qui, disaient-ils, semblait être apportée des quatre points cardinaux par le souffle des vents.

L'esprit de SWEDENBORG emmena le père hors de la maison, le conduisit sur le Fiord, où il le quitta. Quelques hommes de Jarvis s'étant alors approchés de M. Séraphîtüs, ils l'entendirent prononçant ces belles paroles de l'Écriture : — *Combien sont beaux sur les montagnes les pieds des anges que nous envoie le Seigneur!*

Je sortais du presbytère pour me rendre au château, afin de baptiser l'enfant, le nommer, et accomplir les devoirs que m'imposent les lois, lorsque je rencontrai M. Séraphîtüs.

— Votre ministère est superflu, me dit-il, notre enfant doit être sans nom sur cette terre, et vous ne le baptiserez pas avec l'eau de l'Église terrestre, il est déjà baptisé par le feu du ciel. Cet enfant restera fleur, vous ne le verrez pas vieillir, vous le verrez passer. Vous avez *l'exister*, il a la vie; vous avez des sens extérieurs, il n'en a pas, il est tout intérieur.

Ces paroles furent prononcées d'une voix surnaturelle dont je

fus affecté plus vivement encore que de l'éclat empreint sur son visage qui suait la lumière. Son aspect eût certes réalisé les fantastiques images que nous concevons des inspirés, en lisant les prophéties de la Bible; mais de tels effets ne sont pas rares au milieu de nos montagnes, où le nitre des neiges subsistantes produit dans notre organisation d'étonnans phénomènes. Néanmoins je lui demandai la cause de son émotion, et il me dit : — SWEDENBORG est venu, je le quitte, j'ai respiré l'air du ciel.

— Sous quelle forme vous est-il apparu? lui demandai-je.

— Sous son apparence mortelle, vêtu comme il l'était la dernière fois que je le vis à Londres, chez Richard Shearsmith, dans le quartier de *Cold-Bath-Field*, en juillet 1771. Il portait son habit de ratine à reflets changeans, à grands boutons d'acier, son gilet fermé, sa cravate blanche, et la même perruque magistrale, à rouleaux poudrés sur les côtés, et dont les cheveux relevés pardevant lui découvraient ce front vaste et lumineux, en harmonie avec sa grande figure carrée, où tout est puissance et calme. J'ai reconnu ce large nez à grandes narines pleines de feu. J'ai revu cette bouche qui a toujours souri, cette bouche angélique d'où sont sortis ces mots, gros de mon bonheur : — A bientôt. — Et j'ai senti les resplendissemens de l'amour céleste.

La conviction qui brillait dans le visage du baron m'interdisait toute discussion; je l'écoutais en silence; sa voix avait une chaleur contagieuse qui réagissait sur mon diaphragme et m'échauffait les entrailles; son fanatisme agitait mon cœur, comme la colère d'autrui nous fait souvent vibrer les nerfs. Je le suivis en silence et vins dans sa maison, où je vis l'enfant sans nom, couché sur sa mère qui l'enveloppait avec des soins mystérieux. Il m'entendit venir et leva la tête vers moi. Ses yeux n'étaient pas ceux d'un enfant ordinaire, et pour exprimer l'impression que j'en reçus, il faudrait dire qu'ils voyaient et pensaient déjà.

L'enfance de cette créature si singulièrement prédestinée fut accompagnée de circonstances extraordinaires dans notre climat. Pendant neuf années, nos hivers ont été plus doux et nos été plus longs que de coutume. Ce phénomène causa plusieurs discussions

entre les savans, dont les explications parurent suffisantes aux académiciens, mais qui faisaient sourire le baron quand je les lui communiquais.

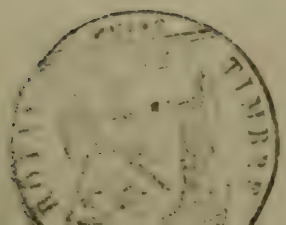
Jamais Séraphîta n'a été vue dans sa nudité, comme le sont quelquefois les enfans; jamais elle n'a été touchée ni par un homme ni par une femme; elle vécut vierge sur le sein de sa mère, et n'a jamais crié. Le vieux David vous confirmera ce fait, si vous le questionnez sur sa maîtresse, pour laquelle il a d'ailleurs une adoration semblable à celle qu'avait pour l'arche sainte le roi dont il porte le nom. Dès l'âge de neuf ans, elle a commencé à se mettre en état de prière, la prière est sa vie. Vous l'avez vue dans notre temple, à Noël, seul jour où elle y vienne. Elle y est séparée des autres chrétiens par un espace considérable. Si cet espace n'existe pas entre elle et les hommes, elle souffre. Aussi reste-t-elle la plupart du temps au château.

Les événemens de sa vie sont d'ailleurs inconnus; elle ne se montre pas. Ses facultés, ses sensations, tout est intérieur; elle demeure la plus grande partie du temps dans l'état de contemplation mystique, habituel, disent les écrivains papistes, aux premiers chrétiens solitaires, en qui demeurait la tradition de la parole du Christ. Elle n'a lu aucun livre, n'a jamais jeté les yeux sur aucune image d'art. Son entendement, son ame, son corps, tout en elle est vierge comme la neige de nos montagnes. A dix ans, elle était telle que vous la voyez maintenant. Son père et sa mère moururent quand elle eut neuf ans. Ils expirèrent ensemble, sans douleur, sans maladie visible, et après avoir dit l'heure à laquelle ils cesseraient d'être.

Leur enfant était à leurs pieds, debout, et les regardait d'un œil calme; il ne témoignait ni tristesse, ni douleur, ni joie, ni curiosité; son père et sa mère lui souriaient. Quand nous vînmes prendre les deux corps, il dit : — Emportez!

— Séraphîta, lui dis-je, car nous l'avons appelée ainsi, n'êtes-vous donc pas affectée de la mort de votre père et de votre mère? Ils vous aimaient tant!

— Morts? dit-elle. Non, ils sont en moi pour toujours.



— Ceci n'est rien, ajouta-elle en montrant sans aucune émotion les deux corps que l'on enlevait.

Je la voyais pour la troisième fois depuis sa naissance. Au temple il est difficile de l'apercevoir, elle est debout près de la colonne à laquelle tient la chaire, dans une obscurité qui ne permet de saisir ni ses traits ni son attitude.

Des serviteurs de cette maison, il ne restait, lors de cet événement, que le vieux David, qui, malgré ses quatre-vingt-deux ans, suffit à servir sa maîtresse.

Quelques gens de Jarvis ayant raconté des choses merveilleuses sur cette créature, et leurs contes ayant pris une certaine consistance dans un pays essentiellement ami des mystères, je me suis mis à étudier le traité des Incantations de Jean Wier, et les ouvrages relatifs à la démonologie où sont consignés les effets prétendus surnaturels en l'homme.

— Vous ne croyez donc pas en elle? dit Wilfrid.

— Si fait, dit avec bonhomie le pasteur, je vois en elle une fille extrêmement capricieuse.

Minna laissa échapper un signe de tête qui exprima doucement une négation.

— Une fille, disait le docteur en continuant, à laquelle les affections religieuses de ses parens ont légué l'exaltation funeste qui égare les mystiques et les rend plus ou moins fous. Elle se soumet à des diètes qui désolent le pauvre David. Ce bon vieillard ressemble à une plante chétive qui s'agite au moindre vent, qui s'épanouit au moindre rayon de soleil : sa maîtresse est son vent et son soleil. Il en a pris le langage incompréhensible. Pour lui, elle a des pieds de diamant, des étoiles au front et des mouvemens de fée. Elle marche environnée de lueurs blanches, sa voix est accompagnée de musiques, elle a le don de se rendre invisible. Demandez à la voir, il vous répondra qu'elle est dans les Terres Astrales. Il est difficile de croire à de telles fables. Vous le savez, tout miracle ressemble plus ou moins à l'histoire de la Dent d'or; nous avons une dent d'or à Jarvis, voilà tout. Ainsi Duncker le pêcheur affirme l'avoir vue, tantôt se plonger dans le Fiord, et

en ressortir sous la forme d'un Eider, tantôt marcher sur les flots pendant la tempête. Fergus, qui mène les troupeaux dans les Sœler, dit avoir vu, dans les temps pluvieux, le ciel s'éclaircir constamment au-dessus du château, et devenir bleu au-dessus de la tête de Séraphîta quand elle sort. Plusieurs femmes ont entendu les sons d'un orgue immense quand Séraphîta vient dans le temple, et ont demandé sérieusement à leurs voisines si elles ne les entendaient pas aussi. Mais ma fille, que, depuis deux ans, Séraphîta prend en affection, n'a point entendu de musique, et n'a point senti les parfums du ciel qui, dit-on, embaument les airs quand elle se promène. Minna est souvent rentrée en m'exprimant une naïve admiration de jeune fille pour les beautés de notre printemps, elle revenait enivrée des odeurs que jettent les premières pousses des mélèzes, des pins ou des fleurs, et qu'elle avait été respirer avec elle. Après un si long hiver, rien de plus naturel que cet excessif plaisir. Mais la compagnie de ce démon n'a rien de bien extraordinaire, dis, mon enfant?

— Mon père, je le respecte, et me sens si loin de lui, qu'aujourd'hui j'ai été saisie par une sorte de terreur, quand il m'a, pour la première fois, entourée de ses bras.

— Ce qui m'a surpris le plus, depuis que je la connais, ce fut de la voir consentir à vous souffrir près d'elle, reprit le pasteur en s'adressant à Wilfrid.

— Près d'elle? dit l'étranger, elle ne m'a jamais laissé lui baiser la main... Quand elle me vit pour la première fois, son regard m'intimida. Elle me dit : — Soyez le bien-venu ici, car vous deviez venir. — Il me sembla qu'elle me connaissait. J'ai tremblé. La terreur me fait croire en elle.

— Et moi l'amour, dit Minna sans rougir.

— Ne vous moquez-vous pas de moi? dit M. Becker en riant avec bonhomie; toi, ma fille, en te disant un esprit d'amour, et vous, monsieur, en vous faisant un esprit de sagesse?

Il but un verre de bière, et ne s'aperçut pas du singulier regard que Wilfrid jeta sur Minna.

— Plaisanterie à part, reprit le ministre, j'ai été fort surpris d'ap-

prendre qu'aujourd'hui pour la première fois ces deux folles seraient allées sur le sommet du Falberg ; mais n'est-ce pas une exagération de jeunes filles qui sont montées sur quelque colline? Il est impossible d'atteindre à la crête du Falberg.

— Mon père, dit Minna d'une voix émue, j'ai donc été sous le pouvoir du démon, car j'ai gravi le Falberg avec lui.

— Voilà qui devient sérieux, dit M. Becker, car ma Minna n'a jamais menti.

— Monsieur Becker, reprit Wilfrid, je vous affirme que Séraphîta voit tout, connaît tout et sait tout. Elle est la science incarnée. Enfin elle exerce sur moi des pouvoirs si extraordinaires, que je ne sais aucune expression qui puisse en donner une idée. Elle m'a dit des choses dont moi seul suis instruit.

— Somnambulisme! dit le vieillard. D'ailleurs, plusieurs effets de ce magisme sont rapportés par Jean Wier comme des phénomènes fort explicables et pratiqués en Égypte.

— Confiez-moi les œuvres théosophiques de SWEDENBORG, dit Wilfrid, je veux me plonger dans ces gouffres de lumière dont vous m'avez donné soif.

M. Becker tendit un volume à Wilfrid qui se mit à le lire aussitôt. Il était environ neuf heures du soir. La servante vint servir le souper. Minna fit le thé. Le repas fini, chacun d'eux resta silencieusement occupé, le pasteur à lire le traité des Incantations, Wilfrid à saisir l'esprit de SWEDENBORG, la jeune fille à coudre en s'abîmant dans ses souvenirs. C'était une veillée de Norwége, une soirée paisible, studieuse, pleine de pensées, calme; des fleurs sous de la neige. Wilfrid dévorait les pages, n'existait plus que par les yeux et par ses sens intérieurs déjà réveillés. Parfois, le pasteur le montrait d'un air moitié sérieux, moitié railleur à Minna qui souriait avec une sorte de tristesse. Séraphîta semblait être au milieu de ce groupe silencieux, et pour Minna la tête du beau Séraphîtüs lui souriait en planant sur le nuage de fumée qui les enveloppait tous trois.

Minuit sonna. La porte extérieure fut violemment ouverte; des pas pesans et précipités, les pas d'un vieillard effrayé se firent en-

tendre dans l'espèce d'antichambre étroite qui se trouvait entre les deux portes, et tout à coup David se montra dans le parloir.

—Violence ! violence ! s'écria-t-il, venez ! venez tous ! les Satans sont déchaînés ! Ils ont des mîtres de feux, des Adonis, des Vertumnes, des Sirènes ! Ils le tentent comme Jésus fut tenté sur la montagne, venez les chasser.

— Reconnaissez-vous le langage de SWEDENBORG ? le voilà pur !... dit en riant le pasteur.

Mais Wilfrid et Minna regardaient avec terreur le vieux David, qui, ses cheveux blancs épars, les yeux égarés, les jambes tremblantes et couvertes de neige, car il était venu sans patins, restait agité, comme si quelque vent tumultueux le tourmentait.

— Qu'est-il arrivé ? lui dit Minna.

— Eh bien ! les Satans espèrent, et veulent le reconquérir...

Ces mots firent palpiter Wilfrid.

— Voici près de cinq heures qu'elle est debout, les yeux levés au ciel, les bras étendus. Elle souffre, elle crie à Dieu. Ce n'est rien, il est fort ! Mais je ne puis franchir les limites, l'enfer a posé des Vertumnes en sentinelle. Ils ont élevé des murailles de fer entre elle et son vieux David. Si elle a besoin de moi, comment ferai-je ? Secourez-moi ! venez !

Le désespoir de ce pauvre vieillard était désespérant à voir.

— La clarté de Dieu la défend, mais si elle allait céder à la violence.

— Silence ! David, n'extravaguez pas ! Ceci est un fait à vérifier. Nous allons vous accompagner, dit le pasteur, et vous verrez qu'il ne se trouve chez vous ni Vertumnes, ni Satans, ni Sirènes.

— Votre père est aveugle ! dit David à Minna.

Wilfrid, sur qui la lecture d'un premier traité de SWEDENBORG, qu'il avait rapidement parcouru, venait de produire un effet violent, était déjà dans le corridor, occupé à mettre ses patins ; Minna fut prête aussitôt, et tous deux, laissant en arrière M. Becker et David, s'élancèrent vers le château suédois.

— Entendez-vous ce craquement ? dit Wilfrid à Minna.

— La glace du Fiord remue, répondit Minna; voici bientôt le printemps.

Wilfrid garda le silence.

Quand ils furent dans la cour, ils ne se sentirent ni la faculté ni la force d'entrer dans la maison.

— Que pensez-vous d'elle? dit Wilfrid.

— Quelles clartés! s'écria Minna qui se plaça devant la fenêtre du salon. Le voilà! mon Dieu, qu'il est beau! O mon Séraphîtüs! prends-moi?...

Mais l'exclamation de la jeune fille fut toute intérieure. Elle voyait Séraphîtüs debout, légèrement enveloppé d'un brouillard couleur d'opale qui s'échappait à une faible distance de ce corps presque phosphorique.

Wilfrid restait en contemplation.

— Comme elle est belle! s'écria-t-il mentalement aussi.

En ce moment, M. Becker arriva, suivi de David, et, voyant sa fille et l'étranger devant la fenêtre, il vint près d'eux, regarda dans le salon, et dit : — Eh bien! David, elle fait ses prières.

— Mais, monsieur, essayez d'entrer.

— Pourquoi troubler ceux qui prient? répondit le pasteur.

En ce moment, un rayon de la lune, qui se levait sur le Falberg, jaillit sur la fenêtre; tous se retournèrent émus par cet effet naturel qui les fit tressaillir. Quand ils revinrent pour voir Séraphîta, elle avait disparu.

— Voilà qui est étrange! cria Wilfrid épouvanté.

— Oh! j'entends des sons délicieux! dit Minna.

— Hé bien! quoi, dit le pasteur, elle va sans doute se coucher?

David était rentré.

Ils revinrent en silence; mais aucun d'eux ne comprenait les effets de cette vision de la même manière : M. Becker doutait, Minna adorait, Wilfrid désirait.

De Balzac.

(*Une prochaine livraison contiendra : le* § V, Wilfrid; — *le* § VI, les Nuées du Sanctuaire; *le* § VII, Amours célestes.)

*

POÉSIES DU DÉSERT.

Le Caire, 6 décembre 1833.

J'ai lutté pendant long-temps contre le désir de publier une nouvelle traduction du poème de Schanfara, intitulé *Lâmiyyat al arab*. C'était refaire ce que M. de Sacy avait fait avant moi et à deux reprises, dans la première et dans la seconde édition de sa *Chrestomathie*. Et en vérité, les travaux sans nombre de cet illustre savant l'ont placé si haut dans l'estime publique et surtout dans l'estime de ceux qui peuvent en apprécier une petite partie, qu'il y aurait plus que de la témérité à vouloir faire mieux que lui sur un même sujet avec les mêmes matériaux. Fort heureusement pour moi, je ne me trouve pas tout-à-fait dans ce cas-là; et en cédant à un désir long-temps combattu, j'ai pour excuse la rencontre qui le fit naître. Tandis que j'étudiais le poème de Schanfara sur le texte de M. de Sacy et avec le secours de ses notes lumineuses, Yahya-Effendi, l'un des musulmans les plus accessibles et les plus instruits de l'Orient, me communiqua et mit à ma disposition, pour un temps indéfini, le Commentaire de Zamakhschary sur ce même poème, ouvrage dont M. de Sacy connaissait fort bien l'existence, mais qu'il n'a pas pu consulter; car il paraît qu'on ne possède en Europe qu'un seul manuscrit de ce Commentaire, et qu'il se trouve dans la bibliothèque de l'Escurial. Il m'a donc été donné, et c'est là mon unique excuse, d'étudier pendant plusieurs mois les scolies de Zamakhschary sur le *Lâmiyyat al arab*. Je n'ai garde de faire valoir comme un avantage relatif mon séjour de deux ans en

Égypte et mes conférences journalières avec un des scheiks les plus intelligens de la grande mosquée; car, quoique ces conférences m'aient été fort utiles en raison de ma faiblesse, je suis parfaitement convaincu que toutes les intelligences de la mosquée al Azhar ne fourniraient point, en se réunissant, une somme digne d'entrer en lice, sur son propre terrain (celui de l'antiquité arabe), avec l'unité intellectuelle de notre célèbre compatriote. L'étude des ouvrages anciens, autres que l'Alcoran, est presque entièrement abandonnée aujourd'hui dans les universités musulmanes; la théologie scolastique a tout envahi, d'où il arrive que les savans de ce pays-ci sont tout aussi embarrassés que les nôtres quand il leur faut interpréter, sans le secours d'un commentaire, les vers de quelque poète païen ou des premiers temps de l'islamisme. Je dirai plus : le nombre des Orientaux qui comprennent Hariry est extrêmement restreint. Or ce très-petit nombre de juges compétens affirment que le meilleur commentaire arabe des séances de Hariry est celui du professeur français. Je n'ai donc qu'une seule autorité à opposer à M. de Sacy (encore me manquera-t-elle quelquefois), dans les endroits où ma traduction diffère de la sienne, et cette autorité est celle du plus savant des interprètes de l'Alcoran. Mais je me hâte d'ajouter ici qu'il n'en est pas d'un texte arabe comme d'un texte grec ou latin, dont le sens est *un* et *déterminé*. Un grand nombre de vers arabes et de versets de l'Alcoran comportent *plusieurs* sens que le même commentateur propose souvent l'un après l'autre, laissant à son lecteur la liberté ou l'embarras du choix. Jugez maintenant de la latitude qui doit résulter de la réunion de plusieurs scoliastes. De là ce fait fort singulier, que deux traductions d'un même texte classique arabe peuvent être toutes deux bonnes, quoique avec de très-notables différences, en tant qu'elles s'appuient toutes deux sur des autorités respectables ou sur de bonnes raisons. Une discussion approfondie des causes de cette indétermination m'entraînerait trop loin et dépasserait mes forces; je me bornerai à dire ici qu'il ne faut pas en conclure que les anciens poètes recherchassent le vague ou les mots à double entente, mais bien que leurs plus savans interprètes n'ont jamais eu qu'une connaissance imparfaite de la langue dans laquelle ils s'exprimaient, et des mœurs, et des idées dont cette langue devait être l'image. Cette triste vérité une fois reconnue, le champ de l'arbitraire va s'agrandir encore devant les modernes; car, du moment où ils n'auront plus une confiance implicite dans leurs guides, ils chercheront naturellement à se conduire eux-mêmes; —

et c'est, je l'avoue, ce qui m'est arrivé quelquefois dans le cours de ma traduction.

Le commentaire de Zamakhschary sur le poème de Schanfara, quoique prolixe et très-prolixe sous un rapport, celui de l'analyse grammaticale, laisse beaucoup à désirer sous un autre, malheureusement plus important, la fixation du sens ou des sens divers dont le texte est susceptible. En outre, le manuscrit unique que j'ai eu à ma disposition est fort loin d'être correct; mais appuyé sur le docte et consciencieux travail de M. de Sacy, aidé de Dieu et du scheik Mohammad-al-Thantâwy, qui comprend très-bien les scoliastes, je suis parvenu, je crois, à rétablir dans un état très-voisin de leur intégrité primitive, le Commentaire de Zamakhschary et le texte qu'il avait sous les yeux. Ce travail, qui exigeait de la patience et une attention soutenue, n'offrait pourtant pas de grandes difficultés, attendu qu'un texte et un commentaire se contrôlent mutuellement, et que les définitions données par Zamakhschary des expressions dont se sert le poète païen, se retrouvent presque toutes, mot pour mot, dans le Schâh de Djawhary. En attendant que les circonstances me permettent de publier le résultat de ce travail, j'ai cru pouvoir offrir à l'Occident une nouvelle approximation française du sens contenu dans les cent trente-six hémistiches de Schanfara. Vous trouverez dans la *Chrestomathie arabe*, de M. de Sacy (tome II, pages 337, 345 et suivantes; 397 et suivantes de la seconde édition), tout ce que l'on sait de la vie de cet homme extraordinaire, sur qui pèse la malédiction du ciel, et qui n'en est point écrasé. Vous jugerez avec moi que son poème n'est pas une fiction (à part les hyperboles qui sont de l'essence même de la poésie orientale), et qu'au moins, sous ce rapport, il a le pas sur tous les poètes qui n'ont fait que *rêver* le meurtre et la vie sauvage.

Je ne saurais terminer cette lettre sans exprimer une plainte et un vœu. Il me semble que je comprends Schanfara, que je m'identifie avec lui, au moins pour un instant, et alors j'éprouve le besoin de faire entrer sa pensée tout entière dans l'ame de mes contemporains; ce besoin, je vous l'assure, tient de la nature de l'inspiration; mais voyez un peu le contraste : Schanfara, homme de sang et de rapine, qui n'a jamais su ni lire ni écrire (je vous en réponds), l'un des plus fameux *coureurs* de son temps, demi-loup et demi-hyène, comme il le dit lui-même d'un seul mot, *sima* (et c'est là une des idées que je n'ai pas pu faire passer dans ma version), Schanfara répand son fiel et son orgueil en vers de vingt-

huit syllabes, assujettis à une rime riche et unique, à la césure, à une succession sévèrement cadencée de longues et de brèves, aux règles d'une syntaxe extrêmement compliquée. L'expression n'en souffre pas; elle est forte comme sa pensée; — et moi, traducteur français, traducteur juré, traducteur-né, homme de lettres, homme de cabinet, rompu à écrire sur tous les tons et dans tous les genres, depuis le *Mémoire de Chimie,* jusqu'à la *Romance de l'Oiseau mystérieux,*—je sue sang et eau pour produire, avec ma phrase française, un pâle reflet de cette magnifique éruption; les mots que je suis forcé d'employer sont les fils grossiers d'un voile de serge dont je couvre la statue de Schanfara, et qui en laisse à peine deviner les formes.... Est-ce ma faute? — Non. — Est-ce celle de la langue dans laquelle je suis condamné à écrire? — N'en doutez pas. — Puisse la génération qui s'élève la refondre en entier!

F. Fresnel.

POÉSIES DU DÉSERT.

I. — SCHANFARA.

Enfans de ma mère, retournez sur vos pas : il me faut d'autres compagnons que vous, une autre famille que la vôtre. Aussi bien, tout est prêt pour mon départ; la lune brille dans le ciel, et j'avais sans doute un but quand j'ai fait seller mes chameaux.

Il est sur la terre une retraite pour l'homme de cœur fuyant le chagrin, et un asile pour celui qui redoute les traits de la haine. J'en jure par vos vies, celui-là ne tombera jamais dans la détresse, qui a du jugement et sait marcher la nuit, cherchant tout ce qu'il aime, évitant tout ce qu'il déteste. A défaut de vous, j'ai là-bas toute une famille : le loup coureur infatigable, la panthère au poil ras et lisse, l'hyène au poil hérissé. Voilà mon monde. Avec ces gens-là, un secret confié n'est point divulgué, et le coupable n'est point abandonné en punition de sa faute. Tous ils repoussent l'insulte; tous sont braves, moins braves que moi cependant quand il faut soutenir le choc des premiers chevaux de l'ennemi; mais je leur cède le pas quand il s'agit d'attaquer les vivres, alors que le plus glouton est le plus diligent. Tout cela n'est que l'effet d'une généro-

sité qui déborde, et par laquelle je prétends m'élever au-dessus d'eux, et ici le prétendant est en effet le plus digne. Trois fidèles amis me tiendront lieu de ces hommes qui ne savent pas rendre le bien pour le bien, et dont le voisinage n'offre aucune ressource, pas même celle d'un passe-temps. Ces trois amis sont un cœur intrépide, un glaive étincelant et un arc de naba, long, retentissant, au bois jaune, fort et poli, orné de courroies, muni d'un baudrier; quand la flèche part de son centre, il gémit longuement comme une (1) mère éplorée qui vient de perdre son enfant.

Je ne suis pas de ces pasteurs sujets à la soif, qui, n'osant s'écarter des puits, font paître au soir leurs troupeaux dans des lieux sans cesse parcourus et dépouillés de verdure; les petits de leurs chameaux font pitié à voir, quoique les mères ne portent point d'entraves aux mamelles. — Je ne suis point de ces lâches et stupides époux qui, toujours auprès de leurs femmes, les tiennent au courant de tout, et les consultent sur tout ce qu'ils ont à faire; — ni de ces cœurs d'autruche qui montent et baissent comme portés sur les ailes d'un petit oiseau; — ni de ces marchands de musc, rebut de leurs familles, qui ne sont bons qu'à singer l'amour, qui soir et matin se parfument, et se teignent les paupières en noir; — ni de ces hommes chétifs et inertes, qui cachent toujours un mal derrière un bien, qui ne portent point d'armes, et s'épouvantent d'une menace. — Je ne suis pas non plus de ces voyageurs pusillanimes que les ténèbres saisissent d'effroi quand, une fois égarés dans le désert, ils n'ont devant eux qu'une vaste plaine sans route frayée ni moyens de reconnaissance.

Lorsque la plante calleuse de mes pieds frappe une terre dure, semée de cailloux, elle en tire des étincelles et les fait voler en éclats.

Je réponds aux exigences de la faim par des délais successifs. Je l'abuse et la promène jusqu'à ce qu'enfin je la tue; j'en détourne ma pensée et finis par l'oublier. Au besoin, j'avale une motte de terre plutôt que de subir l'hospitalité d'un homme arrogant qui me croirait son débiteur parce qu'il m'aurait donné à manger. N'était l'horreur du blâme qui s'attache à toutes mes entreprises, c'est chez moi que l'on viendrait manger; l'on ne trouverait que chez moi tout ce qui peut calmer la faim et la soif. Mais l'ame fière qui réside en mon sein ne peut tenir contre le blâme qu'autant que je mène une vie vagabonde. Je replie donc mes entrailles

(1) Le mot arabe qui signifie *un arc* est du genre féminin. (*N. du trad.*)

sur la faim, comme un fileur tord ses fils entre eux et les enroule sur le fuseau.

Je me mets en course le matin n'ayant pris qu'une bouchée comme un loup aux fesses maigres et au poil gris, qu'une solitude conduit à une autre. Il part au point du jour, entortillant la faim dans les replis de ses entrailles, trottant contre le vent, s'élançant au fond des ravins et trottant de plus belle. Mais après une quête vaine, quand le besoin l'a chassé de tous les lieux où le besoin l'avait poussé, il appelle : à sa voix répondent des loups efflanqués comme lui, dont la face est blanchie par l'âge ; à voir leurs mouvemens précipités, on dirait des flèches qui s'entre-choquent dans les mains de celui qui les mêle pour consulter le sort, ou des abeilles expulsées de leur demeure, et dont l'essaim hâte sa fuite, harcelé par les baguettes qu'enfonce dans leur nid l'homme perché là-haut pour recueillir leur miel. Ces loups ouvrent une gueule immense ; leurs mâchoires écartées semblent des bâtons fendus en deux ; ils montrent leurs dents, rident leur nez et font peur à voir. Le premier a hurlé d'un son lamentable, et les autres hurlent après lui dans le désert ; on croit entendre des pleureuses qui pleurent du haut des collines la perte d'un époux ou d'un enfant. Après avoir hurlé il se tait ; les autres se taisent à son exemple, malheureux qu'un malheureux console en se consolant avec eux. Il se plaint et ils se plaignent, puis il se résigne et les autres se résignent comme lui, et certes, quand la plainte ne sert à rien, la patience a bien meilleure grâce. Enfin, il retourne sur ses pas et ses compagnons s'en retournent au plus vite, et chacun d'eux, malgré la faim qui le dévore, fait bonne mine à son voisin.

Les kathas au plumage cendré ne parviennent à boire que mes restes après qu'ils ont volé toute une nuit d'un vol lourd et bruyant, pour se désaltérer au matin. Nous partons ensemble excités par le même désir. C'est à qui arrivera le premier à la citerne. Les kathas avec leurs ailes pendantes et leur vol pénible ressemblent à des gens dont la course est entravée par leurs robes flottantes ; moi, au contraire, de qui la blouse est relevée dans ma ceinture, je les devance sans effort et deviens le chef de leur troupe. Ma soif étanchée, je m'en vas ; c'est alors qu'ils arrivent et s'abattent sur le bord de la citerne, à l'endroit même où l'eau dégouttait de ma main ; là ils enfoncent jusqu'au jabot leurs cous dans la vase. Le tapage qu'ils font autour de ce réservoir est comme celui d'une tribu voyageuse au moment où elle s'arrête pour camper. Ils affluent de tous

côtés à ce rendez-vous commun qui les reçoit et les rassemble ainsi qu'un abreuvoir rassemble autour de lui les chameaux du camp voisin. Après avoir bu en toute hâte, ils partent aux premiers rayons de l'aurore, tels qu'une bande de la tribu d'Ohazha déguerpit le matin aux approches du danger.

Tout maigre que je suis, j'aime à faire mon lit de la terre, et c'est avec plaisir que j'étends sur sa face un dos que tiennent à distance des vertèbres arides. J'ai pour oreiller un bras décharné dont les jointures saillantes semblent des dés lancés par un joueur.

Si la Guerre et les Alarmes se plaignent de l'absence de Schanfara, je leur répondrai : N'avez-vous pas joui assez long-temps de Schanfara? Poursuivi par des vengeances qui se promettaient de partager sa chair en lots, et d'avance les tiraient au sort, il se demandait sans cesse : De laquelle tomberai-je victime? Laquelle m'atteindra la première? Si quelquefois il dormait d'un vrai sommeil, ses ennemis dormaient les yeux ouverts, toujours aux aguets, toujours prêts à fondre sur lui. Obsédé par des soucis qui venaient me visiter régulièrement, tels et plus accablans que les accès d'une fièvre quarte, je les chassais chaque fois, mais ils n'allaient pas loin, et revenaient bientôt et d'en haut et d'en bas. Si donc vous me voyez, ô soucis dévorans, exposé comme le reptile des sables, à un soleil brûlant, le corps à peine couvert et les pieds nus, sachez que je suis le lieutenant de la patience, que je revêts son manteau sans dépouiller mon cœur d'hyène, et que la fermeté me tient lieu de sandales.

Je suis tantôt pauvre, tantôt riche. Celui-là seul est toujours riche qui se prostitue à l'étranger. Pauvre, je ne donne aucun signe d'impatience, et ne laisse pas voir ma pauvreté; riche, je ne deviens pas insolent. Les injures grossières n'ébranlent point ma longanimité; on ne me voit pas à la piste des propos irritans m'informer de ce qu'un tel a dit pour le redire à tel autre.

Combien de fois, par une de ces nuits froides durant lesquelles le chasseur brûle, pour se réchauffer, son arc et ses flèches, ne me suis-je pas mis en course à travers les ténèbres et la pluie, ayant pour compagnie la faim, le froid et la terreur!—Eh bien! j'avais rendu des femmes veuves et des enfans orphelins, et j'étais déjà de retour,—que la nuit était encore toute noire. Au matin qui suivit l'une de ces expéditions, deux bandes raisonnaient ensemble sur mon exploit à Ghomaysa dans le Nadjd. Quelqu'un disait : « Nos chiens ont murmuré la nuit passée; je me suis

» dit : Serait-ce un loup qui rôde, ou bien une jeune hyène ? Mais ils
» n'ont donné de la voix qu'un instant et se sont rendormis ; alors j'ai dit
» en moi-même : Suis-je donc comme le katha ou l'épervier que le moindre
» bruit réveille ? A présent que nous savons la cause terrible de ce bruit
» léger, que devons-nous penser du meurtrier ? Si c'est un Djinn qui nous
» a visités dans la nuit, sa visite nous a été bien funeste ; — si c'est un
» homme... Mais un homme ne fait pas de ces coups-là. »

Combien de fois, par un de ces jours que marque le lever héliaque de Sirius, de ces jours où l'air, devenu liquide, forme des ondes visibles à la surface du sol ; où les vipères s'agitent sur le sable comme sur des cendres brûlantes, combien de fois alors n'ai-je pas exposé ma tête au soleil, sans autre voile qu'un manteau déchiré et une épaisse chevelure, d'où s'élevaient, quand le vent soufflait, des mèches compactes et feutrées, qui depuis long-temps n'avait été ni parfumée ni purgée de vermine, enduite d'une crasse solide sur laquelle une année entière avait passé depuis le dernier lavage !

Combien n'ai-je pas traversé sur mes deux jambes de ces plaines désertes, nues comme le dos d'un bouclier, où les caravanes ne passent point ! Dans la rapidité de ma course, j'en faisais joindre les deux bouts, et terminais ma carrière en grimpant sur un pic élevé, tantôt debout, tantôt accroupi. Les biches au poil fauve allaient et venaient autour de moi comme de jeunes filles vêtues de la *moulâat* à longue queue, aussi douces, aussi familières ; et, s'arrêtant près de moi dans la soirée, elles semblaient me prendre pour un bouquetin aux pates blanches et aux cornes rabattues qui gagnait le penchant de la montagne, inaccessible dans sa retraite.

ELOA, LA SŒUR DES ANGES,

PAR M. ZIEGLER.

COMPOSITIONS AU TRAIT SUR LE POÈME DE M. A. DE VIGNY.

Quand Jésus vit mourir Lazare, qu'il aimait, il versa une larme, larme sainte et divine que les anges recueillirent dans une urne de diamant, et qu'ils portèrent aux pieds de l'Éternel. Dieu voulut qu'une larme de son fils fût un bienfait pour le ciel.

Alors on vit du sein de l'urne éblouissante
S'élever une forme et blanche et grandissante,
Une voix s'entendit qui disait : Eloa !
Et l'ange apparaissant répondit : Me voilà.

Eloa vivait : jeune fille remplie de blancheur et de beauté, vierge bienheureuse parmi les bienheureuses, admise dès sa naissance aux joies ineffables de contempler la face du Seigneur. Les ames passionnées qui ont dépensé des heures entières, heures de délices, à regarder silencieusement le visage de l'objet de leur amour, savent que les Écritures ont bien fait de promettre aux élus, pour récompense de leurs vertus, le bonheur de voir le Dieu qu'ils vénèrent et qu'ils adorent. Les habitans du ciel aimèrent Eloa sitôt qu'elle apparut ; ils accoururent pour verser des fleurs sur

la tête de cet enfant privilégié de Dieu, et ils chantèrent les harmonies de leurs violes d'amour pour lui plaire et l'instruire.

Eloa, disaient-ils, oh! veillez bien sur vous,
Un ange peut tomber : le plus beau de nous tous
N'est plus ici.

On crut qu'Eloa frémirait à ces mots, mais non; le malheur de l'ange tombé remplit sa pensée de tristesse, et son cœur candide ne ressentit que le besoin de le secourir. Depuis lors, souvent pensive, elle abandonnait ses compagnes, et, déployant ses blanches ailes, elle descendait jusqu'au dernier ciel, loin du tabernacle, loin des cantiques sacrés, loin de l'éclatante lumière du séjour des gloires pour rêver en liberté.

Et toujours dans la nuit un rêve lui montrait
Un ange malheureux qui de loin l'implorait.

Un jour, du haut des nuages qui la portaient dans l'éther, elle aperçut au fond de l'abîme un jeune homme couché mélancoliquement sur un lit de vapeur. Sa robe de pourpre l'enveloppait avec magnificence, ses bras et ses pieds étaient chargés d'anneaux d'or tout éblouissans de pierreries, et son beau front inquiet était baissé vers la terre; mais il leva les yeux, et découvrant Eloa qui brillait au ciel comme une étoile, il dit :

D'où viens-tu, belle archange? Où vas-tu? Quelle voie
Suit ton aile d'argent qui dans l'air se déploie?

Et ses accens doux et sonores s'élevaient lentement jusqu'à la fille de Dieu. Il la flatte, il la charme, il l'enivre de mots pleins d'amour et de tristesse; il lui dit qu'il est malheureux, qu'il souffre; Eloa, timide et tremblante, se suspend dans les airs pour mieux l'écouter.

Je suis celui qu'on aime et qu'on ne connaît pas,

répète l'ennemi perfide. La pauvre ange, que frappent ces paroles mystérieuses, s'approche davantage au lieu de fuir. Bientôt le prince des ténèbres lui parle des bonheurs infinis qu'il y a dans l'union de deux ames, il l'appelle sa sœur, elle le consolera de tous ses maux; et l'imprudente des-

cend toujours vers cette voix mélodieuse qui demandait pitié. Enfin elle ose répondre :

Puisque vous êtes beau, vous êtes bon sans doute !

Pensée de vierge où rayonnait sa pureté divine. Et en même temps elle s'abattait plus près de l'ennemi, tout enveloppée de ses ailes étincelantes, pour mieux l'entendre. Un instant le maudit, en voyant cette ange si jeune et si bonne qui venait pleurer avec lui, se souvint des cieux, mais l'esprit de l'enfer reprit sa puissance, la touchante victime ne devait pas lui échapper. Comment aurait-elle pu résister à l'idée de consoler un malheureux? Elle s'approcha donc tout près de lui; aussitôt le démon porta la main sur l'enfant de Dieu, et l'entraîna dans l'espace.

— Où me conduisez-vous, bel ange? — Viens toujours.
— Que votre voix est triste! et quel sombre discours!
Nomme-moi donc encore ou ta sœur, ou ton dieu.
— J'enlève mon esclave, et je tiens ma victime.
— Tu paraissais si bon! Ah! qu'ai-je fait? — Un crime.
— Seras-tu plus heureux? du moins es-tu content?
— Plus triste que jamais. — Qui donc es-tu? — Satan.

Lorsque M. de Vigny, il y a peu d'années encore, était dans cet âge où l'ame du poète, toute jeune, toute blanche, toute imprégnée de l'essence divine, peut s'élever long-temps dans les airs, il pénétra jusqu'aux jardins de l'Éden, et en rapporta cette légende qu'il avait entendu raconter le soir par les anges assemblés sous leurs délicieux ombrages. Telle est l'œuvre ravissante que M. Ziegler a choisie pour l'orner de ses illustrations; mais nous verrons qu'il n'a pas tardé à secouer le joug de la pensée d'autrui. S'inspirant du chantre céleste sans le copier; le crayon à la main, il a fait aussi son Eloa; et le cahier de gravures dont nous rendons compte est un poème dans un poème, comme le *Faust* de Delacroix est une révélation nouvelle jointe au *Faust* de l'écrivain allemand.

Si nous ne nous trompons pas, c'est le sculpteur John Flaxmann qui le premier eut l'idée de rendre dans une suite de simples traits les sujets les plus frappans d'un poème. Il fit ainsi l'Homère, l'Hésiode, avec son chef-d'œuvre, Le Dante; et le génie plein de grandeur et de simplicité qu'il déploya dans ses compositions l'a mis au rang des plus nobles artistes du monde. Peu de personnes possèdent en France les traits originaux de

Flaxmann ; mais les mauvaises copies que nos éditeurs en ont données suffisent pour nous remplir d'admiration. Ses gravures sont une véritable incarnation des siècles passés. Après lui vinrent les Allemands, qui, se livrant à leur nature particulière, rêveuse et croyante, ont traduit dans des dessins pleins de charme et surtout de fantaisie les ballades de leurs poètes. Reith et Neureuther ont fait des choses fort estimées en ce genre. Enfin voilà que nous nous présentons aussi à notre tour, et M. Ziegler ne nous met point au-dessous de nos rivaux. Je l'ai déjà dit, les *illustrations* d'Eloa sont un poème. C'est surtout quand l'ange tentateur entre dans l'action qu'elles méritent mieux ce titre. Si on les examine attentivement, on remarque en effet que le démon, endormi d'abord, ne fait que lever la tête pour voir l'ange qui plane dans les cieux ; puis, sans remuer à peine, il joint les mains ; peu après il pose un genou en terre, et il est encore à la même place lorsqu'il tend les bras pour recevoir l'innocente vierge qui s'approche de lui, les regards voilés d'amour et de tristesse. La parole a tout fait, et cette immobilité du personnage principal prouve évidemment que le peintre, dans l'œuvre de séduction dont il avait à retracer l'histoire, a voulu rendre tout ce que l'éloquence peut avoir d'empire sur ceux à qui elle s'adresse. Belle puissance de dessin que celle qui explique par un trait de burin le développement successif d'une pensée vigoureuse, laissant à notre intelligence le soin facile de composer les détails intermédiaires ! C'est encore une idée d'une haute poésie appartenant en propre à M. Ziegler, d'avoir abattu les ailes de la jeune archange quand elle tombe aux bras de Satan. Nous voyons enfin qu'il a généralement exécuté son entreprise en grand penseur ; mais nous devons regretter que le pinceau ait été rebelle à la volonté qui le dirigeait dans l'exécution de la figure du démon. Le sien n'est presque toujours qu'un homme ordinaire dépourvu de grandeur et de passion. Lucifer était le plus beau des habitans du ciel : ce fut l'orgueil qui le perdit. Nous aurions voulu voir sur son visage les éclairs de rage de l'ange déchu, ou l'expression de tristesse d'une ame énergique qui réussit à cacher les tourmens qui déchirent son cœur. On conçoit du reste que le peintre faillisse devant l'immense difficulté de caractériser de pareilles nuances au moyen de simples traits : pour atteindre là, il lui faut certainement encore plus de force de génie qu'à l'écrivain. Au reste, les anges de M. Ziegler feront sans peine oublier la faiblesse de sa création du diable. Ceux-ci sont de véritables anges, pleins de l'esprit de Dieu, beaux, nobles, calmes. Ils portent bien le type de la grâce austère que notre imagination

prête à ces créatures divines. Eloa surtout est d'une blancheur, d'une virginité ravissante, et rien de tout cela ne ressemble aux femmes maniérées que les copistes du moyen âge nous donnent trop volontiers pour des séraphins. Seulement à M. Ziegler, qui s'est toujours distingué par une grande sévérité de lignes, comme on dit à l'école, on reprochera avec justice de s'être laissé aller à un peu d'afféterie dans quelques-unes de ses draperies, et de n'avoir pas toujours eu un dessin aussi ferme qu'il le fallait. Aucune négligence ne passe inaperçue dans ces contours dont nul effet de couleur, nul jeu de lumière, ne viennent dissimuler la pureté. Aussi est-ce une chose désespérante, par exemple, d'avoir gâté le délicieux sentiment qu'il y a dans la figure d'Eloa (planche X), en lui brisant le cou comme à une ombre chinoise. Malgré cette critique, on ne sera pas moins très-heureux de posséder le cahier de la Sœur des Anges, car il y a dans tous les ouvrages de M. Ziegler quelque chose de sérieux et de grave qui donne à penser. On dirait que, profondément pénétré de la sublime portée de son art, il regarde la peinture comme une religion dont il se fait pontife, pour chanter avec solennité ses vivifians bienfaits et ses gloires magnifiques. Depuis le Giotto qu'il avait exposé il y a trois ans, jusqu'au saint Matthieu du dernier salon, tout ce qui sort de sa main a le sentiment d'une beauté réfléchie, le caractère d'une solidité que je serais tenté d'appeler monumentale. Les artistes ont particulièrement apprécié d'aussi éminentes qualités, et c'est un encourageant exemple à offrir aux jeunes gens qu'un jeune homme à peine auteur de quatre ou cinq tableaux, et arrivé déjà, comme M. Ziegler, à une haute réputation. Le hasard suspend quelquefois cette loi terrible de l'humanité qui ordonne au mérite de pâtir long-temps avant d'éclater aux yeux de tous. Que les ames généreuses qui souffrent dans l'obscurité ne perdent pas courage!

V. Schoelcher.

PARIS.

Satire.

Parisiens ingrats! oublieux des grands hommes,
Un homme pur vivait dans le siècle où nous sommes,
En son cœur habitait l'antique loyauté,
Et son cœur ne battait que pour la liberté.
Quand la cupidité tourne toutes vos têtes,
Lui n'était tourmenté que de pensers honnêtes;
Ce juste est mort, hélas! et comme un lourd fardeau,
On s'est vite empressé de le mettre au tombeau!
Et le soir dans vos murs on ne parlait qu'à peine
Du mort que doit pleurer la terre américaine,
Qui, ne pouvant avoir comme vous son cercueil,
Plus loin que vous du moins saura pousser son deuil.
Comme Jérusalem autrefois des prophètes,
Vous riez aujourd'hui des saints et des poètes.
Paris, que veux-tu donc qu'il advienne de toi,
Quand tu n'as plus un grain de respect ni de foi;

Quand, respirant encor l'odeur du cimetière
Qui recèle à jamais LA FAYETTE en poussière,
Le front voilé de crêpe et l'œil humide encor,
Tu reviens sans pudeur adorer le veau d'or?...

Donc bien qu'en ces beaux jours la féconde industrie
Couvre de ses trésors le sol de la patrie,
Que chaque citoyen, tout gonflé de ses droits,
A leur juste valeur estime enfin les rois;
Que la France, suivant la forme consacrée,
Ait repris ses couleurs et soit régénérée;
Que la Charte à présent soit une vérité,
Et qu'on nous l'ait redit jusqu'à satiété;
Bien que la jeune fille, à côté de sa mère,
Avant d'avoir l'époux convoite l'adultère;
Que la Caricature au pinceau trivial
Sous la forme d'un fruit rende le front royal;
Que ce portrait hideux soit sur toute muraille,
Et qu'enfin l'on ne peigne *en beau* que la canaille!
Que des êtres privés des plus simples vertus,
Une fois tous les ans se disant des Brutus,
Fort au-dessous de l'homme au foyer domestique,
Se croyent citoyens sur la place publique,
Et n'adorant de dieu que celui de l'argent,
Dans tous les carrefours parlent de dévouement;
Qu'une fausse Thalie, opprobre de la scène,
Chaque soir, à vos fils, montre sa face obscène,
Et qu'au lieu de chercher à corriger les mœurs,
Elle jette partout le vice dans les cœurs;

Que la mauvaise foi, l'ignorance et l'envie,
Ces trois chiennes sans yeux poursuivent le génie,
Et que dans la ferveur du règne industriel
On paye la douleur un prix matériel;
Que de cet heureux temps la jeunesse dorée,
De cigare et de vin chaque soir enivrée,
Pour distraire en fumant ses futiles cerveaux,
S'occupe de croiser les races de chevaux,
Tandis qu'au même instant, à ses pieds, sur la terre,
La grande race humaine expire de misère!...

Pour cet amour de l'or, ardent, universel,
Pour le culte assidu de son ignoble autel,
Ce siècle ayant fini sa brillante carrière,
Et comme ses aïeux ayant fait sa poussière,
Par l'inflexible doigt de la postérité,
Entre les plus mauvais un jour sera compté.

ÉPILOGUE.

Ah! Plutus, dieu de l'or, par ton souffle flétrie,
Autour de tes autels se traîne ma patrie.
Partout règne la fraude et la cupidité :
Ton temple est le seul temple aujourd'hui visité;
Tous y sont à genoux; les hommes et les femmes
Ne sentent plus en eux que tes ignobles flammes :
Toi seul es dieu du siècle à présent, et les cœurs

Ne brûlent plus d'encens aux dieux supérieurs;
Ces grands dieux qui jadis ont traversé le monde
Pour lui faire oublier sa misère profonde,
La foi, le dévouement, la pudeur, l'amitié,
Sans lesquels les humains ne vivent qu'à moitié.
Ah! belles fleurs, du ciel descendez donc encore,
Et sous nos pieds poudreux venez, venez éclore;
Venez embaumer l'air de vos parfums divins
Et comme au premier âge émailler les chemins;
Et toi, Dieu des chrétiens, notre céleste père,
O mon Dieu! prends pitié de cette pauvre terre,
Et de la profondeur de ton éternité
Laisse sur nos enfans tomber la CHARITÉ!

ANTONI DESCHAMPS.

CHRONIQUE DE PARIS.

On se rappelle,—le fait n'est pas de longue date,—comment M. Thiers devint héroïque et cavalier durant les journées d'avril, grâce au valeureux général Bugeaud qui le mena au feu bon gré mal gré. Or, le même cheval que Son Excellence eût, peu s'en fallut alors, tué sous elle, a failli avoir, à son tour, M. Thiers tué sous lui ces jours derniers.

M. Thiers s'était, en effet, laissé tomber assez lourdement de sa monture au bois de Boulogne; mais il a été heureusement relevé par un ancien piqueur de Charles X, qui, en lui tendant généreusement la main, ne savait pas sans doute venir au secours du plus grand ministre de Louis-Philippe.

M. Thiers fut saigné tout d'abord, et son état ne donne plus maintenant la moindre inquiétude, mais on avait craint chez lui quelques momens une lésion du cerveau. C'est que le lendemain de sa chute il avait mandé M. Edmond Blanc, le secrétaire général, et l'avait gravement chargé de lui procurer toutes les gazelles qui sont récemment arrivées d'Alger au Jardin des Plantes. M. Thiers voulait absolument des gazelles pour se distraire pendant sa convalescence. M. Edmond Blanc fit de son mieux; mais en dépit de toute sa bonne volonté, le meilleur secrétaire général du monde ne peut donner que les gazelles qu'il a. Force donc fut à M. le ministre de l'intérieur de se contenter des trois gazelles qu'il y avait au Jardin des Plantes, et qu'on lui confia sur un récépissé fourni à M. Geoffroy de Saint-Hilaire. M. Thiers se promena pastoralement une matinée entière dans son jardin en la compagnie de ces élégans animaux, les caressant, leur faisant manger des feuilles et des fleurs, courant avec eux et leur donnant la chasse. L'apercevant dans cet exercice de l'une des croisées de l'hôtel du ministère,

et trompé par la taille du *jeune* ministre, un étranger s'écria, assure-t-on. — « Voyez donc ce joli enfant qui joue là-bas avec des gazelles! »

Mais M. Thiers ne se contente pas toujours de ces innocens plaisirs. Ainsi il vient de lui prendre également fantaisie de se faire amener la liberté des théâtres, moins douce et moins gracieuse, il est vrai, que les gazelles, afin de l'apprivoiser et de la museler.

C'est M. Cavé, le chef de la division des beaux-arts de M. Thiers, qui a eu mission d'avertir officieusement les auteurs de ce rétablissement de la censure dramatique. La circulaire qui décrète ce petit coup d'état littéraire a dû coûter beaucoup au cœur et à la plume de M. Cavé; car ce même M. Cavé écrivait sous la restauration des moitiés de quasi-drames, d'un libéralisme fort immodéré, et dans LE GLOBE sur les théâtres secondaires, de petits articles de critique qui tonnaient de toutes leurs petites forces contre toutes les censures passées, présentes et à venir. Mais M. Cavé aura retranché sa conscience derrière celle de son patron; il se sera autorisé de l'exemple de M. Thiers, qui prêcha bien lui-même aussi en son temps dans LE CONSTITUTIONNEL, dans le COURRIER FRANÇAIS et dans le NATIONAL l'extrême indépendance de la presse et du théâtre.

M. Thiers, au fait, a bien raison de ne vouloir plus se souvenir de ses antécédens de journalisme. Il est grand seigneur à présent! il a enfoncé son chapeau et il est remonté sur le cheval qui l'avait jeté par terre. Il est même excellent mari, assure-t-on, afin d'être au moins docile à l'avis de Béranger, qui, lorsqu'il reçut la lettre de faire part du mariage de son excellence, lui répondit en lui conseillant d'être plus fidèle à sa femme qu'à la liberté.

Quoi qu'il en soit, le jugement du tribunal de commerce qui, donnant gain de cause à M. Alexandre Dumas contre le ministre de l'intérieur, fait main levée de l'opposition formée par ce dernier, à la représentation d'ANTONY au Théâtre-Français, et condamne M. Jouslin de la Salle et M. Thiers solidairement au paiement de 10,000 francs, de dommages et intérêts envers l'auteur lésé, vient de tomber bien malencontreusement au milieu de cette nouvelle restauration de la censure dramatique. M. Thiers a interjété appel de cette décision inattendue des premiers juges. Que va décider maintenant la Cour royale? Rendra-t-elle un arrêt ou un service? Qui sait cela si ce n'est M. le premier président Séguier? Nous au moins, nous surveillerons attentivement les débats de cette cause où sont engagés si avant tous les intérêts de la liberté littéraire.

Une grande révolution s'est opérée dans le gouvernement de l'Opéra. M. Véron vient d'adjoindre décidément M. Duponchel à sa direction. Certes, M. Véron ne pouvait se choisir un coadjudeur plus méritant. M. Duponchel n'est point un metteur en scène vulgaire. Antiquaire con-

sciencieux et distingué, il a élevé le costume à la dignité d'art, et c'est lui qui le premier a su apporter le goût et l'érudition dans les merveilles et les magnificences de l'Opéra.

Mercredi dernier ce théâtre a donné une représentation de GUSTAVE, qui a été solennelle pour ses habitués Le bal masqué du cinquième acte avait été complétement rafraîchi et recomposé. Les Folies étaient habillées de neuf, et Mlle Noblet et Mme Alexis avaient repris le commandement de leur léger bataillon. Il y avait en outre tout un escadron nouveau de gentils hussards blancs et bleus, tous danseuses de première ligne, ayant pour officiers Mlles Varin, Vagon, Pauline Leroux et Duvernay. Puis un pas styrien fort original a été dansé avec beaucoup de verve par M. et Mme Taglioni. Enfin un sapeur grotesque, haut de deux pieds et large de quatre, avait été construit pour faire le pendant du célèbre *Turc-Coupole* que vous connaissez. Aussi avec l'addition d'un pareil contingent militaire le brillant galop qui termine le bal a-t-il déroulé ses chaînes, plus fougueux, plus diapré, plus éblouissant que jamais.

Mais d'autres surprises nous sont préparées encore par les soins de MM. Véron et Duponchel.

Le mois prochain nous aurons LA TEMPÊTE, ballet fantastique dont les décorations et les costumes vont nous réaliser tout entier, dit-on, le rêve poétique et merveilleux de Shakspeare. Mlle Fanny Esler sera la Miranda de cette féerie; M. Véron s'est procuré exprès à Londres cette belle et diaphane personne, afin de nous traduire plus fidèlement la fantaisie du grand poète anglais.

Après LA TEMPÊTE viendra LA JUIVE, de MM. Scribe et Léon Halévy. Et réjouissez-vous d'avance, vous qui aimez et sentez le chant et le jeu de l'ame; cette juive sera Mlle Falcon, cette jeune fille si belle, si énergique, si puissante, dont le talent a surgi dès ses débuts adulte et complet.

Mme Damoreau reparaîtra en outre, escortée de Nourrit et de Levasseur, dans cet ouvrage, dont la mise en scène doit, dit-on, surpasser même les perfections de celle de ROBERT-LE-DIABLE.

Voilà bien certes à l'Opéra l'espérance d'une abondante récolte pour cet été, et d'une riche vendange pour l'automne prochain.

Une nouvelle comédie en deux actes, intitulée : HEUREUSE COMME UNE PRINCESSE, a été accueillie avec quelque faveur, jeudi dernier, au Théâtre-Français.

Voici, je crois, le fond léger de cette legère comédie :

La duchesse de Bourgogne a bonne envie d'aimer et d'être aimée; mais elle est entourée de courtisans, soupirans intéressés, qui n'adorent en elle que sa grandeur et ce que leur ambition lui croit d'influence et de pouvoir. Toutefois, sous le prétexte d'une partie de chasse, la duchesse

donne un rendez-vous à la Maison-Blanche, dans la forêt de Fontainebleau, à un certain Nangis qu'elle a distingué; mais voilà que, grâce aux soins jaloux d'un rival mystérieux, toute la cour, convoquée à la Maison-Blanche, accourt y troubler le tête-à-tête des deux amans. Pauvre duchesse de Bourgogne! elle a bien du malheur vraiment! A quoi sert donc, bon Dieu! d'être si grande, si l'on ne peut même pas se compromettre tranquillement? Ah! le monde ne sait pas quel est ce bonheur qu'il envie aux princesses!

Le titre de l'ouvrage de MM. Ancelot et Anatole Laborie est, on le voit, à peu de chose près justifié. Il ne promettait pas beaucoup plus qu'un proverbe, et Heureuse comme une Princesse n'est guère qu'un proverbe-vaudeville. A peine les couplets manquent-ils même à celui-ci. Les personnages y ont chacun, à chaque moment, leur refrain sur le bout des lèvres. Ils se meurent de l'envie de le chanter, mais ils n'osent; ils sont rue de Richelieu, et, rue de Richelieu, le *décorum* ne permet point que l'on chante. Ils se réduisent donc à mettre leurs pointes et leurs marivaudages en prose.

Le Théâtre-Français, sinon son public, paraît depuis quelques mois s'être épris singulièrement du vaudeville. Au moins, et c'est ce que n'avaient point fait les dernières pièces de cette qualité qu'il nous a données, Heureuse comme une Princesse offre-t-il des scènes délicatement touchées et filées avec esprit. Mais comment M. Ancelot, qui, dans son bon temps classique, avant de soumissionner l'entreprise du drame de la rue de Chartres, ne procédait rue de Richelieu que par cinq actes bien comptés, bien pesés et bien mesurés, après sa longue absence du Théâtre-Français, a-t-il choisi justement une si frêle comédie pour y faire sa rentrée?

On se rappelle peut-être que, dans les premiers jours du mois d'août 1833, les journaux rendirent compte du double suicide de Claire Demar et de Perret Dessessarts, victimes l'un et l'autre de leur conversion fanatique aux doctrines saint-simoniennes.

Claire Demar avait laissé en mourant divers manuscrits qui furent déposés entre les mains du père Enfantin, et remis, suivant l'ordre de ce dernier, par le père Michel, à la mère Suzanne, directrice de la Tribune des Femmes. Ce sont ces ouvrages posthumes, ayant pour titres Ma loi d'avenir et Appel d'une Femme au Peuple, que la mère Suzanne livre aujourd'hui à la publicité.

Une préface de la mère Suzanne nous avertit d'abord que Claire Demar a rejeté en arrière le voile de la pudeur, et nous a montré la vérité toute nue, dépouillée de sa dernière gaze. La mère Suzanne elle-même, en ce qui la touche, n'en fait pas plus de façons. Elle a jeté aussi sa robe aux

orties et son bonnet par-dessus les toits. Elle assume héroïquement sur sa tête toute la responsabilité de la parole neuve et hardie de Claire Demar. Ce n'est pas là faire preuve d'un médiocre courage, je vous assure.

On pense bien que nous serons plus réservés, et que nous ne montrerons pas tout ce que la mère Suzanne nous fait voir. Nous ne sommes pas si braves.

Les détails biographiques que sa préface nous fournit sur Claire Demar expliquent assez bien comment les théories de cette dernière lui étaient venues. Elle avait, dit la mère Suzanne, fouillé profondément par sa vie pratique dans la fange du vieux monde. Ainsi, revenue à des sentimens sociaux, elle pouvait parler. Elle avait, pour se faire écouter, l'autorité de l'expérience... Voilà pourquoi l'activité de son ame se porta tout entière sur la transformation de la morale.

Avant d'essayer cette transformation de la morale, Claire Demar (la précaution était adroite et conséquente) avait essayé préalablement de transformer notre législation. Ce qui l'y révoltait surtout, c'est que nous eussions écrit dans le Code civil que *la femme doit obéissance et fidélité à son mari.*

« Nous marie-t-on, s'écrie-t-elle, on nous applique l'article du Code civil. Mais est-ce que nous avons assisté à sa rédaction? Le Code est-il bien dans nos goûts et dans notre nature? »

Ce fut cette sainte indignation contre le Code civil qui poussa Claire Demar à demander au peuple une révision générale de toutes nos institutions. Claire Demar a fait plus à elle seule que n'avait osé l'assemblée constituante, qui s'était bornée à déclarer les droits de l'homme. Elle a proclamé la déclaration des droits de la femme.

Je voudrais vous donner tout le préambule de cette déclaration, où Claire Demar prouve irrésistiblement que c'est aux femmes à crever le papier brouillard derrière lequel apparaît notre fantasmagorie parlementaire, et que le temps est venu de vanner et de revanner toutes vos vieilles lois, et de lessiver et étendre les nouvelles sous le vestibule de la chambre des députés.

Avez-vous pensé, dit-elle, législateurs et hommes d'état, que, pour faire la guerre, vous nous enlèveriez toujours nos amans, et que nous nous contenterions, comme par le passé, de vous faire des cocardes et de la charpie? Si vous avez pensé cela, vous vous êtes trompés.

En conséquence, d'après la nouvelle charte qui nous est octroyée par Claire Demar sous la responsabilité de la mère Suzanne, 1° la guerre est demeurée supprimée; 2° toutes les femmes seront égales devant la loi; 3° il y aura deux chambres de femmes, une chambre de *députées* et une chambre de *pairesses;* 4° (et ceci n'est qu'une disposition transitoire)

dès leur première session, les femmes pairesses et députées s'occuperont avant tout d'une loi d'élection nouvelle.

Ayant ainsi transformé, comme elle dit, notre législation, Claire Demar passe à la transformation de la morale, et propose, un acte additionnel à ses constitutions de la femme, au moyen duquel le mariage serait aboli purement et simplement, comme la guerre, ce qui éviterait à toutes les chambres à venir, d'hommes ou de femmes, l'embarras de la discussion d'une loi de divorce.

Ici je m'arrête, car il n'y a plus réellement moyen de suivre Claire Demar, qui a bien effectivement rejeté, comme elle nous en avait prévenus, aussi en arrière que possible, le voile de la pudeur, et qui, sur le seuil de ses dernières révélations, nous déclare encore ingénuement que la parole de la femme *vengeresse-rédempteur* sera une parole *souverainement révoltante.*

Ce n'est pas ainsi que se vengent et rachètent leur sexe, Dieu merci, les femmes du dernier ouvrage de M. Ernest Desprez, LES FEMMES VENGÉES (1). Pour montrer comment les femmes savent aimer, pardonner et se dévouer, M. Ernest Desprez a pris le bon parti. Il a publié une correspondance de femmes. Il a fait parler des femmes elles-mêmes! et il leur a bien fait parler leur langue de femmes. Quel meilleur éloge pourrions-nous donner à son livre?

Ce n'est certes qu'à des cœurs de femme que M. Ernest Desprez a écouté des mots comme celui-ci : *On n'est pas seule quand on attend!* Et il y en a plus d'un pareil dans ce roman, simple, honorable et touchant, du petit nombre de ceux dont il est permis maintenant de recommander sans le moindre scrupule la lecture.

Le grand événement littéraire de la semaine, est-il besoin de le dire? a été la publication du roman de M. Sainte-Beuve (2). La REVUE consacrera prochainement un article étendu à l'examen de cette importante production de l'auteur des CONSOLATIONS. Mais dès aujourd'hui déclarons, sans hésiter, que VOLUPTÉ est un livre d'une haute et puissante portée, un livre non moins recommandable par la forme que par le fond. Le sujet n'est autre que la lutte des sens et du cœur; la fable inventée pour réaliser cette idée est simple, attachante, progressive et bien dénouée. Du reste, c'est un livre auquel les invectives ne manqueront pas; mais ce sera tant mieux, car son succès n'en sera que plus éclatant. L. L.

(1) Chez Abel Ledoux, rue de Richelieu.

(2) Chez Eugène Renduel, rue des Grands-Augustins, n° 22.

M. PRADIER ET L'ARC DE L'ÉTOILE.

Une des principales spécialités de la Revue de Paris, c'est Paris : Pari. dans sa littérature, Paris dans ses mœurs, Paris dans ses monumens; Paris considéré comme groupe d'hommes et d'idées, Paris considéré comme groupe d'édifices. Sous ce dernier rapport, nous devons attention et contrôle à tout ce que la configuration monumentale de la grande ville peut subir d'embellissemens ou d'enlaidissemens. Les sommes considérables votées par les chambres pour les travaux publics il y a dix-huit mois, peuvent amener l'un ou l'autre de ces deux résultats, selon le bon ou le mauvais emploi qu'en fera le ministre. Un écrivain dont personne ne récusera l'autorité compte examiner prochainement dans la Revue de Paris la part de blâme ou d'éloge qui peut revenir à M. Thiers dans cette occasion. La vérité sera franchement dite à M. le ministre de l'intérieur; et, comme nous ne savons pas ce que c'est que l'opposition systématique, si nous trouvons à louer, nous le ferons avec plaisir. En attendant cet article, qui sera sérieux, raisonné et solidement appuyé sur les chiffres et sur les faits, nous croyons devoir mettre M. Thiers en garde, pour tous les travaux d'art qu'il lui reste à adjuger, contre le procédé fatal des concours. Ce mode de distribution des travaux n'est qu'un expédient imaginé par le libéralisme niais du Constitutionnel de 1829, et subi par la poltronnerie du ministère Martignac. Les concours en fait de travaux d'art sont jugés maintenant. L'homme de talent les dédaigne. Jean Goujon ne concourt pas. Reste la médiocrité. Des artistes médiocres concourent, des juges médiocres donnent le prix; le résultat, c'est ce triste fronton de la Made-

leine, ou ce pauvre Napoléon de bronze qui fait gauchir la colonne. Nous croyons savoir que M. le ministre de l'intérieur a sur les concours la même opinion que nous, et nous l'en félicitons d'autant plus que l'adjudication d'un grand travail dépend de lui en ce moment. Nous voulons parler du couronnement de l'arc-de-triomphe de l'Étoile. Certes il y a beaucoup à dire sur les massives proportions et sur les lignes maladroites de cet édifice hybride qui représente à la fois l'empereur et le duc d'Angoulême ; mais nous pensons que l'œuvre de statuaire à laquelle il servira de piédestal peut, si elle est grande et belle, racheter une notable partie de ces défauts. Ce monument, heureusement inachevé, est un de ceux où la belle sculpture peut arriver encore à temps pour masquer les fautes de la mauvaise architecture. Tout dépend du couronnement, qui écrasera l'édifice de ridicule, ou qui le couvrira de gloire. Que M. le ministre de l'intérieur y réfléchisse : on lui devra ou un grand reproche ou un grand remerciement. Nous ne ferons défaut ni à l'un ni à l'autre. Nous savons qu'en ce moment un certain nombre d'artistes sont sur les rangs pour ce magnifique travail. Ce sont MM. Pradier, Rude, Seurre aîné, Lemaire, Bra, Desbœufs, Brun, Marochetti. Tous ces statuaires ont présenté des projets au ministre, mais nous ne pensons pas que M. Thiers en revienne au fâcheux procédé du concours. Il choisira donc lui-même, et c'est ici que l'intérêt de l'art nous oblige d'élever la voix avant que la décision soit prise. Parmi ces statuaires, il en est un que beaucoup de belles œuvres placent à une grande hauteur au-dessus des autres, c'est celui que nous avons nommé le premier, c'est M. Pradier. Nous ne voulons faire injure au talent de personne; nous nous rappelons particulièrement l'œuvre remarquable exposée par M. Rude à l'avant-dernier salon; mais M. Pradier est un maître. Trois sculpteurs aujourd'hui, MM. Pradier, David et Barye, occupent la sommité de la statuaire. Du moment où l'un d'eux se présente pour un travail de cette importance, aucune considération ne nous empêchera de dire que le travail lui doit être donné. Dans le cas actuel, M. Pradier se présente, toute concurrence doit disparaître devant lui, et nous ne doutons pas que M. Thiers ne satisfasse en le choisissant au vœu de tous les amis éclairés de l'art. Grâce à la sympathie que la littérature nouvelle s'est plue à éveiller en faveur des autres arts, les passans de nos rues commencent à comprendre les monumens. Il ne faut pas les exposer, eux qui payent, à hausser les épaules devant l'arc de l'Étoile comme devant la Madeleine. M. Pradier offre la garantie d'un talent déjà éprouvé, d'un ta-

lent tout à la fois jeune et mûr; M. Pradier est une des plus belles mains qu'ait jamais eues la statuaire; M. Pradier, animé par la responsabilité même d'une si grande œuvre, poserait dignement, nous n'en doutons pas, la dernière pierre à cet édifice dont Napoléon a posé la première. Nous ne pouvons croire que M. le ministre de l'intérieur hésite un seul moment entre lui et ses concurrens. Que M. Thiers se rappelle les mémorables époques de l'art. Les grands papes du seizième siècle ne mettaient pas les Loges ou la Chapelle Sixtine au concours; ils allaient tout bonnement trouver Michel Ange et Raphaël. ***

— Une nouvelle édition du Médecin de Campagne (1), de M. de Balzac, vient d'être publiée. A propos de cette réimpression, nous ne reviendrons point avec développement sur un livre dont la réputation est faite, et qui est en pleine possession de son succès. D'ailleurs, la fécondité de M. de Balzac est telle que la critique a déjà grand'peine à faire face à l'examen de ses productions du jour. Comment aurait-elle le loisir de s'occuper de ses productions de la veille? Mais cette nouvelle édition du Médecin de Campagne, qui est bien franchement et sans supercherie une *nouvelle édition*, doit être au moins recommandée vivement au profit de ceux qui n'auraient pu faire connaissance dans la première avec l'intéressant docteur de M. de Balzac.

— Il se publie actuellement une nouvelle édition à bon marché de Shaspeare et de Schiller, qui paraît par livraisons, fort bien imprimées (2). Shakspeare et Schiller sont assez peu connus ou mal appréciés en France : nous devons dire aussi que nous n'avons pas de traductions dignes de ces deux grands tragiques; nous ne connaissons guère que M. Chasles qui puisse nous donner une bonne traduction de Shakspeare, et nous ne saurions trop l'engager à l'entreprendre. C'est un travail qui lui ferait honneur, en même temps que ce serait un service rendu aux lettres françaises, surtout si, comme nous savons que cet écrivain avait le projet de le faire, il l'accompagnait de notes historiques et de notices littéraires. L'édition que nous annonçons ne peut manquer d'être recherchée, à cause de la modicité du prix et de la beauté de l'exécution typographique; mais on doit regretter que l'éditeur se soit contenté de réimprimer l'ancienne traduction, sans s'inquiéter assez de l'améliorer. Il serait encore temps, au reste, d'apporter à cette traduction, dont la publication est peu avancée, les améliorations que nous réclamons. C'est un conseil que nous donnons à l'éditeur dans son intérêt même.

(1) Chez Verdet, rue du Colombier.
(2) Chez Adolphe Havard, rue de Seine, n° 36.

LE

CONVOI DE LA LAITIÈRE.

Dans les premiers jours de mai, étant à la campagne, à quelques lieues de Paris, j'entendis de grand matin la cloche du village sonnant à pleine volée. Qu'est ceci? me dis-je; sans doute une fête ou une veille de fête, quelque saint qu'on chôme dans le village. J'allai voir au calendrier. Dans le silence de la campagne, un bruit de cloches est un événement : le grelot d'un mouton qui va au pâturage éveille plus l'attention que le bourdon de Notre-Dame à Paris. Le calendrier m'indiquait un saint de peu de marque, un de ces saints équivoques dont le patronage n'inspire pas assez de confiance pour qu'un de nos laborieux villages des environs de Paris lui consacre annuellement une journée de travail. Je demandai à une vieille femme ce qu'on sonnait.

— Monsieur, me dit-elle, c'est l'enterrement de la petite laitière de B...

— Comment! m'écriai-je, la jolie laitière que je voyais passer tous les matins devant la maison!...

— Comme vous dites, et que vous allez voir passer, une der-

27 juillet 1844

nière fois, tout de son long dans sa bière. Cela n'avait pas dix-huit ans. Dieu est-il juste? n'est-ce pas plutôt la vieille femme qui aurait dû mourir que cette jeunesse? qu'est-ce que je fais ici, que manger le pain de mes enfans, et faire jurer mon gendre qui en veut à mes pauvres hardes, comme si ça devait le rendre plus riche?

— Morte à dix-huit ans! répétai-je d'un air stupide, et écoutant à peine les retours que la pauvre vieille femme faisait sur elle-même à l'occasion de cette mort. — Et moi qui croyais que cette cloche sonnait une fête!

— C'est bien une fête, en effet, pour la morte, reprit la vieille femme; car je me suis laissé dire qu'elle n'était guère heureuse dans ce monde.

La cloche continuait de sonner. Aussi monotone pour un enterrement que pour une naissance, pour une fête que pour un deuil. C'est le même bruit toujours et pour toutes choses; notre imagination seule y distingue des notes gaies et des notes funèbres. Il n'y aurait de différence réelle que si le sonneur qui la met en branle avait à sonner les funérailles de son enfant.

Une jeune fille mourir par un si beau soleil, et dans le premier beau jour de l'année! mourir quand tout naît, quand tout revit, quand tout chante! mourir quand toutes les feuilles se balancent encore à l'arbre, quand pas une fleur encore n'est fanée, et que les premières qui se faneront seront celles qu'on mettra sur son cercueil! — Et je me sentis pleurer, comme si cette fille avait été ma sœur.

En ce moment passa le bedeau conduisant le curé et son clergé à la maison mortuaire. Il était de grand matin. On s'y était pris de bonne heure, à cause d'un autre enterrement qui devait suivre: celui-là était plus juste, comme aurait dit la vieille femme. Le mort était un maître blanchisseur, chargé d'années, que la dernière heure avait surpris sur son banc, devant sa porte, comme il se réchauffait aux rayons du soleil. — Les oiseaux chantaient dans les arbres; l'air était doucement agité par cette brise du matin qui souffle on ne sait d'où, et qui semble l'haleine de la terre qui s'é-

veille; le soleil, caché derrière des marroniers, perçait de mille rayons leur feuillage encore rare et clair, et me tachetait de lumière et d'ombre. On était dans une de ces matinées où la pensée de la mort ne vient à personne, pas même aux vieillards; car c'est alors qu'ils recommencent les projets et les longues espérances, jusqu'à ce que la mort vienne les toucher sur le seuil de leur maison; témoin ce maître blanchisseur qui allait suivre au cimetière la jeune fille, elle devant, lui derrière, contre toute justice, ô mon Dieu! Le vieillard est comme une lampe mourante qui s'éteint dès qu'elle est frappée d'un rayon de soleil; sa poitrine se brise en recevant le souffle enivrant de la vie universelle. Et moi aussi, venu à la campagne pour une délicatesse de santé, fort exagérée par mon imagination, moi aussi j'avais dit, ce matin-là, en ouvrant ma fenêtre, pour parfumer ma chambre des bouffées de l'air matinal : On ne peut pas mourir dans un jour de printemps! Moi aussi je pensais, comme les vieillards, que tout cela n'avait été fait que pour m'empêcher, moi, de mourir. J'expiai bientôt ce mouvement d'égoïsme par quelques bonnes larmes de cœur sur la pauvre fille qui ne devait plus voir de printemps.

Le convoi défila lentement devant moi. En tête marchait le bedeau, l'épée au côté, le bâton à pomme d'ivoire à la main, avec chapeau à cornes et habit galonné; personnage que les étrangers prennent pour la principale autorité du village, tant chacun de ses pas a l'air d'avoir été voté par les deux chambres. Le bedeau est comme la cloche, le même aux convois qu'aux baptêmes, aux morts qu'aux naissances, si ce n'est que sa figure est plus gracieuse aux enterremens considérables qu'aux enterremens modestes, à cause de quelques sous de surpaie, bonne aubaine de la mort. Ce jour-là il était rayonnant; il avait à conduire deux enterremens de maître.

A la suite du bedeau venaient deux rangées de jeunes filles, toutes vêtues de blanc, les plus grandes les premières et les autres ensuite, par rang de taille; les dernières, petites filles à peine âgées de cinq ou six ans. L'une des plus grandes, et sans doute la plus considérable par sa parenté ou quelque autre lien avec la défunte, por-

tait la bannière blanche de soie, brochée d'or, avec une image de la Vierge et les lettres consacrées. Elle marchait en avant de ses compagnes, dont les deux plus grandes et les premières de chaque file tenaient le bout de deux banderolles blanches qui pendaient de la bannière et frissonnaient au vent du matin. Je remarquai que les yeux de la jeune fille étaient noyés de larmes, et que la bannière tremblait dans sa main.

Puis venaient le curé, vieillard grave, endurci aux morts, mais que celle-là paraissait toucher; les chantres, deux enfans de chœur, et le serpent de la paroisse qui accompagnait de son lugubre instrument le chant des psaumes.

Puis le cercueil porté par six jeunes filles, assistées de six autres pour les relayer pendant la route qui était longue de la maison à l'église et de l'église au cimetière, outre que le corps paraissait lourd et que la douleur avait ôté des forces à ces pauvres filles. Le cercueil était couvert d'un drap blanc et jonché d'immortelles blanches; double symbole, les fleurs, de la vie future, et leur couleur, de la pureté de celle qui n'était plus. Sur tout le drap des boutons de rose étaient semés, en place de ces virgules d'argent que l'administration des pompes funèbres vend pour des larmes; ici les larmes étaient dans les yeux, et les boutons de rose avertissaient que la défunte était morte à dix-huit ans, bouton de rose qui n'avait pas eu le temps de s'épanouir.

Je n'avais jamais vu d'enterrement au village. A Paris, les convois funèbres donnent l'idée de la mort : au village, un enterrement donne l'idée de l'autre vie. Ces petites filles, avec leurs joues fraîches, leur physionomie douce et peu expressive, où se peignait plutôt le contentement d'être en toilette de fête que la douleur d'accompagner leur aînée à sa dernière demeure, ne pensais-je pas que c'étaient des anges qui en venaient délivrer un autre de son exil sur la terre? Tout est léger, tout est pur dans cette dernière conduite que font ceux qui vivent à ceux qui ont vécu. Ces bannières élevées vers le ciel et qui flottent dans l'air, ces banderolles blanches tenues par des mains de jeunes filles, ces fleurs répandues sur le drap mortuaire, qui écartent l'idée de la corrup-

tion, tout cela déguise merveilleusement la mort et prédispose les plus incrédules aux espérances de la vie future. Là surtout l'illusion religieuse était complète; le cercueil était presque entièrement caché par les six porteuses et leurs compagnes qui marchaient à leurs côtés; on ne voyait que par intervalles, et quand les inégalités de la marche séparaient la blanche escorte des jeunes filles, s'avancer raide et anguleuse la tête du cercueil, ou bien, à l'autre bout, sortir les pieds; je dis tête et pieds, car qu'est-ce qui est le plus matière inerte et morte, du cercueil ou du cadavre? Mais, sauf ces rares momens où la mort montrait sa tête sous ces déguisemens, ce n'était qu'une masse blanche de formes vivantes et de fleurs, comme de jeunes filles en habits de fête portant en ange quelque enfant couronné d'immortelles et habillé de roses.

Après le corps venaient les parens, les amis des parens, des voisins venus par politesse, et dans ce cortége de quelque trente personnes, trois ou quatre dans la douleur, le reste dans l'indifférence, et quelques-uns causant peut-être des intérêts de ce bas monde, à quelques pieds d'un cercueil qui leur montrait quel compte il en faut faire.

Deux hommes se distinguaient de tous les autres par la manière dont ils paraissaient affectés de la mort de la laitière. Le premier, homme d'environ cinquante ans, le visage hâlé, le sourcil épais, la bouche petite et contractée, avec quelque chose de crochu dans toute la face, essuyait de temps en temps quelques larmes, quelquefois même, à ce que je crus voir, avant qu'elles fussent venues. Il avait l'air dur et la douleur si peu facile, qu'on eût dit qu'il faisait effort intérieurement pour l'arracher de son sein. Ce n'était pourtant pas de l'hypocrisie; cet homme était triste, et le peu qu'il pouvait avoir de bon en lui était remué profondément; mais sa douleur paraissait compliquée de tant d'arrière-pensées qu'elle n'avait point l'air naturel, et pourtant n'était point affectée. Le second était un jeune homme, d'une figure ouverte et développée, avec l'apparence d'une grande force morale, et plus de dignité extérieure qu'on n'en peut attendre de gens de cette condition; car

tous deux appartenaient à la classe des petits propriétaires de campagne, enfans de leurs sueurs, qui passent leur vie courbés sur quelques carrés de terre, et paient bien cher le pain qu'ils mangent. Le jeune homme ne pleurait pas; il semblait que la présence de son voisin lui causât plus de gêne que la vue du cercueil ne lui donnait de douleur. Il avait les lèvres serrées et tremblantes, sa main droite froissait un mouchoir avec lequel il essuyait souvent sa bouche. Je pus le voir long-temps. Quelquefois il s'amollissait; il hochait de la tête brusquement et par un mouvement convulsif, et alors son œil se mouillait; mais cela durait peu : il reprenait ensuite cet air singulier où l'indignation semblait l'emporter sur la douleur.

— Tiens, on dirait qu'elle a grandi dans sa maladie, la petite laitière, dit une femme qui était tout près de moi.

Je me retournai et je vis une de ces figures curieuses comme toutes celles qui font tapisserie à tous les enterremens. Elle semblait compter dans sa pensée le nombre de pouces que la mort avait ajoutés à la taille de la pauvre fille, et elle regardait ce cercueil avec le désir de bien fixer ses idées sur ce point capital.

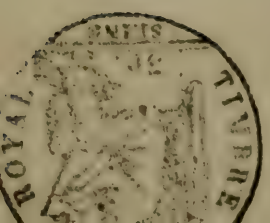
— L'enterrement est superbe! dit une autre, le père Jeanret n'a rien épargné; ça lui coûtera gros. C'est le curé au lieu du vicaire, et le drap de satin blanc au lieu du drap de toile. Ils sont fiers ces gens-là!

Cette femme enviait à la défunte le luxe modeste de ses funérailles.

— Voilà une pratique de moins! dit un ouvrier cordonnier à l'apothicaire du village, lequel se tenait sur le pas de sa porte, regardant passer le convoi avec le degré d'émotion décente qu'on devait attendre d'un homme exerçant la profession la plus libérale du lieu.

— Je donnerais volontiers 20 francs de ma poche pour qu'elle ne fût pas morte! répondit l'honnête apothicaire avec un accent marqué de sensibilité.

— Il aurait mieux valu lui donner une bonne médecine qui la guérît! dit le garçon avec un gros rire.



— Ah! il n'y a pas de médecine qui guérisse le mal qu'elle avait! reprit l'apothicaire bien plus satisfait de l'à-propos de ce mot qu'affligé de son horrible vérité.

Si vous pouviez avoir l'oreille à tout ce qui se dit à un enterrement à l'occasion de celui ou de celle qui a la bouche fermée pour l'éternité, vous auriez une triste idée de ce qu'on appelle du nom précieux de sympathie. Tout près du cercueil, il y a un peu de douleur; dix pas plus loin, c'est à peine de la tristesse; encore dix pas, ce n'est plus que de la convenance. Voilà la sympathie des intéressés et des invités. Quant aux passans, aux curieux qui quittent le tire-pied ou le pilon pour voir passer les morts, aux ménagères qui viennent y chercher de quoi dire tout le soir, la sympathie des plus sensibles irait jusqu'à racheter, moyennant 20 francs, une vie de jeune fille; pour les autres, c'est une curiosité de la même sorte que celle des gens qui s'arrêtent pour voir un singe balayer la rue ou tendre aux passans son chapeau à plumes au son du tambourin.

Le convoi entra dans l'église.

Voici maintenant ce que j'ai su ou vu par moi-même de celle qui était l'objet de ces derniers honneurs.

Sa figure était douce, sérieuse, concentrée, avec une certaine immobilité de traits qui rendait plus touchante l'expression de ses yeux. Ces yeux bruns, humides, pleins d'une tendresse vague, étaient la seule chose qui remuât dans ce visage. Elle avait le front bombé, tacheté de rousseurs, et, sur ce front, de jolis cheveux châtains qui sortaient de dessous un foulard jaune, attaché autour de sa tête d'une main qui n'avait pas été menée par une pensée de coquetterie. Sa démarche avait de la grâce, quoiqu'elle fût un peu traînante. En somme, c'était une figure très-peu romanesque, de celles qui n'ont pas besoin d'être décrites,

moitié en style couleur de rose, moitié en style d'anatomie comparée, moitié Scudéry, moitié Broussais.

Elle passait tous les matins sous mes fenêtres, avec quatre ou cinq jeunes filles, laitières comme elle, filles rieuses, folles, imitant les différens cris des marchands ambulans, et faisant accourir toutes les cuisinières sur le devant de leur porte, pour se donner le plaisir d'en rire après; car telle est la condition des villages près de Paris, et des gens qui ont la naïveté de s'y croire à la campagne, qu'il faut faire sentinelle à sa porte ou à sa fenêtre pour épier au passage les vivres qui passent dans la hotte des marchands, et que si on les manque au passage, il faut se résigner à dîner de rien. La jeune fille ne riait point de ce qui faisait rire ses compagnes; elle ne s'amusait pas en chemin, mais elle marchait toujours la première, et c'est ce qui me l'avait fait remarquer tout d'abord. Quelquefois ces filles se moquaient d'elle et voulaient la faire jouer, ou lui parlaient en ricanant de son *prétendu :* elle baissait les yeux et détournait la tête avec un sourire triste, comme si ce mot lui eût rappelé toutes ses joies et toutes ses peines. Quand on la pressait trop vivement, elle s'impatientait, et, avec une petite moue, priait qu'on la laissât, qu'elle n'avait pas le cœur à rire, étant malade, disait-elle. Ces filles, qui paraissaient l'aimer beaucoup, et ne l'agaçaient que tant qu'elle le trouvait bon, n'insistaient pas et ouvraient leurs bras pour la laisser partir.

Le mot de *prétendu* m'apprit qu'il devait y avoir quelque amour contrarié dans le cœur de la jeune laitière; je compris bientôt ses soupirs, sa démarche languissante, cette physionomie qui ne m'avait paru immobile que parce qu'elle était distraite, ce sourire mêlé de plaisir et de honte quand on lui parlait du prétendu; je compris et ce long regard vague qui cherchait loin devant elle quelque objet absent, et la tendresse de ce regard que je croyais tout extérieure, avant de savoir qu'elle réfléchissait une passion profonde et sans espérance.

Une circonstance particulière me livra le secret de cette vie si mystérieuse et si souffrante; c'était un peu plus d'une semaine avant la mort de la jeune fille. J'étais venu chercher de l'ombre et

du silence dans un petit bois voisin du village. Il faisait grand soleil; les oiseaux fatigués voletaient dans les hautes herbes pour s'y blottir à l'ombre pendant les rudes heures du midi. Je m'étais couché au pied d'un arbre pour respirer et rêver, — non à la jolie laitière, touchante apparition que j'oubliais sitôt qu'elle était passée, — mais à toutes les ambitions et à toutes les misères de l'homme de lettres; à la gloire, chose si loin de moi; à la vogue, chose si méprisable; à la réputation, chose si peu digne de la peine qu'elle donne; puis bientôt à rien, car l'ame se fatigue vite quand le corps succombe; ce qui était une pensée nette et formée devient bientôt un rêve, et ce qui était rêve devient un sommeil occupé, sommeil plein de douceur, durant lequel l'ame continue sa vie sourde et instinctive, mais sans conscience et sans volonté. J'étais dans ce demi-sommeil, quand, tournant la tête pour changer de position, je vis à quelques pas de moi, sur le bord de la route, assis chastement sur le gazon, la jolie laitière et ce prétendu dont ses compagnes l'avaient si souvent raillée! Ils ne disaient rien, tout se passait en regards. Les amoureux de romans sont très-parleurs à ces momens-là; ceux de village sont muets. Ils se levèrent pour partir, non qu'ils m'eussent vu, ils n'auraient pas vu un roi, mais parce que l'heure de se séparer était arrivée. Le jeune homme aida sa maîtresse à se tenir debout, car elle paraissait accablée; il lui indiqua le chemin qu'il fallait prendre, serra sa main avec désespoir, et lui dit à voix basse un dernier adieu, auquel la jeune fille n'eut pas la force de répondre. Quand il quitta cette main, je crus qu'elle allait tomber à la renverse; elle ne savait plus marcher, elle chancelait comme un enfant aux lisières.

Je ne saurais dire ce que me fit éprouver cette scène dont le hasard me rendait témoin : c'étaient de ces douleurs dont les livres ne nous ont donné ni le secret ni les mots. Une grande passion dans une fille de village, à qui l'éducation n'a donné ni cette mobilité d'idées qui repose de l'idée dominante, ni ces mille soulagemens qui dégonflent le cœur, c'est un feu qui n'a pas d'issue, et qui ne peut s'en faire une qu'en brisant la fragile poitrine où il est enfermé. Je ne sais si je me trompe; mais cette passion brute et inarti-

culée, sans mélange d'imagination, sans épanchement, sans organe, qui s'entasse au fond du cœur d'une pauvre paysanne, est une fatalité bien autrement sérieuse que nos passions civilisées avec leurs mille moyens de se donner le change, et les distractions calmantes que vient y mêler la vie compliquée des villes.

De dix pas en dix pas, la laitière se retournait pour regarder une dernière fois le jeune homme : lui, accoudé sur une des barrières du bois, immobile, la tête serrée dans ses deux mains, comme s'il eût voulu l'écraser, tenait ses yeux ardemment fixés sur elle. Ils échangèrent ainsi pendant plus d'une heure de muets regards, sans pouvoir ni se joindre ni se quitter. Elle faisait quelques pas, puis s'arrêtait, puis repartait encore. Aux endroits où la route s'abaissait et lui cachait son amant, je la voyais se dresser sur ses pieds avec une grâce que j'aurais bien admirée en de meilleurs momens. Enfin, elle posa au pied d'un arbre un panier qu'elle avait apporté avec elle, elle monta sur le couvercle, et resta quelque temps debout sur ce frêle appui, entourant l'arbre de son bras gauche, tandis qu'elle tenait sa main droite posée sur son cœur. Dans ce moment-là, je passai tout près d'elle. Sa figure était éteinte, elle n'avait plus de larmes; ses yeux regardaient fixement ce qui n'était plus pour moi qu'un point noir, mais ce qui était pour elle plus qu'un monde. Elle ne se détourna point; elle n'entendit pas le bruit de mes pas; toute sa vie s'était retirée au cœur; vous auriez dit une jeune fille frappée de la foudre, qui va tomber en cendres, si vous soufflez sur elle ou la touchez du doigt.

Douze jours se passèrent sans que je la revisse. Quoiqu'elle m'eût vivement frappé, j'avais ôté peu à peu de ma tête un souvenir qui pouvait devenir une inquiétude. Ne la voyant plus passer avec les laitières, ses compagnes, et voyant celles-ci toujours rieuses, je pensais d'elle des choses insignifiantes, — ou bien qu'elle restait à la maison, ou bien qu'elle vendait son lait ailleurs, ou bien qu'elle avait quitté le pays.

C'est pendant ces douze jours, hélas! que s'était consommé le sacrifice de la victime!

Elle avait été grondée en rentrant chez son père, et même,

ajoutait-on, battue. L'émotion l'avait mise au lit. Son père ne voulait pas du prétendu. Il lui manquait quelques perches de terre pour plaire à la famille. Au commencement, sa demande avait été agréée, et les jeunes gens s'étaient aimés sur cette lueur d'espérance; puis, l'avarice ayant repris le dessus, le jeune homme s'était vu repoussé. Il n'y a pas qu'à la ville que certains pères veulent des gendres aisés, non pour le bonheur de leurs filles, mais pour n'avoir pas à nourrir celles-ci une seconde fois. Nos deux amans ne pouvaient se marier; ils ne s'en aimèrent que plus. Les parens sont maîtres de retirer leur parole, mais non de dégager deux cœurs; pendant qu'ils combinent des perches de terre et qu'ils marient des dots, les cœurs vont leur train. Et cela finit, ou par le crime, ou par le suicide, ou par cette mort lente sur un lit de douleur dont les parens ne se croient pas responsables, parce qu'ils n'ont lésiné ni sur les visites du médecin, ni sur les drogues de l'apothicaire.

Le surlendemain, le mal avait déjà fait tant de progrès, et la fièvre était si forte, qu'on fit appeler le médecin. J'ai vu souvent ce médecin trotter sur son petit poney au poil roux, qui va toujours moins vite que la mort, mais ne va pas plus vite pour les uns que pour les autres. C'est la figure la plus joviale que je connaisse. Homme de la taille de son poney, les yeux écartés et à fleur de tête, la bouche toujours riante, il a l'air d'avoir pris l'état de médecin au village pour s'obliger à rester à la campagne et à s'y bien porter. Au moment même de l'enterrement, il s'était rencontré avec le cortége, et avait ôté son chapeau devant le corps, ni plus ni moins ému que le bedeau. Quand il vint voir la malade, il la trouva absorbée. Qu'avait-elle? Elle répondait : Je n'ai rien. — Où souffrez-vous? — Je ne souffre pas. — Elle a le mal de ses dix-huit ans, dit le médecin à l'oreille du père avec son invariable sourire. Père Jeanret, le remède ce serait un bon mari!—L'Esculape avait raison. Mais il entendait un mari administré comme une potion chaude; il voyait bien le côté prosaïque de la maladie, mais il n'en voyait pas la poésie ni surtout la fin; et il remonta sur son poney en disant : *Hysterica irritatio;* je la saignerai demain.

Mais les choses allaient si vite, qu'après le médecin on fut obligé d'aller quérir le curé.

Ce curé est un vieillard respecté et aimé de ses paroissiens. Quand le feu prend de nuit à une cabane, il est des premiers levés, et à la pompe. Il baptise et enterre les pauvres pour rien. Il sait compatir même aux maux dont sa robe a pu le préserver. Pour ne pas effrayer la pauvre enfant par l'appareil de la mort, il vint en habit bourgeois, vêtu comme aurait pu l'être l'aïeul de la laitière; il s'approcha de son lit, et lui dit qu'il la venait voir, non comme prêtre, mais comme ami; que Dieu ne voulait pas d'elle encore, qu'elle serait bientôt guérie, et qu'il fallait prier, pour demander la patience et la douceur.—Mais, dites-moi, mon enfant, ajouta-t-il, votre père se plaint de vous; parlez-moi à cœur ouvert, qu'avez-vous contre lui?

— Monsieur le curé, j'aimais mon prétendu. Mon père me l'avait permis, il me l'a défendu ensuite. C'est pour cela que je meurs.

— Mon enfant, le cœur d'une fille appartient à ses parens, dit le vieillard, ne trouvant que cette raison vague à opposer aux paroles fermes et simples de la malade.

— Je croyais, mon père, que c'était mon honneur seulement qui appartenait à mes parens, reprit la jeune fille avec vivacité, et, grâce à Dieu, je l'emporterai avec moi dans mon cercueil. Mais mon cœur et mes sermens sont à mon prétendu.

— Calmez-vous, mon enfant, et confiez-vous à Dieu; il n'y a pas de mal qui soit sans remède; je verrai votre père, j'apprécierai ses scrupules.

— Il est trop tard! soupira la jeune fille.

Le curé sentit combien l'entretien devenait délicat. Il ne pouvait ni se déclarer contre le père, quoiqu'il eût vu toute la portée de sa faute, ni trop abonder dans le sens de la jeune fille, engagée, puis trompée par lui. Il tourna la difficulté, et se mit à parler de choses générales, de la résignation, de la patience, de l'espoir qu'il faut mettre en Dieu; il lui dit de ces choses de cœur qui ont tant de prix dans la bouche d'un vieillard; puis, venant

aux petits détails, qu'elle devait se tenir chaudement, ne pas s'agiter dans son lit, prendre les boissons prescrites par le médecin; qu'il la reviendrait voir, et qu'il la trouverait mieux, que Dieu le lui avait dit. Il la laissa plus calme et ne demandant plus la mort, peut-être parce qu'elle la sentait venir.

Elle s'affaissait de plus en plus; toute agitation avait cessé, mais la tranquillité de la mort commençait. Le médecin déclara aux parens qu'ils n'auraient bientôt plus de fille. Le curé fut de nouveau appelé en toute hâte. Cette fois il vint dans ses habits sacerdotaux; l'heure des consolations était passée; il fallait pourvoir au dernier voyage de la mourante. Le son de la clochette funèbre, qui annonçait l'arrivée du prêtre, la tira de son assoupissement; ses yeux à demi fermés brillèrent comme si elle eût entendu sonner l'heure du rendez-vous. Dès qu'elle vit entrer le curé, elle lui sourit; mais ses lèvres déjà glacées donnaient à ce sourire l'air d'une grimace. Elle essaya de parler; mais elle n'avait plus assez de souffle pour pousser ses paroles. Le vieillard approcha son oreille de sa bouche, pensant qu'il allait entendre la confession de la mourante.

— Mon père! murmura-t-elle, faites que je ne meure pas sans avoir vu mon prétendu. Je ne suis pas encore assez désintéressée pour recevoir le bon Dieu... Si c'est une faute, je vous en demanderai pardon... Je n'ai plus que deux pensées, l'une pour lui, l'autre pour Dieu... Faites que ce ne soit pas lui qui ait eu la dernière...

Il fallut trouver un prétexte pour éloigner le père qui avait une première fois refusé cette faveur à sa fille. Le curé s'en chargea; il crut que c'était œuvre de charité de s'entremettre pour ménager cette dernière entrevue entre une morte et son amant. Il savait bien que la mort ne lui laisserait rien à pardonner.

Le jeune homme fut introduit; il fondait en larmes. Mais que sont les larmes d'un homme? Et quelle douleur peut se vanter de valoir la vie d'une jeune fille de dix-huit ans qui meurt d'avoir trop aimé? Elle ne le vit point; ses yeux étaient déjà fermés pour ne plus s'ouvrir, et son ame flottait dans cette nuit qui précède,

pour le chrétien, l'éternelle lumière. Elle l'entendit, elle le sentit; mais on ne sut pas si sa dernière pensée avait été de joie ou de regret, car sa face resta immobile, et tout cela se passa entre la terre et le ciel. Seulement sa main droite fit un léger mouvement; le jeune homme se jeta sur cette main et y colla ses lèvres; c'était la main qu'il avait serrée douze jours auparavant, dans le dernier rendez-vous du bois; c'était la main qu'elle avait posée contre son cœur, quand, debout au pied de l'arbre, le cou tendu, je la voyais chercher encore dans l'éloignement le regard de son amant. Un quart d'heure s'écoula ainsi; le prêtre, à l'entrée de la porte, récitait les dernières prières, et, sur le seuil, quelques passans répondaient : *Amen!* Le jeune homme, agenouillé au pied du lit, dominait par des sanglots aigus le bruit des saintes oraisons. A la fin, il sentit se refroidir contre ses joues cette main qui tout à l'heure était tiède encore; il leva les yeux, et vit que tout était fini. Il s'enfuit de la chambre en poussant un grand cri.

Le curé rentra et bénit le cadavre; car c'est un homme doux de cœur et tolérant. Il pensa qu'une fille qui meurt à dix-huit ans, pour avoir donné son cœur et gardé sa vertu, est plus en état de grâce qu'un pécheur bien confessé, et qu'apparemment Dieu la tenait quitte de sa dernière pensée, puisqu'il ne lui en avait pas laissé le temps.

Je suivis le convoi au cimetière. J'avais pris une place au second rang, entre les affligés et les indifférens. On arriva dans un jardin, hors du village, très-loin de l'église, dont le clocher ne protége pas les morts. Ce cimetière est une donation qu'un ancien maire a faite au village; c'était un jardin avant d'être un cimetière. Les bancs sont restés, mais personne ne vient s'y asseoir. Les plates-bandes ont été conservées, avec les buis nains qui les dessinent; c'est un parterre où poussent des tombes au lieu de fleurs. Aux deux côtés de la porte grillée, dans l'intérieur, sont attachés

à deux poteaux deux articles d'une loi de 1790 qui défendent la profanation des cimetières. Là où l'église ne couvre pas les tombeaux de sa grande ombre, il faut bien que la loi athée intervienne pour mettre le domicile des morts sous la garantie du Code pénal. — Mais qui est-ce qui osera escalader les murs d'un cimetière? Les morts sont leurs meilleurs gardiens. Un bruit de feuillage, un murmure d'insecte, le coup d'aile brusque d'une chauve-souris qui vole entre les cyprès, un rayon de la lune qui jette un manteau blanc sur quelque pierre tumulaire et la fait se dresser comme un fantôme, voilà de quoi glacer le sang dans les veines du profanateur.—Au milieu du jardin, dans l'allée principale, on voit encore le pavillon de bois qui servait de point de vue à l'honnête propriétaire. C'est là qu'il menait boire et se régaler, dans les belles soirées d'été, un choix d'amis dont quelques-uns dorment déjà au pied du pavillon. Maintenant c'est la guérite où la mort fait sentinelle, appelant incessamment ceux qui passent dans la plaine, et leur offrant ce repos que nul ne veut échanger contre les troubles de la vie. Le donateur, vieillard cassé par l'âge, a grand peur de cet appel, et ne dirige jamais ses promenades chancelantes vers cet ancien jardin, où il sait qu'on lui réserve la place d'honneur.

Peut-être un triste hasard ne vous a-t-il pas conduit dans un cimetière un jour de printemps. C'est alors qu'on voit comme une lutte entre la vie et la mort. Tout ce qui n'est pas la pierre nue et aride se couvre de verdure. A côté des couronnes d'immortelles flétries, des fleurs fraîches jaillissent entre les tombes; ce sont des violettes, des pensées, qui ont survécu au regret de ceux qui les ont plantées, et qui fleurissent encore après que le souvenir s'est fané; des pervenches que le vent y a portées sur ses ailes, humbles fleurs qui semblent se cacher derrière les tombes, comme les douleurs qui ne veulent pas être vues; des roses de Bengale, les premières qui viennent et les dernières qui s'en vont, fleurs dont le parfum échappe à la foule, comme celui de certaines vertus modestes et retirées. Les nouvelles feuilles des cyprès jettent leurs teintes claires et tendres sur le vert sombre des feuilles qui ont supporté l'hiver; les branches du pin s'allongent de pousses rou-

geâtres et toutes gluantes de séve résineuse; les grandes herbes se penchent sur les pierres rongées de mousse que le temps enfonce peu à peu avec ce coin que nous ne sentons pas sur nos épaules jeunes, mais qui finit par nous courber nous-mêmes, et nous coucher tout de notre long : tout pousse, tout bourgeonne et fleurit là, aussi bien que dans ce parc voisin où j'entends les cris des enfans qui cueillent des pervenches, sœurs de celles qui tapissent ces demeures des morts. Mais il n'y vient point d'oiseaux, à moins que vous ne donniez ce nom à la chauve-souris qui niche sous les poutres de la chapelle solitaire. Les oiseaux du jour, les oiseaux chanteurs, les oiseaux qui font l'amour en plein soleil, fuient les cimetières, comme ces lieux funestes dont parlent les voyageurs, qui font tomber du ciel l'aigle qui passe au-dessus. Pour les attirer, il faut bâtir une ville des morts, avec de vastes promenades pour les survivans, et de grands arbres touffus, sous l'ombre desquels de belles promeneuses et leurs amans viennent réveiller leurs ames blasées et s'exciter au plaisir terrestre par l'assaisonnement de quelques pensées de mort.

Le corps de la jeune fille fut placé dans la partie distinguée du cimetière; car, quoi qu'on dise de l'égalité de la mort, il y a des pauvres et des riches jusque sous la terre. Les cimetières sont comme les théâtres; il y a des places où l'on est sûr d'être vu, et d'autres où l'on est perdu dans la foule. Au haut bout du cimetière sont les tombes qui vous regardent; dans les coins sont les croix de bois que vous ne regardez pas.

Quand les prières des morts furent dites et la pelletée de terre jetée sur le cercueil, le plus jeune de deux hommes qui s'étaient tenus auprès du corps pendant le convoi, saisit l'autre par le bras, et l'entraînant sur le bord de la fosse :

— Je n'ai plus qu'une parole à vous dire! s'écria-t-il, mais il faut que je vous la dise. C'est vous, son père, qui êtes cause qu'elle est là.

— J'aime encore mieux qu'elle soit là qu'elle soit à toi, répondit le père; car tu n'aurais pas pu la nourrir, ni ceux que tu aurais eus d'elle.

— Dites donc que c'est pour quelques acres de terre que vous l'avez tuée! reprit le jeune homme en faisant un geste menaçant.

Le père recula, et, dans son mouvement, fit ébouler avec fracas sur le cercueil la terre qui était entassée près de la fosse. Ce bruit mit fin à cette scène violente. On eût dit que le cercueil gémissait, et que la morte allait se soulever pour séparer son père et son amant. Tous deux sortirent du cimetière en silence.

Il y a de cela moins de trois mois. Le père est mort d'apoplexie en apprenant une perte d'argent. Le jeune homme est allé habiter Paris, et s'y est marié. Il n'y a de fleurs sur la tombe de la jeune fille que quelques bluets fanés que j'y ai mis.

NISARD.

DU THÉATRE

ET

DES THÉATRES.

PREMIER ARTICLE.

§ Ier. — Je doute qu'en aucun temps le théâtre ait été plus fréquenté, et, il faut le dire, plus dénigré, plus universellement calomnié. C'est une belle et curieuse chose que d'entendre nos précieuses à la mode, celles qui décident en reines dans le monde des fleurs à porter, des chapeaux à quitter, des robes à prendre, celles qu'on retrouve en grande loge à chacune de nos premières représentations, de les entendre vouer le théâtre aux immondices, et, ce que disant, dérober sous l'éventail leur charmante figure. C'est une belle et curieuse chose que de rencontrer dans la même et sainte fureur de petits élégans qui ont plus de cravate que de raison, et discourent presque aussi impertinemment de littérature que de jockeis et de chevaux. C'est une belle et curieuse chose que de recevoir le matin, lorsque les yeux s'ouvrent à peine, les invincibles argumens dont le théâtre est assailli chaque soir par les Jupiters tonnans de la critique ordinaire. Il n'est pas jusqu'aux Démos-

thènes de la chambre qu'il ne soit également curieux et beau d'écouter lorsqu'ils lancent les flèches de leur redoutable éloquence contre le vieux théâtre, qui les regarde et sourit.

Et cependant que veut tout ce monde? Il insulte le théâtre, et particulièrement celui d'aujourd'hui. Il appelle le théâtre une sentine, un gouffre de vertus, un mauvais lieu où le cœur n'est pas plus en sûreté que le goût. Il y en a même qui seraient heureux qu'on abolît entièrement ces sortes de spectacles; et si ceux-là sont les plus rigides, je ne leur refuserai point, pour ce qui me concerne, cet éloge précieux de savoir au moins ne pas reculer devant les conséquences de leur idée. Car il n'y a point ici à tergiverser : qui rejette l'effet rejette la cause.

Vous tous donc qui êtes les ennemis du théâtre, choisissez. Vous voulez des théâtres, ou vous n'en voulez pas. Si vous en voulez, puisque nous en voulons aussi, il ne reste plus qu'à déterminer comment vous les voulez. C'est un point sur lequel nous reviendrons plus tard. Ou vous n'en voulez pas, et alors vous vous placez à l'un de ces deux points de vue qui embrassent tous les autres : point de vue religieux, point de vue philosophique. Vous vous retranchez derrière Bossuet ou Rousseau.

Ce sont là, je le confesse, et qui voudrait le nier? des autorités brillantes, fortes et habituées à imprimer le respect. Ce respect, je l'éprouve plus que personne. Sur le point de froisser ma faible et obscure logique contre les armures séculaires de ces deux rois de la pensée, je n'imagine même pas que ce soit leur gloire qu'il faille proclamer, mais ma profonde insuffisance, et ma faiblesse, qui est mon seul recours contre leur force. La vérité fera le reste.

En commençant par Bossuet, j'observe que tout son *Traité sur la comédie* se résume en ceci, que la vie chrétienne étant une vie de mortifications, et le théâtre un divertissement perpétuel du corps et de l'ame, il n'est point possible qu'on accommode sa conscience à deux principes si contraires, et qu'on donne le matin à Dieu, donnant le soir au monde. Cette arme dans ses mains est terrible, il en brise de page en page le front de son adversaire. Furieux de la querelle qu'on suscite à l'Église, et plus jaloux de

défendre ses droits que d'épargner celui contre lequel il se déchaîne, du titre de prêtre et de théologien qui devait sauver le malheureux des amertumes de la discussion, l'impitoyable évêque forme au contraire son argument le plus long et le plus acéré; il s'indigne qu'on ait osé faire descendre dans une arène de cette nature les grands noms de saint Thomas et des autres saints, qu'on n'ait pas redouté d'éluder l'autorité des pères de l'Église, de compromettre les censures des Rituels, et d'attester, en faveur d'un passe-temps aussi damnable, les augustes secrets d'un sacrement tel que la confession. Puis sa colère, qui était allée jusqu'au mépris, se calme, s'apaise, sans doute parce qu'en fermant la lice, il la fermait sur les débris de son ennemi broyé et dissipé. On sait quel était Bossuet, un aigle plein d'yeux en dedans, comme dit saint Jean, mais acharné aux combats, et un plus digne ministre du Dieu des armées que du Dieu de charité et de clémence. Comme tous les grands esprits envahis par une grande idée, dur, inflexible, n'admettant quoi que ce soit qui ne fût la preuve ou la glorification de sa pensée unique; d'un zèle extrême et toujours inquiet, amoureux de la dispute, non par de mondaines et vaniteuses espérances, mais par le désir d'exterminer l'hérésie, et par la certitude d'y imposer son Dieu. Tel il fut contre Luther, contre Calvin, contre Jurieu, contre Fénelon; tel il se montra en cette affaire, si bien qu'on peut lui rendre cette louange, que tout ce vaste échafaudage élevé pour le théâtre disparut dans les flammes de son génie.

A saint Thomas et aux autres saints son ouvrage oppose saint Basile, saint Chrysostome et plusieurs encore; des pères de l'Église falsifiés ou mal interprétés, à son sens, il en appelle aux pères de l'Église mieux informés, et posant les bases immuables de la doctrine chrétienne; les preuves s'entassent sur les preuves: arrivent bientôt les papes et les sacrés conciles, et, fermant cette marche auguste, arrive enfin Bossuet lui-même, de tant de majestés non certes la moins vénérable. Ce qu'il ajoute au poids de ces décisions peut se diviser et se classer en trois argumens. Point de théâtres; premièrement à cause de l'infamie du théâtre de son

temps : critique particulière et partiale, comme on doit s'y attendre, marquée çà et là par une censure sanglante des pièces de Molière, ce *poète-comédien*, ainsi qu'il le désigne avec dédain. Secondement à cause de l'infamie de ceux qui montent sur la scène, et dont par malheur on ne saurait se passer dès qu'on admet l'usage des salles de spectacle. Troisièmement enfin à cause de l'impossibilité de réformer le théâtre et d'en faire l'instrument et l'oracle d'idées quelconques justes et morales.

Ceux qui ne connaissent pas ce traité, et qui admirent la fameuse lettre de J.-J. Rousseau sur les spectacles, ne tomberont pas dans un médiocre étonnement; car, à dire vrai, qui lit le philosophe de Genève a lu l'évêque de Meaux. Il n'y a de différence entre ces deux magnifiques dissertations que celle des principes au nom desquels chacun de ces deux génies s'est produit dans le monde et a fait mal ou bien. Aussi, lorsque nous aurons dégagé l'écrit de Jean-Jacques de tout ce qui intéresse Genève et ne regarde point la présente discussion, nous ne trouverons rien autre chose que ces trois mêmes objections contre le théâtre, à savoir, que la comédie, de son temps, est digne de blâme et de châtiment; que les comédiens, partie inséparable des pièces de théâtre, sont d'infâmes corrupteurs; et que le théâtre, funeste, dangereux, ne saurait devenir utile, ni se réformer et réformer quoi que ce soit.

On l'a vu, Bossuet n'avait pas raisonné autrement. Il ne manque même pas dans la lettre de Rousseau l'anathème qui avait été fulminé contre le poète-comédien. Seulement, à ce sujet je ferai observer une chose qui caractérise, peut-être dans de petites proportions, mais bien véritablement, l'esprit des deux sociétés dans lesquelles ont brillé le philosophe et le théologien, et qui les caractérise aussi et assez singulièrement; c'est que Bossuet, persuadé de la bonté de sa cause, invariablement adossé contre la raison divine, et d'ailleurs venu dans un siècle de construction et de vérité, dédaigne de se répandre en preuves et de se hérisser de mille petits syllogismes; il terrasse Molière en deux coups, l'offre à la réprobation universelle, et, sa valeur une fois précisée, il passe

sans s'enfoncer dans l'examen de ses ouvrages. J.-J. Rousseau amoncelle au contraire pages sur pages pour prouver que *le Misantrope* est une œuvre qui mérite les enfers, et son travail accouché, il n'en sort certainement pas une souris, mais guère davantage, ce que personne n'ignorait; c'est-à-dire qu'il est un talent rare, puissant et merveilleusement apprêté pour donner le vertige à nos idées les plus saines. Il ne prouve rien de plus, et il roule de paradoxe en paradoxe, bondit de digression en digression, tantôt perdu dans les nuages de sa misantropie, tantôt noyé dans les longueurs de la philosophie naturelle, toujours plus occupé de lui que de ce qu'il voudrait prouver; au résumé, mirage étincelant, mais qu'on ne saisit pas, et aussi loin de l'ardente concision de l'orateur chrétien que son dix-huitième siècle, gonflé de rhéteurs, de géomètres et de philosophes, était loin de cette époque merveilleuse qui étale à la fois un Corneille et un Racine, un Pascal et un Larochefoucauld, un Molière et un Bossuet.

Ce qui nous empêche encore d'être aussi sensible que nous devrions l'être aux charmes de l'écrit de Jean-Jacques, c'est l'étrange complaisance avec laquelle il énumère, tout en s'élevant contre les actrices, et l'amour et les femmes, les charmantes manières dont les pigeons se caressent, et autres peintures lascives. C'est surtout la fausseté du point de vue philosophique qu'il tourne contre la société. Autant le chrétien est invulnérable, retranché dans le fort de l'autorité catholique, autant le rhéteur, qui trébuche au milieu de ses argumens de droit naturel, présente le flanc et se meut dans un cercle facile à rompre.

Répondre à Bossuet, c'est donc répondre à Rousseau. Parfois je ferai intervenir dans la querelle celui auquel le Génevois s'adressait, d'Alembert qui l'a réfuté, et réfuté avec non moins de sagesse que d'esprit. Et parfois aussi, les opposant l'un à l'autre, ce grand Bossuet et ce dangereux Rousseau, nous briserons l'arme de celui-ci par l'arme de celui-là.

Et d'abord n'est-ce pas une chose en notre faveur, à nous qui défendons le théâtre, que le théologien et le philosophe se soient tous deux élevés contre l'art dramatique de leur temps, et tous

deux avec la même violence, disant que jamais la comédie n'avait été pire? Aujourd'hui que dit-on autour de nous? Écoutez bien. La belle dame, le fat, le pédant et le député, ce qui a droit de parler et ce qui devrait se taire, ce qui est bon et méchant, inepte ou savant, tout ne s'écrie-t-il pas que jamais la comédie n'a été si fertile en désordres? Or que conclure de cette éternelle plainte, sinon qu'elle est vaine et injuste? Puisqu'à toute époque il existe un théâtre qui est le pire, dites, et vous direz vrai, dites qu'il n'y en a pas de réellement mauvais, et que le mal que nous voyons partout, nous le portons en notre cœur, d'où il réverbère sur le reste de la création. Ah! que nous sommes inconséquens les uns et les autres! Bossuet et Rousseau, après avoir écrasé de mépris les pièces de leurs contemporains, ont également condamné au pilori Molière et tous ses chefs-d'œuvre; et aujourd'hui, sous nos yeux, lorsqu'un journal, sympathique aux jeunes idées, répond au *Constitutionnel*, qui leur est ennemi, que Molière n'est pas moins impur que M. Alexandre Dumas et certains de nos auteurs, *le Constitutionnel* s'indigne qu'on ose accuser Molière d'immoralité, comme si Rousseau n'avait pas écrit que son théâtre était « une école de vices et de mauvaises mœurs, » comme si Bossuet ne l'avait point jugé en ces termes :

« Du moins donc, selon ces principes, il faudra bannir du mi-
» lieu des chrétiens les prostitutions dont les comédies italiennes
» ont été remplies, même de nos jours, et qu'on voit encore toutes
» crues dans les pièces de Molière; on réprouvera les discours où ce
» rigoureux censeur des grands canons, ce grave réformateur des
» mines et des expressions de nos précieuses, étale cependant au
» plus grand jour les avantages d'une infâme tolérance dans les
» maris, et sollicite les femmes à de honteuses vengeances contre
» leurs jaloux. Il a fait voir à notre siècle le fruit qu'on peut es-
» pérer de la morale du théâtre, qui n'attaque que le ridicule du
» monde, en lui laissant cependant toute sa corruption. La postérité
» saura peut-être la fin de ce poète-comédien qui, en jouant son ma-
» lade imaginaire ou docteur par force, reçut la dernière atteinte
» de la maladie dont il mourut peu d'heures après, et passa des plai-

» santeries du théâtre, parmi lesquelles presque il rendit le dernier » soupir, au tribunal de celui qui dit : *Malheur à vous qui riez, » car vous pleurerez !* »

Qu'en pense *le Constitutionnel?* Nous ne lui citons pas ici de modernes écrivains, de ceux qu'on a bientôt terrassés du seul nom de *romantiques*. Si cependant, malgré la gloire classique de Rousseau et de Bossuet, il se range à notre avis et veut bien trouver nécessaire et sage que nous cassions un arrêt si rigoureux, qu'il prenne garde lui-même que, dépassant à son tour la mesure, il n'encoure, chez ceux qui viendront après nous, le juste blâme dont il poursuit maintenant les détracteurs de sa grande admiration. Et certes ces jugemens ne pourront invoquer en leur faveur, ni l'éclat ni les sophismes du Génevois, ni le zèle chrétien et l'autorité pontificale de l'évêque de Meaux.

Cette accusation de chaque siècle contre son théâtre ne présente donc, sitôt qu'on l'examine sérieusement, qu'une seule objection qui existe déjà sous une autre forme, celle-ci, que le théâtre corrompt les mœurs. Pourquoi? demanderez-vous, et alors Bossuet éclatant vous répondra : parce que tu es chrétien et que chrétien signifie homme de douleurs; parce que celui qui a été crucifié pour tes péchés défend à tous les siens d'être curieux et sensuels; parce que le rire n'appartient qu'à la tête creuse ou à l'impiété, qui n'a souci que de boire et de se réjouir; parce que, pour courir aux pompes et aux vanités du théâtre, tu négligeras d'observer les commandemens qui t'appellent à l'autel et les devoirs qui t'obligent à ne quitter ni ta vieille mère ni ta jeune épouse. Ce dernier argument est le seul que développe Jean-Jacques. N'étant pas chrétien, il ne lui a pas été possible d'adjurer les maximes du Christ, et son sang répandu, et les tortures de son agonie; mais, vain comme il l'était et avide de terrasser quiconque lui faisait ombrage, je ne doute pas qu'il n'ait regretté, en cette occasion, d'appartenir à la religion naturelle, qui ne lui fournissait pas d'aussi brillans motifs de paraphrase. Cependant, en habile encyclopédiste, il a pris son parti, et, fouillant son havresac philosophique, il en a tiré ce qu'il a pu, d'abord, charmes de la nature,

qui sont bien préférables aux plaisirs artificiels, les rossignols, les ruisseaux, les soleils couchans et levans, les doux ombrages et les tendres contemplations, enfin tout ce bagage sentimental et champêtre, que se sont plus tard partagé, pour leur malheur et le nôtre, les Delille et les Bernardin de Saint-Pierre. Une fois dans cette route, et d'ailleurs le premier pris à ses sophismes, le grave philosophe ne tarit pas sur la brièveté de la vie et la nécessité d'employer utilement le temps, lui qui propose, quelques pages plus bas, de substituer à nos amusemens les jeux et les exercices des Lacédémoniens, et cent modes plus vains et plus futiles de consumer les jours. Au résumé, après être parti de principes si différens, nous retrouvons nos deux champions réunis et d'accord pour attaquer cette règle de la poétique d'Aristote : que le théâtre purge les passions en les excitant.

Ici Rousseau se perd encore dans des paradoxes ou risibles ou sauvages; et Bossuet, pour ne point faillir, pose au-delà des bornes humaines l'austérité de mœurs exigée des chrétiens. Ils prétendent que le spectacle de ces feints événemens amollit pour le vice. Pour le vice? et pourquoi pas pour la vertu? C'est admettre tout d'abord ce qui se dispute, c'est-à-dire que le mal soit célébré et enseigné sur la scène, ce que nous n'accordons pas. Ils prétendent que les passions sont excitées pour servir au triomphe de l'acteur et du poète, et jamais pour être corrigées; bien pis, que pour être plus certains de se concilier notre cœur, poète et acteur s'efforcent de le corrompre, de l'aveugler, et à force d'appâts trompeurs, de l'entraîner de leur côté, du côté du vice. En sommes-nous donc là, vraiment? Notre perversité est-elle grandie à ce point, qu'il faille, pour s'assurer notre suffrage, échauffer ce que nous avons de pire dans l'ame et ne bâtir que sur nos plus honteux penchans? Notre cœur n'a-t-il pas d'avenue plus noble et plus sûre que celle des passions brutales? L'assassin de César aurait-il eu raison, et la vertu ne serait-elle que la chimère des grandes ames? Et toi, toi qui as soutenu toute ta vie que l'homme était né bon, Rousseau, tu te trompais donc! Est-il bon celui à qui, pour plaire, il faut immoler l'innocence, sacrifier la raison et amener le crime cou-

ronné de roses? Folies, folies que tout cela! C'est vous qui vous égarez, princes de la science humaine ; vous, le prêtre, qui voulez que l'homme s'élève jusqu'à l'ange, et vous, le philosophe, qui, tout en lui prêtant d'admirables instincts, le jugez comme s'il était une bête des forêts ou des champs.

Ils prétendent que, face à face de passions coupables, le spectateur deviendra coupable. Mais ignorent-ils donc que le théâtre se sert des affections dangereuses pour nous inspirer le goût des affections aimables, utiles et douces : *contraria contrariis?* Les anciens ont écrit que leur Esculape était fils d'Apollon, voulant nous apprendre que le poète est père de tout art qui guérit et qui sauve. Les anciens étaient sages. Parce qu'Othello égorge sa Desdémone, a-t-on vu quelqu'un des spectateurs tirer un couteau et le plonger dans le sein de sa maîtresse? Parce que Catilina médite la ruine de sa patrie, a-t-on vu la jeunesse en conclure qu'il fallait se révolter et noyer aussi sa ville dans le meurtre? Parce que Thyeste, qui a enlevé une femme à son frère Atrée, reçoit de ce frère une coupe pleine du sang de son fils, a-t-on vu l'adultère et le fratricide s'élancer de la scène dans le foyer domestique? A-t-on séduit, trahi, poignardé, par suite de ces exemples? Quelle femme si hardie que de nous assurer qu'elle s'est gâtée au théâtre, et que la faute en est à Phèdre si elle a couché son amant dans le lit de son mari? Quel fripon si éhonté viendra nous jurer que s'il n'avait connu ni Scapin, ni Lafleur, il ne serait point allé en cour d'assises? Est-ce à dire que le théâtre soit la boîte de Pandore, et que le jour où l'on ouvrit ses portes, les hommes jouaient sur l'herbe avec des brebis ornées de faveurs, et que les femmes ne savaient d'autre art que de traire le lait et de préparer le fromage?

Bien au contraire, la morale que notre futilité rejette, resserrée en précepte ou étendue en prédications, nous l'acceptons de tout cœur sur la scène; étant sans méfiance, nous en pénétrons notre esprit, nous en faisons la règle de nos futures actions. Vient telle occasion où la maxime d'un héros nous inspirera une conduite de héros, et là où nous eussions été vulgaires et sans doute coupables, nous nous montrerons grands et purs. Qu'importe ensuite que, la

pièce dénouée, la vertu ne triomphe pas? En demeure-t-elle moins aimable, moins belle, moins glorieuse? N'est-on vertueux que sous bénéfice de succès? La fin des choses d'ici-bas n'est-elle pas un commencement de choses divines et que nous ne connaissons pas? Ce que l'homme n'a point fait, je pense que Dieu le fera, et ne me laisse point ainsi aller à douter de la justice céleste. A force de rigorisme, Bossuet manque à la patience de sa religion, qui défend de jamais croire à la prospérité des méchans, et qui ordonne de toujours attendre les fins de celui qui est éternel. Et puis que prouve le triomphe? Le triomphe est souvent le plus cruel des châtimens. Je veux, à ce sujet, qu'un protestant fasse honte à un catholique, un poète à un évêque, Schiller à Bossuet. Dans la trilogie de Wallenstein, le lion est tombé dans les piéges du renard : le superbe duc de Friedland périt assassiné; Thécla, sa fille, et le colonel Max, qu'elle aimait, deux anges d'amour et de vertu, disparaissent à la fois, l'amant dans les rangs des ennemis, la maîtresse dans les ténèbres d'une nuit qui ne doit pas la rendre au jour; et sur leurs débris, à tous, le lâche, l'hypocrite, l'infâme Octavio, reçoit une lettre de l'empereur, où il est écrit : *Au prince Piccolomini!* Et que Bossuet et Rousseau, ligués ensemble, inventent, s'ils peuvent, coups de hache, de poignard ou de foudre, qui soit égal en horreur à ce comble des prospérités de la terre!

Je ne sais ensuite si vous apercevez clairement jusqu'où nous conduit ce système, qu'intéresser son cœur à des passions blâmables, c'est se risquer dans une voie de perdition. Alors qu'on commence par jeter au feu la lettre même de Rousseau sur les spectacles; car cette lettre dégoutte du poison de la volupté. Il y est longuement parlé du bonheur qu'on éprouve auprès des belles personnes, bonheur qui serait plus délicieux encore si elles se pouvaient astreindre à ne pas déchirer sans cesse les cœurs qui brûlent pour leurs charmes. Il y est parlé de l'ordre de l'attaque et de la défense en amour, de la nécessité d'irriter les désirs par l'obstacle; comment à celui qui prie, les yeux enflammés, doit céder celle qui ne résiste que par une adroite finesse. Lorsque notre Génevois dressait ce code amoureux, il est probable qu'il rêvait encore du

dernier baiser de Mme d'Houdetot. Ses pages en sont chaudes. Et puis reviennent les doux pigeons qui s'agacent à coups de bec. Pour ma part, si j'avais une fille, j'aimerais mieux la mener à *l'Auberge des Adrets*, cette terreur de nos députés, voire même au redoutable *Antony*, que de lui mettre entre les mains des livres si étrangement assaisonnés de morale et d'excitation à la concupiscence. Du reste, à J.-J. Rousseau ennemi du théâtre et faiseur de pièces, à J.-J. Rousseau auteur dangereux de *la Nouvelle Héloïse*, à J.-J. Rousseau perfide auteur du *Contrat social*, il y aurait à demander un compte encore plus rigoureux, et non-seulement de toutes les femmes qu'il a perdues, mais de tous les hommes qu'il a fascinés, égarés et précipités dans l'abîme de ses paradoxes.

Si l'on ne doit point intéresser son cœur à des passions blâmables, que ferons-nous de tous les livres et en particulier des monumens historiques? A quoi répond l'évêque de Meaux :

« Quelle erreur de ne savoir pas distinguer entre l'art de repré-
» senter les mauvaises actions pour en inspirer l'horreur et celui
» de prendre les passions flatteuses d'une manière qui en fasse
» goûter le plaisir! Que s'il y a des histoires qui, dégénérant de
» la dignité d'un si beau nom, entrent, à l'exemple de la comé-
» die, dans le dessein d'émouvoir les passions flatteuses, qui ne
» voit qu'il les faut ranger avec les romans et les autres livres
» corrupteurs de la vie humaine? »

Mais qui ne voit aussi que ce n'est point là satisfaire à l'objection? Au compte du rigide prélat, nous ne pourrions guère citer que le *Discours sur l'Histoire universelle* qui soit à l'abri de la destruction; car pourquoi nous représente-t-il les auteurs dramatiques comme funestes et périlleux? Parce qu'ils cherchent, dit-il, à nous émouvoir agréablement, pour s'emparer plus sûrement de notre estime. Or, quiconque écrit l'histoire n'a pas d'autre moyen ni d'autre but. Il désire nous émouvoir agréablement, par cela seul qu'il se montre ambitieux de nous plaire. Mais de nous charmer à nous corrompre, il y a loin, ce me semble; et ici je me sens dans la nécessité d'en appeler de Bossuet au témoignage universel. Personne ne voudra avouer que l'histoire ait été une occasion

de scandale ou de mort pour ceux qui l'ont lue, pas plus que le théâtre pour ceux qui l'ont fréquenté; ou, si l'histoire a poussé des ambitieux et des fous à de téméraires entreprises, nous n'en devons pas tirer d'autre moralité que celle de l'Ecclésiaste; que tout est vanité, et que la sagesse même de l'homme est vaine.

Il est bien d'autres conclusions en notre faveur; mais le temps nous presse, l'espace nous manque, et nous avons hâte d'arriver à la seconde objection des deux écrivains. Cependant nous ne passerons point sous silence l'autorité de l'Église invoquée par Bossuet dans la cause. Quelque peu compétent que nous soyons en matière aussi ardue, nous avons droit néanmoins de faire observer que le théâtre compte autant de saints personnages de son côté, que la scrupuleuse sévérité de Bossuet en met de son parti et de celui des canons. Le premier qui ait entamé cette question était un théologien, et non sans mérite, on peut l'avancer, puisque Bossuet n'a pas dédaigné de se mesurer avec lui. Ce religieux avait produit saint Thomas, saint Antonin, saint Charles, tous, comme ne défendant ni le théâtre ni les gens de théâtre. Bossuet, qui avait d'abord nié les faits, les avoue ensuite, les confirme lui-même :

« Après avoir purgé la doctrine de saint Thomas des excès dont » on la chargeait, à la fin il faut avouer, avec le respect qui est » dû à un si grand homme, qu'il semble s'être un peu éloigné, » je ne dirai pas des sentimens dans le fond, mais plutôt des ex- » pressions des anciens pères sur les divertissemens. »

En effet, saint Thomas dit expressément qu'il existe des choses joyeuses, plaisantes, *ludicra*, tant en action qu'en paroles, *dictis seu factis*, qui sont permises, autorisées, et il assure (c'est le terme de Bossuet) qu'il y a même quelque vertu à en user sagement.

Saint Antonin n'est pas plus hostile que saint Thomas aux jeux de la scène, et, afin qu'on n'en doute pas, nous empruntons de nouveau les expressions de Bossuet. Il est curieux, du reste, de le voir se débattre contre ces deux alliés, si puissans et si inattendus :

« Il est vrai qu'en cet endroit de sa seconde partie (de saint An-

» tonin), après un fort long discours, où il condamne le jeu » de dés, il vient à d'autres matières, par exemple à plusieurs » métiers, et enfin à celui des *histrions*, qu'il approuve au même » temps et aux mêmes conditions que saint Thomas, qu'il allègue, » sans s'expliquer davantage, de sorte qu'il n'y a rien ici autre » chose à répondre que ce qu'on a dit sur saint Thomas. »

On a dit que le mot *histrion*, par exemple, n'est peut-être pas bien traduit par *comédien*. Sophisme indigne d'un esprit aussi supérieur que l'auteur de l'*Histoire des Variations*. Rousseau lui répondra pour nous : *Mais cette distinction est insoutenable, car les mots de comédien et d'histrion étaient parfaitement synonymes, et n'avaient d'autre différence, sinon que l'un était grec et l'autre était étrusque*. On a dit que le plaisir que ces histrions donnaient au peuple, en actions et en paroles, *dictis seu factis*, était bien éloigné de la comédie. Et il ajoute : *On n'en voit guère en effet, et peut-être point, dans le temps de ce saint docteur;* obligé pour se sauver de nier l'existence des théâtres du vivant de saint Thomas, et pour toute preuve d'un fait que les paroles mêmes de ce saint tendent à démentir, ne produisant que ceci, qu'il ne les a pas trouvés nommés dans saint Bonaventure, contemporain de celui qu'il réfute. D'ailleurs qu'importe? s'il n'existait pas de théâtres du temps de saint Thomas, il en existait du temps de saint Antonin. Ce dernier le déclare formellement : *Repræsentationes quæ sunt hodiè*, et l'objection demeure la même. Qu'a-t-on dit encore? Qu'en troisième lieu, *il ne faut pas croire que saint Thomas ait été capable d'approuver les bouffonneries dans la bouche des chrétiens, puisque parmi les conditions sous lesquelles il permet les réjouissances, il exige, entre autres choses, que la gravité n'y soit pas entièrement relâchée*. Cette condition de saint Thomas, nous l'acceptons volontiers, car rien ne diffère autant de la bouffonnerie que la joie et la plaisanterie du véritable théâtre; et dans nulle des pièces tant soit peu remarquables qui se jouent aujourd'hui, on ne rencontre de rires sans larmes, de folles ivresses sans terribles enseignemens. J'emprunterai ici le magnifique langage d'un des plus grands poètes de cette époque, M. Vic-

tor Hugo. On verra que l'auteur de *Lucrèce Borgia* ne pense pas différemment sur la nature des représentations dramatiques, que les augustes pères de l'Église eux-mêmes. Voici comment il s'exprime à la tête de ce bel ouvrage :

« Le poète aussi a charge d'ames. Il ne faut pas que la multi-
» tude sorte du théâtre sans emporter avec elle quelque moralité
» austère et profonde. Aussi espère-t-il bien (*l'auteur*), Dieu ai-
» dant, ne développer jamais sur la scène (du moins tant que du-
» reront les temps sérieux où nous sommes) que des choses
» pleines de leçons et de conseils. Il fera toujours apparaître vo-
» lontiers le cercueil dans la salle du banquet, la prière des morts
» à travers les refrains de l'orgie, la cagoule à côté du masque.
» Il laissera quelquefois le carnaval débraillé chanter à tue-tête
» sur l'avant-scène, mais il lui criera du fond du théâtre : *Me-*
» *mento quia pulvis es.* »

Les conditions de saint Thomas et de saint Antonin une fois remplies, le théâtre devient donc permis aux fidèles les plus scrupuleux. L'être plus que les saints serait l'être trop. Que signifie ensuite que Bossuet s'arme contre nous de saint Basile, qui a conclu de cette parole de Notre Seigneur : Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez ! qu'*il n'est permis de rire en aucune sorte ;* et que, s'apercevant plus tard que c'était peut être trop exiger de notre corruption, il se ravise et se range à cette sentence de l'Ecclésiaste : Le fou éclate en riant, mais le sage rit à peine et à petit bruit ! A quoi bon de ce même saint cette seconde sentence, Qu'*on rendra compte au jugement d'une parole inutile ?* Si jamais parole fut inutile, j'en demande pardon à Dieu, c'est bien celle de saint Basile sur le rire et la parole.

Voulant donner les motifs du silence de Jésus-Christ sur les divertissemens de la scène, Bossuet déclare ensuite qu'il n'y avait point de théâtres chez les Juifs, et que le *Cantique des Cantiques* est leur seul *poème dramatique*. Mais lorsque Jésus-Christ parlait, il ne bornait ni sa vue ni son discours au petit royaume de Judée. Il parlait les yeux abaissés sur l'univers entier, et son regard et sa parole dominaient toutes les têtes d'hommes. Or, sous l'im-

mense pouvoir de Rome florissaient non-seulement les comédies, les tragédies et les histrions, mais encore les barbares jouissances du cirque, où le sang des esclaves coulait mêlé au sang des bêtes. Ainsi donc faudrait-il toujours distinguer, même lorsque l'Évangile aurait réprouvé en général les amusemens coupables; mais de défense directe, point; l'Évangile est muet à cet égard. Quant au *Cantique des Cantiques*, Bossuet assure qu'*il n'est rempli que d'un amour céleste*. Il suffit de lire la poème de Salomon pour savoir à quoi s'en tenir sur cet amour céleste. Du reste, il ne tarde pas à ajouter que lecture n'en était pas permise à la jeunesse, ce qui nous autorise à penser que les législateurs de ce temps n'en avaient pas décidé avec la même indulgence.

L'Église catholique, dont on connaît la rigueur dans tout ce qui touche sa partie disciplinaire, l'Église catholique elle-même ne s'est jamais élevée contre les théâtres aussi puissamment que quelques zèles mal entendus ont voulu nous le persuader. On daignera peut-être s'en rapporter au chrétien le plus inflexible, à ce Bossuet auquel nous répondons. Il dit :

« C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner que l'Église ait im-
» prouvé en général tout ce genre de plaisirs ; car encore qu'elle
» restreigne ordinairement les punitions canoniques qu'elle em-
» ploie pour les réprimer, *à certaines personnes*, comme aux
» clercs ; à certains lieux, comme aux églises ; *à certains jours*,
» comme aux fêtes ; à cause que communément, ainsi que nous
» l'avons remarqué, par sa bonté et sa prudence, elle épargne la
» multitude dans les censures publiques ; néanmoins elle jette
» toujours des traits piquans contre ces sortes de spectacles pour
» en détourner les fidèles. »

Dans ce désaveu, si l'on examine loyalement, on verra qu'il est fait un aveu dont le théâtre peut s'emparer. L'Église ne punit point les laïques pour user librement de ces plaisirs ; et pour ce qui est des clercs, elle se renferme dans certains cas et dans certaines circonstances. Bossuet termine ainsi :

« Après tout, j'avouerai sans peine qu'après s'être long-temps
» élevé contre les spectacles, et en particulier contre le théâtre,

» il vint un temps dans l'Église qu'on espéra de le réduire à quelque
» chose d'honnête et de supportable, et par là apporter quelque
» remède à la manie du peuple envers ces dangereux amusemens. »

Qui était à la tête de cette réformation ? Rien moins que saint Charles et tout un immense clergé ! Faut-il encore observer que notre adversaire est le plus intraitable champion de l'Église gallicane, qui est elle-même une Église renommée par l'emportement de son zèle ; car la France, à la fin, est le seul pays où les comédiens soient obligés de renoncer à leur métier pour obtenir la communion et la sépulture. L'ouvrage d'où je tire ce fait ajoute très-spirituellement : Cette inconséquence n'est pas la moindre dans le caractère d'une nation qui adore les spectacles. Mais Rome qui, en matière de foi, ne décide pas moins, ce me semble, que Paris, n'a jamais poursuivi avec ce puritanisme la comédie ni les comédiens. J'en prends à témoin tous ceux qui ont voyagé en Italie. A Rome, où le pape est roi, les spectacles ne manquent pas. Le prélat, gouverneur de cette ville, a sa loge à Argentina. Plusieurs papes ont assisté dans les grandes cérémonies aux divertissemens de ce théâtre. Il en est de même à Naples : la salle la plus magnifique a été placée sous l'invocation de saint Charles, celui-là même qui entreprit la réforme ecclésiastique et la réforme des théâtres. A Gènes, ce n'est plus saint Charles, mais saint Augustin. On le voit, le fait est général. En remontant plus haut, on trouvera cinq comédiens canonisés par l'Église ; et certes, parmi les bienheureux dont les travaux lui sont le plus chers, il n'en est pas qu'elle préfère à saint Genest.

Nous n'avons pas cru inutile cet ensemble de témoignages matériels, prévoyant l'objection immanquable, que les opinions des saints pères ne sont acceptées de l'Église qu'en tant qu'elles ne diffèrent point de la tradition ; un peu aussi parce que nous nous attendons à voir soulever contre nous et le concile d'Arles en 314, et celui de Tulles en 692, et celui de Paris en 829, et celui de Ravennes en 1286, et celui de Tours en 1583, et les canons et les rituels, et tout ce qui a été décrété d'une manière quelconque par l'Église contre les histrions, bateleurs, farceurs et autres. A

quoi nous répondrons néanmoins, indépendamment de ce que nous avons déjà cité à notre appui, tout en répondant à Bossuet et à Rousseau. On verra, je l'espère, par l'explication d'un seul fait, comment la conduite de l'Église a dû être telle plus tard, et comment pourtant elle ne préjuge rien contre ce qui a été avancé plus haut.

§ II.— On ne saurait, en vérité, même avec peu d'estime pour l'art dramatique, ne pas reprocher à Bossuet et à Rousseau l'excessive cruauté avec laquelle ils ont déchiré ces pauvres hères de comédiens. Ce n'est pas un jugement; c'est une exécution dont on les renvoie entièrement dépouillés de chair et d'honneur.

A en croire les deux casuistes, tout ce qui est comédien est infâme. Ce sont semeurs de vices et de corruption, piéges à la vue et aux sens; ce sont gens frappés d'un éternel mépris, et sous tous les cieux et chez toutes les nations. Puis, selon leurs façons habituelles, le prêtre ne prend que le temps de les anathématiser, tandis que le philosophe les traîne de phrase en phrase, les meurtrit en tous sens, les perce de deux ou trois fausses idées, sur lesquelles, avec une barbare volupté, il se plaît à les tourner et à les retourner, à les lancer et à les recevoir, plus semblable au taureau qui combat qu'au moraliste qui prétend convertir. L'amour de notre triomphe est bien démesuré, il le faut avouer; car si nous servons un Dieu qui nous fasse loi de la miséricorde et de la charité, nous sacrifierons peut-être au charme du succès et le Dieu et sa loi, comme Bossuet; ou si nous avons inventé je ne sais quel culte de la nature, où la raison et l'égalité, monstrueusement accouplées, ne se gênent point pour piller les préceptes les plus beaux de l'Évangile, à la première occasion de bien argumenter, nous sacrifierons et le culte, et le système, et les principes, ce dont nous pouvons accuser Jean-Jacques. Prêtre et chrétien, Bossuet déclare, au nom de sa religion, une condition infâme. Or l'esprit de douceur et de sagesse de celui qui est mort en pardonnant à ses bourreaux absout, au contraire, toute condition, et ne crée que l'individu garant de ses œuvres. Le Christ a fait présent au monde de la seule et véritable égalité. C'est lui qui a dit : *Les premiers seront les derniers et les derniers seront les premiers!*

Exclure et maudire n'est donc pas de sa loi. J'ai déjà fait observer que saint Thomas, saint Antonin, saint Charles, d'immenses autorités, saint Thomas surtout, le père le plus savant et le plus écouté de l'Église, *l'ange de l'école*, n'avaient nullement proscrit les comédiens et les histrions, qui sont bien la même chose, quoi que prétende Bossuet; en autorisant la comédie, est-il probable qu'ils eussent voulu défendre l'état de comédien, et surtout le déclarer infâme?

Ce mot *infâme* appliqué aux gens de théâtre, Bossuet et Rousseau ont tort tous les deux, le premier, d'en donner la responsabilité, ou l'honneur, pour parler comme lui, à l'Église catholique; le second, d'en découvrir l'origine dans une droite appréciation du bien et du mal commune à tous les peuples. Rien de tout cela n'est vrai. L'Église catholique, mère bienveillante et toujours plus disposée à nous accueillir qu'a nous repousser, n'a fait que confirmer ce qu'elle a trouvé établi, et qui était du reste, j'en conviens, conforme à ses desseins de refréner nos passions. Elle a profité d'une rigueur, mais ne l'a pas sollicitée. Pour ce qui est de cette réprobation universelle dont se targue le Génevois, il y a preuve du contraire dans sa lettre même. Il raconte que les comédiens jouissaient chez les Grecs, non-seulement des droits communs à tous les citoyens, mais encore de priviléges et d'honneurs particuliers; que plusieurs même parmi eux furent chargés *de certaines fonctions publiques, soit dans l'état, soit en ambassade*. Ce qu'il argue ensuite des Romains ne saurait prévaloir contre la décision du peuple le plus éclairé de l'antiquité. D'ailleurs, ou il ignore, ou il feint d'ignorer.

« Quand leurs lois, dit-il (il parle des Romains), déclaraient » les comédiens *infâmes*, était-ce dans le dessein d'en déshono- » rer la profession? Quelle eût été l'utilité d'une disposition si » cruelle? Elles ne la déshonoraient point, elles rendaient seule- » ment authentique le déshonneur qui en était inséparable; car » jamais les bonnes lois ne changent la nature des choses, elles » ne font que la suivre; et celles-là seules sont observées. »

C'est parfaitement remarqué. Les lois de Rome sanctionnaient

un fait, comme les lois de la Grèce en sanctionnaient un autre : là-bas que le comédien était honorable, ici qu'il était infâme. Mais la cause première? Au sens de Rousseau, c'est que *la profession de comédien est déshonorante en elle-même*. Là-dessus, il dresse contre le métier une table de griefs plus risibles les uns que les autres. D'abord il trouve abominable de *revêtir un autre caractère que le sien*, ensuite de *s'exercer à des habitudes qui, ne pouvant être innocentes qu'au théâtre, ne servent, partout ailleurs, qu'à malfaire :* ce qui le mène à entrevoir que ces hommes si bien parés et *si exercés au ton de la galanterie* peuvent abuser de leur art *pour séduire de jeunes personnes;* ce qui le mène à demander si, de ce qu'ils volent habituellement sur la scène, ils ne *prendront* jamais *la bourse d'un fils prodigue ou d'un père avare comme celle de Léandre ou d'Argant*. A quoi d'Alembert répondant, disait, et je ne pense pas qu'on puisse mieux dire, que sans doute M. Rousseau avait voulu plaisanter en cet endroit. Plaisanterie très-agréable, en effet, mais qui ne prouvait pas, après tout, ce qu'avait entrepris de prouver l'ennemi des comédiens. A défaut d'objections sérieuses, c'est par des choses de cette gravité que Jean-Jacques s'en tire le plus souvent. Non, la profession de comédien n'est pas déshonorante en elle-même, puisque, de votre aveu, les lois ne changent pas la nature des objets, et qu'elles déclaraient, en Grèce, le comédien un très-digne et très-respectable citoyen. Les lois de Rome n'ôtent rien, je suppose, de leur valeur à celles de la Grèce ; et, raisonnant selon ce mode, rien n'empêche de conclure, à votre exemple, que la profession de comédien est très-glorieuse en elle-même.

Mais avant les lois, Rousseau oublie qu'il y a des usages, et avant les usages, les actions qui les déterminent. En général, pour juger sainement de ce qui nous surprend et ne paraît pas normal, il n'est pas de plus sûr moyen que de remonter aux origines. Si Rousseau l'avait fait, il eût trouvé que ce qu'il se donnait tant de peine pour expliquer conformément à son opinion lui était directement opposé et la frappait d'injustice, d'ignorance et de mort. C'est, du reste, une chose simple : chez les Grecs, la tragédie

fut jouée d'abord par des hommes libres, et chez les Romains, par des esclaves, de façon que la loi grecque et la loi romaine, différentes et également justes cependant, appelaient noble d'un côté ce qui était fait par des hommes libres, c'est-à-dire nobles; et infâme de l'autre, ce qui était fait par des esclaves, c'est-à-dire par des hommes infâmes ou du moins considérés comme tels.

On ne se figure peut-être pas encore de quelle importance a été ce fait, si minime en apparence : la tragédie jouée par des esclaves. Cependant cet usage a nécessité cette loi. *Quisquis in scenam prodierit, ait prætor, infamis est.* Cette loi, altérée, changée, modifiée, est néanmoins restée la même. Les faits qui se prolongent assument, comme les races d'hommes, dans les états, la noblesse ou la bassesse de leur commencement. Ce qui a eu source infâme obtient bien rarement, à tort ou à raison, bon milieu et bonne fin. Et cependant, chose singulière, si la Grèce était venue après Rome, ou si, lorsque ces deux puissances se sont entrechoquées, Rome eût été conquise, la loi du préteur disparaissait, et qui sait en quelle estime et en quel honneur seraient tenus aujourd'hui ces mêmes hommes qui ne sont pas encore réhabilités? Étrange jeu de nos destinées! signes bizarres de la toute-puissance qui nous fait et nous défait!

Mais la Grèce périt, et Rome demeure pleine de force. Aujourd'hui encore Rome est le centre d'un pouvoir universel; ses lois impériales et pontificales régissent presque tout le monde civilisé, qui l'ignore ou ne s'en soucie. Nous profitons, tous tant que nous sommes, de ce qu'elles ont de sage, d'élevé, d'équitable en leur essence, comme nous souffrons de ce que la différence des temps et la marche des choses leur ont impliqué de contradictoire et de nuisible.

Il est donc vrai que le christianisme a usé à son avantage de la dégradation des comédiens; mais il n'est pas vrai qu'il en soit taché, ni qu'il ait provoqué cette mesure acerbe opposée à ses principes. Son esprit de charité réagit, au contraire, sur la législation romaine, la rendit moins cruelle envers certaines classes d'hommes qu'elle avait jusque-là voués à l'infamie. Aussi voit-on, avec le temps, la loi du préteur se mitiger singulièrement. De

l'an 398 à l'an 409, on peut citer cinq décrets organiques sur les comédiens de toute sorte; et chaque décret, quoique hostile à leur profession, tend cependant à en adoucir la rigueur. Une loi de l'empereur Léon défendit de contraindre un esclave même à monter sur la scène, loi de chrétien, à coup sûr, inspirée par l'évangile de celui qui était venu pour abolir l'esclavage et créer la dignité de l'individu. Plus tard, une loi de Justinien, conçue dans les mêmes sentimens, ouvre la porte au repentir, et réhabilite toute comédienne qui abandonne la scène. Les termes de cette loi sont remarquables; en voici deux fragmens :

« Nous croyons imiter ainsi, autant qu'il est en nous, la bien-
» veillance et la clémence extrême que Dieu témoigne au genre
» humain en daignant pardonner aux fautes que les hommes com-
» mettent chaque jour. »

Justinien du reste entend que les comédiennes réhabilitées soient en tout semblables aux autres femmes :

« Ainsi lavées de toute tache, et rendues, pour ainsi dire, à
» leur pureté native, les femmes de cette sorte ne conserveront
» pas le nom déshonnête qu'elles portaient, et ne diffèreront en
» rien des autres femmes qui n'auraient point failli. »

Par la même loi, il est permis aux comédiennes de se marier légitimement, et même à des personnages élevés en dignités. Au bout de cette clémence de l'empereur, on trouve une femme, Théodora, qu'il aimait, et qui en profita pour apporter ce soulagement au métier qu'elle avait exercé.

C'est donc de Rome païenne qu'est parti l'anathème contre les gens de théâtre. Jusqu'à quel point la défaveur de ceux qui jouaient la comédie a rejailli et dû rejaillir sur ce genre de divertissement, on le comprendra sans peine. Il n'y eut qu'un instant, dans la capitale du monde, où comédiens et comédiennes obtinrent grâce non-seulement, mais gagnèrent encore et couronnes, et pouvoirs, et dignités; ce fut lorsque ce fou de Néron y vint installer l'Orient, y répandre l'Égypte et la Grèce. Avec sa splendeur finit la splendeur des rois de théâtre.

Cependant le code de Justinien s'établit sur l'univers : aujourd'hui encore nous l'étudions. Une fois consacré, en France, dans les pays de *droit écrit*, il a été simple que nos parlemens aient déclaré la profession de comédien *infâme*. Le mouvement chrétien, c'est-à-dire favorable à ces malheureux, s'arrêta tout à coup; l'esprit païen l'emporta sur l'esprit du Christ. La profession maintenue infâme, les comédiens agirent en conséquence : ils ne voulurent point boire la honte du crime sans se rassasier au moins de ses bénéfices. De là leurs désordres. Que pouvait l'Église? Les avertir, les conseiller, les menacer, et, s'ils persistaient, les abandonner. S'explique-t-on à présent les censures des conciles, des rituels, des canons? N'observant aucun des devoirs du fidèle, de quel droit eussent-ils été admis à ses priviléges? On dut les laisser mourir, comme ils avaient vécu, loin des sacremens. Que dis-je? toujours douce à ses ennemis, et, comme son Dieu, au-dessus du ressentiment, lorsque les comédiens se repentirent, l'Église leur ouvrit son sein; lorsqu'au lit de mort, et ne pouvant déjà plus ni le bien ni le mal, ils tendirent les bras au prêtre qu'ils avaient méconnu, le prêtre se pencha vers eux et les réconcilia avec le juge irrité qui les attendait. Du reste, l'on se trompe si l'on s'imagine que l'Église les repoussa d'abord comme gens de théâtre : ce fut uniquement comme gens de mauvaise vie. Plus tard, lorsque leurs excès eurent dépassé toutes les bornes, et que le mot de comédien signifia aussi bien un malhonnête homme qu'un histrion ou joueur de pièces, on leur fit de leur condition un obstacle pour les recevoir à la sainte table, et encore, comme nous l'avons remarqué, dans les seules contrées où eût pénétré le droit romain. Veut-on d'ailleurs une preuve que c'était moins le métier que l'homme sur lequel tombait l'anathème? Qu'on daigne se rappeler que Louis XIV et les plus grands seigneurs de sa cour, c'est-à-dire ce qu'il y avait en France de plus éclairé et de plus délicat, ne rougissaient point de se produire sur un théâtre; que de temps immémorial ce que nous nommons la comédie bourgeoise a eu cours parmi nous; et certes dans des classes où la religion est respectée; que les jésuites enfin, la plus considérable et la plus

savante corporation chrétienne qui fut jamais, ont toujours élevé des théâtres dans les colléges sous leur dépendance, où ils ne se faisaient pas scrupule d'exercer la jeunesse confiée à leurs soins. Et le reste.

Tels sont les véritables motifs de ce mépris que Bossuet et Rousseau ont essayé d'expliquer en leur faveur. La plupart des préjugés ont d'excellentes raisons d'être. Bien souvent, pour les abolir, il suffirait de les interpréter; car, de ce qu'une chose a été nécessaire autrefois, il ne s'ensuit pas qu'elle doive se perpétuer. Autant que possible, enlevons les effets sans causes, et organisons les causes encore sans effets.

On ne sera donc pas effrayé de la peinture hideuse que nous étalent les deux écrivains des mœurs des actrices, et du danger qu'elles sont à la morale publique. Tous deux leur reprochent amèrement de ne point vivre dans la retraite, qui est une obligation pour l'infirmité de leur sexe. Mais je répondrai au prêtre que le Christ n'a point condamné les femmes à être solitaires, car il n'eût fait là qu'approuver leur existence chez les païens, tandis qu'au contraire, les égalant à nous, il a créé pour elles l'indépendance et la vie en public. Au philosophe, je ferai observer que nous ne sommes ni Romains ni Lacédémoniens, et qu'il n'est pas plus possible que nous adoptions les danses nues de ces derniers, que la façon mystérieuse dont vivaient les femmes des premiers.

Ensuite, que ces sirènes soient dangereuses, c'est une question qui a plusieurs réponses. Bossuet dit que nous leur portons notre cœur en proie, et que souvent nous apprenons d'elles *tout ce qu'il ne faudrait jamais savoir*. Je ne prétends pas nier qu'elles ne sachent bien des choses, et même de ces choses qu'il serait bon d'ignorer. Mais il faut aussi convenir qu'elles ne sont pas les seules qui soient aussi savantes, et que les ôtant du monde, on ne serait pas sûr d'en ôter ce que tous, hélas! nous voulons ou apprendre ou enseigner. Le théâtre ne fait que bien peu à l'affaire. Un si grave personnage que l'évêque de Meaux devait ignorer cela. Mais nous autres qui connaissons le monde, ses piéges et ses écueils, nous pourrions au besoin lui assurer que la vertu qui ne

porte point sa clef à la main, n'a pas plus à redouter sur les planches du théâtre que sur les planches du monde, et que qui veut naufrager, naufrage par le plus beau ciel. Jean-Jacques a beau crier : Venez dans nos bois, la vertu y règne sous l'humble feuillée. Jeunes filles, et vous, femmes encore naïves, quittez les vaines parures qui sont la cause et le fruit des séductions. Un lait pur vous attend..... Qu'importe? sous la feuillée le serpent se cache aussi bien que sous les broderies. Le mal est dans notre chair, voilà la question; et pour le fuir, il faudrait nous pouvoir fuir nous-mêmes.

Du reste, j'avouerai avec Bossuet qu'il est une espèce atroce de femmes, de celles que le mépris ne saurait ni trop fort ni trop long-temps écraser; celles qui ne savent point racheter par les augustes soins de la maternité l'infamie passée de leur adultère ou de leurs débauches, celles qui élèvent leurs filles pour les vendre; qui plus elles en comptent plus elles sont heureuses, parce que chaque livre de cette chair, elles l'évaluent en livres d'argent; celles qui choisissent alors le lieu le plus haut, le plus brillant, le plus fréquenté de la ville, pour exposer et publier la marchandise sortie de leurs flancs, et qui prennent le théâtre. Mais que veut-on? Il y a aussi des bêtes qui mangent leurs petits.

Cependant ce qui est un métier pour les uns peut être un art pour les autres; ce qui sert de marché à d'ignobles créatures peut devenir pour de plus honnêtes un trône de vertu et de talent. Cela s'est vu. Et plus nous irons, plus ce miracle est destiné à se reproduire. On devine aisément pourquoi. Les choses ont bien changé depuis Bossuet : modifié par les événemens qui se sont accomplis autour de lui, le théâtre s'est modifié lui-même, et partant son public, ses poètes, ses acteurs et ses actrices. Ce que Rousseau désirait voir si vivement, une comédienne vertueuse, nous pourrions aujourd'hui le lui montrer, et sans grand embarras. De vertueuses qui sont jolies, qui portent dans les salons la vertu qu'elles ont fait aimer sur la scène, qui traversent les coulisses sans y rien laisser de leur bon cœur et de leur pureté première, notre public en connaît, et celles-là, lorsqu'il les ap-

plaudit, il les applaudit doublement. Dans les couronnes qu'il leur distribue, deux parts sont toujours faites, et si la plus brillante revient à l'actrice, c'est à la femme que s'adresse tout bas la plus délicate.

Que si vous souhaitez dans les comédiens une retenue de mœurs encore plus parfaite, et dans les actrices une chasteté qui soit moins rare, rien de plus simple : réhabilitez leur profession. Mais, vous écriez-vous, où sera le gage du changement ? Dans ce que vous apercevez chaque jour. Ne se sont-ils pas améliorés avec leur état? Plus s'efface le préjugé qui leur est contraire, et plus leur conduite s'épure. Ils reviendront à la vertu en revenant à la conscience de leur dignité. Créez en eux un besoin moral de respect et de considération publique ; ne les abandonnez pas à la férocité de cette populace stupide qui s'imagine que les abaisser est de bon ton ; ouvrez-leur l'espérance de jouir des droits communs et de ne pas être exclus des priviléges de l'intelligence, dont ils sont quelquefois de si divins interprètes. En un mot, ne soyez pas Romains, soyez Français.

Avant la révolution de 89, une profession plus importante, aujourd'hui glorieuse et forte, la profession d'homme de lettres, était dans un discrédit, je ne dirai pas semblable, mais enfin assez général pour que ce fût à un homme bien né braver l'opinion publique que de mettre son nom sous un titre de livre. Il faut entendre le vieux marquis de Mirabeau, un esprit fort d'alors, s'écrier tristement dans une lettre au bailli, son frère : « Moi, j'ai rendu le nom célèbre, toi, tu l'as rendu illustre! » Celui-là parce qu'il avait commandé les vaisseaux de Malte, celui-ci parce qu'il n'avait fait que résoudre des problèmes d'économie politique, et que dans une monarchie constituée sur le pied militaire, lors même que l'épée jette moins d'éclat que la plume, la gloire relève toujours pourtant des batailles gagnées, et non pas des conquêtes de l'esprit. Mais à la science et aux études littéraires toutes les classes de la société fournissent des cerveaux, et les poètes, après tout, étaient salués à l'Académie par les plus nobles seigneurs ; tandis que pour ce qui regarde le théâtre, on fut toujours d'une rigueur

extrême, et que jamais cette maxime n'a varié chez nous, que monter sur des planches publiques, c'était abdiquer son honneur. Aussi comment les troupes de comédiens se recrutaient-elles? Dans les plus basses familles, parmi des êtres qui, ne sachant comment vivre, aimaient mieux se jeter dans ce métier que de se jeter à l'eau. De mœurs chrétiennes, imaginez quel devait être leur souci! Pour les hommes, le théâtre était un hôpital; pour les femmes, une exposition publique. De nos jours encore, les gens aisés du peuple ne consentent pas facilement à y monter, ni à y laisser monter leurs enfans. Qui fournit à la scène ses majestés royales et impériales? Comme autrefois, les familles abjectes, ou dépravées par la misère. Ceux dont on n'a pu tirer un bottier ou un coiffeur, on en tire des princes par douzaines, des généraux, des poètes, des orateurs, des ambassadeurs, un César ou un Cicéron, ce qu'on désire. N'étant propres à rien, on les juge propres à tout. Et que les acteurs de génie soient rares, étonnez-vous donc! Il arrive chaque jour que le représentant d'un Tasse ne sait pas un mot de l'histoire de son personnage, et moins encore la langue qu'il parle, et moins encore son orthographe. Il joue au petit bonheur, et Dieu protége le héros! Il est des exceptions, je le sais; on rencontre dans les coulisses des naissances honnêtes, des éducations brillantes, des manières élevées. Mais si jamais l'exception a prouvé la règle, je le revendique pour le cas présent. Qu'est-ce, sinon d'estimables jeunes gens que leur goût pour cet art a perdus, disons le mot? Combien, pour s'appeler Agamemnon, Arcas ou Clytemnestre, ne sont pas obligés d'abord de dépouiller leur nom véritable, le nom de leur vieux père qui rougirait jusqu'aux larmes de le découvrir sur l'affiche! S'il en existe d'autres qui, partis de bas, soient parvenus à comprendre les singulières difficultés de leur position, c'a été à force d'études et d'expérience, et par un privilége particulier de l'intelligence qui était en eux. La première leçon de leur talent a été de leur apprendre qu'il fallait tendre sans relâche à devenir des Talma, ou se résoudre à demeurer des saltimbanques chargés du mépris universel; perspective plus rude qu'encourageante!

Voilà pourtant ce qu'a fait la loi d'un peuple guerrier, transplantée et inflexiblement déduite jusqu'ici chez un peuple qui se pique de n'être pas moins grand dans les arts que dans les combats. De cette disposition première sont nés tous les dangers, tous les malheurs que déplorent Bossuet et Rousseau, que nous déplorons nous-mêmes, mais pas stérilement, ou pour en forger des armes contre d'innocens plaisirs. L'avenir, du reste, nous rassure. Il s'opérera pour les comédiens le même mouvement juste et salutaire qui s'est opéré pour les gens de lettres. Et il n'en saurait arriver autrement, si, comme nous en sommes convaincu, la nouvelle société, qui est en fusion dans toutes les têtes, tend à s'organiser sur des bases plus larges et d'après des lois entièrement sympathiques à l'intelligence et au travail. Chaque jour notre code se dépouille de son enveloppe romaine; un esprit nouveau le pénètre. Le christianisme lui-même, arrivé à une époque difficile, après être sorti, comme toutes les grandes choses, plus grand de la lutte, entre dans les voies d'une transformation. Ces innombrables et ridicules essais de religion, dont nous sommes témoins depuis quelque temps, ont abouti à ramener à l'éternelle loi les esprits abusés, à tuer l'indifférence, à réveiller en faveur des doctrines catholiques le zèle et l'ardeur de l'étude égarée à de vaines recherches. La société peut se renouveler; le pivot qui la porte depuis dix-neuf siècles la portera pendant autant de milliers d'années. Dieu a fait sa loi assez souple pour rejeter et recevoir toutes les constitutions humaines. Qui bâtit en dehors de ce cercle bâtit pour les fantômes. Aussi la religion du Christ restera la religion de la nouvelle société. Il ne sera rien fait que par elle. Les réformes, elle les adoptera, les sanctionnera, et si l'on veut les rendre populaires, il faudra qu'on ait recours à sa parole, qui frappe à la fois aux deux bouts du monde. Elle achèvera l'œuvre de son divin maître; toutes ces victimes du démon du préjugé, elle les rachètera; et comme elle réserve à tous une part dans le royaume des cieux, elle donnera à chacun ici-bas la dot que le Seigneur lui a préparée.

LOUIS DE MAYNARD.

ESSAIS DE POÉSIE ÉTRANGÈRE.

SUR UN TOMBEAU[1].

Dors bien, dors bien, ami, dans ta funèbre couche !
Dans un nuage d'or l'astre du jour se couche ;
Sans doute sur le sable et sur les caillous nus
Tu reposes bien mal ton corps froid et livide ;
Mais ton dos, étendu sur ce gazon humide,
Hélas ! ami, ne le sent plus.

Dors doucement et bien ! L'épaisse couverture
Est jetée en monceau, comme une lourde armure,
Pesante, sur ton cœur, et cependant tu dors
En repos, dans la nuit du tombeau solitaire ;
Et tu ne la sens pas peser sur ta poussière :
Dors, mon ami ! Mon ami, dors !

(1) Cette pièce est traduite d'un recueil de poésies allémaniques de S.-P. Hébel, pasteur protestant à Larrach, village situé dans l'espèce de delta formé par le Rhin au-dessus de Bâle. Toutes ses poésies se font remarquer par la simplicité naïve des détails, et par la peinture la plus exquise de la nature.

Dors doucement et bien ! Mais, hélas ! dans ta tombe
Où du saule pleureur la feuille penche et tombe,
Tu dors, et d'un ami tu n'entends pas l'adieu !
Ami, tu n'entends pas ma plainte douloureuse,
Et tu ne pourras pas, dans la patrie heureuse,
Redire ma prière à Dieu !

Mais dois-je désirer que tu puisses m'entendre ?
Qu'écoutant mes soupirs tu puisses me les rendre ?
Non !!! Dans ta froide couche, oh ! tu te trouves bien ;
Et si, dans ce tombeau, sous cette pierre sombre,
Mon ombre reposait à côté de ton ombre,
Oh ! quel bonheur serait le mien !

Tu dors, et n'entends pas au clocher du village
Le *sans-repos* (1) qui veille et sans cesse voyage
Tout le long de la nuit, sous le dôme des cieux ;
Ni le garde nocturne autour de nos demeures
Criant à haute voix la plus noire des heures
Dans le hameau silencieux.

Et quand, dans le ciel noir, du sein d'un lourd nuage
L'éclair brille, éclatant précurseur de l'orage ;
Quand le tonnerre au loin mugit avec fracas,
Quand la foudre d'échos en échos roule et tombe,
Elle glisse hurlante au-dessus de ta tombe,
Et pourtant ne t'éveille pas.

Nous, dès les premiers feux dont resplendit l'aurore,
Jusqu'au sein de la nuit, le chagrin nous dévore.
Mais pour toi, mon ami, sous ce gazon si beau,
Plus de tristes soucis, plus de larmes amères ;
Car le Dieu tout-puissant a banni les misères
Du muet séjour du tombeau.

(1) L'horloge.

Oh! tu te trouves bien sous ta tombe fleurie!
Au chant du rossignol tu t'endors, et je prie;
Et tout ce qui jadis, comme un rêve fatal,
Tourmentait ici-bas ta timide innocence,
(Les cieux en soient loués!) ici, dans le silence,
Ami, ne te fait plus de mal.

Et si, dans ce tombeau, sous cette pierre sombre,
Mon ombre reposait à côté de ton ombre,
Que je serais heureux! Maintenant, ô malheur!
Seul ici je m'assieds, et dans ma peine amère
Je ne sais que Dieu seul qui, comme un tendre père,
Puisse consoler ma douleur.

Mais bientôt du Dieu bon la volonté profonde
Viendra me retirer des douleurs de ce monde :
Lors le samedi soir arrivera pour moi;
Et le vieux Nicolas, incliné sur sa bêche,
Me creusera mon lit, ici, sous l'herbe fraîche,
Ami, tout à côté de toi.

Et quand Dieu de mes jours aura tranché la trame,
Et dans les cieux ouverts rappelé ma pauvre ame,
Quand je ne serai plus, et que, pour m'endormir,
Le prêtre aura chanté les chants de sépulture,
Ils jetteront sur moi l'épaisse couverture,
Près de toi je viendrai dormir.

Et je n'entendrai plus au clocher du village
Le *sans-repos* qui veille et sans cesse voyage :
Car je sommeillerai doucement comme toi.
Ainsi nous dormirons jusqu'au jour du dimanche;
Lors je me lèverai beau de ma robe blanche,
Tu te lèveras avec moi;

Et quand l'aube, dorant le sommet des montagnes,
Sèmera ses rayons dans nos vertes campagnes;
Que les anges diront l'hymne pur du matin,
Tous deux, ami, sortant de notre sépulture,
Forts, et d'un œil vivant saluant la nature,
Nous marcherons, le front serein.

Et puis sur ce gazon, dès l'aurore nouvelle,
Avec son dôme blanc et sa croix solennelle,
Une église au soleil surgira dans ce lieu :
Nous irons à l'autel environné d'archanges,
Et notre voix, unie aux divins chœurs des anges;
Dira : Gloire à Dieu! gloire à Dieu!

L. Aymard.

VIE PARISIENNE.

MODES DE FEMMES. — STYLE ACTUEL. — LES CHAPEAUX. — LES TOILETTES D'ÉTÉ.

Les femmes, pour qui la règle du monde a digéré un code monstrueux où la modestie et la réserve sont prescrites par articles, se consolent bien des cruautés de la loi sociale par les jouissances de la mode. Effrontés que nous sommes, nous appelons ces gracieux êtres moitiés de nous-mêmes. — A table, de l'eau rougie pour nos moitiés; pour nous le champagne glacé et l'interminable martingale de Bordeaux depuis la comète jusqu'à 1825, sans compter les variétés d'anisettes. A l'Opéra, les couloirs retentissent du bruit de vos talons, votre figure va s'encadrer dans la lucarne de chaque loge, votre lorgnette, récipient de vos œillades, s'élance aux sommités des troisièmes loges, et plonge dans les abîmes ténébreux de la baignoire; et vos moitiés! — Posées sur des chaises orthopédiques, les pieds pendans sur des bancs rembourrés comme des chaufferettes, elles accomplissent péniblement cette tâche contemplative et gymnastique qu'elles nomment le plaisir du spectacle.

L'équitation vous appartient tout entière, à moins que vous ne teniez compte de ces rares cavalcades d'une heure auxquelles se prête un coursier sans vigueur, ruiné par un galop méthodique, appelé cheval de dame. La campagne vous donne mille ressources pour tenir tête aux longueurs de la journée : la natation, la pêche, et la chasse, cette distraction dévorante qui tue la galanterie de château, comme la bouillote tue la galan-

terie de salon ; ajoutez-y les méditations du cigarre, car *fumer c'est méditer,* et osez vous plaindre si les femmes appliquent à la toilette, à des combinaisons de couleurs et d'étoffes ces instincts de jeunesse et de plaisir que votre condition de privilége trouve à satisfaire sous des formes si multipliées.

Aussi le goût des femmes, pour les objets qui éclatent, semble-t-il s'accroître de toute la sévérité qui pèse sur leur existence physique et morale. Ce domaine de la toilette s'est tellement agrandi, l'investigation des hommes y est si peu tolérée, que les plus grandes hardiesses, les témérités les plus inouïes s'y commettent avec une large impunité et sans aucun redressement possible. Les femmes ont fait très-peu de cas des raisons économiques par lesquelles le costume masculin a été modifié. Lorsque nous avons imaginé l'accoutrement moderne, quand nous nous sommes faits drap, toile et feutre, les femmes n'ont pas renié la soie et le velours; bien mieux, elles ont appelé un renfort, le cachemire, ce tissu rongeur de dots; les femmes, en un mot, ont si bien établi leurs droits de compensation que si, dans notre existence, elles comptent dans la proportion d'un huitième, dans le budget du ménage leur toilette figure pour trois huitièmes. Additionnez tant bien que mal, cela fait une moitié.

Sous la république et le directoire, les femmes aussi payèrent tribut à la mode politique. Elles voulurent se montrer Athéniennes, Spartiates, et rivaliser de nudité avec les républicaines de David. Par les démonstrations extérieures, les hommes se donnaient du pouvoir, de la popularité; faute de mieux, les femmes firent de la politique avec le costume. Elles y gagnèrent des fluxions de poitrine.

Nos mères attestent qu'elles furent très-jolies avec leurs robes transparentes agrafées sur le genou, leurs cothurnes à la romaine et leurs coiffures à la Poppée; mais le premier soin de l'empire fut de réchauffer ces épaules violettées par le froid; il couvrit ces seins glacés par l'haleine du Nord, les embastilla dans deux rangs de collerettes raides et tuyautées.

Le chapeau, qui avait émigré devant les folles nudités du directoire, opéra sa restauration.

Or le chapeau féminin, comme le nôtre, doit tomber devant l'insurrection du goût; lui aussi détruit le caractère du vêtement des femmes. Depuis le commencement de ce siècle, vous le trouvez partout, prothée multiforme qui s'allonge en capote démesurée, sous le règne des *incroyables*, qui s'élève et se renfle avec les robes courtes et les witchoura de l'empire.

qui se rapetisse, pour complaire aux importations anglaises de 1815, qui devient bolivar, puis se dresse sur le haut de la tête, pour s'abattre le lendemain sur la racine des cheveux, se prêtant, dans tous ces changemens, à mille dénominations, dont une des plus récentes, et la plus ridicule, est celle de *bibi*.

C'est une guerre très-sérieuse qu'il faut faire au chapeau des femmes. Sa forme, funeste même aux calculs de la coquetterie, cache une fraction fort intéressante du visage qu'il a mission d'embellir; il enfouit les oreilles et détruit la grâce des joues. Nos aïeules entendaient mieux les affaires de beauté. La signora Lavinia de Callot jette sur le haut de sa tête un petit chapeau pointu, à rebords larges, qui n'atteint pas le visage. Les dames du dix-huitième siècle couronnaient aussi d'un chapeau leur édifice de poudre : elles n'auraient jamais consenti à cet envahissement de la coiffure sur la coupe du visage; et, ce qui est digne de remarque, c'est qu'à l'instar du chapeau rond, le chapeau féminin maintient sa longue oppression, et qu'il tyrannise un sexe à qui les révolutions coûtent si peu. En effet, représentez à votre esprit une toilette comme on l'entendait il y a seulement six ans; c'étaient des robes de soie unie, avec des jupes étroites et courtes, de grêles fichus, de chétives pélerines. Du jour au lendemain, un style plus large, contre-coup des idées moyen âge, apporta ces étoffes brochées et lourdes de ramages, ces cols amples et tout troués d'entre-deux, tout mitraillés de broderies élégantes; les fabriques de Lyon décrochèrent les rideaux poudreux des vieux châteaux, et s'inspirant sur des dossiers de chaises vermoulues, mirent sur le métier des pièces d'étoffes *à la Pompadour, à la Montespan, à la Sévigné*. Les couturières drapèrent des corsages en plis profonds, effilèrent ces tailles qui attendent des tonnelets; la bijouterie mit au creuset ses filigranes maladifs, et se livra avec furie à l'imitation des gros et massifs joyaux de la cour du grand roi.

Cette révolution s'est accomplie, mais le chapeau est resté, comme un prétendant qui n'abdique pas.

C'est surtout aux solennités de l'hiver que s'est révélé ce luxe effréné des belles et consciencieuses étoffes. Les Françaises qui n'ont pas laissé périr leurs priviléges d'élégance, ont bientôt signifié à toutes les *fashions* du continent, qu'elles eussent à faire leurs commandes dans le plus bref délai. M. Burty vous dira que la Russie mit au pillage ses magasins, et que la cour du czar lui enleva sa dernière robe brochée.

Aux étoffes près, les toilettes d'été admettent ce caractère de richesse et d'ampleur. Vous retrouvez dans les robes blanches les manches larges et tombantes, les jupes de onze à douze lais. A l'exception de quelques mousselines imprimées et de quelques pous de soie légers, le *blanc* fait le fond d'une toilette distinguée; la difficulté d'atteindre un ensemble de fraîcheur, de pureté et d'apprêt sans raideur, rend cette combinaison du *blanc* très-piquante. Des petits rangs de Malines bordent les pélerines et les poignets; car la dentelle a été ressuscitée avec d'éclatans honneurs: les vieux points d'Alençon, de Bruxelles et d'Angleterre sont recherchés et payés au poids de l'or comme du vieux sèvres. — C'est justice que d'avoir réhabilité ces charmans brimborions. Mais aussi quelle ruine! La dentelle a cela de perfide, que son caprice ne connaît pas de limites; tantôt elle veut côtoyer les broderies d'un col à deux rangs, tantôt égayer le parallélogramme d'un mouchoir, la circonférence d'un jupon, les entournures d'un corset, les sinuosités d'un bonnet de nuit; la dentelle est partout, excepté chez les marchands qui n'y peuvent suffire. Quelques monstrueuses imitations en coton ont vainement tenté de lui disputer la place. Le tulle n'existe plus.

La tendance des chapeaux vers les dimensions démesurées s'est un peu ralentie. Cependant les capotes offrent encore dans leur ensemble un aspect assez volumineux.

La bijouterie se borne à reproduire les motifs des bijoux anciens; mais les Anglais nous avaient devancés, et depuis long-temps Mortimer fabrique des agrafes, des brasselets, des petits peignes, des bandeaux dans le goût *rocaille*: on dit que les demoiselles E...., dont l'Opéra retient encore dans ses *docks* le talent et la beauté, possèdent une belle variété de bijoux anglais, qui sans doute serviront de type à beaucoup d'imitations.

Notre prochain article contiendra des considérations sur la mode du *bric à brac*.

JULES VERNIÈRE.

CHRONIQUE DE PARIS.

Le mouvement diplomatique que nous avions annoncé d'avance vient de s'exécuter partiellement. Comme nous l'avions aussi laissé prévoir, il n'a pas manqué de léser et de fouler aux pieds une foule de titres légitimes et de droits acquis.

Ainsi, tandis que des secrétaires qui avoient dix, douze et quinze années de services distingués et honorables, sont mis impitoyablement de côté et dépouillés même de leurs emplois, M. le baron de Talleyrand, dans lequel on n'avait pu même tailler l'étoffe d'un préfet passable, et dont tout le mérite et toute l'habileté se résument en son nom, après avoir été successivement essayé à Florence et à Hambourg, est nommé ministre plénipotentiaire à Copenhague.

—M. de Bussière, qui n'a pas même daigné subir le noviciat d'une secrétairerie, passe de Hesse-Darmstadt, où il était chargé d'affaires, à Hambourg où il sera ministre résident. Cette rapide fortune diplomatique s'explique un peu par la haute naissance de M. de Bussière que l'on prétend *quasi-royale*, et par conséquent *quasi-quasi-légitime*.

—M. Lagrenée, premier secrétaire à Saint-Pétersbourg, et dont les titres datent au moins de plus loin, car c'est par la congrégation qu'il fut poussé aux affaires étrangères, sera chargé d'affaires à Hesse-Darmstadt. Le déplacement de cet agent n'a été d'ailleurs qu'une concession faite aux représentations de la cour de Russie, qui s'est plainte vivement de l'habitude que paraît avoir prise M. Lagrenée de se présenter dans le monde en des accès de gaîté pareils à ceux auxquels se laissait parfois entraîner le vieux Caton. Mais ce tort,—si c'en est un,—s'excuse, à ce qu'il semble, par le voisinage du pôle, et il faut bien que ce soit le climat glacé de Saint-Péters-

bourg qui soit décidément fatal à toute tempérance, car voilà que récemment encore M. Pozzo di Borgo élève des objections de même nature, au nom de son souverain, contre le maréchal Maison, l'ambassadeur lui-même devenu, assure-t-on, convive plus joyeux encore et plus immodéré que son secrétaire. Afin de parer à ces nouvelles réclamations, on songe au surplus sérieusement à faire permuter M. de Rumigny, notre ambassadeur près des cantons avec M. le maréchal Maison. C'est que dût ce dernier rapporter en Suisse ses vivacités de table, la chose, loin d'être fâcheuse, serait profitable peut-être aux intérêts de la France. Messieurs les Suisses, hommes simples et primitifs qu'ils sont, font grand cas de ambassadeurs bons vivans. On n'a pas oublié que M. le marquis de Moustier, de spirituelle mémoire, envoyé aussi à Berne par la restauration ayant invité d'abord les autorités à dîner, obtint d'elle un assentiment plein d'enthousiasme, quand il leur déclara que, sans compter ses instructions il était nanti de force paniers de vin de Champagne, au moyen desquels il comptait bien arranger tous les petits différends qui existaient entre la Suisse et la France.

—Si la nomination de M. Anatole Brenier, comme second secrétaire à Londres, est la consécration d'une sanglante injustice, celle de M. Sontag comme secrétaire à Dresde en est en même temps une légère réparation.

Le double choix de ces deux agens sans importance ne mériterait pas d'être mentionné, si quelques faits assez curieux ne s'y rattachaient.

M. le prince de Talleyrand rend de tels services au pays et au château, qu'il n'y a point à la caisse des affaires étrangères assez d'argent pour le récompenser selon ses mérites. Voilà sans doute pourquoi le château, tout économe que vous le jugez, paie annuellement, sur sa propre cassette, à M. le prince de Talleyrand, les 100,000 francs qu'il avait comme grand-chambellan sous l'empire. Mais cette honnête somme, en sus de son énorme traitement, satisfait à peine le prince. Or il y a dans les bureaux des affaires étrangères un M. Brenier, le chef de la division des fonds, l'une de ces hautes capacités que M. Mignet estime 20,000 francs par an, ni plus ni moins, homme essentiel en vérité, et qu'il importe à tout ambassadeur de se ménager, s'il tient à ce que ses frais de représentation ou autres soient glissés sans trop de chicane dans la grosse marée du budget. Pour se concilier cet utile M. Brenier, le prince, grand connaisseur du cœur humain, avait pris certes un infaillible moyen; il avait appelé près de lui, à Londres, provisoirement, comme attaché, et avait en même temps demandé comme second secrétaire, M. Anatole Brenier, le fils de l'inappréciable chef des fonds, simple commis jusqu'alors dans les bureaux du ministère. Cependant, malgré cette recommandation qu'on n'avait pas tenue pour aussi sé-

rieuse qu'elle était, M. de Sontag fut nommé à ce poste de Londres. Que fit M. de Talleyrand? Il ferma poliment son ambassade à M. de Sontag, et cassa ainsi de fait sa nomination. M. Anatole Brenier ayant un père si indispensable, et étant jugé en outre, par Mme la duchesse de Dino, indispensable lui-même durant les absences de M. de Bacourt, le premier secrétaire de l'ambassade, était bien en effet le seul qui en pût être le second! Et voilà pourquoi M. de Rigny, plus respectueux et plus obéissant que M. de Broglie, et réparant ses fautes, vient de nommer définitivement M. Anatole Brenier.

M. de Sontag doit s'estimer encore fort heureux qu'on veuille bien l'envoyer se consoler à Dresde de sa disgrâce de Londres.

—Une petite révolution vient de s'opérer au Café de Paris. Chacun sait comment ce restaurant était devenu le restaurant fashionable par excellence. C'était grâce à son excellente situation; c'était grâce au voisinage du monde jeune et élégant, qui, le trouvant à sa portée, l'avait pris sous sa protection, et avait commencé sa vogue. Parmi ses habitués les plus assidus et les plus distingués, le Café de Paris comptait surtout l'habile et fastueux directeur de l'Opéra, le savant et malicieux rédacteur des feuilletons du Temps, le fondateur du Journal des Enfans, et quelques-uns de leurs amis, tous hommes de bon goût, de bonne compagnie et de bonne indépendance, qui se sont fait un luxe et une fortune honorables avec leur plume et leur esprit. Ces messieurs avaient leur table au café de Paris, où ils dînaient ensemble chaque soir, formant une sorte de directoire de la mode, de la toilette et du plaisir. Mais le Café de Paris a récemment abusé singulièrement de son succès. D'abord on y est fort incivilement traité par l'aristocratie de ses garçons, et, ce qui est plus grave, on n'y dîne en aucune manière. Vous y pouvez entrer de six à sept heures; vous y verrez bien trente personnes magnanimement assises en présence de leur carafe et de leur argenterie, mais pas une qui dîne. C'est là un inconvénient réel. Quand on donne 20 ou 25 francs pour dîner, on voudrait au moins un dîner, n'importe lequel, assaisonné de quelque politesse. Or le directoire fashionable, ayant patiemment subi jusqu'à ce moment les splendeurs vides et la viande creuse du Café de Paris, a estimé sagement que c'était duperie de payer le jeûne un si haut prix, et, prenant conseil de son appétit, a déserté en masse les brillans salons du boulevard des Italiens. Vous concevez quelle sensation a produite cette retraite. Justement alarmé par elle, le propriétaire du Café de Paris a député, dit-on, vers les fugitifs un *chef* éloquent qui, s'adressant à eux, le béret blanc à la main, après avoir vanté les mérites hygiéniques de sa cuisine à la vapeur, s'est avisé d'accommoder à sa sauce la fable des Membres et de l'Estomac, appliquée

récemment si à propos à l'industrie par une éloquence royale. Mais, en dépit de l'apologue du nouveau Ménénius, les déserteurs sont demeurés sur le Mont-Aventin. Si le Café de Paris, assimilé à l'estomac, tombe en défaillance par leur absence, les membres insurgés contre lui ne s'en porteront pas plus mal, assurent-ils.

De fait, le directoire de la mode, afin de n'être point réduit long-temps à aller dîner chez Véry, aux Provençaux ou au Rocher de Cancale, excursions qui l'éloignent trop du centre de son gouvernement fashionable, ne songe à rien moins qu'à élever, sur le boulevart même, autel contre autel et cuisine contre cuisine. Où est maintenant la librairie de Bohaire, au coin de la rue Laffitte, le restaurant de Silves va être restauré. Ce sera dans ses salles que la représentation nationale du monde élégant reviendra s'installer et tenir ses séances sur la frontière des deux Opéras. — « Le Café de Paris, ont dit M. Véron et ses collègues, le Café de Paris ne sera plus au Café de Paris, il sera tout où nous serons. »

—La retraite du maréchal Soult, bien loin de décider sans retour, comme chacun s'y attendait, la question d'Alger contre les adversaires d'un gouvernement civil de la colonie, paraît au contraire avoir assuré plus rapidement leur triomphe.

Dès son avénement au ministère, sollicité par un nombre infini d'ambitions militaires qui prétendent qu'Alger étant une conquête de l'armée, ne peut et ne doit appartenir qu'à l'armée, le maréchal Gérard s'était irrévocablement engagé à ne point souffrir qu'elle fût dépossédée de son droit hypothécaire à cette possession.

Les effets ont suivi de près cette promesse.

C'est le lieutenant-général Drouet d'Erlon qui est désigné comme gouverneur de la colonie.

Ainsi se trouve écartée la double candidature du duc de Bassano et du duc Decazes.

Au reste, M. le duc Decazes, assure-t-on, ne se fût pas, si volontiers qu'on le pense, chargé de cette mission lointaine et hérissée de difficultés; il ne l'eût même acceptée qu'autant qu'on lui eût laissé toute l'indépendance nécessaire au succès.

— La porte Saint-Martin nous a donné encore jeudi dernier un de ses drames de large dimension. On avait fait grand bruit d'avance de celui-là! L'Impératrice et la Juive serait, disait-on, la pierre sur laquelle M. Harel rebâtirait la fortune écroulée de son théâtre. Il aurait joué son va-tout dans cet ouvrage. Mais M. Harel fait son va-tout depuis si long-temps, qu'il n'est plus vraiment permis de le prendre au mot de ses doléances.

Le destin de ce directeur semble être de rester penché à perpétuité comme la tour de Pise, sans jamais se relever ni tomber tout-à-fait.

Tel a été aussi le sort de L'IMPÉRATRICE ET LA JUIVE durant les cinq mortelles heures qu'a duré sa représentation. Parfois le drame se nouait et semblait s'apprêter à étreindre le spectateur, qui n'eût pas mieux demandé; mais soudain l'intérêt, un moment excité, allait s'alanguissant, et l'attention, fatiguée par les innombrables incidens de l'action, succombait sous le poids excessif de leur développement.

C'était pourtant un sujet neuf et capable d'inspirer, que celui de L'IMPÉRATRICE ET LA JUIVE. C'était une belle époque à fouiller que celle où les auteurs avaient placé la scène de ce drame. Il y avait là toute une vaste mine vierge à exploiter; et, n'en eussent-ils suivi qu'un seul filon, que de riches trésors ils en pouvaient extraire!

Le Bas-Empire! le Bas-Empire, ils l'avaient à eux tout entier, avec l'énormité de ses désordres, avec l'immensité de sa corruption! Nulle main n'avait encore touché à ce monstrueux entassement de débauches, de lâchetés, de vices et de crimes. Mais quelles couleurs demandait aussi le tableau! quel pinceau vigoureux il eût exigé du peintre! Toute la mâle et puissante poésie de M. Victor Hugo n'eût pas été de trop pour cette œuvre.

Mais au lieu de la peinture énergique que nous avions le droit d'espérer, qu'est-ce que nous ont montré MM. Lockroi et Anicet Bourgeois? De tristes lambeaux d'histoire, mal déchirés et plus mal rapiécés. Ils ont fait agir et parler sans mesure les *bleus* et les *verts*. Eh bien! dix lignes de Montesquieu nous en disent davantage sur ces deux factions stupides et féroces qui divisèrent ce Bas-Empire tout entier et l'ensanglantèrent des siècles durant pour des querelles de cirque et de cochers.

Chercherons-nous le drame sous cette luxuriance de scènes populaires, soi-disant historiques? Mais la diffusion de sa trame échappe à toute analyse. Pour analyser d'ailleurs, il importe de comprendre, et nous avouons n'avoir rien compris à L'IMPÉRATRICE ET LA JUIVE que çà et là et à de bien rares intervalles.

Il semble d'ailleurs qu'il y ait maintenant un procédé invariable appliqué à la fabrication de cette machine grossière qui s'appelle le drame à la Porte-Saint-Martin.

Dix ou douze situations, empruntées la plupart à la LUCRÈCE BORGIA, de M. Victor Hugo, et à LA TOUR DE NESLE, de M. Alexandre Dumas, sont jetées au hasard, et mêlées ensemble sur la scène de ce théâtre, comme dans un vaste kaléidoscope. Qu'en résulte-t-il? Un nombre infini de combinaisons qui, bien qu'elles ne soient jamais identiquement les mêmes, offrent cependant toujours le même aspect. On a beau vous tourner le kaléidoscope, vous avez beau regarder par le trou de votre loge, c'est tou-

jours la même chose que vous voyez. C'est toujours Mlle Georges, la grande reine, pâle, échevelée, ruisselante de diamans, sauvant ou perdant ses amans ou ses fils. Mlle Georges est la grosse pièce de ce kaléidoscope dramatique, comme quelque large pierre à facettes qui se dresse sans cesse au milieu des dessins fantasques d'un kaléidoscope ordinaire.

Il n'est pas non plus d'acteur de la troupe qui n'ait l'air de jouer constamment la même pièce et le même rôle. Je vous le demande, lorsqu'il vous arrivait de voir clair un instant dans l'obscur *imbroglio* de L'IMPÉRATRICE ET LA JUIVE, et d'être remué par quelque mouvement passionné de Jean, de Strozzas ou de Zoé, je vous le demande, si vous n'étiez point involontairement et nécessairement ramené dans les drames de M. Victor Hugo.

En vérité, la Porte-Saint-Martin abuse bien de quelques beaux ouvrages qu'elle nous a donnés, en les parodiant elle-même de cette sorte interminablement.

M. Harel a fait pour L'IMPÉRATRICE ET LA JUIVE d'énormes frais de décorations et de costumes; mais je tremble pour lui que cette folle dépense ne le mène à de bien pauvres résultats. Il se pourra, malgré tout, qu'il décerne lui-même à cette pièce le succès immense dont il dotait LES MALCONTENS dans ses lettres aux journaux. Si ce sont là les profits qui lui suffisent, à la bonne heure!

—L'Opéra-Comique est bien comme ces malades indociles qui, ne voulant ni garder le lit ni suivre de traitement, comptent pour se guérir sur leurs seules forces et leur seul courage.

Ce théâtre aura beau cependant, pour donner signe de vie, produire un à un et coup sur coup de petits actes comme UN CAPRICE DE FEMME, si tolérable que soit ce léger poème imité du JALOUX MALGRÉ LUI de M. Delrieu, convenablement revêtu de la musique simple et pleine de bonhomie de M. Paër, ce n'en sera pas assez de beaucoup de pareils pour assurer de longs jours au Feydeau ressuscité!

Il s'était agi de fortifier la santé chancelante de l'Opéra-Comique en lui administrant de raisonnables doses de musique italienne, lorsque son état pourrait le requérir, sans lui interdire d'ailleurs aucunement la musique nationale, pourvu qu'elle fût saine et tonique comme celle de LESTOCQ, par exemple. Mais les vieux docteurs, qui prétendent avoir seuls droit et qualité pour soigner l'Opéra-Comique, lui ont strictement interdit les bénéfices de toute médecine étrangère. « L'Opéra-Comique, ont-ils dit, vivra ou mourra entre nos mains; s'il meurt, il mourra au moins selon les règles. » Grand bien lui fasse!

Sérieusement, les répétitions du BARBIER DE SÉVILLE, qui avaient com-

mencé à l'Opéra-Comique, ont été soudain interrompues par ordre. Le genre national, susceptible à l'excès, n'a pas souffert pour sa musique le voisinage de celle de Rossini. Le genre national triomphe donc seul à la salle de la place de la Bourse. Nous ne demandons pas mieux que de l'y voir triompher long-temps.

—Tandis que le Théâtre-Nautique, dédaigneux de sa spécialité, fait de la pantomime et des ronds de jambe dans le désert, les pièces maritimes se produisent à l'envi sur nos théâtres de vaudeville.

Qui n'a pas lu LA SALAMANDRE, ce joli roman de M. Eugène Sue? Assurément, quelque profit qu'il y eût pour eux à s'en emparer, ce n'était pas chose facile à nos arrangeurs que de mettre sur la scène cette vive et brillante frégate, et de l'y faire naviguer à son aise; mais ils ont éludé l'obstacle en mettant toute leur scène sur la frégate elle-même. Ainsi avaient procédé les auteurs de LA SALAMANDRE, représentée récemment sur le théâtre du Palais-Royal; ainsi ont procédé encore MM. Mélesville et Comberousse, les auteurs du CAPITAINE DE VAISSEAU, joué vendredi dernier au Gymnase; et, il faut être juste, ils n'ont point, ni les uns ni les autres, trop mal habilement dépecé le livre de M. Eugène Sue. Les vaudevilles qu'ils en ont tirés sont encore des morceaux assez présentables.

Toutefois, la meilleure part du succès du CAPITAINE DE VAISSEAU revient bien légitimement à Bouffé, qui a si spirituellement compris et restitué, telle que l'avait conçue le romancier, l'excellente figure de ce bon marquis de Longetour, de marchand de tabac, fait marin malgré lui.

LA SALAMANDRE du Palais-Royal, plus fidèle au roman de M. Eugène Sue, et plus sobre de banalités patriotiques, était d'ailleurs un vaudeville mieux fait et mieux ordonné que LE CAPITAINE DE VAISSEAU du Gymnase.

Et, puisque son nom se trouve sous notre plume, acquittons toute notre dette envers ce petit théâtre du Palais-Royal qui dépense tant de zèle et d'activité pour conserver la vogue qu'il s'est fondée.

Certes, nous ne vous citerons ni ses deux dernières pièces, LE COMMIS ET LA GRISETTE et LE MÉNAGE DE GARÇON, ni le jeu vif et leste de M. Achard et de Mlle Dejazet, comme d'irréprochables modèles de décence, de bon ton et de bon esprit; mais nous devons constater qu'à tort ou à raison tout cela fait les délices d'un public nombreux et assidu, et que cette petite salle, toujours pleine de vrais amis, a réalisé vraiment à son profit le vœu modeste de Socrate. L. L.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SEPTIÈME VOLUME.

Pages.

Claude Gueux, par M. Victor Hugo. 5
Le Dict de Robert-le-Diable, par M. Auguste Pichard. 30
Souvenirs de Sicile (§ III et dernier), par M. le marquis de Salvo. 52
Le château de Vaux, par M. Léon Gozlan. 73
Étude philosophique. — Séraphîta (§ IV, Séraphîta-Séraphîtüs), par M. de Balzac. 145
Poésies du désert, de Schanfara, par M. F. Fresnel. 186
Éloa, la sœur des anges, de M. Ziegler, par M. V. Schœlcher. . 194
Paris, satire, par M. Antoni Deschamps 199
M. Pradier et l'Arc de l'Étoile. 209
Le Convoi de la Laitière, par M. Nisard. 213
Du Théâtre et des Théâtres, par M. Louis de Maynard.. . . . 230
Essais de poésie étrangère de Hebel. — Sur un tombeau, par M. L. Aymar. 257
Vie Parisienne, par M. Jules Vernière. 261
Chronique de Paris. 63, 139, 203, 265

ÉVERAT, IMPRIMEUR DE LA REVUE DE PARIS.

REVUE

DE PARIS.

VIII.

ÉVERAT, IMPRIMEUR,
rue du Cadran, n° 16.

REVUE DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1834.

TOME HUITIÈME.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,

RUE DES FILLES SAINT-THOMAS, N° 17.

1834.

ROYAL TIMBRE

DU THÉATRE

ET

DES THÉATRES.

PREMIER ARTICLE.

§ III.—Cette seconde question emportée, la troisième ne résistera pas, que le théâtre ne saurait se réformer ni rien réformer.

Bossuet et Rousseau ayant nié que les effets de l'art fussent salutaires, et les artistes qu'il emploie susceptibles de s'améliorer, ont pu, sans paraître inconséquens, conclure que le théâtre était imperfectible. Mais si, de notre côté, nous avons réussi à démontrer que l'essence de l'art est de préserver et non de perdre, et que les comédiens ne sont dangereux qu'en égard aux bizarreries de leur situation, n'aurons-nous pas acquis le droit, non-seulement d'infirmer ce jugement, mais encore de développer tout ce que peut pour le bien public l'art dramatique mieux entendu, mieux dirigé? Jusqu'ici il a moins servi, il est vrai, à nous instruire qu'à nous divertir. Mais je pense qu'en agissant sur les comédiens qui sont matière perfectible, sur l'art qui n'est point perfectible, mais qui est maître de s'élever à des leçons plus ou moins

importantes ; en un mot, en compliquant de la prêtrise le but déjà si noble du poète, je pense que le théâtre peut devenir un des leviers les plus puissans de l'ère artiste où nous entrons. Qu'on l'observe bien ; ici la question est double, c'est-à-dire morale et politique.

Aussi ferons-nous cette réserve, que c'est par une sorte de surabondance que nous consentons à discuter ce thème. Prouver que les deux instrumens du théâtre, l'art et les comédiens, ne sont ni dangereux ni contraires à la morale, et notre but est rempli. Il n'est point nécessaire pour qu'une chose subsiste, qu'elle soit réputée utile comme l'entendent les économistes ; car leur règle à la main, les plus admirables ouvrages de la création disparaissent aussitôt. Que devenez-vous, parfums des roses, robes de pourpre des œillets, albâtre des lis ? Que devenez-vous, éclairs des beaux yeux, transparence des eaux, soupirs du feuillage, harmonies de tous les oiseaux ? Tout ce qui brille et s'éteint, tout ce qui embaume et passe, tout ce qui vole et s'évanouit, tout ce qui chante, s'exhale ou flotte, tout ce que Dieu a répandu dans ce terrestre paradis pour demeurer, comme les étoiles, au-dessus des besoins de la créature, que devient-il ? que devient-il ? Oh ! ce qui est utile, c'est ce qui est beau.

Bossuet ne s'est point arrêté à ces chicanes. Jean-Jacques seul a longuement discouru. Il assure, par exemple, que l'objet principal de la comédie étant de plaire, essayer d'instruire, c'est rebuter à coup sûr, parce qu'instruire suppose qu'on ne flattera pas les goûts et qu'on aura beau faire, il faudra toujours des fêtes meurtrières à un *peuple intrépide, grave et cruel*, de l'amour et de la politesse à un *peuple galant*. Cette manière de classer les peuples en cruels, en galans, en badins, en voluptueux, ne me semble pas très-raisonnable. Est-ce qu'il y a des nations qui aient le privilége exclusif de la guerre ou de l'amour, de l'esprit ou de la volupté ? C'est ainsi qu'avant les années de la terreur, on avait la manie de nous donner pour le plus léger des peuples, tendre, incapable de tuer les bêtes même et de faire autre chose que des calembourgs et des entrechats. Eh bien ! l'échafaud est venu, et ce

peuple badin a-t-il assez bu de sang, a-t-il mangé assez de chair humaine? Ah! Robespierre nous a dignement vengés de M. de Boufflers. La lettre sur les spectacles se trompe donc.

Et elle se trompe de nouveau, en affirmant que le poète est obligé pour réussir de flatter les inclinations naturelles de la foule. C'est la conséquence de l'idée précédente; mais si l'idée est fausse, la conséquence ne sera pas vraie. On peut répondre en outre, que le cœur de l'homme est multiple, qu'il varie suivant les lois, les intérêts, les âges et les positions, objet toujours le même et toujours différent, de telle sorte que l'art, qui, ayant à sa disposition tant de moyens pour dominer, descend gratuitement au plus vil et qui de tant de portes choisit la plus basse, la plus honteuse, n'est pas un art, et surtout cet art qui a mérité d'être appelé divin. La foule non plus n'est pas, comme le philosophe de Genève se la figure, toute d'une pièce. La foule porte en elle le germe de toutes les passions : voilà ce qui la donne aux poètes. La foule est haute avec Corneille, profonde avec Molière, efféminée avec Racine, impie avec Voltaire.

Elle ressemble aux rois. Elle ne veut des petits esprits que la louange, non pas cette louange, tribut de ce qui est fort à ce qui est plus fort, mais flatterie de l'impuissance, encens que paie la sottise à ce qu'elle ne comprend pas. Quand elle est assise sur son trône, chacun est libre d'élever la voix; les faibles la caressent, les grands au contraire la sermonnent, lui apprennent ce qui est le faux et ce qui est le vrai, et, pour se la rendre propice, fuyant d'indignes exemples, ils se rendent redoutables à ces vices. Ce Molière que Rousseau traite avec tant de beau mépris, ce Molière a moins que lui corrompu son siècle. *Il attaqua*, dites-vous, *des modes, des ridicules, mais il ne choqua pas pour cela le goût du public*. Parce qu'ainsi que nous l'avons remarqué, le goût du public ne se choque pas si aisément, et que quand il s'irrite, la faute n'en est point à sa susceptibilité, mais à la maladresse de l'auteur. Or, Poquelin de Molière appuyait sa leçon de beautés et de vérités qui ne lui permettaient pas de faillir. Le soldat connaissait son arme. Car de cette subtilité qu'on peut attaquer les

ridicules d'un peuple sans aller contre son goût, que résulte-t-il après un peu d'examen ? Quoi ! ce n'est point aller contre son goût que d'aller contre son enthousiasme, contre sa passion, contre ce qu'il trouve beau, curieux, précieux, digne d'être acquis même au prix du repos et de l'estime, comme la noblesse par exemple, manie dont Molière a fait de si cruelles justices ! Qu'est-ce donc que le goût, ou plutôt qu'est-ce donc que la logique de Rousseau ? Il flattait le peuple, celui qui immolait à la cour en fête les bourgeois-gentilshommes, et qui livrait le lendemain aux huées de la multitude, avec une égale audace, la bande toute-puissante des petits marquis imbéciles et des chevaliers fripons ! Il n'attaquait point les vices, celui qui arrachait son masque à l'hypocrisie de Tartufe et dégradait de noblesse et condamnait à l'enfer, l'impiété et le libertinage de Don Juan ! On aurait ici vraiment un beau prétexte à invocation et déclamation à la manière de Rousseau.

Oui, quoi que vous disiez, l'art dispose souverainement du goût. Il en dispose comme la main du sculpteur de la terre qu'elle pétrit. Que ceux qui en doutent examinent les transformations qu'ont subies les spectacles chez tous les peuples, comment on fait chérir aujourd'hui à une multitude ce qu'elle abhorrait la veille, et réciproquement détester et maudire ce qu'elle avait idolâtré ; et, sans sortir de France, comment la tragédie de Racine, inférieure à tant de titres à celle de Corneille, parvint pourtant à la chasser de la mémoire des contemporains ; comment Racine à son tour s'éclipsa à l'aurore de Voltaire ; et plus récemment, comment tout le vieux système dramatique usé, traîné et tout criblé de verrues, j'entends parler des écrivains de l'empire, fut contraint, malgré ses intrigues et ses clameurs, de céder la place aux jeunes théories qui tiennent la scène à cette heure. Jean-Jacques osera-t-il prétendre que le goût devance l'art ; mais rien n'est moins vrai, personne ne l'ignore. D'où naissent même les terribles épreuves du génie, sinon des obstacles qu'il rencontre et de tout ce qu'il lui faut briser de volontés rebelles et d'intelligences étroites ? Son triomphe, qu'est-ce autre chose que le goût qui régnait remplacé par un goût meilleur ?

Moi, je n'imagine point que ce soit par hasard qu'on retrouve un poète au berceau de toute société. On a beau faire de l'esprit sur la vanité de la poésie, s'il y a quelque chose de plus creux, c'est la tête stupidement sérieuse de la science humaine, pauvre sphinx qui n'a jamais trouvé d'OEdipe et ne connaît pas elle-même les solutions des innombrables charades qu'elle fabrique à l'usage des sociétés. Le mot de Socrate a été dit pour toi, Babel des principes et des fins ! Ce que tu sais le mieux, c'est que tu ne sais rien ! Mais toi, sublime poésie, tu as tenu dans tes bras la société humaine tout enfant. C'est toi qui l'as alaitée, c'est toi qui lui as tout appris ! Tu lui as dicté sa première adoration, son premier pacte, son premier chant. Toujours vierge et toujours féconde, comme ta pensée inaccessible à la vieillesse et à la mort, poésie, tu es encore aujourd'hui, sous tant de voiles misérables, ce que tu étais à l'aurore de la création. Seulement tu descends moins des hautes sphères où tu es retirée, et pour monter jusqu'à toi, Dieu ne donne pas à tous les ailes de feu de son esprit. Mais pour ne pas te voir, faut-il te nier? pour ne pas sentir toujours tes bienfaits qui ne cessent jamais, faut-il t'accuser ; et quand tu daignes nous apparaître, te renvoyer comme une courtisane ou une empoisonneuse?

Le théâtre peut réformer. D'ailleurs il a l'expérience pour lui. A quoi bon lui porter le défi de faire ce qu'il a déjà fait? Où sont les résultats, demanderez-vous ? Partout, vous répondrai-je. La morale est comme la médecine, a dit très-justement Dalembert; elle est plus habile à prévenir les maux qu'à les guérir.

Mais pour ne rien ôter à la question de son grandiose, regardons dans le futur. Il y a cinquante ans que la poser eût été preuve de démence. Qu'on juge donc du temps de Bossuet et de Rousseau ! Il a fallu bien des événemens, bien des secousses, bien des révolutions, pour que le théâtre soit devenu ce qu'il est enfin de nos jours. Jean-Jacques, contraint d'avouer les services rendus par l'art dramatique aux Grecs, en présente pour cause que *leurs théâtres n'étaient point élevés par l'intérêt et par l'avarice*. Et continuant sur ce ton, il s'écrie que ces grands, que ces superbes spec-

tacles donnés sous le ciel, à la face de toute une nation, ne pouvaient offrir de toutes parts que *des combats, des victoires, des prix, des objets capables d'inspirer aux Grecs une ardente émulation et d'échauffer leurs cœurs de sentimens de gloire et d'honneur*. Et pourquoi n'en serait-il pas de Paris comme de Sparte et d'Athènes? Sommes-nous tellement inférieurs aux Grecs, que le beau, le noble, l'auguste soient moins destinés à nous remuer et à porter dans nos ames des fruits agréables à la patrie? Il ne faut pas si vite désespérer des siens. Le théâtre, excellent chez les Grecs, peut le devenir chez nous. Rousseau lui-même n'y voit d'autre difficulté que son envahissement par l'intérêt et l'avarice. Mais la société, menacée par de vils calculs, n'a-t-elle aucun moyen de les brider? Hésitera-t-elle entre les chances d'un immense enseignement profitable à ses intérêts, et la certitude d'être rongée chaque jour davantage par cet élément nouveau, entré soudainement et de vive force dans son sein, et qui, s'il ne la sauve, ou du moins ne contribue à la sauver, est destiné à la tuer lentement? L'objection réelle est là.

Et combien depuis Rousseau le mal a grandi! Que dirait-il, le misantrope, devant ce qui se passe? De son temps, on comptait trois théâtres à Paris ou aux portes de Paris : l'un, forain, espèce de camp volant, abandonné à l'exploitation des particuliers; mais les deux autres, l'Opéra et le Théâtre-Français, sous la sauvegarde immédiate du gouvernement, et tous deux par conséquent à l'abri des sales combinaisons mercantiles. Avec l'abolition des priviléges, en 89, s'organisèrent une foule de petits théâtres, la plupart dans un but peu louable. Ce qu'on nomme l'industrie voulait gagner de l'argent, et si ce n'était dans le velours, la soie ou le cuir, carrières trop fouillées, du moins dans les représentations théâtrales, plaisir peu commun et que la noblesse, qui se l'était plus particulièrement réservé, avait donc placé très-haut dans l'opinion. Voilà l'origine de nos théâtres : elle n'est pas plus distinguée. L'empire, seul pouvoir fort et régulier qui soit venu ensuite, comprit toute la portée du fait et chercha à l'étouffer, au lieu de chercher, ce qui eût été mille fois plus sage, plus habile, à le ré-

gulariser et à le purger de ce qu'il avait de dangereux dans son germe. Mais l'empire était brutal, il se conduisit envers le théâtre comme envers la presse. Tant qu'il trouva son compte à leurs adulations, il ne dit mot; dès que l'un ou l'autre menaça, il tira son sabre et les écrasa sous son pied. Par bonheur, il n'en est pas des idées comme des reptiles. Les idées se relèvent quand les hommes sont passés.

Nous avons besoin de constater ces deux vérités; les misères, les calculs, les inconvéniens de toute espèce attachés à l'exploitation des théâtres par les particuliers, et l'inutilité de la force des gouvernemens contre les bonnes et généreuses pensées, pour arriver, sans autre préambule, à ce que nous croyons devoir appeler de tous nos vœux; une entremise plus large, plus franche, et mieux entendue du pouvoir dans ces sortes d'affaires qui sont les siennes et peut-être plus qu'il ne pense. Aujourd'hui nous ne nous appliquerons pas à montrer jusqu'à quel point ces entreprises, en tant qu'administration intérieure, ce qui est d'une influence si grave sur l'effet extérieur et général, vivent plongées dans le désordre et l'anarchie. Cette lacune, que nous comblerons tôt ou tard, il n'est pas un homme d'honneur et quelque peu clairvoyant qui ne soit capable, en attendant, de la remplir lui-même. Ces deux enfans d'une même mère, le théâtre et la presse, si faibles et si opprimés autrefois, ont pris de nos jours un développement si excessif, que les laisser croître, comme on le fait, sans règles, sans lois et sans but, sous le patronage intéressé de gens à peine avoués ou connus, nous paraît un acte de haute folie, peu compatible avec les saines idées de gouvernement. Je ne sais si le pouvoir s'en aperçoit; mais il est pris, comme un Milon de Crotone, entre les deux morceaux d'un arbre invincible destiné à couvrir le monde. Cependant quand un fait social ne peut plus être réprimé, la sagesse consiste non pas à le taquiner ou à s'efforcer de l'amoindrir, mais à lui faire de plein gré le lit qu'il usurperait par violence, à l'accueillir dans la famille des faits qui règnent et à en tirer le meilleur parti; ainsi que les chimistes de mauvaises herbes composent des sucs bienfaisans.

Du reste, le journal qui a dit que le véritable théâtre aujourd'hui était la chambre des députés, a dit une chose plus spécieuse que solide. La langue qu'on écorche au Palais-Bourbon n'est ni assez brillante ni assez universelle pour conquérir et s'assurer un peuple. Il ne suffit pas de nous attacher par nos intérêts de citoyen. L'homme se compose, en outre, de l'époux, de l'amant, du père, de vingt personnages en un mot, tous indépendans de la politique. Or que peut craindre de cette prétendue rivalité le théâtre, qui est le plus riche domaine de l'art, et qui, seul infini comme l'homme, peut seul aspirer à le satisfaire? Il tient le peuple par les plus grandes et les plus petites choses, et ces choses, tous en ont l'instinct, le goût, la curiosité, l'habitude; tandis qu'au plus grand nombre exclus par la constitution de la vie publique, qu'importent et les questions de l'ordre du jour, et ce flux de mauvaises lois dont nos Lycurgues sont attaqués?

Le gouvernement aurait tort de prêter une attention plus sérieuse aux chambres qu'aux théâtres et à la presse; car si vous voulez de bonnes chambres, ayez une bonne presse, ayez de bons théâtres. Que le gouvernement fasse encore une remarque importante! Au théâtre, on tient sous sa main la nation tout entière, autrement représentée que par ses élections, quel qu'en soit le système d'ailleurs. Pas une classe n'y manque, pas une opinion, pas une industrie. On n'y arrive pas prévenu; on n'y arrive pas brûlé du désir de parler, quand serait-ce pour ne rien dire; on n'y arrive pas pour acheter la popularité souvent au prix du devoir, ou pour se créer le centre d'un système qui est toujours assez bon, s'il est sonore et menace d'un portefeuille pour l'avenir. Au théâtre, on arrive franchement et sans préparation, les uns pour s'amuser, les autres pour s'instruire, personne pour parler, tous pour écouter. Et aujourd'hui qu'ont disparu tous les centres d'action morale, aujourd'hui que l'impiété de nos pères porte ses fruits, que les cafés ont remplacé les églises; aujourd'hui que la famille est détruite, et par conséquent la leçon paternelle si puissante jadis! aujourd'hui que la société, vaisseau sans boussole, fait eau et dérive au souffle de cent tempêtes contraires; aujourd'hui que toute indivi-

dualité tend à rompre l'unité collective, qu'il n'est plus possible de réunir vingt hommes sans réunir vingt systèmes, que l'ivraie des principes destructeurs a envahi les meilleurs cerveaux, que de nouveaux bouleversemens ont créé de nouvelles ambitions, que les besoins d'hier, mal interprétés ou dirigés par la perfidie des partis, menacent les droits acquis et remettent chaque jour en doute l'existence des intérêts les mieux sanctionnés; en un mot, aujourd'hui que le désordre a cent têtes et des millions de bras, et que la société est nue devant lui, sans armes et comme une pauvre fille abandonnée; être un gouvernement! c'est-à-dire ce qui a force, puissance et mission de pilote, ce qui est chargé d'écarter le mal et de réaliser le bien; se trouver face à face d'une découverte de cette gravité, immense comme l'imprimerie, plus redoutable que la poudre! être maître de s'en emparer et ne pas le faire, cela ne s'explique point! Que dis-je! s'en emparer. Chaque jour, au contraire, ce gouvernement médite comment il se débarrassera, au profit de ses ennemis, de la part de cette force dont le hasard et l'habitude ont armé ses mains. Lui qui enfouit tant de millions on ne sait où, la plupart du temps dans d'inutiles casaques de soldats, il lésine sur quelques centaines de mille francs, il a peur de l'entretien de deux ou trois pauvres théâtres, et, n'osant ni les abandonner ni les laisser se développer, il se venge de ne pas les comprendre en les persécutant. Qui de vous a assisté aux séances de la chambre où il s'agit des théâtres? Les aigles se retirent ces jours-là, et Dieu sait à qui tombe la discussion! Ces législateurs, qui ne s'entendent jamais, aussitôt qu'il s'agit de dépouiller les théâtres, s'entendent tous. On fraternise et l'on refuse l'appui de son vote à ce qui est noble, juste, important, pour le donner, le lendemain peut-être, à ce qui sera vain, petit et superflu. Ah! les Grecs ni les Romains n'avaient pas sur cette matière notre façon de penser, ni aucun peuple de l'antiquité. Le pouvoir chez eux se serait bien gardé de se démunir d'instrumens de cette portée. On laissait l'industrie s'en tirer comme elle pouvait; ou plutôt ils n'en avaient pas, et l'on ne voit nulle part qu'ils s'en trouvassent plus mal. D'ailleurs, l'industrie ne s'est-elle point creusé

assez de voies parmi nous, pour que, la presse et le théâtre soustraits à son avidité, son élan doive s'arrêter, et la société qui a choisi ce triste pivot en souffrir? L'Église non plus ne professa pas ces maximes. Trop éclairée pour ne pas mieux juger, elle avait compris qu'entre la force matérielle et la force spirituelle, il ne saurait long-temps se prolonger de lutte, et elle savait à l'avantage de qui la lutte se terminerait toujours. Son autorité surprenante n'est pas moins basée sur sa mission divine, que sur la pratique et la parfaite entente de ces règles de gouverner. Ainsi, au comble de sa toute-puissance, quand rien ne la menaçait et que ses temples ne désemplissaient pas, elle songeait à attirer les théâtres dans son cercle qui était le cercle du monde civilisé; elle ne voulait pas qu'il s'élevât en dehors de son autorité une voix autre que la sienne, une chaire qui prêchât des doctrines qu'elle ne pût approuver, et qu'elle fût par conséquent obligée de redouter. C'est alors que, comme nous l'avons dit, le saint qui a restauré les mœurs ecclésiastiques de cette époque, entreprit de fonder des théâtres et de leur donner une direction particulière. Des causes étrangères au projet l'empêchèrent de se réaliser; mais cette sorte d'insuccès ne prouve rien. Le théâtre n'était pas alors ce qu'il est à présent. Maître de vingt moyens d'agir, tous plus certains et plus éprouvés, on put n'attacher à celui-là, qui après tout se révélait à peine, qu'un intérêt secondaire et passager. Pourtant quelle n'était pas l'étendue des prévisions de l'Église! Ce qu'elle avait voulu absorber l'a absorbée. D'ailleurs, les deux pouvoirs en comparaison sont constitués trop différemment pour que, toute question de temps et d'opportunité à part, le résultat des entreprises de l'Église puisse servir jamais de présomptions pour ou contre ce que voudrait essayer l'état. On n'arguë à raison des conséquences, que lorsqu'on a prouvé qu'il y avait identité, ou du moins analogie entre les moyens.

Je ne prétends pas néanmoins faire un crime au gouvernement de ce qu'il n'est peut-être pas assez prompt à se bâtir des retranchemens solides et inattaquables. Dans le pays où nous sommes, les uns gagnent trop à crier au despotisme, pour que les autres ne

soient pas facilement accusés et noircis. Je conçois les craintes, les hésitations. Et puis quand il y aurait bonne volonté, on n'agit pas comme on écrit; la main n'est pas rapide comme la pensée. Ce besoin de se prémunir contre la presse et le théâtre, le pouvoir l'éprouve, je le crois, et non moins vivement que les têtes sensées; il le trahit même assez souvent par des emportemens, par des menaces, par des chicanes, et cela parce qu'exposé sans défenses réelles et légales, il vacille sans cesse entre la crainte d'être accusé de tyrannie s'il sévit, et la crainte de se perdre s'il ne sévit pas. Position fausse, position de tout gouvernement chargé d'une réaction; mais dont avec du courage, de la patience et de la loyauté, il est possible et même aisé de se tirer. Pourquoi reculer de session en session devant une législation de la presse et du théâtre? Que produisent ces retards? Tous les maux dont nous sommes témoins et, de plus, des inquiétudes très-pardonnables. Monsieur le ministre des travaux publics a déclaré dernièrement à la tribune qu'il ne savait comment faire; qu'on voulait réprimer le désordre et qu'on ne voulait pas employer la censure. Ainsi donc la censure, c'est la panacée universelle! Otez la censure à M. Thiers, et il ne peut plus rien. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'un des plus célèbres chefs de l'opposition n'était pas très-éloigné de se réunir à cette maxime qui consiste à se couper la jambe pour s'épargner d'en souffrir. Que l'empire fît usage de la censure, rien de plus conséquent : c'était un coup de sabre comme un autre. Mais aujourd'hui, contre deux faits aussi puissans, aussi victorieux, aussi honorables que le théâtre et la presse, trouver un fait aussi faible, aussi sale et aussi méprisé que la censure, c'est n'avoir rien trouvé, monsieur Thiers, ou plutôt c'est avoir trouvé une nouvelle preuve de la force de ses ennemis. Ainsi donc, puisque la Charte abolit formellement la censure, le théâtre devra se ruer impunément dans les plus coupables excès, ou, pour sauver la morale aux abois, monsieur le ministre violera la constitution du pays, laquelle, il n'y a pas trois ans, il a lui-même raccommodée. En vérité, cela ne se soutient pas sérieusement.

Mais il est une échappatoire, nous la connaissons tous, une es-

pèce de porte secrète à la Charte. On s'esquive par-là; et une fois qu'on a découvert dans les arsenaux du despotisme impérial un décret absurde qui crée un surintendant des théâtres, lui donne le droit d'envoyer en prison, quand et comme il lui plaît, quiconque des comédiens a manqué à ses devoirs, ce qu'il est encore chargé de déterminer; on crie victoire, on s'imagine s'être mis à l'abri désormais du danger. Mais évidemment, pour tout honnête homme, la position n'est que tournée, et la pauvre Charte n'en est pas moins violée; car si M. Thiers est maître d'user, à la façon du surintendant de l'empire, d'une des dispositions de ce décret, rien ne l'empêche de se servir des autres à sa fantaisie, de sorte qu'il peut envoyer en prison ou M. Bocage, ou M. Rubini, ou Mlle Georges, ou Mlle Mars, et les y retenir aussi long-temps qu'il le jugera convenable. Et que deviennent alors les articles de la Charte qui garantissent la liberté à tout citoyen, et à tout accusé un jugement dans le délai marqué? M. Mauguin fit valoir cette raison contre M. Thiers; mais le centre et le ministre se contentèrent de sourire. Il se peut qu'à la chambre ce soit une réponse foudroyante; mais enfin a-t-on souri parce que M. Thiers n'abusera point de ce décret? M. Thiers, il est possible; mais un autre après lui peut venir avec moins de délicatesse et plus de velléités tyranniques. Le pays doit-il s'en remettre de ses priviléges à la générosité de ses ministres? Je ne suppose pas que ce sourire signifie autre chose, par exemple, qu'une partie du décret soit raisonnable et l'autre insensée, que le ministre ait droit d'arrêter une pièce et de ne pas arrêter un acteur; car des législateurs ne sauraient ignorer qu'une loi existe ou n'existe pas, s'applique ou ne s'applique pas, et qu'on n'y choisit pas un morceau pour en repousser le reste, ainsi que font les enfans avec des tartes aux confitures.

On aura beau biaiser, il en faudra venir à une législation; et pour que cette législation soit également profitable au gouvernement et aux théâtres, il faudra, nous le croyons du moins, que le gouvernement prenne la direction des théâtres, quitte à la subdiviser ensuite comme il l'entendra. L'idée de Napoléon mérite, ce nous semble, d'être méditée. Un surintendant général des

théâtres ne serait pas moins utile qu'un ministre de l'instruction publique; ou, comme le théâtre et la presse sont deux formes de ce vaste enseignement, il serait plus sûr, en attendant mieux, de faire de la presse et du théâtre deux ailes au corps dont M. Guizot est le chef. Quelle que soit la manière dont le gouvernement veuille procéder, il rencontrera toujours les difficultés qui l'entravent aujourd'hui. Je ne parle pas des cris : il faut en certains temps et en certains lieux avoir le cœur de faire le bien, sans en attendre d'autre récompense que l'estime de quelques-uns et la calomnie de beaucoup. Mais, dans notre patrie, les hommes de cœur, ce n'est pas ce qui est rare. Je parle de la marche difficile qu'impose au pouvoir la rigueur de ses formes elles-mêmes, de ce contrôle des chambres, qui est, je le veux bien, une garantie contre le mal; mais, on en conviendra aussi, une barrière contre le progrès chaque fois qu'il s'élèvera au-dessus des formules de la médiocrité, ou du moins tant que les chambres seront composées comme elles le sont. En outre, quels membres de l'ancienne ou de la nouvelle législature discuteront, régleront et fonderont un code pour le théâtre? S'il est permis de juger par les discours qui ont été prononcés sur cette matière, on peut assurer hardiment que non-seulement le code sera détestable, mais qu'il ne sera pas même exécutable. Les spécialités exigent des spécialités; or personne n'ignore que la chambre est vide à cet égard. Il y a bien sur les bancs quelques anciens auteurs dramatiques; mais ce sont tous des hommes tombés en discrédit, sans talent et sans portée; la plupart dévorés de haine et qui ne rougiraient pas d'employer le législateur à laver ou à punir les justes mépris survenus au poète. Une loi aussi spéciale ne saurait émaner que du gouvernement, parce qu'il peut ce que la chambre ne peut pas, c'est-à-dire la faire dresser par des esprits à lui connus et choisis par lui, s'éclairer de leurs lumières; en un mot, offrir à ses députés un travail si lucide et si complet, que la discussion elle-même soit mise dans l'impossibilité de l'altérer. Or à tout travail une base est nécessaire, et nous n'en voyons pas de plus large, de plus juste et de plus solide.

Les bienfaits de cette mesure sont incalculables. Un seul incon-

vénient se présente, mais il est moins terrible qu'on ne voudra le faire. Il est certain que pour quiconque considère tout gouvernement comme un ennemi, comme un fléau, comme une lèpre dont on ne saurait trop se garder; il est certain que déposer entre ses mains de si actifs instrumens, propres à consolider le despotisme, avouons-le, s'ils ne sont employés au bien et à la prospérité du pays; c'est encourir gratuitement les risques de l'esclavage, de l'obscurantisme, et enfin de toutes les calamités du monde. Aussi est-ce pour ces raisons que nous avons insisté particulièrement sur la vanité des complots de la force matérielle contre la force spirituelle; que nous avons rappelé tous les essais infructueux de Napoléon contre le théâtre et contre la presse, qui se le sont partagé et se le partageront toujours, beaucoup pour le louer, mais plus encore pour le châtier; enfin que nous avons cru devoir répéter, ce qui est trivial aujourd'hui, que la tête des peuples est un terrain où les idées qui ont germe ne peuvent, quoi qu'on tente, mourir avant d'avoir donné leurs fruits. Nous ajouterons ceci, que pour notre part nous regardons les gouvernemens comme des bienfaits, et non comme des *ulcères*. L'ulcère pour nous, c'est le désordre. Or s'il y a espérance de trouver l'ordre quelque part, ce doit être dans les gouvernemens, dont l'ordre est la garantie, la première condition, et non dans les oppositions, qui n'ont chances de succès que par chances de bouleversemens, et qui sont pour cette raison intéressées à fomenter le trouble. Ceci ne fait pas règle. Cependant on voit dans l'histoire que, chaque fois qu'une bonne pensée s'est produite, elle s'est produite toujours sous l'aile de ce qui était, avec soumission, et en quelque sorte avec des égards pour ce qu'elle devait ruiner plus tard. Le christianisme par exemple.

Les bienfaits de cette mesure sont incalculables. De ce coup, les comédiens, dont Bossuet et Rousseau déploraient la perversité, deviennent un corps, et dès-lors leur existence est utile, morale, leur réhabilitation nécessaire. Tout ce que le siècle a promis d'améliorations à leur état s'accomplit, et sans obstacles, sans plaintes, au contentement général.

Les deux écrivains signalaient pour cause du danger des théâ-

tres la tendance soi-disant criminelle de l'art, et la vie infâme des comédiens. Nous avons démontré comment l'art au contraire était bon, sain, utile et conservateur. La première accusation s'évanouit donc; la seconde, nous avons avoué qu'elle n'était pas sans fondement, mais nous avons fait voir en revanche comment il avait dû en arriver ainsi, et comment toutefois les choses affectaient de jour en jour une marche différente. Que le gouvernement s'empare des théâtres, il est contraint d'ériger les comédiens en corps, et par le fait seul de cette adoption il les réhabilite; ce qui n'est point praticable par d'autres voies. Car à quel propos les déclarerait-il honorables, et sommes-nous dans un temps où une loi de ce genre soit possible, et une preuve matérielle n'est-elle pas de nature à convaincre plus vite et plus complétement la multitude? Du reste, nous avons arrêté ensemble que, sa profession réhabilitée, le comédien deviendrait honnête; et le comédien honnête, c'est le théâtre assaini, c'est une source de maux affreux et sans nombre tarie, c'est une classe de parias relevée, c'est une carrière nouvelle de travail et de gloire ouverte au peuple, c'est l'avenir qui triomphe encore une fois du passé.

Ensuite un gouvernement est à l'abri des tentations, des calculs, des ruses peu honnêtes que la soif de l'or ne manque pas d'exciter dans l'ame étroite des exploitateurs. Un gouvernement est riche, maître de spéculer magnifiquement, de perdre aujourd'hui dix millions pour en récolter cinq cents dans dix ou vingt ans; tandis qu'entre un directeur de spectacles et le public la lutte aujourd'hui ne saurait exister : le directeur, étant le plus pauvre, est obligé de céder. L'argent prononce sur tout. Un drame sévère et beau rapporte-t-il moins que les turpitudes d'un vaudeville, ne fût-ce qu'un louis par soirée; on mettra au rebut la chose moralisante pour jouer la chose infâme, mais lucrative, ce qui arrive tous les soirs à Paris. Et le peuple? direz-vous. — Et ma bourse? vous répondra le directeur.

Cependant notre intention n'est pas de prêcher le monopole en faveur du gouvernement. Qu'il soit le ministre ou le surintendant de vingt superbes théâtres, mais qu'à l'ombre de tant de succès,

s'il plaît au citoyen, le citoyen demeure libre d'élever des entreprises rivales! La liberté le veut ainsi; et l'art, d'un autre côté, qui ne marche jamais si bien à sa gloire qu'aiguillonné par l'émulation. De cette concurrence naîtront aussi des recours contre le pouvoir, s'il arrivait que, traître à sa mission, il tentât de changer le flambeau en torche, le vin en poison, l'enseignement en corruption. Nous avons fait aux Romains de si misérables emprunts que nous devons à leur renommée et à la nôtre de leur demander enfin quelques-unes de leurs plus sages coutumes. A Rome, le gouvernement disposait souverainement des jeux et des spectacles, mais il ne trouvait pas mauvais que les particuliers bâtissent, concurremment avec les consuls, les préteurs et les édiles, des cirques, des théâtres et des amphithéâtres; que Sylla jetât dans l'arène cent lions, Pompée trois cent quinze, César quatre cents, ou deux mille gladiateurs s'égorgeant au nom de sa fille Julie, femme du grand Pompée, morte au milieu de ses triomphes! Ainsi plus tard Auguste fondait les jeux actiaques, et, après y avoir déployé, par les soins des Grecs à son service, une magnificence digne du vainqueur d'Antoine, il en attribuait la charge et la direction aux quatre grands colléges sacerdotaux de Rome, les augures, les pontifes, les septemvirs et les quindécemvirs. Les jeux troïens, qu'il avait également institués, le sénat, à la requête d'Asinius Pollion, dont le petit-fils s'y était blessé, donnait ordre de les fermer, et l'empereur se soumettait en silence, parce que dès-lors peut-être il méditait de confisquer à son profit l'intendance générale des jeux publics, que son pouvoir éclairé et jaloux sentait trop redoutable pour rester en propriété à d'autres qu'à lui.

Mais pour que l'ouvrage du gouvernement ne fût pas illusoire, et que le citoyen ne ruinât pas d'un côté ce que le pouvoir construirait de l'autre, il ne serait pas inutile de poser des bornes et des conditions à la liberté des théâtres. Le sénat de Rome, après la chute d'un théâtre à Fidènes, statua : 1° qu'aucun particulier ne pourrait donner de combats de gladiateurs, s'il n'avait au moins en fond quatre cent mille sesterces; 2° que tous les amphithéâtres en charpente seraient visités par des experts avant qu'il fût permis

d'y recevoir des spectateurs. Des précautions analogues contre l'intérêt et l'avarice devraient être prises; et de plus, comme nous sommes plus intéressés que les Romains au maintien de la dignité publique, la loi exigerait la caution morale, sorte de garantie dont on ne s'embarrasse pas assez chez nous.

Ces entraves sont nécessaires. Elles empêcheraient d'abord de folles entreprises, et assureraient ensuite les soins et les améliorations que repousse toujours l'égoïsme, trop aveugle pour comprendre que perdre à propos et sacrifier quelquefois, c'est souvent placer au centuple. Jetez, pour vous en convaincre, un coup d'œil dans nos salles de spectacles. On dirait que le maître n'a pas changé, que l'enseignement du poète n'a point passé des classes privilégiées aux classes du peuple, qu'il existe encore en cette année 1834 de jeunes grands seigneurs qui viennent, avant de se rendre à leurs petites maisons, s'installer sur le devant de la scène ou dans des loges pavoisées, pour écouter quelques vers, se distraire et sortir. Les théâtres sont élevés en conséquence. Vingt places pour le peuple, mille pour les gentilshommes. Par malheur le gentilhomme est rare de nos jours, peu curieux de fêtes, et en général plus pauvre que riche; ou plutôt il n'y a plus de gentilshommes comme l'entendaient nos aïeux. Il y a un peuple immense, un peuple ennuyé, un peuple aussi curieux de spectacles que la noblesse autrefois, un peuple qui a bientôt envahi la misérable banquette qu'on daigne lui laisser moyennant un prix exorbitant, pendant que la soie et le velours réservés demeurent vides et abandonnés. Il est étrange, en vérité, qu'un directeur, assistant du fond de ses coulisses à ce phénomène périodique, ne se soit jamais demandé pourquoi ce qu'il nomme le parterre et l'amphithéâtre étaient de son théâtre les endroits le plus constamment remplis, et par conséquent les plus productifs. Ou il a bien deviné que c'était à cause de la modicité du prix, mais son intelligence n'est pas allée au-delà. Un effort de plus, et il comprenait le mouvement qui s'est opéré, et il organisait son théâtre comme s'est organisée la société, de telle sorte que le peuple eût suppléé à la noblesse, autrefois le grand nombre, aujourd'hui le petit;

tandis que ce qui représente l'aristocratie se serait volontiers contenté d'un espace équivalent à celui que tenait le peuple.

Mais ces réformes entraînent tout d'abord la réforme des salles de spectacles. Il est évident que, jadis propres à leur usage, elles sont peu à peu devenues insuffisantes. Eh bien! ces reconstructions, qui les entreprendra, si ce n'est le gouvernement? Un particulier ne peut, telles que les choses ont cours, fermer le théâtre qu'il exploite, ou le jeter à bas et réunir des architectes, leur exposer la nécessité de réformer leurs vieux plans, et de cette heure jusqu'à l'enfantement du nouveau travail les entretenir à sa solde. C'est au pouvoir à supporter ces premiers frais. Lui seul inventera la forme du théâtre nouveau, et lui seul pourra de long-temps, malgré la latitude laissée à l'art et à la liberté civile et industrielle, subvenir aux sacrifices énormes que nécessiteront ces établissemens; car de progrès en progrès on arrivera au spectacle gratuit. L'entrée du théâtre chez les Grecs coûtait deux ou trois oboles, trois sous à peine de notre monnaie. Chez les Romains, les jeux du gouvernement étaient gratuits; et seuls les spectacles particuliers prélevaient une taxe sur la foule. Encore était-elle aussi légère que chez les Grecs.

Dans tout pays où la constitution reconnaît des droits au peuple, il y a nécessité de l'occuper et de le divertir. En France, on ne connaît de peuple que depuis à peu près un siècle; mais en Grèce et à Rome, où existaient ensemble une aristocratie et une démocratie, pour obtenir de celle-là paix et repos, celle-ci n'épargnait ni le pain ni les plaisirs, *panem et circenses*. Le moyen sera toujours bon, mais le but aujourd'hui serait infâme. Usons du moyen, changeons le but. Nous ne sommes pas des idolâtres. Les aristocraties qui se maintiendront ou se constitueront dans la société qui se forme, sont destinées à se développer sans froisser aucun intérêt, et surtout ceux des classes inférieures; ainsi changeons le but. Notre bonheur n'a besoin du malheur de personne. Donnons du pain au peuple, donnons-lui des spectacles, mais ce pain, qu'il ait l'honneur de le gagner, selon le précepte divin : l'homme travaillera pour vivre; ces spectacles, qu'ils soient gratuits, puis-

que la vie est moins coûteuse que le plaisir et que le plaisir est nécessaire cependant à la vie; que ces spectacles soient nobles et choisis, plus grecs que romains, plus spirituels que matériels, ainsi qu'il nous convient à nous qui sommes non-seulement guerriers, mais artistes, non-seulement artistes et guerriers, mais enfans d'une religion qui a justement établi la supériorité de l'ame sur le corps.

Le gouvernement sent la nécessité de divertir le peuple, mais par instinct, ce me semble, plutôt que par perspicacité. Le vaisseau de juillet était une sorte de naumachie romaine. Continuez sur cette échelle, multipliez les jours de fêtes, qui sont trop rares, et vous efforcez de les célébrer dignement, pompeusement. Il faut à tout grand peuple des fêtes religieuses, politiques et artistes. Les dépenses ne doivent pas arrêter. Mieux distribués, les impôts de la France sont susceptibles d'être accrus. Les meilleures économies sont les bonnes dépenses. Seulement qu'il y ait à la fois des spectacles qui satisfassent les yeux, et des spectacles qui remplissent la pensée. J'aurais voulu à côté du vaisseau de juillet un théâtre gratuit et une pièce digne de l'occasion.

Ces derniers mots nous portent dans une sphère plus élevée d'améliorations, qui seront une suite logique des améliorations matérielles. Car bien que je ne me départe point de cette vérité, que l'art n'est point perfectible, je ne doute cependant pas que, placé dans des conditions meilleures, l'art ne se développe plus favorablement encore aux intérêts de la société. Ce n'est point que j'accorde que, tel qu'il est, il ne soit bon et instructif; j'entends dire que, doué de sa toute-puissance et maître de choisir à son gré parmi les faits moraux qu'il veut développer, dès qu'il aura mandat officiel, il aura bientôt souci d'être plus spécialement bon, plus spécialement instructif. La pensée de tout poète gravite dans deux ordres d'idées, l'ame et l'histoire, en quelque sorte les causes et les effets. Étant libre de combiner les accidens de l'ame, c'est-à-dire les causes, on est libre de combiner les effets, c'est-à-dire la moralité qui convient. Le bien ne coûte pas plus au génie que le mal; au contraire, il coûte moins, et d'ailleurs, toutes choses

égales, s'il est vrai que le fruit de la vertu soit d'attirer les cœurs et de gagner les suffrages, l'intérêt du poète suffirait seul pour que son choix ne fût plus libre. Quant aux catastrophes de l'histoire, série d'effets dont un artiste plus grand que lui tient la source, il se soumet et il adore, il ne prétend pas s'ériger en juge de celui qui juge le ciel et la terre. Son drame, il le mène parallèlement à ce qui est le drame de Dieu. L'humanité entière accuse chaque jour la Providence de partialité envers les méchans, et le poète sourit du sourire de Dieu, lorsque montent contre lui les mêmes blasphèmes.

Quand il creuse l'ame, ne renvoyer jamais le peuple sans une moralité austère et profonde. Quelquefois seulement, lorsque la multitude aura besoin plutôt d'être distraite qu'ensemencée de nouvelles leçons, l'égayer par les innocens caprices de l'art, fleurs, couleurs, harmonies, brillantes inutilités que le poète prodigue à l'exemple du Créateur, qui, après avoir jeté le blé dans nos champs, y a semé aussi les bluets, les marguerites et les roses. Car l'art est ainsi, l'art a son blé et ses roses, c'est-à-dire son instruction qui est le pain de l'ame, et ses plaisirs qui en sont les parfums. Ne pas oublier que le succès conquis aux dépens de l'honneur est stérile pour tous; qu'un ouvrage corrupteur entraîne avec lui cette conséquence, ou que l'auteur a fait le mal, ne pouvant faire le bien, signe d'impuissance, ou qu'il a pu éviter le mal et ne l'a pas fait, et qu'ainsi il est un malhonnête homme. Car dire que le poète et le philosophe sont ennemis, c'est mentir à l'évidence. Tout grand poète est un grand philosophe. Homère est profond comme Platon. Enfin, puisque Voltaire a pu corrompre pendant trente ans tout un peuple, pourquoi ne serait-il pas également possible de l'élever, de l'éclairer, de l'instruire, de le bonnifier? Mais les tragédies de Voltaire sont mauvaises. Soit; mais pensez-vous sérieusement que ce soit à cause de leur but philosophique?

Pour l'histoire, nous l'avons déclaré, nous ne croyons pas que les faits en puissent être altérés ou changés. Il s'ensuit donc que, s'il a plu au souverain Seigneur de ne pas punir le crime, ceux qui en seront scandalisés devront porter leurs plaintes contre tout

autre que le poète. Le poète, répétons-le, ne se charge pas d'être plus Dieu que Dieu. Mais le peuple apprendra l'histoire, et à mesure qu'il en recevra des lumières, il s'habituera à ne point tirer des événemens de fausses conclusions, et à ne point, sur quelques faits opposés en apparence aux idées vulgaires de morale, dresser tout aussitôt un système vain et injuste de plaintes et de récriminations.

Si le drame historique se marie au drame d'imagination, le poète veillera plus sévèrement encore à la portée morale de son œuvre. Il n'oubliera point que deux démentis donnés en même temps au préjugé niais, mais malheureusement très-répandu, qu'une pièce de théâtre n'est saine qu'autant que le vice ne triomphe pas, comme on dit, pourraient peut-être opérer fâcheusement sur l'esprit prévenu d'un auditoire grossier. Il faut que le poète s'efforce dans ces cas de concilier sa mission artiste avec sa mission citoyenne. Il faut qu'il emploie sa pensée dont il dispose, à compléter la pensée universelle dont il ne peut être que l'humble admirateur. Il faut qu'il construise sa fable, de manière que ceux de ses spectateurs pour qui la leçon de l'histoire demeurerait impénétrable, recueillent au moins sa leçon, formulée moins philosophiquement, mais avec plus de netteté et de relief. Enfin, pour user d'une expression ascétique, il faut qu'il y ait dans l'œuvre présence réelle de la morale.

Il est donc possible que le théâtre se réforme et réforme.

§ IV. — Maintenant nous avons répondu aux trois objections de Bossuet et de Rousseau, la première partie du dilemme est résolue. Puisque vous ne pouvez ne pas vouloir des théâtres, vous en voulez donc, et vous tombez de cette manière, parmi ceux qui nous eussent volontiers fait grâce de la discussion. Reprenons à présent le dilemme à sa seconde partie, où il ne s'agit plus que de déterminer comment on les veut.

Y en a-t-il de plusieurs façons? Je ne le suppose pas. On est unanime sur ce point qu'il les faut bons. C'est aussi notre pensée. Mais ne vous ai-je pas démontré pendant tout le cours des argu-

mens de Bossuet et de Rousseau que les théâtres étaient bons et très-bons. Qu'avez-vous à répondre?

Ceci, peut-être : que juste, en général, ma proposition est fausse dans le particulier, pour notre théâtre moderne par exemple. Jusqu'où se peut soutenir une opinion qui s'inscrit en faux du général au particulier, et dans quelle matière? dans une matière où l'on ne conclut que du particulier au général, c'est ce que je n'examinerai pas. Acceptons même les chicanes. La vérité s'éclaire avec l'erreur.

Seulement, avant d'aller plus loin, entendons-nous sur le mot bon. Vous voulez le théâtre bon, mais est-ce bon littérairement? Ce ne saurait être la question. Un siècle ne s'accuse pas lui-même d'impuissance. Que les restes de l'âge précédent, momies qui se perpétuent, sortes de cadavres vivans par les pieds, morts par la tête, crient bravement que tout est dégénéré; loin de voir là une preuve de notre faiblesse, j'y vois au contraire la confirmation de ce que j'avançais, à savoir qu'un siècle ne se croit jamais sans mission ni au-dessous de sa mission. Ces cheveux blanchis ne se félicitent tant de leur candeur, que parce qu'ils ne sauraient plus être ni jeunes ni fous. Notre grand crime, c'est leur grand âge. Nous serions meilleurs si nous étions pires. D'ailleurs nous ne discutons pas ceci, thème de plusieurs volumes; mais simplement s'il existe contre le théâtre des fins de non-recevoir religieuses ou sociales. Nous arrêter par des objections d'une autre nature, ce n'est pas nous arrêter; car on avouera qu'il serait commode de renverser le théâtre par le théâtre, de tuer une chose parce qu'elle n'en est pas une autre. Bossuet ni Rousseau ne l'ont fait. Ils ont attaqué avec violence la scène de leur temps, mais tous deux en laissant de côté la question de forme; l'honneur le commandait.

Ici bon signifiera donc ce qui n'est pas contraire à la morale; le dernier mot pris lui-même dans sa plus grande et sa plus belle acception, l'observance des choses divines et humaines, la pratique des devoirs de l'homme tant envers son créateur qu'envers son semblable.

Eh bien! la question une fois posée en ces termes, je dis que

non-seulement notre théâtre est bon, mais bien plus, que notre théâtre est meilleur que les précédens théâtres de France.

Touchant à la morale, nous toucherons fréquemment à l'art, et l'on verra que, supérieurs du premier côté, nous ne sommes point du second restés aussi inférieurs qu'on se plaît à l'écrire. Personne n'ignore que le fond entraîne la forme.

Comme aussi je n'ignore pas que nous vivons dans un temps où la bonne foi n'est pas ce qui court les rues, et que quantité de beaux-esprits qui luisent par un nombre infini de qualités d'un autre genre, sont ternes par cette face; je rappellerai avant de rien entamer, que je n'entends pas ériger la muse de notre scène en déesse de la perfection, que je lui reconnais même beaucoup de défauts qui la défigurent. On a pu s'en convaincre par la critique que j'en ai faite et par les améliorations que j'ai demandées à son état. Mais, telle quelle, notre scène est meilleure que celle du dix-septième et du dix-huitième siècle; voilà ce que j'essaierai de prouver.

Un beau théâtre, un théâtre admiré, un théâtre qui a été proclamé, par Rousseau lui-même, noble, grand, superbe et moral; un théâtre à qui Racine doit ses plus précieuses inspirations, Corneille quelque chose de son énergie et de son grandiose, Voltaire le lustre de vingt de ses succès; un théâtre, le seul qui n'ait été nié d'aucun temps, d'aucun pays, d'aucun peuple, aujourd'hui également célébré des jeunes et des vieux écrivains; le théâtre grec enfin, veut-on que pour modèle nous prenions le théâtre grec? Un point de comparaison nous est nécessaire.

Ce concours d'admirations, cette gloire qui devient de siècle en siècle plus vive, ce laurier respecté de toutes les opinions humaines, vents furieux et jaloux qui ne respectent rien, tant d'éclat et de culte, le théâtre grec l'a mérité, parce que sublime et inestimable comme art pur, comme art universel, comme essence de l'art, il est encore inestimable et sublime comme art appliqué à une nation. Sophocle, pour nous, c'est une pyramide; nous admirons. Pour les Grecs, c'était une pyramide et un tombeau. Dans la tête de ce vieillard, leur glorieuse histoire était couchée.

Ils élevaient vers lui des cris supplians, et le tombeau s'entr'ouvrait, et l'histoire ceinte de palmes, conduisant ses héros par la main, s'élançait radieuse à la face de la Grèce entière. Et la Grèce entière était régénérée, et ses enfans admiraient et profitaient. Sophocle était plus qu'un poète, il était un poète et un historien.

Aussi quelles oreilles tremblantes prêtaient aux oracles de ces législateurs le grand roi de Perse et la foule des petits rois, étoiles de sa royauté, et le roi de Macédoine et tous les seigneurs de la terre d'alors ! Comme tout cela était pâle ! Comme le bruit des applaudissemens de la Grèce les tenait éveillés sur leurs trônes d'or et peuplait leurs nuits sans sommeil des fantômes d'un Eschyle ou d'un Sophocle ! Comme un Hiéron recevait au rivage de sa Sicile cet Eschyle fuyant l'ingratitude de la patrie ! Comme un Archélaüs s'inclinait humblement devant cet Euripide qui avait vengé Socrate de ses meurtriers, et s'en allait cherchant un asile contre les colères déchaînées des dieux et des femmes, Euripide qui ne fut pas un Voltaire, mais un Byron ! Comme, à son tour, le grand Roi entrant chez les Grecs, demandait qu'on lui fît voir *le poète de la Comédie*, cet Aristophane qui transportait chaque jour le peuple athénien contre ses ambassadeurs, ses traités de paix, ses prétentions et ses ruses ! Ces foudres populaires, tous ces rois saisis de terreur et d'admiration, s'évertuaient à les conjurer.

Notre théâtre en est à ce point, sinon de gloire, du moins de travail. Car sur tous les terrains le travail ne rapporte pas ce beau fruit. Les contemporains aiment mieux louer les petits talens, parce qu'ils sont nombreux et peu dangereux à leur amour-propre. On espère bien les surpasser et reprendre tôt ou tard l'encens qu'on leur a si libéralement prêté. Et puis les médiocrités étant plus à la portée de l'intelligence et de l'ame du vulgaire, on ne doit pas s'étonner qu'elles soient ce que le vulgaire caresse de préférence. Du reste, quand un homme dénigre, pénétrez toute sa pensée, et il sera bien extraordinaire si vous ne trouvez au fond de quoi vous consoler de sa piqûre.

Quoi qu'il en soit, tel de nos poètes est égal à Sophocle. Victor

Hugo ne nous satisfait pas moins au point de vue de l'art pur et universel, qu'au point de vue de l'art spécial et national. Je remarquerai pourtant que la nationalité, comme on l'entend généralement, disparaît de jour en jour, chassée par un esprit meilleur. On disait la nation du temps de Sophocle, on dit aujourd'hui l'humanité. Il y avait des guerres de peuple à peuple; désormais ce sera une lutte d'opinion à opinion. La famille universelle se constitue. Ainsi, quoique particulièrement attaché à notre histoire, le poète ne fait point de difficulté de nous conduire dans les annales étrangères. Il est vrai, en outre, que l'histoire moderne présente cette différence avec l'ancienne, que jadis l'équilibre était entre deux ou trois peuples et qu'aujourd'hui il se balance entre quinze ou vingt nations. Idées et sang, nous avons mêlé tout ensemble. On ne parlera pas de la France sans parler de l'Angleterre, et de l'Angleterre sans parler de la Hollande, et de la Hollande sans parler de l'Espagne, et de l'Espagne sans parler de l'Amérique, et de l'Amérique sans parler des Indes; et vous ne parlerez pas de l'Occident sans parler de l'Orient. L'histoire moderne est un soleil levé sur toutes les populations et qui les éclaire toutes également.

Je disais donc que ces deux arts, l'art grec et l'art français d'aujourd'hui, pivotaient entièrement, absolument, sur une seule chose, l'histoire.

Nous avons, de plus que les Grecs, le drame que l'on nomme d'imagination; mais, avant d'entrer dans aucun débat, faisons voir comment, encore qu'il paraisse étranger à l'histoire, ce drame n'en est cependant qu'un rameau et y puise sève et vie. Il nous est essentiel d'établir profondément et invinciblement cette vérité, qu'en dehors de l'histoire il n'y a point de littérature.

Chaque jour on entend crier : l'homme n'agit pas ainsi! on nous dénature l'homme! le cœur de l'homme n'est pas formé de cette manière! beaucoup de phrases enfin, où cette vague désignation revient avec une pompe infinie et un vide non moins considérable. Que signifie en effet ce terme générique, que nous avons par malheur emprunté aux philosophes, rêveurs qui sont toujours

plus soucieux de caractériser vite que bien, et à qui il est nécessaire de tout élever à l'abstraction pour mieux échafauder les idéologies où ils se consument. L'homme général, ce me semble, n'existe qu'aux mêmes conditions que la matière, qui n'existe pas sans certaines formes individuelles à tous révélées. Ainsi, on ne touche pas de la matière, mais une épée, une plume, une pierre, un charbon. On ne connaît pas d'arbres, mais des chênes, des tilleuls, des ormeaux, des saules, des peupliers. On ne connaît pas d'animaux, mais des biches, des chevaux, des mulets, des loups, des lions, des tigres. De même, il n'existe pas d'hommes, mais Pierre, Paul, Charles ou Antoine. Le monde est partagé en peuples, chaque peuple a son individualité, et chaque homme, dans ce peuple, développe la sienne. Le Juif n'est pas le Français, pas plus que Jean n'est Philippe. Nous avons tous un visage semblable, et tous cependant un visage différent. Notre cœur est fait de même, et fait diversement. Rien n'est plus identique que nos sensations et rien n'est plus disparate. Comparez : votre fureur est longue, la mienne rapide. Votre amour est calme, mon amour est violent. Vous êtes lent à vous apitoyer, moi facile à l'émotion. Vous ne pardonnez jamais, je pardonne toujours. Donc nous sommes un, donc nous sommes deux.

Mais notre manière de sentir dépend de notre manière d'être. Or, notre manière d'être, qui la détermine? A coup sûr le cercle où nous vivons. Et ce cercle, qui le trace? Les lois, la religion, les coutumes, les préjugés, l'âge, le pays, enfin, tous les hasards d'une situation particulière et publique. Apercevez-vous déjà comment notre école appelle, avec raison, les passions des choses historiques. Le cercle où je vis n'est pas celui où vécut mon père, et celui où vécut mon père n'est pas celui où mourut mon aïeul. Nous avons changé avec ce qui nous entourait, et le cercle changé, la passion change. Le cœur varie avec le moule. Ce moule, c'est l'histoire.

Il ne me paraît pas qu'il faille de grands efforts d'intelligence pour comprendre ces théories. Quoique fondamentales, elles sont simples. On interprétera mieux, en les appliquant, ce que j'entendais dire plus haut par l'étroite connivence établie

entre l'ame et l'histoire. Si je ne me trompe, on doit voir qu'en effet l'histoire est le résultat des sentimens de l'ame, et, réciproquement, que les sentimens de l'ame sont le résultat des faits historiques. Ici le principe ou la fin sont un. Ils s'amalgament.

Or, si vous enlevez à la littérature les accidens de l'ame et de l'histoire, que lui restera-t-il? Rien, et donc en dehors de l'histoire qui contient l'ame, il n'existe point de littérature; ce que j'avais à démontrer.

Mais, dira-t-on, la majorité des écrivains se trouve condamnée par les règles que vous posez. Je le confesse; mais ce n'est pas ma faute si la conséquence, en logique, est un couperet. Soyez plus juste, vous, et n'examinez que ceci, à savoir si j'ai raison en principe. Du reste, cette objection, loin d'attaquer notre système, en dévoile au contraire la sagesse et la solidité. A ce point de vue tout auteur existe, parce que tout fait est un fait, et que nier Racine serait, à mon sens, nier l'édit de Nantes ou la bataille de Rocroy. Je juge Corneille et Molière selon les idées de leur temps, et de leur temps je les trouve plus ou moins admirables. Aujourd'hui même ils le sont encore, mais seulement comme expression historique; sinon, non. Et je n'en veux d'autre preuve que la réponse que vous allez faire à ma question. Croyez-vous, par exemple, que si Molière était notre contemporain, il composerait les mêmes pièces? Évidemment non. Et, par conséquent, s'il ne les composait pas, toutes belles qu'elles sont, nous n'avons pas tort d'en composer qui ne leur soient point semblables.

Mais revenons à notre affaire. Nous avons prouvé qu'il n'y a pas de littérature en dehors de l'histoire, et, précédemment nous avions choisi pour terme de comparaison le théâtre grec. Or, ce qui démontre encore que nos théories sont justes, c'est qu'elles sont d'accord avec le plus beau théâtre qui ait jamais existé, de l'avis de tous les siècles et de tous les partis. Et, si ce n'était présomption, j'ajouterais que ce qui est une nouvelle preuve de la haute valeur du théâtre grec, c'est que, dans son développement, il sanctionne et ne contrarie jamais cette nouvelle manière d'envisager les passions.

Je n'ai point mis dans mes plus chères ambitions de devenir l'Aristote d'un second Homère. Il est certain néanmoins que les présentes idées de notre littérature cherchent et implorent une formule qu'elles n'obtiennent pas. Toute littérature est une reine qui veut une poétique pour palais. Chacun de nous peut aspirer à le bâtir. Vous, apportez des colonnes d'or; vous, des entablemens de marbre; vous, des pourpres et des soies; vous, des jardins; vous, des eaux, des lacs, des rivières. Creusez ici une vallée et dressez là-bas une montagne. Que le temple soit digne de la déesse! Qui donc a écrit dans une préface de mauvaise humeur, que le cerveau du critique était une terre ingrate et stérile? Que celui-là enfante demain une belle œuvre, et cette terre versera sur son front plus de fleurs, que le ciel n'a d'étoiles, que la mer n'a de perles, que la femme n'a de sourires, que sa muse, à lui-même, n'a de couronnes triomphales remportées sur nos scènes.

Mais ces qualités historiques qui distinguent si éminemment le théâtre grec et le théâtre français de nos jours, ces qualités vitales manquent complétement au théâtre du dix-septième siècle. Son théâtre n'est point national, n'est point historique. Son théâtre est grec ou romain, ou plutôt ni romain ni grec. Comparer Racine à Sophocle, c'est assimiler la colombe à l'aigle; bien pis, c'est élever une copie infidèle au rang d'un original sublime et vrai. Le Grec du dix-septième siècle était Français; ou plutôt, dans ce monstrueux accouplement d'Athènes et de Versailles, de Louis XIV et d'Hercule, nous n'étions plus Français et nous n'étions pas encore Grecs. On était quelque chose de bâtard, d'étranger à tout pays, à toutes mœurs, à toutes traditions; quelque chose qu'on n'avait jamais vu et qu'on n'a plus revu depuis; quelque chose enfin qui ne serait même pas descendu jusqu'à nous, si Corneille et Racine n'avaient pris soin de le river à l'éternité de leur style.

Il s'ensuit que le théâtre du dix-septième siècle n'est pas moral, car il ne prêche, comme on voit, aucun devoir envers notre religion ou envers notre société. Bien au contraire, ces mœurs bâtardes entraînèrent à une société bâtarde et à une religion bâtarde. Les héros de Corneille et de Racine n'adorent ni Jupiter, ni le

Dieu des chrétiens. Ce qu'ils invoquent a face de Jupiter par devant et face de l'Éternel par derrière; ils n'obéissent ni à des lois grecques ni à des lois françaises; ils ne sont dominés ni par des coutumes ni par des préjugés. Ce sont des abstractions en bottines et en perruques. Le langage même s'en ressent; car qu'est-ce que le langage, sinon la manifestation de la pensée? Le langage, c'est la pensée même. Or la pensée est vraie ou n'est pas vraie; et Boileau a très-bien dit : *Le vrai seul est aimable!*

Qu'on juge donc du dix-huitième siècle, où commence cette négation furibonde du passé qui se perpétue encore aujourd'hui! Qu'on juge du dix-huitième siècle! Racine avait été gâté par la cour; mais Corneille, qui fut plus indépendant, et qui en outre était doué d'un génie plus vaste et plus profond; Corneille, en se laissant aller à la simple contemplation des grands faits primitifs de toute société, faits qui se développaient encore de son temps, Corneille est arrivé souvent à la vérité, et alors Corneille, le vieux Corneille a cent coudées. Entre mille exemples, nous citerons celui-ci : Attale, interrompu par Nicomède son frère, qu'il ne connaît pas, adresse ces mots à la reine d'Arménie :

> Si cet homme est à vous, imposez-lui silence,
> Madame, et retenez une telle insolence.

Si cet homme est à vous! c'est la féodalité latine devinée par la féodalité française.

Dans la même tragédie, que Voltaire dit ne savoir comment qualifier, et que, pour mon goût, je place au premier rang des chefs-d'œuvre de Corneille, il est parlé sans cesse du père de Flaminius et de ses aïeux et de la splendeur vénérable des races princières et patriciennes. En un temps où la république romaine était incomprise, la noblesse française a donné au poète le secret de la noblesse à Rome.

Quiconque lira attentivement Corneille demeurera émerveillé de la trempe de son génie et de ce don de divination qui a été fait aux intelligences supérieures, et que personne plus que lui n'a

possédé. C'est ainsi que le divin Shakspeare a, dans *Antoine et Cléopâtre*, presque inventé la Rome véritable.

Mais Voltaire, qui nie tout, n'arrive à rien. Le scepticisme est stérile. Voltaire l'historien découvre et tue Voltaire le tragédien. Le tragédien est même pire, parce que, libre du frein des événemens, il nous précipite avec plus d'aveuglement et de rage, s'il se peut, dans le chaos hideux de ces théories subversives. Cet homme conçut une grande idée, mais il n'avait pas été envoyé pour le bien. Il ne lui reviendra point de gloire pour avoir ajouté au théâtre les fertiles et innombrables plaines de notre histoire moderne. Ce ne fut pas pour les ensemencer; mais l'incendie qu'il soufflait ne lui parut pas assez au large dans le passé, il prolongea le champ pour prolonger la désolation. On suit Voltaire dans nos annales, comme un diable, à la mutilation de toutes les choses pures et sacrées. Que pouvait à la scène un tel génie? Corneille et Racine bâtissaient de faux dieux et de faux hommes, mais enfin des dieux et des hommes. Voltaire, lui, n'a bâti que le néant.

Obligé d'effleurer ces matières plutôt que libre de les approfondir, je ne m'arrêterai pas à faire saillir l'immoralité du théâtre au dix-huitième siècle; car, indépendamment des défauts signalés dans Corneille et Racine, Voltaire, qui résume tout le théâtre de son temps, a de plus à lui propres les vices de la philosophie, qu'il infiltrait par grosses et petites veines dans ce reste de société à l'agonie. Il fut le premier depuis saint Charles qui aperçut dans le théâtre un moyen et qui y apporta un but. Il l'érigea en arsenal; chaque comédie était un siége, chaque tragédie une bataille. Ses milliers de vers étaient des milliers de flèches, et pour que toute plaie fût irréparablement mortelle, il en trempait les fers dans le sourire vénéneux qui ne quittait point ses lèvres. D'une incomparable hardiesse, d'une volonté d'airain, d'une constance à toute épreuve, arrivant au génie à force d'esprit, et plus méchant encore que spirituel, cet homme, qui haïssait tant le catholicisme, affecta toute sa vie la papauté de l'erreur. L'unité qu'il ruinait sous les idées nobles et conservatrices, il employa sa longue et terrible existence à la donner pour base à ses doctrines; et ce

qu'il a de fatal et de singulier, c'est qu'il réussit. Il fit du théâtre son église. Avec l'*Encyclopédie*, il parodia l'Évangile.

Autre a été notre manière de comprendre l'histoire, autres sont aussi les résultats que nous avons obtenus. Notre théâtre a compris l'histoire comme le théâtre grec, et, à ce titre, il est supérieur aux théâtres du dix-septième et du dix-huitième siècle. Le dix-septième avait altéré, le dix-huitième avait détruit. Nous qui avons reconstruit, nous sommes forcément plus moraux.

Jusqu'ici notre théâtre est dans un seul homme, M. Victor Hugo. A ceux qui nous citeront M. de Vigny, nous répondrons que nous reconnaissons à l'auteur de *la Maréchale d'Ancre* un talent plein d'élévation, mais que nous ne croyons pas notre jugement assez sûr pour l'aventurer sur une seule pièce. Attendons. Pour M. Dumas, nous parlions tout à l'heure de ses couronnes, et jamais nous n'avons nié la grande puissance dramatique qui est en lui. Nous ferons seulement remarquer que M. Dumas est sans système, et que la plupart du temps il développe des idées qui se contredisent plutôt qu'elles ne s'harmonient. A notre avis, point de chances désormais d'être un grand poète dramatique sans être un grand historien. Et voilà pourquoi se trompe étrangement un je ne sais quel journaliste anglais, reproduit par la *Revue britannique*, qui accuse M. Victor Hugo d'être un ignorant. L'ignorant, je n'en doute point, et personne n'en doutera qui aura lu cet article très-vide, très-grossier, et qui sent la mauvaise bière de Londres; l'ignorant attaqué sur *Marie Tudor* apprendrait à coup sûr à monsieur le journaliste anglais l'histoire de son propre pays, et même, s'il en avait le temps ou la curiosité, celle de France qu'il nous paraît posséder au même degré.

Mais il ne s'agit pas ici des voisins qui sont toujours envieux. On parle de M. Victor Hugo de l'autre côté du détroit, comme en 1824 la France parlait de lord Byron. Nous pourrions néanmoins citer d'honorables exceptions, et au *Theatral Magazine* opposer l'*Edinburgh Magazine*. Papier pour papier, comme dit le juif de Marie Tudor. Nous étonnant quelque peu cependant que MM. les rédacteurs de la *Revue britannique* aiment mieux traduire les in-

jures que les louanges, les déguisemens que les vérités. Pur patriotisme, je gage!

Un seul homme représente donc notre théâtre. Or, voici ce que cet homme a fait. Il a porté la littérature dans l'histoire, et de cette manière il a tout renouvelé. Notre théorie des passions, c'est dans ses œuvres que nous l'avons étudiée. Chaque chose tenue dans sa nature est allée rigoureusement à sa fin. Il a laissé à chaque peuple son originalité. Les croyances ont été respectées. Les œuvres en ont grandi et les moralités aussi. Les précédens théâtres avaient eu l'enthousiasme des époques idolâtres, et des maximes étrangères vêtues d'apparences chrétiennes s'en étaient suivies qui avaient corrompu plutôt qu'éclairé; ou le christianisme avait été prostitué sur la scène aux huées de la multitude. Le grand poète vint et intronisa les siècles chrétiens parmi nous. La mythologie disparut. A cette heure, on peut mettre une croix au front des théâtres comme au front des églises. Dieu descendit sur la scène. Son saint Évangile y fut adjuré, sa morale prise pour règle. Le Christ, qui avait perdu ce monde, le reconquit, et lorsqu'il le retrouva, de bois il était devenu or et marbre: voilà pour la religion. Voici maintenant pour la société. Tout ce que Voltaire a ruiné, M. Hugo le rebâtit. Voltaire monte dans nos annales pour consumer et détruire. C'est plus un incendie qu'une pensée. Suivez au contraire M. Hugo, et vous l'y voyez marcher comme un saint prophète. Il relève, il console, il guérit. C'est la justice qui passe, la justice et la science, sa sœur. Ce mâle adversaire de la destruction explique au peuple la royauté qu'on lui a rendue insupportable, la noblesse qu'on lui a rendue odieuse, la législation et les anciennes coutumes que l'ignorance ou la mauvaise foi ont biffées, dénaturées ou calomniées.

Et semblable à l'aigle héraldique, qui regarde de ses deux têtes deux mondes à la fois, menant l'œuvre de la société, il mène aussi l'œuvre de l'art. Que n'explique-t-il point au peuple? Un nouveau monde de passions était à découvrir, il le découvre. L'architecture, notre architecture indigène, si outrageusement sacrifiée à l'architecture étrangère et païenne; il la relève et la restaure.

C'est lui, grand, sublime et infatigable ouvrier, qui a planté au faîte de nos cathédrales et de nos châteaux la branche d'arbre en fleur. Cette belle langue française, ce fruit jadis d'une si vive couleur et d'une saveur si savoureuse, dont Molière et Corneille semblaient avoir tiré tout le suc et tout l'or; cette langue que Voltaire en mourant avait laissée aussi sèche, aride et ridée que la gorge d'une vieille débauchée; il paraît, et cette langue dépouille sa flasque décrépitude pour revêtir l'éclat et la fermeté d'une nouvelle jeunesse. De notre langue on peut crier comme de nos rois qui meurent; mais le second cri, le cri de résurrection et de salut, c'est lui qui l'a jeté.

Tels sont les trois théâtres de France. Quel est le plus moral des trois? Il ne me paraît pas que c'en puisse être un autre que celui qui ressemble le plus parfaitement au théâtre grec, lequel nous acceptons tous, amis ou ennemis des spectacles, pour le théâtre modèle, et tant sous le rapport de l'art et de la morale, que sous le rapport de l'éducation publique.

Or, la scène française du dix-neuvième siècle, et la scène grecque de Périclès ont même pivot, l'histoire; même but, l'art et la nation. Je vous laisse la conséquence.

On a pu voir par tout ceci que nous avons une manière particulière, une manière à nous d'entendre la morale. C'est celle de tous les gens qui aiment mieux agrandir les questions que les rapetisser. Aujourd'hui on décide de la moralité des œuvres, selon la quantité de meurtres ou d'adultères qu'elles contiennent; ce qui est certainement une bizarre échelle de proportion. Du reste, à ce taux, les prééminences ne sont plus difficiles à déterminer. Comptez combien de meurtres dans Corneille, combien dans Racine, combien dans Voltaire, et faites votre addition. Cette méthode conduit à des résultats tels que ceuxci : M. Casimir Delavigne supérieur à Corneille. Le plus candide sera le plus puissant. Vous hissez du coup M. Bouilly à côté d'Eschyle, que dis-je? Eschyle fréquemment coupable d'adultères et d'assassinats, de viols et d'incestes, tombe immédiatement au-dessous de l'*Ami des Enfans*.

Et voilà pourtant depuis cinq ans tout le fond où s'exerce la critique moderne! Dans *Lucrèce Borgia*, elle compte les cercueils et les coupes de poison ; les adultères dans *Antony*, la meilleure des productions de M. Dumas. Dans la *Maréchale d'Ancre*, elle avait énuméré les baisers criminels et les coups d'épée sanglans. Enfin, toute pièce, devant ce tribunal du bon plaisir, présente matière à condamnation.

Ces messieurs n'aiment pas qu'on tourmente leurs nerfs. Émouvez-les sans les émouvoir. Qu'ils tremblent, mais que ce soit, s'il est possible, sans que leur pouls précipite son mouvement. Et si quelque sot, prenant ces simagrées au comptant, s'en vient nous servir une bergerie, il faut les voir rire, il faut les entendre crier à l'idylle, aux moutons, aux houlettes, aux vieux bosquets de roses! Ils ne tarissent plus ; et le plus plaisant de leur aventure, c'est qu'ils oublient de la meilleure foi du monde que tout ce bel éclat ne les fête pas moins, eux, coupables du conseil, que le pauvre auteur coupable de l'exécution.

Ils se lèvent et ils crient à l'idylle, parce qu'après tout ce sont pour la plupart des gens d'esprit, et qu'ils savent, en cette qualité, que la tragédie ne se compose pas avec des soupirs et des œillades. Ils savent que la tragédie est armée d'un poignard et tient les regards fixés, comme ceux qui viennent de commettre un meurtre. Ils savent que la tragédie est un thème sur les plus mauvaises passions; qu'Aristote, au chapitre x de sa poétique, dit expressément que *la passion*, c'est-à-dire l'élément de la tragédie, *est une action douloureuse ou destructive, comme des meurtres exécutés aux yeux des spectateurs, des tourmens, des blessures, en un mot, du sang répandu.* Ils savent que le même Aristote dit ailleurs que c'est à tort qu'on blâme Euripide *de ce que la plupart de ses pièces se terminent au malheur*, qu'il est bien *dans les principes ;* qu'il ajoute plus bas : *Je mets au second rang, quoique quelques-uns leur donnent le premier, les pièces qui ont une catastrophe double, comme l'Odyssée, où les bons et les méchans éprouvent un changement de fortune. Ceux qui leur donnent le premier rang n'ont égard qu'à la faiblesse des*

spectateurs, à laquelle les poètes ont la coutume de se prêter quelquefois. Ce point, comme on le voit, n'a fait obstacle en aucun temps.

Je n'imagine pas que de cette nécessité d'employer les passions mauvaises, on songe à se forger un argument contre moi. Le cas échéant, je rappellerais ce que j'ai développé dans le paragraphe premier de mon article, où j'ai établi avec raison, ce me semble, que le théâtre usait des affections condamnables pour exciter, entretenir et propager les affections louables et douces.

Reste le mode. Et je conviens qu'en effet dans la manière de traiter les passions nous semblons apporter moins de retenue, non pas que les Grecs, mais que les précédens tragiques de France. Chose facile à expliquer! Ce n'est pas certainement que nous soyons immoraux, comme on le dit, mais nous pensons justement que le nombre de meurtres ou d'adultères importe peu si nous en devons à la fin obtenir de hautes beautés d'art et de morale; comme aussi qu'on peut, sans effleurer adultères ni meurtres, conclure à quelque immoralité cynique et crue. Mais il est une autre raison plus solide encore de cette apparente brutalité du théâtre moderne : c'est qu'une fois placé dans la vérité, il lui a fallu être vrai jusqu'au bout. Les précédens théâtres, vivant de pensées mensongères, parlaient une langue souvent mensongère. La vapeur qui roulait dans l'idée se répandait dans le style. La périphrase est une fumée. Chez nous, au contraire, la pensée précise a donné un style précis. La passion générale a un langage général, mais l'individualité ses tours et son cachet. On remarquera que le même résultat est né chez les Grecs de la même cause. Sophocle dit les choses comme Victor Hugo. Et si l'on veut faire une étude curieuse et amusante, on mettra en parallèle les morceaux que Racine a empruntés aux poètes grecs, avec la traduction littérale de ces mêmes passages; et l'on sentira combien sont fondées ces observations.

Ensuite ces formules de vérité n'ont pas dû déchaîner moins de calomnies, ou éveiller moins de susceptibilités. Autrefois entre le

parterre et la scène le lien était chimérique. L'émotion était presque aussi conventionnelle que la passion représentée. Nous sentant au-dessus ou au-dessous de ces conditions impossibles, notre cœur se rassurait autant qu'il s'effrayait. Notre joie ou notre douleur, par une sorte de loi d'équilibre, prend toujours le niveau de notre intérêt. Or notre intérêt, qui se passionne dans le possible, languit et meurt dans l'abstraction. Mais aujourd'hui le parterre tient à la scène, comme l'enfant à sa mère. Il s'est établi entre leurs sensations une communauté parfaite, de telle sorte que l'émotion du spectateur est toujours en raison directe du talent avec lequel le poète sait être vrai. Mais la vérité est nue, on le sait, comme l'impudeur. Les miopes et les hypocrites ont feint de s'y tromper.

Tout ce qui est écrit ici sur cette matière, l'a été pour la comédie aussi bien que pour le drame; car, selon les théories exposées, la comédie n'a pas non plus d'autre pivot que l'histoire. Dans l'histoire, le côté plaisant; voilà ce qu'elle affectera, comme d'ailleurs il est de son essence. La tragédie, que nous n'avons jamais prétendu bannir, demeurera maîtresse du côté exclusivement sérieux, qui a toujours été son terrain. Il est clair, du reste, que la grande synthèse sera le drame.

Nous avons jusqu'ici peu fait pour la comédie, d'abord à cause du drame, qui nous en tient lieu; ensuite, à cause de la perfection où s'est élevé Molière dans ce genre. Cependant une nouvelle comédie est à créer, celle qui ressuscitera les personnages bourgeois de l'histoire. Toute pièce est bien historique, puisque toute passion est historique. Nous le disions plus haut, le théâtre de Molière est historique; il l'est, parce que c'est la meilleure constatation de l'état des passions en France à une certaine époque, sous Louis XIV. Mais les personnages qu'on nous offre peuvent avoir été ou ne pas avoir été, venir de Dieu ou du poète. Là se sépare du genre de Molière, le genre que nous croyons notre époque destinée à construire. Cette comédie s'attachera plus spécialement aux personnages bourgeois et à leurs mœurs, pour ne pas empiéter sur le domaine plus important de la tragédie et du drame, qui se ré-

servent naturellement les hautes figures historiques et les passions en quelque sorte royales.

Quant à la comédie de Molière, satire vive et personnelle, est-elle possible aujourd'hui? Les conditions dans lesquelles elle s'est développée ne sont-elles pas des conditions indispensables de son existence? Et ces conditions mortes, si cette comédie survit, n'est-ce pas sous la promesse de s'adapter aux nouvelles lois du monde où elle reparaît? Or, je le demande encore, aujourd'hui la satire personnelle, quoique déguisée, a-t-elle des chances de succès et de durée?

Quoi qu'il en soit, cette digression établira aussi, je l'espère, combien le théâtre honnête, le véritable théâtre repousse toute solidarité entre ses œuvres et les pacotilles du vaudeville. Et par vaudeville, nous n'entendons pas seulement les pièces à couplets, mais encore ce mauvais drame à machines dont nous sommes pareillement assaillis. Ce *fungus* a poussé sur les ruines de la comédie, et la comédie a été étouffée. Le vaudeville a encore le grand tort d'être devenu une industrie. Il a troqué sa plume contre un outil; d'artiste il s'est fait artisan. Cependant, quelque immoral que parfois il se montre, on ne saurait sans injustice ne pas le préférer aux farces qui se jouaient du vivant même de Molière, aux comédies de la régence, en un mot à toutes ces ignobles parades qui souillent les dernières années du dix-huitième siècle. On aura beau dire, Piron ni Vadé ne sont de 1830!

§ V. — En résumant les diverses questions qui ont été successivement traitées dans cet article, il se trouve que les attaques dirigées contre le théâtre ne sont soutenables ni au point de vue philosophique, ni au point de vue religieux. Bossuet et Rousseau se sont réduits aux trois mêmes argumens. Ces trois argumens, nous les avons convenablement appréciés, et tout ce vain appareil s'est écroulé.

Restaient certains misantropes, fougueux admirateurs du passé et censeurs obligés de toute chose présente, qui, s'ils sont moins logiques, n'en sont pas moins dangereux. Je veux dire ces

gens qui fréquentent le théâtre et qui en médisent tout le long du jour. Cependant nous avons aussi discuté avec eux, et ils ont été obligés de reconnaître que le théâtre qu'ils contestent particulièrement, savoir le théâtre moderne, était particulièrement bon, et même qu'il était le meilleur de tous ceux qui ont existé en France, et qu'ils admirent si fort.

Après avoir prouvé que ce théâtre était le meilleur, qu'il était dans une voie de progrès, nous avons encore prouvé que, pour peu qu'on voulût aider ses efforts, il ne s'arrêterait pas là, et deviendrait aussi bon qu'humainement il est possible. Nous avons fait plus, nous avons indiqué comment, à notre avis, on le devait cultiver pour en tirer tous les fruits qu'il est de nature à donner.

Eh bien! par tant de preuves amoncelées, ne sommes-nous pas en droit de conclure que le théâtre est une grande et salutaire chose, une chose qui a joui d'une haute importance dans le passé, et qui est destinée à un rôle encore plus actif et plus élevé dans l'ère de paix et de travail où nous entrons.

Ne sommes-nous pas en droit de demander à ceux qui le dénigrent de réfléchir avant de tant fulminer, et de bien peser s'il ne vaudrait pas mieux que toute la force qu'ils dépensent pour sa ruine, fût employée au contraire à le consolider et à le faire fructifier?

Ne sommes-nous pas en droit de demander à ce public si froid et si égoïste, de s'intéresser quelque peu à un enseignement si capable de le moraliser, et en même temps de le divertir?

Ne sommes-nous pas en droit de supplier l'Église d'abroger, ou du moins de laisser tomber dans l'oubli, les anathèmes désormais injustes qui pèsent sur le théâtre et les gens de théâtre?

Ne sommes-nous pas en droit de déclarer au gouvernement qu'il est de son devoir, de son intérêt, de son honneur, d'adopter les théâtres et tout ce qui s'y rattache; de les adopter comme il convient, c'est-à-dire avec paternité; de veiller à ce qu'ils atteignent à tous les magnifiques résultats auxquels ils sont promis, de les y conduire même en leur facilitant les voies toujours si pé-

nibles ; enfin de commencer par un si beau coup la grande opération qui doit tôt ou tard donner à sa force l'intelligence pour boussole et pour base ?

Oui, ces droits nous sont acquis, et il n'est pas un homme d'honneur et de sens qui ne voudra joindre sa voix à la faible voix qui crie dans le désert.

LOUIS DE MAYNARD.

VOLUPTÉ,

PAR SAINTE-BEUVE (¹).

Si ce livre était ce que son titre a pu faire craindre ou a semblé promettre à quelques-uns, il n'eût pas été publié par l'auteur des *Consolations;* et qu'on me permette de le dire, ce n'est pas moi qui me serais chargé d'en rendre compte.

Ceci n'est point un hymne païen à la volupté, c'est une confession écrite au point de vue chrétien. Ce n'est pas une paraphrase de ce qu'a chanté Lucrèce, ce sont des aveux repentans et tendres, mêlés de flamme et de honte, entrecoupés d'élans vers Dieu, de méditations subtiles, de prières ardentes comme dans le livre de saint Augustin.

Mais les temps sont profanes, l'âge des saints est passé. Augustin parlant à la jeune Église des désordres de son cœur, lui parlait en termes couverts et mesurés, comme à une jeune fille qui sait encore rougir ; le prêtre qui raconte ici des égaremens pareils, n'a pas observé les mêmes ménagemens avec des oreilles moins chastes. Il a déchiré les bandelettes, il a mis la plaie à nu, il l'a sondée jusqu'au fond. C'est qu'il ne parle pas à une jeune Église, mais à une société vieillie; et ce n'est pas même à cette société qu'il s'adresse directement, c'est à une ame solitaire et malade qu'il veut guérir par le spectacle des misères qu'il a traversées. Il ne raconte pas dans la chaire d'Hippone, aux fidèles assemblés,

(¹) Chez Renduel, rue des Grands-Augustins, 22.

les délices de Rome et de Carthage; mais, du milieu de l'Océan qu'il passe pour aller chercher une vie nouvelle dans un monde nouveau, il envoie secrètement l'histoire de ses fautes et de ses tourmens à un jeune ami, pour qu'elle meure dans son sein. Tel est le cadre du roman. Car ce livre est un roman, un roman de l'ame et de la pensée; un récit, non pas d'aventures, mais de sentimens, de rêves, de faiblesses, parmi des situations bizarres, compliquées, douloureuses, vraies et invraisemblables, comme la plus simple vie en présenterait si on la connaissait tout entière. Amaury appartient à cette tribu mélancolique, dont le grand chef est l'ami de Chactas, le sublime René, et qui compte parmi ses fils *Werther, Adolphe, Obermann.* Ce livre est de ceux où l'on entend les plaintes éloquentes des belles ames qui souffrent, où les confidences se font jour à travers la fiction. Est-il vrai qu'il en soit ainsi de *Volupté?* Est-ce dans les forêts du Canada qu'il faut aller chercher la tombe du prêtre qui a fourni la matière de ces récits, ou, comme on le murmure à nos oreilles, est-ce au sein d'une autre communion, sous les palmiers de l'Inde? Le jeune rapsode, ainsi qu'il s'appelle lui-même, a-t-il mêlé quelques effusions de son ame aux événemens recueillis de la bouche du prélat pénitent? nous ne soulèverons pas ce voile. Si la vérité est dans une œuvre d'art, qu'importe d'où elle y est venue?

Il y a dans cet ouvrage toute une portion essentielle et fondamentale sur laquelle je passerai rapidement comme sur des charbons enflammés, c'est celle qui se rapporte le plus directement au titre adopté, et raconte le développement secret du penchant voluptueux dans une ame qui, malgré des côtés supérieurs, s'en laisse envahir et dominer. Il serait encore plus difficile d'analyser cette histoire qu'il ne l'était de l'écrire. L'analyse n'offrirait que des résultats grossiers, là où l'art a jeté des nuances infiniment délicates. L'analyse ne pourrait donner aucune idée de l'esprit de repentir et d'immolation intérieure qui tempère et mortifie, pour ainsi dire, les plus vives peintures des plus inexcusables égaremens. C'est cet esprit du christianisme toujours présent, qui purifie toutes les souillures, qui enveloppe de réminiscences et de figures

bibliques ce que l'oreille ne pourrait entendre, et quand l'ame est poussée vers le dégoût, c'est ce souffle divin qui l'enlève et l'emporte vers une région supérieure à travers les brumes épaisses, les rosées énervantes et empestées. Ainsi, du milieu de récits dont les ames pures pourront se détourner quelquefois, un hymne à la chasteté, qui scandalisera la sagesse matérialiste des mondains, montera en expiation vers le ciel, comme le cri d'un athée foudroyé qui confesse un Dieu. Des ruines de cette ame écroulée jusqu'en ses fondemens, un aveu sortira qui proclamera la liberté morale avec une conviction tirée de la profondeur même de ses chutes. A côté des détails les plus étranges, il se trouvera des vues profondes, des conseils vraiment évangéliques sur l'alliance de la charité et de la pureté chrétienne, où l'auteur s'est rencontré avec saint François de Sales. Enfin, le christianisme lui révélera ce qu'il a de plus sublime compatissance pour l'infirmité humaine et de plus divine foi à l'égalité des ames, en lui inspirant des sentimens tels que celui-ci : « J'entrai avec elle un instant dans l'humble nef; mais quand je la vis s'agenouiller, je sortis par une sorte de pudeur, craignant de mêler quelque mouvement étranger à une invocation si pure; il me sembla qu'il valait mieux que son soupir de colombe montât seul vers le ciel. En cela je me dissimulais la vertu de cet acte divin enseigné au moindre de nous par Jésus. J'oubliais que toute prière est bonne, acceptable, et que la prière même du plus souillé des hommes, si elle sort du cœur, peut ajouter à celle d'un ange. »

Je blâme donc dans la portion de l'ouvrage à laquelle j'ai fait allusion plus haut, çà et là quelques crudités d'expressions; mais ce serait, ce me semble, une pudeur excessive celle qui, au milieu du désordre actuel des sentimens et des principes, s'effaroucherait trop d'un livre où les faiblesses sont données pour des faiblesses, dont le personnage principal, loin de se glorifier du mal, comme les révoltans héros de l'adultère et de la séduction, dont on nous fatigue, s'en humilie avec larmes, et s'en punit. J'irai jusqu'à dire que c'est la partie la plus scabreuse du roman qui en fait la moralité. Supprimez-la, supprimez les récits de honte et de confusion;

ne laissez que les scènes molles, gracieuses, enchanteresses, et l'idée morale, chrétienne n'y sera plus: en effet, le lien qui unit les révoltes de la chair avec les égaremens du cœur et de l'esprit, c'est là un grand fait de la science intérieure de l'homme, que seuls les moralistes chrétiens ont bien vu. La chute est l'expression d'une incontestable réalité. L'homme naît, entaché dans sa naissance, souillé par le fait même de son origine, et la tache originelle se retrouve partout : il fallait donc montrer le rapport de la corruption des sens aux faiblesses de l'ame et du caractère. Ceci n'est pas la moralité du *convenable* ou du roman, mais c'est la moralité du christianisme, depuis Cassien jusqu'à Nicole, depuis saint Ambroise ou saint Augustin jusqu'à Bossuet.

Ce défilé difficile traversé, ces pages hardies justifiées au moins dans leur intention et leur ensemble, j'arrive avec délices à toute la partie délicate de l'ouvrage. Nous changeons de terrain, nous quittons les marais empoisonnés pour la végétation gracieuse qui en sort. Seulement, n'oublions pas que ces fleurs plongent du pied dans la vase, que leurs odeurs sont dues à des miasmes mortels transformés en suaves parfums. C'est la pensée du livre; dans cette douloureuse histoire de la volupté, le *surgit amari aliquid* ne manquera pas.

Ne vous attendez donc pas que celui qui parle cherche à faire les sentimens qu'il va vous raconter plus intéressans qu'ils ne l'ont été, et qu'il ne les considère pas du point de vue sévère que lui commande son habit. Au contraire, ce qu'il s'efforcera d'y montrer, c'est le côté défectueux du cœur humain; c'est la fragilité, la mobilité; ce sont les contradictions insensées, les défaillances et les sécheresses. Tout ce que, d'ordinaire, on cache aux autres et à soi; tout ce que les romans surtout oublient de retracer; tout cela est saisi dans le vif, poursuivi dans ses mille détours, creusé, fouillé avec une sagacité profonde et ingénieuse à la fois; il y a ici des coins reculés du cœur humain, qu'une main habile et impitoyable dévoile pour la première fois; là où jamais un autre jour que celui du confessional n'avait pénétré, l'auteur fait pénétrer des jours et une lumière qui ne sont qu'à lui.

A travers cette analyse merveilleuse, à laquelle les sentimens qui voudraient le plus se dissimuler ne peuvent échapper, se fait sentir un mouvement lyrique continu; c'est comme un flot perpétuel d'enthousiasme, tantôt religieux, tantôt mélancolique, qui court à travers tous ces Méandres serpentans dans l'aride, et qui, de loin en loin, jaillit en gerbes majestueuses, monte en fusées liquides ou se répand en cascades sonores et rafraîchissantes.

Tel est le double caractère de ce roman et son double mérite. Ici l'ame est mise à la torture pour confesser ses fautes dans ses plaintes, plus loin on l'entend qui chante un cantique à Dieu du milieu de la fournaise. Une main adroite effile une toile délicate ou la brode. La loupe est près du kaléidoscope, le scalpel à côté de la lyre.

C'est surtout en ce qui concerne sa propre destinée, ses sentimens et ses actes personnels, qu'Amaury est impitoyable; il flagelle son passé avec l'inexorable sévérité d'un converti mort à lui-même, qui se plaît à enfoncer le cilice dans sa chair, à la sentir meurtrie et saignante pour apaiser Dieu. Ne vous étonnez donc point s'il peut quelquefois vous déplaire, lecteurs de romans, accoutumés que vous êtes à des héros qui posent devant vous, qui ne se montrent qu'à leurs beaux momens, parés d'un dévouement à toute épreuve ou d'une perfection qui ne se dément jamais; vous qui vous plaisez à les voir à travers votre imagination, à peu près tels qu'ils apparaissent à leurs maîtresses. N'est-ce pas l'usage de ceux qui les inventent de vous les présenter toujours en habit habillé, dans le costume exact, dans la tenue rigoureuse de la passion, sans une tache au vêtement ou un pli à la ceinture? Le prêtre qui vous parle ne fera pas ainsi; il ne revêtira pas le déguisement banal qui cache les difformités de l'ame déchue; il donnera plutôt dans l'excès contraire, il exagérera plutôt ces difformités de l'ame, pour qu'elles soient un spectacle utile à ses frères. Mais la nature humaine est si faible, la mollesse est si décevante, qu'il trouvera encore trop de plaisir dans ces réparations tardives, et qu'il y aura peut-être un charme périlleux à l'écouter racontant les vaines angoisses et les folles tribulations de sa jeunesse, à tel

point que souvent il s'arrêtera dans son récit, incertain s'il doit continuer; mais le lecteur lui demandera tout bas de poursuivre, et, en vue de l'écueil, priera la Sirène de chanter encore.

Cependant Amaury ne s'épargne point; sans pitié pour lui-même, comme je l'ai dit, il se montre avec toutes les faiblesses de sa nature : non pas insensible, il ne vit que de sentir, mais d'une sensibilité trop ouverte aux impressions les plus diverses, aux directions les plus contraires; trop inquiète pour se reposer nulle part; en proie à tout ce qui l'entraîne, et l'use et la disperse, tiraillée en mille sens divers, faute de se pouvoir concentrer en un point; capricieuse, maladive, orageuse, aliment et torture d'une vie qu'elle remplit et ne peut rassasier. Certes rien de plus différent du grand Cyrus, du beau Lindor ou même du fidèle Saint-Preux, qu'un tel personnage. Il n'a rien d'idéal, ou plutôt il est, à sa manière, un idéal qui semble créé pour réaliser et personnifier tout un côté du cœur humain, toute cette portion non avouée des affections qui, au moins dans les idées du pénitent, s'y glisse toujours pour les corrompre. Voilà l'ordre de sentimens dont Amaury est le type misérable et profond, l'expression déchirante et passionnée.

Mais ce qui repose l'ame de l'intérêt pénible, quoique attachant, qu'inspire le principal personnage, ce sont les trois charmantes figures de femmes qui l'entourent et réfléchissent sur lui un peu de leur gracieux éclat.

La plus céleste de ces figures est celle de Mlle Amélie, qui apparaît au jeune Amaury, à son entrée dans la vie, comme l'ange des premières amours. Rien de plus délicieux que les visites à la Gastine, l'intelligence innocente et furtive qui s'établit, sans paroles, entre deux jeunes ames, et tout le récit enchanteur de ce bonheur adolescent. Mlle Amélie est toujours digne et ravissante, dans le cercle de la famille, au sein du manoir domestique, occupée de devoirs pieux et d'aimables soins. « Quelquefois quand j'étais venu, au matin, prendre M. de Greneuc pour la chasse, j'avais aperçu sa petite-fille agenouillée, laçant les guêtres du vieillard. Cette pose d'un moment exprimait à mes yeux toute sa vie de de-

voir et de simplicité. D'autres fois aussi, à ces mêmes heures du matin, arrivant par un frais soleil de septembre, un fusil sur l'épaule, je l'avais surprise au jardin, en négligé encore, du côté de ses ruches. L'essaim apprivoisé voltigeait autour d'elle, blond au-dessus de sa blonde tête, et semblait applaudir à sa voix; mais mon chien, qui m'avait suivi par le jardin, malgré ma défense, s'élançait en joyeux aboiemens vers elle et sautait follement après l'essaim pour le saisir. Celui-ci, tournoyant alors et redoublant de murmure, s'élevait avec une lenteur cadencée dans un rayon de soleil. »

Puis parmi ces tableaux charmans, sur cette paisible bruyère où le bonheur était si facile pour Amaury, les vagues ambitions, les désirs maladifs d'émotions orageuses, viennent le chercher et l'emportent. Un dernier soir, il foule encore cette bruyère au clair de la lune, marchant auprès de Mlle Amélie, qui se confie à l'avenir avec un noble abandon; mais lui, sous l'enchantement de ces lieux et de cette présence, il rêve autre chose, il rêve le lointain, le brillant, l'inconnu; il part le cœur encore enivré, l'imagination déjà infidèle. C'est la première et la plus grande faute d'Amaury; puis d'autres fautes, d'autres douleurs, l'éloigneront de plus en plus du port qu'il a quitté, de la pure et blanche étoile qui l'éclairait; il fera souffrir un noble cœur qui l'attendra long-temps; Mlle Amélie demeurera pour lui un beau rêve de jeunesse, suivi de remords éternels devant Dieu.

C'est une figure bien douce et bien pure aussi que celle de Mme de Couaën, la jeune femme irlandaise. Tout, dans le commencement de ses rapports avec Amaury, exprime divinement la poésie d'un cœur confiant et pur qui s'abandonne à une tendresse naissante. Quoi de plus gracieux que le pélerinage à Saint-Pierre-de-Mer! cette première promenade ensemble, prolongée d'une part dans toute la sécurité d'une complète innocence, de l'autre dans ce ravissement d'un cœur qui s'ouvre au charme d'aimer avec indécision et langueur, comme l'œil s'ouvre mollement aux vagues lueurs du jour à peine commencé; promenade expressive qui se termine par un baiser du marquis de Couaën au front de sa

jeune épouse, et une jalouse rougeur au front d'Amaury; promenade qui fait rêver comme celle de Saint-Preux et de Julie, avec cette différence que, sur le lac de Genève, ce qui pénètre l'ame, c'est la mélancolie des regrets, et sur la montagne de Saint-Pierre, c'est la mélancolie des espérances.

Mais enfin ce rapport si pur et si tendre s'altére; le levain qui est au fond des relations incomplètes, ce levain qui est le ferment de la pâte humaine, s'aigrit et corrompt la douceur d'habitudes charmantes; Amaury tourmente son amie et se tourmente lui-même de susceptibilités ombrageuses, de brusques irritations, qui prennent leur source dans le malaise intérieur d'une ame qui se dévore. Il souffre de se sentir enchaîné à une destinée où il ne règne pas; il souffre de la tendresse de l'épouse pour l'époux; il souffre des inquiétudes de la mère pour son enfant; il s'éloigne, il revient, il se prend ailleurs insensiblement. Mme de Couaën ne se plaint point; malade, accablée de la perte d'un fils, souffrant par son ami, elle se résigne, le cœur brisé; elle s'accuse d'avoir cherché une affection même innocente hors du cercle des devoirs. Ange repentant, elle aura la satisfaction, au lit de mort, de recevoir les dernières consolations religieuses de la bouche et de la main de l'homme coupable et malheureux à qui elle avait silencieusement pardonné!

Une troisième femme paraît après les deux autres, comme pour les venger. Ce n'est plus un ange du ciel comme Mlle Amélie, ce n'est plus un ange de la terre comme Mme de Couaën; c'est une femme aimable, et, jusqu'à un certain point, capable d'aimer, mais incapable de s'oublier entièrement dans l'abandon de la passion. Mélange séduisant de laisser-aller et de coquetterie, de calcul et d'entraînement, ni fausse ni tout-à-fait franche; enchaînant Amaury par attrait pour lui, et l'arrêtant par intérêt pour elle; légère et réfléchie, indolente et assez ambitieuse; aimant le monde et en souffrant; charmée des splendeurs militaires et de l'éclat du pouvoir; gracieuse, mais un peu pâle et sans parfums, comme ses hortensias, comme le lilas, jeune encore, et à demi fané, qu'elle montre à Amaury. — Ouvrez la fenêtre, dit-il, et le soleil

entrera. Il fallait l'ouvrir; mais il est trop tard, l'âge des entraînemens aveugles du cœur est passé. Quand il pouvait aimer, il n'a pas voulu; il le veut maintenant et ne le peut plus. Puis la passion grossière le ressaisit encore une fois; mais la volupté peut bien l'égarer encore, elle ne le trompera plus, et ce n'est plus dans un amour humain qu'il se réfugiera.

Ces trois femmes sont trois types réalisés avec une extrême finesse. Le personnage du marquis est traité avec une fermeté remarquable. Le but moral de l'ouvrage est surtout de montrer le faible et le creux de toute cette portion de l'ame qui cherche son bien dans l'ordre de sentimens que résume le mot volupté pris au sens des théologiens. Mais à côté de ce but principal il y en a un accessoire, ou corrélatif pour mieux dire : c'est de montrer aussi l'impuissance et la vanité de sentimens plus fiers, tels que l'ardeur de l'action, la soif de briller, de vaincre, de commander, en un mot tout ce que la même classification comprend et réprouve sous le nom d'orgueil. Le marquis de Couaën offre en sa personne ce que les sentimens énergiques ont de plus noblement inflexible. On aime ce gentilhomme vendéen que tout l'éclat du succès ne gagne pas à une cause qu'il déteste. Ce qui est frappant en lui, c'est un sourd et profond besoin d'action avec la conviction du hasard des destinées humaines, de l'impossibilité où est la volonté la plus ferme de se faire jour, si elle n'a pas la bonne chance pour soi. Et quand tout se brise sans bruit dans ses mains, avant que rien n'ait éclaté, quand il se voit refuser même l'honneur d'une défaite, même la consolation d'un échafaud, alors il devient la personnification éloquente de tout ce qu'il y a eu d'énergique qui n'a pas agi. Alors il accuse cette autre déception de la vie humaine, l'impossibilité de réaliser l'idéal de l'ambition, égale à celle de réaliser l'idéal de l'amour. C'est encore ici le sentiment de l'infini comprimé ou mutilé dans ses manifestations; et Amaury, entrant dans sa pensée, consacre en esprit un panthéon aux grands hommes inconnus. « Oui, s'écrie-t-il, aux grands hommes qui n'ont pas brillé, aux amans qui n'ont pas aimé, à cette élite infinie que ne visitèrent jamais l'occasion, le bonheur ou la gloire! aux fleurs de

bruyères ! aux perles du fond des mers ! à ce que savent d'inconnu les brises qui passent ! à ce que savent de pensées et de pleurs les chevets des hommes ! »

Il y a dans l'ouvrage un homme d'action sur lequel l'anathème qui frappe celle-ci comme la volupté, en tant qu'égoïste et charnelle à sa manière, n'est pas prononcé, c'est George, George Cadoudal, qui apparaît en passant dans un épisode plein d'effet et de relief. C'est que l'action chez George est entièrement désintéressée, entièrement exempte de tout motif personnel. Or l'action désintéressée, c'est comme l'amour pur, c'est aussi la sainteté sur la terre ; qui se dévoue est chrétien. Quelle que soit la cause à laquelle il s'immole, il est martyr de Dieu, il a le baptême du sang.

On voit à quelle date se rapportent ces incidens, vrais ou imaginaires ; on voit quelle époque encadre cette douloureuse histoire. Le cadre est brillant, et sa dorure relève bien les pâles ou blêmes figures qui se meuvent sur le fond sombre du tableau. C'est le matin du siècle : il s'éveille aux fanfares consulaires, aux récits merveilleux de l'Égypte, aux splendeurs tricolores des drapeaux flottant sous le soleil de messidor, au cri des aigles qui vont s'élancer sur le monde. Un éclair d'Austerlitz traverse la scène. Tout ce bruit vient retentir au cœur malade du voluptueux désespéré, et le trouble au moment d'un penser de gloire ; mais bientôt ce bruit s'éteint dans le vide de ce cœur que Dieu seul comblera.

Ce n'est pas tout : cette époque radieuse a ses ombres ; elle aussi, comme presque tout ce qui paraît dans cet ouvrage, elle est ardente et comprimée ; on sent une main qui ploiera tout peser déjà sur les destinées obscures ou illustres. Elle écrase M. de Couaën dans ses muettes bruyères, elle abat George et d'Enghien, le paysan et le prince, tandis que les derniers représentans du dix-huitième siècle, les *idéologues* qu'on va proscrire, Chenier, Garat, Cabanis, la maudissent dans leur banquet républicain. Tous ces traits caractéristiques d'une époque fameuse, quoique sobrement ménagés, l'indiquent avec finesse, et la font sentir comme enveloppant l'action principale.

C'est dans la portion lyrique de l'ouvrage où l'auteur a jeté avec profusion ses idées sur une foule de sujets importans, la religion, l'amour, la beauté, le plaisir, c'est dans cette portion brillante qu'on peut lui reprocher trop d'abondance et de développement; c'est là qu'un goût impartial pourrait demander quelque retranchement, et surtout le goût impatient du public blasé et pressé d'aujourd'hui. Mais cet excès, si c'en est un, était presque inévitable. On ne creuse pas ainsi les souterrains secrets du cœur sans avoir un penchant inné pour ses mystérieux labyrinthes, un instinct secret et curieux de ses plus sinueux détours. Il a fallu y vivre long-temps pour accoutumer sa vue à la lumière crépusculaire qui se glisse furtivement dans ces angles écartés. Une fois l'habitude prise d'y habiter et d'y chanter un chant plaintif comme le chant des mineurs, on s'y arrête, on s'y atarde, on oublie le soleil. On fait comme le plongeur qui s'amuse trop long-temps aux coquillages merveilleux et aux productions inconnues de l'abîme, tandis que la foule sur le rivage s'impatiente de ne pas le voir reparaître, et se demande s'il ne s'est pas noyé là-bas avec ses trésors. Mais le plongeur reparaît enfin, et jette des poignées de perles à ceux qui ne l'attendaient plus.

Quant au style, il ne faudrait pas conclure de quelques expressions cherchées ou obscures que l'auteur n'est qu'un novateur excentrique et ingénieux, étranger aux véritables traditions de la langue française. Ces défauts sont en dehors de la manière générale de l'écrivain, et ne se montrent pas dans ses plus beaux passages; les courts fragmens que j'ai pu citer dans le cours de cet article suffiront à le prouver. Pour porter la question un peu plus haut que des querelles de phraséologie minutieuse, je ferai remarquer que si l'auteur se détache nettement de la langue des grands écrivains du dix-huitième siècle, si sa phrase n'est point la phrase cadencée et pressante de Rousseau, la phrase majestueusement compassée de Buffon, la phrase brève et aiguisée de Montesquieu, elle reproduit à quelques égards le mouvement libre, l'ampleur flottante, le laisser-aller pittoresque des écrivains du siècle de Louis XIV, de ceux surtout qui ne sont pas des

rhéteurs comme Balzac, des dialecticiens géomètres comme Pascal, des stylistes comme La Bruyère, de ceux que ces circonstances individuelles n'ont point portés à devancer la marche moins libre, moins large, plus serrée de la langue analytique du dix-huitième siècle; je parle surtout de Fénelon, de Mme de Sévigné, des auteurs de mémoires jusqu'à Saint-Simon, des écrivains de Port-Royal dont M. Sainte-Beuve semble s'être particulièrement nourri. Ce n'est pas ici le lieu de faire ce qu'on a tenté d'esquisser ailleurs, une histoire du style français depuis la phrase inversive de Rabelais, depuis ce parler *décousu, hardi,* qui plaisait à Montaigne et qui plaît en lui, jusqu'au triomphe du style ordonné, discipliné qu'a consommé la dialectique éloquente de Rousseau et que Buffon a proclamé dans son magnifique discours sur le style. Ce sont là des points extrêmes entre lesquels sont disposés une foule de points intermédiaires où domine plus ou moins l'élément d'ordre ou l'élément de liberté. Toutes ces combinaisons diverses ont produit de grands écrivains plus différens entre eux, que les prosateurs des autres littératures modernes. C'est la richesse et la gloire de la nôtre. Ne la méconnaissons pas, ne la mutilons pas; les préférences sont libres, mais il faut sentir et avouer la diversité des procédés que l'esprit français a employés pour s'exprimer, si l'on veut persuader qu'on le comprend et qu'on l'admire tout entier.

M. Sainte-Beuve sait tout cela aussi bien que personne, car personne n'a étudié plus à fond la littérature des seizième et dix-septième siècles, et il y a porté, outre sa sagacité ordinaire, une impartialité judicieuse toutes les fois qu'il ne s'est pas laissé préoccuper d'une polémique, maintenant abandonnée, et dont les excès mêmes étaient peut-être nécessaires alors pour secouer le joug d'un prosaïsme étouffant. Il est visible, pour qui a étudié chez eux les auteurs du dix-septième siècle, que, malgré de frappantes différences et une originalité quelquefois extrême, M. Sainte-Beuve s'en est imbu profondément. Voici, par exemple, une phrase qui, pour le tour et le mouvement, semble écrite avant 1700. C'est un fragment de portrait.... « D'une première fleur en toutes choses, un peu mo-

bile, légèrement gâté, non pas au fond, par la fortune et les plaisirs. Il avait été de la jeunesse dorée et de ses folles ivresses; mais aimable, exquis, rompu au monde, sachant les lettres aussi et versifiant même délicieusement; un mélange enfin de tendresse facile et d'esprit français du meilleur temps, avec des ouvertures de cœur singulières vers la religion. » J'ai dit pour le tour et le mouvement; en effet, malgré ses prédilections d'artiste, M. Sainte-Beuve parle la langue de son temps, il en emploie le vocabulaire, il ne fait pas de pastiches. Ce qu'on peut lui reprocher, ce me semble, c'est quelquefois un peu d'embarras; la phrase libre, *lâchée*, qu'il affectionne, a besoin de tomber bien juste sur ses pieds, car elle n'a pas les lisières de la construction directe pour la soutenir; elle n'a pas le bâton de mesure de la symétrie pour régler sa marche; elle est exposée à des faux pas plus graves, à de plus violens écarts. On peut trouver aussi que l'extrême artifice du pinceau se laisse parfois trop sentir, que les gradations, industrieusement calculées, de nuances et d'effets, où excelle l'habile écrivain, ne s'accordent pas toujours assez harmonieusement avec la disposition générale de la phrase qui, procédant par masses dans son ensemble, voudrait quelquefois dans les détails un fini moins curieux. Il y a là deux qualités opposées qui se nuisent quand elles ne se complètent pas. En un mot, le style de M. de Sainte-Beuve n'est pas un écrin où les joyaux soient rangés méthodiquement dans un bel ordre, c'est un riche semis de diamans; seulement, il y a quelquefois trop de facettes à ces diamans.

Si je n'ai pas parlé du séjour au séminaire et de la mort de Mme de Couaën, ce n'est pas que ces morceaux ne soient au nombre des plus remarquables. C'est que mon but était surtout d'aider à la complète intelligence du livre. J'ai dû en conséquence m'arrêter davantage sur ce qui pouvait offrir à un lecteur distrait ou prévenu plus de difficultés et de chances d'erreur. Dans ces deux endroits, il n'y a rien à expliquer, il n'y a qu'à louer. L'on trouve dans toutes deux, avec une sobriété d'expressions et de sentimens qui appartiennent à la meilleure manière de M. Sainte-Beuve, une vérité de détails, une exactitude de règle et de rituel

qui s'unit, en le redoublant, à un sentiment profond de la vie tout en Dieu, de la mort tout en Dieu. Le simple récit de la distribution des heures, de l'emploi des jours dans le séminaire, les naïves émotions de la prière, du dimanche ou de l'ordination, mêlées à quelques traits rapides de mélancolie et de religion, jetés comme en passant, tout cela respire je ne sais quoi de calme et de recueilli qui pénètre l'ame d'un attendrissement sévère; et quand Amaury reçoit les aveux de la mourante, autrefois bien-aimée; quand, après la confession, il s'écrie : « Anges du ciel, puissance d'amour et de crainte, avec vos encensoirs ou avec vos glaives, redoublez la garde autour de mon cœur, pour que ce qu'il a entendu en ces momens et répondu au nom de Dieu demeure scellé sept fois, pour que ce tabernacle de chair n'ait ni un déchirement ni un soupir, pour que ce qu'il a reçu de mystère y repose inviolablement à part, sans confusion possible avec le reste de mes souvenirs et de mes conjectures terrestres, pour que cela se fasse jamais, et à aucun moment n'ait fait partie de ma mémoire humaine; pour que ce ne soit en moi, de ce côté, que cendres, parfums, petite lampe lointaine et ténèbres environnantes, comme dans un tombeau! »

Quand, suivant le rit exact de l'Église, dans l'extrême-onction, il s'adresse successivement à chaque sens, afin de le purifier pour la mort, et que, se rappelant, au moment où il écrit, les saintes et tumultueuses pensées qui le bouleversaient pendant cette cérémonie déchirante, il murmure ainsi comme un écho de tout ce qui résonnait dans son cœur d'homme et de prêtre, dans son cœur rempli et brisé :

« Oh! oui donc, à ses yeux d'abord, comme au plus noble et au plus vif de ses sens; à ses yeux, pour ce qu'ils ont vu, regardé de trop tendre, de trop perfide en d'autres yeux, de trop mortel; pour ce qu'ils ont versé de vaines larmes sur les biens fragiles et sur les créatures infidèles; pour le sommeil qu'ils ont tant de fois oublié le soir en y songeant;

» A l'ouïe aussi, pour ce qu'elle a entendu et s'est laissé dire de trop doux, de trop flatteur et enivrant; pour ce suc que l'o-

reille dérobe lentement aux paroles trompeuses, pour ce qu'elle y boit de miel caché;

» A cet odorat ensuite pour les trop subtils et voluptueux parfums des soirs de printemps au fond des bois, pour les fleurs reçues le matin, et tout le jour respirées avec tant de complaisance.

» Aux lèvres pour ce qu'elles ont prononcé de trop confus et de trop avoué; pour ce qu'elles n'ont pas répliqué en certains momens, ou n'ont pas révélé à certaines personnes; pour ce qu'elles ont chanté dans la solitude de trop mélodieux et de trop plein de larmes; pour leur murmure inarticulé, pour leur silence!

. . . . . .

Aux mains aussi pour avoir serré une main qui n'était pas saintement liée, pour avoir reçu des pleurs trop brûlans, pour avoir peut-être commencé d'écrire sans l'achever quelque réponse non permise!

» Aux pieds, pour n'avoir pas fui, pour avoir suffi aux longues promenades solitaires, pour ne s'être pas lassé assez tôt au milieu des entretiens qui sans cesse recommençaient! »

Dans ces momens suprêmes où la passion apparaît expiée par la douleur, et comme transfigurée par la religion et par la mort, on oublie d'où on est parti, on oublie le titre du livre, on s'étonne d'être monté si haut de si bas. C'est qu'on a fait le chemin que doit faire l'ame en ce monde, elle doit gravir jusqu'au sommet l'échelle de l'amour. Les échelons inférieurs sont souillés du limon où elle enfonce son pied, les échelons d'or qui sont en haut de l'échelle céleste percent le ciel de douleur qui est sur nos têtes, et vont s'appuyer au marche-pied du trône de Dieu.

J.-J. Ampère.

IL FAUT FAIRE COMME TOUT LE MONDE.

UNE FALAISE A ETRETTA.

Ceci est une histoire à laquelle on n'a rien ajouté, rien retranché, rien changé.

Mais conte ou histoire, — qu'importe ?

Depuis long-temps on a dit qu'il n'y avait pas d'histoire, — nous dirons, nous, qu'il n'y a pas de conte, —ne fût-ce que pour nier aussi quelque chose, à cette époque de négation où nous sommes.

En effet, avec un peu de patience, on pourrait décomposer tous les événemens possibles et les reduire, du moins leurs élémens, à un nombre fixe. — Ainsi que les quatre-vingt-dix numéros de la loterie qui forment par leurs combinaisons variées une multitude de ternes et de quaternes; de même les chances humainement possibles, de quelque manière qu'elles fussent accouplées, combinées, multipliées, produiraient un grand nombre de chances diverses qu'il serait néanmoins presque facile de calculer; — de même que les innombrables et fantastiques rosaces du kaléidoscope sont produites par un certain nombre de morceaux de verre toujours le même, toujours les mêmes.

Or, ces élémens, qu'ils soient combinés par le hasard ou par l'imagination du poète, sont toujours les mêmes; et quelque bizarres modifications que le plus bizarre esprit puisse imposer aux événemens, le hasard,

les désirs, les craintes et les folies humaines formeront des combinaisons plus bizarres encore! Il est donc impossible que dans toutes ces modifications ou ressassemens des mêmes événemens, il n'arrive pas quelquefois que les événemens arrangés à plaisir dans le conte ne se trouvent quelquefois réalisés dans l'histoire.

Nous irons plus loin : pour ce qui est de la vérité, l'avantage, nous le pensons, ne tardera pas à rester au conte sur l'histoire. Nous avons admis que le conte et l'histoire ne peuvent disposer que des mêmes élémens, que l'histoire est un kaléidoscope qui n'est remué que par hasard; le conte, un kaléïdoscope que l'on remue à dessein : donc, quelles que soient les combinaisons des petits morceaux de verre de l'un et de l'autre kaléidoscope, — elles sont aussi vraies les unes que les autres. Mais il y a là des conséquences nécessaires; si vous faites vingt rosaces, la vingtième est la conséquence de la première, c'est-à-dire que, si la première se fût trouvée par hasard composée autrement qu'elle ne l'a été, cette modification eût imposé une modification à la seconde, la seconde à la troisième, la dix-neuvième à la vingtième.

Dans le conte, les événemens sortent les uns des autres, sans que personne pense avoir intérêt à en altérer les effets ou les causes; — dans l'histoire, au contraire, chacun retranche, ajoute, modifie, altère; — un représentant de la nation pour faire passer une loi, un autre pour la repousser; l'historien pour arrondir son système, un poète pour l'euphonie, — si l'on s'occupe encore de l'euphonie, — un dramaturge pour son bon plaisir, ou accessoirement et accidentellement pour le bon plaisir du public; chaque jour aux événemens on attribue d'autres causes, aux personnages d'autres pensées, d'autres paroles, d'autres actions; souvent même d'autres époques; de telle sorte que non-seulement l'histoire n'est plus vraie, mais aussi qu'elle est impossible, parce que tel effet ne peut exister sans telle cause, telle cause produit nécessairement tel effet.

Tandis que personne, que nous sachions — jusqu'ici, — personne ne s'est avisé, personne ne s'avisera de changer un événement, une pensée, une ligne, une phrase, un mot, une lettre, une virgule au conte de *Peau d'âne*.

Personne n'a osé discuter le mérite du prince qui meurt positivement d'amour pour une femme inconnue dont l'anneau a failli l'étrangler; personne n'a révoqué en doute la singulière blancheur des petites mains de Peau d'Ane, ni sa taille svelte, ni sa douce voix.

Mais qu'une reine de France aujourd'hui s'avise de se parer, — même *aux bons jours,* — d'une robe de la couleur du soleil, si surchargée de diamans et de pierreries qu'il ferait jour dans sa chambre à minuit; je défie qu'une telle chose arrive à la postérité sans être escortée d'anathèmes contre une telle prodigalité; — quoique, à notre avis, en terre salique, nous ne voyions pas à quoi peut servir à une femme d'être reine, si elle n'a pas le droit de porter de plus belles robes qu'aucune de ses sujettes.

Conséquemment, dès que ceux qui écrivent l'histoire blâment ou louent ceux qui la vivent ou la font, il doit arriver nécessairement que ceux-ci cachent ou nient leurs actions, — de telle sorte que l'histoire, mêlée de faits et d'inventions, forme une suite de combinaisons qui ne peuvent en aucun cas sortir les unes des autres; que l'histoire telle qu'elle est écrite n'a pu et ne peut être réalisée, tandis que le conte a dû l'être cent fois et peut l'être à chaque instant.

Il y avait une fois un pêcheur à Etretta, — à Etretta dont les côtes pittoresques ont inspiré de jolis souvenirs à plusieurs de nos peintres, et de touchantes mélodies à notre ami Léon Gatayes; il y avait dans le même lieu une jeune fille aux grands yeux bleus, aux cheveux d'un blond cendré, au teint un peu doré par le soleil, aux lèvres vermeilles.....

Pour finir le portrait, nous voudrions bien dire — ainsi qu'il est d'usage dans tous les portraits de femme — aux *dents blanches, petites et rangées comme des perles*, mais nous ne pouvons en conscience l'assurer, car, parmi les habitans de ces côtes, ceux que nous connaissons ne portent que peu ou point de dents; néanmoins ceux qui nous ont narré l'histoire, nous ont dit Jeannette si jolie que nous ne pouvons guère lui refuser aucune perfection; aussi, pour vous mettre bien en situation, pour bien comprendre ce que fit Pierre, figurez-vous la femme la plus belle possible pour Pierre; pour cela il n'est besoin que de songer à la femme que vous aimez, que vous avez aimée — ou à celle que vous aimerez.

Non, dit Pierre, je ne serai pas soldat, je ne veux pas être soldat. Alors, — sous l'empire — c'était déjà une audace que de dire : je ne serai pas soldat, et cette audace les plus mutins avaient coutume de s'en contenter.

Je ne serai pas soldat, dit Pierre, je ne veux pas être soldat, — je ne veux mettre ni leurs cols en baleine, ni leurs habits étroits, — je veux rester sur mon bateau, et continuer à porter sur l'épaule mes filets au lieu d'un fusil dont je n'ai que faire.

**

Je ne serai pas soldat, car pendant ce temps-là un autre épouserait Jeannette, — et puis un boulet m'emporterait un bras ou une jambe; et me donnât-on de ruban écarlate de quoi faire des nœuds à dix bonnets pour Jeannette, j'aime mieux mes bras et mes jambes,—et Jeannette aussi.

Je ne veux pas être soldat, j'aimerais mieux me jeter à la mer du haut de nos falaises.

A cette époque on n'avait pas encore cédé au vœu de la nation en substituant à l'odieuse conscription — le recrutement qui est exactement la même chose; — la conscription donc saisit le pauvre Pierre.

Et comme les autres, au bruit du tambour de rappel, il sortit de sa maison.

Après avoir baisé en pleurant ses meubles qu'il ne devait plus revoir et qui devaient appartenir à Jeannette, et la chaise sur laquelle, un soir, elle s'était assise.

Il n'emporta que des vivres plein un sac bien bourré, — et aussi une boucle des cheveux de Jeannette.

Comme les autres, au bruit du tambour, Pierre sortit de sa maison; mais ce que ne firent pas les autres, au lieu d'aller sur la place, — il gravit les falaises, — et s'aidant des pieds et des mains, il parvint à un endroit où peuvent seuls parvenir les aigles, — et un homme qui veut cacher sa liberté.

O liberté, fille du ciel — si mal comprise aujourd'hui! — toi dont on a voulu faire une bacchante ivre, échevelée et chantant des chansons obscènes, — tu as détourné tes lèvres de la coupe impure, et arrangeant modestement les plis de ta longue robe blanche, — tu as déployé tes ailes et tu es remontée au ciel, en faisant entendre de mélodieux accens — dont pas une note n'est entrée dans aucun des chants dits patriotiques; ô liberté, fille du ciel, salut.

Là, Pierre fut caché trois jours, — la nuit, il allait voir Jeannette, et il rapportait des provisions qu'il entassait au fond de son aire; une nuit, il fut suivi, et on découvrit sa retraite, — on voulut le saisir, probablement on n'aurait pu gravir jusqu'à lui, — mais le premier qui tenta l'escalade reçut dans la poitrine une pierre qui le fit rouler sur les pointes de rocher jusqu'à la mer où il acheva de périr.

On demanda des ordres, — c'était un exemple qu'on ne pouvait laisser impuni. Pour *l'Empereur*, le préfet dit : Pierre sera soldat, — pour lui-même et pour Jeannette, Pierre dit : Je ne serai pas soldat.

Les soldats qui tentèrent de gravir la falaise — furent renversés par les pierres et broyés sur les galets; — on résolut de le prendre par la famine, — on garda toutes les issues, alors Pierre ne put plus descendre pour chercher des vivres ni pour voir Jeannette.

Mais Jeannette se glissait dans l'ombre, et, ôtant ses souliers et ses bas pour ne pas glisser, elle montait jusqu'auprès de Pierre. — Ses pieds, si blancs au bas de la falaise, étaient tout sanglans en haut, et Pierre étanchait le sang en les baisant. — Un jour on se défia de Jeannette, et on l'empêcha d'approcher.

Sur de nouveaux ordres du préfet, on tira des coups de fusil, mais les balles rebondissaient sur le roc ou s'amortissaient dans la terre grasse.

On en revint aux projets de famine, et Pierre fut trois jours sans manger.

Il essaya de manger quelques touffes d'herbes, — mais il devint si faible et si découragé qu'il voulait se jeter du haut de la falaise en bas.

Le quatrième jour, il trouva dans sa caverne un pain qu'il y avait caché, et qu'il avait oublié; il le mangea avec avidité : Allons, dit-il, me voilà fort; demain j'aurai perdu cette force, et le ciel ne m'enverra sans doute pas un secours aussi inespéré.

Le ciel soit, Pierre, — puisque vous êtes assez heureux pour croire que le ciel veut bien se mêler de nos petites affaires.

Il attendit la nuit, se déchira le bras avec son couteau, teignit sa chemise de sang, et, mettant dedans ses gros souliers pour qu'elle ne fût pas emporté par le vent, il la jeta sur la grève au pied de la falaise, — puis il descendit en rampant.

Toutes les issues étaient gardées, il se traîna sur les mains et sur les genoux jusqu'à un soldat qui s'était endormi, — et de quatre coups de couteau l'empêcha de se réveiller. Puis il chargea ses vêtemens de galets et le jeta à la mer.

Il alla voir Jeannette, — se munit de vivres, — et s'enfuit dans une autre retraite. — Le lendemain la mer vint prendre sur le galet et emporter les souliers et la chemise sanglante; — on les repêcha. On crut que Pierre s'était précipité ou qu'il était tombé en voulant s'échapper. On parvint à monter à sa retraite, que l'on trouva déserte. Au bout de neuf jours, le soldat que Pierre avait tué fut déclaré déserteur, et l'on ne pensa plus à Pierre, dont on n'entendit plus parler pendant trois ans.

Cependant Jeannette avait vingt ans, et quelques offres qu'on lui fit, elle refusait obstinément de se marier. — On pensait que c'était le sou-

venir de Pierre qui la retenait; mais cependant, comme on ne la voyait ni triste ni chagrine, on ne savait comment expliquer le célibat auquel elle semblait se condamner.

Tout passe, l'empire passa. — Pierre revint, il avait vécu trois ans dans les roches, — où Jeannette, sa seule confidente, lui avait porté des vivres. — Il retrouva son bateau et ses filets, dont elle avait eu soin.

. . . . . .

— Et puis?

— C'est tout.

— Ah!

— Que voudriez-vous de plus?

— Rien. Mais il est étonnant que cela finisse ainsi.

— Mettez, si vous voulez, qu'ils vécurent long-temps et eurent beaucoup d'enfans.

— Ce n'est pas cela; Pierre est un garçon de cœur et de résolution qui aurait pu devenir quelque chose.

— Quoi?

— Je ne sais. — Mais enfin ce qu'on entend par quelque chose.

— Mais que pouvait-il être mieux que l'amant ou l'époux d'une femme qu'il aimait, gagnant bien sa vie avec ses filets, et de plus la gagnant au grand air et au soleil. — Il vous faut la fin de l'histoire de Pierre. — Mais avant nous voulons vous ôter un préjugé. Il faut que vous sachiez que toutes les histoires ne finissent pas, que peu finissent; que le drame, dans la nature, n'a souvent qu'un ou deux actes, — une exposition, point de péripétie ni de dénoûment; ou plutôt, comme le prouve spirituellement Léon Gozlan, il n'y a pas de drame dans la nature; les incidens le plus souvent passent près l'un de l'autre sans se croiser; les élémens d'un coup de théâtre se manquent de dix minutes, et le coup de théâtre est manqué.

L'histoire de Pierre, par exemple, est la plus incomplète que vous puissiez imaginer. Pour vous, pour vos croyances; pour nous, qui ne croyons guère aux hommes conséquens, et qui n'aimons pas du tout ceux qui ont la prétention de l'être, cette fin nous plaît, elle montre bien l'homme tel qu'il est.

Plus tard, dans les soirées d'hiver, — quand les gros temps empêchaient les barques de quitter la rive; près de l'âtre, devant ces feux confortables que nulle part on ne fait si bien que dans la Normandie; — car

encore dans les campagnes on voit que les cheminées ont été faites pour se chauffer; dans les villes, il est évident qu'elles ne doivent servir qu'à supporter une pendule, deux flambeaux sous verre, et deux vases de fleurs de batiste; devant un grand feu, Pierre racontait quelquefois son histoire; la triste vie qu'il avait menée pendant plus de trois ans, et le courage que lui avait donné son amour; et Jeannette, pendant son récit, le regardait avec amour, et passait sa main sur ses yeux.

Mais un jour il se trouva devant l'âtre des hommes fiers des dangers qu'ils avaient courus malgré eux, et pour lesquels ils étaient partis en pleurant. — Chacun d'eux regardait comme sienne la gloire de l'empire, et croyait avoir gagné la bataille où il avait eu peur.

Ils firent des récits de combats entremêlés d'un certain nombre de mots sonores et insignifians.

Par suite de quoi on prouva à Pierre qu'il avait été lâche de combattre seul contre les soldats, contre la faim, contre la soif, contre le désespoir, pour conserver sa liberté, au lieu d'être allé en masse tirer au hasard des coups de fusil sans savoir pourquoi.

Pierre alors fut honteux de son énergie. Jeannette elle-même ne fut plus fière de son mari, — elle se surprenait souvent à désirer qu'il *eût fait comme les autres*, qu'il *eût servi*. Elle commença à préférer les récits de batailles aux récits de Pierre. — Un *ancien militaire* lui conta fleurette, et elle l'écouta. Pierre n'osa rien dire, car on lui avait persuadé qu'il avait été et qu'il était lâche; seulement un soir il assomma l'amant de sa femme, puis comme autrefois il sortit de sa maison pour retourner sur sa falaise, et le lendemain, on trouva sur le galet — non plus sa chemise et ses souliers, mais son corps déchiré.

ALPHONSE KARR.

CHRONIQUE DE PARIS.

Il en sera peu à peu de la révolution de 1830 comme de celle de l'Almanach officiel. La branche aînée des Bourbons renversée, cet Almanach était devenu l'Almanach national, puis l'Almanach national-royal, puis l'Almanach royal-national! Le voici maintenant redevenu l'Almanach royal comme devant.

Ainsi des journées de juillet! Les journées de juillet ne sont déjà plus les glorieuses journées, ni les grandes journées, pas même les mémorables! Ce sont les journées de juillet tout court.

Il y en avait au moins trois encore l'année dernière! Nous en avons eu deux seulement cette année. Le 27 juillet a été rayé; le 27 juillet ne compte plus!

Les fêtes commémoratives ont été en conséquence singulièrement amoindries et réduites. C'était la chambre, il est vrai, qui avait lésiné sur la dépense. Sur l'examen de leur emploi, elle avait retranché de son allocation la moitié des sommes qu'elle avait votées pour les rejouissances de 1833. En 1834, lui en a-t-on mieux donné pour son argent? Je ne sais.

Ce ne sont pas toujours les curieux qui ont perdu le plus à ces économies. Ce sont bien les introuvables sous-traitans, qui s'étaient si largement abreuvés l'an dernier au pot-de-vin du navire de juillet!

D'ailleurs, si les Parisiens n'ont pas été amusés cette fois avec le grand joujou à trois ponts, les plaisirs accoutumés ne leur ont pas manqué.

Le 28 juillet d'abord, il y a eu revue de la garde nationale, services funèbres en l'honneur des morts, et balayage général. M. Gisquet avait insisté surtout, dans son programme, sur ce balayage. Que l'on n'accuse donc plus le patriotisme de la préfecture de police. La préfecture de police

a fêté les anniversaires selon sa compétence! Elle a nettoyé Paris radicalement le 28 juillet; le 28 juillet, elle a fait son balayage général!

Les divertissemens de la journée du 29 ont été plus variés et plus nombreux.

Le soleil d'abord avait voulu donner aussi sa fête. C'était bien le soleil de 1830, ce lourd soleil qui chauffait les grandes dalles des ponts et des quais! Mais s'il se riait de tous ces honnêtes bourgeois endimanchés, de toute cette garde nationale en grande tenue, qui s'ébahissoient au spectacle des joutes sur l'eau, des danses aux Champs-Élysées et des mâts de cocagne, il avait bien reconnu çà et là sa grande populace, sa sainte canaille de juillet.

Oui, pour qui l'a voulu regarder, le peuple de juillet s'est montré encore la semaine dernière; mais c'était aux spectacles *gratis* qu'il fallait l'aller chercher : c'était à l'Opéra surtout!

Oh! si, comme moi, avant l'ouverture des portes, vous vous fussiez tapis en un coin de cette vaste salle, vous eussiez joui d'un rare et saisissant spectacle! Vous avez déjà vu sans doute jouer les eaux de Versailles ou de Saint-Cloud?—Les fontaines sont vides, les escaliers de marbre sont à sec; il règne un profond silence. On attend. Tout d'un coup les eaux bondissent avec fureur, elles couvrent les degrés des cascades de leurs larges nappes, et se précipitent bouillonnantes dans les bassins qu'elles remplissent en un moment.

A l'Opéra, ce fut de même; dès que les écluses se furent ouvertes devant le peuple qui grondait derrière elles, comme il se rua dans cette salle et l'envahit tumultueusement tout d'abord! Quel mugissement avait annoncé aussi son approche! et quand il vint, quel irrésistible torrent! Les premiers flots parurent aux premières loges; de là, passant les uns sur les autres, ils débordèrent sur l'amphitheâtre, puis sur le parterre, puis sur l'orchestre; puis ils montèrent aux galeries, aux balcons, aux loges des quatre étages, au paradis. En moins d'une seconde, tout avait été submergé.

Quel pesant cauchemar c'eût été que cet Opéra bourbeux, sombre et fétide, pour vous, qui ne connaissez que votre Opéra éblouissant et embaumé, tout émaillé de merveilleux en gants blancs, tout paré de guirlandes de femmes blanches, décolletées! A peine quelques bonnets honteux, quelques chapeaux timides, introduits par fraude aux avant-scènes, s'y blotissaient tout tremblans, bien que protégés par les baïonnettes de la garde municipale et l'épée des sergens de ville. Partout ailleurs, jusqu'au plafond, qu'ils semblaient soutenir de leurs épaules, comme des milliers de cariatides, ce n'étaient que ces héroïques gamins mis au ban par LE CONSTITUTIONNEL; ce n'étaient qu'ouvriers en veste ou les manches retroussées, et quelques-uns

étrangement décolletés aussi ; car ils avaient, sans façon, retiré ce qui restait des lambeaux de leurs chemises, afin d'être plus à l'aise.

Ce n'était pas cette fois des combattans de juillet pour rire qui occupaient la loge de M. Thiers, le ministre de l'intérieur.

C'étaient de rudes diplomates que ceux qui se tenaient à califourchon sur le velours de celles de M. de Flahaut, de l'ambassadeur d'Angleterre et du ministre plénipotentiaire du roi des Belges.

Et la loge royale, le peuple s'y était venu placer à son tour! Pauvre peuple souverain de nom! C'était bien le moins qu'il trônat aussi là quelques heures, lui qui avait si bonnement prêté sa main pour tirer au profit des autres sa souveraineté du feu.

En somme, cette cinquantième représentation de GUSTAVE a été autrement curieuse et pittoresque qu'aucune des quarante-neuf qui l'avaient précédée.

Entre le premier et le second acte, le public a demandé LA MARSEILLAISE d'une façon qui n'admettait pas de refus. Aussi l'orchestre ne s'est-il pas laissé prier long-temps. Mais à quoi bon l'orchestre? qui est-ce qui entendait l'orchestre? Plus de cinq mille voix rauques et violentes avaient entonné à la fois la grande chanson révolutionnaire, et noyaient dans leur tonnerre tout l'accompagnement. On s'était donné l'an dernier beaucoup de mal pour faire au fond d'un bassin des Tuileries un charivari de cinq cents musiciens. Certes, en fait de vacarme, celui qu'avaient improvisé ces cinq mille chanteurs valait mieux. Le chœur des démons de ROBERT-LE-DIABLE n'eût été auprès qu'un chœur de *soprani*. Je ne dis point, par exemple, que si les huit couplets de l'hymne national eussent été tous chantés et de cette sorte, la salle ne se fût pas écroulée au dernier.

Le spectacle s'est terminé dignement par l'acte du bal masqué. Vraiment je défie que l'on me trouve un contraste plus cru, plus abrupte, plus profondément tranché que celui qu'offraient alors la scène et la salle. Sur la scène, c'était le bal tout flamboyant de bougies, tout ruisselant d'or, de fleurs, de diamans, tout diapré de femmes étincelantes et de costumes merveilleux ; sur la scène, c'étaient toutes les folles magnificences, toutes les joies effrénées du luxe. Dans la salle, c'était le peuple épuisé de travail et de besoins, le peuple les bras croisés, triste et stupéfait, et croyant rêver à reporter les yeux de cette fête fantastique sur les haillons de sa misère. Oh! la question fatale qui tient le pied sur le siècle était bien là résumée en un frappant symbole. La richesse et la pauvreté étaient bien là en présence se regardant de tout près dans les yeux, face à face. C'était une périlleuse entrevue! Jamais le regard du peuple n'avait pénétré peut-être si avant au milieu des somptuosités désordonnées de l'opulence. Qu'arriverait-il donc s'il lui prenait fantaisie de s'y ruer comme il avait fait dans cette salle?

— Après les feux d'artifice et le concert *gratis*, que l'orage a fait payer si cher au dilettantisme des quatre cent mille intrépides Parisiens qui, n'y ayant noyé que leurs toilettes, ont eu la chance de s'en échapper à la nage; l'ascension en ballon de M. Dupuis-Delcourt n'eût été pour eux qu'un assez fade plaisir, si ce savant aéronaute n'avait bien voulu nous fournir une relation détaillée de son voyage *à travers les champs de l'atmosphère.*

Sauf le célèbre voyage de Nicodème dans la lune, je ne sais rien de plus digne d'intérêt que le voyage de M. Dupuis-Delcourt à travers les champs de l'atmosphère.

M. Dupuis-Delcourt raconte d'abord qu'il est parti seul, « seul pas absolument, ajoute-t-il, j'avais près de moi un jeune chien. »

Cet audacieux aéronaute a eu plus de bonheur qu'aucun de nous; il a joui de toute la fête à la fois; il a vu tout à la fois et la joute sur l'eau, et les mâts de cocagne, et les représentations des théâtres de la barrière du Trône et des Champs-Élysées, et l'orage sous ses pieds, tandis que nous l'avions sur nos têtes. Seul, s'écrie-t-il avec orgueil, je pus considérer l'ensemble d'un tel spectacle. Le jeune chien apparemment ne se souciait guère d'y regarder.

M. Dupuis-Delcourt a rencontré ensuite le grand ballon de M. de Lennox, et lui a souhaité bon voyage, puis il s'est croisé avec l'orage qui descendait à marche forcée sur Paris. C'eût été charitable à M. Dupuis Delcourt de nous jeter quelque billet qui nous eût avertis à temps de l'approche de ce déluge. Mais tout à ses poétiques contemplations, il ne songeait à Paris que pour observer que la capitale et ses environs étaient les seuls points éclairés dans la nature.

Sa descente s'effectua le plus galamment du monde sur le bord de la Seine, au milieu des bons habitans d'Anières, qui en témoignèrent beaucoup moins de frayeur que ceux de Gonesse, lesquels prirent jadis pour la lune en personne le célèbre ballon qui leur fit visite. M. Dupuis-Delcourt, loin de là, fut mené en triomphe dans sa nacelle, sur la place principale d'Anières. Il lui fallut, dit-il, raconter les circonstances de son voyage; il lui fallut sacrifier entièrement les fleurs et les nombreux drapeaux qui entouraient l'aérostat. Les femmes mirent les fleurs dans leurs cheveux, les hommes se firent avec les drapeaux des écharpes tricolores. Et il n'y en eut pas encore pour tout le monde. Peu s'en fallut qu'on ne se partageât l'aéronaute lui-même et son ballon, tant l'enthousiasme était grand à Anières.

M. Dupuis-Delcourt termine cette précieuse relation en donnant rendez-vous dans l'atmosphère à M. Duperron, autre aéronaute de ses amis.

—Le mariage solennel des rosières politiques dotées par le budget des fêtes n'a pas été l'une des moins joyeuses réjouissances inventées par le corps municipal pour célébrer leur anniversaire. Je ne sais si ces unions, formées entre les fils des combattans de juillet et les filles des combattans de juin et d'avril, *et vice versâ*, seront effectivement, comme l'a dit ingénieusement l'estimable M. Lefort, maire du premier arrondissement, les colonnes sur lesquelles reposera désormais notre ordre social; mais je doute fort qu'elles supportent long-temps la paix des ménages bâtis sur elles.

On a généralement regretté que M. Thiers, qui a honoré de sa signature les contrats de ces mariages, n'ait point réservé le sien pour le faire figurer en tête de leur liste. Le *jeune* ministre eût en effet rempli mieux qu'aucun des époux toutes les conditions du programme, ayant été à la fois sinon combattant, au moins révolutionnaire de juillet et contre-révolutionnaire d'avril.

On a su au contraire à M. le général Sébastiani, notre ambassadeur à Naples, un gré infini d'avoir si long-temps différé la célébration de son mariage avec Mme Dawidof, uniquement afin de le produire au grand jour en la compagnie des unions populaires de nos douze arrondissemens. M. le général Sébastiani a tenu à devoir cette patience à titre d'invalide de juillet. Il n'est personne qui n'apprécie cette nouvelle preuve de son patriotisme.

—La session de 1835 s'est ouverte le 31 juillet avec l'accompagnement voulu de toutes les cérémonies accoutumées.

Au milieu des préparatifs insignifians qui avaient été disposés en vue de la séance royale, on a distingué toutefois le soin qu'avait pris le gouvernement de faire cacher et enfermer hermétiquement dans des boîtes de planches tous les grands hommes du pont qui mène à la chambre des députés. C'était là une attention fine et délicate. On épargnait ainsi tout embarras pénible, toute comparaison désobligeante aux honorables membres qui devaient traverser le pont pour se rendre à la séance.

Quant aux détails intérieurs de la séance elle-même, côtoyant de trop près, peut-être, le terrain politique, ils sont peu de notre compétence. D'ailleurs les journaux quotidiens en ont déjà entretenu abondamment et minutieusement leurs lecteurs. Ils nous ont donné le superbe discours du roi en faveur du peuple français, avec tous les commentaires et toutes les illustrations désirables. Nous avons su par eux que MM. de Lamartine, Hennequin, et les autres députés légitimistes n'avaient point voulu venir à la chambre de peur d'y prêter le serment, et que M. de Cormenin avait voulu y venir pour ne le point prêter.

Une feuille grave, avec une sagacité toute naïve, a remarqué parmi les

députés beaucoup de visages nouveaux et un certain nombre d'entre eux, plus jeunes et plus agréables qu'on n'a coutume d'en rencontrer *en ce lieu*. La portion féminine des spectateurs, ajoute cette feuille, paraissait frappée de cette amélioration. Mais, observe-t-elle avec profondeur, si les chuchottemens des dames annonçaient qu'elles comptaient sur la sécurité des intérêts politiques confiés à de plus jeunes têtes, la distraction de ces messieurs qui lorgnaient activement les tribunes, pouvait faire craindre le contraire.

Certes, voici la chambre présentée sous un point de vue d'élégance et de galanterie qu'elle s'était singulièrement gardée d'offrir jusqu'ici. Il ne se serait donc opéré rien de moins qu'une sorte d'importation du personnel des balcons de l'Opéra sur les bancs du corps législatif. Si le fait était réel, nous serions presque de l'avis des chuchottemens de ces dames. Le pays n'avait guère gagné à toutes ces chambres qui ne lorgnaient que le budget. Sans doute il aurait meilleur profit de celle qui se contenterait de lorgner les tribunes.

— Une petite histoire fantastique à propos du Café de Paris, insérée dans notre dernière chronique, et où il était dit que le restaurant de Silves serait incessamment restauré où est la librairie de M. Bohaire, a été prise au sérieux par ce dernier, et il nous somme de déclarer au public qu'il continuera de détailler, comme par le passé, au coin de la rue Laffitte, ses romans, ses contes, ses mémoires de toute couleur, enfin toutes les autres denrées littéraires qui concernent son état.

Nous faisons de grand cœur cette déclaration, à laquelle tient si fort M. Bohaire. Qu'il fournisse donc, si bon lui semble, toutes ses années de bail; qu'il voie redoubler chez lui la consommation de ses comestibles poétiques! Nous le lui souhaitons sincèrement. Mais en ce qui nous touche, avouons franchement aussi que, cuisine pour cuisine, nous n'aurions trouvé nul inconvénient à ce que la librairie de M. Bohaire, toute succulente et bien pourvue qu'elle puisse être, se transformât en un confortable restaurant. L. L.

M. PRADIER ET M. THIERS.

Nous espérons pouvoir donner prochainement à nos lecteurs le travail que nous avons promis sur la manière dont M. le ministre de l'intérieur emploie les fonds qui lui ont été alloués pour les monumens et les édifices de Paris. Nous possédons sur ce sujet des détails infiniment curieux, et nous avons bien des révélations à faire. Il va sans dire que nous ne parlerons que pièces en main. Nous croyons en attendant devoir tenir le public au courant de ce qui concerne le couronnement de l'Arc de l'Étoile. Un comité dont faisaient partie deux artistes du premier ordre, M. Ingres et M. Charlet, a été consulté par M. le ministre de l'intérieur sur les divers projets présentés par les sculpteurs que nous avons nommés dans notre précédent article. Le comité, ainsi qu'on devait s'y attendre, a désigné nettement M. Pradier comme seul capable d'une si grande œuvre. Le comité en cela n'a été que l'écho de la voix de tous; M. Ingres et M. Charlet en particulier ont, dit-on, vivement insisté pour que le grand travail revînt à l'excellent statuaire. Ces deux beaux talens doivent sympathiser en effet avec M. Pradier. M. Ingres par le goût du contour sévère, M. Charlet par l'amour de la ligne vivante et naturelle. M. Pradier est donc recommandé à la fois par son nom, par ses pairs et par l'unanimité de l'opinion publique. Nous ne doutons pas que M. le ministre de l'intérieur ne sente à quel point sa responsabilité serait engagée s'il en choisissait un autre. On nous a bien parlé d'une intrigue obscure dont le succès serait honteux, mais nous refusons d'y croire. Si une pareille intrigue réussissait, nous ne voudrions pas lui infliger d'autre châtiment que le grand jour; nous publierions tout, mais encore une fois nous n'y croyons pas. Que M. Thiers y songe, ses propres conseillers choisis par lui le lui ont dit comme nous, il y a là un monument immense et un artiste éminent qui attendent. L'artiste et le monument sont faits l'un pour l'autre. Nous attendons aussi; nous, prêts à l'éloge ou au blâme. Le blâme serait sévère. ***.

LULLI.

PREMIÈRE PARTIE.

En 1660, lorsque Louis XIV épousa l'infante d'Espagne, les fous de cour n'étaient plus à la mode, le règne des Triboulet, de joyeuse mémoire, était depuis long-temps passé; la marotte, l'épée de bois, le bonnet pointu, les grelots, tombaient en quenouille. Une femme tenait alors le sceptre de la folie, elle parut à la cour de Saint-Germain, vêtue en homme, portant une bonne lame au côté, figurant parmi les seigneurs que don Juan d'Autriche amenait d'Espagne à sa suite. Cette chevalière eut un succès prodigieux, et faillit rétablir en France l'empire de la marotte. Elle réjouit d'abord par ses extravagances; mais les vérités un peu dures qu'elle jetait à la face des courtisans, des princes même, ruinèrent bientôt son crédit. On voulait la garder à Saint-Germain; don Juan tenait singulièrement à sa folle, d'une laideur affreuse; il ne voulut point la céder; et quand il partit, on avait cessé de faire des démarches pour obtenir cette faveur. Les fous en titre disparaissaient, le manoir royal en était privé depuis un demi-siècle, mais on avait encore des nains difformes, des mores, des chiens, des cochons, des chats, des singes favoris, dont la présence et la gentillesse répandaient une certaine gaieté dans les salons fort tristes d'Anne d'Autriche. Les amours du jeune roi, les fêtes offertes aux objets de ses premières passions, les jeux inven-

tés par Mazarin pour amuser son pupille, étaient des éclairs de plaisir qui brillaient un instant; l'étiquette reprenait bientôt son empire, et l'on s'ennuyait de plus belle. Chaque grande dame avait sa bête ou ses animaux qu'elle affectionnait; ce goût dura longtemps encore, témoin cette duchesse qui admettait dans sa couche un marcassin, et qui dormit avec deux marcassins, quand on lui eut fait remarquer l'inconvenance d'un semblable camarade de lit; témoin les six chiens de Mme de Montespan, dont la pitance quotidienne en biscuits et gimblettes est curieusement portée, enregistrée dans l'*État de la France;* les têtes de lapin humblement offertes aux chats de Mlle Choin, l'effroyable more de la Dauphine; les nains drôlatiques du roi d'Espagne, dont parle Mme de Villars dans ses Lettres.

Mlle de Montpensier voulut se mettre à la mode; les Lapons, les valets de la famille d'Arlequin, les Turcs, abondaient à la cour; elle n'avait pas un goût bien décidé pour les quadrupèdes; l'Italie eut la préférence quand elle s'occupa du choix de son groom, de son tigre, si vous l'aimez mieux : ces mots de notre époque désignent parfaitement ce que l'on appelait alors porte-queue. Le chevalier de Guise allait à Rome y remplir je ne sais quelle mission diplomatique; il vint prendre congé de Mademoiselle, qui le pria de lui amener un petit Italien, s'il en rencontrait un joli. Cette singulière recommandation fut faite en ces termes. Le chevalier part, voyage en poste et ne manque pas d'examiner avec soin tous les petits *lazzaroni* qu'il voyait sur sa route, et ceux qui venaient à chaque relai présider à l'échange des chevaux. Il paraît qu'il fit bien du chemin avant d'en trouver un qui fût assez joli pour remplir les conditions de son mandat. Les petits drôles étaient mal bâtis, d'une figure peu avenante, et le chevalier poursuivait toujours son voyage; le pays était assez étendu pour qu'il ne désespérât point encore.

Près d'arriver à Florence, il voit un moulin d'un aspect assez pittoresque, et sur un banc de pierre qui tenait au rustique édifice, un enfant déguenillé, les pieds nus, mal peigné, raclant à tour de bras une méchante guitare. Le virtuose campagnard jouait-il une

gigue de Carissimi, une sarabande de Stradella, un madrigal de Luca Marenzio? C'est ce que je ne vous dirai point, l'histoire se tait là-dessus; il est prudent d'imiter son silence. Peut-être l'enfant improvisait-il comme les muletiers espagnols; les meuniers d'Italie doivent être aussi bien organisés que les *arrieros* de la Manche et de l'Estramadure. « — Voilà mon homme, ou plutôt » mon enfant! s'écria le chevalier de Guise du fond de sa voi- » ture. » Il fait arrêter les chevaux, descend, s'approche du petit musicien et lui propose de l'emmener à Paris, où il prendra soin de son avenir, peut-être de sa fortune. L'enfant refuse, Paris était pour lui un pays inconnu. « — Aimerais-tu mieux venir à » Rome? — A Rome! sur-le-champ, partons, je suis à vous; » permettez-moi seulement de dire que ce soir je ne coucherai » pas au moulin. — Tu laisses ta guitare? — Elle n'est point à moi! » le père cordelier me l'a prêtée. — Tu ne prends pas tes sou- » liers? — Je n'en ai jamais eu; c'est bon pour des seigneurs. » Le chevalier fut séduit par la vivacité des reparties de l'enfant. Son œil brillant, sa physionomie, annonçaient de l'esprit; l'avenir que lui promettait sa patrie n'était pas bien séduisant; un seigneur allait le lancer à Rome sur le chemin de la fortune. Jean-Baptiste prit aisément son parti. Le voilà dans la chaise; fouette cocher! et bientôt il n'entend plus le rhythme réglé, le tic-tac du moulin et la basse continue du torrent qui fuit écumant sous la roue.

« — Tu es donc meunier et musicien? — Ni l'un ni l'autre, » monseigneur, je garde les cochons, et, dans mes instans de » loisir, le père cordelier m'apprend à jouer de la guitare. Il dit » que j'aurai de la main, et qu'un jour je pourrai gagner ma vie » en étant ménétrier, ce qui vaut beaucoup mieux que mener » paître les moutons de l'Enfant-Prodigue. — Tu gardes les co- » chons? C'est à merveille! un cordelier t'endoctrine, c'est char- » mant, c'est admirable! Sixte V, le fameux pape Sixte V, a » commencé par-là, tu lui ressembles déjà sous ce double rap- » port. Je serais bien trompé si tu n'avais pas un peu de son es- » prit. Je ne suis point astrologue ni sorcier, mais ton horoscope » s'annonce bien, et je suis charmé de t'avoir rencontré. »

Jean-Baptiste s'accoutuma sans peine à son nouveau genre de vie. Le chevalier de Guise l'habilla, le chaussa, l'établit dans son office, et l'enfant consentit à quitter Rome pour venir à Paris avec un protecteur qui l'avait gratifié libéralement d'une guitare et d'un violon. Il est à présumer que le chevalier lui donna un maître de musique pendant son séjour à Rome, afin d'assurer le succès de son pupille, et de se rendre plus digne des remerciemens de Mademoiselle. Espérance vaine et trompeuse! Le chevalier présente Jean-Baptiste à Mademoiselle et lui vante la conquête qu'il a faite sur l'Italie. « — C'est fort bien! dit la princesse en exami-
» nant le jeune virtuose des pieds à la tête; il a douze ans, il est
» petit, il est Italien, mais il n'est pas joli. N'importe, je le
» garde, et vous en remercie. » Le noble conducteur voulut faire l'exhibition des talens de son protégé; la guitare était prête, le violon accordé, Mademoiselle tourna les talons, répétant *sotto voce:* « Il n'est pas joli! »

Jean-Baptiste consterné, voyant tous ses rêves de bonheur s'évanouir, descendit lentement à la cuisine, où le chef l'attendait, et lui donna les fonctions de sous-marmiton. Le voilà gâte-sauces, candidat marmiton, mis à la gamme, aux premiers principes du doigté de la cuiller à pot. Comment notre virtuose sortira-t-il de cet abîme, où le dédain, les caprices d'une princesse viennent de le plonger, de cette prison souterraine où sa mauvaise fortune le retient? Lulli ne pouvait se plaindre, sa voix n'aurait eu pour auditeurs que des compagnons prêts à se moquer de ses lamentations. Il rongeait son frein, ne disait mot, n'en pensait pas moins et confiait ses destins à l'éloquence de son archet; il fit parler son violon et lui communiqua l'expression de son dépit et de sa colère. Toutes les fois que, les poulets étant plumés, les herbes épluchées, le pot écumé, le chef lui laissait un instant de loisir, le jeune Lulli prenait son violon et raclait à tour de bras des menuets, des courantes, avec accompagnement obligé de casseroles et de pilons, pour le plus grand plaisir de ses compagnons d'armes. Cette mélodie, après avoir fait retentir les voûtes de l'officine, s'échappait en accords harmonieux par les soupiraux, avec les émanations

odorantes qui s'élevaient par bouffées des fourneaux classiques d'un émule de Vatel. Le comte de Nogent en prit sa part en traversant la cour du palais, et dit à MADEMOISELLE que son marmiton s'escrimait fort bien de l'archet. La princesse consentit à l'entendre et fut satisfaite des heureuses dispositions de Lulli. Elle lui fit donner un maître de violon, et le marmiton-virtuose quitta la cuisine pour passer au service de la chambre. Il se perfectionna dans la musique, et devint bientôt le plus habile violoniste de Paris. Métru, Roberdet et Gigault, organiste de Saint-Nicolas-des-Champs, lui montrèrent plus tard le clavecin et la composition.

Il quitte la cuisine, grâce à son violon; c'est Orphée s'échappant du Tartare; le voilà monté d'un étage, valet de chambre, d'autres disent galopin, c'est-à-dire valet des valets de chambre! Pour un gardeur de cochons, c'était déjà de l'avancement. Mais il fallait encore que le vent de la fortune le lançât dans une mer plus vaste, digne de son talent et de son ambition : ce vent ne tarda point à souffler. Est-ce l'impétueux Borée, l'Aquilon si redoutable aux navigateurs, ou Zéphire à la douce haleine, qui rendit ce service à Lulli? Non, et toutes les descriptions de tempêtes de Virgile ou de Camoëns ne sauraient m'être d'aucun secours pour conter cette aventure. Citons un couplet des romances fashionables que l'on chantait à la cour de Louis XIV; peut-être arriverai-je plus aisément à faire connaître ce que je n'ose dire :

Mon cœur, outré de déplaisirs,
Était si gros de ses soupirs,
Voyant votre cœur si farouche,
Que l'un d'eux se voyant réduit
A ne pas monter vers la bouche,
Sortit par un autre conduit.

Un soupir de cette espèce, que fit MADEMOISELLE, amoureuse ou non, et que la vigueur, la franchise de l'exécution portèrent au loin, causa l'heureuse disgrâce de Lulli. La boutade sonore de MADEMOISELLE fit beaucoup de bruit dans le monde; les plaisans de la cour s'en amusèrent, il courut des vers sur ce burlesque sujet,

et Lulli, témoin auriculaire, s'avisa de les mettre en musique, avec ritournelles imitatives. Son air et les paroles se chantèrent partout, et MADEMOISELLE congédia sur-le-champ et sans récompense l'impertinent compositeur. Qu'importe? la chanson était à la mode et son auteur aussi; de toutes parts on le rechercha, on l'accueillit, on le fêta. Ses repas n'étaient plus servis à l'office de MADEMOISELLE; les seigneurs le régalaient bien de temps en temps; mais il ne pouvait se fier à ces bonnes fortunes, il eût été trop souvent forcé de compter des pauses. Il fallait vivre, et, fier de son talent, Baptiste se présente au chef de la bande des violons du roi. On le reçut... comme premier violon, sans doute? — Non, ces vingt-quatre racleurs, ces pitoyables ménétriers avaient chacun acheté leur charge, payé le droit d'écorcher les oreilles royales au petit lever, au petit coucher, aux grandes, aux bonnes, aux petites fêtes, et nul ne voulut céder le pas au maître qui n'avait pas de quoi financer l'emploi qu'il possédait. Lulli fut admis comme garçon d'orchestre; c'est lui qui pliait, ficelait les cahiers et portait les instrumens de ces messieurs les troubadours en titre.

Louis XIV avait pris une part active aux facéties dirigées contre MADEMOISELLE, contre cette cousine dont il se joua plus tard d'une manière indigne, et qu'il dépouilla honteusement pour enrichir ses bâtards. Louis était musicien, avait la prétention d'être fin connaisseur; il voulut voir, entendre l'auteur de la fameuse chanson, trouva ses airs délicieux, fut enchanté de son exécution, et, comme il n'y avait point de place vacante dans sa troupe sonnante et raclante, il créa tout exprès une nouvelle bande que Lulli put former, exercer et conduire à sa fantaisie. On la nomma *les petits violons*. Instruits par un professeur habile, ils surpassèrent bientôt *les grands violons*, la bande des vingt-quatre, ainsi nommée, bien qu'ils fussent vingt-cinq, la plus fameuse de l'Europe. Célébrité précieuse, sans doute, mais acquise à peu de frais. Ces violons sans rivaux croyaient avoir atteint les dernières bornes de l'art en jouant une série de menuets, de gigues et de sarabandes qu'ils avaient étudiés pendant un mois, chacun en particulier, et que l'on répétait ensuite assez long-temps pour tâcher de les dire

avec un certain ensemble, mais non sans offenser l'oreille la moins délicate.

Les noms de ces vétérans de notre musique ne figuraient dans aucun ouvrage écrit sur cet art. Après beaucoup de recherches infructueuses, je les ai trouvés dans *l'État de la France*, et les ai fait connaître dans un petit volume publié en 1832, *Chapelle-Musique des rois de France*. Ce tableau nominatif offre un autre intérêt que celui de la curiosité, il sert à montrer la manière dont on distribuait alors les forces d'un orchestre. Onze premiers violons, quatre seconds, deux violes, huit violoncelles. Vous voyez qu'il n'est pas question d'instrumens à vent, on ne les réunissait point encore aux forces de l'archet, la contrebasse n'a été introduite à l'orchestre qu'en 1700, par Montéclair. Les instrumens étaient alors divisés en familles que l'on se gardait bien de mêler; ainsi, quand Mme de Sévigné nous parle d'un concert de flûtes, il s'agit d'une réunion de flûtes de différens calibres formant un ensemble complet de dessus, seconds dessus, quintes et basses de flûte. Saint-Évremont dit en parlant de *la Pastorale*, opéra de Cambert : «On y entendait des concerts de flûtes, ce que l'on n'a-» vait pas entendu sur aucun théâtre depuis les Grecs et les Ro-» mains. » Les fanfares de nos régimens de cavalerie sont de véritables concerts de trompettes, tels qu'on les organisait du temps de Louis XIV. On avait alors la trompette à trous et à clefs, ressuscitée de nos jours et perfectionnée. *Le Menteur*, de P. Corneille, fournit une preuve si curieuse de la diversité de concerts en usage à cette époque, qu'elle me fera pardonner de citer des vers détestables.

Comme à mes chers amis, je veux vous tout conter.
J'avois pris cinq bateaux, pour mieux tout ajuster :
Les quatre contenaient *quatre chœurs* de musique
Capables de charmer le plus mélancolique.
Au premier, violons; en l'autre luths et voix;
Des flûtes au troisième; au dernier des hautbois,
Qui, *tour à tour* en l'air, poussaient des harmonies
Dont on pouvait nommer les douceurs infinies....

Cependant que les eaux, les rochers et les airs
Répondaient aux accens de nos *quatre concerts*.

Avant Lulli, les instrumens à vent ne faisaient point partie de l'orchestre ; ce compositeur ne les employa qu'en chœurs séparés, ou bien en les réunissant à l'unisson aux parties des violons. Les hautbois et les trompettes doublent les violons dans *Isis*, *Armide*, ainsi que dans le *Te Deum* de Lalande. Ces hautbois, ces trompettes, au nombre de six, de huit, de douze même, étaient gouvernés d'une manière assez rustique ; l'harmonie qui faisait pâmer de plaisir les *dilettanti* de l'époque devait être une musique d'enragé.

Les vingt-quatre violons jouaient pendant le dîner du roi, principalement quand il revenait de l'armée, ou des *grands* voyages, tels que ceux de Fontainebleau, de Compiègne. Ils jouaient aussi le 1er janvier, le 1er mai, pour le jour de la fête de Sa Majesté, et recevaient chacun 912 livres 12 sous pour leur service ordinaire aux bals, aux concerts. Les gratifications s'élevaient à cent écus environ. On leur donnait en outre du pain, du vin, et de notables morceaux de viande, à six bonnes fêtes de l'année; cette distribution de vivres en nature les rendait commensaux du palais. Les jours de Saint-Louis et de Saint-Martin, ils recevaient du pain et du vin à discrétion ; la viande était supprimée, attendu que ces fêtes pouvaient arriver sur un jour d'abstinence. Vendredi chair ne mangeras, est un précepte que ces ménétriers observaient rigoureusement, pourvu qu'on leur accordât la permission et les moyens de s'enivrer ; ils savaient user largement de cette licence. Quand ils venaient racler devant le roi, le surintendant, chef de la bande sonnante, battait la mesure, ce qui ne les empêchait d'aller tout de travers en exécutant les gavottes et les passe-pieds, le branle de la reine et le branle des duchesses. Cette musique de village, ce grotesque charivari révolta Lulli, qui s'empressa de former ses *petits violons :* ils furent bientôt plus habiles que les *grands*. La petite bande, composée d'abord de seize musiciens, en compta vingt et un par la suite. Un compositeur des entrées des bal-

lets du roi, Claude Ballon, maître de danse de Sa Majesté, un huissier ordinaire des ballets, l'abbé de Montgival, étaient attachés à la musique de la chambre dont Lulli obtint la surintendance en 1652, six ans après son arrivée en France.

Ces musiciens de Louis XIV, cette grande bande avait aussi ses priviléges et prérogatives; je m'exposerais à toute la colère de leurs successeurs si je négligeais un point aussi essentiel. Or, il est dit et prescrit dans le code de l'étiquette observée à la cour de François Ier et de ses successeurs que : Quand la musique de la chambre va chanter ou jouer par ordre du roi devant les princes du sang (les fils de France exceptés) et devant les princes étrangers, quoique souverains, si ces princes se couvrent, la musique du roi se couvre aussi. Cela se fit de la sorte devant le duc de Lorraine, à Nantes, en 1626. Le duc de Lorraine se couvrit, et les chanteurs, les symphonistes s'empressèrent de mettre leur chapeau. Cette licence, bien que légitime, molesta beaucoup le duc, et le rendit rêveur pendant tout le concert : on assure même qu'il ne prit aucun plaisir à la musique offerte à son oreille sensible et délicate. Le prince de Monaco savait son étiquette sur le bout du doigt, et quand Louis XIV le gratifia d'un concert particulier à Perpignan, en 1642, ce prince, tout *principotto* qu'il était, se mit en garde contre cet honneur dangereux. Pour ne pas donner aux musiciens la malicieuse satisfaction de se coiffer d'un feutre à larges bords devant lui, son altesse aima mieux courir les risques d'un rhume de cerveau, elle resta découverte, et les ménétriers furent désappointés.

Les petits violons dirigés par Lulli avaient chacun 600 livres par an, sans pain, vin, ni viande; ils suivaient le roi à la campagne pour jouer à son souper, aux bals de la cour, aux ballets et aux récréations de Sa Majesté. Aux grandes cérémonies, telles que le sacre, les entrées solennelles dans les villes, les mariages, naissances, réjouissances publiques, on les faisait jouer avec les musiciens de la chapelle et l'autre bande, dite de la Grande Écurie, les trompettes, musettes de Poitou, flûtes, fifres, hautbois, tambours et timbales.

Le roi donnait tous les ans de grands spectacles appelés ballets, mascarades : le sujet en était pris dans la fable ou bien appartenait tout-à-fait à l'imagination du compositeur. C'était encore le ballet du temps de Louis XIII avec ses nombreuses entrées, ses danses mêlées de récits qui n'avaient aucune liaison entre eux. Lulli composa d'abord quelques airs pour ces spectacles ; il fit ensuite toute la musique des autres ballets donnés à Paris en 1653. Il était âgé de vingt ans ; on ne le connaissait que sous le nom de Baptiste, témoin ces vers des *Fâcheux*, de Molière :

Baptiste le très-cher
N'a pas vu ma courante, et je vais le chercher.

Mme de Sévigné ne le désigne pas autrement. Lulli dansait, exécutait des entrées ou figurait dans les ballets de la cour ; on le trouve porté sur les livrets. Le roi fut si content de la musique de Lulli, qu'il ne voulut plus en entendre d'autre ; il le nomma compositeur de sa musique instrumentale, le 16 mars 1653, à la place de Lazarin qui venait de mourir. Le 16 mai 1661, il obtint les charges de compositeur et de surintendant de la musique de la chambre, vacantes par le décès de Cambefort. Il recevait, par an, pour la première, 600 livres, et 450 livres pour la seconde. Quand Baptiste fut revêtu de ces dignités musicales, il prit son nom de Lulli, et se fit appeler M. de Lulli lorsqu'il eut reçu des lettres de noblesse et fait l'emplette d'un office de secrétaire du roi.

Le 24 juillet 1662, il épouse Madeleine Lambert, fille unique de Michel Lambert, maître de la musique de la chambre du roi, le plus habile professeur de chant de l'époque. Lulli se faisait honneur d'être le gendre d'un tel artiste, aimait beaucoup ses airs et les chantait souvent. Mme Lulli gouvernait sa maison, recevait, payait, amassait à sa fantaisie, et son mari ne gardait pour ses dépenses particulières que le produit de la vente de ses partitions, s'élevant à 7 ou 8000 livres Boileau parle de ce Lambert dans la satire du Repas.

Molière avec *Tartufe* y doit jouer son rôle ;
Et Lambert, qui plus est, m'a donné sa parole.

Ce *qui plus est*, après Molière et *Tartufe*, montre quel était l'engouement des amateurs pour ce virtuose. La Fontaine, voulant exprimer la perfection du chant, ne trouve rien de plus fort que de s'écrier : « Vous surpassez Lambert ! » (Fable v, livre XI.)

Lulli, surintendant de la musique du roi, n'avait aucune autorité sur la chapelle de Louis XIV, c'était un corps de musiciens tout-à-fait séparé de celui de la chambre. Le poste de la chapelle était trop en dehors des vues d'ambition du compositeur, il avait préféré servir les plaisirs du prince. Il était bien plus facile d'en obtenir des faveurs après l'avoir séduit et charmé que d'attendre la récompense qu'une belle messe, un pompeux *Te Deum*, un *De profundis* bien pathétique eussent pu lui valoir. Lulli présidant à toutes les fêtes, composant des ballets, des opéras, des divertissemens dans lesquels il jouait, chantait, dansait, devenait un homme bien autrement important qu'un musicien tenant le bâton de mesure dans une église. Cependant rien de ce qui appartenait à son art ne devait lui être tout-à-fait étranger : il parut un instant à la chapelle et se signala par un coup d'éclat, une révolution que lui seul pouvait tenter et mener à fin. C'était la réunion de l'orchestre aux voix dans la musique sacrée, réunion qui nous paraît la chose la plus naturelle et la plus simple. C'était pourtant alors une innovation monstrueuse, une réforme digne des foudres de l'Église, et contre laquelle on devait se liguer.

Sous Henri IV et Louis XIII, la chapelle était composée musicalement de deux maîtres de musique pour composer et battre la mesure, de trente-quatre chantres, le mot de chanteur n'était pas encore en usage, d'un organiste et de deux joueurs de cornet (serpent) pour les accompagner. Tout cela ne répondait point à la grandeur des projets de Louis XIV, qui, depuis long-temps, se proposait d'augmenter le nombre de ses musiciens, et de donner un nouvel éclat à sa chapelle, en y introduisant la symphonie. Malgré le préjugé du temps, qui réprouvait l'usage des vio-

lons dans les églises, il avait ordonné à Dumont et à Robert, maîtres de musique de sa chapelle, d'employer l'orchestre, du moins dans les grandes solennités. Cet ordre était peut-être trop difficile à remplir pour de vieux serviteurs accoutumés aux anciens usages. C'était bien assez pour eux de faire marcher des voix accompagnées de l'orgue et du serpent, sans joindre à ce premier corps de musiciens un orchestre plus rétif et moins exercé. Les deux abbés, maîtres de musique, refusèrent d'obéir, et demandèrent leur retraite. Dumont se fonda sur ce que le concile de Trente défendait l'usage des instrumens dans les temples chrétiens, et dit qu'il avait trop à cœur la grande affaire du salut, pour se prêter à une innovation que les lois de l'Église condamnaient. Le roi consulta à ce sujet l'archevêque de Paris, Harlay de Chanvalon, qui décida que le concile n'avait pas prétendu défendre la symphonie dans les églises, mais seulement un genre de musique profane, capable de porter à la mollesse et à la lasciveté, et qui, par conséquent, ne serait pas conforme au respect dû aux lieux saints. Malgré cette décision, Dumont persista dans ses refus. « L'archevêque est bien » le maître de se damner pour plaire au roi; mais je n'imiterai » pas un tel dévouement, et je repousserai toujours ces violons, » émissaires de Satan qui m'accompagneraient en cadence jusqu'aux » chaudières de l'enfer. » Dumont resta inflexible, et prit sa retraite ainsi que son compagnon.

« J'aime le bonhomme Dumont, il y a du naturel dans sa mu- » sique, » disait Lulli. Une messe en plain-chant, connue sous le nom de *La Dumont*, est fort estimée des connaisseurs; elle se chante encore dans toutes les églises de France. Perne l'a enrichie d'une excellente harmonie en l'écrivant à quatre parties. *La Baptiste*, autre messe en plain-chant que l'on peut entendre à Paris comme dans les plus petits villages, est de Lulli.

Le surintendant de la musique de la chambre, qui n'avait point de rivaux en talens, et surtout en intrigues, toujours attentif à étudier et à suivre le goût de son roi, Lulli, n'avait pas de ces scrupules de conscience, et résolut de faire ce que Louis désirait. Il écrivit, prépara mystérieusement un *Te Deum* à grand chœur

et symphonie, et sut trouver l'occasion de le produire avec éclat. Le roi et la reine, pleins d'estime pour cet illustre musicien, lui firent l'honneur de tenir en personne sur les fonts baptismaux son fils aîné dans la chapelle de Fontainebleau, le 9 septembre 1664. Après la cérémonie faite par le cardinal de Bouillon, Lulli, qui avait amené les chanteurs et les symphonistes de la chambre, témoigna sa vive reconnaissance en faisant exécuter son *Te Deum*(1). Cette nouveauté surprit, enchanta le brillant auditoire. Le roi surtout en fut ravi, au point qu'il ne voulut plus entendre d'autre *Te Deum* que celui du surintendant. Les occasions de le chanter se présentaient souvent à cette époque. Le motet de Lulli servait à rendre grâces au Dieu des armées, après les victoires de Louis, tandis que le même compositeur, secondé par Quinault, faisait manœuvrer sur la scène la Gloire, la Force, la Sagesse, pour célébrer dans ses prologues emphatiques les hauts faits du *plus grand roi du monde*.

Nous avons encore plusieurs motets de Lulli : *Exaudiat*, *Veni Creator*, *Plaudite gentes*, *Jubilate*, *De profundis* et *Miserere*. Voici ce que rapporte Mme de Sévigné sur ce dernier ouvrage. « 6 mai 1672. — Ma fille, il faut que je vous conte; c'est une » radoterie que je ne puis éviter. Je fus hier à un service de mon- » sieur le chancelier (Séguier), à l'Oratoire. Ce sont les peintres, » les sculpteurs, les musiciens et les orateurs qui ont fait la dé- » pense; en un mot les quatre arts libéraux... Pour la musique, » c'est une chose qu'on ne peut expliquer. Baptiste avait fait un » dernier effort de la musique du roi; ce beau *Miserere* y était » encore augmenté; il y eut un *Libera* où tous les yeux étaient » pleins de larmes. Je ne crois point qu'il y ait une autre musique » dans le ciel. »

Lulli fit entrer dans ce *Miserere* un chœur qu'il avait composé

(1) L'acte de baptême porte : « Louis Lully, né sur la paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois, le 4 août 1664 .... a eu pour parein et mareine le Roy et la Royne qui lui ont donné le nom de Louis, le tout en présence de nous soussignés Antoine Durand, curé de l'église paroisse de Saint-Louis dudit Fontainebleau. — LOUIS. — MARIE TERESE. — JEAN-BAPTISTE LULLY et DURAND.

pour l'Opéra. « Seigneur, je vous demande pardon, je ne l'avais pas fait pour vous, » disait-il en le faisant exécuter à la chapelle.

Les essais de Lulli firent triompher l'orchestre à l'église. Ce musicien eut un instant la dictature de la chapelle; il proposa d'en partager le service par quartiers, afin qu'un plus grand nombre de compositeurs donnât plus de variété à la musique. Goupillet et Minoret étaient déjà reçus quand Lulli fit agréer son élève Colasse. Le roi désigna lui-même Lalande, c'était le plus habile des quatre. Un maître de musique de la chapelle du roi recevait alors 300 livres par an pour ses fournitures en messes, motets et autres productions de son génie. Il était assujetti à un service quotidien, car on chantait la messe en musique tous les jours à Saint-Germain comme à Versailles. On ne sera pas étonné que Lulli n'ait jamais voulu se mêler des affaires musicales de la chapelle. C'est après ce coup d'état préparé par Lulli que la musique sacrée atteignit son plus haut degré de splendeur. Quatre-vingts musiciens choisis dans les provinces et en Italie vinrent se réunir à ceux que l'on avait déjà.

Lulli eut six enfans de son mariage, trois fils et trois filles : Madeleine, — Louis, — Jean-Baptiste, l'abbé qui eut ensuite une part dans la direction de l'Opéra, qu'il gouvernait en même temps que son abbaye de Saint-George, — Gabrielle-Hilaire, — Jean-Louis, — Louise-Marie.

Gabrielle-Hilaire épouse messire Jacques du Molin, le 14 juillet 1687. Leurs descendans sont aujourd'hui MM. le marquis de Dampierre, pair de France, son frère le comte de Dampierre, et Mme la marquise Dessoles leur sœur. C'est la seule branche de la famille de Lulli qui soit venue jusqu'à nous.

Depuis plus d'un siècle, le drame lyrique, si singulièrement désigné sous le nom d'opéra, était connu en Italie. Ce genre de spectacle s'introduisit en France en 1645 sous les auspices du cardinal Mazarin. Ce ministre fit jouer devant Louis XIV, encore très-jeune, et la reine mère, une comédie lyrique de Jules Strozzi, intitulée *la Finta Pazza*. Le premier acte de cette pièce finissait par un ballet de singes et d'ours, le second par une danse d'au-

truches, et le troisième par une entrée de perroquets. Ces intermèdes ne tenaient point au drame. *La Finta Pazza* fit le plus grand plaisir, l'action était divertissante, musicale surtout, puisque deux siècles plus tard *les Folies amoureuses* sont redevenues un opéra après s'être fait une réputation séculaire en comédie. Regnard avait calqué son drame bouffon sur le canevas italien. *Orfeo* fut représenté deux ans après par une troupe d'acteurs et de musiciens venus d'Italie par les ordres du cardinal. La pompe de ce spectacle, les charmes de la musique, la beauté des costumes, le jeu des machines et la variété des décorations produisirent un effet extraordinaire. Mazarin, qui avait fait la dépense de ce divertissement royal, en fut si content, qu'il le renouvela ensuite aux noces de Louis XIV.

Le succès d'*Orfeo* donna l'idée de composer des opéras français : l'exécution seule présentait des difficultés. On avait le théâtre, les machines, les décors ; il fallait encore des chanteurs et des symphonistes. D'ailleurs, le préjugé que Rousseau a voulu établir ensuite, et qui tend à refuser toute harmonie musicale à notre langue, existait déjà. Le radoteur musicien n'a donc pas le mérite de l'invention. L'abbé Perrin, que tant d'obstacles n'intimidèrent pas, réussit à les surmonter en faisant une pastorale que Cambert mit en musique, et que l'on applaudit à Issy, où l'on en fit l'essai dans la maison de M. de La Haye. *La Pastorale* fut représentée plusieurs fois au château de Vincennes devant le roi. Perrin et Cambert, enchantés de leur réussite, s'occupèrent de la composition d'*Ariane*.

C'est alors qu'une nouvelle troupe d'Italiens fit entendre *Ercole amante*. Le mariage du roi, les progrès que l'art avait faits depuis plusieurs années, et les largesses du cardinal, donnèrent à cette représentation une grande magnificence. Vigarani de Modène, habile architecte, avait fait construire aux Tuileries un superbe théâtre et des machines qui enlevaient cent personnes à la fois. Le roi, la reine et les principaux seigneurs de la cour y dansèrent. Malgré tous ces avantages, cet opéra, quoique mieux exécuté, ne fit pas la même impression que l'*Orfeo*. On avait pris

goût aux paroles françaises, l'esprit national s'en mêla, et l'œuvre de Perrin et de Cambert fut généralement préférée.

Le marquis de Sourdéac, fameux dans les annales de l'Opéra, dont il perfectionna les machines, fit représenter dans son château de Neubourg, *la Toison d'Or*, de P. Corneille. Toute la noblesse de la Normandie y fut invitée ; acteurs, musiciens, danseurs, décorateurs, machinistes, spectateurs même, tout fut logé et traité à ses frais pendant deux mois. Ils étaient plus de cinq cents lors des représentations.

Ariane était terminée, on avait commencé les répétitions du nouvel opéra, quand la mort du cardinal en suspendit l'exécution. Cet événement retarda les progrès du drame lyrique pendant plusieurs années. Jusqu'à présent nous ne voyons pas Lulli se mettre en avant pour exploiter cette branche d'industrie musicale. Perrin sollicite et obtient, en 1669, des lettres-patentes portant permission d'établir des académies de musique, pour chanter en public des pièces de théâtre. Il s'associe Cambert, Sourdéac et Champeron, et fait jouer *Pomone* au jeu de paume de la rue Mazarine que l'on avait transformé en salle de spectacle. C'est là que parut le premier opéra français qui ait été représenté en public. Les paroles étaient de Perrin, la musique de Cambert, et les ballets de Beauchamp. Beaumavielle, Rossignol et Mlle de Castilly remplissaient les rôles de première basse, premier ténor et premier soprane. *Pomone* fut représentée pendant huit mois avec un succès prodigieux ; Perrin en eut pour sa part 30,000 francs. C'était une belle faveur de la fortune : malheureusement ce fut la dernière. Le marquis de Sourdéac, sous prétexte des avances qu'il avait faites, s'empare du théâtre, quitte Perrin pour Gilbert, qui lui donne une autre pastorale dont Lulli fait la musique. Ce fut le début théâtral de cet illustre musicien ; comme il avait autant d'adresse que d'esprit et de talent, il sut profiter de la division qui régnait entre les associés, et obtint, par le crédit de Mme de Montespan, que Perrin lui cédât son privilége. Une fois maître, Lulli congédia Gilbert, abandonna Sourdéac et ses associés, en prit de nouveaux, quitta leur théâtre pour en faire éle-

ver un au jeu de paume du Bel-Air, dans la rue de Vaugirard, où l'on joua *les Fêtes de l'Amour et de Bacchus*, en 1672. Cette pièce était de Quinault. On ne parlait dans le monde que de l'opéra de Lulli, et chacun voulait admirer une semblable merveille. La mise en scène de *Cadmus*, qui parut un an après, fixa l'attention de la société parisienne qui, depuis douze mois, applaudissait avec transport le premier ouvrage de Lulli, et se promettait plus de plaisir encore en voyant le second. Écoutons Mme de Sévigné :

« Vendredi, 1er décembre 1673. On répète souvent la sym-
» phonie de l'opéra (l'ouverture et les airs de danse de *Cadmus*) ;
» c'est une chose qui passe tout ce qu'on a jamais ouï. Le roi di-
» sait l'autre jour que s'il était à Paris quand on jouera l'opéra,
» il irait tous les jours. Ce mot vaudra cent mille francs à Bap-
» tiste. »

« Lundi, 8 janvier 1674. On joue jeudi l'opéra, qui est un
» prodige de beauté : il y a des endroits de la musique qui m'ont
» déjà fait pleurer ; je ne suis pas seule à ne pouvoir les soutenir ;
» l'ame de Mme de La Fayette en est tout alarmée. »

Voyez cette œuvre de Lulli désignée par antonomase ; on ne parle point du titre de *Cadmus*, c'est l'opéra par excellence, il n'y a qu'un opéra dans le monde, c'est *Cadmus*. Il est vrai que le répertoire était assez exigu pour qu'il y eût moyen de s'entendre en s'exprimant comme le fait Mme de Sévigné. Voyez cette bonne Mme de La Fayette, elle craint de se damner en se laissant séduire par les airs de Lulli, qui serviraient aujourd'hui à nous faire gagner les indulgences.

Bien qu'il fût le plus habile violoniste de son temps, Lulli cessa de jouer du violon au moment où ses charges à la cour et la direction de l'Opéra lui donnèrent un rang dans le monde. Un homme du bel air ne devait pas jouer du violon, il aurait rougi si on l'avait surpris un violon à la main : c'était l'instrument du ménétrier, du maître à danser. Le luth, la viole, le téorbe, le clavecin, à la bonne heure, voilà les instrumens fashionables de l'époque. Si quelques amateurs jouaient du violon, c'était pour

leur usage particulier ; ils n'osaient pas toujours avouer ce travers. On lit dans un ouvrage imprimé en 1700 : « Le violon n'est » rien moins que noble, on voit peu de gens de condition qui en » jouent et beaucoup de bas musiciens qui en vivent. » Dans les anciennes comédies, où il est question du violon, cet instrument figure toujours entre les mains des laquais, tels que Lolive du *Grondeur*.

Lulli s'occupait de toutes les parties d'un opéra, les paroles, la musique, le chant, la danse, l'orchestre, les décorations, les machines, la mise en scène ; c'est lui qui réglait et dirigeait tout ; et ce metteur en œuvre universel créait en quelque sorte un spectacle dont il n'avait pu étudier les ressorts, admirer les résultats en Italie. Était-il content de quelques sujets, dont la voix promettait beaucoup? il s'attachait à les former avec une affection particulière. Sans se borner à la musique, à l'art du chant, art tout-à-fait inconnu en France à cette époque, il leur enseignait encore à entrer, à marcher sur la scène, à se donner la grâce du geste et de l'action. Il payait un maître de danse à Laforêt, et fit lui-même l'éducation des demoiselles de Saint-Christophe et Le Rochois, du ténor Duménil, qui, comme lui, avait passé de la cuisine au théâtre (1). Les railleries de la Comédie-Italienne, et surtout le *Persée-cuisinier*, parade qui eut un succès prodigieux, apprirent cette métamorphose à toute la France. Duménil sut mieux profiter des leçons du maître que Laforêt, dont la voix de basse était magnifique. Il demeura *rustre et mal façonné;* désespérant de le rendre meilleur après six ans d'exercice, Lulli se vit forcé de le congédier. Il avait paru dans les rôles de Polyphème et d'un chevalier délivré par Roland.

Les acteurs qu'une grande habitude de la scène et des succès constans avaient placés au premier rang, étaient soumis à de semblables épreuves. Quand Lulli préparait une pièce nouvelle, il commençait par leur montrer la manière de concevoir et d'exécu-

(1) « O Phaéton ! se peut-il que tu aies fait du bouillon ? » s'écriait un amateur du parterre en applaudissant Duménil qui se signalait dans le rôle du fils d'Apollon.

ter les rôles qu'il leur destinait. C'est ainsi que Beaupui joua le personnage de Protée dans *Phaëton*. Son directeur le lui avait enseigné geste pour geste. On arrivait ensuite aux répétitions, où Lulli ne laissait entrer que les personnes absolument nécessaires, afin de pouvoir instruire et corriger en liberté ses acteurs et ses actrices. Comme il avait la vue courte, il mettait sa main sur son front horizontalement, et les regardait sous le nez pour découvrir s'ils ne faisaient pas de grimaces en chantant, et si le jeu de leur physionomie était bon. Son oreille délicate surveillait l'orchestre et ne permettait aucun double (broderie) aux exécutans. Si par malheur ils prenaient la licence d'ajouter des notes à leur tablature (partie), c'est alors qu'il entrait en fureur, au point de saisir le violon du coupable et de le lui casser sur la tête. La répétition finie, Lulli appelait le symphoniste, lui payait largement son violon et le menait au cabaret. Le vin chassait la rancune; l'un avait fait un exemple, l'autre y gagnait quelques pistoles, une leçon et un repas également bons. Mais le soin qu'avait Lulli de ne recevoir que des symphonistes d'une habileté reconnue, rendait ses corrections violentes fort rares. L'air des songes funestes d'*Atys* était le morceau de concours (1) qu'il leur donnait à jouer pour les épreuves; les principales difficultés s'y trouvaient réunies.

Lulli prenait un soin particulier de la danse; il composa tous ses ballets avec Desbrosses et Beauchamp. Il supprimait des entrées, en substituait de plus convenables à la situation dramatique, imaginait des pas de caractère et d'expression, et sut animer nos danseurs, qui jusqu'alors s'étaient pavanés terre à terre. C'est à Lulli que nous devons la danse vive et joyeuse que les vieux amateurs de l'époque traitaient de baladinage en jetant les hauts cris. Nos perruques d'aujourd'hui n'ont-elles pas voulu se révolter lorsque les roulades se sont introduites au grand Opéra? La danse légère de Lulli fut applaudie comme les vocalises de Rossini l'ont été de nos jours, après avoir été dénigrées par les *dilettanti* de l'ancienne psalmodie. Lulli dansait au besoin devant ses

(1) En 1730, on avait choisi la tempête d'*Alcyone*, musique de Marais, comme le morceau le plus scabreux.

danseurs pour leur faire comprendre plus facilement ses idées. Il dansa d'une manière très-bouffonne dans *le Bourgeois gentilhomme*, représentant le Muphti. Louis XIV lui fit ses complimens, et parut ravi du chant et de la danse de son surintendant. Tous les vers italiens des divertissemens de *Pourceaugnac* sont de la façon de Lulli. Je parlerai plus tard d'une représentation solennelle de cette pièce, dans laquelle il joua le rôle du burlesque Limousin. Lulli ne dansait que d'instinct et sans avoir jamais appris. L'habitude de voir des danses, et d'heureures dispositions pour tout ce qui tient aux spectacles, le faisaient danser, sinon avec une grande *politesse*, comme dit Freneuse, au moins avec une vivacité fort agréable.

Ce La Vieuville de Freneuse, intendant des eaux-et-forêts à Rouen, en 1700, a écrit un livre assez mauvais, quant au fond, puisqu'il épuise toute son éloquence à vouloir prouver la supériorité de la musique française à l'égard de la musique italienne. Mais ce livre abonde en détails précieux, il m'a fourni beaucoup de faits; je vais lui voler une page entière. J'aime le style naïf de ce *dilettante*.

« Lulli commandait en dictateur à sa république chantante et dansante; ses charges, ses richesses, sa faveur, son crédit, son talent, lui donnèrent cette première autorité. Il avait deux maximes qui lui attiraient une extrême soumission de la part du peuple musicien, qui d'ordinaire est pour ses conducteurs ce que les Anglais et les Polonais sont pour leurs princes. Lulli payait à merveille et ne permettait aucune familiarité. Il était pourtant bon et libre. Il se faisait aimer de ses acteurs, ils soupaient ensemble de bonne amitié. Cependant il n'aurait pas entendu raillerie avec les hommes qui auraient abusé de ses manières sans façon, et il n'avait jamais de maîtresse parmi les femmes. Non-seulement il ne demandait rien à chanteuse ni à danseuse, mais il tenait la main à ce qu'elles n'accordassent rien à autrui, ou du moins qu'elles ne fussent pas aussi libérales de leurs faveurs qu'on en a vu depuis quelques-unes l'être. Je n'aime point à mentir, et pour ne pas mentir à force de vouloir élever Lulli, je ne dirai point

que de son règne, ce fut à l'Opéra une aventure inouïe qu'une petite fredaine. L'Opéra n'était pas cruel, mais il était politique et réservé. Sauver les apparences et n'être pitoyable que rarement et à la dérobée, est quelque chose pour une Angélique et une Armide hors de la scène, c'était une marque édifiante de la considération qu'elles avaient pour le patron.

» Un autre effet du respect que lui portaient ses gens était l'attention qu'ils avaient de se tenir chacun en état de remplir son poste. Je vous réponds que, sous l'empire de Lulli, les chanteuses n'auraient pas été enrhumées six mois de l'année, et les chanteurs ivres quatre jours par semaine. Ils étaient accoutumés à marcher d'un autre train. Il ne serait pas alors arrivé que la querelle de deux actrices se disputant un premier rôle eût retardé d'un mois la représentation d'un opéra. Il les avait mis sur le pied de recevoir sans contestation le personnage qu'il leur distribuait. Un maître d'opéra obligé de rendre compte à ses acteurs des rôles qu'il leur présente, serait à son aise et devrait s'en promettre une belle exécution! »

La morale jésuitique est aussi ancienne à l'Opéra que la musique de Lulli. Notre ex-directeur des beaux-arts ne doit donc pas prétendre à un brevet d'invention pour avoir mis des surveillans dans les corridors afin d'empêcher les rassemblemens illicites. L'apologiste La Vieuville, qui nous parle de la bonté naturelle de Lulli, et dit naïvement que ce directeur n'avait jamais de maîtresse *parmi les femmes*, se trompe deux fois. La taille trop arrondie de Mlle Le Rochois donna des soupçons à son directeur. Pour se justifier, l'actrice lui dit qu'elle était mariée, et le prouva en tirant de sa poche un valet de pique, sur le revers duquel était écrite une promesse de mariage faite par Lebas, *fagotto primo* de l'orchestre. A la vue de cet acte, si singulièrement expédié, Lulli ne peut retenir les transports de sa fureur jalouse; il prend la carte, la déchire, donne un coup de pied dans le ventre de son infidèle, et la chasse de son académie, comme ayant forfait à l'honneur. L'histoire nous apprend que le musicien Néron n'en agit pas avec plus de douceur envers l'impératrice Poppée.

L'infortunée Armide quitta son palais enchant
une fausse couche. Cet accident ne fit qu'ajou
pour le *caro fagotto;* mais elle apprit à dissimu
ses précautions à l'avenir. Il suffisait que l'on pû
tour à la sagesse pour être rappelée à l'Académie
l'on ne pouvait se passer de son talent; c'était l
bran de 1680. Les princes de Vendôme inter
princesse détrônée, et Lulli voulut bien lui re
d'Armide et le sceptre du chant. Lebas fit honneu
épousa Marthe Le Rochois et l'abandonna. Il ava
Renaud s'arracher des bras d'Armide, qu'il crut
de l'exemple. Le galant abbé de Chaulieu figu
catalogue des amans de cette virtuose; il l'a
vers. La dernière pièce qu'il lui adressa répond
Lulli, devenu rimeur français, pour exprimer
prima donna.

Molière étant mort en 1673, le roi donna à
Palais-Royal, bâtie par le cardinal de Richelieu
scène de *Mirame*, tragédie pitoyable de l'éminen
turiers. Les frais de décorations, de machines
faits pour mettre au jour cet avorton dramatiq
900,000 francs. L'Académie royale de Musiqu
d'un siècle dans cette salle, qui occupait la parti
tuée à droite en entrant dans la cour. Elle fut
rétablie sur-le-champ, et brûlée de nouveau, en
représentation de l'*Orphée* de Gluck, à laquelle
tait. C'est alors que l'on bâtit la salle de la Po
ouverte par la première représentation d'*Adè*
de Piccini. L'Opéra quitta cette salle dix ans a
qu'elle n'était point assez solide, ayant été const

été transporté en 1821 à l'hôtel de Choiseul, rue Lepe
toutes les constructions intérieures ayant été conservées. L
de l'Opéra dans la rue de Richelieu a fait dédier à Lulli
meau, deux petites rues, dont l'une était derrière la salle e
est parallèle à la rue de Louvois.

Lulli eut un grand procès à soutenir devant le parlem
Paris contre Guichard, intendant des bâtimens de Monsi
eut avis que cet architecte, qui avait fait les premiers établi
de l'Opéra, jaloux des avantages immenses que Lulli ret
son privilége, avait formé le dessein de l'empoisonner ave
bac. Ce procès dura deux ans et fit beaucoup de bruit; l
fit terminer par une transaction, le 27 juin 1672. Guich
établir un théâtre d'opéra à Madrid. Dans une de ses répon
libelles de Lulli, Guichard écrit : « Chacun sait de quelle
» et de quelle farine est Jean-Baptiste; le moulin des envi
» Florence, dont son père était meunier, et le bluteau de
» lin qui fut son berceau, marquent encore aujourd'hui
» sesse de son origine. » Cela n'avait point empêché L
prendre le titre d'écuyer, noble homme, Jean-Baptiste de
dans son contrat de mariage, signé par le roi, la reine et
mère. Naturalisé Français en décembre 1661, il signa *Lull*
franciser son nom. Il se disait bravement fils du gentilhomm
rent de Lulli et de Catherine del Serta. La *Gazette de Fr*
21 mai 1661 le qualifie de gentilhomme. Je serais fâch
l'eût été; un homme qui s'illustre est bien plus grand s'il
plus bas. L'audace de Lulli est bien connue; il n'éprouvai
scrupule à prendre des titres, qui, dans ce temps, étaient
quelque chose. D'ailleurs, il est un argument sans répliq
avait été gentilhomme, il n'aurait point ensuite accepté de
de noblesse et brigué une charge de secrétaire du roi, y

Persée, Phaéton, Amadis, Roland, Armide; ce dernier opéra fut représenté en 1686. On voit qu'il donnait un opéra chaque année. Il fit en outre la musique de vingt-sept ballets.

On dansait à l'Académie royale de Musique dès son ouverture, le livret de *Pomone* le prouve. D'ailleurs, Saint-Évremont dit, en parlant de cette pièce : « On voyait les machines avec surprise, » les danses avec plaisir; on entendait le chant avec agrément, » les paroles avec dégoût. » La danse n'était qu'en sous-ordre à l'Opéra, cela devait être. Beaumavielle et Rossignol, basses, Clédière et Chollet, hautes-contre; Miracle, taille; Mlles de Castilly et Brigogne, formèrent d'abord l'élite d'une troupe chantante, que des sujets moins habiles secondaient; les chantres des cathédrales n'eurent qu'à se vêtir d'un habit grec ou romain pour faire leur partie. Les symphonistes formés par Lulli descendirent à l'orchestre : voilà un opéra monté. Le ballet présentait bien d'autres difficultés. On eut recours aux maîtres de danse de la capitale, à leurs prevôts de salle; mais les femmes ne professant point cet art, où trouver des danseuses? A défaut de femmes, on prit de jolis garçons qui figurèrent en habit féminin dans *les Fêtes de l'Amour et de Bacchus*. Après dix ans d'attente, les amateurs virent enfin paraître des danseuses, des femmes réelles sur la scène, et Terpsichore fut dignement représentée par des virtuoses de son sexe. On distinguait parmi ces baladines Mme la Dauphine, la princesse de Conti, Mlle de Nantes. M. le Dauphin, le prince de Conti, le duc de Vermandois, étaient de la partie, ainsi qu'une foule de seigneurs et de dames de la cour. Le ballet où les femmes se montrèrent pour la première fois sur notre scène avait pour titre : *Le Triomphe de l'Amour*. Ces dames ne pouvaient mieux choisir : un succès d'enthousiasme, de délire, de fanatisme, couronna leurs débuts. Il est inutile de dire que cette exhibition eut lieu sur le théâtre de la cour.

Le public de Paris n'aurait point accepté ce ballet, si le directeur de l'Opéra l'avait mis en scène avec des hommes travestis. Lulli veut montrer du moins sa bonne volonté : quatre demoiselles formaient tout le personnel de son école de danse, il les

lance bravement sur le théâtre, fait un audacieux va-tout, remporte une victoire complète, et Mlle Lafontaine se signale de telle manière, que le titre de reine de la danse lui est accordé. L'armée dansante d'Aladin, commandée par Mlle Bigottini, les chœurs de naïades, d'odalisques, le sérail révolté, guidés par Mlle Taglioni, offraient plus de séduction et plus d'art ; leur effet nous a paru ravissant, et pourtant il peut à peine se comparer à la sensation que produisit, en 1681, Mlle Lafontaine escortée de ses trois compagnes, Mlles Roland, Lepeintre, Fernon.

Voilà trois révolutions opérées par Lulli : ce musicien adroit donne un orchestre à la chapelle du roi, des danseuses à son théâtre, et réunit les instrumens à vent et de percussion aux violons qui seuls figuraient dans la symphonie avant lui. Les moyens les plus simples produisaient alors des résultats merveilleux. Deux flûtes portant la tierce et faisant entendre quatre notes accouplées deux à deux *ut, si* et *la, sol dièse* pendant les repos d'un récitatif, excitèrent un enthousiasme général : on criait au miracle, les *dilettanti* se pâmaient, se roulaient sur leurs banquettes. Les bravos passionnés du parterre de Favart n'ont peut-être jamais eu autant d'expression et de fureur, du temps de la Pasta, de la Malibran, et même quand Rubini et Tamburini chantent le duo de *Mosè;* l'explosion de la symphonie en *ut mineur* de Beethoven, au Conservatoire, n'attaque pas avec autant de vivacité les cordes sensibles du cœur de nos dévots en musique. Voyez la partition d'*Isis*, les œuvres de Lulli encombrent nos bibliothéques, cette denrée abonde, et j'en ai donné la charge d'un âne à un *dilettante* qui a bien voulu m'en débarrasser; voyez la partition d'*Isis*, et doutez après cela des prodiges et de la niaiserie de la musique grecque; après cela croyez à la durée des triomphes d'un musicien. Encore une citation, j'aime à m'appuyer de l'autorité des contemporains; je suis un fureteur, ainsi que mon voisin, mon confrère Beffara; les découvertes qu'il veut bien me communiquer me servent beaucoup. M. Beffara profite des miennes, et quand nous avons exploré une époque, il n'y reste pas même à glaner, la vigne est taillée à mort, le pré tondu jusqu'à la ra-

cine. Voyons ce que dit le contemporain au sujet des tierces mirifiques, ci-dessus mentionnées.

« L'opéra d'*Isis* est le plus savant qui soit sorti des mains de » Lulli ; aussi fut-il surnommé *l'opéra des musiciens.* »—C'était le *Don Juan* du siècle de Louis XIV.—« On admira particulièrement, » dans la scène VIe du troisième acte, la plainte de Syrinx de- » venu roseau. Cette plainte fut regardée comme un chef-d'œuvre » par la manière dont Lulli l'avait rendue, après l'avoir copiée » d'après nature ; car on croit entendre le même bruit et le même » sifflement que fait le vent en hiver, à la campagne, dans une » grande maison, lorsqu'il s'engouffre dans les portes, dans les » corridors et dans les cheminées. C'est une imitation naïve et » parfaite de la nature. »

Le commentaire de La Vieuville n'est pas médiocrement plaisant ; il jette les vents en fureur, en hiver, à la campagne, dans une grande maison ; les fait engouffrer dans les portes, dans les corridors et même dans les cheminées à propos de deux flûtes qui soupiraient tendrement, *sotto voce, piano piano, a mezzo tuono :* cela prouve combien les esprits étaient exaltés par les nouveaux effets d'orchestre produits par Lulli.

CASTIL-BLAZE.

(*La suite au prochain numero.*)

HISTORIENS FRANÇAIS

DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

§ III. — M. GUIZOT.

I.

Sans pouvoir dire au juste quel sera le sentiment que les temps à venir porteront de notre époque, il nous semble qu'ils seront forcés de reconnaître qu'elle a été, dans son esprit général, moins réactionnaire et moins exclusive que toute autre. Il se trouve en effet des périodes dans l'histoire, et certes ici les exemples ne nous manqueraient pas, qui sont pour ainsi parler égoïstes et jalouses par caractère, et durant lesquelles la société oppose fièrement et brutalement une certaine manière d'être, dans le présent, à toutes ses manières d'être réalisées dans le passé et possibles dans l'avenir. C'est, au contraire, le propre du moment où nous vivons, d'abord d'être juste et bienveillant envers toutes les choses d'autrefois, et de les accepter sans rancune, comme l'effet accepte sa cause; ensuite de n'être ennemi ni envieux d'aucune des choses futures, et de les admettre franchement, comme la cause admet son effet. Ce que nous disons ici nous paraît vrai de plus d'une sorte, et peut

être rendu sensible par plus d'une application. Voyez la nouvelle école littéraire : dans la pensée de ceux qui en sont réellement les maîtres, elle se voue à renouer les traditions européennes et nationales de l'art, de la langue et de la poésie, brisées par des événemens divers, et surtout par la haine aveugle que le dix-huitième siècle portait à tout ce qui avait racine dans le moyen âge. Voyez encore cette science politique nouvelle du parti social, qui commence à poindre dans les esprits avancés, et dont la formule se présente chaque jour plus arrêtée et plus concrète : à la recherche de tous les faits de la société, religieux ou civils, industriels ou moraux, intellectuels ou généalogiques, elle les constate, elle les classe, elle les coordonne, leur déblayant à tous une place selon leur volume, leur creusant un lit selon leurs eaux. Voyez enfin la philosophie de notre époque, l'eclectisme, qu'on a trop attaqué et trop défendu, et au fond duquel il y a pareillement cette curiosité amie des faits, cette tolérance de la pensée pour tous ses modes, ce procédé d'examen paisible et sympathique, avec lequel on n'a pas trouvé immédiatement une théorie, mais à l'aide duquel on y parviendra plus sûrement.

Il nous semble qu'il y a quelque chose de merveilleux en soi et de particulier à notre temps, dans cette tendance égale de trois formes de l'intelligence, jusqu'à présent si éloignées l'une de l'autre, la littérature, la politique et la philosophie; que cet accord de la génération actuelle à pousser tous les esprits dans une voie d'étude sans réaction, d'examen sans parti pris, de système sans donnée exclusive, annonce un caractère véritablement libéral et grandiose, et permet d'attendre des résultats plus étendus, plus complets, plus légitimes; et si l'on veut remarquer que la même idée a jailli presque en même temps de têtes si diversement préoccupées; que le poète, l'homme d'état, le philosophe, sans s'être vus ni concertés, ont produit, chacun dans ses travaux, la même théorie, on sera forcé de conclure qu'elle était portée par les instincts du siècle, et qu'au moment venu ils l'ont mise au jour, créature toujours une et identique, même après un triple enfantement.

Ainsi, il s'opère, comme nous disions, à l'heure qu'il est, un mouvement de réformation analogue dans la littérature, dans la politique et dans la philosophie. Toutes trois se sont éprises, pour se reconstruire, d'un grand et d'un subit amour des faits. La littérature les a recherchés pour se connaître elle-même dans son origine et dans sa marche, pour étudier le procédé selon lequel les idées d'une époque passent dans les livres et sur la scène; pour apprendre à se faire tolérante, pour ne rien bannir et pour tout expliquer. La politique, pour observer de près les élémens sociaux, pour compter leur nombre, étudier leurs penchans, leur donner à tous un rang proportionné à leur valeur intrinsèque; pour les faire vivre dans la société de la même manière qu'ils ont été produits et qu'ils ont vécu dans l'histoire. La philosophie, pour parvenir à trouver les propriétés absolues de l'être, à force de recueillir et de comparer ses manifestations, et pour construire sur l'ame, sur Dieu, sur ce monde et sur l'autre, un système, le véritable, universel sans multiplicité de principes, unitaire sans exclusion.

Or, ce triple mouvement de la littérature, de la politique et de la philosophie vers les faits contenus dans leurs sphères spéciales, ce n'est rien autre chose que l'avénement et l'intronisation de l'histoire. En tout autre temps et avec une autre tendance, on pouvait s'en passer; il n'en fallait pas à Racine pour ses tragédies, à l'abbé Siéyes pour ses constitutions, à Hegel pour ses hypothèses ontologiques; mais nous avons montré que l'esprit de l'époque actuelle, à tort ou à raison, s'est jeté dans une voie d'étude, d'examen, d'analyse, et que l'histoire est désormais la base de tous les systèmes qu'il bâtit, non pas une histoire quelconque, non pas une histoire réactionnaire, faite au profit d'une idée contre une autre idée; mais une histoire qui accepte les événemens sans les choisir, et qui n'ait pas en tête de corriger la Providence; une histoire, en un mot, conçue comme se conçoivent actuellement la littérature, la politique et la philosophie, c'est-à-dire sympathique à tout ce que son propre milieu contient de réel.

Cette histoire d'un ordre nouveau, à laquelle vont nécessairement

aboutir les esprits élevés de notre époque, a déjà tr
pour s'organiser et se produire, c'est M. Guizot.

Tandis que la littérature, la politique et la phi
en quête d'un système d'histoire selon leurs vues
tuelle, M. Guizot, comme s'il eût été mystérieus
cette tendance, remaniait nos annales d'après un
fait identique, et les engageait désormais dans la n
Si l'on peut dire que c'est une fortune rare pour
que d'être confirmées par les travaux d'un tel ho
dire aussi que l'idée d'un tel homme devient singu
tante et lumineuse, quand elle a été environnée
trois théories. Du reste, nous croyons qu'il ne pou
moins à M. Guizot que de trouver la formule scien
les nobles instincts de son époque; il a été élevé
une de ces positions merveilleuses où l'intelligen
comme une plante en bonne terre; où le philosoph
ses théories à l'homme d'état qui les expérimente;
pose non-seulement de l'idée, mais encore du fai
trouve toujours une main qui l'exécute; où l'on s
plus de Dieu, pour lequel vouloir, c'est faire.

Nous ne connaissons que deux hommes qui aien
ment de cette faveur providentielle, Machiavel et le
con. Tous deux ils possédèrent, comme M. Guizot
de l'intelligence une situation propre à la dévelop
ils se trouvèrent, comme lui, en cet état où l'
hommes et des choses corrige l'absolu des théories
de voir de près les faits sociaux amène à découvrir
les lois s'imaginent et se pratiquent en même temps
il en dut coûter à l'historien de Henri VIII, moins
de développer de vastes aperçus dans le conseil

et cet admirable livre *du Prince* (1), s'il n'en avait puisé
tière dans ses vingt-trois ambassades et dans ses travaux
fice des Dix ; et si le Secrétaire florentin pourvut quatorze
destinées politiques de sa patrie avec un succès si grand
postérité a mieux aimé s'expliquer ses principes par des
que par du génie, n'est-ce pas en étudiant les vieilles pr
tés de l'Italie, qu'il avait compris les nouvelles; n'est-ce p
compagnie des Sylla, des Marius et des Scipion qu'il ava
comme on parlait aux Louis XII, aux Maximilien et aux
Ainsi que Bâcon et Machiavel, M. Guizot a dû sans aucun
sa pratique des choses sociales sa sagacité profonde des ch
toriques ; de même qu'il a organisé et gouverné le prése
France en historien qui sait bien son passé et qui pressent so

C'est, en effet, une chose bien importante pour les hon
aspirent à devenir grands, que de porter en soi, non-seul
force morale qui donne l'idée, mais encore la force matér
la met à exécution. Supposez Bâcon bourgeois de Londres
de chancelier d'Angleterre, et son esprit ne se serait poi
aux conceptions politiques qui le firent, pendant deux rè
lumière du conseil; supposez Machiavel simple citoyen
rence, au lieu de secrétaire de l'Office des Dix, et non-se
il n'aurait pas laissé les cours de France et d'Allemag
duc de Valentinois lui-même surpris de sa sagesse politiq
encore il n'aurait pas écrit *le Prince*, ce livre le plus b
siècle rempli de beaux livres ; supposez enfin M. Guizo
comme il peut s'en trouver d'autres, au lieu d'homme d'
un royaume comme la France, et jamais il ne fût devenu
torien d'une telle portée, ni publiciste d'une telle profon

Voyez, en effet, deux écrivains célèbres, Locke et R

quelle constitution Locke, l'auteur du «Gouvernement civil», trouva-t-il pour la Caroline? De misérables combinaisons idéologiques, qu'il fallut mettre à néant, parce qu'elles gênaient la réalité. Quel gouvernement Rousseau, l'auteur du «Contrat social», imagina-t-il pour la Corse et pour la Pologne? aucun; des plans, des projets que lui-même condamnait en les dressant, qui ne furent pas exécutés, et qui ne pouvaient jamais l'être. Certes, la nature ne leur avait épargné néanmoins ni la vigueur de l'esprit, ni la splendeur de l'imagination, ni l'opiniâtreté du courage; ils en étaient venus l'un et l'autre à ce point de la gloire, que les peuples accouraient pour leur demander des lois, avec un respect qui ne s'était pas vu depuis Solon et depuis Lycurgue : eh bien! qui est-ce qui empêcha leur génie de se développer dans toute sa plénitude, et d'atteindre jusqu'à ses derniers confins? leur position sociale. Machiavel, Bâcon et M. Guizot étudièrent les peuples dans la pratique d'un gouvernement; Locke et Rousseau dans le creux d'une théorie; les premiers apprirent le monde; les seconds l'imaginèrent; ceux-là firent leurs plans d'après la réalité, les appliquèrent eux-mêmes et réussirent; ceux-ci les firent d'après des abstractions, les livrèrent à d'autres et échouèrent. Que leur manqua-t-il donc? d'être secrétaires, comme Machiavel; chanceliers, comme Bâcon; ministres, comme M. Guizot. Il y a des idées qui veulent, pour éclore, une certaine position; comme il y a des fleurs qui veulent un certain soleil.

Comme du Secrétaire florentin et du chancelier d'Angleterre, ce qui a fait la force de M. Guizot, c'est d'avoir été dirigé par la théorie et par l'expérience, de s'être appuyé sur l'idée et sur le fait. Il s'est montré grand homme d'état, parce qu'il était grand historien, et il est devenu grand historien, parce qu'il était grand homme d'état. Toutes les grandes choses sont complètes. Ainsi l'histoire et la politique sont les deux faces sous lesquelles M. Guizot se présente à l'observation, les deux formes sous lesquelles s'est produite son intelligence, les deux moitiés dont la réunion exprime sa valeur. Il est à croire que ces deux faces se sont développées parallèlement en lui; qu'elles ont eu même origine, même

accroissement, et qu'elles atteindront même but; mais la raison, qui est complexe quand elle produit, est simple quand elle examine; et nous éprouvons la nécessité de séparer, pour la facilité de la déduction et la clarté de l'analyse, deux choses qui se tiennent étroitement et que leur propre nature a réunies.

En restant dans la généralité du raisonnement, nous croyons pouvoir dire que l'histoire précède la politique. Ceci se rapproche d'autant plus de la vérité en ce qui touche M. Guizot, que dans sa pensée, et selon sa propre expression, « les faits sont la politique vivante. » Nous aurons donc à examiner ses vues en histoire, avant d'expliquer ses principes sur la nature et la marche des gouvernemens. Comme tous les hommes d'une grande portée intellectuelle, M. Guizot n'a guère qu'une seule idée, très-supérieure, qui s'articule en mille anneaux, et se partage en mille directions diverses. Comme elle est une en soi, bien ramassée, bien distincte, il nous coûterait peu de l'énoncer tout d'abord, et de montrer ensuite comment tous les ouvrages de M. Guizot en sont la conséquence et la mise en œuvre; mais, outre que ce qu'elle a de neuf et de fécond ne saurait pleinement frapper les esprits qui n'en possèdent pas les élémens, on perdrait à une pareille exposition la portion pour ainsi dire la plus vivante et la plus exquise de l'idée, c'est-à-dire le procédé de sa formation. Nous aimons donc mieux une méthode plus lente à se dérouler, mais à la fois plus intime et plus pittoresque : nous suivrons la pensée de M. Guizot pas à pas, selon qu'elle s'est dégagée et formulée elle-même.

Dès son premier livre, M. Guizot se trouva en face du dix-huitième siècle, et il résultera de cette étude qu'il a toujours gardé cette position. Nous aurions donc à examiner cette époque, à plusieurs reprises et sous divers aspects, à proportion que nous avancerions dans notre tâche; mais comme c'est principalement à sa manière générale de concevoir et d'exécuter l'histoire que M. Guizot s'est attaqué, nous aimons mieux et nous jugeons plus convenable d'aborder cette matière définitivement, à l'occasion de l'édition de Gibbon qu'il publia en 1812, et de caractériser le dix-huitième siècle historique, une fois pour toutes.

II.

L'idée dominante et générale des historiens du dix-neuvième siècle, et nous entendons désigner par-là Hume, Robertson, Gibbon et Voltaire, une idée véritablement noble et grande, grande comme ces grands noms, ce fut d'appliquer la philosophie à l'histoire, c'est-à-dire d'ériger celle-ci en science plus ou moins rigoureuse, et d'une intervention plus ou moins efficace dans la conduite des hommes et des sociétés. Cette tentative n'avait encore jamais été conçue, ni par l'antiquité ni par les temps modernes. Trois écrivains célèbres du dix-septième et du dix-huitième siècle avaient bien concouru pareillement à constituer philosophiquement l'histoire; mais c'était d'après une tout autre pensée, et en vue d'un tout autre but. Bossuet, Vico et Herder, soupçonnant que tous les faits humains pouvaient bien se rapporter à un petit nombre de causes primitives, malgré leur infinie variété, et se déduire selon certains principes réguliers et fixes, malgré leur visible complication, s'appliquèrent à la recherche de ces lois primordiales. Ils plièrent donc leur mâle génie à l'étude du monde, à l'intelligence des causes qui amènent et expliquent le développement et la succession des peuples, et ils élevèrent ainsi dans leurs ouvrages une sorte de commentaire à l'œuvre de Dieu. Mais leur curiosité n'allait pas plus loin qu'à trouver la signification nette et scientifique de l'histoire, qu'à découvrir la chaîne qui lie entre eux les faits sociaux, qu'à dégager les termes de la formule générale qui exprime la marche de l'humanité.

Le dix-huitième siècle, au contraire, et c'est en ceci que consiste la nouveauté et le mérite de sa tentative, le dix-huitième siècle prétendit faire servir l'histoire à de plus grandes choses qu'à l'explication de ses propres difficultés. Il se dit que c'était bien déjà un résultat glorieux et magnifique d'avoir, jusqu'à un certain point, découvert et rendu sensible la loi morale selon laquelle les événemens se produisent et s'enchaînent dans le passé;

mais il ajouta que cette loi du passé étant connue, rien n'empêchait de s'en servir pour le présent; que ce travail si prodigieux se trouverait réduit à une étude vaine, s'il ne restait de tant d'efforts que la satisfaction stérile qui naît d'une difficulté vaincue; et à une entreprise regrettable, si elle n'avait eu d'autre effet, en définitive, que de consumer en pure perte l'activité de si grands esprits. Ainsi, le dix-septième siècle n'avait voulu que régler l'histoire, exposer sa formule, organiser sa théorie; le dix-huitième voulut ériger ses leçons en un code pratique des sociétés. Bossuet, Vico et Herder avaient arrosé, cultivé et fait croître jusqu'aux cieux l'arbre de l'histoire : Voltaire, Robertson, Hume et Gibbon s'efforcèrent d'en courber les rameaux jusqu'à terre, afin que les peuples n'eussent qu'à tendre la main pour en cueillir les fruits.

On voit donc que cette idée du dix-huitième siècle était en effet très-belle. Elle l'était par la théorie; car il est raisonnable et juste de penser que les événemens de ce monde ne sont pas à ce point désordonnés et capricieux dans leur marche sensible, qu'ils ne puissent être régis au fond par quelque loi d'un effet régulier et d'un caractère certain; elle l'eût été par l'expérimentation; car rien ne semble, et n'est en réalité plus logique, que de faire servir l'histoire à l'organisation et à la conduite des gouvernemens, c'est-à-dire, de tirer par induction les choses présentes des choses passées, et de fouiller les événemens consommés et les passions éteintes, pour y dérober le secret des événemens qui surgissent et les passions qui s'allument.

Mais cette noble idée avorta dans son germe; elle avorta par deux obstacles d'autant plus terribles, que le dix-huitième siècle ne les voyait point et n'en était pas en défiance; deux obstacles qui, même connus, auraient été, pour l'époque, presque impossibles à conjurer. La première cause qui gênait ainsi le libre développement de l'histoire, c'était la situation présente des élémens de la société. Ces élémens fondamentaux étaient au nombre de quatre : la royauté, la noblesse, le catholicisme et la bourgeoisie. De ces quatre, il n'y en avait pas un seul qui fût à l'aise complétement,

selon ses exigences, selon sa nature, et qui n'éprouvât, de la part des trois autres, de l'opposition et de la gêne, quand il voulait se mouvoir ou s'agrandir. La royauté, quoique la plus haute et la plus majestueuse de ces puissances, n'en était pas moins en lutte chaque jour, hier avec la noblesse, qui résistait par ses priviléges; aujourd'hui avec le catholicisme, qui résistait par sa législation; demain avec la bourgeoisie, qui résistait par ses tailles. Les trois autres étaient pareillement étreintes et étouffées, voulant s'étendre et ne le pouvant pas, allant se heurter toutes trois à des achoppemens inexorables; la noblesse, au billot royal; le catholicisme, à la table de marbre; la bourgeoisie, à la potence de la prévôté; si bien que cette société boitait affreusement sur ses quatre pieds inégaux et malades; si bien que l'état, avec ses principes constitutifs, à ce point divers et disparates, s'en allait criant, cahotant, menaçant ruine; si bien que c'était une civilisation décrépite et hideuse, une civilisation perdue sans retour, et perdue pour avoir oublié son origine, renié ses aïeux, tué son père; et c'était peut-être pour cela même que la Providence la condamnait à mourir déchirée par ses élémens hargneux, comme dans ce sac des parricides de Rome, où le prêteur faisait coudre un homme et une vipère, un coq et une guenon; société horrible et immonde, que le bourreau lançait dans la mer.

En présence de ce désaccord des choses les plus importantes et les plus essentielles de la société, il n'était pas difficile de comprendre qu'elle se trouvait alors monstrueusement organisée, et, qu'à moins d'un miracle, elle devait se disloquer au premier choc. Cela était si clair, que tous les écrivains de talent en furent frappés, et qu'ils semèrent leurs ouvrages de sinistres prédictions. Montesquieu, Rousseau et Voltaire annoncent un bouleversement prochain; le marquis de Mirabeau et le bailly son frère, ces deux intelligences si acérées, pénètrent même jusqu'au cœur de la révolution future, en prévoyant que la noblesse et le peuple y trouveraient de contraires destinées; qu'elle serait cercueil pour l'une, berceau pour l'autre. Mais ce qui était non moins important et plus difficile à comprendre, dans l'enfance où la critique histo-

rique se trouvait encore, malgré de vastes et de précieux travaux, c'est que si les principes constitutifs de la société étaient actuellement en désharmonie complète, il avait été un temps où ils se trouvaient parfaitement unis, parfaitement combinés; c'est que ce divorce flagrant de la noblesse et du peuple, de la royauté et du catholicisme n'était pas un mal ancien, congénial, permanent et qui tînt à leur propre nature; mais un malaise éventuel, récent, né des rapports nouveaux et des circonstances inouïes qu'avait fait naître l'histoire; c'est que ces élémens politiques qui, dans les conditions de leur existence présente, formaient un ordre de gouvernement absurde et intolérable, avaient formé jadis, dans les conditions d'une existence tout autre et mieux combinée, un gouvernement très-logique et très-doux; enfin, c'est que si ces élémens avaient soutenu et fait fleurir la société française pendant le règne de soixante-cinq rois, leurs relations devaient avoir été bien modifiées, bien altérées, puisqu'ils la tuaient sous le règne du soixante-sixième.

Ainsi, au lieu de se dire que les élémens sociaux de la France, qui se faisaient maintenant une guerre opiniâtre, n'étaient plus dans leur état primitif; qu'ayant été vus d'un œil inégal par la Providence, les petits avaient grandi, les grands s'étaient abaissés, et que, s'il y avait entre eux à ce point lutte désespérée et haine irrémissible, c'est que les dominateurs d'autrefois, se refusant à l'évidence présente, avaient conservé leurs prétentions en perdant leur puissance; au lieu de cette explication, aujourd'hui si nette, si naturelle, si irrésistible, les historiens du dix-huitième siècle, témoins du désordre actuel, et n'en discernant pas les causes, s'imaginèrent que les choses avaient toujours été ce qu'elles étaient; que cette alliance disloquée de la royauté, de la noblesse, du clergé et de la bourgeoisie, qui arrêtait la civilisation, l'avait toujours arrêtée; que ce qui était mal avait été mal, hier comme à présent. Ils se prirent donc d'une antipathie philosophique, raisonnée et incurable contre le passé; contre le passé qui avait produit le présent, comme un principe produit sa conséquence, et de cette vue fausse, de cette appréciation mal appuyée, naquit la

moitié de l'esprit réactionnaire qu'ils portèrent dans la théorie de l'histoire.

Néanmoins, ce ne fut pas tout; une seconde cause fit échouer la grande idée historique du dix-huitième siècle ; elle est d'une autre nature et mérite d'être étudiée. Cette époque eut cela de particulier, comme on sait, qu'elle voulut mêler la philosophie à toutes choses. La tentative était belle et digne de flatter les grands esprits qui la conçurent. C'était en effet une noble envie qui les portait à unir dans un vaste ensemble et dans la même signification sociale les sciences, les arts, la morale, la littérature; à rapprocher et à unir l'un à l'autre les principes du vrai, du bien et du beau; à révéler enfin l'unité des lois du monde, et à élever un monument en témoignage de cette génération militante qui avait conquis leur secret. Mais, et nous le savons aujourd'hui par expérience, autant le projet de soumettre toutes les connaissances humaines à la philosophie était grandiose, autant la philosophie que le dix-huitième siècle avait sous la main était propre à le ruiner.

De cette philosophie, maintenant abandonnée par tous les hommes d'élite, mais qui traîne encore parmi les intelligences paresseuses et atardées, nous voulons rappeler seulement la manière générale de procéder dans le raisonnement, c'est-à-dire, son côté pratique, et dans ce qu'il a de commun avec l'histoire. En toute sorte d'étude, le penchant favori des idéologues du dix-huitième siècle, c'était d'aller aux choses abstraites. Ils dégageaient la question des réalités gênantes; ils la réduisaient aux idées, les idées aux signes, et ils travaillaient ensuite les signes par réductions, renversemens, équations, comme en algèbre. Dans cette méthode, la réalité est toujours absente; car on abstrait d'abord les faits, les idées ensuite, et on a pour résidu des signes, sur lesquels l'intelligence s'exerce; elle les déploie en ligne, les courbe en cercle, les ramasse en carré, ainsi qu'un général fait de ses masses de bataille. C'est l'analyse mathématique, au sujet de laquelle il s'est ému dernièrement une grave discussion à l'Académie des Sciences, et qui a fourni à M. Poinsot, sur le jeu de cette mécanique intellectuelle, de si piquantes et de si bonnes vérités.

Il est évident que la méthode des idéologues pouvait séduire ceux qui l'employaient : avec quelques signes, une formule et un peu de logique, ils s'élevaient dans des régions inconnues et traversaient des mondes inexplorés. C'était une sorte de science occulte, véritable alchimie, avec laquelle ils croyaient changer en or quelques pauvres signes de plomb; mais cette ascension n'était qu'un vertige, et ces trésors une illusion. L'idéologie était, au fond, une science misérable. D'un côté, se bornant à combiner des idées, elle n'ajoute rien à leur masse; de l'autre, n'acceptant jamais les choses avec leur individualité réelle, mais prenant les idées générales que l'esprit extrait du spectacle de ces choses, elle n'envisage le monde qu'à l'état d'abstraction, et par conséquent les notions qu'elle en donne se rapportent aux objets idéalisés, c'est-à-dire entraînés hors de leur sphère positive. Cette méthode est donc la pire pour l'histoire; car elle n'a ni l'investigation qui découvre, ni l'expérimentation qui vérifie; elle est stérile et elle est fausse : stérile, elle laisse l'esprit humain dans sa pauvreté ; fausse, elle le trompe sur la nature de ses notions acquises; fausse et stérile, elle lui gâte le présent et lui dérobe l'avenir, elle l'aveugle et l'atrophie.

C'est surtout à l'application qu'il faut juger sa nature et mesurer sa portée. « En l'état de commotion presque générale de philosophisme politique, » comme disait le marquis de Mirabeau, où l'on se trouvait, vers le milieu du dix-huitième siècle, tous les grands faits sociaux qui avaient soutenu la vieille monarchie française étaient passés au crible de l'idéologie et jugés souverainement d'après ses lois. Par exemple, s'agissait-il du catholicisme? au lieu de se demander comment le christianisme s'était fait doctrine sociale, comment il s'était réalisé dans l'Occident, comment il y était devenu puissance terrienne et autorité politique; en un mot, au lieu de tirer son appréciation de son histoire, on écartait toutes ces réalités, on généralisait le problème; au lieu de catholicisme, on mettait religion, et, abstrayant encore davantage, on se demandait : « Que doit être *une religion?* La question ainsi posée, on répondait qu'*une religion*, ce doit être un rapport de

l'homme à Dieu, une chose par conséquent tout-à-fait libre, spirituelle et intime, dégagée des préoccupations mondaines, pleine de douceur, d'indulgence, d'effusion; et c'était armés de cette conséquence que les idéologues condamnaient le clergé de France et d'Europe, ses possessions, son influence gouvernementale; enfin ils disaient anathème à toute son histoire présente et passée : au nom de quoi? au nom d'une abstraction, de rien. S'agissait-il de la noblesse? au lieu de rechercher ce que furent à l'origine les gentilshommes, comment leur lance conquit la terre et comment leur intelligence la civilisa, par quels degrés de courage et d'opiniâtreté ils montèrent jusqu'au trône, et par quels autres degrés de bonté, de justice et de résignation ils descendirent jusqu'à la bourgeoisie, on écartait encore tous ces faits du raisonnement; on abstrayait la différence des races, et l'on disait : *Un homme qui naît* vaut-il mieux qu'*un homme qui naît?* et alors, le problème ainsi proposé, il devenait vrai, de vérité algébrique, qu'il n'y a aucune sorte d'inégalité entre deux choses que l'on a supposées égales.

Il y avait donc réellement, ainsi que nous l'avons annoncé, deux obstacles puissans qui devaient faire échouer les plus nobles esprits du dix-huitième siècle dans leur entreprise; le premier, c'était la perturbation présente des élémens sociaux; le second, c'était le procédé de l'idéologie appliqué à l'histoire : la lutte présente les portant à supposer une lutte passée, et par conséquent un désordre continuel; l'idéologie les portant à condamner, au nom de la raison, au nom de la philosophie contemporaine, les grands corps historiques qui formaient la charpente du royaume. Le résultat naturel, logique, irrésistible de ces deux causes, c'était une réaction impitoyable contre toutes les choses d'autrefois, contre le catholicisme, contre la noblesse, contre la royauté, contre nos vieilles études, nos vieilles lois, nos vieilles mœurs, enfin contre toute la réalité et toute la poésie de nos origines.

Ce retour contre le passé eut lieu; et jamais encore un pareil débordement de haine et de fanatisme réactionnaire n'avait signalé une époque. On réagissait en vers et en prose; on y employait l'épopée, le drame, l'ode, le traité philosophique, le pamphlet, le calem-

bour; c'était une passion qui allait jusqu'au délire en quelques-uns, et qui, par l'infinie variété de ses objets, se nivelait à la hauteur de toutes les rancunes; c'était une colère joyeuse, caustique, effrontée, érudite, lascive, immonde. Mais en dehors de ce mouvement, formé de mille impulsions secondaires, il y avait trois ou quatre hommes, supérieurs par leurs idées, qui étaient haineux pour le passé par amour de la science, menteurs systématiques et faussaires par théorie. Ils transportaient et régularisaient à froid, dans l'histoire, cette conjuration universelle et acharnée contre tous les faits et toutes les idées qui remplissent les premières époques de l'Occident. A la tête de ces hommes s'étaient placés Robertson et Hume, Voltaire et Gibbon.

Il y a surtout en ceci un point qui mérite d'être considéré. Les novateurs idéologues se sentaient portés si complaisamment vers une réorganisation sociale, qui fût simple et rationnelle, autant que l'état présent des sociétés leur semblait confus et absurde, qu'il y aurait eu bien peu de corps, bien peu de lois, bien peu d'idées auxquelles ils n'eussent appliqué leur niveau. Mais la réalité matérielle gênait ici l'amour des utopies. En construisant des systèmes, il ne fallait oublier ni les censeurs royaux ou ecclésiastiques, ni les Châtelets, grand et petit; ni les cours, ni les parlemens, ni les corporations, ni le trône. Ils acceptèrent donc les conditions d'exécution, prirent leur marteau, et commencèrent. La noblesse semblait bien une chose injuste; mais, forcés de respecter la noblesse actuelle, ils se jetèrent désespérément sur la noblesse d'autrefois, noblesse de pierre et de marbre, qui laissait dire dans le chœur des cathédrales et les caveaux des abbayes. Le clergé gênait par ses dogmes, sinon par sa conduite, leurs théories matérialistes et athées; mais comme les officialités et les censures étaient là, on se rua sur le passé, on accusa la guerre des Albigeois et saint Dominique, la Saint-Barthélemi et Catherine de Médicis, les dragonnades et le père Le Tellier; on trouva plaisant l'enthousiasme des Pères, et on se gaussa des croisades, cette guerre de Troie de l'Occident. La royauté, par ce qu'elle a de fixe et presque de sacramentel, portait obstacle à la liberté des calculs idéologiques;

mais il fallait tenir compte de la Bastille et du For l'Évêque, et l'on se retourna vers les rois des races éteintes, races de Charles, races de Capet, races de Valois; Voltaire compta les crimes de Clovis, les faiblesses des rois fainéans, les cruautés de Charlemagne, les débonnaretés de Louis-le-Pieux; il travestit en parades burlesques les assauts des lions d'Angleterre contre les lis de France; et, chose inouïe et monstrueuse, chose qui ne trouvera jamais assez d'étonnement, peut-être assez de mépris, le même homme qui poursuivait d'amères épigrammes la foi ardente des monastères du moyen âge, rimait d'apologétiques épîtres à des prêtres qui prenaient des filles à l'Opéra; le même homme qui avait souillé le nom et l'écu de Jeanne d'Arc, célébrait le *petit trou* du menton de la Pompadour; le même homme qui trouvait Richemond, La Hire et Xaintrailles ridicules sur la brèche d'Orléans, trouvait le duc de Richelieu, M. Vignerod, sublimes au Parc-aux-Cerfs; le même homme qui définissait la noblesse de France, au douzième siècle, cinquante mille brigands, nommés comtes, marquis et barons, ayant un faucon sur le poing, demandait avec instance à Mme de Créquy-Lesdiguières, comme « gloire et bonheur de sa triste vie, » de faire ériger en marquisat sa terre de Ferney; le même homme qui outrageait Clovis, Charlemagne, Louis IX et Louis XI, écrivait deux poèmes pour Louis-le-Bien-Aimé!

Il pesait ainsi sur toute l'histoire, au dix-huitième siècle, un grand système de réaction; cette réaction s'attachait, pour les causes que nous avons exposées, au christianisme, à la noblesse et à la royauté; et comme c'étaient là les faits les plus grands, les plus étendus de notre nationalité, il en résultait de graves méprises dans l'économie de leur développement et d'incommensurables erreurs dans leur appréciation. Tout ce qui se rapportait au christianisme, comme communautés, ordres, vœux, législation, cérémonies, monumens religieux; tout ce qui se rapportait à la noblesse, comme traditions de famille, noms, droits, langue, blason, costume, architecture militaire; tout ce qui se rapportait à la royauté, comme supériorité de race, de fortune, de puissance,

tout cela fut battu, déplacé, bouleversé, contesté, nié par la raison philosophique des idéologues; tout cela fut mal connu, plus mal jugé, plus mal expliqué. L'histoire particulière d'une foule de faits et d'idées se trouva ainsi négligée ou faussée, et l'histoire générale résuma et reproduisit nécessairement tous les mécomptes spéciaux qui lui servaient de principes et d'élémens.

Telle était l'histoire en 1812, lorsque M. Guizot eut la pensée de la reconstituer. Il avait alors vingt-quatre ans. Jamais peut-être les débuts d'un jeune homme n'avaient eu à se prendre ainsi à des difficultés si ardues, entourées de plus illustres naufrages et de plus magnifiques renommées. A cette époque, en effet, la robe pailletée du dix-huitième siècle traînait encore sur la France; l'astre des Boufflers, des Parny, de Delisle, des Morellet, des Suard, se couchait à peine, et Voltaire était aussi grand dans l'esprit des lettres françaises qu'au jour où la Constituante le mit à la place de Dieu, à Sainte-Geneviève. Il y avait à craindre pour le jeune philosophe de faire trop ou trop peu : trop, en déniant toute vérité au dix-huitième siècle, comme l'a fait l'école catholique, vers 1819; trop peu, en côtoyant l'Encyclopédie et en se laissant choir dans ses abîmes. Nous allons tâcher de montrer comment M. Guizot résista à cette double pente, comment il réforma en reconstruisant, et comment, par la seule force de sa pensée et la sagesse de son jugement, il amena les esprits sur le terrain où se réalise aujourd'hui la plus belle théorie de l'histoire qui ait jamais été tentée.

III.

Nous l'avons déjà dit, ce fut en 1812 et par une édition de Gibbon que M. Guizot fit son entrée dans le monde de l'érudition et de l'histoire. C'étaient alors deux voies désertes et qui, semblables à deux grands chemins abandonnés, étaient venues se perdre dans les sables de l'empire. Il choisit bien le moment de son coup, et il le frappa juste. La réputation de Gibbon était encore, ainsi que tous les noms illustres du dix-huitième siècle, une

chose vierge et sacramentelle, qu'aucune grande critique n'avait touchée et mise en demeure d'examen; c'était un soleil au milieu de sa course, et qui devait éclairer de ses rayons le satellite assez audacieux pour s'imposer à son orbite. L'*Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain* apparaissait au jeune critique dans son vrai jour, pas trop vif, pas trop terne; comme une tâche de patience et de peines infinies, d'ordre, de clarté, de travail classique, mais aussi comme une œuvre de peu d'élévation et de grandeur, de peu de pensée et de peu de style. Il la voyait surtout infectée de cette peste réactionnaire qui avait passé sur les intelligences du dix-huitième siècle comme un simmoûn, et il résolut de la guérir de ce fléau; de faire faire une seconde fois à Gibbon son voyage à travers les derniers siècles de l'empire; de lui faire toucher les ronces de la route historique où son pied avait failli, de lui montrer les horizons magnifiques qu'il avait niés, ou pour ne les avoir pas regardés ou pour ne les avoir pas vus; et d'inscrire à chaque page de son livre cette vérité, que le passé existe, quoi qu'on fasse; que les faits restent immuables en eux-mêmes, qu'on les omette ou qu'on les défigure, et que, tel Alcide qu'on soit, à l'histoire, comme à l'hydre de Lerne, les têtes que l'on coupe ne tombent jamais.

Néanmoins les études de M. Guizot ne s'étendirent pas à toutes les parties de l'œuvre de Gibbon; il s'était proposé surtout deux choses, de rétablir les faits omis et de redresser les faits mal présentés, et il choisit la partie de l'ouvrage qui nécessitait davantage l'intervention de sa critique. Ce choix n'était ni long ni difficile; il tomba naturellement sur ces chapitres XV et XVI, deux célèbres chapitres, consacrés à l'établissement du christianisme, et qui avaient soulevé, en leur temps, tout le flot de la théologie britannique. S'il nous est permis de glisser obscurément notre avis sur les deux chapitres, nous les trouvons médiocres: le sujet les déborde, comme un fleuve qui est plus grand que son lit. C'est une chose curieuse que la manière ferme, noble et consciencieuse dont M. Guizot les retouche, les redresse, les reconstruit; ses notes savantes et lumineuses font honte aux mesquineries philosophiques de Gibbon; et le protestant

donne ici une leçon sévère aux papistes du dix-huitième siècle, qui avaient oublié leur symbole. Du reste, et nous croyons dire ceci à la gloire de M. Guizot, il est celui de tous les religionnaires qui est entré le plus profondément dans les grandes choses du catholicisme. Il y a des momens où l'on dirait d'un évêque; et la preuve que ce n'est pas chez lui un jeu, mais une réalité, une forme, mais une idéee, c'est qu'il ne s'est jamais démenti. En 1812, il écrivait ses notes sur Gibbon comme l'aurait pu faire Bossuet; en 1833, pendant la discussion de la loi sur l'instruction primaire, on aurait dit qu'il n'y avait qu'un seul catholique à la chambre, et que ce catholique, c'était lui.

Ce ne fut pas seulement aux chapitres XV et XVI que M. Guizot appliqua ses notes historiques et critiques; on trouve encore tout le long de l'ouvrage, et surtout aux quatre premiers volumes, un nombre assez considérable de digressions profondes. Il côtoie Gibbon par l'histoire et par l'exégèse. Cependant on peut dire que le poids principal de sa pensée porte sur les deux chapitres que nous avons indiqués, et que la première lance qu'il ait rompue avec le dix-huitième siècle, a été en faveur des idées religieuses et des institutions chrétiennes.

En l'année même où il publiait Gibbon, M. Guizot entra dans cette carrière de l'enseignement qui devait lui donner et recevoir de lui tant d'éclat. M. de Fontanes, alors grand-maître, le nomma, lui, si jeune homme, à la chaire d'histoire de la Faculté et de l'École Normale. Nous avons entendu conter, à ce propos, une petite anecdote qui fait honneur aux lumières de l'un et à la fermeté de l'autre. Bonaparte n'aimait pas, comme on sait, les volontés qui marchaient à côté de la sienne; il vouait une haine profonde à tout ce que, sous le nom d'idéologues, on confondait alors d'esprits rétifs et d'intelligences anarchisées, et il exigeait que les hommes de son université naissante lui jetassent les fleurs de leur rhétorique, pauvres fleurs! et lui fussent, autant que possible, un Homère, à lui Achille, qui en méritait un si grand. Quand les éloges lui manquaient aux solennités publiques, ou qu'ils lui semblaient moins sonores que le canon de ses batailles, il en disait

son mot à ce digne grand-maître, avec ce ton brusque et poignant dont se souviennent ceux qui l'ont vu. M. de Fontanes fit donc entendre à M. Guizot qu'il espérait que le panégyrique de rigueur serait placé avec soin dans le discours d'ouverture. — Pas du tout, répondit M. Guizot; j'expliquerai les idées sommaires du cours; mais l'empereur n'a rien à faire dans ma harangue. — Mais pourtant, jeune homme, je vous donne une chaire. — Je vous en remercie, monseigneur; mais reprenez-la. — Allons, allons, poursuivit M. de Fontanes, faites comme vous voudrez : l'empereur se fâchera; je supporterai la tempête. M. Guizot ne parla pas de l'empereur, et il resta professeur d'histoire à la Faculté des lettres.

Ces premiers cours de 1812-1813 et de 1813-1814 ne furent pas recueillis; ils traitaient de l'invasion générale du monde romain par le monde barbare, c'est-à-dire, qu'ils embrassaient tous les assauts que se livrèrent ces deux civilisations, depuis les Cimbres jusqu'aux Vandales, depuis Marius jusqu'à Julien. Dans ces cours furent démêlés et caractérisés les trois principes de la société moderne, le principe romain, le principe chrétien et le principe barbare; principes que nous retrouverons exposés et développés dans l'*Histoire générale de la civilisation en Europe*, en 1828. A ce propos, nous ignorons comment un spirituel et recommandable écrivain de la *Revue des deux mondes*, en parlant des idées politiques de M. Guizot, a pu dire qu'elles reposaient sur sa fameuse théorie historique des vainqueurs et des vaincus. Nous savons bien que des historiens se sont imaginé que les habitans de la Gaule avaient été conquis par les barbares; et que la race aristocratique et la race plébéienne, c'étaient les descendans des vainqueurs et des vaincus; mais outre que M. Guizot se serait bien donné de garde d'émettre jamais une opinion aussi étrange, aussi excentrique, il a assez souvent exposé comment les trois principes qui se sont emparés, en se combinant, du monde moderne, étaient des forces morales, et non point trois gros bataillons qui se seraient disputé la société, la dague au poing et le pot en tête.

Dès 1814, il se fait un vide dans l'œuvre historique de M. Guizot,

vide rempli successivement par ses travaux du ministère de l'intérieur, du ministère de la justice et du conseil-d'état. Tout ceci se rapporte à sa carrière politique; nous le reprendrons plus bas. En 1820, dégoûté à bon droit de l'esprit de la restauration, et après une disgrâce recherchée, il reparaît à sa chaire de la Sorbonne, et reprend ce grand enseignement de 1812, qui avait réveillé en France le goût des études sévères, et préparé l'élan intellectuel au milieu duquel nous nous mouvons aujourd'hui. Ce cours fut une protestation scientifique, noble et digne, contre le penchant des choses d'alors; en face des prétentions mesquinement aristocratiques des grands seigneurs de M. de Villèle, M. Guizot fit surgir les grandes proportions des races franques et visigothes; et au despotisme qui naissait d'une Chambre des députés gagnée et d'une Chambre des pairs gâtée, il opposa le développement des institutions anglaises et les principes du gouvernement représentatif. C'étaient les semailles de la récolte de juillet. Ce cours qui dura deux années, 1820-1821, 1821-1822, fut recueilli, mais assez médiocrement, sous le titre de *journal des Cours publics*, et forme deux volumes. Si nous n'appuyons pas davantage sur les matières qui y sont traitées, c'est que nous devons les reprendre plus loin; les institutions, et surtout les personnes du cinquième au dixième siècle, à l'occasion des *Essais;* la théorie du gouvernement représentatif, quand nous exposerons les idées politiques de M. Guizot.

Le livre des *Essais sur l'histoire de France* nous a toujours paru l'un de ses plus remarquables ouvrages. Ce sont quatre ou cinq traités indépendans sur divers points de nos origines, réunis en un volume, et publiés pour la première fois en 1822. Notre époque, assez riche d'ailleurs en écrivains qui ont plus ou moins fouillé nos annales, n'en a point qui aient dirigé leurs études de ce côté. M. Augustin Thierry élucide avec un talent bien distingué ce que nous nommerons l'*intrigue*, *le drame* de la première race; M. Michelet assied l'homme sur la géographie et groupe l'art autour de l'homme; mais nous ne voyons personne qui ait abordé comme M. Guizot la dissertation sur les mille difficultés qui

hérissent les abords de l'histoire moderne. Nous croyons néanmoins que l'importance de la grande œuvre historique qui paraît devoir s'élever, gît principalement dans l'élucidation de ces obscurités. La partie *dramatique* et *personnelle* n'est que le cadre des événemens sociaux; l'homme contient bien et produit l'histoire, si l'on veut; mais c'est parce qu'il produit les institutions. C'est dans celles-ci que réside la pensée d'une époque; les héros et héroïnes sont la main d'un siècle; les institutions en sont la tête et le cœur.

Les institutions, les idées et les faits qu'elles enserrent sont les véritables sphinx de notre histoire. Elles ont le secret de tout. M. Guizot a choisi qnelques points de ces grandes questions sociales, et les a discutés la plupart avec une merveilleuse sagacité. Au nombre de ces problèmes si difficiles, la décadence des municipalités romaines et l'état des personnes sous la première race, sont peut-être les plus importantes et les mieux résolues. La base du municipe romain, sa forme, le jeu de son organisme, son relâchement, sa disparition à peu près totale, sont développés avec une grande netteté et une sûreté de coup d'œil admirable. Cette dissertation, assez courte d'ailleurs, est une introduction indispensable à l'histoire des communes, au moyen âge. Celle-ci se trouve spécialement traitée dans les leçons XVI, XVII, XVIII et XIX du Cours de 1829-1830; et si nous y arrivons ainsi directement et avant son tour de date, c'est parce qu'elle complète naturellement le chapitre des *Essais* dont nous nous occupons.

Un point capital dans les idées de M. Guizot sur ces matières, c'est de bien distinguer la municipalité romaine de la municipalité française; la première qui expire vers le septième siècle, la seconde qui naît vers la fin du onzième. La municipalité, c'est la forme sociale de la bourgeoisie dans les temps antiques; et l'espèce d'interrègne de quatre siècles qui existe entre la municipalité romaine et la municipalité française, indique une époque où la bourgeoisie n'existe pas; d'un côté, parce qu'elle s'est éteinte, de l'autre, parce qu'elle n'est pas née. Il se lève de là une foule de questions capitales que M. Guizot prévient, dégage, expose, discute, aplanit avec une rigueur de logique et une clarté de démonstra

tion invincibles. Nous ne voulons pas dire que l'histoire des communes, qui est contenue dans ces quatre leçons, y soit contenue tout entière; il y faut encore quelques prolégomènes et quelques appendices : l'histoire des lois sur l'emphythéose, qui fasse voir comment l'esclave traverse le servage pour arriver à la propriété et à l'association bourgeoise; et l'histoire des corporations industrielles, sorte de commune morale, enclavée dans la commune administrative; mais nous pouvons affirmer, sans crainte de rencontrer une dénégation, pas même un simple doute, que ces quatre leçons, avec le chapitre des *Essais*, sont peut-être le chef-d'œuvre critique de M. Guizot, et, à coup sûr, le plus beau morceau d'histoire qui ait été écrit au dix-neuvième siècle.

Nous avons dit que la bourgeoisie romaine disparaît, sauf dans quelques rares cités du Midi, vers le septième siècle, et que la bourgeoisie française se montre vers la fin du onzième. Cet intervalle de quatre cents ans, que ni M. Raynouard, ni M. Augustin Thierry n'a aperçu, le premier, dans son histoire du droit municipal; le second, dans la seconde moitié de ses lettres sur l'histoire de France, est plein de choses curieuses, en ce sens, qu'elles sont uniques dans l'histoire moderne, et que, pour leur trouver un pendant, il faut remonter aux périodes analogues de l'histoire italienne, avant la formation des municipalités, c'est-à-dire, avant la retraite du peuple sur le Mont-Sacré, qui est la date de la première commune romaine. Toutefois, ce n'est pas précisément de ce point de vue comparatif que M. Guizot a étudié ces quatre cents années ; il a principalement recherché l'état des personnes, ce qui en était la principale difficulté. En effet, lorsque les communes existent et sont généralement organisées, il n'y a que deux façons d'être socialement; bourgeois ou gentilhomme. Mais quand les municipalités ne sont pas encore formées, c'est-à-dire lorsque les descendances des races esclaves ne se sont pas encore assez détachées des races nobles, pour arriver à une administration propre et séparée : il y a plusieurs degrés dans la situation des individus. D'un côté, les *roturiers* se superposent depuis l'esclave pur jusqu'à l'affranchi; de l'autre, les nobles s'échelonnent depuis le gentilhomme

patron et propriétaire, jusqu'au gentilhomme client et fermier.

La détermination de l'état des personnes, durant ces quatre siècles, aurait effayé tout autre que M. Guizot, parce qu'il n'existe aucun document direct sur lequel l'historien puisse s'appuyer. Les codes, les capitulaires, les lois de toute sorte abondent; mais dans tout cela, il n'y a pas un mot sur les personnes. Alors M. Guizot s'est avisé d'un expédient fort adroit; c'a été d'étudier les lois sur la propriété, et d'en conclure l'état des personnes. Ici commencent d'abord un travail de jurisprudence énorme, ensuite une souplesse d'analyse merveilleuse, qui vous mène par mille détours au but désiré. Cette dissertation est certainement très-curieuse, et constitue l'un des meilleurs chapitres des *Essais*. Cependant, en raison de son importance même et de la haute intelligence historique qui l'a conçue, nous croyons devoir lui appliquer quelques réflexions critiques, que nous prions M. Guizot et nos lecteurs de nous pardonner.

Pour déterminer l'état des personnes, M. Guizot a été obligé, avons-nous dit, de se servir des lois sur la propriété. Or, aux lois sur la propriété ne correspondent que les personnes qui possèdent; et, M. Guizot le sait bien, avant la formation des bourgeoisies, il n'y a que les gentilshommes qui soient propriétaires. Les lois sur la propriété ne pouvaient donc pas conduire aux affranchis, qui ne possédaient rien, surtout les affranchis industriels, et encore moins aux esclaves. Il suit de là qu'il y a deux classes immenses que M. Guizot n'a pu atteindre, en déterminant l'état des personnes, les affranchis et les esclaves, qui sont entrés beaucoup plus tard dans la propriété. Ces deux classes étaient cependant bien importantes; importantes par leur nombre, parce qu'elles formaient la majorité numérique; importantes par leur destination, parce qu'elles devaient former la bourgeoisie; parce qu'elles devaient dans huit siècles gouverner la France, et dans dix gouverner l'Europe. Le tort de cette omission, qui nous semble réelle et assez grande, doit néanmoins être attribué beaucoup moins à M. Guizot, qu'à la méthode forcée qu'il avait suivie; à sa pensée, qu'à son instrument. Cependant, telle quelle, nous pen-

chons à croire qu'elle a été funeste aux études historiques; car si M. Guizot avait fixé nettement la nature et les attributions sociales des races esclaves, il aurait par contre-coup mieux connu et mieux apprécié les races nobles. Races esclaves, races libres ou nobles, deux points qui sont restés nébuleux dans le rayonnement général de ses ouvrages.

Toutefois, ce qui caractérise M. Guizot en ceci, et ce que nous devons à la vérité de constater, c'est que nos reproches portent beaucoup moins sur une erreur que sur une omission. Tel qu'il est, ce chapitre ne contient aucun principe qui ne soit rigoureusement vrai; seulement, il s'arrête au plus beau de son chemin, et ne va pas jusqu'au bout de sa matière. C'est beaucoup; ce n'est pas assez. Considéré par rapport aux doctrines générales du dix-huitième siècle, tout le livre des *Essais* est d'une grande valeur. Consacré presque en entier au discernement des castes, des institutions et des personnes, il va redressant et ruinant les théories des idéologues sur la *nation* et le *peuple*, deux généralités créées pour le raisonnement, et qui disparaissent, dans la pratique historique, devant l'individualité réelle et profonde des hommes, des choses et des événemens.

On dirait qu'après avoir mené à fin, à force d'érudition et de patience, les dissertations diverses des *Essais*, M. Guizot, frappé de la nécessité d'illuminer ainsi les recoins obscurs de l'histoire, eut hâte d'épargner aux autres la peine qu'il avait gardée pour lui, et d'appeler le public même le moins scientifique à la connaissance des sources. Dès 1822, commence la publication de la double série des mémoires sur la révolution d'Angleterre et sur l'histoire de France, les premiers en douze volumes terminés en 1825, les derniers en vingt-neuf, terminés en 1828. C'était là une tâche méritoire, la tâche d'un ami de la science, rapportant fort peu de gloire et beaucoup d'ennui. La collection des chroniques anglaises contient les noms les plus illustres et les documens les plus instructifs. C'était en quelque sorte la réunion des pièces justificatives de l'histoire de la révolution de 1648, dont M. Guizot s'occupait alors, et une invitation au public de France vers le gou-

vernement représentatif de la Grande-Bretagne, que nous commencions à expérimenter parmi nous.

Les mémoires relatifs à l'histoire de France sont bien plus importans encore, soit par leur nombre, soit par leur étendue. Ils embrassent toute la série des chroniques latines de la fin du cinquième siècle au commencement du treizième. Il est bien entendu que M. Guizot n'a pas traduit lui-même ces quarante-un volumes de mémoires ; pas plus les chroniques anglaises que les chroniques latines ; il a dirigé l'œuvre, choisi et guidé les travailleurs, écrit les éclaircissemens et les notices. L'honorable critique de la *Revue des Deux-Mondes* que nous avons déjà mentionné, rapporte que la traduction de ces mémoires a été faite dans le cabinet de M. Guizot, où des jeunes gens fouillaient *à coup de lexique* dans le latin barbare d'Orderic Vital. Nous appuyons un peu sur ceci, parce que la *Revue des Deux-Mondes* elle-même, recueil où travaillent quelques hommes si instruits, ne trouvera pas mauvais que nous rendions justice à un érudit connu et recommandable. La traduction d'Orderic Vital, un des ouvrages les plus importans de la collection, n'a été faite, ni par un jeune homme, ni à coup de lexique : elle est due à M. Louis Dubois, d'Alençon, auquel M. Guizot l'avait confiée, à cause de ses connaissances profondes et locales de la géographie de la Normandie, et qui a parfaitement répondu à l'attente fondée sur sa bonne réputation.

Jusqu'ici, à l'exception de ses cours de 1812 et de 1820, nous n'avons pas encore vu M. Guizot aborder les idées générales de l'histoire : il s'est tenu, toujours il est vrai à une grande hauteur, dans les dissertations et les mémoires. Le voici maintenant qui aborde les grandes masses, et qui synthétise les faits et les idées qu'il avait si bien analysés. L'histoire de la révolution d'Angleterre, depuis l'avénement de Charles Ier jusqu'à l'expulsion définitive des Stuarts, s'annonce comme devant être l'ouvrage historique capital de notre époque, à le juger du moins par les deux volumes publiés de 1826 à 1827, et qui conduisent l'action jusqu'au régicide de 1648. Il y aurait beaucoup à discourir sur ce livre, à propos duquel on a déja tant discouru. Nous allons nous

borner à reproduire, s'il se peut, l'impression toute personnelle qui est sortie pour nous de sa lecture, et mettre à nu bien plutôt les sentimens que nous en avons éprouvés, que les idées que nous en avons conçues.

Il nous a semblé qu'il régnait sur tout ce livre une teinte singulièrement grave et religieuse. Nous y avons vu la divine Providence conduisant chaque événement par la main, les grands ainsi que les petits, et les scellant chacun à sa place, comme des spectateurs muets. Les choses y sont si augustes par leur nature, qu'elles apportent avec elles leur émotion, et si tristes, que l'écrivain a raison de passer sans demander des larmes pour personne. Tout nous y a paru simple, naturel, vivant; l'inébranlable fierté de Charles Ier, qui obéit à la destinée des races royales, et la persévérante colère du parlement, qui obéit à la destinée des races populaires. A lire cette histoire, on reconnaît aisément que ce sont deux grandes idées sociales qui luttent; et quand la hache se lève sur l'échafaud de White-Hall, quoique l'exécuteur soit masqué, on voit bien que c'est le peuple qui en tient le manche.

Le côté artiste du livre nous a paru être la forme harmonieuse de ses idées. Il n'y a ni haine, ni enthousiasme; il raconte l'histoire comme Dieu la fait, patiemment et paisiblement; et en jetant un vague coup d'œil sur l'ensemble des faits qu'il met en œuvre, nous avons été frappé d'un spectacle que nous ne pouvons pas mieux rendre, qu'en disant que c'était comme une mer, calme à fleur d'eau, et sillonnée de courans dans sa profondeur. Ce calme de la surface, c'est la loi générale de l'humanité, qui passe toujours unie, toujours la même; ces courans qui se croisent et s'entre-choquent, ce sont les accidens innombrables de la vie, les individualités, les hasards. Au-dessus, l'unité du tout; au-dessous, la variété des parties; là haut, Dieu et le ciel; là bas, l'homme et les mondes.

L'histoire de la révolution d'Angleterre est restée suspendue à la mort de Charles Ier. C'est un édifice qui appelle l'ouvrier, et auquel l'ouvrier répondra. Nous savons que M. Guizot n'a pas cessé de songer à son œuvre favorite, et qu'il compte bien la cou-

ronner un jour du rameau vert. Du reste, la correspondance du cardinal Mazarin avec Olivier Cromwell, qu'il lui a été donné de dépouiller aux archives des affaires étrangères, donnera un singulier attrait à son récit, et jettera un reflet nouveau de poésie sur l'exil des Stuarts, ces autres Tarquins ou ces autres Bourbons.

C'est dans ce livre, où la généralisation des faits est opérée avec tant d'indépendance, avec tant d'ampleur, que M. Guizot reconstruisait la philosophie de l'histoire telle que le dix-huitième siècle l'avait conçue, mais telle qu'il n'avait pas pu l'exécuter. La réaction idéologique en est complétement disparue; les élémens de la société anglaise y sont tous admis, sans choix, sans prédilection, sur un pied d'égalité fraternelle; les faits de toute sorte, grands, petits, officiels, problématiques, y subissent une enquête bienveillante, mais sévère; la vérité y est cherchée, non introduite; en un mot l'historien y subit l'histoire, et non l'histoire l'historien.

Posée en principe et réalisée par ce livre dans une partie de ses conséquences, l'histoire philosophique, telle que M. Guizot l'a faite, reprend sa marche grave et ses nobles allures dans le cours d'été de 1828, et dans le cours entier de 1828-1829, et de 1829-1830. Quoique ces deux enseignemens soient divers entre eux, et par leur époque, et par leur durée, et par leur matière, nous croyons néanmoins pouvoir les réunir ici sans trop grand inconvénient, parce qu'ils sont dirigés dans le sens d'une seule et même idée, et que la doctrine théorique, une et identique en soi, n'y diffère que par son application. Le premier cours est consacré à l'histoire de la civilisation en Europe; le second à l'histoire de la civilisation en France : celui-là est plus général, celui-ci plus particulier; l'un a plus de profondeur, l'autre plus d'étendue, voilà tout. D'ailleurs c'est à peu près même plan, même marche, même conclusion.

Pour M. Guizot et pour tous ceux qui y regardent, la civilisation est un fait, et comme telle, elle tombe par conséquent sous la juridiction de l'histoire. Seulement ce qui appartient en propre à M. Guizot en ceci, c'est la justesse et la netteté avec laquelle il a

défini la civilisation, le développement social et individuel de l'homme. Rien n'est plus large, rien n'est plus vrai, rien n'est plus clair. Une fois cette idée de la civilisation trouvée, formulée et proposée, M. Guizot l'expérimente à l'aide des faits, et la superpose pour ainsi dire à toutes les époques du monde moderne, pour trouver celle qui l'étreint le moins et celle qui l'étreint le mieux; celle qui lui est marâtre et celle qui lui est mère.

Il est clair que la condition sociale et individuelle des hommes étant subordonnée aux institutions et aux principes moraux, la civilisation dépend des uns et des autres. Or, trois élémens concourent à former le milieu dans lequel doit respirer et se développer l'homme moderne; c'est le monde romain, le monde chrétien, le monde barbare. Le monde romain fournit son organisation des provinces et les débris de ses municipalités; le monde chrétien, le mouvement intellectuel et l'égalité civile; le monde barbare, la proprieté nobiliaire et la formation du clan. C'étaient là trois forces synthétiques, qui attiraient toutes choses vers elles, et qui aspiraient exclusivement, et chacune à part, à devenir et à s'appeler société. Mais le principe romain, désorienté au milieu de tendances nouvelles, et démantelé de toutes parts par le bélier de l'invasion, ne pouvant plus conserver le monde, le laisse s'échapper et se couche de lassitude; le principe chrétien tente de le saisir, et l'embrasse même assez étroitement par le côté des choses morales; mais la face des intérêts positifs, des nécessités matérielles, de la pratique sociale, se trouve la plus lourde et l'emporte; et l'Europe revient aux possesseurs de la terre, aux nobles, à la féodalité (1). Il s'en faut toutefois que le christianisme lâche prise; ne pouvant pas avoir la société à lui seul, il la partage, et on le voit se placer côte à côte avec le seigneur, sous le même dais, sur le même trône, suivant, par un sentier qu'il se trace, la large voie de la civilisation, que Grégoire VII tentera vainement d'envahir.

(1) Nous prenons ici le mot *féodalité* dans sa signification vulgaire, c'est-à-dire comme désignant l'organisation hiérarchique des nobles. Nous protestons du reste contre cette explication, que nous croyons de beaucoup trop étroite.

Pendant que les trois principes du monde moderne se disputaient la société, il en naquit deux autres, qui, semblables au molosse de la fable, emportèrent le gage du combat. Il s'opéra lentement au sein des races nobles un phénomène qu'on n'aperçut que lorsqu'il eut cent coudées. Un gentilhomme s'éleva jusqu'à devenir roi; les esclaves s'émancipèrent jusqu'à devenir peuple. Royauté et bourgeoisie, voilà les deux principes qui détrônèrent les autres! Une fois maîtres, ils réagirent contre ceux qui les avaient précédés. La royauté s'agrandit en tout sens : du côté des nobles, par l'épée; du côté de l'Église, par les pragmatiques. La bourgeoisie s'agrandit aussi : du côté des seigneurs, par le travail, qui est son épée, à elle; du côté du christianisme, par l'hérésie et la réforme. Enfin, la royauté et la bourgeoisie s'agrandirent tant, qu'elles se touchèrent. Suzerain pour suzerain, la bourgeoisie prit le roi, et vassal pour vassal, le roi prit le peuple. Dès lors, le fait peuple et le fait gouvernement s'étant ainsi rencontrés, ils s'unirent; de cette union naquit l'état.

Ce que nous venons de présenter n'est pas encore précisément le développement de la civilisation elle-même; c'est l'histoire des principes dans lesquels la société s'est successivement synthétisée; c'est la formule de l'idée d'ordre, dressée chronologiquement. Il resterait à indiquer maintenant jusqu'à quel point le développement individuel et social des hommes a été favorisé plus ou moins par chacune de ces époques; et ces deux points de vue réunis formeraient l'aperçu complet de la civilisation à toutes ses périodes. M. Guizot a fait ce travail avec beaucoup de science et beaucoup de clarté. Son enseignement de 1828 enserre bien exactement l'Europe, et celui de 1829 déploie parfaitement la France. Tout ce que nous avions de travaux historiques remarquables sur ces matières a été par cela même jugé et dépassé. Les origines, les doctrines religieuses, les institutions sont sorties lumineuses des élucubrations de cette puissante intelligence; M. Guizot a véritablement conquis la France sur les préjugés du dix-huitième siècle, aussi bien que Clovis sur les Allemands. Son dernier cours a été sa bataille de Tolbiac.

Si nous résumons les faits principaux que nous avons exposés dans cet article, il résultera de cet examen que, pendant toute la durée de ses travaux historiques, M. Guizot, ainsi que nous l'avions annoncé, a constamment lutté contre le dix-huitième siècle. D'abord il rétablit l'exposition réelle des faits du christianisme, omis, défigurés ou niés par Gibbon et par l'école encyclopédique; ensuite il entame et brise comme verre les généralisations des idéologues sur le peuple, la nation, la royauté, dans ses dissertations des *Essais;* enfin il corrige l'allure réactionnaire de l'école philosophique dans ses deux cours sur la civilisation européenne et française, et dans son livre sur la révolution d'Angleterre.

En thèse générale, et comme fondement de doctrine, M. Guizot paraît attacher un grand prix, dans la pratique des études, à maintenir séparées les facultés de l'esprit humain; il ne croit pas qu'il convienne de mêler ou de soumettre l'ordre des conceptions historiques à un autre ordre de conceptions quelconques, par exemple, de construire une théorie de l'humanité à l'aide de notions psychologiques, cosmologiques, théologiques, morales, ou autres; et de venir ensuite constater, discerner, régler, systématiser les réalités de la vie des peuples avec ces notions. Il tire la théorie de l'histoire des faits historiques; la théorie de la philosophie, des faits philosophiques; la théorie du gouvernement, des faits sociaux. Ainsi qu'à chaque effet sa cause, à chaque ordre de faits sa loi.

Avant tout, le fait, physique ou moral, c'est-à-dire avant tout la réalité, le connu; puis la théorie, c'est-à-dire le probable. Voilà ce qui nous a paru être l'idée suprême à laquelle obéit M. Guizot, et celle qui domine tous ses ouvrages. Cette doctrine nous semble très-grande, parce qu'elle est compréhensive de tout ce qui est; très-vraie, parce qu'elle tient autant que possible l'affirmation humaine en réserve, et qu'elle laisse pour ainsi dire la science s'établir et se formuler elle-même par ses propres faits. Portée dans l'histoire, elle a produit ce qu'on a vu; portée dans la politique, elle a produit ce qu'on va voir.

A. Granier de Cassagnac.

LA LITTÉRATURE A SIX SOUS.

Quand le mal est devenu grave, alarmant, il faut le combattre. Il y a des braves qui rient le fer dans la poitrine, mais ces braves n'en meurent pas moins. C'est de ne pas mourir qu'il s'agit.

Les économistes nous ont perdus. Si vous vivez encore vingt ans, vous verrez où ils auront mis la France et vous-mêmes. D'abord ils ont démoli les châteaux, ce peu qui nous restait d'histoire, les églises, cette dernière page de la religion; ils ont abattu ces nobles pierres pour avoir des prairies artificielles et faire fonctionner des usines; tout notre passé s'est résumé en gaz hydrogène. Et comme ils vont vite! ils dévorent la création. Suivez-les : ils ont mis à sec nos belles rivières, nos superbes torrens pour les forcer à faire tourner une roue qui produit dix mille épingles à la minute. Voilà pourquoi Dieu sépara le second jour les eaux de la terre! — pour qu'elles produisissent des épingles! Plus tard ils se sont passés d'eau comme puissance motrice, et la vapeur du charbon a remplacé la force de l'eau; ayant usé le charbon, ils seront bientôt forcés d'employer le gaz, mais le gaz s'usera aussi, et alors ils auront recours à l'air; enfin ils useront l'air.

A leur fatale manie de décomposer, de disséquer, de réduire à la plus simple expression ce qui nous sert, ce qui nous plaît, ce qui charme la vie et le regard, il faut attribuer la littérature à 6 sous, cette littérature à dix lieues par heure, de haute pression, égale à la force de vingt chevaux.

C'est pourtant naturel. Du jour où l'on a prêché le gouvernement à bon marché, l'avantage d'un souverain à cinquante écus par mois, la nécessité

d'avoir des ambassadeurs logés au troisième étage à Constantinople ; du moment où des Malthus de faubourgs et des Bentham à tant la ligne ont demandé des écoles populaires, des livres populaires, des journaux populaires, de ce moment tout a été comme vous voyez. Force il y a de mettre la science à pied quand les sociétés se carrent dans la boue ; quand le peuple est dit souverain, il est décent que le souverain sache lire. Avec 6 sous on va lui donner une éducation. C'est bien le moins.

Malheureusement en vendant le livre, on ne vend pas le maître qui explique le livre, on ne vend pas l'enseignement, inséparable de la méthode; on ne vend pas ce bon sens organique, tradition sacrée des institutions universitaires, qui vivifie, qui sépare le poison du fruit, l'arsénic de l'or, et qui imprime une salutaire direction à l'intelligence. Ce n'est pas la flamme qui éclaire, c'est la lampe : la flamme brûle.

Si, du moins, avec le livre à 6 sous on avait le maître pour 2 sous, la proportion serait exacte, le résultat rationnel. Mais le professeur à 2 sous n'existe pas, parce que le loyer à 1 sou n'existe pas non plus, et qu'on ne dîne pas encore pour 2 liards au Café de Paris où dînent d'ailleurs fort bien ceux qui sont à la tête des publications à 6 sous.

Qu'est-ce qu'une publication à 2 sous ou à 6 sous? C'est une feuille au plus d'impression où sont dessinés, pour la plus grande instruction du peuple, des sauvages, des Indiens, des serpens boa, des Grecs, des Romains, des tourne-broche, des poèles-à-frire, des modèles de voiture à vapeur, des modèles d'usines, des cloches à plongeur, des modèles de toutes sortes de choses dont on n'a pas besoin et qui coûteraient beaucoup plus de 6 sous si l'envie prenait au peuple de les avoir. Néanmoins on appelle cela une publication populaire.

Un entre autres (celui-là du moins a de l'esprit) prend un dictionnaire, trois dictionnaires, quatre, six dictionnaires, plus de dictionnaires qu'il n'en a jamais employé pour son propre usage ; puis avec une paire de ciseaux, il découpe dans ces dictionnaires les définitions, les explications, et il les ajoute à la queue les unes des autres avec des pains à cacheter ; il ficelle Boiste avec de Laveaux, dissout Beauzée dans Lhomond ; et il remue, il brasse tous ces grammairiens, les jette dans une chaudière, pour les retirer fondus et cristallisés en un dictionnaire nouveau, universel, vendu pour 6 sous, enrichi de vignettes propres à éclaircir les difficultés. Heureuse invention pour un dictionnaire que ces vignettes ! Savez-vous qu'elles coûtent 3000 francs ! Comment voulez-vous que le peuple ne s'in-

struise pas? à la lettre D il trouve un superbe diable dessiné par Johannot; à la lettre A un chevalier et une damoiselle du moyen âge qui font l'amour à une croisée, laquelle croisée est formée par l'angle de l'A. N'est-ce pas que c'est heureux d'avoir mis du drame dans l'alphabet, et d'avoir fait soupirer la linguistique? Je suis un peu lent à prouver que cet éditeur a de l'esprit, c'est vrai; mais ce n'est pas ma faute : j'arrive. Cet éditeur a si bien combiné le prix et le nombre de ses livraisons, que son dictionnaire populaire à 6 sous, enrichi de diables explicatifs, et de couples amoureux penchés sur le jambage de l'A, coûtera autant qu'un dictionnaire acheté chez un bon et honnête libraire du quai des Augustins.

Il en est qui ont visé plus haut; ils ont publié, toujours dans le même système économique, une Encyclopédie, pas moins. L'œuvre-mère, l'œuvre puissante du dix-huitième siècle, déjà assez populaire pourtant, telle que Diderot et d'Alembert nous l'ont laissée, a été renouvelée au profit des classes du peuple, et, par un effort impossible aux yeux de certaines gens, le prix de cette Encyclopédie a été réduit à 2 sous. Encore de l'ironie! Quoi! vous n'admirez pas ce beau résultat, nous dira-t-on? Quoi! vous êtes fâché de voir les hauteurs des sciences abaissées au pied de la foule? Quoi! pour 2 sous, enseigner aux masses la langue, les lois, les mœurs, l'histoire, leur histoire, la religion, leurs droits, leurs devoirs, vous paraît méprisable! Je ne dis pas cela. Je dis, au contraire, que si, pour 2 sous, on pouvait enseigner au peuple ces belles choses, peut-être ne serait-ce pas mal de l'entreprendre. Je m'explique; ces 2 sous ne représentent qu'une livraison. Le premier volume, contenant cinquante livraisons, coûtera par conséquent 5 francs. Et comme ce premier volume ne renferme que la moitié des mots de la lettre *A*, il faudra dépenser, multipliant cinquante par cinq, DEUX CENT CINQUANTE FRANCS pour tout l'ouvrage. C'est beaucoup, ce me semble, lorsque pour 60 francs, on a d'occasion la grande Encyclopédie de Diderot.

Passons sur la pâleur des caractères et le ton blafard des vignettes de ces ouvrages lorsqu'ils sont tirés à un nombre exagéré d'exemplaires. Bornons-nous à conclure que les publications à 6 sous et à 2 sous sont ruineuses, tantôt pour ceux qui les entreprennent, poussés par un fatal exemple de séduction, tantôt pour ceux qui y souscrivent, sans calculer d'avance les dépenses qu'elles entraînent par l'accumulation imprévue des livraisons.

A Paris tout est de mode, même la banqueroute. Le succès de quelques-uns en perd toujours un plus grand nombre. On sait que les publications

à 2 sous en ont fécondé des milliers. Après *les Connaissances utiles à 4 francs par an, ces Connaissances* qui ont fait tant de bien à l'humanité, que M. Émile Girardin y a gagné la députation, sont venues les Histoires pittoresques, les Voyages pittoresques, les Encyclopédies pittoresques, etc.... Là n'est pas le mal, il est ici. Exagérations elles-mêmes, ces entreprises n'ont pu se soutenir que par l'exagération des souscriptions, et le souscripteur est peu porté à l'exagération, de son naturel. Cent mille abonnés ont bien enrichi quelques entrepreneurs à 6 sous; mais les derniers venus ont décompté. Il a fallu se contenter de soixante mille souscripteurs, puis de trente mille; enfin, le chiffre décroissant toujours, un de ces spéculateurs me dit un beau matin : « Ça ne va plus : nous ne dépas- » sons pas vingt mille souscripteurs pour ma chose pittoresque. » Sa spéculation est morte à vingt mille ! !

Voilà où l'abus de la modicité du prix a conduit les mangeurs d'opium de la librairie; ils crèvent sur vingt mille abonnés. Et ne craignent-ils pas que Dieu, dans sa colère, ne se lasse un jour de créer l'abonné, cet être si délicat, si précieux !

Si nos calculs et nos remarques ne portaient que sur quelques malheurs particuliers, que sur quelques ridicules personnels, nous regretterions d'avoir fatigué l'attention du lecteur; mais nous étions sûrs d'éveiller une douleur commerciale en touchant à cette question. La librairie est morte; et ce qui a hâté sa mort, ce sont les publications à 4 francs et à 6 sous.

Il n'y a jamais en circulation qu'une certaine somme d'argent errante, destinée à l'achat des livres. Une fois cette somme écoulée, les plus utiles opérations, les meilleurs livres restent abandonnés. L'argent passe aujourd'hui aux publications à 6 sous. Au lieu d'acquérir un Chateaubriand de deux cents francs, la masse aime mieux payer quatre mille livraisons de quelque niaiserie pittoresque, et tel département qui a contribué pour mille francs au succès *toujours croissant* du *Musée des Familles*, se privera de cinquante exemplaires du roman de M. Sainte-Beuve, et de l'histoire de M. Michelet.

Il reste de plus fâcheux à dire que ce n'est pas l'insouciance des lecteurs qui a provoqué le fléau de ces publications, encore moins l'avidité des libraires, peu d'entre eux ayant compromis leur crédit à ces spéculations, mais bien l'inexplicable faiblesse des auteurs à céder aux obsessions des hommes d'argent. La ruine de la librairie a été jurée par ceux qui ne devraient jamais la laisser en péril, qui devraient l'entourer comme une in-

stitution à laquelle se rattachent leur fortune et leur gloire. Oui, la librairie meurt sous le coup des hommes de lettres.

On a vu, et il faut bien avouer ses plaies, des poètes distingués, des écrivains du premier ordre, contribuer à cette décadence, en prêtant leur plume au succès de ce trafic. Les talens secondaires se sont précipités à la suite, l'enrôlement a été général. Frères autrefois dans la prospérité, les auteurs et les libraires le seront bientôt sous une commune misère; et l'on verra, du haut de son balcon de la rue du Helder, un de ces hommes enrichis sur les ruines de la librairie et de la littérature, jeter dédaigneusement 3 sous dans la sébile du libraire aveugle, 3 sous dans le chapeau de l'homme de lettres mendiant, symbole de la littérature à 6 sous!

GIRARDIN.

CHRONIQUE DE PARIS.

La préoccupation dominante de nos gens de bourse et de nos spéculateurs politiques, leur unique entretien, ce sont maintenant les affaires d'Espagne. Et nous en aurons pour long-temps du divertissement de ces conversations. La querelle de don Carlos et de la reine Isabelle a pris la place de celle de don Miguel et de don Pédro. Or, Dieu sait ce qu'ont duré, pour nos menus plaisirs, les discussions sur la question de Portugal.

Chez nos voisins d'au-delà des Pyrénées, il m'est avis qu'on n'en est guère, en effet, au dénouement du drame. La Navarre et les provinces basques sont bien le pays de Cocagne par excellence de la guerre civile. On aura beau, deux ou trois années durant, vous pacifier la péninsule chaque matin, il faudra, voyez-vous, défaire chaque soir cette ingénieuse pacification. Ce sera là tout-à-fait le travail de la tapisserie de Pénélope.

Ferdinand VII, ce roi d'honorable mémoire, aussi bon père que bon frère, qui, tout en déshéritant don Carlos, trouva le moyen de ne rien faire pour maintenir l'héritage de sa fille, appréciait, je crois, au moins aussi bien que les grands publicistes du Journal des Débats, l'état dans lequel il laisserait son royaume. Peu soucieux, comme Louis XV, son digne parent, d'un avenir qu'il avait ruiné, mais dont il ne serait pas, il avait coutume, depuis sa glorieuse restauration, de comparer l'Espagne à une bouteille de bière dont il était le bouchon, — *el tapon.*

La comparaison, il faut bien le dire, était impitoyable et d'un égoïsme tout bourbonnien, mais elle était spirituelle autant que juste; car à présent que ce bouchon royal a sauté, quand les *guerrillas* carlistes ou constitutionnelles auront fini de s'entre-tuer, quand les conspirations républi-

caines et les boucheries de moines seront achevées, dites-moi, je vous prie, ce qui restera de bière dans la bouteille, si toutefois le verre lui-même ne casse pas?

Malgré la sécurité du Journal des Débats, qui sait bien que sa subvention lui sera payée sous toutes les branches de Bourbons possibles, aînées ou cadettes, le voisinage de l'armée carliste de la Navarre ne laisse pas d'inquiéter parfois assez vivement notre ministère. Aussi dès que, regardant vers les Pyrénées, il lui semble dans ses frayeurs y apercevoir debout le fantôme blanc d'une restauration légitimiste menaçant la France, il en revient à caresser derechef ses velléités d'intervention.

M. Thiers, le grand homme de guerre du conseil, depuis l'expulsion du maréchal Soult, ne cesse donc de tenir sa lorgnette braquée du côté de Bayonne. Ainsi que Napoléon sur sa colonne, pour mieux voir, il s'est juché aussi sur son télégraphe, qui ne lui sert pas seulement, comme vous pouviez le croire, pour ses opérations de bourse.

Ne vous alarmez point toutefois. M. Thiers ne hasardera rien légèrement.

— « J'y mettrai de la patience, disait-il l'autre jour. Je n'interviendrai qu'à la dernière extrémité; mais, s'il le faut, j'interviendrai.

— Mais le Nord! Que dira le Nord? lui observa-t-on.

— Oh! le Nord dira ce qu'il voudra, reprit M. Thiers se dressant de toute sa hauteur avec ce petit air superbe qui le fait assez bien ressembler à un tambour-major en miniature. Le Nord dira ce qu'il voudra; je m'en fiche! »

Notez bien que j'adoucis les termes, et qu'au lieu de dire simplement je m'en fiche! M. Thiers s'était servi d'une expression beaucoup plus militaire.

C'est que le langage énergique et accentué paraît être fort dans les habitudes de M. Thiers. La plupart de ceux qu'il honore de ses audiences particulières citent de lui une foule de mots tous moins décens et moins comme il faut les uns que les autres. La taille du *jeune* ministre les explique, au surplus, et les justifie quelque peu. Les petits hommes ont la rage de se grandir. Et une grosse parole, il semble que cela vous hausse d'un pouce.

Quoi qu'il en soit, au château, on goûte médiocrement ce que l'on sait et ce qui perce de ces manières. Et M. Thiers n'est pas le seul ministre contre lequel on y nourrisse des griefs de ce genre. La brutalité de M. Persil et ses pesantes allures d'avocat y excèdent; la morgue et le pédantisme de M. Guizot y fatiguent au-delà de toute idée; la suffisance grandiose de M. Duchâtel n'y réussit pas mieux.

Bref, le château, qui commence à se refaire une cour et à se reconstituer

une aristocratie, entrevoit déjà le moment où il lui sera possible de congédier poliment les professeurs et les avocats pour leur substituer un ministère de bonne naissance et de bonne compagnie. Il y a même un ministère de cette qualité à peu près fait d'avance, dont on caresse surtout l'idée. Ce serait vraiment un ministère bien né, un ministère gentilhomme. Ainsi, M. Molé ne pouvant être replacé aux affaires étrangères tant que le prince de Talleyrand, qui ne voudrait point servir sous lui, sera notre ambassadeur à Londres, on donnerait à M. Molé les sceaux qu'il avait du temps de l'empire. M. de Saint-Aulaire serait alors installé à l'hôtel de la rue des Capucines. M. le comte d'Harcourt aurait l'intérieur; M. de Mortemart daignerait peut-être se laisser investir de la présidence du conseil. Tous les autres ministres seraient, s'il se pouvait, du même rang, de la même étoffe. Et certes ces choix auraient la chance d'obtenir l'assentiment, sinon de tout le faubourg Saint-Germain, au moins de ceux de ses salons qui, ayant reconnu la quasi-légitimité, ne voient pourtant que d'un très-mauvais œil les ministres doctrinaires qui l'ont inventée.

Mais le château ne veut rien compromettre tant qu'il ne se sentira pas assez solidement établi pour se suffire seul. Il ne veut rien risquer qu'à coup sûr. Aussi, n'espérant point arriver d'emblée à cette dernière combinaison ministérielle, qu'il considère comme sa combinaison définitive et le couronnement de ses efforts, peut-être (et il s'y résigne) lui faudra-t-il subir d'abord quelque chose comme le *tiers-parti*. Peut-être, avant que les parquets cirés des Tuileries réfléchissent les brillans talons rouges qu'on leur promet, sera-t-il nécessaire qu'ils soient rayés quelques mois par les souliers ferrés à glace de M. le président Dupin.

En tout cas et de toute façon il nous faut attendre encore au moins une bonne année l'avénement du ministère gentilhomme; mais nous y viendrons, je vous le certifie, pourvu que Dieu nous prête vie.

Ce délai n'empêchera point, je vous le redis, les remaniemens provisoires.

Il semble surtout inévitable que M. de Rigny ne déserte point très-prochainement les affaires, qui lui sont devenues totalement étrangères. Plus franc, mais moins discret que ses collègues du conseil, M. de Rigny va criant en effet par-dessus les toits qu'il n'est point le maître chez lui, qu'il ne sait pas le plus petit mot des choses de son département. C'est là un symptôme de retraite imminente.

Ah! monsieur de Rigny, vous êtes un bon et loyal marin, mais le général Sébastiani était meilleur diplomate que vous ne l'êtes. Il n'en savait pas plus que vous et ne pouvait pas davantage, et pourtant il ne se plaignait pas; mais que diable aussi alliez-vous faire dans cette galère de la rue des Capucines?

— Je vous ai confié le secret de la restauration promise à notre aristocratie de juillet. Il n'est pas hors de propos peut-être de vous conter une manière d'anecdote qui fournit une appréciation assez juste de l'aristocratie anglaise telle qu'elle est dans sa plus délicate essence.

Il n'est personne qui, sachant quelque chose du monde de Londres, n'ait ouï parler de la princesse de Liéven et de l'empire diplomatique et fashionable qu'y exerça de si longues années cette illustre ambassadrice de Russie. Pour toutes sortes de raisons graves, de raisons d'état même, la princesse ayant dû récemment quitter la capitale de la Grande-Bretagne, plusieurs dames de sa société intime, afin de lui donner un témoignage de leur haute estime et de leur vive affection, avaient ouvert une souscription dont le produit serait affecté à l'emplette de quelque riche et précieux cadeau qui lui serait offert. A cet effet, la quote part de chaque souscripteur fut fixée à dix guinées, et il fut convenu que la somme totale serait employée à l'achat d'un bracelet de perles et de diamans formant une couronne de feuilles sur chacune desquelles serait écrit le nom de l'un des donataires. La valeur du présent devait conséquemment être en proportion du nombre de ces derniers. Mais là s'est justement produit un bien frappant exemple de justice rétributive; car c'était la princesse qui, la première, au moyen de l'ingénieuse idée de son rigoureux cordon sanitaire, avait séparé si impitoyablement du reste de la société la société dite *exclusive*. Elle avait donc elle-même tellement rétréci *le cercle choisi*, et diminué le nombre de ses élus, qu'il ne s'y est trouvé définitivement que trente-huit souscripteurs au bracelet. Mais c'est là peut-être un bonheur. Le bracelet acheté étant aussi exigu que le cercle où régnait la princesse, ne fatiguera vraisemblablement pas son bras. Peu semblable à cette femme de l'antiquité qui, pour avoir trahi son pays fut étouffée sous le poids des bijoux qu'on lui jeta, la princesse pour avoir servi la Russie d'un si grand cœur emporte donc, sans qu'il doive lui peser beaucoup, le léger gage de l'attachement de ses nobles amis. Vraiment, si elle se fût montrée moins inflexible dans ses épurations aristocratiques, la couronne qui lui a été présentée, au lieu d'avoir trente-huit feuilles, en eût bien eu quelques centaines, et eût été plus digne ainsi de la grande nation, qui la mettait aux pieds d'une si grande dame. — Sur la plaque intérieure du bracelet est l'inscription suivante : — « A la princesse de Liéven, de la part de ses amis anglais, 1834. — Lorsque cet honorable bijou fera son apparition dans le monde russe : — « La société aristocratique est-elle donc si peu nombreuse à Londres, demandera-t-on peut-être à la princesse, qu'elle ne compte que trente-huit femmes, ou n'aviez-vous que ces trente-huit femmes pour amies? » A quoi, observe la correspondance à laquelle nous empruntons ces détails, la princesse pourra répliquer par une seule réponse affirmative, et ajou-

ter, en outre, avec Shakspeare : *Alone I did it ;* c'est moi seule qui ai fait cela.

— Dieu merci, la politique sérieuse n'est point du ressort de notre chronique; autrement, je serais bien marri, d'avoir à vous entretenir en détail des débats de la nouvelle chambre.

Nouvelle encore, cela vous plaît à dire. On nous l'avait, en effet, promis. On nous avait gravement annoncé une chambre élégante et bien mise, une chambre en gants jaunes, lorgnant les tribunes galamment, une chambre nouvelle enfin; mais il n'en est rien. Cette chambre n'a rien de nouveau, je vous assure. Elle a remis M. Dupin sur le fauteuil de la présidence; elle écoute encore magnanimement Viennet. C'est toujours la même chambre que devant; c'est tout un!

Cette chambre a d'ailleurs vérifié déjà ses pouvoirs et les a jugés la plupart suffisans. Elle s'est constituée; la voilà bien et dûment représentation nationale. A la bonne heure!

La seule discussion qui ait égayé un peu ses séances de la semaine dernière, a été celle où M. Thiers a saisi avec tant d'à propos, pour déclarer qu'il ne souffrirait jamais qu'on lui donnât de démenti, le moment même où il venait de lui en être administré une demi-douzaine coup sur coup.

— Le suicide semble être vraiment une sorte de choléra pour Paris cet été. A quelles causes attribuer cependant toutes ces morts volontaires dont le chiffre grossit chaque jour? Ce ne peut être seulement à l'influence atmosphérique, bien que cet orage incessant qui pèse sur nous depuis trois mois en ait sans doute déterminé quelques-unes. Mais l'influence morale qui arme tant de malheureux contre eux-mêmes et les fait se ruer furieusement sur leurs épées, quelle est-elle donc? D'où souffle ce vent funeste qui asphyxie l'ame, qui la force de s'ouvrir une porte par où elle s'échappe de ce monde?

La Gazette médicale a déclaré ces jours derniers le suicide épidémique, sinon contagieux, et a prescrit contre son invasion une hygiène préventive dont je suspecte fort l'efficacité. Allez, messieurs les docteurs, vous n'y voyez pas plus clair à ce choléra nouveau qu'à celui de 1832! Vous ne le guérirez pas davantage.

Ce n'est pas d'aujourd'hui d'ailleurs que l'humanité est en butte à ce mal; mais autrefois, du temps qu'il y avait encore des croyances, une religion, il y avait aussi des traitemens contre lui. C'était Dieu qui était le médecin. Se sentait-on atteint, on s'en allait à l'église prier Dieu, et Dieu vous disait le remède! Et il vous envoyait aux hôpitaux, où l'on soignait les malades lassés de la vie : ces hôpitaux, c'étaient les cloîtres.

Voyez si l'on se tue autant là où ces hospices des ames, si ébranlés qu'ils soient, sont toutefois demeurés debout !

A Madrid, où chancelle déjà la foi pourtant, il y eut un suicide l'an dernier; mais c'était chose presque sans exemple. Les Voltairiens crièrent bien à la vue de cette mort que l'Espagne commençait à se civiliser; mais les vieux chrétiens s'effrayèrent et pressentirent tristement la ruine prochaine de leur culte et de leurs autels.

Que voulez-vous ? C'est le sort du siècle ! On ne croit plus en rien, ni en Dieu, ni en la royauté, ni en l'amour, pas même en la liberté ! Il y en a qui cherchent comment finira le monde ! Eh bien ! toute foi éteinte, ce sera peut-être par ce dégoût de la vie devenu général et invincible, par un suicide universel !

Ne vous étonnez donc pas qu'on se tue maintenant à Paris, plus qu'ailleurs et plus que jamais ! N'est-ce pas à Paris surtout que l'incrédulité règne, que l'égoïsme est sur le trône, que le désordre moral est au comble ? Et le mouvement de cette anarchie est incessamment progressif; il y a plus de suicides cette année que l'année dernière ! Eh bien, c'est que cette année est plus mauvaise et plus démoralisée ; voilà tout.

Et vous dites que l'on se tue par vanité ! qu'on est entraîné dans l'abîme par une sorte de vertige que vous donne la séduction de l'exemple. Dites-vous cela sérieusement ? Quoi ! ces quelques pauvres poètes qui se sont noyés ou asphyxiés récemment auraient donc voulu seulement singer Escousse et Lebras ! Mais, vous n'y songez point. Quand on en vient à se détruire soi-même, allez, on ne met là ni instinct d'imitation, ni amour-propre. On est poussé, malgré soi, dans le gouffre, on y tombe.

Ensuite que, les corps revomis par les flots, et portés à la Morgue, vous trouviez des vers dans la poche du poète ! qu'est-ce que cela prouve ? Vous trouvez aussi des billets protestés dans celle du banquier ; c'est que la poésie était l'état de l'un, comme la banque celui de l'autre.

Poète ou banquier, voyez-vous, riche ou pauvre, on se tue, parce qu'on est ruiné corps et bien, corps et ame ! parce qu'on n'est retenu par nul espoir et nulle crainte d'une autre vie ! parce qu'on n'a foi qu'au néant ! parce qu'on est frappé d'un mal contre lequel il n'y a plus de remède ni de refuge ici-bas !

L. L.

L'ÉGLISE DE SAINT-DENIS ET M. DEBRET.

Il devient manifeste par mille preuves que nous sommes et surtout que nous touchons à une époque d'art. Les esprits se sentent entraînés, quoi qu'ils en aient, vers les traditions nationales qu'on s'efforce de renouer. L'élan est tel, qu'il entraîne à l'heure qu'il est les individus et les peuples. Le roi des Belges fait entreprendre en ce moment la publication de toutes les vieilles chroniques des Pays-Bas, et M. Guizot est au moment de publier le prospectus d'un travail magnifique de réédification appliquée à l'histoire, à la littérature, à l'architecture, à la peinture, à l'héraldique, à la numismatique; enfin, à l'art sous toutes ses faces, durant les dix-septième, seizième, quinzième et quatorzième siècles, c'est-à-dire durant les époques modernes les plus fécondes en merveilles.

Ce mouvement général est certainement fort beau, et il prouve que la société est lasse de se quereller pour de pauvres passions, de pauvres intérêts, de pauvres personnes; mais il nous semble que le gouvernement, qui revendique en tout ceci, il faut en convenir, une noble initiative, devrait prendre garde à une chose. Ces apprêts d'un nouveau siècle de Médicis et d'Anne de Bretagne, qui les a sollicités, préparés, obtenus? A coup sûr, ce ne sont pas ces littérateurs et artistes de l'empire, qui ont passé leur vie à raturer, gâcher, ciseler, mouler, dessiner du grec et du romain, qui ont pétitionné publiquement contre *la nouvelle école*, et intrigué sourdement contre tout ce que les ateliers et la presse nourrissent de jeune et de chaud.

L'idée qui s'empare aujourd'hui du gouvernement, et qui l'intéresse à juste titre, a long-temps couvé sous les jeunes fronts de ce siècle; elle s'est fait jour par le papier, la toile et le marbre, sous les feux croisés des bombardes impériales; il suit de là que ceux qui ont préparé le mouvement, peuvent seuls le féconder et le conduire. Qui plante l'arbre, le cultive!

Et comment voudrait-on qu'il en fût autrement? Est-il raisonnable de penser que ceux qui ont passé leur vie à repousser une idée, l'adoptent, la caressent comme leur progéniture? Cela ne se peut pas. S'ils l'embrassent, ils l'étoufferont. Que le gouvernement y regarde.

Je vous en donne pour preuve M. Debret, qui s'intitule, je crois, directeur de l'École des beaux-arts, et qui passe en ce moment à Saint-Denis, comme les Danois n'y passèrent pas au dixième siècle, et les Alle-

mands au douzième. Ce directeur des beaux-arts est chargé de restaurer l'église. En vérité, nous n'en revenons pas. Un homme de l'empire restaurer l'église de Saint-Denis! Passe encore si c'était la Bourse, le Palais-Royal ou la Madeleine; mais l'église de Saint-Denis! monsieur le directeur des travaux publics n'y a certainement pas songé!

D'abord, il est clair que ce travail doit mortellement ennuyer M. Debret. Consumer ses idées, ses méditations, ses jours, ses nuits, à rajuster des vitraux, à reconstruire des ogives, à remettre en pied un monument élevé *au milieu des tenèbres et de la barbarie du moyen âge*, c'est comme si l'on chargeait M. Étienne de faire une édition de Shakspeare.

Ensuite, il n'est pas moins clair que M. Debret doit être dépourvu des connaissances spéciales indispensables à une pareille entreprise. L'art du moyen âge n'a pas encore sa poétique; son Vitruve n'est pas né, à moins qu'un grand poète ne consentît à le devenir. L'artiste est donc obligé de suivre la poésie des cathédrales à la piste, d'épeler lettre par lettre à son alphabet monumental, et de lui arracher son secret, comme le derviche arrache la sainteté à Dieu, par la méditation et la patience. Or, il est clair que M. Debret ne s'est pas fait derviche en ceci; méditer pour si peu, sa dignité de directeur des beaux-arts y eût été compromise. Il n'y a donc vu que de la pierre, du marbre et du bois à fouiller, dans un sens ou dans un autre, et il s'est mis à l'œuvre avec dégoût probablement, avec indifférence sans aucun doute.

Rien ne serait comique, si ce n'était si grave et si affligeant, comme cette restauration de M. Debret. Il a retrouvé quantité de délicieuses sculptures, de menuiseries charmantes, et il a marié le tout avec des panneaux massifs et carrés, comme on en fait à toutes les portes des magasins du boulevard. Ce n'est pas tout encore; pour conserver le bois, dit-il, il a enduit ces détails, si délicats, si frêles, si gracieux d'une triple et quadruple couche de mastic, ignoble pommade qui gâte des chefs-d'œuvre sortis victorieux de leur lutte avec cinq siècles.

L'empire avait aussi restauré Saint-Denis; il y a deux portes latérales chargées de couronnes civiques et de chimères, entre des encadremens gothiques; mais M. Debret a surpassé tout cela. Il faut voir les beaux vitraux bleus et jaunes, dont il a rempli tous les jours! Il faut voir une chapelle dédiée à la Vierge, au sommet de l'Église, et où l'imagination de M. Debret a étalé ses richesses. Figurez-vous des pilastres du quatorzième siècle ornés comme les colonnes que vous avez vues chez Véry; un plafond chargé de ces médaillons ridicules comme il y en a au Gymnase; une balustrade en fonte, contournée dans le goût de la régence; un ensemble d'ornemens plutôt byzantins que gothiques; plutôt turcs que byzantins, et de ce turc comme on en dessine au Marais. En vérité, quand on

est au milieu de ces choses-là, on cherche Dufrène et les trois sultanes.

Nous adjurons monsieur le directeur des travaux publics, au nom de toutes les grandes idées qu'il prend à tâche de réaliser, de faire le voyage de Saint-Denis; cela ne lui coûtera pas deux heures, et cela sauvera un magnifique monument. Est-ce qu'on laissera donc tout ce qui nous reste de cet inépuisable moyen âge à la merci du premier architecte qui se trouvera revêtu de fonctions? Mais M. Guizot, qui est certainement l'homme de France qui s'entend le mieux en choses d'histoire, vient de nommer une commission d'hommes spéciaux pour des travaux d'histoire. Il ne croit pas, lui, qu'il suffise de prendre le premier venu et de lui dire : allez! il choisit les ouvriers de son œuvre, et il fait bien. Pourquoi donc une entreprise aussi grave que la restauration d'une église gothique, n'a-t-elle pas donné lieu à la formation d'un comité? Croit-on que ce soit chose bien facile! Nous ne craignons pas de dire qu'il n'y a pas, dans toute la France, un seul homme capable d'improviser en ces matières.

Que monsieur le directeur des travaux publics veuille donc y songer. Il s'agit des richesses architecturales de la France. Son goût et son devoir sont en gage : qu'il les retire! G.

Manuel de l'Accordeur, ou l'Art d'accorder le Piano mis a la portée de tout le monde (par M. Giorgio di Roma [1]. — L'accueil que les artistes les plus estimés avaient fait à ce petit ouvrage en rendait la réimpression indispensable. Une seconde édition vient donc de paraître, où la matière a été entièrement refondue et augmentée presque du double. Cette extension lui a été favorable, et ce livre peut être lu maintenant avec un égal profit par les personnes qui ont approfondi les théories de la musique, et par celles qui n'en connaissent que les simples élémens. C'est donc rendre service à nos pianistes que de les affranchir de la sujétion d'un accordeur.

Cette seconde édition est dédiée à Rossini.

— S'autorisant d'un heureux exemple, et docile à de prudens conseils, c'est encore par surprise, et sous l'appât d'un titre tout prosaïque, que Mme la comtesse Eugène d'Hautefeuille vient de nous donner de la poésie.

(1) Deuxième édition. Prix : 1 fr. 25 cent. A Paris, chez Roret, libraire, rue Hautefeuille, n° 10.

Ne vous effrayez donc pas trop, vous qui vous flattiez que LES SOUFFRANCES (1) de Mme la comtesse d'Hautefeuille étaient des souffrances en prose. Pour être en vers, elles n'en sont pas plus à dédaigner.

La douleur n'est pas toujours pour les malheureux une heureuse muse; mais elle a souvent bien inspiré Mme la comtesse Eugène d'Hautefeuille.

Ce qui manque à sa poésie, c'est peut-être un peu le rhythme et la pensée; en revanche, les larmes y abondent. Mme la comtesse Eugène d'Hautefeuille a docilement suivi le précepte du maître qui a dit : « Si vous voulez me faire pleurer, pleurez vous-même! »

(1) Chez Baudouin.

LULLI.

DEUXIÈME PARTIE.

Voltaire s'est déclaré le champion de Quinault. Voici ce qu'il dit sur *les Fêtes de l'Amour et de Bacchus :* « Lulli, violon de MADEMOISELLE, devenu surintendant de la musique du roi, et qu'on appela bientôt M. de Lulli, s'associa très-habilement avec Quinault, dont il sentait tout le mérite, et qu'on n'appela jamais M. de Quinault. Il donna dans son jeu de paume du Bel-Air *les Fêtes de l'Amour et de Bacchus*, composées par ce poète aimable; mais ni les vers ni la musique ne furent dignes de la réputation qu'ils acquirent depuis. Les connaisseurs seulement estimèrent beaucoup une traduction de l'ode charmante d'Horace : *Donec gratus eram tibi* (1). Cette ode, en effet, est très-gracieusement rendue en français; mais la musique en est un peu languissante. Il y a des bouffonneries dans cet opéra, ainsi que dans *Cadmus* et dans *Alceste*. Ce mauvais goût régnait alors à la cour dans les ballets; et les

(1) J.-J. Rousseau a de nouveau imité cette ode dans *le Devin du Village ;* elle y forme le duo *Tant qu'à mon Colin j'ai su plaire.* J.-J. Rousseau n'est l'auteur que des paroles de cette opérette; il s'en est attribué faussement la musique. C'est se faire voleur pour bien peu de chose; il m'est très-facile de convaincre les incrédules, et de leur démontrer le larcin, pourvu qu'ils soient musiciens. Les pièces probantes existent à la biliothéque de l'Opéra.

opéras italiens étaient remplis d'arlequinades. Quinault ne dédaigna pas de s'abaisser jusqu'à ces platitudes; mais dans ces deux opéras même, ce poète sut insérer des morceaux admirables de poésie. Lulli sut un peu les rendre, en accommodant son génie à celui de la langue française; et comme il était très-plaisant, très-débauché, très-intéressé, bon courtisan, et par conséquent aimé des grands, et que Quinault n'était que doux et modeste, il tira toute la gloire à lui. Il fit accroire que Quinault était son garçon poète qu'il dirigeait, et qui, sans lui, ne serait connu que par les satires de Boileau. Quinault, avec tout son mérite, resta donc en proie aux injures de Despréaux, et à la protection de Lulli. La charmante tragédie d'*Atys*, les beautés, ou nobles ou délicates, ou naïves, répandues dans les pièces suivantes, auraient dû mettre le comble à la gloire de Quinault, et ne firent qu'augmenter celle de Lulli, qui fut regardé comme le dieu de la musique. »

Notre ami Voltaire prêche pour ses bulles. Après avoir fabriqué des livrets d'opéras, tels que *Samson*, *Tanis et Zélide*, il devait bien penser que l'œuvre du musicien doit toujours écraser celle de son collaborateur. Deux arts ne peuvent triompher à la fois; il faut que l'un cède le pas, et la musique est placée avec trop d'avantages sur la scène lyrique pour ne pas étouffer les versicules du parolier, quand même il serait poète, ainsi que son protégé Quinault, dont on doit applaudir quelquefois le talent.

Perrault (*Hommes illustres*) fait de grands complimens à Lulli sur ce qu'il a introduit dans son orchestre des sifflets de chaudronnier, qui produisaient un effet ravissant, délicieux, fantastique, en accompagnant le cyclope Polyphême dans la scène VI du second acte d'*Acis et Galatée*. Nos littérateurs contemporains n'ont pas montré cette galanterie envers Rossini, dont les trompettes, les cymbales et les tambours offusquent ces radoteurs, qui, ne sachant que dire, continuent les divagations de Geoffroy, en répétant ses phrases faites, ses classiques absurdités.

Atys fut regardé comme le chef-d'œuvre de Quinault et de Lulli dans sa nouveauté. Louis XIV ayant demandé à Mme de

Maintenon quel était l'opéra qui lui plaisait le plus, elle se déclara pour *Atys*, et le roi répliqua sur-le-champ par ce vers de la pièce :

Atys est trop heureux !

Atys, l'opéra du roi ; *Armide*, l'opéra des dames ; *Phaéton*, l'opéra du peuple ; j'ai déjà dit qu'*Isis* était l'opéra des musiciens : c'est ainsi que les amateurs désignaient ces quatre ouvrages.

Ces vers d'*Atys* :

Il faut souvent, pour devenir heureux,
Qu'il en coûte un peu d'innocence ;

Ceux d'*Armide* :

Laissons au tendre amour la jeunesse en partage ;
La sagesse a son temps, il ne vient que trop tôt :
Ce n'est pas être sage
Qu'être plus sage qu'il ne faut ;

Et mille autres de cette espèce, dont les pièces de Quinault sont remplies, allumaient singulièrement la bile de Despréaux, et lui ont fait écrire :

Et tous ces lieux communs de morale lubrique,
Que Lulli réchauffa des sons de sa musique.

Despréaux, étant un jour à l'Opéra de Versailles, dit à l'officier qui plaçait les spectateurs : « Mettez-moi dans un endroit où » je n'entende point les paroles. J'estime fort la musique de » Lulli, mais je méprise souverainement les vers de Quinault. »

Ce jugement était sans doute trop sévère. Il y a de fort belles scènes dans les livrets de Quinault ; mais elles n'appartiennent point au style lyrique. Destinées au récitatif, elles sont par conséquent tout-à-fait en dehors du genre de l'opéra ; on peut les dé-

clamer ou les chanter. Le mérite de ces fragmens, tels que le monologue d'Armide, la belle scène d'*Atys*,

Sangaride, ce jour est un grand jour pour vous!

est étranger à l'art musical; tout est bon pour la déclamation parlée ou notée. Mais c'est justement quand il aurait fallu se montrer lyrique en préparant des vers mesurés, rhythmés, cadencés, que le parolier Quinault est resté au-dessous du médiocre; que dis-je? il aurait atteint le dernier degré du détestable, si son confrère Racine, en écrivant les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*, ne lui avait enlevé la palme. Veuillez bien revenir au quatrain, *Laissons au tendre amour;* si je vous engage à le relire, c'est pour vous épargner d'autres citations de semblables sottises. Ne nous occupons en aucune manière des idées lubriques ou morales qu'il exprime; peu importe; examinez, je vous prie, la structure de cette strophe. Est-il au monde quelque chose de plus lourd, de plus tortu, bossu, rachitique, rabougri? Y a-t-il une apparence de talent de versificateur, de rimeur? Quel parti veut-on qu'un musicien tire d'une semblable agrégation de mots? Il faut nécessairement qu'il s'embourbe dans ce fumier, s'il a le malheur d'y toucher. Voilà pourtant l'homme que nos académies proclament le lyrique par excellence depuis des siècles! Les livrets de nos opéras sont écrits dans ce goût aujourd'hui; faut-il s'étonner si la musique française est encore dans l'enfance sous le rapport du chant vocal? Ce chant ne peut exister sans paroles; le musicien a beau les mettre en pièces, les recomposer au moyen des répétitions, des mots ajoutés, des suppressions, il reste toujours quelque chose de ce canevas ignoble et rampant, de cet amas inerte de paroles, de cette rimaille dégoûtante, cent fois plus rétive pour la mélodie que ne le serait la prose de Mathieu Laënsberg, ou les périodes récitées par messieurs de la chambre.

Le succès d'*Atys* fut merveilleux, et ce succès a duré près d'un siècle, quatre-vingt-dix-huit ans; le succès de ce plain-chant monotone était rationnel au temps de Louis XIV; mais croira-t-on que

Sangaride et Cybèle, Atys et Célénus, aient pu conter leurs drôleries soixante ans plus tard à un public tout-à-fait renouvelé? chanter leurs complaintes et provoquer des transports d'enthousiasme après qu'une troupe italienne établie à Paris avait fait connaître la véritable musique et l'art du chant, dont on n'avait pas encore la moindre idée dans notre capitale? Oui, sans doute, on le croira, le Français est épicier en musique, il l'a toujours été. L'épicier qui maintenant se pavane aux élections de la garde nationale, l'épicier qui plane en souverain aux lieux où l'on fabrique des orateurs, l'épicier qui revêt maintenant l'elbeuf, le pantalon bleu galonné de drap rouge, et se permet les moustaches, ce même épicier était alors à la cour et portait veste brodée et talons rouges; il vend de la chandelle aujourd'hui et se délecte à l'Opéra-Comique. La musique trouvera toujours en France un assortiment d'épiciers prêts à applaudir les sottises musicales dont on lui fait exhibition; et comme le gouvernement est essentiellement épicier, épicier dans l'ame, il fait tous ses efforts pour corrompre l'art musical et le tenir à la portée de l'épicier. La peinture, la sculpture, la poésie, la littérature française, s'illustreront et domineront l'étranger, elles peuvent agir librement. On ne peut chez nous écrire de la musique sans privilége, et les priviléges sont accordés dans l'intérêt de ceux qui doivent plaire à l'épicier. Nous devons être stupides en musique; c'est un fait que nous ne saurions assez proclamer, afin de justifier notre abrutissement. Il est vrai que l'Académie royale peut s'élever à la hauteur de notre époque; mais un seul théâtre suffit-il à cinq cents compositeurs français? Leur est-il de quelque utilité si Rossini, Meyer-Beer, les Italiens et les Allemands, doivent l'alimenter et faire prospérer sa gloire et ses recettes?

Mais revenons à Lulli, à l'un de ses chefs-d'œuvre, *Atys*, que l'on fêta d'une manière à nulle autre seconde, après le départ de la troupe italienne, en 1740, et nous verrons ce que peut l'esprit de parti, la volonté ferme d'une agglomération d'épiciers. Citons encore un écrivain de l'époque; il me faut nécessairement des guillemets, autrement on croirait que je calomnie la nation fran-

çaise : « L'époque de la première représentation d'*Atys* sera mé-
» morable dans les archives de l'Opéra. A dix heures du matin,
» on forçait l'entrée pour prendre des places, et il n'y en avait
» plus à midi. Les annales de ce spectacle n'ont peut-être pas
» d'exemple d'un pareil concours. C'était un hommage que l'on
» crut devoir rendre à Lulli; c'était une abjuration authentique
» des harmonieux *concetti* qui s'étaient emparés de la scène, une
» protestation formelle contre les ennemis de notre musique,
» après l'expulsion des bouffons. » *Anecdotes dramatiques*, de l'abbé de La Porte, tome Ier, page 127.

Je vous ai cité de la prose; voici des vers dans le même goût. Un poète doit avoir plus d'élévation dans le style; et c'est ainsi que l'épicier Dorat célèbre la victoire que Rameau remporta à son tour sur d'autres Italiens, qui étaient venus plus tard pour tenter la civilisation musicale de cette belle France livrée aux mains des barbares :

En secret indigné que sa scène avilie
Se fût prostituée aux bouffons d'Italie;
Que le Français, trompé par un charme nouveau,
Eût pour de vains fredons abandonné Rameau.

Permettez que j'abandonne à mon tour les vers de l'épicier pour vous conter le fait *alla breve*. — Apollon, qui n'était plus alors que le dieu de la psalmodie française, et dédaignait les hommages mélodieux de Jomelli, de Pergolèse, Apollon ne trouva pas d'autre moyen d'épurer notre opéra qu'en le passant au creuset; il y mit le feu et le brûla de ses propres mains en 1763. Il ne faut pas s'étonner si les pompiers ne purent éteindre un incendie que Vulcain alimentait, pour servir le courroux de l'amant de Daphné :

Euterpe cependant, pour nous donner des lois,
Trouve un asile heureux dans le palais des rois (1).

(1) L'Opéra venait d'être transporté aux Tuileries, en attendant que la salle du Palais-Royal fût reconstruite.

Rameau, le sceptre en main, éclipse Pergolèse.
Le goût a reparu, le dieu du jour s'apaise,
Et son ressentiment subsisterait encor,
Si la scène à nos yeux n'eût remontré *Castor*.

C'est bien ch.., chanté! dirait Rabelais; il est probable que si l'épicier Dorat vivait encore, il ne serait pas rossiniste. Ce dévot prierait à deux genoux, à mains jointes, son patron Phébus, afin qu'il voulût bien réduire en cendres la salle dont *Castor*, *la Caravane*, et tant d'autres œuvres de même farine, tant d'autres légumes de même espèce ne font plus retentir les échos. Avec un peu de bonheur et un petit incendie, nous obtiendrions peut-être de M. Véron une reprise d'*Ernelinde*. Revenons à notre ami Jean-Baptiste.

Le succès d'*Isis* fut un instant compromis. Mme de Montespan s'imagina que le poète avait voulu la dépeindre dans le personnage de Junon, toujours empressée à contrarier les amours de Jupiter. On applaudit beaucoup le trio des Parques, *Le fil de la vie*. Lulli regardait ce morceau comme une de ses meilleures productions; le chœur des peuples des climats glacés est d'une bonne harmonie et devait produire un effet original, grotesque même. Tous les choristes le chantaient en tremblant et disaient:

L'hiver qui nous tourmen-en-en-en-te,
S'obstine à nous geler-er-er-er-er.

Je ne parlerai d'*Alceste* que pour faire remarquer les paroles du chœur, *Tout mortel doit ici paraître*, dont les vers ont été faits sur la musique de Lulli, et d'après le canevas, patron ou monstre donné par le musicien. C'est un morceau remarquable. Quinault était bon arrangeur, et cette fois les irrégularités de ses strophes sont justifiées. A l'une des reprises d'*Alceste*, dans le temps de la régence et du système de Law, Caron demandant à une ombre le tribut du passage, comme elle n'avait point d'argent, le parterre en chœur lui cria : « Jette-lui des billets de banque! »

Louis XIV désigna le sujet de *Roland* et commanda cet opéra à Quinault. Beaumavielle, basse d'un grand talent, dont Poisson parle dans *l'Impromptu de Campagne*, y joua le principal rôle. Dominique de Chassé, écuyer, seigneur du Ponceau, grand acteur, basse vigoureuse et sonore, triomphait dans le personnage de *Roland* en 1745; il était admirablement secondé par Jéliotte et Mlle Le Maure. Dominique de Chassé s'enrichit et se retira du théâtre, donnant pour raison qu'étant gentilhomme, il ne lui convenait pas de faire plus long-temps le métier de comédien. Ses fonds étaient placés dans une entreprise qui ne réussit point; le gentilhomme ruiné fut obligé de reprendre sa première profession; mais le public ne lui retrouvant plus la même ardeur, on lui adressa ces vers :

Ce n'est plus cette voix charmante,
Ce ne sont plus ces grands éclats :
C'est un gentilhomme qui chante,
Et qui ne se fatigue pas.

On répétait *Armide*, et des préventions défavorables se répandirent contre cet opéra. La cour s'était prononcée, elle n'en voulait pas. Lulli le fit exécuter à Paris, et son ouvrage n'eut aucun succès.— « Eh bien! dit-il, cet opéra est bon, c'est ce que j'ai fait de mieux; » on le jouera pour moi tout seul! » Ce propos fut rapporté au roi qui jugea que puisque Lulli trouvait son opéra bon, il l'était effectivement. Il le fit exécuter à Versailles et l'applaudit : *Armide* triompha; tout le monde trouva cet opéra admirable, sublime, ravissant. Si Lulli n'avait pas été directeur de son spectacle, cette brillante revanche lui était enlevée. *Armide* sifflée restait pour toujours dans l'obscurité. Duménil, Beaumavielle et Mme Le Rochois se signalèrent dans cet opéra; les écrivains de ce temps élèvent aux nues le talent de cette actrice, formée par Lulli. En 1714, Mlle Antier, qui représentait la Gloire dans le prologue d'*Armide*, offrit sa couronne de laurier au maréchal de Villars, qui paraissait pour la première fois au balcon de l'Opéra après la

victoire de Denain. Le maréchal fit présent de sa tabatière d'or à la cantatrice. Mlle de Metz, nièce de Mlle Antier, fit le même cadeau, dans la même position, en 1746, et posa son laurier sur la tête du maréchal de Saxe qui revenait de Fontenoi. Le maréchal envoya le lendemain pour 10,000 francs de diamans à Mlle de Metz. L'abbé de La Porte assure qu'il les lui fit bien gagner. C'est un abbé qui parle, et je vous prie de croire que je ne me permettrais point de semblables réflexions.

Lulli termina sa carrière dramatique par son chef-d'œuvre, *Armide*, représenté le 15 février 1686. *Acis et Galatée*, dont les paroles étaient de Campistron, ne fut mis en scène qu'après sa mort, en 1687.

Un artiste d'une grande réputation, dont le talent domine son époque, est au-dessus de toutes les distinctions sociales. Je lui pardonne d'accepter un marquisat, avec l'obligation d'en porter le titre; mais solliciter ce titre frivole est un travers que l'on est surpris de rencontrer dans une tête où siége le génie. C'était le défaut de son temps, Lulli n'en fut pas exempt; il est cependant possible d'excuser cette faiblesse, en prouvant qu'il y fut entraîné par la nécessité et pour sortir vainqueur d'un défi. Il avait déjà reçu de Louis XIV des lettres de noblesse, quand on lui dit que, s'il voulait suivre la route ordinaire pour arriver à la gentilhommerie par une charge de secrétaire du roi, cette porte lui serait fermée, et qu'une personne de la compagnie s'en était même vantée. Pour avoir le plaisir de morguer ses ennemis, il garda ses lettres de noblesse sans les faire enregistrer. Quelques jours après, il remplit le personnage du Muphti dans *le Bourgeois gentilhomme*, chanta fort bien sa partie et chargea ce rôle par les danses et les pasquinades les plus folles. Le roi, qu'il divertit beaucoup, lui fit des complimens; Lulli s'empressa de lui dire qu'il avait fait tous ses efforts pour plaire à sa majesté; que son zèle pour la servir l'avait emporté peut-être un peu trop loin, et que malheureusement il allait en être puni. — « Et pourquoi? » — Sire, j'avais dessein d'être secrétaire du roi, les secrétaires de » votre majesté ne voudront plus me recevoir. — Ils ne voudront

» plus vous recevoir! repartit le monarque en propres termes; ce » sera bien de l'honneur pour eux. Allez, voyez monsieur le » chancelier. »

Lulli courut chez M. Le Tellier, et le bruit se répandit aussitôt que Baptiste devenait monsieur le secrétaire, M. de Lulli. Les secrétaires du roi, les envieux, se révoltèrent, ils murmuraient tout haut. — « Voyez-vous le moment qu'il choisit? A peine a- » t-il quitté son bonnet, sa barbe de muphti, qu'il ose prétendre à » une charge, à une qualité honorable. Ce farceur, ce baladin, » encore tout haletant des pirouettes et des gambades qu'il vient » de faire sur le théâtre, demande à entrer au sceau! » C'est ce que désirait Lulli; ce malin candidat les voulait pousser à bout, les irriter, afin que l'excès de leur dépit vînt ajouter à l'éclat de sa victoire. M. de Louvois, sollicité par messieurs de la chancellerie, et qui était de leur corps, en fut offensé vivement. Il reproche à Lulli sa témérité, tout-à-fait inconvenante à un homme qui n'avait de recommandation et de services que d'avoir fait rire. — « Hé! tête-bleu, vous en feriez autant si vous le pouviez! » — La riposte était gaillarde, ajoute un contemporain; il n'y avait dans le royaume que le maréchal de La Feuillade et Lulli qui eussent répondu à M. de Louvois de cet air. Le roi parla à M. Le Tellier, et Le Tellier alors changea de gamme, en adroit courtisan. Les secrétaires du roi vinrent lui faire des remontrances sur l'intérêt qu'ils avaient à ce qu'on refusât Lulli pour la gloire de leur corps. Le chancelier les renvoya comme des chiens, employant à leur égard des termes plus désagréables que ceux dont Louis XIV s'était servi. Lulli reçut ses provisions avec des agrémens inouïs, le reste de la cérémonie s'accomplit avec la même facilité; ses confrères firent assaut de politesse pour l'accueillir. Lulli ne voulut pas montrer moins d'empressement et de galanterie; le secrétaire-musicien donna un repas magnifique à ses nouveaux camarades, et leur offrit le soir un plat de son métier, en les invitant à venir à l'Opéra, où l'on jouait *le Triomphe de l'Amour*. Ils y vinrent tous, et l'on vit la chancellerie en corps, quatre rangs de gens graves, en manteau noir, en grand chapeau de castor, aux plus

belles places de l'amphithéâtre, qui écoutaient avec un sérieux admirable les menuets et les gavottes de leur confrère le musicien. Cette singulière décoration embellit le spectacle, et l'Opéra fit connaître à tout Paris que son seigneur, ayant voulu se donner un nouveau titre, n'en avait pas eu le démenti. M. de Louvois même ne crut pas devoir garder sa mauvaise humeur. Suivi d'une troupe de courtisans, il rencontra Lulli dans la galerie de Versailles, et lui dit en passant: « Bonjour, mon confrère! » ce qui s'appela un bon mot de M. de Louvois.

Lulli choisit Quinault pour fabriquer les livrets de ses opéras; c'était son garçon poète. Il n'y avait point alors de droits d'auteur, et le faiseur de livrets ne marchait pas sur le même rang que le musicien. Est-il raisonnable, en effet, que l'auteur d'un misérable canevas dramatique, grotesquement taillé et rimé, soit traité de la même manière que Rossini, Meyer-Beer, Boïeldieu? Est-il possible d'établir aucune espèce de comparaison entre l'un et l'autre travail? Voici comment Lulli et son parolier procédaient avec l'intervention obligée de Louis XIV pour la construction d'un opéra.

Quinault cherchait plusieurs sujets, en écrivait le sommaire, et se rendait avec Lulli chez le roi qui en choisissait un. Quinault alors disposait la marche de sa pièce, la distribuait en scènes et la communiquait à Lulli; celui-ci préparait à sa fantaisie des divertissemens, des fêtes, des danses, des chansonnettes, des chœurs de bergers, de plaisirs, de vents, de matelots, de nymphes dont il composait la musique. Il en donnait le canevas au poète qui mesurait ses vers d'après le dessin des mélodies. Quinault travaillait aux grandes scènes qui n'étaient point soumises à cette rigoureuse épreuve; aussi le style en est-il plus élégant et plus noble; mais cette partie du drame devait être examinée par l'Académie Française. Lulli recevait ensuite les scènes de Quinault, et, sans avoir égard à l'avis favorable des quarante, il coupait, taillait, rognait, proposait des changemens, et c'était toujours sans appel. Son rimeur était obligé de recommencer, vingt fois s'il le fallait, afin d'obtenir l'approbation de son maître suprême. Lulli fit faire trois mille vers à Thomas Corneille pour en avoir cinq

cents à sa fantaisie. Corneille, auteur du *Bellérophon*, renonça au métier qu'il trouvait trop dur; Quinault s'y résigna. Quand il s'était assez mordu les doigts pour faire agréer une scène, Lulli s'en emparait, l'apprenait par cœur et la mettait en musique, la gardait long-temps dans sa tête, la corrigeait ensuite, et quand son dessin était arrêté, il la dictait à Lalouette ou bien à Colasse, qui remplissaient auprès du maître les fonctions de secrétaire musical.

Le roi voulait que l'on consultât l'Académie des Inscriptions pour le choix des sujets et pour leur mise en scène. A mesure qu'un opéra avançait, Quinault en montrait les scènes à sa majesté, qui demandait toujours ce qu'en pensait *la petite académie*. Louis XIV aurait accordé bien des audiences à notre ami Duponchel. Impatient, intraitable à l'égard de sa musique, Lulli n'écoutait les avis de personne. Il avouait qu'il passerait son épée au travers du corps de l'insolent qui la trouverait mauvaise et le lui dirait. — « Il ne risquait rien de ne se mettre en colère que dans cette occa- » sion, dit Furetière, il n'en a pas été à la peine. » — Le roi voulait être le premier à entendre les morceaux d'un opéra que Lulli composait : aussi ne les montrait-il à personne, pas même aux acteurs pour lesquels il travaillait. S'il voulait les entendre exécuter par une bonne voix, il s'adressait à son ami le comte de Fiesque, celui dont Benserade a dit :

Et les rochers le suivent quand il chante.

Le comte n'en aurait fait confidence à qui que ce soit, dans la crainte de déplaire au roi et à Lulli. Quinault recevait pour sa peine, après la composition d'un opéra fait et refait dix fois, 4,000 livres de Lulli, son patron, et 2,000 livres du roi.

Jean-Baptiste avait promis une récompense honnête au brave La Fontaine, s'il voulait lui donner quelque drame de bergerie, et faire dialoguer les pâtres, lui qui savait si bien écrire sous la dictée des moutons, des bœufs et des agneaux. Sur la parole de l'Italien, le bonhomme travailla, composa *Daphné*, pastorale, en se soumettant aux dures lois que Lulli avait imposées à Quinault.

« Je suis *enquinaudé*, » répétait sans cesse La Fontaine à ses amis en leur montrant des scènes dix fois refaites, pour obéir aux caprices du musicien. Lulli n'en eut pas plus tôt fait la lecture qu'il dit franchement à La Fontaine que son talent n'était pas de fabriquer des opéras, et le renvoya à ses moutons. La Fontaine, qui ne pouvait se persuader que sa pièce fût mauvaise, croyant que Lulli voulait, par cette excuse, le priver du prix convenu, lui dit que s'il mettait au jour *Daphné* sans remplir ses obligations, il en aurait raison. Lulli répondit qu'il remettait son paiement à la première représentation de cet opéra. La Fontaine prit cette réponse pour de l'argent comptant, et fut très-étonné quand il apprit que Lulli ne voulait pas mettre sa pièce en musique, parce qu'il ne l'en trouvait pas digne. Linière fit des couplets sur cette affaire; j'en rapporterai un :

Ah! que j'aime La Fontaine
D'avoir fait un opéra!
On verra finir ma peine
Aussitôt qu'on le jouera.
Par l'avis d'un fin critique,
Je vais me mettre en boutique
Pour y vendre des sifflets;
Je serai riche à jamais.

La Fontaine, au désespoir d'être ainsi chansonné, raillé dans le monde, fit, pour s'en venger, *le Florentin*, conte, qu'il mit ensuite en comédie, et se moqua à son tour de Lulli en le mettant en scène au Théâtre-Français. Voyez l'épître que La Fontaine adresse à Mme de Thianges pour la prier de solliciter Louis XIV en faveur de l'infortunée *Daphné*. Cette dame ne réussit point; Lulli avait déjà prévenu le roi, qui ne voulut point protéger une pièce condamnée par son musicien favori. D'ailleurs, le drame était pitoyable, et son auteur lui-même le dit à ses voisins un jour qu'il le voyait jouer, et que, par distraction, il croyait assister à la représentation de la pièce d'un autre.

On donna à Lulli un prologue d'opéra que l'on trouvait excellent; la personne qui le lui présentait le pria de vouloir bien l'examiner devant elle. Lorsque Lulli fut arrivé au bout, elle lui demanda s'il n'y trouvait rien à redire. — « Je n'y vois qu'une lettre de trop, c'est qu'au lieu de *fin du prologue*, il devrait y avoir *fi du prologue!* »

Le roi et toute sa cour devaient danser et figurer dans *les Fêtes de l'Amour et de Bacchus;* le baladin couronné, vêtu de son justaucorps de drap d'argent, pour représenter un galant berger, la houlette en main, s'impatientait de ce que l'on ne commençait pas le spectacle. On retardait ainsi l'agrément que devait lui procurer l'exhibition de ses talens dramatiques. Lulli n'avait point à redouter la colère du public, c'était son acteur très-accessoire qu'il fallait contenter. Louis XIV envoie à Lulli plusieurs émissaires les uns après les autres, pour le faire hâter. Voyant que rien n'avançait, il lui dépêche enfin un officier pour lui signifier qu'il se lassait d'attendre dans sa loge, sous son harnais, et qu'il voulait absolument qu'on fît lever le rideau. Lulli, moins occupé de la colère du roi, des ordres pressans qu'il donnait, que de ce qu'il avait encore à faire, répondit avec un admirable sang-froid : « Le roi est le maître; il peut attendre tant qu'il lui plaira. » L'acteur attendit, un danseur ne saurait s'élancer sur le théâtre avant que les violons aient joué son entrée, et Lulli commandait aux violons; le berger Silvandre resta dans sa loge jusqu'au moment où le directeur frappa les trois coups, mais il enrageait, et la mine courroucée du baladin ne promettait rien de bon à Lulli. Jean-Baptiste voulut en vain tenter un raccommodement au moyen de quelques plaisanteries, elles furent très-mal reçues, et déjà ses ennemis se réjouissaient de la chute du musicien courtisan.

Il fallait frapper un grand coup pour conjurer la tempête qui couvait, et prévenir un éclat dont les conséquences devaient être funestes. Lulli s'arrange avec Molière pour annoncer *Pourceaugnac*, cette pièce amusait beaucoup le roi. Le spectacle promis, le rideau levé, *Pourceaugnac* est arrêté par une indisposition subite de l'acteur chargé de représenter le gentilhomme limousin.

Lulli se fait proposer pour remplir ce rôle à l'instant et pour que le roi ne soit point privé du plaisir qu'il s'était promis : l'offre est acceptée. Lulli joue avec beaucoup d'esprit et de vivacité ; ne perdant pas de vue son spectateur essentiel : il voit avec peine que ses lazzis, ses plaisanteries ne dérident pas le front de Jupiter. Il commençait à désespérer, quand arrive la scène des apothicaires. Pourceaugnac, harcelé, ne songeait point aux seringues qui le menaçaient; il courait, dansait, gambadait : Louis ne riait point. Pour obtenir enfin ce sourire si désiré, Lulli remonte la scène, descend avec rapidité, prend son élan et saute à pieds joints au milieu du clavecin de l'orchestre, le brise en mille pièces, au risque de se casser les jambes : l'instrument vole en éclats, et fait en ce moment plus de bruit qu'il n'en avait jamais fait. Lulli disparaît dans l'abîme, sa chute est un triomphe; accroupi sur les décombres harmonieux, le malin bouffon a vu le roi partir d'un bruyant éclat de rire, applaudir à tour de bras. Lulli revient par le trou du souffleur, et continue sa course au milieu des transports d'hilarité de l'assemblée toujours fidèle à suivre le commandement de son chef de file.

« Fais-nous rire, Baptiste, » disait Molière à Lulli dans leurs réunions d'artistes. Molière s'amusait beaucoup des facéties du Florentin, de ses contes d'une gaieté souvent trop libre, et qu'il disait, qu'il mettait en scène dans la perfection. Il se brouilla pourtant avec lui pour des tracasseries au sujet du privilége de l'Opéra, qui ne permettait pas à l'illustre auteur de *Tartufe* de faire chanter plus de deux voix dans ses divertissemens et d'avoir plus de six violons dans son orchestre : six violons, c'est-à-dire, six musiciens mettant en jeu six instrumens de la famille du violon; car un orchestre où l'on ne compterait que six violons, et qui aurait tous les autres instrumens qu'on pourrait leur adjoindre, serait plus fort et plus nombreux que la symphonie du Théâtre-Français de notre temps, elle n'en a que quatre.

Despréaux aussi se détacha de Lulli dont il admirait tant la musique, et c'est lui qu'il désigne dans ces vers de l'épître à M. de Seignelay :

En vain par sa grimace un bouffon odieux
A table nous fait rire et divertit nos yeux ;
Ses bons mots ont besoin de farine et de plâtre.
Prenez-le tête à tête, ôtez-lui son théâtre ;
Ce n'est plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux ;
Son visage essuyé n'a plus rien que d'affreux.

Le susdit Boileau Despréaux soutenait que Lulli avait énervé la musique et que la sienne amollissait les ames ; que s'il excellait, c'était surtout dans le mode lydien. Le mode lydien, mis en avant par l'auteur du *Lutrin*, me paraît singulièrement bouffon. Il me semble entendre nos journalistes littérateurs parler de sixtes et de quartes, d'effets d'orchestre, de transposition, et d'autres choses qui leur sont tout aussi parfaitement inconnues.

Le talent de Lulli et plus encore son esprit enjoué, ses narrations animées, les scènes bouffonnes qu'il improvisait le faisaient, rechercher des seigneurs de la cour ; toutes les personnes du bel air, on dirait fashionables aujourd'hui, étaient charmées de l'avoir dans leurs parties de plaisir. Lulli se livrait volontiers à son goût pour la bonne chère, et son travail comme sa vie peu réglée abrégèrent son existence. Il conserva son humeur plaisante jusqu'à ses derniers momens. Les médecins l'avaient abandonné, il était à l'agonie quand le chevalier de Lorraine vint le voir et lui témoigna toute l'amitié qu'il avait pour lui. — « Oui, vous êtes » fort de ses amis, dit Mme Lulli ; c'est vous qui l'avez enivré le » dernier et qui causerez sa mort. — Tais-toi, tais-toi, femme, » reprit le malade, monsieur le chevalier m'a enivré le dernier, » et si j'en réchappe, ce sera lui qui m'enivrera le premier. »

Le mal qui l'emporta lui vint au *Te Deum* qu'il fit exécuter aux Feuillans de la rue Saint-Honoré, le 8 janvier 1687, pour la convalescence du roi. Il conduisait l'orchestre : dans la chaleur de l'action, il se frappa le bout du pied avec sa canne qui lui servait de bâton de mesure ; il y vint un petit ciron qui augmenta peu à peu. Aliot, son médecin, lui conseilla d'abord de se faire couper le petit orteil, puis après quelques jours de retard le pied en en-

tier, puis la jambe. Un empyrique se présenta, et répondit qu'il le guérirait sans en venir à cette opération. MM. de Vendôme, qui aimaient beaucoup Lulli, promirent 20,000 livres à ce charlatan pour prix de la réussite de cette cure, et les firent même consigner. Mais la générosité si noble et si bien placée de MM. de Vendôme et les efforts du charlatan furent inutiles.

Lulli, se sentant mourir, fit appeler un confesseur. On savait qu'il travaillait toujours à quelque nouvelle pièce; le prêtre lui dit qu'à moins de jeter au feu ce qu'il avait fait de son opéra nouveau, il ne pouvait espérer d'absolution. Après quelques instances, Lulli consentit à ce sacrifice, et montra du doigt un tiroir où étaient les morceaux d'*Achille et Polixène ;* le confesseur les prit et les brûla. L'état du malade s'améliora, on le crut même hors de danger. Un des jeunes princes de Vendôme vint le voir et lui dit : « Eh quoi ! Baptiste, tu as détruit ton opéra? Morbleu, tu » es un fou de brûler cette belle musique. — Paix, paix, mon- » seigneur, lui répliqua Lulli tout bas, je savais bien ce que je » faisais, j'en avais une copie. » Cette plaisanterie fut, par malheur, suivie d'une rechute, le mal empira, la gangrène fit des progrès.

Cette fois la mort inévitable le frappa de terreur, il se fit mettre sur la cendre, la corde au cou, fit amende honorable, mit en musique et chanta un fragment de cantique,

Il faut mourir, pécheur, il faut mourir.

Il expira le 22 mars 1687, à sa maison de la Ville-l'Évêque près de Paris, dans la cinquante-quatrième année de son âge, et fut inhumé dans l'église des Petits-Pères, maintenant Notre-Dame-des-Victoires, où sa famille lui fit élever un superbe tombeau de marbre dans la chapelle dédiée à sainte Geneviève. L'épitaphe qu'il porte est trop longue pour que je la transcrive, je citerai celle que Santeul fit :

Perfida mors, inimica, audax, temeraria et excors,
Crudelisque, et cæca, probris te absolvimus istis.

Non de te querimur, tua sint hæc munia magna;
Sed quando per te, populi regisque voluptas
Non ante auditis rapuit qui cantibus orbem
Lullius eripitur, querimur modo, surda fuisti.

Couperin, organiste du roi, composa une symphonie intitulée *l'Apothéose de Lulli*, pour rendre hommage à ce grand musicien.

Titon du Tillet a placé Lulli sur son Parnasse-Français, exécuté en bronze : on y voit la figure, en pied, de l'auteur d'*Armide*, tenant de la main droite un bâton de mesure, de l'autre le médaillon de Quinault. Edelink a gravé le portrait de Lulli. Le sculpteur Caffieri a fait, en 1768, le buste en marbre de ce musicien pour le foyer de l'Opéra. Voici un portrait d'un autre genre que Sénecé a mis dans une lettre qu'il feignit d'écrire des Champs-Élysées, peu de temps après la mort de Lulli, le portrait n'est pas flatté.

« Sur une espèce de brancard, composé grossièrement de plu-
» sieurs branches de laurier, parut, porté par des satyres, un
» petit homme d'assez mauvaise mine, et d'un extérieur fort né-
» gligé. De petits yeux bordés de rouge, qu'on voyait à peine,
» et qui avaient peine à voir, brillaient en lui d'un feu sombre,
» qui marquait tout ensemble beaucoup d'esprit et de malignité.
» Un caractère de plaisanterie était répandu sur son visage, et
» certain air d'inquiétude régnait dans toute sa personne. Enfin,
» sa figure entière respirait la bizarrerie ; et quand nous n'aurions
» pas été suffisamment instruits de ce qu'il était, sur la foi de sa
» physionomie, nous l'aurions pris sans peine pour un musi-
» cien. »

La carrière musicale de Lulli fut une suite de triomphes; il régnait en souverain en France, et les étrangers l'estimaient. Le cardinal d'Estrées étant à Rome et louant Corelli sur la belle composition de ses sonates : — « C'est, monseigneur, que j'ai bien
» étudié Lulli, » répondit le violoniste. — En Italie on a souvent choisi des ouvertures de Lulli pour les adapter à des opéras composés dans ce pays.

Voici encore un portrait de ce musicien : « Lulli était gros de » corps et petit de taille, son visage n'était pas beau. Il avait la » physionomie vive et singulière, mais point noble; noir, les » yeux petits, le nez gros, la bouche grande et élevée, et la vue » si courte qu'il ne pouvait presque pas distinguer à deux pas. Il » avait le cœur bon, moins d'un Florentin que d'un Lombard ; » point de fourberie ni de rancune, les manières unies et com- » modes, vivant sans hauteur et en égal avec le moindre musicien, » mais ayant plus de brusquerie et moins de politesse qu'il ne » convenait à un homme tel que lui, qui avait long-temps vécu » dans le grand monde, et dans une cour aussi polie que celle de » France. Il avait pris l'inclination d'un Français pour le vin et » pour la table, et gardé le penchant italien pour l'avarice. Il » était vilain et ladre au point que le surnom lui en resta : aussi » laissa-t-il dans ses coffres 630,000 livres en or. Il avait une » vivacité fertile en saillies et en traits originaux, il faisait un » conte en perfection et l'avait toujours prêt. Mais il fallait qu'il » montât sur un tabouret, ou tout au moins qu'il fût debout » pour gesticuler comme quand il battait la mesure. Il entendait » raillerie sur toute sorte de sujets excepté sur sa musique, qu'on » devait trouver excellente pour ne pas s'exposer à recevoir un » coup d'épée de sa main. »

Lulli, dit-on, laissa des coffres pleins d'or; une somme de 630,000 livres. Les biographes se trompent sur ce point ; l'erreur est générale, ils se sont copiés les uns les autres. Fils de notaire et procédant d'une manière certaine quand cela m'est permis, j'ai sous les yeux une pièce authentique, l'inventaire reçu par Me Simon Mouffle et son confrère, notaires à Paris, le 5 avril 1687, et cet acte bat en ruines les assertions des faiseurs de mémoires. Les détails que je vais donner sur la fortune de Lulli sont de la plus parfaite exactitude, je pense que mes lecteurs les liront avec intérêt, ils sont curieux sous plus d'un rapport.

Lulli achète, en 1670, 108 toises de terrain à la Butte-des-Moulins, à raison de 210 livres la toise, 22,680 livres ; plus 72 toises sur la rue Royale qui, aujourd'hui, porte le nom de rue

des Moulins. Il fait bâtir sur les 108 toises une très-belle maison en pierres de taille, pilastres d'ordre composite fort riches, de neuf croisées de face sur la rue Sainte-Anne et de cinq sur la rue Neuve-des-Petits-Champs, à l'angle de ces deux rues portant aujourd'hui le n° 45 sur la rue Neuve-des-Petits-Champs. Au-dessus de la croisée du milieu, sur la rue Sainte-Anne, on voit des bas-reliefs représentant des instrumens de musique, une timbale, des trompettes, des cornets, une guitare que le propriétaire actuel a surmontés d'un garde-manger en toile assez proprement ajusté ; sur les autres croisées sont des masques de théâtre. L'autre maison bâtie par Lulli est au coin de la rue Neuve-des-Petits-Champs et de la rue des Moulins, et porte le n° 32 sur cette dernière rue.

Il acheta deux maisons à la Ville-l'Évêque-lès-Paris, plus une maison à Puteaux.

Il paya 63,000 livres l'office d'écuyer, secrétaire du roi en ses conseils, dont avait été pourvu le sieur Clausel. Elle fut vendue 71,000 livres au sieur Lecomte par Mme Lulli, le 3 avril 1687.

Ses effets mobiliers étaient considérables.

L'inventaire porte, en argenterie, 554 marcs, 7 onces, 8 gros, estimés.	16,707 livres.
Joyaux et pierreries..	13,100
Deniers comptans :	
1° Dix-huit sacs de mille louis d'or à 11 liv. 10 sous.	207,000
2° Quarante-trois sacs de louis blancs d'argent à 60 et 30 sous pièce.	43,000
TOTAL.	279,807

Tous les biographes, Dangeau même, qui ont affirmé que Lulli laissa 630,000 livres en or, ont compté par le nombre de louis, en évaluant cette pièce de monnaie à 24 livres, et il y avait alors des louis d'or de 11 livres 10 sous, et des louis d'argent de 60 et de 30 sous.

Attention, s'il vous plaît, à cet article du même inventaire!!!

L'estimation faite par Bérain, machiniste de l'Opéra, des ustensiles de théâtre, habits qui servaient journellement aux représentations de ce théâtre, décorations d'*Amadis*, de *Persée*, les habits des magasins, plumes, coiffures, bas, pierreries servant aux habits, plombs des contre-poids, poulies de cuivre, fils de laiton, cordages, ustensiles de fer, loges, amphithéâtre, charpente du théâtre, faux châssis, chemins, ustensiles servant aux mouvemens, plafond de la salle, bois étant dans les magasins, s'éleva, d'après le procès verbal du 24 avril 1687, à. . 11,000 livres.

En supposant que ces objets aient été appréciés au cinquième de leur valeur, pour épargner des droits de succession, le total ne s'élèverait qu'à 55,000 livres. Une semblable évaluation aujourd'hui qui comprendrait tout ce qui est enfermé dans les magasins et les quatre gros murs de l'Opéra s'élèverait à trois millions pour en avoir coûté douze.

Dans cet inventaire on ne parle point du lustre de la salle, il est probable qu'il n'y en avait pas. On éclairait la scène avec des chandelles, et l'adresse des moucheurs de l'Opéra a laissé des souvenirs.

Lulli occupait à Versailles, dans la grande écurie du roi, un appartement composé d'une chambre à coucher et d'une cuisine à soupente. Les meubles n'en furent estimés qu'à 124 livres.

Il jouissait de 7,000 livres de rentes sur les Aides et Gabelles.

Sa charge de secrétaire du roi fut vendue. . . 71,000 livres.

Il avait loué, le 8 avril 1682, sa maison rue des Moulins 1600 livres, et le surplus de sa maison de la rue Sainte-Anne, que sa famille n'occupait pas, fut loué 3,000 livres.

Sa fortune était donc à sa mort de plus de 400,000 livres en effets mobiliers, et ses immeubles valaient au moins autant; elle était le fruit de trente ans de travaux, de services dans les charges de la musique du roi, de la vente de ses ouvrages, de ses bénéfices sur l'Opéra, et des récompenses que Louis XIV lui accordait.

Et c'est ce propriétaire, ce financier, ce seigneur musicien qu'on a voulu mettre en scène à l'Opéra-Comique dans une plate,

ignoble et misérable rapsodie intitulée *Lulli et Quinault*. C'est Lulli que l'on représente sous les traits d'un mendiant faisant des jongleries pour escroquer un déjeuner. Lui, Lulli, qui recevait souvent à sa table des illustres de la cour! lui, Lulli, tout juste au moment de l'apogée de sa fortune et de sa gloire, en 1686, lors de la première représentation d'*Armide!* Cela prouve seulement qu'il n'y a pas plus de bon sens et de vérité dans nos comédies à chansons que d'esprit et de talent. On voulait fabriquer un rôle pour Martin et lui faire chanter encore une fois son air, car c'était le même air, ou peu s'en faut, qu'il répétait sans cesse : monologue amphigourique, indigeste fatras dans lequel il interrogeait la flûte, le basson, la trompette, pour le plus grand plaisir de l'épicier de Paris, digne successeur du badaud, et tout aussi stupide en musique.

Ceux qui sourient de pitié en lisant les vers où Despréaux exalte les compositions de Lulli, et l'épître que Saint-Évremont adresse à ce musicien, et qui croient nous donner une grande idée de leur goût en les parodiant, font une lourde faute : autant vaudrait affirmer que Marot était un sot, et que Diane de Poitiers, La Vallière, n'avaient ni grâce ni beauté sous le vertugadin. Jugez des effets et non des causes : Lulli et Marthe Le Rochois ont excité le même enthousiasme que Mozart et la Fodor, que Rossini et la Malibran. Le mougik russe, qui boit avec délices le suc du bouleau, et son maître, blasé, qui se gorge de vin de Champagne et de Tockai, arrivent tous deux au même but, le contentement et l'ivresse. Accusera-t-on nos devanciers de manquer de goût? Ils applaudissaient Lulli, dont les accens simples et mélodieux leur faisaient éprouver des émotions ravissantes; et son chant monotone et traînant paraissait léger et d'une piquante variété en comparaison de ce que l'on avait fait jusqu'alors. Depuis Orphée jusqu'à Rossini, chaque musicien célèbre a joui de la gloire la plus complète en recevant les hommages de ses contemporains, et les poètes n'ont pas une seule fois manqué de le proclamer le dieu de l'harmonie. Je me garderai bien de suivre l'exemple de ces poètes en affirmant que l'art est arrivé à son point

culminant. Je suis tenté de croire au contraire qu'il s'élèvera longtemps encore, et que dans un ou deux siècles l'orchestre des Variétés n'aura pour violonistes que des virtuoses de la force de Paganini.

Le succès de l'*Armide* de Lulli ne s'est point démenti pendant quatre-vingt-quatorze ans. Cet opéra a toujours balancé la vogue des ouvrages de Rameau. *Armide* était le palladium des lullistes; ils le tenaient en réserve pour l'opposer à *Castor et Pollux*, à *Zoroastre*, aux *Paladins*, et à toutes les entreprises des novateurs. *Armide* n'a été vaincue enfin que par une autre *Armide*. C'est avec gloire qu'elle a succombé, et les vers de Quinault ont brille d'un nouvel éclat sous les chants de Gluck. L'ancienne musique française n'était qu'une déclamation notée, une psalmodie sans rhythme ni mesure, et presque sans modulations. Quelques traits d'harmonie plus ou moins prétentieux venaient rompre de temps en temps la monotonie d'un semblable discours, et ne le rendaient pas plus amusant. Rameau fut plus bruyant et plus embrouillé que Lulli, on le crut plus savant. Le système de musique théâtrale, du temps de Lulli et de ses successeurs, était tout-à-fait subordonné à la déclamation; ce qu'on appelait alors un air avait à peine la dimension d'un couplet de vaudeville. Les historiens nous parlent sans cesse des gestes, des inflexions des acteurs, et ne disent pas un mot de leur chant. Le talent de compositeur n'était pas difficile à acquérir. En voyant les partitions de Lulli, de Rameau, je ne conçois pas que le musicien eût besoin d'attendre, de chercher l'inspiration, afin de suivre le cours de son ouvrage. Une semblable musique demandait si peu de frais d'imagination qu'on aurait pu en écrire sans cesse, comme un pâtissier dresse des brioches. L'auteur de *Castor et Pollux* était bien sûr de son fait quand il offrait de mettre en musique la *Gazette de Hollande*.

Le génie, le talent de Gluck, et l'époque où la nouvelle *Armide* parut, 1775, ont nécessairement introduit une différence énorme entre les chants, les effets de Lulli et ceux du nouveau compositeur. Examinez les deux *Armide*, et vous verrez que la disposition de la mélodie, des parties vocales et des paroles est bien

souvent la même, et conserve toujours de grands rapports. Cette conformité n'a d'autre cause que l'irrégularité des vers de Quinault; ces vers, pareils au cheval qui boite, à la roue mal engrenée, aux touches d'orgue décrochées, sont là pour faire broncher et tomber tous les musiciens aux mêmes endroits. C'est la bosse de polichinelle qui exige que le tailleur ménage une excavation pour la recevoir, s'il veut que l'habit s'adapte sur cette taille de dromadaire. *Thésée* avait été refait sans succès après Lulli par Mondonville, et plus tard par Gossec. *Atys*, *Roland*, retouchés et mis en trois actes par Marmontel, ont réussi complétement avec la musique de Piccinni. Napoléon voulut avoir un opéra français de Paisiello; des arrangeurs s'emparèrent de *Proserpine*, et donnèrent ce vieux livret rajusté au maître italien, qui ne fit rien qui vaille.

Tout le répertoire des opéras de Lulli est complétement abandonné, oublié depuis soixante-dix ans. Ses vers et sa musique sont encore chantés et joués au Théâtre-Français; *Pourceaugnac* et *le Bourgeois gentilhomme* nous les font entendre, les amateurs d'antiquités peuvent aller admirer *Piglia-lo sù*, *Buon di*, l'air de danse des tailleurs, et les chants du muphti; un cantique écrit pour Mme de Maintenon, et que les demoiselles de Saint-Cyr exécutaient en chœur toutes les fois que le roi entrait dans leur chapelle, a passé les mers et fait le tour du monde. L'illustre Handel l'entendit et fut ravi de son effet puissant et majestueux, produit par des moyens bien simples; il obtint de la supérieure la permission de le copier, l'offrit au roi Georges Ier; et le cantique de Saint-Cyr, traduit littéralement (1), devint l'air *national* de l'Angleterre et de la Hollande. Le *God save the king*, composé à Ver-

(1) Grand Dieu, sauvez le roi!
Grand Dieu, vengez le roi!
Vive le roi!
Que toujours glorieux,
Louis victorieux
Voie ses ennemis
Toujours soumis! etc.

sailles par un Italien francisé, porté à Londres par un Allemand, est l'œuvre musical dont les Anglais tirent le plus de vanité. Cet air de Lulli vivra long-temps. Il suffirait à la réputation de son auteur. Ces fragmens, sa messe en plain-chant, voilà tout ce que l'on exécute aujourd'hui de ce musicien, dont le nom historique traversera les âges. Tels sont les seuls monumens offerts au public, aux gens du monde qui ne vont pas dans les bibliothéques étudier les œuvres du grand homme, et ne sont point assez dévots pour rencontrer son tombeau en allant faire leur prière dans l'église de Notre-Dame-des-Victoires.

CASTIL-BLAZE.

LE CONCERT DE FLEURS.

En 1829, j'avais fait avec quelques amis le voyage de Bretagne. Nous nous étions arrêtés à Saint-Servan, pour passer quelques jours dans ma famille. Nous les passâmes d'une manière assez gaie et fort variée, ce qui me convenait surtout. C'étaient tour à tour des chasses, des promenades, des parties de pêche.

Un jour nous prîmes un bateau pour aller faire un tour au large, et visiter quelques-unes des îles qui se dessinent sur la mer comme des broderies vertes sur une gaze bleue. Étant tous quatre bons nageurs et quelque peu marins, nous ne voulûmes point prendre avec nous de bateliers, gens fort utiles assurément, mais dont le flegme et l'entêtement refroidissent singulièrement la joie remuante des jeunes gens.

Nous partîmes. La mer calme et azurée se brisait mollement sur le sable du rivage, et les nuages, doucement poussés par la brise, traversaient avec une harmonieuse lenteur les espaces sans bornes du ciel, comme une troupe d'oiseaux voyageurs qui traversent un lac. Leur ombre venait parfois se jouer sur nos têtes, devançant tantôt la barque, tantôt devancée par elle, se promenant sur la mer comme de grandes taches mobiles. Quelquefois on eût dit qu'un énorme poisson ou bien un banc de sable donnait à l'eau ces couleurs sombres et ternes. Quand nous nous fûmes un peu éloignés de la terre, la brise, ne rencontrant plus d'obstacle, se fit sentir plus forte et plus fraîche. La voile s'arrondit comme l'aile d'un cygne, et le bateau glissa sur l'eau avec la légèreté d'une fée.

Nous visitâmes tour à tour plusieurs îles, nous éloignant toujours da-

vantage de la terre. Vers trois heures de l'après-midi, la mer devint houleuse, et le vent se leva plus fort. Mais, comme les nuages étaient peu nombreux, nous ne nous en inquiétâmes pas davantage, et nous avançâmes toujours.

Cependant le vent augmentait peu à peu de violence, et des nuages que nous avions à peine aperçus au bord de l'horizon, qu'ils entouraient comme une ceinture noire, se développaient et s'agrandissaient avec une prodigieuse rapidité. Bientôt ils formèrent au-dessus de nos têtes un dais sombre et pesant; et quelques grosses gouttes de pluie, accompagnées d'un grondement de tonnerre lointain, tombèrent sur la barque.

Nous hésitâmes un instant, nous regardant en silence pour nous interroger l'un l'autre.

— Il faut nous en retourner, dit l'un de nous.

— Nous sommes trop loin de terre, nous n'aurons pas le temps, dit un second.

— Mais au moins il faut rejoindre la dernière île que nous avons quittée.

— Nous en sommes d'un tiers plus loin que de celle sur laquelle nous gouvernons, dis-je à mon tour. Allons vite et droit.

Nous serrâmes le vent, et nous partîmes avec la rapidité d'un cheval au galop. La mer était devenue verte et livide, les vagues se déroulaient en écume blanchâtre, et rendaient un son funèbre en clapottant contre la barque qui frissonnait. Nous montions sur le sommet des lames, nous descendions dans leur lit avec une effrayante mobilité. Le vent, qui soufflait par secousses violentes, faisait crier le mât et tanguer le bateau avec tant de force, que l'avant finit par se remplir d'eau.

Aussitôt la voile fut amenée, le mât enlevé, et les rames jouèrent vigoureusement. La tempête augmentait toujours, et, malgré nos efforts, nous ne savions pas si nous arriverions à temps. Alors nous redoublâmes de vitesse et d'énergie, et au bout de quelques minutes nous touchâmes la terre.

Il était temps. A peine avions-nous tiré notre barque sur le rivage, que l'ouragan devint horrible. L'épais rideau de nuages noirs qui dérobait le ciel à la terre ne s'entr'ouvrait que pour laisser passer de pâles éclairs qui venaient nous annoncer la foudre; et la foudre, se précipitant à la suite de son messager, se promenait en bondissant sur nos têtes avec d'horribles mugissemens. Les vagues, comme des géans déchaînés, s'élançaient en

flots d'écume vers le ciel, et retombaient en broyant dans leurs replis le sable et les pierres du rivage.

Nous restâmes quelque temps à considérer l'orage. Mais bientôt la pluie se mit à tomber par torrens. Il fallut songer à trouver un abri. Nous cherchâmes des yeux autour de nous, et nous ne vîmes rien que quelques arbres fort maigres. Faute de mieux, nous allâmes nous blottir sous le mieux fourré des trois, pour attendre que l'orage diminuât.

Mais cela tombait si bien qu'en moins d'un quart d'heure nous fûmes complétement inondés. On résolut de se mettre en marche pour trouver, à quelque prix que ce fût, un endroit où se réfugier.

Enfin, après bien des peines et des fatigues, nous aperçûmes, à peu de distance devant nous, une cabane d'une forme assez étrange, qui était appuyée de tous côtés contre des arbres qui semblaient même en faire partie. Sans nous arrêter à en considérer l'architecture, nous fondîmes sur la porte comme des chiens affamés sur un os, et nous entrâmes sans frapper.

Il n'y avait qu'une chambre, si l'on peut donner le nom de chambre à une pièce de huit ou dix pieds carrés qui n'avait d'autre parquet que la terre, d'autre muraille que des pierres cimentées par de la terre glaise. Sur une espèce de foyer fait avec des cailloux plats posés les uns auprès des autres, brûlait un feu de branches sèches dont la fumée s'échappait à moitié par un trou pratiqué dans le haut du mur.

Près du feu, sur un fagot mal attaché, était assis un homme ayant la barbe et les cheveux fort longs, la figure hâve et maigre, le regard incertain. Ses habits, ou plutôt son habit était un composé informe de peaux de lapins et d'écorces tressées qui lui descendait jusqu'aux talons. Il se dandinait d'une manière étrange sur son fagot, chantant une ballade bretonne sur un air monotone et lent. Aux lueurs de la flamme qui oscillait, cet homme, avec son accoutrement bizarre et sa chanson de sorcière, semblait l'ombre de Robinson Crusoé évoquée durant une nuit d'orage par quelque invisible magicien.

A cette vue, nous nous arrêtâmes, saisis d'étonnement. Au bout de quelques secondes, lorsque, après l'avoir bien considéré, nous nous regardâmes les uns les autres, nous partîmes tous ensemble d'un vaste éclat de rire qui retentit énergiquement sous la hutte. L'homme, qui ne s'était pas jusqu'alors aperçu de notre présence, fit un mouvement nerveux plein de surprise et de terreur, cessa brusquement sa chanson, et se leva droit devant nous pour nous considérer à son tour. Plus il nous regardait, plus sa

terreur et sa surprise paraissaient augmenter. Nous crûmes qu'il était temps de l'apostropher.

— Hé ! brave homme, pouvez-vous nous donner asile pour cette nuit ?

Quand il m'entendit lui adresser cette question si simple, il se mit à trembler de plus belle, si bien que ses jambes flageolaient sous lui. Croyant alors qu'il augurait mal de nous sur notre mine, qui cependant valait bien la sienne, je me hâtai de le rassurer.

— N'ayez pas peur, lui dis-je, mon brave homme, nous sommes d'honnêtes gens, et nous ne serions pas venus vous déranger si la pluie ne nous avait pas forcés d'entrer chez vous. Mais il fait un temps du diable, et si vous ne voulez pas nous recevoir cette nuit, il est probable que chacun de nous va fondre à la pluie comme un bonhomme de sel.

Je lui disais cela pour le prendre d'abord par les sentimens ; car j'étais bien résolu, ainsi que mes compagnons, à rester où nous étions, malgré le maître du logis lui-même, plutôt que de recommencer nos courses à travers les champs, par une nuit où l'on n'aurait pas mis un gendarme dehors.

Il resta dans la même position sans nous répondre ; puis nous vîmes ses lèvres décolorées s'ouvrir pour un sourire, et sa tête se pencher sur sa poitrine. Enfin il la releva, et nous dit d'une voix mal articulée :

— Nentenquette berzounec.

Deux grosses larmes lui roulaient le long des joues.

— Cet homme n'entend pas le français, dis-je en me retournant vers mes camarades.

— Il n'y a pas besoin de pleurer pour cela, me répondit l'un d'eux.

Ce fut mon tour de baisser silencieusement la tête. Je pensais que les hommes ont toujours des paroles de dédain et de sarcasme pour toutes les douleurs qu'ils ne comprennent pas, et que cet homme avait au fond du cœur quelque chagrin que mes paroles avaient réveillé. Je fus touché jusqu'au fond de l'ame de cette tristesse muette, et je pris dans mes mains celles du Breton, que je serrai avec sympathie. Une indicible joie brilla dans les regards de cet homme, qui se pencha sur mes mains et les baisa fervemment.

— Ah ça ! il est décidément fou, dirent les autres.

Cette parole me rappela à moi et à ma situation. Je demandai en patois celtique l'hospitalité à mon ermite breton, et il me répondit dans le même langage que tout ce qu'il y avait dans sa pauvre maison était à notre service, surtout au mien. Aussitôt chacun s'empara d'un fagot, s'assit dessus

autour du feu qui fut activé, et s'efforça de sécher ses vêtemens. Le maître du logis nous regardait faire avec une admiration bienheureuse dont nous ne cherchâmes pas à nous rendre compte, trop occupés que nous étions de nous-mêmes pour prendre garde à lui. Lorsque nous commençâmes à nous réchauffer, un autre souci vint nous assaillir. A mesure que le froid s'en allait, la faim venait. Notre estomac se ressentait du rude exercice de nos bras. Mais nous ne savions trop comment remédier au mal. La cabane était si chétive, et le propriétaire en paraissait si pauvre, que nous craignions fort de commettre une indiscrétion en lui demandant à manger. Pourtant, après avoir bien consulté les regards voraces de la compagnie, je me décidai à adresser la parole à notre hôte. C'était à moi qu'était concédé, vu ma connaissance de la langue locale, le privilége d'orateur, ordinairement si disputé.

Je lui demandai en conséquence s'il n'avait pas quelque chose à nous donner. Sans rien me répondre, il sortit, en dépit de la pluie, qui continuait de plus en plus fort. Alors la conversation s'engagea entre nous.

— Ma foi, malgré la rusticité et la petitesse de la cabane, nous sommes fort heureux d'avoir trouvé un abri ici. Autrement, Dieu sait si l'on ne nous aurait pas trouvés gelés demain matin.

— Ou bien si le vent ne nous aurait pas tous emportés.

— Il faut avouer, messieurs, que notre hôte a une singulière mine, un singulier habit et une singulière maison.

— C'est peut-être la mode en Bretagne.

— Que croyez-vous que soit cet homme?

— C'est un brave homme, dis-je avec gravité.

— Ce n'est pas là la question. Je pense pour ma part que ce pourrait bien être un contrebandier.

—Un contrebandier! Ah bien, oui! Ce serait bien la peine d'être contrebandier pour être logé comme une huître et habillé comme un ramoneur.

— Et puis le brave homme a l'air trop bête pour un contrebandier. C'est plutôt un pauvre imbécile qui sera venu habiter ce trou parce qu'on ne voulait plus de lui dans son village.

— Ou bien un fanatique qui sera venu se caserner ici par pénitence.

— Peut-être, messieurs, dis-je à mon tour, est-ce un homme qu'un chagrin de cœur a éloigné du monde.

A ce mot ils partirent tous trois d'un éclat de rire.

— Le fait est que ce jeune homme a l'air d'un amant malheureux, comme moi j'ai l'air de Caton-le-Censeur.

— Si nous le faisions engager comme jeune premier au théâtre de Saint-Malo?

Ici la conversation fut interrompue par l'arrivée de celui qui en était l'objet. Il apportait dans un plat de terre carré, qu'il avait recouvert d'un pan de sa robe, les trois quarts à peu près d'un lapin qui n'avait, ma foi! pas mauvaise mine. Il le posa près du feu et repartit en me disant :

— Attendez.

Puis il revint, apportant de la même manière un autre plat où il y avait sur des feuilles deux poissons bouillis, et un pot de terre assez mal bâti qui contenait je ne sais quelles herbes cuites dans leur bouillon. Il posa le tout à côté du premier plat, s'assit à côté de moi par terre en croisant les jambes, et me dit, avec une orgueilleuse satisfaction :

— Mangez, cela vient de la grotte.

En ma qualité de truchement, je redis en bon français ces paroles à mes compagnons, qui se jetèrent brutalement sur les mets, qui sur le poisson, qui sur la viande, qui sur les légumes.

— Que cela vienne de la grotte ou non, cela est détestable, dit un de nous, qui était d'une humeur massacrante depuis notre aventure.

— Possible pour les légumes, mais la viande est très-passable.

— Et le poisson excellent.

Je triomphais, j'avais la majorité pour moi. Mais je pensai que le repas n'était pas complet, je me hasardai à demander du pain.

— Je n'en ai pas.

— Avez-vous des pommes de terre?

— Non.

— Ou des galettes de sarrasin?

— Non.

— Qu'est-ce donc que vous mangez avec votre viande?

— Des légumes.

— Et avec votre poisson?

— Des légumes.

— Mais avec vos légumes?

— De la viande et du poisson.

Voyant que je n'en pourrais tirer autre chose, j'annonçai aux autres

convives qu'ils eussent à se contenter de ce qu'ils avaient, parce que notre hôte n'avait pas de pain à nous donner.

— Le barbare!... dit le grondeur de la troupe.

Cependant ils se contentèrent si bien de leur souper, qu'un quart d'heure après il ne restait plus que des arêtes et des os sur les plats. Puis on remua des tas de feuilles sèches qui étaient à l'autre bout de la cabane, on se coucha, et l'on s'endormit, comme je pus m'en convaincre aux ronflemens sonores qui se déployaient sous la hutte.

Moi seul je ne m'étais pas couché, parce que la curiosité me tourmentait plus que le sommeil. Je voulais à toute force savoir l'histoire de cet homme bizarre qui était devant moi.

Je rapprochai donc mon fagot du feu, je tirai de ma poche deux cigares qui avaient séché en même temps que moi, j'en offris un au Breton, qui le refusa; j'allumai le mien, et je me mis à préparer un interrogatoire. Après avoir bien cherché un préambule, je ne pus rien trouver de mieux que ce qui va suivre.

— Y a-t-il long-temps, lui dis-je entre deux bouffées de fumée, que vous habitez cette île?

—Trois ans et quelque chose.

— Et vous y trouvez-vous bien?

— Aussi bien qu'un chrétien peut le faire sous l'œil de Dieu, loin de ses frères.

—Vous êtes donc tout seul ici?

Il me regarda avec un sourire de défiance qui voulait dire : — Vous vous moquez de moi. Puis il ajouta : — Comment voulez-vous que quelqu'un puisse demeurer ici?

—Vous y demeurez bien, vous.

— Oh! moi, c'est différent.

— Ainsi vous êtes le seul habitant de votre île?

— Depuis trois ans que je suis ici, votre voix est la première voix humaine que j'aie entendue.

—Comment! m'écriai-je... et je laissai tomber d'étonnement mon cigare dans le feu.

Il prit à sa ceinture un couteau dont la lame était longue et mince comme une alène, piqua adroitement mon cigare par le milieu et me le rendit intact.

— C'est pour cela, repris-je en poursuivant mon idée, que vous avez pleuré quand je vous ai parlé.

— Je ne sais pas : cela m'a fait un effet si singulier, que je ne sais si c'était de la joie ou de la tristesse. J'ai pleuré comme ça, parce que j'avais besoin de pleurer; mais ensuite j'ai été bien heureux.

Nous nous regardâmes quelque temps en silence.

— Ah ça! comment et pourquoi êtes-vous venu vous établir ici?

— J'ai fait naufrage.

J'eus envie de rire à cette singulière assertion, et je crus le pauvre homme fou; mais quand je vis le calme et la gravité avec lesquels il me parlait, je redevins sérieux et attentif.

— J'étais un pauvre paysan d'un pauvre village près de Saint-Brieux. Mon père et ma mère étaient morts pendant que j'étais tout petit enfant. Je vécus jusqu'à l'âge de huit ans des charités des uns et des autres. A cet âge-là, on me mit à garder les vaches. Le champ où elles allaient était parsemé de grandes pierres noires qui se tenaient droit en l'air comme des cathédrales et qui me rendaient triste, je ne sais pas pourquoi, quand je les regardais. Il y en avait une surtout plus grande et plus noire que les autres, au pied de laquelle passait une petite rivière très-profonde, toute bordée de coudriers gris. J'allais souvent m'asseoir là, parce que j'aimais à être triste. Quelquefois je restais là des heures entières, pensant à je ne sais quoi, ne faisant pas attention à ce qui se passait autour de moi. Aussi, souvent les vaches s'en alloient par-ci et par-là, sans que je m'en aperçusse, et j'étais obligé de passer une partie de la nuit à courir après elles pour les rattraper. Quand je rentrais, après ces affaires-là, mon maître me disait : « Mériadec, tu finiras par me perdre mes vaches; prends-y garde. Si tu retournes encore t'asseoir auprès de la grande pierre noire, je ne te donnerai pas à souper. » Moi, j'y allais tout de même, parce que j'aimais mieux me passer de souper que de ne pas entendre la rivière couler sous les coudriers gris, dont le vent faisait frissonner les branches. Les jours de pluie surtout, cela faisait un bruit comme si cela avait voulu pleurer. Il me semblait que je comprenais ce qu'ils disaient, et je me mettais à pleurer aussi. J'étais content quand j'avais pleuré. J'aimais mieux le champ que la maison; j'y restais toute la journée avec mes vaches, quelque temps qu'il fît. Cependant l'on m'avait bien recommandé de rentrer quand il ferait mauvais. — Un jour, il fit un orage très-violent, qui ne m'empêcha pas de rester comme à l'ordinaire. La foudre tomba dans le

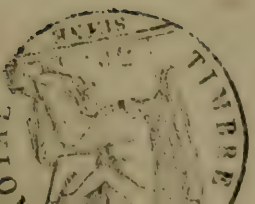
champ et tua deux vaches. Quand j'allai dire cela à mon maître, il se mit dans une colère terrible, me battit et me renvoya. — Je passai quelque temps en liberté, me promenant dans la campagne, me nourrissant de fruits sauvages, parce qu'il est défendu de prendre une pomme à ceux qui en ont mille fois trop pour eux; buvant l'eau des sources, dormant sous les arbres. La nuit, j'écoutais chanter le rossignol, et le matin l'alouette. Je regardais lever le soleil, qui rosait les nuages et buvait la rosée suspendue aux arbres des champs et aux pétales des fleurs; je le regardais se coucher derrière les collines, empourprant de ses derniers rayons le lit où il allait se reposer. Le jour, je m'enfonçais dans les bois, où je cherchais à tracer de nouvelles routes; j'allais m'asseoir derrière une roche, près de l'étang où les cerfs et les chevreuils avaient coutume de boire, et je les voyais courir, se jouer et se repaître à l'aise, jusqu'à ce que la voix d'un chien vînt les faire sauver; car tout ce qui veut être libre sur la terre semble avoir derrière soi quelque persécuteur. Je ne sais pas précisément comment s'écoulaient mes heures; mais je sais bien que ce temps fut le plus heureux de ma vie.

Hélas! il paraît que les lois défendent ce bonheur-là; car, un jour que, couché dans un champ, je respirais, aux rayons du soleil, le parfum des foins que l'on coupait, un garde m'arrêta comme vagabond, et me mena au maire, qui me fit mettre en prison pour quinze jours.

Quand je sortis de là, le curé du village, qui avait besoin d'un petit gars pour lui faire ses commissions et lui servir la messe, me prit à son service. Je crois que je ne m'acquittai guère mieux de mon second emploi que de mon premier. Lorsque j'étais envoyé quelque part, si dans mon chemin je rencontrais un bois ou une prairie bien verte, je ne revenais que le soir, bien tard. Souvent, de bon matin, quand je voyais le ciel blanchir, je sortais pour respirer l'air frais et piquant du printemps, ou bien pour m'égarer dans les brouillards de l'automne, et j'oubliais de revenir. Aussi étais-je réprimandé. « Mériadec, pourquoi n'es-tu pas venu encenser à l'église? — Monsieur le curé, j'étais à respirer l'odeur des fleurs. — Mériadec, pourquoi n'es-tu pas venu chanter à la grand'messe? — Monsieur le curé, j'écoutais chanter les oiseaux. »

M. le curé avait bien de la patience, et il supportait tout cela; mais cela ne pouvait pas toujours durer ainsi.

Une fois M. le curé m'envoya faire une course plus longue qu'à l'ordinaire pour inviter à dîner un curé de ses amis, qui demeurait à quelques



lieues de chez nous, sur le bord de la mer. Je me mis en route comme d'habitude, m'arrêtant sans m'en apercevoir, reprenant mon chemin quand je repensais à mon affaire. Le village où je me rendais était assis précisément sur le rivage, au pied d'une montagne assez rude, qui n'avait pour communication avec la plaine qu'une gorge âpre et profonde. Je m'engageai dans ce passage étroit, où je ne voyais ni à dix pieds devant moi ni à dix pieds derrière. L'aspect sauvage et triste de ce lieu, l'air humide qui y circulait, le ciel gris et brumeux qui pesait sur ma tête, un certain bruit mystérieux que je n'avais jamais entendu et qui semblait venir à la fois des hauteurs du ciel, des immensités de l'espace et des entrailles de la terre, — tout cela me plongea dans une émotion vague et triste, où je m'abîmais comme dans un lac sans fond. J'avançais machinalement, sans m'inquiéter où j'allais, suivant au hasard la route qui se présentait à moi. Plus je marchais en avant, plus je sentais mon émotion augmenter. Quand j'arrivai au bout du passage, je ne me connaissais plus : j'étais absorbé. Enfin je débouchai brusquement sur le rivage, et je me trouvai face à face avec la mer! Je tombai à genoux sur le sable, le cœur plein de terreur et d'admiration. Je frissonnais en silence. La mer, qui se déroulait immense dans un horizon sans bornes, montait et descendait tour à tour sur la plage houleuse, et menaçante, et plaintive. Je ressentais cette agitation, j'avais peur de ces menaces, je comprenais ces plaintes. Il me semblait qu'il y avait dans mon ame un océan sans bornes aussi, plein de houles et de tempêtes cachées, qui pouvaient déborder sur ma vie, comme l'autre débordait sur la terre. J'entendis au dedans de moi un hymne de lamentation qui répondait à l'hymne lamentable des flots.

Je restai là jusqu'au soir. La nuit étant venue, j'allai me coucher dans une grotte qui était près de là, suspendue au flanc de la montagne. Le lendemain, après avoir vu lever le soleil et dit adieu à la mer, je partis pour retourner chez mon maître. Je ne sais comment cela se fit; mais je n'y arrivai que le soir, quoiqu'il n'y eût guère que quatre lieues. Quand je fus rentré, M. le curé me dit : « Mériadec, tu es resté deux jours pour faire ma commission. — Ah! lui répondis-je, assez étonné. — Mais il faut au moins espérer que tu l'as bien faite? — Quoi? — Ma commission? — Quelle commission? — Comment! petit malheureux, tu n'es pas allé inviter mon ami le curé de ***? — Non, monsieur le curé. — Mais qu'est-ce donc que tu as fait depuis deux jours? — Monsieur le curé, j'ai regardé la mer. »

M. le curé déclara que j'étais un effronté mauvais sujet et me mit à la porte. Dès que je fus dehors, je me remis en route pour l'endroit dont je venais, et j'y recommençai ce qu'ils appellent la vie de vagabond, admirant la nature, et adorant, dans mon cœur, le Dieu qui l'a faite. Cependant j'étais mal vu dans le village, quoique je n'eusse fait de mal à personne. Les hommes m'appelaient Mériadec le fainéant, et les enfans, Mériadec l'imbécile. Je ne me rappelle pas comment je fis pour vivre en ce temps-là.

Aux approches de l'hiver, comme je ne pouvais plus coucher dehors, ni trouver ma nourriture en plein air, je fus obligé de demander du service aux paysans de l'endroit. Ils me reçurent tous très-mal et se moquèrent de moi. Enfin il y en eut un qui me dit que si je voulais lui faire une belle chanson bretonne, il me prendrait pour faire les gros ouvrages de sa maison. Tout le monde se mit à rire. Moi je dis que je voulais bien, et que je reviendrais le lendemain, à pareille heure, apporter ma chanson. J'avais entendu souvent des ballades récitées par des ménétriers ou chantées en chœur par les villageois, et je voyais à peu près comment cela devait se faire. Le lendemain, en effet, je revins, et je leur chantai l'histoire d'un esprit des fleurs qui passait sa vie au milieu d'elles, se cachant sous les pieds des violettes qu'il embaumait de son souffle, se balançant aux tiges des roses qu'il colorait en les caressant de ses ailes, changeant sans cesse d'asile et de bonheur. Un jour d'orage, le vent emporta l'esprit des fleurs qui ne revint plus sur la terre : les fleurs pleuraient et se flétrissaient en pensant à leur esprit qui était mort et qu'elles ne reverraient plus. Mais l'esprit, qui vit leur peine du haut du ciel qu'il habitait maintenant, leur fit dire par une goutte de rosée qu'elles eussent à se consoler, parce qu'il vivait encore, mais d'une vie plus aérienne et plus douce, et que celles qui mourraient sur la terre viendraient habiter avec lui une lumineuse étoile, où ils se retrouveraient tous ensemble, plus heureux et plus vivaces que jamais. Et je dis aux femmes qui étaient là rassemblées que quand leurs petits enfans mouraient, leur ame allait au ciel attendre celle de leurs mères pour y être heureuses ensemble d'un bonheur éternel.

Les femmes pleuraient au moment où je finis ma chanson; les hommes m'applaudirent, et le maître de la maison m'accorda la faveur qu'il m'avait promise. Je fus chargé du soin de traire les vaches, de nettoyer la basse-cour et de garder les cochons. —

— Oh! m'écriai-je avec douleur, oh! destinée! destinée des poètes!

Mon hôte me regarda d'un air étonné, se tut quelque temps, et sur mon invitation reprit son récit :

—Je restai dans cette maison pendant plusieurs années, ne me trouvant ni heureux ni malheureux. D'un côté je n'étais plus tourmenté par les hommes ni les enfans du pays; l'on ne me jetait plus de pierres quand je passais dans la rue. Mais de l'autre, il me manquait ma liberté, et mes longues journées sur le bord de la mer, et mes demi-sommeils sur l'herbe des prés aux rayons du soleil, et mes délicieuses nuits d'été dormies au milieu des bois parfumés. Cette vie commençait à me lasser. Mais il se présenta un incident qui m'empêcha de la quitter et vint changer complétement le cours de mes idées.

La fille du maître, qui avait été élevée à quelque distance du village, chez une vieille parente, revint se fixer dans sa famille. Elle était à peu près de mon âge, mais belle comme la vierge Marie. La première fois que je la vis, c'était à table chez son père, je m'arrêtai tout d'un coup et je laissai tomber un plat que je tenais. « Quel imbécile! » s'écria-t-elle. Ce fut le premier mot qu'elle prononça devant moi. Les larmes m'en vinrent aux yeux, et j'en fus plus affligé que des cris de la maîtresse ou des coups du maître. Je ne dormis pas de toute la nuit.

Je finis par aimer cette jeune fille passionnément. Comme elle était orgueilleuse et insolente, je n'osai pas d'abord lui exprimer les sentimens que j'éprouvais pour elle. Mais bientôt je m'enhardis; et, sans lui parler de moi directement, je lui chantais souvent des chansons où je peignais sous un autre nom mes chagrins, mon amour et mes désirs. Elle paraissait m'écouter avec plaisir. Un jour elle dit tout haut devant ses parens : « Ce porcher fait vraiment de jolies chansons! » Je fus heureux de cela pendant huit jours. Au bout de quelque temps, elle comprit que c'était d'elle et de moi que je lui parlais dans mes chansons. Il me sembla qu'elle me traitait avec plus d'égards depuis ce temps-là, et je ne perdais pas l'espoir qu'elle pourrait bien m'aimer à son tour. Une fois que je lui disais cela, elle me répondit : — «Bah! Mériadec, regarde comme tu es vilain et mal habillé!» Je m'aperçus alors, pour la première fois de ma vie, que je prenais trop peu soin de ma personne. Aussi, pour réparer cela, je passai mes nuits à faire des chapeaux de paille, des sabots, des cuillers de bois, que j'allais vendre le dimanche à Saint-Brieux. Avec leur produit, je m'achetai un beau surtout gris, avec de gros boutons de cuivre qui reluisaient comme des miroirs, et un ruban bleu que j'attachai à mon chapeau. Je

voulais lui faire une surprise. Le premier dimanche qui suivit, je m'arrangeai et m'habillai de mon mieux; puis j'allai à la messe. Quand j'entrai, tout le monde fut étonné et me regarda à deux fois, pour voir si j'étais bien le même homme. En sortant de l'église, je passai à côté d'elle, fier comme un bedeau, et je lui lançai un regard qui voulait dire : « Eh bien! suis-je mieux comme cela? » Elle me répondit par un sourire de contentement et d'approbation. J'étais ivre de joie. Tous les jours, quand mon ouvrage était fini, je prenais mon beau costume et j'allais faire cercle dans la maison du maître. Les enfans du village ne m'appelèrent plus que Mériadec-le-Beau, comme ils m'avaient appelé Mériadec-l'Imbécile.

Je continuais à lui parler de mon amour; elle me répondit : « Bah! Mériadec, regarde comme tu es faible et peu vaillant! » Je ne dis rien; mais je résolus de détruire aussi cette accusation. Il y eut une fête aux environs, et, à cette fête, des jeux de toutes sortes. Je ne voulus pas me mêler aux courses qui eurent lieu, parce que j'étais sûr d'arriver le dernier; mais quand le moment des luttes arriva, espérant que l'amour doublerait mes forces et me ferait obtenir la victoire, je me présentai hardiment devant le plus rude champion de l'assemblée. Du premier coup de tête, il m'envoya rouler à quinze pas. On me rapporta évanoui au logis : là j'appris que ma jeune maîtresse avait ri à gorge déployée au moment de ma chute, et qu'elle ne parlait à tout le monde que de la drôle de mine que je fis en recevant le coup de tête.

—Le chagrin me rendit malade. On me soigna pendant quelque temps, et je guéris à moitié; mais comme, toujours faible et souffrant, je ne pouvais suffire à mon ouvrage, on me mit dehors en me disant que je n'étais bon à rien.

Je repris la vie errante que j'avais déjà menée en pareille occasion. Un jour que, couché sur la mousse, j'écoutais les piverts qui creusaient à coups de bec les grands arbres de la forêt, je fus interrompu dans ma rêverie par un bruit de voix et de pas qui s'approchaient : c'était elle qui se promenait avec deux de ses compagnes. — « Pourquoi l'as-tu laissé » renvoyer? disait l'une. — Bah! répondit-elle, qu'est-ce que j'en aurais » fait? — Tu ne l'aimais donc pas, ce pauvre garçon? — Par exemple! » tu te moques. — Mais alors pourquoi te laisser courtiser par lui? dit » l'autre. — Tiens! c'est toujours flatteur d'avoir apprivoisé un original » comme ça. »

— Les femmes sont donc partout les mêmes! me dis-je à demi-voix.

—Ces paroles me firent tant de mal, que je restai là jusqu'au soir à me désespérer, ne pouvant ni pleurer ni changer de place. Toute la nuit je rêvai de cela, et le lendemain matin j'étais si fatigué, que je fus plus d'une heure avant de pouvoir me mettre en route. Je me rendis à un village éloigné du nôtre, par-devers Saint-Malo : là, après avoir cherché inutilement de l'ouvrage, je m'établis chez une vieille femme qui demeurait toute seule, et qu'on appelait la Sorcière. On disait que c'était une méchante vieille qui composait des poisons, jetait des sorts sur des bestiaux, et s'en allait la nuit, sur un balai, danser sur les grandes pierres noires qui sont dans les plaines de Loeh-Mariacher. C'était une bonne femme, qui vivait dans une pauvre cabane, assez éloignée des autres, parce qu'elle n'aimait pas le bruit. Elle tressait des joncs pour en faire des nattes, elle cultivait des légumes et des fleurs dans un petit jardin, et sortait quelquefois la nuit pour aller chercher des simples et des fleurs sauvages au clair de la lune, parce qu'elle croyait qu'ils avaient plus de vertu cueillis en ce moment, ou bien pour aller se promener sur le bord de la mer, parce qu'elle trouvait cela beau. Elle employait tous ces simples à faire des remèdes qu'elle donnait aux paysans, quand ils étaient malades. Comme nous étions tous les deux malheureux et isolés, nous nous entendîmes bien vite. Nous nous mîmes à demeurer ensemble, comme je vous l'ai dit, et nous vécûmes tranquilles. Elle s'occupait de la cabane; moi j'allais à la chasse aux lapins que je prenais dans des piéges, et à la pêche, car nous avions acheté une petite barque avec nos économies. J'allais plus souvent à la pêche qu'à la chasse, parce que j'aimais la mer de cœur. J'étais heureux quand je me voyais glisser sur le dos de l'eau qui écumait frappée par mes avirons, ou que, laissant la barque errer à son gré, je me sentais mollement balancé par les flots qui semblaient me bercer comme une nourrice son enfant. Puis, quand, la nuit, le vent chassait au-dessus de ma tête les nuages qui fuyaient comme de grandes ombres, et venait siffler dans mes vêtemens humides, je me sentais saisi d'une sainte frayeur; je tombais à genoux au fond de ma barque, et je priais Dieu. Oh! que j'ai souvent regretté ces heures de danger et d'extase où ma poitrine se dilatait au souffle de la brise, où mon cœur se remplissait des vagues et tristes mélodies de l'Océan, où je vivais en quelques heures une vie d'un siècle!

La bonne femme était toujours inquiète de moi quand je ne rentrais pas le soir, et elle me faisait des reproches amicaux de mes longues ab-

sences. Je lui promettais toujours de ne plus recommencer, et toujours je recommençais.

Un soir j'étais parti pour la pêche. La mer houlait fortement; le vent gémissait en passant sur les flots qu'il avait soulevés. Je me laissai aller à mes pensées ordinaires. Comme je n'aimais pas troubler mes solennelles et douces mélancolies par la fatigue d'un travail corporel, cette nuit-là, comme de coutume, je me couchai au fond de la barque et je la laissai voguer à la dérive. Le vent augmenta de force; la mer houla davantage. Tout présageait une tempête affreuse. Elle ne se fit pas attendre. Le tonnerre gronda, les vagues grossirent, et le vent mugit. Je me levai rapidement, et je me mis aux rames; mais ce fut en vain. Le courant m'entraîna avec une violence irrésistible, et je fus obligé de m'abandonner à son caprice. Au bout d'un quart d'heure d'angoisses, j'aperçus la terre à quelques brasses; au bout d'une minute, la barque heurta un rocher, se brisa, et je tombai dans l'eau. Heureusement j'avais pied, et je n'étais qu'à deux pas du bord. J'y arrivai. Au lieu de me trouver, comme je l'espérais, sur la terre ferme, j'étais sur cette île que je n'ai pas quittée depuis. —

Je ferais volontiers comme les héros bavards d'Homère qui passaient jusqu'à deux jours et deux nuits à écouter et à conter des histoires. Quoique la nuit fût déjà avancée, je priai Mériadec de continuer son histoire. Privé depuis trois ans du plaisir de converser avec des hommes, il était aussi désireux de parler que moi d'écouter. Aussi ne fit-il pas de difficulté. Nous ranimâmes le feu qui s'éteignait; j'allumai un nouveau cigare, et Mériadec reprit en ces termes :

—Quand le matin arriva, j'étais mouillé des pieds à la tête, je grelottais de froid et de fièvre; mais le soleil levant sécha bien vite mes vêtemens et réchauffa mon sang. Je m'assis sur le rivage, en pensant à ma barque que j'avais perdue, et à la bonne femme qui devait me croire mort. J'attendais qu'un bateau pêcheur passât pour me tirer de mon île; il n'en passa pas un seul pendant toute la journée. Je couchai encore à la belle étoile. Le lendemain je mourais de faim. J'attendis plusieurs heures encore l'arrivée de quelque bateau; mais n'en apercevant pas, je me mis en quête d'un peu de nourriture. Pour cela il fallut parcourir l'île qui n'est pas très-grande. Je ne vis que des peupliers, des bouleaux, et quelques autres arbres sauvages dont je ne sais pas le nom. Aucun ne portait de fruit. J'apercevais de temps en temps des lapins qui s'arrêtaient à me regarder, et

qui se sauvaient quand j'approchais trop d'eux. Enfin je fus obligé de retourner sur le bord de la mer, pour voir si j'y serais plus heureux. La marée était haute; il me fallut attendre qu'elle descendît. Alors je ramassai des moules et des huîtres qui, par bonheur, étaient assez nombreuses dans cet endroit. Ce fut là mon premier repas. La nuit, comme il ne faisait pas trop chaud pour coucher à la belle étoile, je résolus d'allumer du feu. Je rassemblai un gros tas de feuilles sèches, je pris deux silex sur le rivage, et je me mis à les frapper fortement l'un contre l'autre. Je fis cet exercice pendant plus d'une heure, sans pouvoir obtenir autre chose que des étincelles; enfin le feu prit légèrement à une feuille et se propagea peu à peu. Je l'activai de mon souffle; puis j'allai chercher de petites branches que je jetai dessus. Alors j'eus un bon feu que je pris soin d'entretenir, et je m'endormis à côté, espérant que quelque pêcheur de nuit l'apercevrait de loin et qu'il viendrait me chercher dans sa barque. Je fus réveillé par un bruit singulier qui m'effraya. En ouvrant les yeux, j'aperçus des arbres qui brûlaient à cinquante pas de moi. Le vent avait emporté quelque branche enflammée qui les avait incendiés; comme il était très-fort, je n'avais pas l'espoir de voir le feu s'éteindre. Heureusement l'atmosphère, qui est dans notre pays d'une excessive mobilité, changea tout à coup. Le vent cessa et la pluie tomba à flots, de sorte que le lendemain il y avait par terre des arbres dépouillés de leurs branches, des branches à moitié consumées, les restes d'un bouquet de bois qui était là debout la veille.

Je menai quelque temps la même vie, espérant tous les jours être tiré de cette île, voyant chaque jour mon espoir s'évanouir. Comme l'hiver approchait, je sentis que je pourrais bien être exposé à le passer dans cette île, et qu'il me fallait un asile pour m'abriter. A force de recherches, je découvris une grotte obstruée d'épines, mais qui paraissait devoir être assez spacieuse. Je mis le feu aux ronces et j'entrai. La grotte était en effet passablement grande; elle descendait de quelques pieds dans la terre et formait, à son extrémité apparente, un coude qui conduisait à une autre grotte aussi grande que la première, où n'arrivaient le vent ni la lumière. Je fus obligé de prendre une torche pour y pénétrer. Elle me parut en tous points convenable pour en faire mon séjour. Je fis devant l'entrée un petit mur en silex, que je cimentai avec de la terre glaise. Je me mis à tendre des piéges aux lapins, comme jadis; je tressai des joncs dont je fis des cordes. Les peaux de lapins et les tresses de joncs servirent à m'habiller.

Je fis des provisions pour mon hiver, et je le passai là d'une manière assez commode. J'avais pris mon parti sur mon exil. L'été suivant, je me bâtis cette hutte avec les débris de l'incendie, des silex et de la terre glaise. Je m'y trouve encore mieux que dans la grotte.

Quoique j'eusse pris mon parti, comme je vous l'ai dit, j'avais souvent de grandes tristesses en me voyant si près de la terre ferme et si loin de mes semblables; car, — je ne sais si c'est une bizarrerie de mon caractère, — moi qui avais fini par prendre les hommes en aversion et par ne plus aimer que la solitude, maintenant que j'étais confiné dans une solitude forcée, j'aurais donné dix ans de ma vie pour me retrouver au milieu de ces mêmes hommes que j'avais presque haïs.

— Oui, lui dis-je, le cœur de l'homme est ainsi fait, qu'il déteste ce qu'il a et regrette ce qu'il n'a pas.

— Quelquefois je voyais dans le lointain les frégates neuves qu'on lançait à la mer et les drapeaux déployés sur le faîte des maisons de Saint-Servan et de Saint-Malo. Il me semblait entendre les cris de joie de la foule rassemblée sur le rivage et les applaudissemens des femmes, dans les barques pavoisées, et les retentissemens des cloches qui sonnaient à triple volée dans les clochers des deux villes. « Pourquoi, me disais-je, pourquoi donc suis-je si près et si loin de toute cette joie et de toute cette vie humaine? pourquoi suis-je placé trop loin des hommes pour partager leur bonheur et assez près pour l'envier? » Et je m'en retournais, pleurant, dans ma grotte solitaire.

Un jour, — un jour d'orage, — des pêcheurs passaient rapidement auprès de ce coin de terre où je vivais oublié de tous, excepté de Dieu, peut-être. Je m'avançai sur le rivage et je leur criai de me prendre à leur bord. A ma vue, ils poussèrent tous un cri d'horreur : « L'ombre de Mériadec! s'écrièrent-ils, l'ombre du sorcier! » et ils me tirèrent un coup de fusil qui ne m'atteignit pas. Je continuai de leur parler. Alors, saisis d'une terreur panique, ils se sauvèrent à force de rames, en chantant cette prière :

Je mets ma confiance,
Vierge, en votre secours.
Veillez à ma défense,
Prenez soin de mes jours.
Et quand ma dernière heure
Viendra fixer mon sort,
Obtenez que je meure
De la plus sainte mort.

Depuis ce temps-là je n'ai revu personne. —

L'histoire de Mériadec étant finie, je me couchai de mon côté, et lui se coucha du sien, chacun sur une bonne litière de feuilles sèches. Je dormis comme un bienheureux. Je fus réveillé au point du jour, le temps était magnifique. On se leva : je ne dirai pas qu'on s'habilla; et après s'être un peu secoué, on se prépara à partir.

Mériadec, assis sur son fagot, nous regardait faire, les larmes aux yeux.

— Allons, en route! m'écriai-je.

Tout le monde s'ébranla.

— Et moi? dit Mériadec d'une voix profondément triste.

Je lui dis que nous allions l'emmener avec nous. Il paraît que cette idée si naturelle ne lui était pas entrée dans la tête; car il fut saisi d'une étrange émotion de joie en m'entendant lui dire cela. Le bonheur fit couler de ses yeux les larmes qu'y avait fait venir le chagrin. Ses mains tremblaient. Il voulut parler, et ne put que bégayer quelques sons inarticulés. Enfin il me baisa la main avec transport et s'écria :

— Comment! je vais partir!

— Oui, partir dans un instant.

— Je vais revoir le village, et le clocher, et la bonne femme! Je vais revoir le grand chêne sous lequel j'allais m'asseoir au clair de la lune! et la bonne femme que je n'ai pas vue depuis trois ans, la pauvre bonne femme! et la petite chaumière, et le petit jardin! O mon Dieu, mon Dieu, que je suis heureux!

La joie de ce pauvre homme me faisait peine et plaisir à la fois. Je lui dis de se préparer à nous suivre, parce qu'il était temps de partir. Il me demanda la permission de dire adieu à sa grotte et à son jardin. Nous le suivîmes. Il entra dans sa grotte, qui était en effet très-commode et assez jolie. Il toucha tout ce qui s'y trouvait, les provisions de feuilles et de peaux, les parois, la terre. Il eût voulu tenir la grotte dans ses bras et l'embrasser. Puis nous allâmes à son jardin, où il n'y avait absolument que des fleurs. Encore les espèces en étaient-elles rares. C'étaient des races sauvages qu'il avait trouvées dans l'île. Il les respira, les caressa, les embrassa toutes les unes après les autres, comme un père qui va quitter ses enfans.

— Oh! dit-il, que je vous aime, mes pauvres fleurs! C'est vous qui m'avez consolé dans mon chagrin, qui m'avez tenu compagnie dans ma

solitude, qui m'avez aimé et caressé dans mon dénûment. O mes bonnes et belles fleurs, que je vous aime!

Nous riions un peu de ses apostrophes. Il se retourna vers moi d'un air très-grave :

— Elles me comprennent, ces fleurs-là. Pendant les trois ans que j'ai passés ici, j'ai appris leur langage, et je comprends parfaitement ce qu'elles me disent. J'ai causé bien des fois avec elles au clair de la lune, et elles m'ont dit de bien belles chansons. Je vous les redirai à vous, parce que je vous aime. Vous verrez!

Et il se redressa en me lançant un regard plein d'orgueil qui contrastait singulièrement avec l'expression grave et douce de sa physionomie. Je m'étonnai peu qu'un homme qui avait tant souffert déraisonnât un peu sur un sujet si indifférent.

Nous mîmes à la voile. Le ciel était bleu, l'air frais et embaumé, le temps magnifique. Notre traversée se fit vite et gaiement; nous causions de notre aventure si heureusement terminée. J'aperçus à la ceinture de Mériadec son couteau si mince avec lequel il m'avait repêché mon cigarre; et, désireux de posséder un instrument témoin et compagnon de ses malheurs, je lui offris de l'échanger contre un excellent couteau anglais que je lui montrai. Il refusa.

— Cependant, lui dis-je, le mien est bien meilleur.

— Oui, mais il ne m'a pas servi pendant trois ans d'exil, le vôtre.

Quand nous eûmes débarqué, nous lui donnâmes l'argent que nous avions sur nous, et nous lui souhaitâmes un bon voyage.

. . . . . .

Dernièrement je l'ai rencontré à Paris. Il était misérablement vêtu, et portait pendue à un large ruban de fil une petite boîte de verre carrée, dans laquelle on distinguait des fleurs de différentes espèces. Cela était fermé avec beaucoup de soin. Sa physionomie était triste et découragée. Quoiqu'il n'eût plus sa grande barbe et ses grands cheveux, il me sembla maigri et vieilli.

— Bonjour, Mériadec, lui dis-je en patois.

— Bonjour..... me répondit-il d'un air incertain. Puis il parut se rappeler quelque chose, et répéta avec cordialité : — Bonjour, monsieur. — Il m'avait reconnu.

— Eh bien! que faites-vous à Paris?

— Je donne des concerts de fleurs.

— Des concerts de fleurs !

— Oui, n'est-ce pas que c'est beau ? Venez chez moi, je vais vous en donner un pour vous tout seul.

Il demeurait dans un infâme grenier où la pluie et le soleil devaient entrer comme dehors. C'était au huitième étage ou au neuvième, je ne sais. Il me fit asseoir sur une paillasse qui composait à elle seule tout son ameublement. Là il me conta la seconde partie de son histoire.

Quand il revint à son village, la bonne femme était morte depuis longtemps, et sa maison avait été vendue avec son petit jardin. Et comme il y entra la nuit pour y aller rêver, le nouveau propriétaire le prit pour un voleur, lui tira un coup de fusil qui le blessa au bras, et le fit mettre en prison. Il en sortit, et, après bien des peines et des souffrances, il trouva de l'ouvrage, et travailla pendant quatre ans, plus malheureux qu'autrefois, parce qu'il était encore plus isolé. Il ne put jamais se faire un ami parmi les pêcheurs bretons ; il était trop tranquille et trop aimant.

Il allait quelquefois en bateau visiter sa petite île, où il passait un jour ou une semaine, selon l'époque. Puis il revenait travailler, parce qu'il avait besoin d'argent pour accomplir une idée qui lui était venue. Au bout de quatre ans, il avait ramassé une petite somme d'argent. Alors il vint à Paris, dont il avait entendu parler comme d'une merveille. Il y fit faire cette petite boîte de verre que j'avais vue, y mit des fleurs, et se présenta en différens endroits pour donner des concerts de fleurs. Tout le monde se moqua de lui. Il y avait un mois que cela durait lorsqu'il m'avait rencontré.

— Oui, me dit-il, ils m'ont tous ri au nez quand je leur ai parlé de mon concert de fleurs ; ils m'ont dit que j'étais un fou... Comme si ce n'était pas eux qui sont des fous de ne vouloir pas entendre un concert de fleurs. — Écoutez, vous !

Il ouvrit la boîte, qui était divisée en une quinzaine de petits compartimens. Au fond de chaque compartiment il y avait des fleurs, et au-dessus de petites couvertures de bois blanc qui obéissaient à je ne sais quel mécanisme. Il se mit à les soulever les unes après les autres lentement, avec une sorte d'harmonie dans leur jeu, allant, venant et revenant, comme s'il eût fait jouer un piano. A mesure qu'il avançait dans son concert, ses yeux s'animaient, sa poitrine s'agitait, un enthousiasme brûlant s'emparait de lui. D'abord je ne compris rien, ne vis rien, n'entendis rien ; et je le crus complétement fou. Mais peu à peu le parfum des fleurs enfermées

dans la boîte se répandit dans l'air, imprégna mes habits, et commença de m'enivrer. Alors je sentis à mon tour mon cœur battre, ma poitrine s'agiter, tous mes sens se dissoudre dans je ne sais quelle sensation d'ivresse et de volupté. Une odeur succédait à une autre odeur; un parfum se combinait avec un autre parfum. Je commençais à comprendre, l'harmonie me gagnait. Mes yeux se fermèrent, ma tête se pencha; j'entendis une musique céleste, je vis des jardins orientaux pleins de verdure et de fraîcheur, des bains de marbre qui laissaient voir au milieu de leurs eaux diaphanes le corps rosé des jeunes filles demi-nues; mon oreille s'ouvrit à des paroles d'amour, ma bouche frissonna sous des baisers... Je poussai un cri et je me réveillai.

— Et voilà ce qu'ils ont refusé d'entendre! me dit Mériadec.

En ce moment cet homme était admirable de beauté, de grandeur et de dédain. Je lui pris la main, et nous pleurâmes en silence. . . . . .

Depuis on l'a mis dans une maison de fous, où je suis allé le voir plusieurs fois. La perte de sa liberté d'abord, et ensuite celle de sa boîte, qu'un gardien maladroit lui brisa, l'affectèrent tellement qu'il est mort de chagrin.

Que la terre soit légère aux cendres du pauvre poète inconnu!

Il est des ames qui, au milieu de la société, vivent dans une profonde solitude, parce que personne ne comprend leurs joies ni leurs douleurs, et qui meurent souvent sans qu'une autre ame les ait comprises.

FÉLICIEN MALLEFILLE.

LES FEMMES CHANSONNIÈRES

SOUS LOUIS XIV.

N'avez-vous pas quelquefois vécu par la pensée au milieu de ces femmes du siècle de Louis XIV, si amoureuses de la gloire, de la dévotion et du génie; si entières dans leur foi, si patientes à lire des romans en dix volumes in-quarto, si enthousiastes des grands coups d'épée de Clélie et de la *carte de Tendre?* Quel beau développement de l'ame féminine! Qu'il est complet, même dans ses écarts et dans ses folies! La femme, à cette époque, ne se vante pas de ses qualités artistes; elle conserve (voyez plutôt madame de Sévigné) un fonds de sévérité à demi patriarcale, de vie réglée et sédentaire, d'amour pour la famille, de respect aveugle pour sa religion. Et sur ce tissu grave et antique vient se jouer une éclatante broderie d'imagination, de jouissances spirituelles, de galanterie raffinée, de souvenirs espagnols, d'aspirations philosophiques, d'exaltation ascétique, de vivacité ingénieuse, qui ne s'arrête pas toujours aux limites du goût, et qui va, je l'avoue, quelquefois jusqu'au ridicule de la *préciosité*. Je les vois, dans leurs châteaux que la cour n'avait pas encore dépeuplés tout-à-fait, assises devant leur métier à tapisserie, entreprendre de remeubler, de leurs propres mains, toutes ces vastes salles, se mettre à l'ouvrage avec un courage presque héroïque, et commencer, avec la même intrépidité, la lecture de la *divine Clélie*, c'est-

à-dire quatre mille pages, s'il vous plaît; et cela par délassement! car les lectures graves, c'étaient Descartes, les *Discussions* sur le *Jansénisme* et le *Molinisme;* pour les dévotes, la *Fleur des Saints;* pour les philosophes, Mallebranche!

L'hôtel de Rambouillet avait donné le signal; Ninon de Lenclos, Madame, mademoiselle de Montpensier, la duchesse de Longueville, mesdames de Lafayette, de Sévigné, de Coulange, de La Sablière, suivirent cet exemple, ouvrirent leurs salons et donnèrent l'essor à la sociabilité française. Que d'admiration pour tout ce qui est intellectuel! Quel culte sincère de l'esprit, de la pensée, même dans ses futilités! Quand on se moque des *Précieuses*, de madame de Scudéry, des folies romanesques, si bien raillées, si complétement détruites par Boileau et Molière, on oublie que c'est à cette civilisation féminine que se rattachent et Racine et Pascal, et Molière et La Bruyère. Le *Nain de Julie*, *Araminte* et *Bélise*, *Benserade* et *Boursault*, si admirés alors, adorés des ruelles, avaient leurs ridicules, surtout une coquette afféterie de langage et de manière, empruntée moitié à l'Espagne, moitié à la décadence de l'Italie; mais le principe de leur crédit et de leur faveur a fait la gloire de ce siècle.

Il n'y a pas de grands hommes sans public. Il fallait toute cette superstition de l'esprit, toute cette idolâtrie de l'intelligence, toute cette fausse et bizarre délicatesse, pour exciter la haute émulation des têtes puissantes. C'était là, si l'on veut, le fumier du génie. Mais le génie est éclos : ne vous plaignez pas. Et si jamais il vient une époque d'industrie, de lucre, de finances, de matérialisme brutal, où les facultés intellectuelles se rangent parmi les ressources financières, où elles soient non plus estimées, appréciées, admirées par les femmes, mais seulement regardées comme des outils de fortune, comme la pioche du mineur, comme moyen d'acquérir, soyez sûrs que le génie sera rare et que le talent mourra de faiblesse ou se suicidera de désespoir.

Quand on prend la peine de se reporter au temps dont je parle, on est tenté de pardonner à Louis XIV ces amours volages que la

princesse palatine trouvait si étranges; et sa cruauté envers Mlle de La Vallière, et ses caprices de sultan; et même ses torts envers sa douce et bonne femme, « qui frottait ses petites mains, dit le » chroniqueur Dangeau, toutes les fois que son mari avait été ai- » mable. » On est entraîné malgré soi par les flatteries contemporaines; c'est le peuple de Paris qui a fait de Louis XIV ce qu'il est devenu. Après avoir subi deux cardinaux, l'un si féroce, l'autre si rapace; après avoir essuyé la Fronde, on voulait un éclatant despote, un roi galant, brillant, séducteur, qui consolât le pays du triste Louis XIII, de dame Anne la prude, de Richelieu et du Mazarin.

A peine était-il adolescent, on le traitait en maître oriental; les sultanes l'environnaient; les femmes élégantes, spirituelles, aimantes, romanesques, s'offraient de toutes parts, et le poète chantait pour l'encourager :

C'est le plaisir des yeux et la douceur des ames.
Tout ce qu'on voit briller de filles et de femmes
Ont pour lui dans le cœur d'étranges embarras;
Et s'il prend quelque part à la peine qu'il cause,
Que je lui vois tomber d'affaires sur les bras!
Je crois qu'il fera quelque chose (1).

Dieu sait s'il a démenti la prédiction!

Faiblesse, ou pédantisme si l'on veut; j'ai recueilli avec un soin curieux les moindres fragmens de vers, attribués aux maîtresses de Louis XIV et à Louis XIV lui-même, pendant ses campagnes amoureuses; tout, même un mauvais sixain de Mlle de La Vallière. Je me représente la *Medianoche*, les jeux nocturnes du palais, la jeune fille assise près de la table de jeu, au loin les feuillages du parc, et Louis XIV volant une carte (un deux de carreau), pour tracer sa déclaration d'amour, à laquelle elle répond sur le dos de la même carte :

(1) Benserade.

AIR : *Du Menuet de Lulli.*

Pour m'écrire avec plus de douceur,
Il fallait choisir un deux de cœur.
Les carreaux ne sont faits, ce me semble,
Que pour servir Jupiter en courroux :
Mais deux cœurs qui sont unis ensemble
Ne peuvent rien s'annoncer que de doux.

Avouerai-je que ces mauvais vers me charment? Et, par le temps qui court, n'avez-vous pas, comme moi, grand plaisir à rentrer dans l'idylle? Louis XIV, au retour d'une de ses campagnes, écrit à La Vallière; car je l'appellerai ainsi, tout bonnement comme faisaient ses contemporaines .

AIR : *Des Bergers héroïques de Psyché.*

Avez-vous ressenti l'absence?
Êtes-vous sensible au retour
De celui que votre présence
Comble de plaisir et d'amour,
Et qui se meurt d'impatience
Dès-lors que sans vous voir il doit passer un jour?

C'est fort naïf et point prétentieux; il me semble que j'y trouve un sentiment vrai qui vaut bien une épigramme. La réponse de Mlle de La Vallière est du même goût :

Je me fais un plaisir extrême
De penser à vous nuit et jour;
Je vis plus en vous qu'en moi-même,
Tout mon soin est de vous faire la cour.
Les plaisirs sans ce que l'on aime
Sont autant de larcins que l'on fait à l'amour.

Enfin, le chef-d'œuvre du sonnet, ce poème vanté par Boileau, d'après les critiques italiens (il lui fallait en tout des autorités),

c'est, selon moi, le sonnet suivant, composé par la même femme, cette adorable La Vallière, qui voyait le cœur de Louis XIV prêt à se détacher du sien :

Tout se détruit, tout passe, et le cœur le plus tendre
Ne peut d'un même objet se contenter toujours;
Le passé n'a point vu d'éternelles amours,
Et les siècles futurs n'en doivent pas attendre.

La raison a des lois qu'on ne peut pas suspendre;
De nos désirs errans rien n'arrête le cours;
Ce qu'on aime aujourd'hui déplaît en peu de jours :
Notre inégalité ne saurait se comprendre.

Tous ces défauts, grand roi, sont joints à vos vertus;
Vous m'aimiez autrefois; et vous ne m'aimez plus :
Ah! que mes sentimens sont différens des vôtres!

Amour, à qui je dois et mon mal et mon bien,
Que ne lui fîtes-vous un cœur comme le mien,
Ou que ne fîtes-vous le mien comme les autres?

Ce dernier trait, d'une sensibilité si vraie, est digne de Racine. On ne serait pas étonné de le trouver dans cette admirable élégie que Racine a divisée en actes et en scènes, où son ame s'est complétement épanchée, où il est lui-même plus que dans tous ses ouvrages; œuvre parfaite, touchant au sublime par le pathétique; et méconnue, condamnée, rejetée des critiques; je veux dire *Bérénice*.

Voulez-vous écouter maintenant Mme de Montespan, la femme fière, spirituelle, intraitable, qui avait dompté Louis XIV? Vous reconnaîtrez aisément à son langage plein de violence, et à la tournure élégante de sa flatterie, tout l'esprit des Mortemart, tout l'orgueil de celle qui supplanta La Vallière :

J'entends déjà le bruit des armes
Et le tambour qui bat aux champs.
Je sens renaître les alarmes
Que vous me causez tous les ans;

Verserai-je toujours des larmes
A chaque retour du printemps?

Quant à la sœur de Mme de Montespan, la b
sur qui le monarque n'a point de droits et qui
tendre vanter si arrogamment ses nombreuses c
tus et ses prouesses, elle ne se contraint pas et

A la cour et dans les gazettes,
On dit assez ce que vous êtes :
Ne nous prônez donc plus tant vos exploits
Il sied mal aux grands rois
De conter des sornettes.
A la cour et dans les gazettes,
On dit assez ce que vous êtes;
Et quand on croit les affaires bien nettes,
Il ne faut point de tambours ni trompettes
A la cour et dans les gazettes.

Ce ton n'est pas celui de l'adulation.

D'ailleurs, si l'élégie et l'églogue vous fatigue
Pendant que Louis XIV appesantissait le joug d
cour qui pesait à son tour sur le peuple ; pe
trembler, de son sourcil qui s'abaissait, ses enfa
fans, des cabales secrètes, envenimées, se forma
même, et le roi, qui payait tant d'espions, ne l
Saint-Simon, ce grand homme trop clairvoyan
torien qui nous initie aux mystères de ces int
nous allons voir les femmes se rattacher ; nous
monumens satiriques, dus à la malignité fémi

homme qui se prétendait maître unique, son fils et ses petits-f se livraient une guerre acharnée.

C'était à Meudon, dans ce magnifique château, sous les o brages de ce beau parc que se réunissaient le duc de Vendôr dont on sait les mœurs, le prince de Vaudemont, mesdemoisel de Lillebonne ses nièces, la princesse de Conti et le maréch d'Uxelles. Ils s'occupaient, au milieu des fêtes et des galanter auxquelles une secrète licence, comprimée par la crainte, co mençait à se mêler, à nouer la trame de leurs intrigues, et su tout à forger les épigrammes en chansons, dont ils criblaient dévots. Là on se moquait en liberté de dame Fanchon (Mme Maintenon) et de son amant suranné, Louis XIV. Là tous les m nistres étaient passés en revue avec une sévérité toujours sard nique, quelquefois injuste. La principale conspiratrice ét Mlle de Nantes, devenue duchesse de Bourbon-Condé, femm qui ne pardonnait à personne un ridicule ou un travers. Elle fa sait des chansons sur tout, au théâtre, au bal, à table, contre s maris et ses frères. De 1690 à 1708, elle a criblé de ses cha sons toute la vieillesse et tous les désastres de Louis XIV.

Elle en faisait à Versailles, dans l'antichambre du roi. Un jou qu'elle avait frappé long-temps à la porte de l'appartement Mme de Maintenon où le roi était, et où elle désirait entrer av la duchesse de Chartres, la princesse de Conti, et trois autr dames qui passaient pour être filles de l'Amour, elle improvisa couplet, qu'elle chanta au roi :

Nous sommes demi-douzaine,
Nous avons passé quinze ans;
Nous valons bien la peine
Qu'on nous mette dedans;

lume de ses méchancetés : lui prenait-on un amant, vite une chanson. Elle appelait son mari, fort laid en effet, *Grimaudin*. Mme de Florensac, qui possédait le château de Gaillardin, passait pour n'avait pas été cruelle pour *Grimaudin*. Ces deux bonnes rimes séduisirent la duchesse qui écrit aussitôt.

Si les prudes voulaient nous dire
La vérité,
Et que chez elles l'on pût lire
En liberté,
On verrait peint le *Grimaudin*
Sur la porte du *Gaillardin*.

La Florensac se croit jolie,
Il n'en est rien;
Cependant sa plus forte envie,
Soir et matin,
C'est de loger mon *Grimaudin*
Dans son château de *Gaillardin*.

Madame de Florensac accoucha. Qui croyez-vous père de cet enfant? lui demanda-t-on. Elle chantonna :

Monseigneur de Conti,
Le petit duc mon mari,
Tant d'autres là,
D'autres ici,
Tant d'autres, tant d'autres!...

Aussi ne la ménageait-on guères, et nous n'osons pas reproduire ici les chansons qui lui furent adressées.

Le duc de Bourgogne était l'objet de la haine spéciale de cette coterie. On ne pardonnait pas ses mœurs graves, sa dévotion minutieuse à l'ami et à l'élève de Fénelon. Quand il partit pour commander l'armée de Flandre, les couplets suivans, écrits par la duchesse, se répandirent à la cour et à la ville :

I.

Grand prince, pourquoi partez-vous?
Quelle est votre prudence?
Si vous combattez Marlboroug,
Vous exposez la France;
Si vous ne le combattez plus,
Que faites-vous attendre?
Il sied mal d'être Fabius
A l'âge d'Alexandre.

II.

Prince, partez pour la victoire;
Revenez tout couvert de gloire,
Et par mille exploits prouvez-nous
Que vous valez mieux qu'on ne pense,
Et que c'est mal juger de vous
Que de juger sur l'apparence.

Quand l'hiver on ne vous voit faire
Que confession et prière,
Vivre à la cour comme au désert,
Blâmer les jeux et les spectacles;
Pour soutenir un tel hiver,
Il faut un été de miracles.

A LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

Air *de Joconde*.

Belle Dodo, consolez-vous,
Ne versez plus de larmes:
Les grands exploits de votre époux
Vont égaler vos charmes.

Eugène à ce guerrier dévot
Va donner la victoire,
Quoique le père Martinot (1)
En dispute la gloire.

Grand prince en qui nous avons mis
Toûte notre espérance,
De votre aïeul (2) suivez l'avis
Avec obéissance;
Du saint démêlez l'imposteur,
De la peur la prudence,
Et gardez-vous qu'un confesseur
Ne gouverne la France.

La chanson suivante, qui est encore l'ouvrage de la duchesse, est plus méchante; elle est aussi meilleure.

AIR : *N'oubliez pas votre houlette.*

Il faut aujourd'hui que ma muse
S'amuse
A faire des chansons
Sur la guerre et sur les poltrons :
Prince, je vous demande excuse;
Il faut aujourd'hui que ma muse
S'amuse
A faire des chansons.

Par ta crainte et ton ignorance
La France
Est réduite aux abois :
Tu déments le sang de nos rois,
Si renommés par leur vaillance.
Par ta crainte, etc.

(1) Confesseur du prince.
(2) Louis XIV.

Quelle gloire pour l'Allemagne !
L'Espagne
Va suivre d'autres lois.
A la honte de nos François
Voilà le fruit de la campagne !

Gloire, gloire, etc.

Boufflers, ta trop longue défense
Offense
Notre prince cagot :
Tu dois le craindre, il est dévot,
Il en saura tirer vengeance.

Boufflers, etc.

Qui aurait cru qu'en diligence,
En France
S'enfuît le Bourguignon,
Tremblant au seul bruit du canon,
Et de frayeur vidant sa panse ?

Qui l'aurait cru? etc.

Second Louis-le-Débonnaire,
La guerre
N'est point du tout ton fait :
Saint Médard est mieux ton affaire.

Second Louis-le-Débonnaire,
La guerre
N'est point du tout ton fait.

Qu'on ne s'étonne pas de voir une femme prendre une part si violente à l'opposition amère qui envenima les derniers jours de Louis XIV.

La femme s'associe à tout; elle embrasse la société de sa chaîne électrique, et y jette la flamme, la vie, l'enthousiasme : à une société bonne, elle prête le magnétisme de la vertu; à une société

mauvaise, le magnétisme du mal : Cornélie, au temps des Gracques; Messaline, du temps de Claude. Quand on a voulu rédiger à part et comme annales isolées, les annales de femmes, on s'est trompé : elles suivent toutes les variations de la pensée sociale avec une facilité, souvent avec une énergie admirable. Chaque maîtresse de Louis XIV semble un symbole nouveau des évolutions de sa destinée : brillante, douce, tendre, romanesque et noble avec La Vallière; dominatrice, outrecuidée, belle, injuste, éclatante avec Mme de Montespan; sévère, triste, rogue, hypocrite, imposante encore, mais flétrie, mais douloureuse, mais éclipsée sous la Maintenon.

C'est chose frivole, je le sais, que ces pauvres chansons; quelques fleurs tombées après le bal, débris d'une fête brillante; quelques impressions légères, mais vives, des élans de tendresse ou de colère, exprimés en impromptu. Mais rien de ce qui appartient aux femmes contemporaines de Louis XIV et habitantes de sa cour, ne nous semble indigne d'être recueilli. Ce sont des battemens instinctifs, des pulsations rapides, des émotions passagères, dont les historiens ne gardent pas le souvenir, mais qui ne sont pas sans intérêt pour quiconque étudie dans l'histoire, non les faits bruts, mais les hommes. Dans un second article, nous verrons ces mouvemens se reproduire; nous pourrons placer à côté des vers tendres de La Vallière quelques vers satiriques de Mme de Maintenon. Nous citerons d'autres couplets féminins, dirigés contre elle, et nous irons ainsi jusqu'à la mort de Louis XIV, astre éclipsé, objet d'un culte si idolâtre, et que l'on se hâta de maudire dès qu'il se fut abaissé sous l'horizon.

Ph. Chasles.

LA LITTÉRATURE A SIX SOUS.

DEUXIÈME ARTICLE.

Nous avons essayé de prouver comment la littérature à six sous était la conséquence immédiate et comique des machines à vapeur et des torrens chargés de produire dix mille épingles à la minute. On nous assure, on nous écrit même que notre manière de voir a déplu à des opinions mieux disposées que la nôtre à constater un progrès dans les publications populaires. Des économistes, puisqu'il faut les nommer, voudraient aussi nous convaincre que 250 francs, versés goutte à goutte pendant cinq ans, ne sont pas une charge pour le souscripteur, qui en supporterait au contraire une très-lourde dans le débours d'une somme moindre de moitié, mais à verser en bloc. Cette spécieuse objection ne nous a pas persuadé; car si 250 francs sont rendus sans doute plus légers, étant divisés par cinquièmes, l'instruction, si instruction il y a, absorbe cinq fois plus de temps, et le temps, c'est aussi de l'argent : l'usure est double. Ces observations et beaucoup d'autres seront longuement réfutées en leur lieu et avec toute la dignité des principes; comme elles touchent, par anticipation, plus à la moralité qu'à l'historique des publications à six sous, nous les garderons pour notre dernier article. Poursuivons notre historique.

Au début d'une publication à six sous, rien n'est tendre et velouté comme l'entrepreneur qui a jeté son dévolu sur l'homme de lettres, l'homme

de lettres un peu femme, comme on sait, par son organisation, aux hanches faibles, à l'oreille ouverte à la flatterie, aimant l'encens et passant par-dessus la qualité, se laissant mettre nu comme la main, pourvu qu'on lui dise : «Rien n'est parfait comme vous. » Et de fait, c'est toujours aux grands hommes de la littérature qu'on s'adresse en pareille occasion. Sans eux, leur est-il assuré ; sans leur nom aimé des dieux et du public, l'entreprise croulera ; avec eux, au contraire, avec leur renommée aigle à deux têtes, comme celles dont on voit l'empreinte sur les boîtes d'eau de Cologne de Jean-Marie Farina, la publication ira aux nues. — De l'argent? En voilà. Que dire?

Que dire? Qu'une fois votre nom vendu, le nom, ce globe de verre, qu'on passe sa vie à souffler pour l'arrondir et qu'une paille brise, ce nom montera tout de suite de prospectus en annonces, d'annonces en affiches, à la hauteur du *théobrôme* et du *racahout des Arabes*. Vous serez racahout. Et le provincial, heureux de ne rien savoir et de tout confondre, brouillera votre individualité avec quelque nom de pâte pour blanchir les ongles. L'annonce a tout mêlé, Sakoski et M. Ballanche. Que de fois le bottier a été pris pour le métaphysicien, le métaphysicien pour le bottier!

Bien. Mais l'homme qui a acheté votre nom, devenu racahout et théobrôme, croyez-vous le voir à votre porte, revenir sans cesse vous demander des articles pour sa publication, vous payer derechef 2 à 300 fr.? Innocence du cœur! Tout ce qu'on voulait de vous, c'était votre nom; on le voulait comme enseigne, comme une belle enseigne, *Boule d'or* ou *Truie qui file;* on l'a payé, comme M. Moulet, marchand de croûtes, a payé son enseigne de la rue Richelieu; on le voulait comme un brevet, comme un de ces certificats dont les marchands de moutarde et les guérisseurs de cors aux pieds ont besoin. Le pavillon couvre la marchandise : tous les corsaires le savent. Vous avez servi de pavillon ; mais quelles marchandises allez-vous couvrir!

Ici l'auteur de ces articles, prévenant tout reproche, toute récrimination exercée contre lui au nom de ses propres principes, avoue, toutefois sans se croire l'égal des littérateurs dont il a dévoilé l'innocente prostitution, qu'il a écrit dans les choses pittoresques, qu'il a été pittoresque pendant quelques mois, et que, la rougeur sur le front et 200 francs dans la poche, il s'est vu affiché sous l'arche Marion à côté de la méthode végétale du docteur Gervais. Mais à tout pittoresque miséricorde! Je demande la vôtre.

Un enfant hardi fut celui qui, courtisé par un négrier littéraire pour avoir son nom illustre, fût-ce sans sa prose ou ses vers, accepta la proposition à cette condition-ci : Vous me donnerez une pièce de 40 fr. (celles de 80 francs n'existant presque plus) pour chaque lettre de mon nom. Le négrier pâlit. Pourtant il se résigna au marché, songeant à l'éclat de ce nom, et surtout au peu de lettres qui en formaient la magique sonorité. Bonheur ! réfléchit-il, pas une double lettre dans ce nom; noble père, qui n'a jeté ni deux *FF*, ni deux *TT*, ni deux *NN*, dans le nom de ta race ! Conclu, monsieur, une pièce de 40 francs par lettre. Envoyez votre nom à la caisse.

Le nom alla à la caisse, mais traînant à la queue trois noms de saints, dont l'auteur, par malice, n'avait jamais fait usage. Horrible queue ! l'auteur s'appelait dans le ciel Chrysostome, Buonaventure, Népomucène. Trente-trois lettres ! Soixante-six napoléons ! 1,320 francs ! ! ! Je ne cite pas les deux autres noms de l'auteur sur la terre; ils valent pourtant quelque chose. Le négrier s'évanouit. Dans sa colère, il cria qu'il était indigne d'un grand homme d'avoir tant de noms, lorsqu'il était si difficile d'en perpétuer un; et l'article n'eut pas lieu.

A défaut de grands noms, dont ils ne font usage qu'une fois, comme d'une capsule, les entrepreneurs pittoresques ont des demi-noms, des quarts de nom à leur solde. Aujourd'hui que la littérature est trop vaste pour se flatter de n'être cultivée que par des hommes de génie ou de grands seigneurs, elle partage ses bénéfices entre bien des enfans nécessiteux; les partage-t-elle enfin? Providence de ceux-ci, *la littérature pittoresque* leur vaut le consommé hollandais, et leur montre en perspective, dans une auréole de choux-croûte, le bouilli Botherel monté à domicile. En conséquence, il y a des styles à tout prix, des hommes universels pour rien. Qu'y a-t-il de trop banal pour l'abonné quand une fois on le tient? Il suffit de ne pas s'endormir à l'époque des renouvellemens. Comme l'alouette, l'abonné est rappelé vers le piége par le miroir; il ne faudrait pas avoir un écu dans sa poche. On compte aussi sur la manie des collections. Vienne 1835, trois mille compilateurs auront rhabillé Prudhomme, colorié Berquin, déchiqueté l'abbé Raynal, ce défenseur des noirs, qui ne croyait pas être vendu un jour par les négriers.

Il semblerait au premier abord, que cette monstrueuse accumulation de petites sommes va servir à des opérations merveilleuses et royales; point du tout. S'agit-il de géographie, on vous donne des esquisses nulles; de

gravures, d'invisibles eaux-fortes; de texte, des compilations estropiées. Les lacunes de goût se paient. L'exploitation de la menue monnaie de cuivre est venue après celle des pièces d'argent; mais ira-t-on plus bas? Hélas! il ne faut décourager personne. Et pourtant qu'y a-t-il de plus cher que le médiocre, à quelque prix que ce soit? Il faut le crier par-dessus les toits; la souveraineté populaire a ses courtisans et ses parasites dans un siècle où l'on ne parle que de ses auxiliaires et de ses enthousiastes. Les rois sont plus heureux, ils ne se ruinent que pour le génie.

A la vérité, il y a toujours un spéculateur qui se fait ce qu'il nomme une position; cette position est celle-ci : Voyant qu'on ne livrait pas grand'chose au public pour fort peu, ces messieurs ont conçu le projet de ne donner rien du tout pour beaucoup moins. Ajoutons qu'ils ont six fenêtres de file à la Nouvelle-Athènes; c'est inhérent au recueil.

On convient que beaucoup de vieilles fantaisies, culs de lampes et vignettes, figures macaroniques et fleurons, végéteraient, sans le pittoresque, dans la moisissure des caves. C'est un art arraché au champignon. Qu'en ferait-on? Du feu avec les bois, des cuillers d'étain avec les clichés. On les convertit en historiettes, dissertations, traités de physiologie. Le potier et le fondeur sont volés.

La richesse foncière des maisons de commerce pittoresque consiste d'ailleurs en vignettes. Il existe entre ces maisons des rivalités haineuses, comme entre les marchands de vin : celle qui a le plus de vignettes prime; celle qui vient à en manquer tout à coup chôme. Telle maison a en grenier de l'article (des vignettes) pour six mois; telle autre, dans moins de dix jours, n'aura pas vingt chameaux sur acier, douze tigres sur bois; telle autre ruse : elle épuise ses cathédrales pour faire donner les confrères dans le panneau; puis un beau jour, elle sort avec des hippopotames, et des boas à profusion. C'est un coup de fortune, le souscripteur adorant le boa.

Voici l'origine de la vignette, mère de la littérature pittoresque, la source de sa prospérité, source bientôt épuisée. Londres, qui a toujours donné à ses nombreuses relations de voyages l'accompagnement original de dessins de toute nature, a fini avec le temps par avoir au rebut des milliers de planches, de plaques de bois, de clichés inutiles. Une imagination française eut l'idée de profiter de cette balayure typographique, de l'importer en France, et de reproduire ces dessins sans le texte dont ils étaient l'accessoire. A Paris, l'accessoire est donc devenu le principal : c'est-à-dire qu'on a imaginé un voyage pour justifier la vue d'un vaisseau,

une description de pays pour donner la solution de quelques clochers et de quelques arbres, et qu'on a été obligé de mentir, sous peine de perdre une vignette dont le texte anglais seul pouvait fournir l'explication. J'ai vu un entrepreneur entrer et dire : « Faites-moi une paire d'articles. Voilà six cathédrales, trois maisons rustiques, deux monastères, une fontaine. » Et lorsqu'on lui demandait : « quelle est cette cathédrale dont le nom est absent? » Lui de répondre : « Qu'importe? mettez cathédrale du roi Hérode, et travaillez. — Et cette maison rustique? — Supposez que c'est la maison de Milton; les poètes n'ont pas de belles maisons. — Va pour Milton; jamais il n'aura été si bien logé. — Et ce monastère? — Dites hardiment qu'il est des templiers; d'ailleurs ils en méritaient un aussi beau. — Et cette fontaine? — Oh! vous voulez tout savoir; écrivez qu'on la voit au Mexique : elle doit être au Mexique. »

Ssouvent aussi, la vignette commande le sacrifice d'un membre de l'article. Vous décrivez, par exemple, un Patagon; vous lui avez généreusement donné la moitié de la colonne pour s'étendre; voilà que ce diable de Patagon mord *sur la justification*, et repousse la copie, réduite à trois lignes en haut, trois lignes en bas. Un de mes meilleurs amis, un des plus spirituels écrivains de notre époque, Alphonse Karr, ayant à faire un article sur vingt vignettes de chiens, n'eut pas assez de place pour écrire une ligne de texte par chien; c'est à peine si un dogue lui permit de signer au bas.

Je ne terminerai pas cet article sans rapporter un événement dont le public n'a pas eu, je crois, connaissance. Un préliminaire est indispensable. La Belgique, que les gouvernemens nous accusaient de vouloir voler, nous vole à main armée notre industrie littéraire. Ces Belges, qui n'ont ni marine, ni frontière, ni langue, sont d'excellens contrefacteurs, les premiers contrefacteurs du monde. Tunis vit sur ses rapines à travers les côtes de la Méditerranée; Maroc brûle; Tanger égorge; la Belgique contrefait.

Or, pour revenir à mon histoire, les corsaires belges eurent vent d'une descente de Français en Angleterre, où ils allaient acheter des clichés, des bois et des planches d'acier, dans le but d'une grande entreprise pittoresque. Le Belge contrefait le texte français, parce que j'ai dit qu'il n'avait aucune langue; mais il ne saurait contrefaire la vignette sans le bois ou l'acier. Le roi Léopold peut souffrir le brigandage; mais il ne lui est pas accordé de permettre l'impossible. Vite, les contrefacteurs s'embarquè-

rent sur un bateau à vapeur et arrivèrent dans la Tamise presque en même temps que les éditeurs français; ils étaient pleins de l'espoir d'enlever à ces derniers les clichés épars dans l'Angleterre. On eût dit la conquête des Normands. L'amirauté en trembla. Le roi Guillaume en fut informé. Descendus de leurs vaisseaux, les conquérans de la vignette firent main basse sur les ateliers, sur les vieux fonds de magasins, sur les greniers de librairie; les araignées anglaises ne savaient que penser. A la gloire de notre belle nation, nous avouerons que la part des Français fut la plus riche, la plus variée. A nous échurent les plus beaux sauvages, les plus énormes serpens boa; enfin, ces mille richesses d'histoire naturelle dont nous buvons les délices depuis dix-huit mois environ.

Battus sur ce point, les Belges tentèrent de vaincre leurs concurrens d'un autre côté. Partis ensemble ainsi qu'ils étaient arrivés, ils se rencontrèrent dans la Manche chargés majestueusement de vignettes de cathédrales, de poëles à frire, de maisons rustiques, de rois de l'île de Java. Le vaisseau français, armé en clichés et en guerre, voguait vers ses souscripteurs avec un vent favorable; il avait la conscience de ses cinquante mille abonnés; plus léger, le vaisseau belge se rapprocha, se mit à bord du vaisseau français, et puis tenta l'abordage. — *A nous les clichés!* Ce cri pouvait avoir les suites les plus fâcheuses, car Belges et Français étaient susceptibles de cesser de paraître avant leur prospectus.

Par fortune un vaisseau hollandais se dirigea vers le belge, content de gagner Ostende au plus vite; car la guerre est la seule chose que le Belge ne contrefasse pas.

GIRARDIN.

CHRONIQUE DE PARIS.

Quelques distractions quasi-politiques ont détourné peut-être par momens nos dernières chroniques de leur but tout pacifiquement littéraire; surveillons-nous bien à l'avenir, afin de ne nous plus laisser fourvoyer en ces tristes excursions, et ne songeons désormais qu'à solder exactement ce que nous devons d'arrérages à nos théâtres et à nos livres.

Le chef-d'œuvre de Spontini s'est produit mercredi dernier à l'Opéra devant une assemblée assez nombreuse pour laisser croire qu'il ne faut nullement désespérer chez nous du sentiment musical; car la salle était pleine, et cependant l'affiche n'avait promis ni décors, ni costumes nouveaux. C'est donc seulement à l'importance de l'ouvrage et au talent de la jeune cantatrice qui devait s'y montrer, qu'il est juste d'attribuer cette fois l'honorable empressement du public.

La Vestale appartient à l'ancienne école allemande. Le style en est large et pompeux, la mélodie épique et solennelle comme dans Gluck, et cependant, à l'emploi déjà plus fréquent du rhythme, à certaines formes encore inusitées, à des lueurs inconnues qui éclairent l'horizon, on prévoit que l'astre de Rossini va poindre et se lever bientôt.

La Vestale est une œuvre de transition; c'est en quelque sorte la chaîne harmonieuse qui lie à Gluck Rossini et son école. Avec un génie incontestablement supérieur, Spontini a fait, il y a trente ans, ce que Meyer-Beer vient d'essayer aujourd'hui. Donc, entre Gluck et Rossini, la Vestale; entre Rossini et le grand musicien à venir, Robert-le-Diable.

Tout le premier acte de la Vestale est rempli de fraîcheur et de pureté. La pensée en est constamment chaste et naïve; les chœurs mélancoliques des jeunes prêtresses exhalent des parfums qu'on dirait puisés aux sources de Virgile.

Toutefois, soit à cause de la profusion du récit déclamé, soit à cause de l'absence totale de ce qu'on appelle maintenant situation dramatique, cet

acte, malgré les beautés dont il abonde, et en dépit de tout le saint encens qu'on y respire, loin de ravir et d'enivrer les spectateurs, a paru ne produire sur eux qu'un médiocre effet. En revanche, l'air *agitato* du second acte et toute la scène qui le précède, ont électrisé la salle entière; c'est que c'est bien là de la musique chaude et entraînante; c'est que ce morceau d'élan inspiré se peut dignement comparer à la grande scène d'Agathe dans Freyschutz. Quant au finale du même acte, le mérite en est trop unanimement reconnu pour qu'il soit nécessaire de le démontrer. Pour moi, je ne sais point en musique d'effet plus puissant et plus irrésistible que celui de ce chœur qui prend sur l'air déclamé du grand-prêtre. C'est un ravissement universel, et dont personne n'essaie de se défendre, lorsque ce chant précipité s'élance tout à coup bondissant de rhythme et de mesure, et jaillit du récitatif comme un ruisseau des flancs de la montagne.

La marche funèbre est d'un beau caractère antique. Les trombonnes qui soutiennent ce chœur plaintif et lamentable, ont un accent qui glace et rappellent, quant à l'effet, ceux que Mozart a placés sous le plain-chant de son commandeur.

C'est ainsi que procédaient les grands maîtres, toujours puissans et sublimes sans effort et avec simplicité. Mais de tels moyens sont devenus difficiles depuis que nos compositeurs ont si imprudemment abusé de la force instrumentale.

Mlle Falcon a bien su traduire, dans son rôle de la vestale, ce caractère à la fois rêveur et passionné dont l'expression est si belle dans la musique. Elle a dit en inspirée le magnifique *agitato* de l'air du second acte; mais où elle a surtout été admirable, c'a été dans le *cantabile* qui suit. Cette belle mélodie l'avait émue au point que, vers la fin, ce n'était plus seulement sa voix, mais bien aussi ses yeux qui pleuraient, ou plutôt c'était toute son ame.

Les mouvemens de la Vestale sont généralement pris avec trop de lenteur : il en résulte que le grand finale, malgré l'effort de toutes les voix du chœur et de l'orchestre, n'a point encore, à l'Opéra, l'effet qu'il a dans certaines villes d'Allemagne, où les ressources instrumentales sont bien moindres. Il importe cependant qu'à ce théâtre, où la mise en scène est en si grand honneur, on ne néglige point la fidélité de l'exécution musicale, cette partie essentielle de l'art.

Ce n'est pas que cette fois M. Duponchel se soit trop évertué à rafraîchir ou à remettre à neuf les costumes de ses sénateurs et de ses guerriers. Mais Dieu me garde de lui chercher querelle à ce propos! Si quelque chose doit demeurer incomplet dans la Vestale, que ce soit la toge de ses Romains, plutôt encore que sa musique. Je consentirais bien volontiers à ce qu'on attachât une bandelette de moins à la tête d'aruspice de M. Pouil-

ley, pourvu qu'on me restituât rigoureusement la pensée de Spontini.

Nourrit, qui rapportait de nos départemens les couronnes qu'il lui fallait pour son triomphe de LA VESTALE, n'a point fait défaut à son beau talent. Il a, selon sa coutume, chanté purement et joué avec verve. Il est seulement fâcheux que, durant son absence, il n'ait point été doublé par M. Lafont, dans ce rôle de Licinius, comme il l'a été dans un bon nombre d'autres. L'unique tort de Nourrit, sur la scène, est peut-être l'ampleur de son embonpoint. Or, en toute pièce où M. Lafont lui a été substitué, Nourrit redevient irréprochable sous ce point de vue. M. Lafont est d'un bien utile secours à son chef d'emploi; il lui est un fonds qui le fait ressortir presque svelte et élégant.

Rien ne devait manquer à cette belle soirée d'Opéra, puisqu'elle s'est achevée par le ballet des NAYADES, qui nous a montré Mlle Duvernay. C'est que cette jeune fille ne relève pas seulement du mérite de sa jolie figure : il y a dans sa danse une grâce facile, une douce nonchalance, une langueur, une morbidesse, qui lui font un talent tout-à-fait distingué et à part. Mlle Duvernay est peut-être la seule qui ait pu aborder impunément les rôles de Mlle Taglioni. Et pourquoi? Parce qu'elle les a su jouer selon sa manière, sans prétendre être la sylphide elle-même, comme l'ont vainement tenté Mlle Julia et Mme Taglioni. Aussi Mlle Duvernay grandit-elle chaque jour à l'Opéra; chaque jour le nombre de ses partisans s'y grossit et s'y fortifie. Je ne répondrais pas que l'hiver prochain, la salle ne se partageât en deux camps bien distincts : d'un côté, ce seraient toujours les *taglionistes*; mais de l'autre, ce seraient les *duvernistes*, qui semblent organiser d'avance une formidable coalition au profit de leur élue. Quelle sera l'issue de cette scission? Dieu le sait; mais il y aura toujours bien des gants jaunes déchirés de part et d'autre dans les bravos de la lutte.

—L'Académie-Française y met de l'entêtement. Elle persiste à se produire sur la scène et à nous donner des représentations solennelles. Il faut être juste, si les curieux lui manquent, ce n'est pas sa faute.

Il y a quelques années de cela, voyant que sa littérature avait lassé ses plus intrépides habitués, et que personne ne voulait plus même dormir à ses lectures, l'Académie s'avisa, pour se refaire un public, de varier son spectacle et de jouer la comédie en l'honneur de la vertu. Le procédé fit d'abord merveille. Les gens de belle humeur qui ne trouvaient plus qu'à pleurer au Théâtre-Français vinrent en foule rire à l'Institut. N'était-ce pas vraiment raison? Un concours de vertu! La bouffonnerie était exquise. Le concours d'éloquence n'était rien auprès.

Mais toute plaisanterie, si fine et ingénieuse qu'elle soit, perd étrangement à se perpétuer. Or, comme c'est maintenant chaque année toujours la

même *vertu-vaudeville* que nous joue l'Académie, il n'est pas jusqu'aux rieurs qui ne se soient fatigués du spectacle, et c'est plus que jamais dans le désert que messieurs les quarante répandent les fleurs de leur rhétorique.

Vous eussiez donc compté vite sur vos doigts le nombre des assistans qui peuplaient, le samedi 9 de ce mois, les bancs de la salle des Quatre-Nations.

La séance a commencé par un rapport de M. Arnault, le secrétaire perpétuel, sur le prix d'éloquence, dont le sujet était l'éloge historique de M. de Monthyon, et qui avait été décerné à M. Feugères, professeur au collége Henri IV. M. Tissot a lu ensuite le discours de ce lauréat.

Et la pièce couronnée et le rapport de M. Arnault étaient de même style et de même force. On a trouvé tout simple que l'Académie adjugeât son prix d'éloquence à un morceau qui reproduisait, à s'y méprendre, la phraséologie maussade et décolorée de son secrétaire perpétuel.

En ce qui est du concours à propos du *courage civil*, il faut vraiment que l'Académie soit bien exigeante et bien difficile, puisque voici quatre ans qu'elle se refuse obstinément à couronner aucune des pièces qui lui sont envoyées sur ce sujet. Les choses vont même de mal en pis. En 1831, en 1832 et en 1833, l'Académie avait au moins décerné, comme encouragement, à quelques-uns des concurrens des mentions honorables, et très-honorables. Mais cette année plus de mentions seulement. L'Académie s'impatiente au contraire; elle somme les génies de l'époque de laisser leurs travaux productifs pour venir se disputer son prix qu'elle prétend fécond en gloire. En vérité, l'Académie a par trop de fatuité naïve! Est-il donc besoin de vous le dire, messieurs de l'Institut? Qui veut maintenant de cette gloire que vous offrez, si ce n'est quelques professeurs de sixième, quelques répétiteurs de collége? Vous le voyez bien. M. Bignan lui-même y a renoncé. M. Bignan fait fi de vos palmes! Croyez-moi, si la gloire dont vous êtes si prodigues vous embarrasse trop, donnez-la au rabais, autrement j'ai grand'peur qu'elle ne reste à votre compte.

Quant à la vertu, il appert qu'elle se produit plus commune que la gloire à l'Institut. Ce ne serait plus aujourd'hui que Brutus s'écrierait qu'elle n'est qu'un nom. L'Académie n'a pas trouvé cette année moins de dix-sept vertus à rémunérer. Mais comme l'a si bien dit Racine, qui fut académicien aussi de son temps, la vertu a ses degrés. Il y a vertus et vertus. Il y a de grosses vertus, de moyennes vertus et de petites vertus. L'Académie ne confond pas les unes avec les autres; elle y met du discernement. Elle a un tamis qui lui sert à les bluter, et un tarif pour fixer leur valeur. Donc, cette fois, son dépouillement fait, elle a trouvé d'abord

une grosse vertu qu'elle a estimée 3,000 francs, ci. . . . 3,000 f.

Puis, deux vertus un peu moindres, mais de force égale, taxées à 2,500 francs chacune, les deux 5,000 francs; ci. . 5,000

Ensuite trois vertus moyennes, au prix de 1,000 francs chacune, les trois, 3,000 francs; ci. 3,000

Enfin, onze petites vertus, évaluées chacune à 600 francs, toutes les onze faisant 6,600 francs; ci. 6,600

Total général du prix des vertus, 17,600 francs; ci. . . 17,600 f.

Ainsi, en comptant les plus menues vertus, celles de 600 francs (il n'y en a pas au-dessous), l'Académie a dépensé pour 17,600 francs de vertu. C'est beaucoup d'argent; mais c'est beaucoup de vertu aussi. Je ne savais pas l'Académie si riche, ni la France si vertueuse.

Mais, je le crains vraiment, l'Académie se sera ruinée cette année. Croiriez-vous qu'elle a employé, en outre, 20,000 francs à une distribution de prix et de médailles aux auteurs des ouvrages littéraires *les plus utiles aux mœurs?* Ma foi, je ne m'étonne plus que la vertu se propage comme elle fait à présent. Si l'Académie paie si bien nos professeurs de bonnes mœurs, comment ne profiterions-nous pas à leur école, et ne serions-nous pas avant peu vertueux tous tant que nous sommes? Vous verrez, mon cher lecteur, que vous comme moi, comme tout le monde, vous remporterez incessamment votre petit prix de vertu.

Je ne vous parlerai pas de la plupart de ces ouvrages couronnés que je ne connais point, et qui, je n'en doute pas, sont d'une haute et puissante moralité; mais voici, par exemple, les ÉTUDES, de M. Onésime Leroy, SUR LA PERSONNE ET LES ÉCRITS DE DUCIS, qui ont obtenu 3,000 francs des largesses de l'Académie. Direz-vous que ce livre, tout pauvrement écrit et niaisement pensé qu'il est, n'est pas éminemment utile aux mœurs, lorsque vous y lisez à chaque page que M. Arnault est un grand écrivain, M. Casimir Delavigne un grand poète, M. Tissot un grand professeur, M. Villemain un grand historien et un grand critique; enfin, que toute l'Académie est grande! Quoi de plus utile aux mœurs?

Et puis, vous voyez encore dans ce livre que M. Onésime Leroy ayant, après la mort de Delille, détaché quelques fragmens de l'épiderme de ce grand poète, s'en servit pour faire relier un exemplaire de sa traduction des GÉORGIQUES. Ceci n'est-il pas encore singulièrement utile aux mœurs?

Moi, simple que je suis, si j'eusse été appelé à prononcer sur le mérite de l'ouvrage de M. Onésime Leroy, je l'eusse bonnement renvoyé au jury de l'exposition des produits de l'industrie nationale, afin qu'il lui fût délivré un brevet d'invention pour cette étrange reliure. Mais l'Académie voit les choses

de plus haut. Une idée si neuve et si originale appelait une insigne récompense! M. Onésime Leroy a bien, en effet, rendu aux mœurs et aux lettres un immense service. Grâce à lui, désormais nous aurons des livres reliés avec la peau de leurs auteurs, ce à quoi nul n'avait encore songé! Merci, M. Onésime Leroy! Merci aussi, messieurs les quarante, qui avez mis en lumière l'ingénieux procédé de M. Onésime Leroy! Que s'il m'était donné de survivre à l'un des plus glorieux d'entre vous, à M. Viennet, l'un de vos grands poètes, je m'inscris d'avance, je retiens une de ses oreilles, une seule, afin de faire relier avec elle ses œuvres complètes.

M. Nodier, qui, en expiation de ses vieux péchés de *lèse-académie*, subit exemplairement d'habitude toutes les séances de l'Institut, n'assistait point à celle du 9. Il subissait, assure-t-on, en revanche, une attaque de choléra. M. Charles Nodier a dû bien remercier le choléra.

—Le Théâtre-Nautique qui avait fait récemment si grand bruit des débuts de sa cascade dans Guillaume Tell et de ses deux cygnes dans les Ondines, vient d'enrichir sa troupe et son répertoire d'un nouvel ouvrage et de nouveaux sujets. Il nous a montré dans le ballet de Robinson, sa flotte, son océan complet, et le surplus de sa ménagerie. La partie animale de cette exhibition consiste en une chèvre, deux singes, un chat, un perroquet et un savant. Le savant se laisse choir à la mer et y perd sa perruque. Les autres animaux se balancent d'abord aux lianes d'une forêt vierge, font force culbutes et tours d'adresse, puis forment ensemble avec le savant des groupes aussi gracieux que pittoresques. Je ne sais si le Théâtre-Nautique nous tient encore en réserve beaucoup de surprises de cette qualité; mais, quant à moi, je me déclare satisfait, et au-delà, de ces échantillons maritimes, et certes, j'aurai bien du malheur si je me laisse prendre une autre fois aux mystifications du drame aquatique. L. L.

SUITES A BUFFON (1).

Les réimpressions des œuvres philosophiques du dernier siècle étaient encore en pleine activité il y a moins de dix ans. Chacun se souvient de ce déluge d'éditions compactes, de poche, de luxe, sur tous les papiers et sous tous les formats, qui fut tel pendant un instant, que l'équilibre faillit être rompu entre la fabrication du papier et sa consommation. Aujourd'hui

(1) Chez Roret, rue Hautefeuille, n° 10 bis.

que chacun de nous, qu'il appartienne à la grande ou à la petite propriété, comme on parlait alors, a placé dans sa bibliothéque un exemplaire des œuvres de Voltaire, de Diderot, Helvétius, et peut-être, hélas! du baron d'Holbach; aujourd'hui surtout que la cause toute politique de ces réimpressions est éteinte, c'est sur Buffon que s'est dirigé le zèle de nos éditeurs. Je ne sais combien d'éditions avec ou sans commentaires ont vu le jour depuis quatre ans; mais j'avoue qu'à mes yeux il y a là progrès réel. Le grand naturaliste du dernier siècle est du petit nombre de ces génies rares qui ont non-seulement eu l'intelligence de la nature, mais qui en ont fait sentir toute la grandeur aux autres hommes, et qui élèvent l'ame en satisfaisant la raison la plus sévère. On étudie Linné tandis qu'on lit Buffon; et se faire lire par les gens du monde est le point le plus élevé auquel puisse aspirer un naturaliste.

Mais s'il est facile de réimprimer Buffon, de l'annoter, de le commenter, d'ajouter en un mot à sa valeur littéraire, qui est immense, ce que le temps lui a nécessairement fait perdre de sa valeur scientifique, c'est une des plus vastes entreprises qui se puisse voir, que de compléter l'édifice qu'il a laissé inachevé. On l'a néanmoins tenté deux fois à la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci, sans compter les lambeaux pris çà et là que quelques éditeurs ont ajoutés à ses œuvres sous le nom pompeux de *Supplémens*. Ces derniers ont fait de pures spéculations de librairie dont nous n'avons pas à nous occuper. Le meilleur des deux essais dont nous parlons, celui que dirigeait Sonnini, est devenu tellement incomplet, qu'il n'est plus guère entre les mains que des naturalistes de profession qui ont besoin de connaître la science non-seulement dans son état actuel, mais dans ses développemens successifs. Que de faits nouveaux n'a-t-elle pas acquis depuis cette époque! Si les grandes découvertes qui l'ont conduite au point où elle est arrivée aujourd'hui étaient déjà faites du temps de Sonnini, il n'en est pas moins vrai de dire que dans ces quinze dernières années ses richesses se sont accrues dans une proportion effrayante. Les contrées les plus lointaines ont été explorées; les grandes expéditions autour du globe, mille voyages particuliers, des recherches infatigables dans toutes les directions, ont mis tant d'êtres nouveaux à découvert que nos muséum peuvent à peine les contenir, et sont obligés chaque jour d'agrandir leurs salles. Qui ferait en ce moment le catalogue des espèces qu'ils renferment le trouverait dix fois, et dans quelques branches, cent fois plus considérable que celui de l'époque de Buffon.

Ce sont ces matériaux qu'il s'agit aujourd'hui de coordonner, sans toutefois reprendre les diverses parties qu'a déjà traitées Buffon, c'est-à-dire les mammifères, les oiseaux et la minéralogie. Dans un temps d'agitation et d'incertitude comme celui-ci, où les choses de longue haleine effraient

les plus hardis, on aura peut-être peine à croire qu'il se soit rencontré une réunion d'hommes disposés à se charger d'un pareil travail; et cependant l'entreprise existe : elle est pleine de vie et de jeunesse, et acquiert chaque jour des forces en avançant. Déjà cinq volumes ont été livrés au public depuis quelques mois. Les noms des savans qui figurent dans le prospectus de la collection figurent parmi les plus illustres que la science compte de nos jours. Ce sont ceux de MM. de Blainville, Decandolle, Frédéric Cuvier, Duméril, Walckenaër, Audouin, Desmarets, Lesson, etc. S'il en est quelques autres moins connus qui ont pris place à côté des leurs, on peut avancer que pas un de ces derniers n'est sans quelque titre dans le monde savant.

Deux des cinq volumes dont nous parlons ont pour objet la botanique, et contiennent la description de près de 1800 plantes, tant exotiques qu'européennes, avec des indications précieuses sur leurs qualités utiles ou malfaisantes, leurs usages dans les arts et la médecine, les soins à donner à la culture de ceux qui fournissent des substances alimentaires ou qui embellissent nos parcs et nos jardins. L'auteur, M. Spach, a fait à la fois un traité scientifique et usuel. Sa méthode de classification, qui est conforme à celle de M. Decandolle, présente quelques perfectionnemens qui n'échappent pas aux botanistes de profession.

Les reptiles, qui ont été confiés aux soins de M. Duméril, les crustacés, par M. Milne-Edwards, une portion des insectes, par M. Macquart, occupent les trois autres volumes. L'organisation intérieure de ces animaux, leur nomenclature, leurs mœurs, y sont exposées avec une supériorité remarquable qu'il serait facile de démontrer, si nous ne craignions d'effaroucher le lecteur par les mots un peu insolites dont il nous faudrait faire usage.

On commence à sentir que l'histoire naturelle est le complément indispensable de toute éducation bien faite, témoin l'importance qu'elle prend chaque jour dans le haut enseignement. Il ne s'agit certainement pas de tout connaître en détail, depuis l'*hysope jusqu'au cèdre*, mais de posséder quelque chose de mieux que ce qu'on appelle des principes généraux, en d'autres termes, des idées mal digérées, affublées de mots incompris. Il faut donc savoir gré aux hommes qui se donnent la peine de faire un livre tel que celui-ci, un livre dont le moindre mérite est de réunir le savoir et la conscience, et qui est toute une encyclopédie, sans le désordre et l'insuffisance propres trop souvent aux ouvrages qui portent ce nom. J'oubliais de dire que des planches d'une exécution parfaite accompagnent ces Suites a Buffon, et facilitent singulièrement l'intelligence du texte.

DU DESSIN

CONSIDÉRÉ COMME ENSEIGNEMENT PRIMAIRE.

La nécessité de la science graphique est assez généralement comprise dans les hautes professions, et les modernes systèmes d'enseignement, en cela progressifs, la prescrivent comme point de départ pour le rapide apprentissage de la majeure partie des arts libéraux. Cette science est non-seulement la sténographie de la pensée pour le chirurgien qui se propose de tenter, avec des procédés inconnus, une opération périlleuse; pour le mécanicien qui cherche des forces nouvelles; pour le classificateur, dont la mission est de répandre les connaissances de l'esprit humain : elle doit être encore le gagne-pain modeste de l'artisan dans une foule de professions secondaires.

Je ne veux pas ici parler du goût et de l'émulation que l'enseignement universel du dessin est destiné à propager chez les industriels, qui, par disette de talent et d'originalité, conséquence déplorable d'un enseignement avare, pillent platement les productions et les travaux d'un confrère plus heureux ou plus habile, dans leur impuissance de rivaliser avec lui. C'est cependant une plaie bien saignante et bien honteuse; mais du moins, en ce siècle où les procédés et les agens mécaniques changent brutalement la face d'une industrie, et couchent des populations sur la paille en attendant que la société tout entière en recueille un jour ou l'autre les bénéfices, n'est-il pas humain et politique à la fois de mettre à la disposition des artisans, expropriés de leur main-d'œuvre par quelque découverte, une ressource contre le premier, contre l'inévitable dommage de

Mars 1834

ces révolutions si fréquentes? Répandre l'enseignement, c'est doter les populations, et ce n'est, on le comprend, que de la prévoyance, et de la plus commune, contre les périls de la misère. D'ailleurs, l'enseignement doit progresser comme la société elle-même, et le cercle des notions élémentaires, c'est-à-dire des notions utiles à tous, n'est pas si rétréci que la routine le suppose.

Par malheur, l'enseignement du dessin n'est pas suffisamment répandu parmi nous, et ceci s'explique de reste, puisque, d'après les vieilles méthodes renfermées dans l'enceinte de nos colléges, et si peu capables d'ailleurs de mettre en jeu le ressort de l'imitation, il faut y consacrer un temps considérable. Le temps est le plus coûteux des capitaux. Cette dépense est la ruine des petites bourses. Le premier, le meilleur auxiliaire de mille industries est devenu par cette raison le privilége de la société oisive, et l'on tourne vers des distractions, la plupart du temps sans portée, l'outil qui produirait des merveilles entre les mains du travailleur. Si quelques talens d'une trempe vigoureuse échappent à cette fatalité et se font jour malgré les entraves de la routine et de la misère, c'est par exception : le hasard et le ciel sont pour tout dans cet accident, et la société, dont ces talens deviennent les plus indispensables capacités, n'y est pour rien, n'y concourt pas.

Les esprits philosophiques ont applaudi à la saillie de lord Brougham dans la chambre des lords, quand il s'est écrié que la lecture, l'écriture et le calcul ne suffisaient pas à l'intelligence des peuples, et ne produisaient communément que des capacités médiocres lorsqu'on s'en tenait là. Nous pensons de même. Nous croyons que le dessin, pour ne parler cette fois que du dessin, est pour le moins aussi utile que les deux ou trois enseignemens que l'on accorde de guerre lasse à nos cantons, comme une aumône qui dispense du reste, comme une charité en dehors de laquelle les multitudes n'ont plus rien à exiger des gouvernemens, toujours si las de s'occuper d'elles. Sans nous embarquer dans la nomenclature des indications, n'est-il pas évident que le dessin est un pas vers l'ébénisterie, la mécanique, l'architecture, la géographie, l'anatomie, la botanique, etc.? En France, la faculté de médecine et de chirurgie est à la veille de consacrer ce principe dans toute sa rigueur, en déclarant qu'à l'avenir les étudians ne seront reçus et n'obtiendront définitivement leurs diplômes qu'à la condition de savoir dessiner. Des écoles gratuites s'ouvrent à petit bruit dans nos arrondissemens; ceci est bien, mais il reste quelque chose à faire.

Il est urgent d'examiner les méthodes qui se disputent le champ de l'enseignement, pour accorder une faveur manifeste à la plus prompte, qui soit en même temps la plus rationnelle; et dès qu'on l'aura trouvée, si on la trouve, ce progrès ne doit point s'arrêter à la porte des grandes académies, pour quelques professions. L'atelier a les mêmes besoins que le collége; le peuple aussi devra participer à cette amélioration importante. L'Université est nourrie du pain de la France pour donner aux méthodes utiles la publicité de son autorisation. Ce n'est pas trop exiger d'elle.

Nous avons parlé sans trop de respect des vieilles méthodes, car nous les tenons jugées et condamnées par leur peu de propagation. A ce titre seul, il faudrait prier les professeurs de se réveiller un instant, et de laisser en oubli leur vénération profonde pour des formules qui nous viennent du temps de Charlemagne. Discutons le préjugé, mettons la routine sur la sellette.

J.-J. Rousseau, ce remueur de paradoxes qui laissa tant de ses idées particulières dans l'héritage de tous, nous a précédé dans une critique où il faut bien le suivre et reconnaître la vérité de ses aperçus. En fait de réformes, ce grand révolutionnaire a le droit de compter comme autorité, et de nous proposer ses plans. S'il n'a rien proposé, suivant son habitude, qui fut aussi celle de son époque, on doit le tenter à sa place.

J.-J. Rousseau ne voulait pas que l'entendement de son élève imaginaire fût circonscrit et borné dans les conseils d'un professeur, et que l'on infligeât à son Émile des modèles qui ne sont après tout que des copies de second, de troisième, et quelquefois de quatrième degré. Jean-Jacques, on le sait, n'admettait l'influence du maître sur son élève que par voie indirecte; et, concurremment, dans la question qui nous occupe, il recommandait l'imitation immédiate du grand tableau de la nature. Nous ne relèverons pas ce qu'il y a de dur et d'étrange dans cette dialectique : une pareille exagération mérite à peine d'être réfutée. Reprendre à chaque siècle les études, à partir de l'enfance du monde, n'est pas le moyen d'accélérer le progrès et d'enrichir chaque génération des découvertes de sa devancière. A ce compte, nul ne vivrait assez long-temps pour former son élève, et l'élève lui-même serait septuagénaire avant d'avoir achevé son éducation. Ajoutez aussi que pour suivre pas à pas ce plan subtil et diplomatique, où le conseil ne se présente jamais de face, mais de biais, il faudrait un génie de la trempe de M. de Talleyrand. Ces sortes de génies sont rares, Dieu merci! et ils ont mieux ou pis à faire que de se sacrifier à l'éducation iso-

lée d'un enfant. Ne brûlons donc pas les bibliothéques d'Alexandrie, et disons au citoyen de Genève que le professeur est utile parce qu'il est le dépositaire des traditions acquises. La notoriété suffit pour désigner celui qui répondra le mieux à l'exigence naturelle des parens. Reste la question du modèle, et cette question est entière. Là est la méthode.

Et sur ce point Rousseau, qui sait faire penser toutes les fois qu'il ne rêve pas, a déposé dans son *Émile* le germe d'une idée qui ne devait se développer que plus tard avec tous ses résultats. La nature, son dogme universel, n'aurait jamais donné une inspiration si directe. Rousseau fit bien d'agiter le problème, et l'utilité de son livre réfute le blâme qu'il faisait peser sur les livres en général.

« Je commencerai, dit-il, par tracer un homme comme les laquais le tracent contre les murs : une barre pour chaque bras, une barre pour chaque jambe, et des doigts plus gros que les bras. Bien long-temps après, Émile et moi, nous nous apercevrons l'un ou l'autre de cette disproportion ; nous remarquerons qu'une jambe a de l'épaisseur, et que cette épaisseur n'est pas partout la même; que le bras a sa longueur déterminée par rapport au corps, etc. Dans ce progrès, je marcherai tout au plus à côté d'Émile, ou je le devancerai de si peu qu'il lui sera toujours aisé de m'atteindre, et souvent de me surpasser. »

C'est donc à l'instinct d'imitation que le philosophe de Genève s'adresse, en reconnaissant l'énergie de cet instinct qui existe chez tous les enfans, sauf dans les circonstances exceptionnelles, lorsqu'un enfant vient au monde incomplet ou infirme.

Ceci constaté, avant d'aller plus loin, qu'il nous soit permis de démontrer que le mot de vocation reste pleinement en dehors de cette thèse. On en abuse à la journée, et de maladroits professeurs comptent sur le vague du mot pour la justification de leur impéritie. Trop souvent les vices des méthodes ont fait calomnier de malheureux élèves, garrottés par les entraves de la routine, et fort innocens des faux pas où leur jeune instinct devait les entraîner avec d'autant plus de violence qu'ils suivaient mieux les prescriptions intimes de l'analogie. Je n'en citerai qu'un exemple : n'est-on pas convaincu maintenant que les tâtonnemens de l'ancienne épellation, dans l'apprentissage de la lecture, venaient surtout de la manière dont on isolait arbitrairement chaque consonne de la voyelle qui lui donne seule et le timbre et la vie? L'enfant ne se rendait pas compte de la transformation que chaque lettre subissait tout à coup par son alliance avec une autre

lettre ; il ployait sous des injonctions obscures, et répétait la leçon sans la comprendre. L'instinct, au lieu de devenir une règle et un guide, obéissait machinalement à mille variations contraires. Si l'on s'instruit par la rectification de quelques erreurs, des faux pas trop répétés découragent. Les mauvaises méthodes rendent la science imprenable : on dépense sa vigueur à lutter contre leurs vices. Au terme de l'enseignement, s'il y parvient, l'esprit épuisé s'endort. Mais si, dès le début, vous sollicitez habilement l'instinct, la méditation et la pensée, l'ardeur s'éveille et se met de la partie ; l'énigme intéresse, et l'austère physionomie de l'étude se déride aux yeux de l'élève, comme la Diane de Scio, dont le visage de marbre paraissait au premier coup d'œil empreint d'une gravité redoutable, et sur les lèvres de laquelle on devinait un sourire lorsque sa tête se dégageait de la fumée du sacrifice. Règle générale : vis-à-vis d'un sujet bien ordonné, lorsque la méthode de l'enseignement est rationnelle et saisissante, le succès de l'éducation que l'on appelle proprement élémentaire est infaillible. Il ne s'agit en effet que de l'instinct d'imitation, et cet instinct est une propriété vulgaire, la faculté de tous, une puissance mécanique : la vocation ne se produit qu'à la limite des élémens. Qu'alors la voix du lecteur s'élève aux inflexions du drame, que la plume de l'écrivain s'aventure dans les essais littéraires, que l'homme de chiffres attaque les mathématiques transcendantes, ou que le dessinateur entre dans le domaine des Decamps et des Delacroix, ceci est la sphère de la vocation, le terrain des esprits d'élite. Ne nous occupons que de la foule. Un enfant qui n'a pas l'instinct de l'imitation n'a rien. C'est cette faculté si commune, cette force aveugle qui, de bonne heure et par une succession d'études inaperçues, nous inculque la langue maternelle avec l'accent, et, de front, une foule de notions et d'usages dont les mœurs et le caractère dérivent; car l'éducation ne date pas seulement du collége, mais du berceau. Grâce à l'extrême souplesse de nos organes, on ne doit pas craindre de rejeter sur les premières époques de l'existence tout le poids d'une série d'exercices salutaires. C'est un temps précieux et qu'il faut employer activement, puisque l'enfance est vierge des préjugés, propre à toutes les inoculations.

Faut-il donc ne reconnaître pour l'instinct d'autres moniteurs que les objets naturels? L'étude du dessin, comprise à la manière de Jean-Jacques, développerait tout au plus des talens de paysagistes, et encore le sentiment des distances offrirait obstacles sur obstacles à l'essor de ces génies natu-

rels, parce que la révélation des difficultés ne se compléterait que par des essais décourageans. De quelque précieuse intelligence que fût doué Lantara, alors qu'il était simple vacher dans le petit hameau d'Achères, oserait-on affirmer que sans l'aide du maître il eût peint de sa vie autre chose que des murailles de cabaret? C'est le concours du professeur et l'exercice de l'instinct que nous exigerions si nous avions à indiquer une méthode.

Examinons maintenant ce que l'on fait à peu près partout. On met une estampe sous les yeux de l'enfant, gravure ou lithographie. Cette estampe décompose une figure dans ses moindres détails, et, d'après un principe dont la formule est dans un ouvrage élémentaire de Léonard de Vinci, principe qui veut que l'on procède du simple au composé, l'élève copie sur autant de morceaux de vélin, en premier lieu un œil, puis un nez, puis une bouche, puis une oreille, et cela de face, de profil ou de trois quarts; d'abord au simple trait, et enfin avec des hachures d'un grainé délicat pour harmonier les demi-teintes et les fondre. Après cet apprentissage long et minutieux, je vous promets, moi, que l'élève est complétement incapable d'ajuster ces détails, de mettre en rapport ces nez, ces oreilles et ces yeux, de les souder l'un sur l'autre. C'est, en vérité, comme s'il n'avait rien appris. Alors on se ravise, on exige qu'il recommence sur de nouveaux frais et sous la direction d'un tout autre principe. Ce principe est celui qu'on aurait pu lui faire aborder en débutant, celui de l'ensemble. Voilà bien du temps perdu : qu'en pensez-vous? Mais ne vous en formalisez pas; c'est la règle. Cependant plus d'un écolier s'est pris d'impatience durant ce bizarre noviciat, qui ne stimule pas sa jeune verve, et qui laissera toujours, quoi qu'on fasse, du vague et du décousu dans ses idées, puisque l'on est contraint de s'y prendre d'une autre façon, faute de pouvoir aller plus long-temps par le même système. Il est vrai, si l'enfant se décourage, que le maître tire sa responsabilité d'embarras auprès des parens, en leur jurant le plus légèrement du monde que le bambin n'a ni vocation ni goût; mais ne perdrait-on pas le goût à moins? et faut-il prostituer le mot de vocation, qui, cela nous est démontré, ne doit s'entendre que des choses majeures? Continuons toutefois. Pour les élèves qui passent sans trop se rebuter de la première phase de démonstration dans la seconde, ils y portent, la plupart, un défaut incurable : j'entends l'esprit d'une perfection vaine, l'habitude de s'endormir sur de petites choses, la manie du pointillé. Ceux-là n'iront jamais loin; ils sont perdus pour et par

le maître. Il en fera peut-être, l'habile homme! de corrects imitateurs des allégories froides et mythologiques de feu Fragonard, des coquetteries étranges et sèches de M. Lemire; mais quant à l'énergie de l'esquisse, quant à la souplesse d'un mouvement pris sur le fait, qu'il n'aille pas l'exiger d'eux : ce serait en vain. Le maître, voyez-vous, a beau démentir ses premières leçons et crier à ses disciples d'attaquer en grand, avec hardiesse et au risque d'une incorrection; démenti sans portée, cris inutiles! Le large et l'osé ne vont plus à ces élèves; on ne les déroutera pas : ils sont dans la voie du faux. La logique de ces jeunes têtes s'obstine, en dépit de l'inconséquence du professeur; et, pour continuer ce perlé miraculeux, ces hachures grasses et vigoureuses, dont on est récompensé par un premier prix, l'élève demande ce qu'il ne peut saisir, le trait et ses harmonies, aux bons offices du décalque; il saisit l'esquisse à la dérobée, sur le vitrage. Le modèle se prête admirablement à cette rubrique : il ne faut que deux minutes et deux épingles. La paresse, cette première énergie du dégoût, le porte à mépriser les prescriptions les plus difficiles de l'enseignement. Dès que l'élève a trouvé cette admirable ressource (et il la trouvera, croyez-en mon expérience), son éducation est complète : je veux dire elle est manquée. Sur cinquante écoliers, deux ou trois à peine surmontent les fatigues de ces débuts, et, au total, un seul tirera peut-être quelque parti de ce je ne sais quel talent péniblement acquis à la sueur de son front. Si la méthode a été imaginée pour mettre obstacle au débordement des dessinateurs, dites-moi, n'a-t-elle pas admirablement rempli son but? Appliquez la statistique à la théorie, et faites un peu la supputation de ses résultats.....

Ce n'est pas tout. Prenons ce jeune dessinateur qui fait exception parmi ses camarades, qui est sorti des épreuves et des contradictions de tout genre, à la grande joie du maître. Eh bien! celui-là, quand il sait son maître, le sait par cœur, et tellement par cœur, qu'il ne sait rien de plus. Au besoin, il est capable de le remplacer dans la classe, en tant qu'il ne s'agira que d'un professorat banal et rétréci, ou de pousser à l'imitation de l'estampe, à la reproduction puérile des lithographies que l'on voudra. Mais placez le petit prodige devant une ronde bosse pour saisir ces proportions et ces contours qui ne peuvent se mesurer au compas, car il faut avoir ici le compas dans les yeux pour traduire de prime abord sur le vélin les jeux de la lumière et de l'ombre; voilà une révolution nouvelle : comptez, c'est la troisième. Et si notre jeune homme a compris que la

destination réelle du dessin n'est pas de se borner stupidement à copier des copies ; que son petit talent, tel qu'il est, ne doit être considéré tout au plus que comme un exercice ; que le but définitif de ses longues études est de rendre avec aplomb, et, pour ainsi dire, au vol, la représentation graphique de chaque objet, de ses reliefs et de ses contours, n'est-ce pas que cette conviction tardive est capable de le désespérer et de briser son jeune orgueil ? car lorsqu'il se croyait dans le sanctuaire, le bandeau tombe, et il apprend tout à coup qu'il n'a même pas franchi les degrés du seuil. Sur ma parole, quand il aurait toute son existence à sacrifier, on ne s'y serait pas pris d'une autre manière pour lui démontrer par principes l'art de tuer le temps. Est-ce qu'il n'y a pas de chemin plus court et plus direct ? Dans l'apprentissage qu'il aborde, devant l'œuvre du statuaire, vous le voyez, plus de lignes planes, plus de décalque possible sur le vitrage, plus de hachures que l'on imite gaiement et à une demi-ligne près ; car c'est alors que le procédé de la hachure, le plus retardataire et le plus vain de tous, en ce qu'on lui a trouvé des lois et des règles, absolument comme si c'était une vérité, apparaît dans toute son impuissance ; convention que l'on peut suppléer à sa guise, dès qu'il s'agit de simuler artificiellement le sentiment des saillies et le jeu des reflets. Aussi, pour tirer le pauvre diable de là, car il y perdrait son latin, on lui apprend, sans plus de mystère, à mépriser et à fouler aux pieds ce qu'il admirait la veille encore : on lui met l'estompe à la main. Eh ! barbares, il fallait commencer par là.

Résumons les inconvéniens de cette grave et vieille routine, autorisée par Léonard de Vinci, qui veut, comme je le veux également, mais à condition d'interpréter raisonnablement le principe, que l'on aille du simple au composé. D'abord, incohérence et contradiction dans la marche, c'est-à-dire, trois essais pour un, et, pour conclure, rien de géométrique, nulle harmonie. Le sentiment qu'il est si nécessaire de provoquer et de mettre de la partie, est la dernière faculté dont on s'occupe. J'en appelle aux souvenirs de mes lecteurs ; dans cette imitation de modèles qui sont eux-mêmes des imitations de troisième degré, les esprits vifs se traînent à la remorque avec tiédeur et découragement, grâce aux fréquens soubresauts d'une méthode ennemie de toute logique : les esprits lents s'en accommodent mieux, ils y meurent. C'est l'enseignement à son enfance, avec des tâtonnemens éternels : on se refroidit, et le plus grand nombre de vocations avorte.

Que si nous renversions l'ordre vulgaire de la routine ; toujours pour aller, comme Léonard de Vinci le veut, du simple au composé, car il est

certain que l'on ne saurait procéder autrement ; mais toutefois en faisant essayer l'étude de l'ensemble sur des rondes bosses en ébauche, oh ! alors, je comprendrais cela. Esquisse pour esquisse, l'ovale d'une figure, d'après l'antique ou non, peu m'importe, me semble aller plus vite au but et mieux initier l'intelligence au sentiment des proportions, que ces yeux démesurés et ces bouches à n'en plus finir sur lesquels la routine nous faisait pâlir six mois durant, ou plus. Puisqu'il est avéré qu'indépendamment de la méthode le premier pas en tout est le plus pénible, qu'y a-t-il donc à risquer en s'en prenant tout d'abord au relief, à la copie de premier degré, à la bosse ? L'esquisse, le contour extérieur est le même d'après le plâtre ou le dessin : attaquons le plâtre. Seulement le professeur, pour ménager les forces de son élève, ne lui donnera que des formes anguleuses et inachevées, la masse des plans principaux, la charpente grossière d'une tête. Le premier modèle contiendra, par exemple, les rudimens heurtés, l'indication informe des traits du visage, et pas au-delà. De sorte que, en quatre coups de crayon, l'écolier pourra saisir les linéamens du buste et la géométrie de l'ensemble. Il est bien question, vraiment, de finir minutieusement un détail et de s'asservir à des coquetteries assoupissantes ! Ce qu'il faut, c'est que, dès le début, l'enfant soit bien averti de la portée de la science graphique pour apprendre à résumer ses forces sur l'entente du mouvement et l'équilibre des parties. Procéder autrement, c'est voiler le but : et comment voulez-vous que l'on y frappe ? Graduons ces difficultés, j'en tombe d'accord ; mais songeons à la principale, à celle qui, lorsqu'on en est une fois le maître, nous aide de proche en proche à triompher de toutes les autres. Et ne savez-vous donc pas que c'est par la charge que l'on arrive à l'exactitude, comme le statuaire dont le génie dégage un chef-d'œuvre du marbre, bloc rude et étrange d'abord ; puis, par degrés, sous le ciseau qui fait voler ce marbre en poussière, sous la lime qui le termine insensiblement, révélant le Satan de Flatters ou la Psyché de Canova ? N'avez-vous pas par hasard, messieurs les amateurs, dans vos portefeuilles, réuni quelques-unes de ces esquisses fougueuses, au lavis, à la sanguine, à la plume, qui contiennent les rudimens heurtés de la pensée d'un artiste, une bataille de Lebrun, une composition de Rubens ? Ce sont des brouillons curieux, n'est-ce pas ? et dont un écolier rirait, pour sûr, en rhétorique. Et cependant, au milieu de cette fougue, sur ce carton qui pétille d'incorrection et de vigueur, vous suivez avec respect, vous, le travail et l'improvisation de la pensée. C'est une étude qui doit produire

une grande page, c'est le canevas d'un tableau dont not
Rien de fini, rien de correct : des taches, des traits, un
l'écolier ne procéderait-il pas comme le maître?

Avant d'aller plus loin, je dois vous avouer que ma c
attaques contre la routine, et mes indications sur la néce
dans cette partie de l'enseignement, proviennent de ce q
l'examen d'une méthode récente : celle de M. Alexan
fesseur; méthode venue trop tard pour nous, mais qui
struction de nos enfans.

Prenez donc ce que je viens de supposer comme un f
fait dont je vous dirai les résultats avant que de quitt
que aussi bien cette méthode est en pleine activité dans u
colléges, le collége Saint-Louis, avec toutes les autoris
spéciaux, des savans de l'Institut, du grand-maître de
cette fois, s'est montré progressif comme avant 1830.
partient aux pères de famille, aux hommes du prog
riser au-delà même des colléges, au bénéfice des po
comme un enseignement primaire, comme un bienf
pain, et d'appeler ceux de nos professeurs dont la cons
mières à multiplier le nombre de leurs élèves par un
propagation de cette méthode d'enseignement : méthod
elle, circonstance rare et qu'il n'est pas indifférent de
bon exemple, le *satisfecit* des autorités universitaires.

Dans cette pensée de propagation, nous nous adresse
être secondés, à l'honneur des journalistes qui sont rest
du progrès, et qui ne se livrent pas, corps et ame, à l'a
ce soit, moyennant quittance; vénalité meurtrière qui
presse telle que le monopole nous l'a faite, avide et n
qui confond tout, le bien et le mal, dans ses éloges d
est la sangsue de l'industrie, du talent, de tout ce qu
duire, et qui, dans l'ivraie du charlatanisme, étouffe
grain.

côté, et en arrière. Le débutant, assis à la distance convenable, esqu
faciles divisions de l'ovale sur une toile noire, à l'aide du crayon
jusqu'à ce que, par cet excellent exercice, il ait initié son intelli
l'aplomb des lignes, à la loi des proportions. La mission du maître s
à rendre l'élève juge des erreurs échappées à sa main novice. Au mo
porte-crayon qu'on lui fait placer entre ses yeux et le modèle, dans
gne tour à tour perpendiculaire, oblique ou horizontale, comme un
comme un aplomb, comme un équerre, il devient facile de démon
quoi, dans le trait, l'élève s'est écarté du mouvement et de l'har
Le porte-crayon marquant ainsi devant le regard des lignes de géomé
l'on rapporte aussitôt à l'examen du tracé, en donne sur-le-chan
comparaison, la critique et la contre-épreuve. Au bout de quelques
après avoir étudié sous divers points de vue les quatre rondes bosse
première série, l'enfant a déjà plus de précision dans le coup d'œil,
conséquent, la main plus hardie. Le préjugé du manque de vocat
que faire dans tout cela; l'instinct de l'imitation, qui est à tous, va
seul et se développe : c'est le premier stage du jeune dessinateur,
pulsion est donnée. Il aborde la seconde série.

C'est la même chose que pour la première série, à quelques détail
ici, l'œil est indiqué, la bouche se montre, l'oreille offre des co
Cette substitution excite et satisfait l'émulation. Si, par le fait, les d
tés ont doublé, ce n'est qu'en raison du développement de l'intel
de l'élève, qui trouve dans les forces acquises par son apprentissage l'
dité d'oser de plus en plus. Cette impulsion ascendante d'où les vo
se dégagent, est peut-être le meilleur argument en faveur de la n
de rendre cette méthode universelle; et l'on n'est pas admis à pr
que le professeur emprisonnera dans les bornes de sa manière les ca
de l'élève, puisque le véritable et seul principe du nouvel enseig
est de ne jamais diriger par l'exemple, mais de tenir la bonne foi et
ment en alerte sur les fautes que l'on doit réformer soi-même; c'est
vidualité qui prend l'essor.

perfection dans les détails. Cette observation, acquise et fortifiée par l'habile gradation de l'enseignement, prend place dans les facultés et ne se perd plus.

Après avoir étudié sous ses divers points de vue le dernier modèle qui présente une tête de l'âge mûr, on sait le trait : on le sait pour tout, pour l'académie, pour le paysage. Alors on passe à l'initiation des ombres et des lumières, à la science des contours; l'élève quitte la toile pour le papier, le crayon blanc pour l'estompe. Il a déjà la certitude de ne plus hésiter devant l'esquisse; il faut qu'il apprenne à masser hardiment ou à ménager avec adresse, et pour cela, rien n'est plus favorable que l'étude de ces modèles de différentes séries, dont les formes de plus en plus perfectionnées n'accusent que successivement le jeu des muscles et cette variété de demi-teintes que l'on remarque dans un buste d'après nature. Sur les premiers modèles en effet les ombres sont uniformes, les lumières larges : viennent par degrés les difficultés artistes. Qu'il apprenne d'abord à gouverner son estompe, à se pénétrer du relief et à le rendre, à remarquer la dégradation des nuances qui terminent les contours, à placer en saillie les clairs vigoureux et les coups de force des premiers plans, ces rudimens de la couleur. Maître, questionnez souvent votre élève, pour qu'il ne s'obstine pas dans l'admiration de ses bévues; pour que l'examen rectifie des fautes qui deviennent alors des leçons, fautes où il retombera d'autant moins, et dont il fera d'autant mieux justice qu'il aura la conscience de se les être signalées. Ses progrès marcheront à la faveur de cette critique. Voyez! il n'a pas copié des copies, il ne s'est pas adonné au faire artificiel des gravures, et c'est un grand point, car je ne sais pas de plus rude embarras pour celui qui passe de cette imitation servile à la libre reproduction des reliefs que de s'ingénier pour savoir comment il lui faudra jouer du crayon vis-à-vis d'un plâtre; examinez qu'il n'y a plus à rendre hachure par hachure, et que l'on est contraint de rencontrer à toute force une manière qui ne soit pas d'emprunt. Si j'ai su me faire comprendre, on avouera que la méthode Dupuis a cela de précieux qu'elle amène à reproduire le modèle avec un caractère de naïveté qui révèle la tournure du génie de chaque élève par une manière qui lui devient propre. Dès-lors, il peut aborder l'étude de l'antique et de la nature, ou même saisir le pinceau, car il est sur le seuil de la peinture. Cependant, et pour ne pas sortir des bornes que nous nous sommes prescrites, ne perdons pas de vue qu'en parlant de propager le dessin, il s'agit moins, dans la façon de voir qui nous est particulière, de multiplier les

peintres et de remplir les musées, que d'étendre au bénéfice des professions industrielles la popularité de la science graphique; science aussi nécessaire, nous le répétons, pour la commune utilité de tous, que les élémens plus répandus de la lecture, de l'écriture et du calcul. La nouvelle méthode le peut plus rapidement qu'aucune autre : la rapidité, c'est l'économie !

Quant aux esprits rigoureux que la logique entraîne hors des gonds, et qui, d'après l'examen réfléchi de la méthode sur laquelle nous appelons leur critique, abonderont dans le conseil de Jean-Jacques, à cela près qu'ils ne feront pas exclusion du professeur, s'ils viennent à demander pourquoi l'on n'étudie pas immédiatement la nature sur la nature, nous aurons satisfait sans doute à leur objection en leur démontrant que ce *mezzo termine* pare à l'inconvénient d'une culture forcée et meurtrière qui avorte parce qu'on la hâte. Quelque juste impatience que l'on ait de se précipiter vers un résultat, le temps a sa force d'inertie qui revendique une part dans les choses du monde. S'il ne faut pas compter sur lui seul, il ne faut pas croire non plus qu'il soit un obstacle et qu'il ne soit pas un auxiliaire, puisque dans l'étude la réflexion est aussi du travail. Toutefois il ne faut pas oublier que l'on a défini merveilleusement la méthode en disant qu'elle est une manière d'arriver au but par la voie la plus convenable. Vous avez le choix, décidez-vous.

Si nous n'avions que le raisonnement en faveur de cette méthode, il faudrait hésiter : il faudrait demander à la pratique la confirmation de la théorie et des lumières à l'épreuve : mais cette épreuve est faite, elle est constatée, elle est décisive. Sous les yeux de M. le baron Thénard, membre de l'Institut et rapporteur d'une commission nommée à cet effet par le ministre de l'instruction publique, de MM. Liez et Poirson, proviseurs du collége Saint-Louis, de M. Paté, professeur de dessin à ce même collége, des jeunes gens qui ne suivaient cette méthode que depuis deux ans ont lutté, tant d'après la bosse que d'après la nature, avec des camarades qui suivaient depuis cinq et six ans l'ancienne méthode. Malgré la disproportion dans la durée des temps d'étude, les élèves de M. Dupuis, bien moins âgés que leurs émules, ont très-notablement soutenu la concurrence, pour ne pas dire plus. Nous avons obtenu de voir leurs travaux : rien de cette uniformité qui trahit l'imitation servile, et c'est surtout ce qui pourrait servir à réfuter cette objection que peut-être l'efficacité de la méthode appartient spécialement à l'habileté particulière du professeur.

Ces dessins, remarquables par leur diversité, offraient, comparés ou pris à part, un cachet individuel; ils indiquaient suffisamment que l'élève se voyait contraint, par le seul ascendant logique de la théorie, de rencontrer au courant de l'audace ces heureuses inspirations que le talent trouve de lui seul dès qu'il parvient à secouer le joug des prescriptions scolaires. C'est en examinant ces saillies d'originalité et cette franchise de manière que les conseils de l'*Émile* nous sont revenus en mémoire comme ayant donné leurs fruits, à cela près que l'intervention du professeur est mise hors de conteste et en ligne, et que celui-ci tirera de cette méthode d'enseignement le triple avantage d'abréger ses fatigues, de hâter la maturité de ses élèves, et de pouvoir en étendre le nombre.

Faites maintenant un calcul, car ce calcul parle plus haut que tout. Si en deux ans, à douze leçons par mois, d'une heure sans plus (ce qui ne fait environ au bout du compte que deux cents heures de travail), on arrive à ce résultat dans nos colléges où d'autres études entravent cette étude, quels résultats ne peut-on pas se flatter d'atteindre dans la moitié, bien mieux, dans le quart du même temps, par des leçons plus prolongées et plus suivies sur les bancs de ces milliers d'écoles élémentaires, créées par le zèle et soutenues par une philantropie éclairée?

Déjà des conseils généraux se sont préoccupés de cette méthode : elle passera dans les cours gratuits de nos arrondissemens, elle vaincra la routine dans nos institutions particulières. Nous exigerons plus. M. Dupuis, qui s'est, à bon droit, réservé le brevet de ses modèles, annonce un cours public : nous pensons qu'il ne saurait trop se hâter de l'ouvrir. C'est un phénomène assez remarquable que l'Université ait pris le pas sur les particuliers à l'occasion d'un progrès : nous ne voyons pas qu'il faille lui en abandonner tout l'honneur; ce serait un double scandale et que l'on n'aurait vu qu'une fois.

La mission dont nous nous sommes chargés, en consultant plus notre zèle que nos forces, s'arrête donc ici. C'est un appel à ceux qui pourront plus que nous et qui s'exprimeront mieux, et qui, en répondant à cet appel, rempliront un devoir. Le mot de civilisation, dont on se sert en France à tout propos, impose sans doute quelques obligations aux gens qui ne se font pas faute de le laisser échapper de leur plume. Assurément, il s'entend d'une plus généreuse diffusion de connaissances à l'usage des classes qui ne sont dans le budget que par l'impôt, et dont le patrimoine est au bout de leurs doigts. Ces classes, retenues en tutelle, et traitées de barbares par

les conquérans de la société politique, forment le plus pur de la séve française, le plus énergique élément de notre supériorité continentale. Perfectionner l'enseignement pour le mettre à leur portée, c'est à peine s'acquitter d'une dette; et, pour parler le langage du calculateur qui s'adresse aux esprits les plus récalcitrans, c'est aussi jeter dans la circulation industrielle des millions de plus, dont nous retirerons tous un intérêt. On s'est battu pour des institutions qui, balance faite, n'offraient pas de telles chances de bénéfice.

RAYMOND BRUCKER.

LES

PETITS THÉATRES DE NAPLES.

Oui, mesdames, c'est un feuilleton en grand. La ville de Naples, qui n'a peut-être pas trois journaux (par ordre exprès de son gouvernement), me permettra bien, je l'espère, ce genre de satisfaction. Je veux vous mener en belles robes et en éventails de papier peint, d'abord au théâtre *San-Carlo*, puis ensuite, si vous le permettez, au théâtre de *Polichinelle*. Vous n'y entendrez que des choses édifiantes. Il ne s'y passera rien de la force des drames modernes; les dandies ne parleront pas le chapeau sur la tête comme à la Porte-Saint-Martin font les colonels et les séducteurs; et il n'y aura pas de jeune fille qui assure avec un fauteuil la porte menacée de sa chambre d'auberge.

Naples, espagnole et italienne à la fois, raffole de spectacles. Depuis le Vésuve, théâtre éternel qui *ne donne* que le soir et à heures fixes, que de représentations, bon Dieu! Ici, d'abord, c'est une rue inouïe au monde, la rue de Tolède, la rue la plus criarde, la plus sale et la plus gaie, la rue de Naples où l'on *fait* le mieux le mouchoir. Prenez garde à vos poches, honnêtes *forestieri* (1)! Quand de pauvres vieilles dames à chapeau de paille,

(1) Voyageurs.

assez semblables à des revendeuses à la toilette, vous demanderont l'aumône dans cette rue; quand de belles grandes filles brunes comme une grappe d'Ischia vous porteront sous le nez de petits enfans tout nus, en vous disant : *Un grano per carita*(1) ! défiez-vous bien de cette misère qui s'en va flairant vos habits et la générosité de vos manchettes ! Je sais un de mes compagnons de voyage, grand philantrope auquel il en a coûté six foulards pour avoir écrit dans cette rue des remarques sur son album. Tout cela parce qu'au milieu du bruit et devant San-Carlo même on bat la caisse, et qu'un petit homme trapu, assez pareil au *gracioso* du théâtre espagnol, cabriole sur quatre planches au milieu de franciscains qui font la quête ! Au mercredi des cendres, et quand il s'est bien promené, suivant l'usage, habillé en femme enceinte, ce *gracioso* commence à se rouler sur cette même place avec force doléances et grimaces, disant qu'il souffre et qu'il veut un médecin. Arrive un opérateur qui veut lui faire subir la méthode *césarienne*. Gracioso y consent. L'opérateur, armé de tenailles, lui extrait alors du ventre trois paquets de corde, un fœtus, du vermicelle et un gâteau de macaroni. Et à ce spectacle, les lazzaroni battent des mains; ils pleurent de rire et de compassion en s'écriant : *Povera donna !* Ne voilà-t-il pas, messieurs, le bon gros rire de Ragotin dans notre *Roman comique ?*

Il est temps que je vous conduise à la façade de San-Carlo. San-Carlo ou Saint-Charles est un théâtre plus beau, à mon sens, que la Scala de Milan, malgré un assez mauvais goût de décoration intérieure qui fait ressembler ses dorures au papier de plomb qui recouvre les chocolats. Saint-Charles est vaste, aéré, brillant de reflets, quand on veut se bien donner la peine d'allumer son lustre. Les jours de gala (et notamment le jour du bal donné en l'honneur de sir Walter Scott (1832), la salle de Saint-Charles offrait un brillant coup d'œil. C'est en général la haute aristocratie qui en occupe les loges. Les officiers napolitains, brillans et agrafés dans leur uniforme, y font l'effet de ces enseignes ou mannequins élé-

(1) Un sou par charité !

gans qui bordent les boutiques de tailleurs anglais dans Picadilly ou le Strand. Ils sont presque tous fort soigneux de leur personne, jolis hommes et bons ténors. *Donne-moi donc mon corset, maraud*, dit Juan à Leporello son valet. Les officiers napolitains en disent autant. Le théâtre Saint-Charles joue le chant, la danse et les oratorios. Dominique Barbaja, entrepreneur de tous les théâtres d'Italie, était un pauvre cocher du temps de Napoléon. Il paraît qu'il aime mieux avoir à cette heure un palais *via di Toledo*, et une villa au Pausilippe. Vive l'industrie!

Au théâtre Saint-Charles, le premier théâtre de Naples, qu'entendrez-vous, je vous le demande, que vous n'ayez pas entendu? Mme Malibran y jouerait-elle la *Cenerentola*, Lablache *Henri VIII*, et Tamburini l'*Agnese;* vous croyez encore toucher le velours d'une loge des Bouffes. Venez donc à deux pas de là, oui, rien qu'à deux pas, et vous n'aurez pas sujet de vous repentir.

A deux pas de San-Carlo est construit son diminutif, San-Carlino, théâtre des polichinelles. C'est bien le plus bouffon, le plus crasseux, le plus goguenard, le plus rusé, le plus napolitain de tous les théâtres de Naples. J'y avais une place marquée tous les soirs entre la clarinette et le second joueur de *timbalo*, un petit bonhomme de douze ans. Je me souviendrai ma vie entière de la première farce que j'y vis jouer en août 1832. La *Rocca di monte Corvo* était le titre de ce bon et gras mélodrame. Dans ce mélodrame, il y avait douze brigands, un pauvre signor qui donnait sa bourse, et un souffleur que l'on accablait d'injures dans la salle même, parce qu'il était *allegro* et donnait mal la réplique. Dans cette pièce, le *Pulcinella* était, comme dans toutes, le premier et le seul nœud de l'intrigue. C'est lui qui apprenait aux captifs de la caverne à jouer du flageolet et à s'esquiver. Le souterrain de Gil-Blas perçait évidemment dans tout cela. Il y avait une vieille de soixante ans, en jupe rouge, espèce de Léonarde, qu'on voulait aussi marier avec ce même Polichinelle. Le premier jour, je trouvai cela médiocrement bouffon, je comprenais très-imparfaitement le dialecte. Le dialecte napolitain est plein de verve, caustique jusque dans son grasseiement et ses sons de gorge, ayant

parfois dans ses éclairs un singulier rapport avec ce que les Anglais nomment *humour*, mot qui serait ici fort bien remplacé par celui de *brio*. Une fois familiarisé avec la langue, je fus surpris de saisir et d'applaudir moi-même involontairement à outrance la scène qui suit. (C'est Polichinelle avec sa veste blanche à gros boutons comme nos pierrots, et son masque noir à nez de carton, qu'on amène devant les brigands *della Rocca*.) On lui demande sa profession.

« *Sono artista*, dit d'abord Polichinelle.

Le brigand lui explique alors comment il se fait qu'il n'y a d'artistes utiles à la société que ceux qui tuent, pillent et dévalisent. Le même *bricone* fait paraître alors devant lui quelques autres hommes de la troupe qui continuent avec acharnement l'interrogatoire.

« De quel pays êtes-vous? » lui demandent-ils en chœur.

Polichinelle, effrayé d'abord, se rassure et dit : *Romano*.

— *Romano!* dit un voleur, attends donc. Je me souviens qu'une fois, à Rome, un contadino m'a frappé de son couteau dans un marché. Depuis ce temps j'ai fait vœu de boire le sang et de manger le cœur du premier Romain que je rencontrerais.

— *Signori*, alors je suis *Toscano*.

— *Toscano!* reprend un autre ; j'ai reçu sur la tête un violent coup de marteau dans cette gracieuse cité de Florence, et depuis...

— *Signori, signori, sono... Sinese*.

Du moment que Pulcinella est *Sinese*, c'est-à-dire *Chinois*, on ne l'inquiète plus, et chacun le laisse paisible. Il croise alors ses mains sur sa jaquette, fait tourner ses pouces et met un pâté dans la coiffe de son chapeau. Il mange ce pâté avec la grâce de Pourceaugnac achevant sa côtelette dans Molière. Il crie, il chante, il fait rire les bandits, danser la vieille et trembler la caverne avec sa voix de *basso*. J'oubliais de vous dire que dans cette pièce, l'homme volé (*Pigliato della roba*), le pauvre diable enfin est hué et sifflé. On applaudit beaucoup les voleurs, qui sont grands et forts comme des porteurs d'eau du Louvre. Avant tout, le Napolitain aime à se voir peut-être dans la glace; ces gens à rude

barbe, à chapeau pointu, à phrases brèves, gens de grand chemin et de petites ruses, lui plaisent. Le Pulcinella l'égaie et a tout le fruit de ces représentations.

D'autres fois Polichinelle est le plus patient filou de la terre; il raconte combien de temps il faut *avant de se faire la main*. Cette fois il est intendant du duc de Paligatiano, joli petit duc boiteux, aveugle, rachitique, que ce bon Polichinelle récrée et escroque comme un acteur ou un auteur en vogue à Paris.

Les Pulcinella portent le costume suivant :

Une jaquette très-ample à boyaux, un pantalon blanc comme la jaquette, des souliers à pompon blanc, un bonnet blanc, tout cela *fariné* comme la statue du commandeur à la lune. Le nez seul est noir. Ils nomment ce nez un nez de *papagallo*.

Quand c'est *Pasquale*, le meilleur et le plus vieux polichinelle de Naples, qui joue à ce petit théâtre de San-Carlino, théâtre enfoui, Naples n'a pas assez de carrosses.

J'ai connu un pauvre diable qui jouait les *polichinelles* sans trop de succès, et qui avait été marquis à Bergame, la patrie des arlequins. « C'est Arlequin qui m'aura porté malheur; Arlequin, mon rival! » soupirait-il mélancoliquement. Ce pauvre marquis ruiné dépensait dix grains par soir : *una orgeata*, *una limonata*, et tout était dit.

Il avait cinquante-deux ans. Je l'emmenai dîner un soir en compagnie à Santa-Lucia. Il s'exprimait avec une aisance parfaite dans notre langue, savait Juvénal et les poètes de la décadence, mangeait fort peu de pastèques et jouait fort bien aux dominos. Il me raconta que Murat lui avait un jour cassé sa canne sur l'épaule. D'habitude, Seripandia (c'était son nom) était fort railleur; il jugea comique de porter un soir en scène les bottes jaunes, les éperons et les dentelles de Murat. Il avait un cheval blanc (en carton), et, comme il est à remarquer que les généraux ont presque toujours des chevaux blancs, Seripandia faisait le général et commandait douze galopins armés de bâtons. Cette farce amusa beaucoup, parce qu'il imitait le prince admirablement. Au sortir du théâtre, un homme en manteau l'aborda sous une lanterne, et lui

remit une lettre : c'était un bon de 200 piastres sur la cassette de Murat. Le même manteau, élevant alors ses deux manches, laissa choir un gourdin irrécusable de volume sur les épaules du pauvre acteur. « Et de cette manière, ajoutait Seripandia, je touchai deux capitaux, ce à quoi je fus très-sensible..... »

Le théâtre San-Carlino, qui est placé dans une cave, réunit souvent la meilleure société de Naples; communément, c'est la bourgeoisie qui en occupe les gradins. Le *poeta* du théâtre, l'auteur des imbroglios, reçoit 40 piastres pour son livret quand ce livret est excellent. C'est ce que touche chez nous, par semaine, le plus mince auteur de vaudeville. Le *poeta* est souvent lui-même à la porte causant avec l'*aboyeur;* il loge d'ordinaire dans la partie haute et sale de la ville. Tout le monde n'est pas d'un coup Goldoni ou Giraud.

Bravo! bravo! il furbo e a crepare! viva! viva! miraviglioso! Voilà dans quels termes s'expriment les loges quand c'est un polichinelle en renom qui joue. Le commissaire assiste en habit brodé à ces représentations pour que tout s'y passe dans l'ordre, *e senza parlar di politica*. Il a, comme tous les spectateurs un peu gentilshommes, un grand éventail de papier peint, sur lequel est d'ordinaire saint Janvier, avec sa fiole de sang et des lunettes. Ce spectacle finit de dix à onze heures; il est voisin du fameux théâtre *Fondo*.

Le théâtre *del Fondo* a les mêmes acteurs, la même administration et les mêmes opéras que Saint-Charles; il est de moyenne grandeur, misérable d'entrée et flanqué d'une *bottega* intérieure, où des garçons en tablier blanc vous servent des oranges et des marasquins.

Je dois vous dire deux mots de *la Fenice*. *La Fenice*, qui n'a rien de celle de Venise, est encore un petit théâtre pareil à ceux de nos boulevards. On lit à sa porte des affiches dans le style français le plus obséquieux, sinon le plus pur; témoin celle-ci que je vais transcrire *littéralement :*

« Soirée du 28 juillet 1832,
» Pour le bénéfice de l'actrice Irène Severina,

» Avons l'honneur de vous *inviter* à notre théâtre, l'actrice *incompa-*
» *rable* vous ayant choisi une des excellentes pièces du théâtre italien,
» ayant pour titre :

» *Le triomphal retour d'Ariolde,*
» *roi des Lombards, en sa ville;*

» Qui sera *suivie* d'un petit opéra en deux actes, et mêlé de bons mots et
» de traits ridicules pris de l'histoire florentine; — savoir :

» *Le poète Tragoli* (*haricots*)
» *à la campagne de Pratolino.*

» Toute la décence possible, le zèle et les *salutations* de *l'humble*
» troupe, sont les attributs qu'*elle* ose se flatter qui pourront mériter
» votre présence et vos bienfaits. »

En sortant de là suivez vers la gauche les grandes dalles du quai du Môle. Le Môle, ce boulevard de Naples, contient sur ses quais presque autant de badauds que notre boulevard du Temple. Voilà des enfans en chemise, d'autres tout nus, se traînant deux à deux sur les parapets du Môle comme des fourmis au soleil. Survient un troisième, un quatrième, et les voilà qui cherchent à se hisser sur les grands rebords du quai; puis tout à coup ils retombent sur le sable, mêlés comme chaque fil d'un macaroni.

Mais chut! voici un monsieur en habit noir, habit râpé, habit de poète. Messieurs, respectons un peu son infortune. Son habit a vu jadis Ugolin, il a touché de près la manche du comte Roger, il a reçu des coups de plat de sabre des Sarrazins. N'est-ce pas vous dire que ce pauvre chrétien va vous expliquer le Tasse, qu'il est pour le lazzarone la seule providence des temps anciens, l'homme des poèmes, des *canzoni*, des nouvelles? Voyez! le voilà à peine monté sur ses trétaux que le cercle d'auditeurs se forme attentif. Ils sont là tous en face de la mer d'Ischia et de Ca-

prée; le château de l'OEuf les regarde pour voir s'ils ne conspirent pas. Le château de l'OEuf, avec sa seule meurtrière ouverte comme un œil d'aigle, voit des conspirations partout depuis Masaniello. Allons, signor, voici le moment, le moment d'être grand et véritablement hardi; dites-leur bien haut ce que vous pensez de cette force d'inertie qui est la seule force italienne, de cette mollesse de langage qui a passé de la bouche au cœur, de cette paresse qui tue chez eux les plus beaux sentimens d'audace; parlez-leur du Tasse en prison et d'Alfieri, le Brutus en perruque; et si vous avez du sang au cœur, dites, dites bien haut comment il se fait que Pellico ne soit pas vert et pourri comme les murs de sa prison!

Mais l'improvisateur aime mieux parler d'Ugolin, Ugolin et le *mangia* (1) *di noi* de Dante; car, ne faites pas erreur, l'improvisateur n'est souvent rien moins qu'un pauvre homme de lettres ruiné, comme cela se voit chez nous, un brave homme d'auteur, comme l'était Camerana, auteur fécond qui jouait à lui seul les pièces de son théâtre (2), donnant par jour deux représentations, une le matin, une le soir. L'improvisateur d'Italie a du reste un but et une consécration véritables; il popularise la poésie chez le peuple. Autant nos improvisateurs de salon et d'Athénée sont ridicules en avilissant chez nous la poésie jusqu'aux fades jeux de la rime et aux puérilités de la scolastique, autant ceux d'Italie, en demeurant dans les bornes de leur emploi, en commentant l'esprit et le génie de leurs poètes, plutôt qu'en y substituant le leur, sont dignes d'attention et de justice.

Le domestique de place qui me conduisait me fit remarquer un jour la maison d'un homme qui écossait quelques pois devant sa porte. « Voici Olivario, me dit-il, un gaillard solide pour l'improvisation, *bravo per canzoni;* on lui en commande de tous les côtés de Naples. Il fait aussi bien le couplet de table que l'épithalame, et mériterait d'avoir à Pompéi la casa du poète Sallustio.

(1) Allusion à l'épisode d'Ugolin (*Inferno*).
(2) A San-Carlino.

Seulement il s'est fait une grave affaire. Vous savez peut-être ce que c'est que la *Grotte du Chien*, car je vous suppose trop indolent en fait de curiosité niaise pour aller voir ce qui s'y passe. Or, il y avait dans Naples, il y a un mois, une vieille marchesa qui tenait beaucoup à son chien, un griffon nommé Zoppi. Zoppi avait bien le muffle le plus rosé et les oreilles les plus soyeuses du monde; il jappait surtout avec un rare talent, il jappait à ne pas laisser entendre un charlatan vendant son eau-de-vie et ses bouteilles d'élixir. Voilà que tout à coup il n'est question dans l'hôtel de la marchesa que de la disparition de Zoppi. Les voitures de la Chiaja avaient-elles écrasé l'intéressant griffon, ou bien la fontaine Santa-Lucia l'aurait-elle noyé? Quel lazzarone assez osé pour un tel crime? On affiche Zoppi dans toute la rue de Tolède. Zoppi figure en grosses lettres sur les petites affiches des *bottege* (1). La marquise avait des crises de nerfs devant le portrait au pastel de son griffon. Olivario l'improvisateur était le seul qui sût à Naples le sort du pauvre Zoppi; les aboiemens répétés du chien avaient toujours paru fort déplaisans au patient Olivario, qui déclamait avec assez de succès dans le salon du palais Coluccio, le palais de la marquise. Dans une circonstance toute récente, Olivario, avec ses habits troués, son pauvre chapeau gris et ses manchettes sales, avait eu l'insigne honneur de réciter *una novella tragica* devant le roi de Naples lui-même, qui était venu chez la marchesa prendre les sorbets. Au plus beau de son poème, Olivario avait été interrompu par Zoppi, qui, non content d'aboyer frénétiquement sur la terrasse, était venu mordre aux jambes l'improvisateur, et déchirer son pantalon, beaucoup trop mûr, lorsqu'Olivario disait ce vers:

La vendetta d'Apollo afatto Marte (2).

incident qui avait terminé la tragédie au milieu des rires les plus

(1) Cafés.

(2) Mars a tiré vengeance d'Apollon.

bouffons. Olivario s'était bien promis de s'en venger; de concert avec le paysan qui garde la Grotte du Chien, en trafique et en garde la clef; il avait, dans une belle soirée de juin, volé Zoppi qui furetait dans la cour du côté des cuisines. Le griffon Zoppi était devenu le *sujet* intéressant des expériences carboniques de ce gardien. La vie de ce pauvre animal se passait en évanouissemens réguliers et perpétuels, à la joie des curieux; des évanouissemens à faire envie aux petites maîtresses de Naples!

Or la marchesa n'avait jamais vu la *Grotte du Chien*. Curieuse de visiter cette grotte beaucoup moins digne d'intérêt que les étuves voisines de San-Germano, elle s'y fit conduire par son cavalier servant. Dans le pauvre chien qui se tordait convulsivement sous l'influence empoisonnée de la vapeur de la grotte, elle reconnut Zoppi. Ce fut un coup de foudre pour la vieille marchesa. Elle fit mander le paysan qui confessa tout et vendit Olivario. La marquise voulait qu'il fût emprisonné; mais comme c'était le jour de Pâques, et qu'elle avait coutume d'aller passer le reste des fêtes à Castellamare, le crime d'Olivario fut impuni.

Olivario est un bon père de famille; il cultive lui-même ce petit terrain que vous voyez, et mange son blé de Turquie aussi bien qu'un lazzarone. »

En voilà assez sur les théâtres. — Parlons maintenant comme contraste des représentations et fêtes religieuses. Naples, curieuse et vive comme l'est une jeune fille, se laisse prendre par les yeux plus qu'aucune ville d'Italie. C'est le pays de la forme que cette brune Italie, comme l'Allemagne est le pays de l'idée. Il faut à ce ciel d'un bleu dur et vif, d'un contour brillant et toujours net, des couleurs également tranchantes, une poésie palpable et découpée pour ainsi dire au ciseau; il faut que la religion elle-même s'y fasse toucher au doigt comme le côté du Christ qui accuse Thomas d'être incrédule. Et de là ces belles et saintes fêtes, ce viatique porté le soir aux flambeaux et ces fagots allumés devant la maison du malade; de là ce prêtre qui passe sous un dais au son des cloches, et comme s'il s'agissait du salut de toute une ville; comme s'il était Belzunce et que Marseille eût la peste! Tout cela

pour un pauvre homme dans une mauvaise chambre, agonisant et entouré peut-être de trois amis. Il n'y a que Naples pour ces représentations aux crucifix miraculeux, aux bannières bénies, aux châsses saintes. Naples, avec son épicuréisme grossier, sa gloutonnerie flamande, incline le genou devant ces pieux lambeaux du catholicisme. — Je n'en veux pour témoin que la fête du sang de saint Janvier, *festa del sangue*, nom qui désigne le miracle annuel de Naples. C'est dans la chapelle du Trésor que se conservent le buste et le sang de saint Janvier, ce patron merveilleux de la ville. Cette chapelle, érigée après la peste de 1526, renferme des *lunettes* peintes par le Dominiquin, admirables restes du génie de ce grand maître, dont les rivaux redoutaient tellement la force, qu'ils cherchèrent à l'empoisonner jusqu'à deux fois en mêlant un arome vénéneux au plâtre chaud dont il se servait pour ses fresques.

Le miracle du sang de saint Janvier a lieu dans cette chapelle. Le sang, contenu dans une fiole de verre, est montré aux curieux pour que l'infaillibilité du miracle ne soit pas douteuse. Il y a, dès le matin, de vieilles femmes à bâtons noueux qui s'approchent sans trop de façon de la balustrade et demandent au saint de ne pas les faire languir. Quand le miracle n'a pas lieu assez vite (c'est d'ordinaire vers midi), ces femmes mettent les poings sur les hanches, injurient le saint et lui prodiguent les noms les plus grossiers. L'illumination de la ville est admirable le soir; son obélisque est entouré de girandoles : ce coup d'œil est éclatant, moins remarquable cependant que celui de la *girandola* à la fête de saint Pierre de Rome.

Cet appareil de représentations religieuses, toujours théâtral et solennel, se fait remarquer plus étrangement encore à la fête de la Madone de l'Arc. La *Madona del Arco*, solennité plus mystique que celle de *Piedigroto*, réunit autant de monde autour de sa chapelle. C'est, pour un voyageur qui ne connaîtrait pas l'Italie, la chose du monde la plus incroyable et la moins suspecte.

Dès le matin, cette chapelle, simple et sans ornemens autres qu'une châsse chargée de pardons, est ouverte aux populations

environnantes. Résina et Portici y accourent en foule. Il y a à l'entour des danses et des tavernes en plein vent. Vous y verriez de beaux jeunes hommes en veste rouge à boutons à fraise, le bonnet pointu et la plume de coq penchée sur l'oreille, des petits enfans et des vieillards paralytiques qui s'y font porter en chaise. Au dehors, c'est la vie et le tumulte; on achète des fruits, on mange des *salames* (1), on éleve bien haut de grandes fourches chargées d'images de saints. Les paysans qui promènent ces fourches sont vêtus de casaques à rubans; ils dansent en chantant près du temple la plus animée des tarentelles.

Au dedans et comme contraste, c'est un peuple de mendians hâves et lépreux qui marche à genoux sur les dalles, prie à voix haute, et se traîne à deux mains depuis la première pierre de l'entrée jusqu'au maître-autel, *léchant le pavé*, il faut le dire, et se frappant la poitrine en s'écriant : *Madona!*

Les gens que leur confesseur ou leurs vœux amènent en cet endroit, ne ressemblent que trop à ces malades désespérés que les médecins envoient aux eaux les plus maussades et les plus lointaines. Tout ce misérable troupeau d'hommes serrés, rongés d'ordure et de lèpre, hurlait à notre entrée comme les damnés de Dante; les paysans et les bourgeois se tenaient à l'écart prosternés devant la châsse. Nous vîmes un beau garçon des Abbruzes soulever alors le rideau en cuir de l'église; il entra et se mit à prier debout devant la Madone. Il priait avec ferveur et grande onction. Les gens qui l'entouraient, le regardaient tous comme un païen parce qu'il restait debout. Je me souviendrai toujours qu'il tenait sa main sous sa veste de velours bleu; il avait le regard fier, ombragé d'épais sourcils, de larges boucles d'oreilles en croissant, et le sifflet du chevrier pendu à l'une de ses basques. Il paraissait immobile, je le supposais du moins, lorsqu'en m'approchant je crus voir une main crispée qui labourait sa poitrine, pendant que de l'autre il tenait son chapelet. Les regards de quelques *contadini* des montagnes demeuraient fixés sur lui, et on hésitait à se dire

(1) Saucissons.

tout bas qu'il avait été vu dans les prisons d'Ancône il y avait bien trois ans. Quel qu'il fût, ce jeune homme avait sans doute à expier quelque crime, car la sueur lui ruisselait du front, et ses lèvres devenaient pâles et violettes par intervalles. Il y eut un instant où il s'écria : *Benedetta!* avec un tel accent de désespoir, que ce mot, qui ne pouvait pourtant s'adresser qu'à la Vierge, fit détourner la tête aux aveugles de l'église del Arco.

Ces aveugles, pour ne pas perdre leur rang, se tenaient tous par une longue ceinture rouge à glands de soie verte, ayant bien soin d'avancer vers la châsse quand le cri du gardien ou le bruit des pas les avertissait de marcher. Il y avait encore là de tout petits enfans qui s'étonnaient naïvement de voir leur père baiser ainsi le pavé et se relever ensuite la tête meurtrie de coups violens, tandis que l'encens fumait, et que l'orgue (un pauvre orgue à trois tuyaux) essayait quelques hymnes saintes. Nous vîmes descendre aussi à la porte même un vieillard en grande robe assez semblable au *pastrano;* il descendait d'une chaise, soutenu sur les bras de ses porteurs. Il fit une très-courte prière devant la Vierge et sortit. Son médecin, monté sur un petit cheval barbe, l'accompagnait. Quand nous sortîmes, la pluie était abondante; les tentes bariolées et les beaux habits des filles devinrent l'objet des plaisanteries de cette foule, et la procession, qui remontait elle-même en caratelle, ne fut pas le sujet de conversation le moins piquant de cette journée.

Il arrive aussi que parfois à Naples quelques fêtes religieuses ont lieu sur le golfe. A bord, par exemple, chaque *phalance* ou barque est illuminée. La marine napolitaine envoie des salves ne pétards à tous les clochers de Naples; à défaut de canons, cette pauvre marine de pêcheurs se consume en fusées et en chandelles romaines. C'est un magique et curieux spectacle que ce golfe étincelant alors à la lune comme une émeraude; les petites embarcations le traversent; les hymnes pieuses accompagnent le mugissement de sa grève. D'ordinaire c'est à la pointe même du Pausilippe que se tiennent les gros navires; c'est aussi de là que Murat, en bottes jaunes et en manchettes, regardait un jour une escar-

mouche navale où il pensait à tort avoir le dessus. Quand il vit clairement sa défaite, à l'aide de son télescope, il se contenta de demander le spectacle du jour et partit.

Pour peu que vous ayez foi aux revenans, n'allez pas le soir à Naples, près de *San-Giovani Majore*. Pendant mon séjour, il y avait sous le porche gothique de cette église un concours de monde prodigieux. Sur les onze heures du soir, un pauvre diable, appelé Barabini, apparaissait avec un paillasse et une lanterne magique. Le paillasse, qui avait nom Marotto, demandait alors à *la société* si elle ne serait pas aise de revoir ses ancêtres, *suoi parenti vecchii e morti*. Quelques esprits forts, qui passaient sous le rideau, prétendaient avoir reconnu fort bien leur père et mère, que le paillasse *découpait* sur du papier noir, d'après leur indication. Bonnes et candides frayeurs!

Il y a aussi à Naples des théâtres particuliers, des théâtres d'*amatori*. Souvent ils servent à tromper bien des jalousies conjugales, à mener bon train les affaires de cœur des jeunes filles ou des belles dames. Une femme ou une fille qui ne peut voir son *amorato*, et vit cependant dans la même société que lui, convient de prendre dans la pièce que l'on doit jouer un rôle en rapport avec sa situation, et de la sorte les deux amans se comprennent et s'épanchent tout en récitant Giraud ou Goldoni. Les comédies de M. Scribe sont maintenant fort goûtées en Italie. La mode, cette folle déesse qui fait une loi de ses caprices, a mis à l'ordre du jour le répertoire de l'ancien théâtre de Madame. Les abbés font répéter *Malvina*, et les colonels apprennent *Philippe*. M. Scribe, vingt fois plus heureux qu'en France, où les journalistes se vengent constamment sur lui de tout l'ennui que leur donne un feuilleton à écrire, M. Scribe reçoit sur les affiches italiennes le nom d'*illustrissimo e famoso autore*. Le roi de Naples, en 1832, voulut voir jouer une comédie à Castellamare. Là se trouvait réunie, comme de coutume, la bonne et brillante société de Naples. Les acteurs étaient M. le comte de la Ferronays, Mmes de Marcellus, de Gr..., la comtesse Kisl.... et autres, société française, comme vous l'indique le programme; charmante et douce société! Je laissai un de

mes amis, jeune Anglais fort distingué, apprendre le rôle de Frédérik Lemaître dans *l'Auberge des Adrets*. Le roi de Naples vit-il la pièce, je ne sais; toujours est-il qu'elle fut mise à l'étude. C'est une merveilleuse chose que cette importation ou *imposition* du théâtre français en Italie. La paresse italienne trouve les pièces toutes faites; elle n'a que les frais de traduction et de mise en scène.

J'ai vu, me disait le comte de S..., j'ai vu, il y a quinze ans, des théâtres bien plus curieux à Naples. Les domestiques de bonne maison y jouaient; on les appelait *theatri domestici*. Une comtesse de Naples avait fini par s'enticher violemment de ces bouffonneries; elle y passait réellement la moitié de sa vie, donnant à Cassandre et à Pulcinella une tabatière en présent, une montre aujourd'hui, demain une épingle d'or. Un de ces comédiens subalternes, jouant un jour le rôle d'un Frontin, reçut d'elle un billet ainsi conçu : *Alla sera, domani palazzo Nola*. Ce valet, garçon fort intelligent, comprit bien vite qu'il ne fallait pas, en cette affaire, jouer le rôle commun et fastidieux d'un homme à bonnes fortunes; il calcula prudemment la valeur des bijoux et du mobilier de la comtesse, il sut tout cela par son frère, qui avait autrefois servi cette dame. Ayant alors reconnu que le total formait un fonds qui pouvait lui procurer une douce vie et une vieillesse agréable, il osa proposer sa main avant de rien accorder aux bizarres exigences de celle-ci. J'ignore s'il avait lu *l'Époux par supercherie*, de Boissy, mais toujours est-il que le rusé coquin en vint à ce qu'il voulait. Il épousa la comtesse et *eut des gens*.

Les lois injustes, qui notent chez nous les comédiens d'infamie, existent moins à Naples que partout ailleurs; les plus grands seigneurs ne rougiraient point de faire leur ami d'un acteur honnête homme. Riccobini, renommé si justement à Paris, revit encore pour sa probité et ses bonnes manières dans quelques acteurs privilégiés, tels que Lablache, Tamburini, Rubini. Ce que je dis là ne doit pas toutefois servir d'excuse à certains caprices féminins trop prononcés. Une autre belle comtesse bien connue promenait à Naples Davide dans sa voiture; pour ce fait, elle avait soulevé

l'opinion de certains salons. Cependant la comtesse O...., si distinguée par le charme et le piquant de son esprit, est la Christine des arts et la protectrice des jeunes talens dans cette séduisante Italie ! J'aime mieux cette aisance que la froide hospitalité des autres pays. Ici l'artiste, quand il n'est pas contrefait, peut d'un jour à l'autre *passer* prince. Allons donc faire de la poésie et de la musique sous ce beau ciel.

Lord Byron avance quelque part dans ses mémoires une opinion au moins douteuse, c'est que l'Italie ne saurait avoir aucune prétention à un *théâtre comique*, ce pays ne représentant nulle société. C'est une grave aberration à mon sens. La comédie politique de l'Italie est seulement là où le noble poète ne la voyait pas. Il faisait pis que de ne pas la voir, lui Byron, il l'oubliait. Ainsi il oubliait que c'était cette même société italienne, si molle, si facile, qui lui avait fourni les couleurs gaies de Beppo. Il oubliait encore que don Juan est Italien plus qu'Anglais vers la partie admirable du IXe chant, évidemment empreint des souvenirs délicieux de Ravenne, de Pise, de Florence et de Vérone. La comédie italienne trouverait surtout d'abondans sujets de se produire dans cette ville de Naples. La comédie italienne, c'est l'inégalité perpétuellement heureuse et comique des conditions, c'est le polichinelle aux prises avec le marquis. Ne venez donc pas nous dire qu'il n'y a pas de comédie en Italie ! Elle vous coudoie dans la rue, dans le salon ; elle est partout. C'est elle qui a mis le grelot à Battachi, ce poète de *novelle* inconnu en France, jeune Napolitain plein d'avenir et d'esprit. C'est elle qui soufflera quelque jour à Manzoni une belle et admirable comédie politique; car Manzoni me le disait à moi-même en 1832 : *C'est la comédie de Beaumarchais qu'il nous faut ici!*

Naples est la ville des comédies comme Paris celle des satires, comme Londres l'enfumée celle du drame. Naples obtiendra cette couronne, je n'en doute pas; quelque jour surgira ce nouvel Arioste, quelque jour aux chansons du port succédera Aristophane dans la salle Saint-Charles.

M. de Montmorency-Laval, dans une lettre pleine de sens, par-

lait de l'enthousiasme qu'excitent dans Naples les moindres représentations. « Les bravos, dit-il, n'y sont pas achetés comme chez » nous; on rougirait là-bas de l'ignoble métier que l'on fait en- » treprendre aux malheureuses bandes de nos théâtres. Le rire » napolitain, plus franc que pudique, est le bon rire de Molière. » On n'y hurle pas la tragédie, on la chante; — c'est un défaut » qui vaut mieux. »

Byron, parlant de sa chère Ravenne, écrivait : « Ravenne aura, » dit-on, cette année, quelque reflet des belles fêtes de Naples. » Il doit y avoir spectacle, foire, opéra en avril, et un autre » opéra en juin. — C'est le seul peuple qui comprenne la vie; *il va* » *au spectacle pour parler, en compagnie pour se taire.* »

Du temps de Byron, le *signore Inglese* si traditionnellement célèbre à cette heure encore parmi les gondoliers de Venise, l'Italie avait en effet de magiques reflets de sa gaieté. L'Italie, même après l'invasion française, respirait, pour ainsi dire, et se remettait à vivre. Les Anglais n'avaient pas encore glacé le rire aux lèvres de la folle Italie. Ce sont eux, eux seuls qui l'ont faite anglaise et triste. L'Autriche, cent fois moins coupable, n'a rien retranché du moins de ces allures vives et de ces mœurs faciles qui formeront toujours le caractère de ce peuple. Les Anglais, par le luxe de leurs importations, le prosaïsme de leurs idées, et leurs excursions fréquentes parmi ce peuple, ne servent qu'à le dénaturer de jour en jour, ne fût-ce qu'en donnant le goût du commerce à son indolence. Un Anglais en Italie m'a toujours paru un contresens. — Aux yeux de Byron, chacun sait que c'était plus : c'était un outrage.

Ce peuple d'oubli vivra donc et périra dans l'oubli. C'est au milieu de Naples embaumée, de Naples radieuse, au bord de son golfe, que tout poitrinaire qui est poète veut mourir; c'est à Nice et sous les orangers que les imaginations les plus bourgeoises vont s'éteindre. Un Napolitain, homme d'esprit, me disait que son aïeul, musicien très-fort sur *la viola di gamba*, s'était fait porter, avant de se suicider, à la pointe du Pausilippe, un tambour de basque sous les pieds, un citron en main et un cigare à la bouche;

il chanta, fuma, joua du tambour un petit quart d'heure, puis se jeta dans la mer. Ne voilà-t-il pas Naples bien représentée dans ce singulier musicien ?

Et maintenant vous aurez peut-être une idée des représentations et des cérémonies religieuses ou profanes de Naples. Tout cela se passe au soleil ou aux flambeaux. Le théâtre et l'église unissent leurs pompes sous ce ciel favorisé; les cantatrices de chapelle y font d'excellentes chanteuses de théâtre. Dans cette grande ville de Naples, turbulente et folle cité, tout s'affiche, tout est théâtre. Les femmes de Naples se font voir au balcon, ou montrent leur pied en ramenant leur voile sur le visage. Les lazzaroni étalent au soleil le spectacle de leur paresse en haillons; tout ce peuple de misère se pare comme le ferait un vieil acteur de province; il a du blanc et du rouge. Les images qu'on lui montre, et les comparaisons qu'on lui fait toucher au doigt, sont les plus sûres comme impression et résultat.

C'est un peuple vieillard; c'est aussi un peuple enfant. Il ne lui faut ni profession, ni calcul, ni richesse, ni probité; il a trouvé moyen de se passer de cela. Ce qu'il lui faut, c'est le *panem et circenses;* les spectacles font sa vie. La fertilité du pays et la multitude de ports maritimes disséminés sur sa côte entretiendront pour long-temps son apathie; il a du savon, du blé de Turquie et des acteurs. Il broie du jaune pour ses peintres, produit de la soie pour ses maîtres, et monte des cordes de violon pour ses artistes. N'est-ce pas bien encore la ville de Boccace et de Fontanus?

E. Roger de Beauvoir.

CHRONIQUE

DE

GOETZ DE BERLICHINGEN.

GUERRE DES PAYSANS EN 1525.

Le désir de savoir comment Goethe était resté fidèle à l'histoire en écrivant son drame de Goetz de Berlichingen, m'a fait rechercher qui était Goetz, et quelle part il avait prise à la guerre des paysans.

Dans les années de loisir qu'il lui fallut passer dans son château après sa captivité d'Augsbourg, Goetz a lui-même écrit sa vie (1). C'est une œuvre d'une grande bonne foi et d'une rare simplicité. L'auteur raconte naïvement tout ce qui lui est arrivé, aussi bien les faits importans de son histoire que les plus petits détails. On voit bien que ce n'est pas un écrivain bel-esprit qui veut s'acquérir une nouvelle gloire par la publication de son livre, mais un brave homme de guerre qui, ne sachant que devenir

(1) La première édition parut à Nuremberg; la seconde à Francfort en 1731, avec des notes intéressantes, mais diffuses; une troisième à Nuremberg, en 1775. La plus correcte et la meilleure est celle publiée en 1813 à Breslaw par MM. Büsching et van der Hagen, auxquels l'Allemagne est redevable de tant de précieux travaux bibliographiques.

s'il ne monte pas à cheval, s'il ne court pas les grandes routes la lance au poing et le casque en tête, cède un jour aux sollicitations de ses amis, et raconte, la plume à la main, ce qu'il aimerait mieux raconter de vive voix, au milieu de ses compagnons, près d'un feu de bivouac.

Goetz naquit à Jaxthausen, domaine héréditaire de ses pères, vers l'an 1480-1482. On l'envoya une année à l'école, et il en eut assez. La coutume n'était pas dans ce temps-là de donner tant de science à un chevalier. C'était beaucoup s'il savait lire lui-même un défi de guerre, et signer, en cas de besoin, son nom. En 1495, Goetz, qui avait alors environ quinze ans, commence déjà sa vie errante. Il se rend à la diète de Worms, en qualité d'écuyer de son cousin Berlichingen. Bientôt il entre en la même qualité au service du margrave Frédéric Gedachtoms, son seigneur suzerain, et ne tarde pas à se distinguer par son impétueuse bravoure.

C'est du reste une chose étrange que ce métier de guerre comme Goetz nous le raconte. Il ne passe que peu de temps à la cour du prince. Il retourne dans son château, visite les seigneurs voisins, s'en va à lui seul, ou tout au plus avec son écuyer, entreprendre des expéditions aventureuses. Si une division éclate entre quelques princes, ou entre les nobles du pays et les bourgeois d'une ville, comme cela arrivait souvent, il tâche toujours de se ranger du côté de son suzerain, sans oublier pourtant de défendre le bon droit. Alors il se met en route, et commence à guerroyer, menant une rude vie, gagnant très-peu, et souvent obligé de faire des dettes pour s'acheter un nouveau cheval, ou une autre armure. Dans l'intervalle, il a toujours soin de se créer quelque occupation, afin de ne pas laisser reposer trop long-temps son bras et son épée. C'est un méfait, une injustice à réparer, une guerre entreprise pour son propre compte, après qu'il en a entrepris pour les autres. Il a une querelle avec l'évêque de Bamberg, et cette querelle l'occupe des années entières. Il y revient toutes les fois qu'il a un moment de loisir; il poursuit le malheureux évêque sur tout ce qui lui appartient. A peine celle-là est-elle assoupie qu'il s'en fait une autre avec l'archevêque de Mayence, et c'est un champ de bataille non moins précieux à entretenir que le premier. Puis, comme l'on connaît déjà sa bravoure et le zèle avec lequel il l'emploie à défendre des intérêts injustement lésés, on lui demande le secours de son bras, comme on pourrait demander à un écrivain de nos jours le secours de sa plume. Un tailleur n'a pu obtenir le paiement de deux cents florins qu'on lui doit à Cologne, et

Goetz de Berlichingen s'en va arrêter sur la route les deux premiers marchands de Cologne qu'il rencontre, et les tient à la pointe de son épée jusqu'à ce qu'ils aient payé les deux cents florins. Quelques marchands de Nuremberg ont trahi l'un de ses écuyers, et lorsque ces marchands se rendent avec leurs voitures de bagages à la foire de Francfort, ils trouvent Goetz de Berlichingen qui les soufflette l'un après l'autre, et les renvoie honteusement après s'être emparé de leurs marchandises.

De telles expéditions nous semblent aujourd'hui très-singulières, et nous pourrions les qualifier d'un nom fort peu chevaleresque. Mais Goetz les entreprenait avec la persuasion intime qu'il remplissait un devoir de conscience, et satisfaisait aux lois de l'honneur. Le souvenir des règles de chevalerie, le souvenir même des idées religieuses ne le quittait jamais dans de telles occasions. « Je dois, dit-il à la fin de son livre, rendre de grandes actions de grâces à Dieu qui m'a soutenu visiblement dans toutes mes entreprises aventureuses et combats singuliers. »

Dans quelque circonstance qu'on le prenne, on le verra toujours aussi fidèle à ses principes de chevalerie, basés sur le droit de suzeraineté, et sous ce rapport-là surtout sa vie est très-curieuse à étudier. Goetz est bien un homme de guerre hardi et entreprenant, un homme fier qui s'appuie sur son courage plus encore que sur sa noblesse, et marche librement au secours du pauvre paysan opprimé, sans redouter ni prince, ni seigneur, ni chapitre de chanoines. Que lui importe le courroux de l'évêque de Bamberg, ou les menaces de l'archevêque de Mayence? Ce sont des nobles puissans, et lui est noble aussi, et il veut traiter avec eux d'égal à égal. Mais si son margrave parle, ou si le nom de l'empereur est prononcé, tout ce courage bouillant s'assouplit, car le margrave est son suzerain, et l'empereur est le maître auquel, en vrai chevalier, il doit rendre hommage.

Cette fidélité de Goetz était bien connue, et lorsqu'à la diète d'Augsbourg les marchands de Nuremberg vinrent porter plainte contre lui à Maximilien : « Je connais très-bien Berlichingen, répondit l'empereur, je l'estime pour sa loyauté et sa valeur; et ne dirait-on pas que pour un sac de poivre qu'un marchand aura perdu, il faille mettre tout l'empire en rumeur? »

C'est dans une de ces rencontres fréquentes avec les Nurembergeois que Goetz eut la main coupée. « Je sentis, dit-il, que l'épée de mon adversaire avait pénétré sous mon gantelet, et que ma main ne tenait plus au bras que par un peu de peau. Alors, comme s'il ne m'était rien arrivé, et

sans laisser paraître ce que je souffrais, je fis reculer doucement mon cheval, et je m'en allai rejoindre mes compagnons. »

Quand Goetz voit tomber sa main droite devant lui, il regrette sans doute d'être estropié pour toute sa vie? Non pas, mais de ne pouvoir plus exercer le métier de chevalier, de ne pouvoir plus combattre ses ennemis; et lorsqu'il apprend qu'on peut remplacer cette main par une main de fer, il redevient tout joyeux.

Les efforts des ennemis de Berlichingen, et notamment ceux de l'évêque de Bamberg, n'avaient pu parvenir d'abord à attirer sur sa tête la colère de l'empereur; mais plus tard il embrassa le parti du duc Elbin de Wurtemberg contre l'alliance souabe, et en 1522, après que le duc eut été chassé de ses états, Goetz fut arrêté et conduit à Heilbronn. D'abord on lui donna, sur sa parole de chevalier, la ville pour prison; mais ce n'était pas assez pour ses ennemis de l'avoir ainsi écarté du champ de bataille, et de le tenir, par sa promesse d'honnête homme, mieux renfermé à Heilbronn qu'on n'aurait pu le faire avec des verrous. Un jour, un commissaire de l'alliance souabe arrive auprès de lui, et veut lui faire signer un écrit que Goetz regarde comme injurieux à son honneur. Comme on peut le croire, il refuse hautement de condescendre à un tel acte. On menace de le jeter dans la tour; il déclare qu'il a juré de rester dans la ville, et qu'il y restera. Cependant il envoie prévenir son beau-frère de Sickingen, qui accourt en toute hâte avec une troupe d'hommes à cheval. Les bourgeois de Heilbronn et le commissaire surtout ont peur, et ils relâchent Berlichingen, moyennant une somme de deux mille florins, que le pauvre chevalier dut emprunter de côté et d'autre à ses amis, car il ne l'avait pas.

Goethe a fait de cette résistance de son héros, et de l'arrivée subite de Sickingen, l'une des plus belles scènes de son drame.

Goetz retourna dans sa demeure, mais peu de temps après un événement survint qui, en l'entraînant dans son tourbillon, devait avoir pour lui des suites longues et douloureuses; je veux parler de la guerre des paysans en 1525 (¹).

Tous les peuples ont eu l'un après l'autre ces révoltes de l'esclave contre le maître, de l'opprimé contre l'oppresseur, dernières protestations de la passivité du faible poussé à bout, espèce de saignées avec lesquelles le

(¹) Voir sur cette guerre des paysans les importantes recherches faites par M. de Raümer (*Histoire d'Europe*), Wachsmuth (*Histoire des guerres de paysans*), Ernsius pour le Wurtemberg, Calmet pour l'Alsace, etc.

peuple se soulageait de ses plaies. La Grèce a eu ses combats d'ilotes, Rome son mont Aventin. Le moyen âge n'emportait pas avec lui les lois barbares de l'esclavage; mais le servage sous le gantelet de fer de certains hommes était peut-être encore pis. Et il y a eu rébellion de toutes parts contre les lois brutales de cette époque, et rébellion surtout contre leur interprétation, souvent plus brutale encore. En prenant l'histoire des siècles qui ont amené l'émancipation successive des peuples, on peut voir se dérouler une chaîne de révoltes non interrompues qui éclatent comme autant de volcans, l'une à la suite de l'autre, au Nord et au Midi. Quand l'une est éteinte, une autre recommence. La race de serfs, qui s'est vengée, expie dans les tortures son entreprise audacieuse; mais une autre suit son exemple.

L'histoire de ces révoltes populaires diffère dans ses circonstances : le caractère général en est le même. On se soulève contre les priviléges, on se bat au nom de la liberté. Mais cette liberté, en quoi consiste-t-elle dans le commencement? A obtenir une répartition plus égale d'impôts, à diminuer le poids des dîmes, le nombre des corvées. Les pauvres paysans qui crient à l'oppression ne songent pas encore à réclamer un droit d'élection, et à se faire une charte constitutionnelle. Ce qu'ils demandent le plus souvent, ce dont ils se réjouissent surtout, c'est de pouvoir pêcher, chasser en liberté; tant ce parcage des animaux de l'air et des champs au profit de quelques-uns est contre la nature, tant ils ont honte de ne pouvoir tuer le lièvre qui vient ravager leurs jardins, parce que le lièvre est réservé pour les nobles plaisirs de leur maître.

Le mécontentement couve long-temps en silence dans tous les cœurs. On n'en aperçoit rien, on n'en pressent aucune trace. Le ciel est calme, les nobles se rendent joyeusement à leurs rendez-vous de fête; les bois retentissent du son de leurs cors, le château du bruit de leurs chants, et tout à coup la moindre circonstance fait éclater l'orage qui se préparait dans l'ombre. La moindre étincelle qui tombe à temps opportun allume l'incendie. En un instant, cette foule patiente lève la tête, et se rue contre ceux dont elle a subi les longs affronts. L'esprit de soulèvement court d'une chaumière à l'autre, comme le feu sur une traînée de poudre. Une même pensée soulève en un clin d'œil mille bras qui tout à l'heure labouraient péniblement la terre; une même soif de vengeance remplit toutes ces poitrines sur lesquelles hier encore le farouche suzerain aurait pu poser impunément le talon de sa botte. Avant que les nobles aient distingué l'éten-

due du danger, la campagne est envahie, les instrumens d'agriculture deviennent des instrumens de guerre. Cette fois les forêts ne retentissent plus du tumulte entraînant d'une chasse joyeuse, mais des rauques acclamations d'une troupe d'hommes avides de sang. Les châteaux n'ouvrent plus leurs larges salles aux rians banquets des chevaliers, aux ballades du ménestrel; la main des incendiaires s'en approche et les fait flamboyer aux quatre coins. Incendie et pillage, meurtres et cruautés de toutes sortes, voilà ce que veut maintenant cette foule qui s'avance en désordre contre la demeure de ses maîtres, qui se précipite comme un torrent à travers la campagne avec des cris de colère féroces, et des rires plus féroces encore. Il faut que l'orage déborde tout ce qu'il a amassé de grêle et d'éclairs; il faut que quelques jours acquittent les souffrances d'un siècle, que le massacre venge les humiliations, que le renversement des palais paie les souffrances de la chaumière.

Veut-on savoir quelle faible circonstance peut amener une guerre, quand le peuple n'attend que l'occasion d'éclater?

En 1207, dans l'archevêché de Brême, le curé de Steding, blessé de n'avoir reçu à l'offrande qu'un gros (1) de la main d'une femme riche, met dans la bouche de cette femme qui s'agenouille pour communier le gros au lieu de l'hostie. Le mari assemble ses amis, la foule accourt, la colère gronde, le prêtre est tué, le presbytère renversé; l'archevêque de Brême lance l'excommunication contre la ville; les habitans résistent, et voilà une guerre qui dure vingt ans, une guerre qui promène la désolation dans tout le pays. Il fallut, pour la terminer, traiter les Stedinger comme des hérétiques. Le pape prit fait et cause pour l'archevêque, lui prêta le secours de ses bulles, et une croisade en bonne forme fut dirigée contre une population peu nombreuse qui avait soutenu une lutte si opiniâtre. La lecture d'un bref du pape qui accordait de grandes indulgences à ceux qui combattraient les Stedinger augmenta beaucoup les troupes de l'archevêque. Mais les Stedinger s'avancèrent encore avec plus de six mille hommes contre leurs adversaires, et ne cédèrent qu'après avoir vendu chèrement leur défaite.

En 1381, en Angleterre, un receveur d'impôts qui avait déjà soulevé plus d'une fois contre lui le mécontentement populaire, veut prendre de force la fille d'un ouvrier, Wat Tyler (couvreur). Wat Tyler le tue, ar-

(1) Petite pièce qui équivaut à trois sous et demi de notre monnaie.

bore l'étendard de la rébellion ; le peuple se range autour de lui. Et voilà en peu de temps Wat Tyler, l'ancien couvreur, maître d'une armée de cent mille hommes, qui, après avoir ravagé quelques provinces, s'être emparé de plusieurs villes, s'en va braver le roi Richard jusque dans la Tour de Londres, et marche un jour à côté de lui, Wat Tyler comme le roi, Richard comme le sujet.

Ce qui domine ordinairement dans ces révoltes, c'est surtout la haine contre le haut clergé. Les paysans qui s'en vont, la faux et le brandon à la main, exercer leurs atroces vengeances, ne se donnent quelquefois pas le temps de distinguer à qui appartient tel ou tel château ; mais s'ils rencontrent sur leur chemin la demeure d'un riche abbé, le palais d'un évêque, on peut être sûr qu'ils se jetteront là avec plus d'acharnement que partout ailleurs. On conçoit en effet que pour une classe d'hommes auxquels les prêtres ne faisaient grâce ni de la dîme, ni de la corvée, la vue d'un gentilhomme avare, injuste, cruel même si l'on veut, mais entouré de ce prestige que donnent la valeur et les périls d'une vie aventureuse, dût leur être moins intolérable que l'aspect d'un prélat injuste aussi, cruel aussi, et mollement endormi dans les douceurs d'une vie riante et oiseuse. Puis le gentilhomme les défendait, et le prélat devait les faire défendre. Puis les vices du chevalier s'accordaient encore avec son rude métier de guerre, et les vices d'une confrérie de moines ne pouvaient la montrer que sous un jour faux et hypocrite.

Il faut remarquer en outre que, tout en se révoltant ainsi contre le haut clergé, le peuple, comme pour protester en même temps de son esprit religieux, ne manque jamais de se choisir un prêtre qui le harangue et lui parle de Dieu à sa manière. Souvent ce prêtre est un fanatique, et il doit être tel pour répondre aux besoins d'une multitude ignorante qui prête une oreille avide à tout ce que l'on peut lui dire de plus merveilleux, et n'a pas de peine à croire aux miracles, lorsqu'avec sa révolte elle semble vivre dans un miracle perpétuel.

En Angleterre, c'est John Bull incarcéré par l'archevêque de Cantorbéry, délivré par le peuple, et qui s'en va prêchant à ce peuple ses idées d'égalité, et résumant dans ces deux vers devenus historiques sa démocratie :

When Adam delved, and Eve span,
Who was than the gentlemann ?

Quand Adam labourait, et quand Ève filait,
Qui donc alors était le gentilhomme ?

En France, c'est le maître de Hongrie qui se dit chargé d'une mission céleste, et gouverne avec ses mystérieuses révélations l'esprit crédule des pastoureaux.

En Allemagne, c'est Müntzer qui fanatise avec ses rêves et ses discours bibliques l'ame de ses adeptes.

Ce que l'on retrouve encore dans ces révoltes de paysans, c'est le même désordre, la même cruauté, le même aveuglement, et la seule question à faire, ce serait, je crois, celle-ci : Lequel des deux partis a exercé le plus de cruautés, des paysans pendant leur court triomphe, ou des nobles après leur victoire? Et il me semble que, si épouvantable que soit la conduite des premiers, celle des seconds doit paraître encore plus odieuse. Les malheureux serfs ont à venger de longues années de deuil, d'oppression et de misère; les nobles ne peuvent s'en prendre qu'à un moment de fureur passagère, à une éruption terrible, mais long-temps comprimée par l'idée du devoir et la patience. Les paysans se jettent avec une sorte de férocité sur leur proie, et passent comme un fléau à travers les possessions de leurs maîtres. Les nobles combinent leur colère, calculent leur vengeance, raffinent leurs moyens d'atrocité. Ils ne veulent pas écraser tout d'une fois ceux qui ont osé se révolter contre eux; ils aiment à les tenir à leur disposition, à les voir lentement souffrir, à voir leurs membres se briser sous la torture, ou se fondre sur le bûcher. Que l'on prenne l'histoire de ces fatales guerres civiles, et l'on verra si le parti accoutumé au pouvoir, le parti des patriciens et des rois n'a pas toujours été plus froidement, plus savamment cruel que le parti populaire, contre lequel il dut un instant lutter.

L'une des plus anciennes guerres de paysans que nous ait transmises l'histoire du moyen âge, est celle des Stellinger, qui éclata en Saxe sous le règne de Louis-le-Débonnaire. C'était un petit noyau de Saxons qui voulait se soustraire aux nouvelles institutions fondées par Charlemagne, et aux lois nouvellement implantées du christianisme. Ils furent vaincus, et cent quarante d'entre eux décapités, quarante pendus; les moins coupables mutilés.

Au onzième siècle, les paysans de Normandie se révoltent contre la noblesse, et l'on peut lire dans Robert Wace comment Raoul d'Ivry, l'oncle du duc régnant, les traita après sa victoire :

Raol fu mult de mal talent
Nes' vont mener à jugement;

Tuz les fist tristes e dolenz ;
A plusurs fist traire les denz ,
E li altres fist espercer ,
Traire les oils, li puings colper,
A tex, i fist li guarez kuire,
Ne li chant gaires ki s'en muire ,
L'altres fist tuit viss bruillir ,
E li altres en plumb buillir.

En 1514, l'armée de vagabonds que le cardinal Bakacs en Hongrie avait rassemblée pour faire une croisade contre les musulmans, tourne les armes contre son propre pays. George Dosa en est le chef. Une bataille se livre, les nobles l'emportent; Dosa se jette en désespéré au milieu des rangs ennemis, sans pouvoir y trouver la mort. On s'empare de lui, on le renferme dans un cachot avec quarante soldats attachés particulièrement à son service, et on les laisse là quatorze jours sans nourriture. Au bout de ce temps, on retire du cachot ceux qui n'étaient pas encore morts de faim. Il en restait vingt environ, et parmi eux George Dosa. Un trône, un sceptre et une couronne de fer ont été rougis au feu. Dosa doit s'asseoir sur le trône, prendre le sceptre bouillant dans sa main, et recevoir la couronne sur la tête. Quand ses membres ont été à demi rôtis dans cet affreux supplice, on les dépèce, et on les fait manger à ses compagnons. Après cela il ne faut plus parler des cannibales, jamais ils n'ont connu un tel raffinement d'atrocité.

Un autre exemple plus récent n'est pas moins horrible. En 1525, les paysans de l'Alsace avaient suivi l'exemple de ceux de la Souabe et de la Thuringe. Le duc de Lorraine, dont ils menaçaient les états, se mit en route pour les réprimer. Le combat s'engage dans le village de Lupfstein, quatorze mille Lorrains environ contre six mille insurgés. La lutte fut violente; les paysans défendaient le terrain pied à pied et se retranchaient dans les cours, dans les maisons. Quand le duc vit qu'il ne pouvait venir à bout d'une telle résistance, il cerna le village avec ses troupes, et y fit mettre le feu aux quatre coins. Des six mille paysans il ne s'en sauva pas un seul. Tous ceux qui échappèrent à l'épée périrent dans les flammes. Il est vrai qu'à la suite de cette belle expédition et de deux ou trois autres à peu près semblables, le duc Antoine revint en triomphe à Nancy, et que les prêtres entonnèrent le *Te Deum* en son honneur.

Enfin un autre trait distinctif peut servir encore à caractériser les guerres

de paysans : c'est la promptitude avec laquelle elles éclatent, et la promptitude avec laquelle elles finissent. Quand la mesure du mécontentement populaire est comblée, le plus léger prétexte produit l'éruption ; les paysans escaladent les tours qu'ils ont long-temps regardées avec terreur, le premier moment de surprise les protége, leur témérité même les sert, leur premier choc est effroyable. Mais bientôt on ne tarde pas à s'apercevoir qu'ils n'ont ni les armes ni la discipline nécessaires. Ils ignorent l'art de la guerre, ils manquent d'un chef qui sache diriger leur courage, et le réprimer au besoin pour s'en servir à propos. Les nobles se rassurent, rassemblent leurs forces, arrivent en bon ordre. Si l'effervescence des paysans dure encore, elle est très-dangereuse ; mais souvent, après les premiers excès auxquels ils s'abandonnent, elle s'apaise. La colère, qui leur donnait tant de courage, s'adoucit quand ils l'ont exhalée. Ils se battent encore à merveille en partisans, ils ne résistent guère en bataille rangée. La tactique de l'armée ennemie les déconcerte : la résistance ferme et calculée est une muraille contre laquelle ils ne se hasardent guère à briser deux fois de suite leur impétuosité. Ils fuient faute de discipline, ils se débandent faute d'un chef qui sache les rallier. Quand Müntzer mena ses soldats au combat, il leur promit de recevoir les balles de l'ennemi dans sa soutane, et les soldats, conduits par leur crédulité, se jetèrent gaiement au-devant des arquebuses ; mais lorsqu'ils virent que les balles tombaient aussi sur eux, et que leur chef ne les préservait avec ses prières ni des blessures ni de la mort, ils cédèrent à cette attaque soutenue de leurs adversaires, et s'enfuirent en désordre.

Une fois la première bataille perdue, un grand changement s'opère parmi eux : leur ardeur s'éteint, leur résolution tombe : les vieux liens se renouent, les souvenirs de leur famille et de leur chaumière, si chargés de misères qu'ils soient, les dominent encore. Ils deviennent faibles et incertains de passionnés qu'ils étaient. On dirait qu'après la révolte et le châtiment ils ont peur de se retrouver en face de leurs maîtres. On dirait d'une mer orageuse qui se calme et rentre avec un léger murmure dans un lit de sable ; ou plutôt on dirait que la Providence les a fait surgir dans son courroux comme pour donner un avertissement aux oppresseurs, et les laisse ensuite retomber dans leur repos.

La guerre des paysans d'Allemagne en 1525 se trouva en rapport avec la Réformation. On peut croire cependant qu'elle n'en était pas la conséquence immédiate. A la fin du quatorzième, et au commencement du quin-

zième siècle, la condition des paysans avait empiré; les nobles, habitués à l'exercice du pouvoir, en avaient agrandi les limites. Le pauvre serf avait à payer non-seulement la dîme véritable; mais sous ce mot de dîme on comprenait encore une quantité de charges accidentelles qui lui ravissaient la meilleure partie de sa récolte. A cela venaient se joindre les corvées habituelles, les exactions des subalternes. Au premier mot du maître, il devait quitter sa charrue, charrier les denrées au monastère, ou la provision de bois au château. On ne le payait pas, on ne le récompensait pas, on ne le traitait guère que comme un animal intelligent né tout exprès pour obéir aux puissans seigneurs dont il dépendait. Les orages venaient ravager ses champs, les guerres des petits princes pouvaient anéantir le fruit de ses travaux, incendier sa chaumière; mais on ne savait ni lui tenir compte de ses efforts, ni prendre part à sa misère. Avant tout, les couvens devaient avoir leurs celliers bien garnis, les gentilshommes leurs châteaux munis de provisions, quel que fût le dénûment d'une famille de serfs.

Dans ces circonstances, la réforme s'accomplit, et à ce cri de liberté religieuse qui retentit dans toute l'Allemagne, les paysans crurent pouvoir joindre celui de liberté temporelle. Ils ne s'armèrent pas d'abord pour être les apôtres du protestantisme, ils s'armèrent pour défendre leur propre cause, et s'ils combattirent en faveur de la nouvelle foi, c'est qu'elle se rattachait étroitement à leurs espérances d'émancipation, c'est qu'ils avaient eu aussi beaucoup à souffrir des prêtres catholiques. Luther n'avait pu voir d'abord cette insurrection de paysans sans y prendre intérêt, car elle ressemblait à un commentaire énergique, à une libre et hardie manifestation des principes qu'il avait répandus. Plus tard il s'éloigna d'eux et blâma sévèrement les désordres auxquels ils s'étaient livrés.

La révolte commença, à vrai dire, en 1524, dans les terres du comte de Lupffen en Souabe, qui avait eu l'art de rendre ses sujets plus malheureux encore que les autres. Celle-ci fut promptement apaisée; mais quelques mois après les paysans se soulevèrent en Souabe, en Franconie, dans l'évêché de Mayence, et presque dans toute l'Allemagne, si l'on en excepte la Saxe. Les uns s'en allèrent par petites bandes brûler les châteaux de leurs maîtres, exercer leurs vengeances particulières. Mais il se forma sous les ordres de Hippel et de l'aubergiste Metzler un corps de troupes principal qui, après avoir saccagé le château du comte de Hohenlohe, mis à contribution les prêtres de Heilbronn, incendié Miltenberg, traversa la

Franconie, fut reçu dans Wurzbourg aux acclamations de joie de tous les bourgeois de la ville, et mit le siége devant la forteresse.

C'était ce corps d'armée qui était, à proprement parler, la tête de l'insurrection : c'était de là que partaient pour le reste de l'Allemagne des émissaires chargés d'amener de nouveaux renforts, d'exciter de nouvelles révoltes. C'était là aussi que l'on avait rédigé le pacte d'alliance auquel les nobles devaient souscrire pour avoir la paix.

C'est une constitution en douze articles, encadrée dans des textes de la Bible et de l'Évangile, et qui peut nous faire voir à quoi en étaient réduits ces hommes obligés de prendre les armes et de lever l'étendard de la rébellion pour soutenir des prétentions aussi modérées.

Par le premier article, les paysans demandent qu'il leur soit permis de se choisir eux-mêmes leur pasteur, et de le renvoyer, s'il manque à ce qu'ils ont droit d'en attendre.

2° Ils paieront volontiers la dîme, puisqu'elle est déjà ordonnée dans l'ancien Testament, mais non point les autres impôts onéreux qu'on leur applique sous le nom de dîme.

3° Jésus-Christ est mort pour tous les hommes; tous les hommes doivent être égaux : cependant ils reconnaissent qu'ils ont des maîtres, et ils veulent leur obéir, mais ils demandent que ces maîtres les traitent humainement et chrétiennement.

4° Quand Dieu a créé le monde, il a mis au pouvoir de l'homme tout ce que renferme la nature, et ils désirent partager le droit de pêche et de chasse avec leurs seigneurs.

5° Que les bois ne se trouvent plus dans la propriété exclusive des gentilshommes et des monastères, et qu'il en soit aussi réservé une part pour les besoins du pauvre.

6° Les charges du paysan s'augmentent de jour en jour, on désire qu'elles soient allégées.

7° Suite du précédent. Que les seigneurs et les paysans entrent les uns à l'égard des autres dans des rapports plus équitables.

8° Le travail imposé au paysan au-delà de ce qu'il est tenu légalement de faire doit lui être payé.

9° Ils demandent à être punis lorsqu'ils l'auront mérité, d'après ce qui est écrit, d'après les ordonnances et les coutumes, non point d'après le libre arbitre.

10° Qu'on ne leur enlève plus les choses qu'ils ont eux-mêmes légalement achetées.

11° L'abolition complète de la main-morte.

Par le douzième article, ils s'engagent à retrancher de ce pacte ce qu'on leur représenterait comme contraire aux lois de Dieu et de la charité, et à se conformer toujours aux enseignemens du christianisme.

Cette troupe de paysans, qui s'était réunie avec tant de résolution pour défendre ses droits, comprit bien qu'il lui manquait un chef habitué au métier de la guerre, et la proposition faite par Hippel de choisir pour chef Goetz de Berlichingen fut accueillie à l'unanimité. Aucun homme ne pouvait en effet inspirer plus de sympathie et en même temps plus de respect à cette multitude. Goetz avait sans cesse suivi une ligne de conduite toute différente de celle des autres nobles. On ne l'avait jamais vu maltraiter le paysan, exercer dans ses terres d'injustes exactions. On ne l'avait pas vu se ranger du côté des seigneurs pour opprimer plus facilement le pauvre peuple. Loin de là : ses querelles particulières, ses courses aventureuses, présentaient toujours quelque chose d'anti-aristocratique. Il s'attaquait aux évêques pour défendre un écuyer; il se tournait du côté du faible et lui prêtait l'appui de son bras contre les riches bourgeois ou les grands seigneurs. Sa loyauté le faisait estimer; son caractère de justice et de commisération pour la classe pauvre le faisait chérir de tous ceux qui étaient pauvres et opprimés, et sa bravoure célèbre lui attirait l'admiration universelle. Au seizième siècle, Goetz était un héros populaire dont l'on se plaisait à s'entretenir sous le chaume du serf. Les enfans apprenaient de bonne heure à vénérer son nom, et les faiseurs de contes étaient les bienvenus toutes les fois qu'ils rapportaient une nouvelle aventure vraie ou fausse de Goetz de Berlichingen à la main de fer.

Le loyal chevalier apprit avec douleur cependant ce que les paysans attendaient de lui. Si leur cause lui semblait juste, les excès affreux auxquels ils s'étaient déjà portés ne pouvaient que lui inspirer une profonde aversion contre une telle guerre. Il rejeta avec fierté les premières propositions qu'on lui fit. Mais les insurgés étaient résolus de l'avoir pour chef, et quand ils virent leur offres inutiles, ils employèrent les menaces. Goetz céda à la crainte de voir sa demeure livrée aux flammes, sa femme et ses enfans massacrés sous ses yeux; et d'ailleurs il conservait l'espoir de réprimer par sa présence la fureur de cette troupe indisciplinée, de mettre fin plus promptement aux ravages qu'elle commettait.

Il s'engagea donc à prendre le commandement de ces nouveaux soldats pendant un mois. Mais il avait trop présumé de son pouvoir sur des esprits que l'effervescence du moment rendait inaccessibles au langage de la raison. Ni ses conseils, ni ses reproches, ni ses menaces, ne purent mettre un frein à leurs brutales passions. Il eut la douleur de voir flamboyer devant lui des villages et des châteaux qu'il aurait voulu sauver. Il entendit raconter tous les actes de violence barbare auxquels s'abandonnaient ses soldats, et quand il voulut interposer son autorité de général dans ces excès qu'il abhorrait, on lui fit entendre que s'il continuait ainsi, sa vie même n'était pas en sûreté ; qu'on l'avait pris pour guider les cohortes de paysans sur le champ de bataille, non point pour les prêcher.

Alors il résolut de rompre à tout jamais avec elles ; mais sa fidélité à garder ses sermens le retint pendant le mois entier qu'il avait promis de passer avec elles. Au bout de ce temps, il écrivit à Truchsetz, le général de l'alliance souabe, pour lui expliquer sa conduite et préparer sa retraite. On ne lui répondit pas. Il s'évada, se rendit à Stuttgard, et parla lui-même à Truchsetz. Les motifs qui l'avaient fait agir étaient assez plausibles, la marche qu'il avait suivie était assez franche pour le justifier des reproches que les nobles lui adressaient. Mais ses ennemis voulaient le trouver coupable, et en dénaturant ses intentions, en exagérant les faits, ils parvinrent à le représenter à l'empereur tout autrement qu'il ne le méritait. Il fut enfermé deux ans à Augsbourg, et ne sortit de sa prison qu'à la condition de retourner dans son château, d'y rester tranquille jusqu'à la fin de sa vie, de ne plus entreprendre aucune expédition, de ne pas franchir les limites de ses terres, sous peine de payer pour chaque infraction à ses promesses une somme de 25,000 florins.

Pendant ce temps, la guerre des paysans, qui avait mis toute l'Allemagne en rumeur, était étouffée. Ce fut une grande faute de la part de Hippel et de Metzler qui conduisaient le principal corps d'armée, de s'obstiner à faire le siége de la citadelle de Wurzbourg, qui, bien pourvue de munitions et défendue par des troupes fermes et aguerries, leur opposa une résistance constante. Tandis qu'ils s'affaiblissaient ainsi chaque jour dans une lutte inutile, le duc de Lorraine écrasait la révolte en Alsace. Truchsetz s'avançait à travers le carnage et l'incendie, et anéantissait sur sa route tous les petits partis qui tentaient de lui résister. La bataille de Böblingen, dans laquelle plus de huit mille paysans périrent, porta un coup mortel à la rébellion ; celle d'Ingolstadt acheva de la décourager. Les

troupes se débandèrent, les représailles sanglantes auxquelles Truchsetz se livra, répandirent la consternation dans le cœur de tous ceux qui avaient d'abord encouragé et soutenu l'insurrection; et quand il se présenta aux portes de Wurzbourg, les habitans coururent eux-mêmes au-devant de lui, et se soumirent à toutes les conditions qu'il lui plut de leur imposer. Soixante citoyens, appartenant presque tous aux premières familles de la ville, payèrent de leur tête le secours qu'ils avaient donné aux rebelles. L'évêque rentra en triomphe dans ses états, amenant avec lui, pour maintenir l'ordre, une troupe de soldats étrangers dont les habitans durent payer la solde et l'entretien; et pour compenser tout ce que la guerre avait enlevé au palais épiscopal, les sujets de l'évêché furent encore, dans leur misère, chargés d'une nouvelle contribution. Le protestantisme, qui avait commencé à s'introduire dans cette principauté, eut à subir toutes les persécutions des prêtres catholiques. Les églises consacrées à la nouvelle foi furent renversées, les ministres jetés dans les prisons, ou chassés, et le catholicisme se réinstalla pompeusement dans son vieux dôme et dans les terres qui en dépendaient.

Après cette expédition, les troupes de l'alliance souabe traversèrent le palatinat, l'évêché de Salzbourg, les propriétés de l'archiduc Ferdinand, le Tyrol, où de nouveaux troubles avaient éclaté; et après mainte lutte opiniâtre, maint combat acharné de part et d'autre, on put reconnaître aux maisons des coupables tombant en cendres, aux échafauds dressés sur les places sanglantes, que la révolte touchait à sa fin, et que le bon droit et la clémence des seigneurs l'emportaient sur leurs agresseurs.

Restait encore Müntzer, qui avait donné à ses soldats ce qu'aucun autre chef de paysans n'avait pu donner aux siens, le fanatisme religieux. Müntzer, l'ancien élève de Luther, que Luther réprouvait, mais qui se disait envoyé de Dieu, priait, jeûnait, promettait des miracles, et suppléait à son défaut de courage et d'expérience militaire par des sermons enthousiastes, et des paroles mystiques qui fascinaient une foule ignorante.

La révolte de Müntzer éclata dans la Thuringe, et se répandit dans les principautés environnantes. Ses troupes, qui s'élevaient à plus de six mille hommes, s'étaient déjà emparées de Hersfeld, de la petite ville de Vach, de l'abbaye de Fulda. Le landgrave de Hesse leur livra bataille près de Frankenhausen, non toutefois sans les avoir invitées d'avance à mettre bas les armes, en leur promettant une amnistie complète. Mais les soldats de Müntzer, enhardis par les prédications et les promesses mer-

veilleuses de leur chef, marchèrent au-devant de l'ennemi en entonnant un cantique. Ils furent mis en déroute au premier choc; près de cinq mille d'entre eux périrent dans ce combat, les autres prirent la fuite du côté de Frankenhausen et le long de la vallée. Müntzer s'était réfugié dans une maison de Frankenhausen; il fut arrêté, et expia dans les tortures sa croyance à une mission céleste.

Le reste des petites révoltes qui éclatèrent encore en Saxe et dans quelques autres parties de l'Allemagne s'éteignit successivement sous les efforts des princes conjurés tous ensemble pour anéantir cette atteinte à leur ancienne et absolue domination.

Quant à Goetz de Berlichingen, sa carrière chevaleresque s'était terminée à ces rudes conditions qu'on lui avait imposées à Augsbourg, et sa loyauté de caractère ne lui permettait pas de pouvoir jamais songer à la recommencer. Il vieillissait, il traînait avec peine le poids des jours oisifs, l'ennui de sa solitude. Pour un homme tel que lui, habitué à errer par monts et par vaux, à courir toutes les chances d'un combat singulier ou d'une bataille rangée, il ne pouvait pas y avoir de plus grande punition que celle de se trouver confiné dans son château, n'osant plus se servir de ses armes, n'osant plus franchir d'un seul pas l'étroite limite de ses domaines. Et il fallait que cette vie inactive, silencieuse, dénuée de tout ce qui le charmait tant autrefois, lui fût bien pesante pour qu'il se résolût, lui homme de guerre, lui Goetz de Berlichingen, à prendre une plume et à écrire l'histoire de son existence passée.

Au bout de seize longues années, Charles-Quint se souvint de lui et rompit le ban qui le retenait captif. Oh! ce fut une grande joie pour le vieux chevalier de prendre encore son armure, de remettre son gantelet de fer, et de pouvoir galoper tout à son aise sur son bon cheval, et de s'en aller ainsi, à la suite de son empereur, en Allemagne et en France; car qui pourrait dire combien il avait souffert, combien son excessif point d'honneur chevaleresque avait encore rétréci les bornes de sa prison? «Une fois, dit-il, je traversai les champs qui m'environnaient, j'arrivai sans y songer dans une petite plaine, et quand je fus là, l'effroi me saisit tout à coup; je regardai autour de moi, je crus avoir franchi mes limites, mais j'appris de mes parens que cette petite plaine était aussi comprise dans les terres qui me payaient le cens, et j'éprouvai une grande consolation de n'avoir pas manqué, même involontairement, à mes engagemens.»

Après sa campagne en France, Goetz de Berlichingen revint dans son

château, mais cette fois pour n'en plus sortir qu'avec son cercueil. Il mourut le 23 juillet 1562, à l'âge de quatre-vingt et quelques années, et fut porté à Schönthal dans la sépulture de ses ancêtres. Au-dessous du monument qui lui fut érigé, on trouve cette inscription :

Hac generosus eques Gottfridus clauditur urna
Berlichius toto notus in orbe senex.

Plurima magnanimus qui vivens prælia gessit;
At nunc perpetuò pacis amator erit.

Tutus ab insultu nulli metuendus et ipse
Æternis fruitur, sed sine fine bonis.

Ainsi vécut le brave et honnête Goetz de Berlichingen, la dernière apparition en Allemagne d'une époque qui s'en allait finissant dans toute l'Europe, l'homme auquel il n'a manqué qu'un plus grand théâtre et d'autres circonstances pour en faire un Bayard. Sa chronique si modeste ne nous a pas dit tout ce qu'il y avait de grand et de généreux dans son ame. On y voit seulement par les faits, plutôt que par ses observations, sa fidélité inébranlable envers ceux qu'il regardait comme ses seigneurs légitimes; son dévouement à soutenir l'opprimé, son respect pour tout ce qu'il avait promis d'observer, et son amour sans bornes pour le métier des armes. Les témoignages des contemporains nous disent seuls quelle était sa bravoure, et de quelle haute estime il était environné; et Goetz devait venir pour nous montrer dans toute sa simplicité de mœurs, sa brusque franchise, et son noble caractère, cette vie du dernier chevalier allemand.

X. Marmier.

VIE PARISIENNE.

LE BRIC-A-BRAC.

Le goût des anciens meubles est une épidémie trop grave pour passer inobservée à travers nos mœurs modernes. Enfantée par cette réaction qui réhabilita les chefs-d'œuvre nationaux des temps passés, qui remit en lumière les noms et les choses que le dix-huitième siècle avait étouffés, la fureur des antiquailles s'est traduite en culte. C'est une religion qui a son fanatisme, ses apôtres, ses prosélytes, ses temples, ses hérésies.

Avant que, de nos jours, des esprits mécontens du présent, peu confians dans les chances de l'avenir, eussent jeté un regard en arrière sur le passé pour compter avec lui, avant qu'on eût ressuscité le moyen âge, redressé ses arcs-boutans, recousu ses pourpoints, retrempé ses dagues, fourbi ses hauberts, rembourré ses chaises et redit ses jurons, il existait une livide industrie, un commerce de cuivre oxidé, de miroirs sans tain, de couteaux sans manches, de broches rouillées, de vieux pots de moutarde, de banquettes éventrées. Ceux qui consacraient leur intelligence d'homme à l'appréciation et à l'achat de ces ordures s'appelaient du nom modeste de marchands de *bric-à-brac*, dénomination humble, dont la racine n'a pas encore occupé les étymologistes, et dont le caractère argotique ne lui présageait pas une place dans le langage de la mode.

Les marchands de *bric-à-brac* couraient les ventes *après décès* ou *pour cause de départ*, choisissaient la quantité de pincettes et de soufflets cre-

vés qui manquaient à la boutique, puis rentraient se rouiller avec leur ferraille; quand tout d'un coup, une génération d'artistes, inspirée par des révélations littéraires, se mit en quête des débris du temps passé : panneaux de boiseries sculptées, fragmens de bas-reliefs, vieux brocards, damas séculaires, tout ce qui leur tombait sous la main, en voyage, dans une auberge, dans une ferme, au foyer d'une chaumière, venait par le roulage orner un coin de l'atelier, surmonter une porte, affubler un mannequin. Les artistes ne s'en rapportent qu'à leur sens pour le choix de leurs émotions; ils ne savent, ils ne peuvent payer cher une trouvaille de vieux meubles qu'ils n'auront pas dépistés avec leur propre flair. Aussi les marchands de bric-à-brac n'eussent pas fait fortune avec eux et franchi la limite de leur commerce de moisissure, si la mode n'avait imprimé un élan de vogue à cette réhabilitation, tentée d'abord par l'esprit de recherche et le sentiment du pittoresque.

Le fait est qu'aujourd'hui, *le bric-à-brac* est une industrie formidable, que le gros marchand de *bric-à-brac* possède jusqu'à 500,000 francs de marchandises, et qu'il est éligible, s'il a trente ans ou des actes de notoriété. Par son importance, il a racheté l'humilité de ses devanciers, et joint à l'insolence de la richesse un dédain singulier de l'acheteur, une répugnance originale à céder des objets qu'il a tirés d'un grenier, regrattés, vernis, pour lesquels il s'est passionné, et qu'il aime avec des entrailles de père et d'artiste, de telle sorte que le bric-à-brac ne serait abordable pour aucune fortune, si les fins de mois, les grandes échéances, le terme du loyer, ne ramenaient aux régions de l'actualité le marchand qui s'encadre dans les auréoles de la renaissance.

Cette industrie a pris d'énormes développemens. Des commis-voyageurs vont frapper à la porte des vieux châteaux, des anciens couvens, des domaines nationaux, quêtant des bahuts, des dressoirs, des hanaps; apportées à Paris, ces reliques sont soumises à un travail de réparation qui métamorphose en meubles admirables des pans de bois vermoulus, qui ravive des inscrustations effacées par le temps; puis des équipages s'arrêtent à la porte des Musées du quai Voltaire, chez Mme Delaunay, chez Roussel; et d'élégantes femmes, parlant *moyen âge, renaissance* et *rococo* enlèvent à prix d'or une stalle gothique, un panneau de Jean Goujon, un chiffonnier de Riesener.

Au fait, quand une époque s'est abrutie volontairement dans l'ignorance de tous les arts, quand, au lieu de piloris, on dresse des pavillons triom-

phaux aux cretins qui fabriquent nos commodes plates, nos lits à flasques et nos chaises de poupées, tout ce qui conserve de l'intelligence ou de l'argent doit demander à des temps moins barbares le luxe de la vie, les jouissances de l'intérieur, les formes élégantes, les meubles spirituels, et se méfier des angles droits qui blessent les pieds et bossuent le front.

La cause des turpitudes qui déshonorent l'ameublement moderne n'est pas difficile à trouver; livrés à eux-mêmes, nos ébénistes assemblent des pièces de bois, sans notions du dessin, sans idées de la proportion, ignorans de la science de l'ornement, science perdue aujourd'hui, dont le premier venu de nos architectes ne se doute pas, et qui seule révèle la pensée et l'esprit de l'artiste quand la partie mathématique du monument est accomplie.

Au lieu de végéter dans un misérable amour-propre, de sauter après des croix et des commandes mesquines, si les peintres et les sculpteurs obscurs appliquaient à la fabrication des arts confortables une fraction des idées qu'ils consument en pure perte sur de grandes toiles et des blocs de marbre, les grands talens se classeraient d'eux-mêmes, et les talens médiocres ne mourraient plus de faim; nous verrions les objets de la vie intérieure s'empreindre d'élégance, prendre cette variété et cette pureté de forme qui ne manquent jamais aux moindres ustensiles de nos aïeux; Couston exécutait en bois les figures de la Renommée et de la France qui couronnaient le lit de Louis XIV; et de son temps Poussin disait en parlant de la France : « Dans ce pays, on m'occupe à dessiner des ornemens » de cheminées, des frontispices et des couvertures de livres. » Il n'en fut pas moins peintre admirable. Voyez ce que produisent nos élèves peintres qui ne dessinent pas des reliûres !

Si les gens du monde ont abominé l'acajou et le placage, il ne faut donc s'en prendre qu'à l'inhabileté des fabricans modernes.

Mais du jour où le goût du *bric-à-brac* a passé de l'atelier du peintre dans le salon de la femme à la mode, dans le cabinet de l'amateur; du jour où ces objets, qui étaient pour le peintre un sujet d'étude, un modèle de forme, firent partie de l'ameublement usuel, on conçoit qu'une distinction s'est établie entre les collections des uns et des autres. Ainsi l'artiste achète sans hésiter un vieux pôt fêlé, s'il est d'un dessin gracieux; une table vermoulue, si les trois pieds qui lui restent conservent une torsade capricieuse. L'amateur ne paie rien que d'intact, de bien restauré. Comme les bibliophiles achètent de belles éditions, qu'ils idolâtrent, re-

vendent et ne lisent pas. Avec quel soin aussi les marchands recherchent ou inventent l'origine illustre du meuble qu'il s'agit de placer ! Quelle minutie ils apportent dans la réparation des détails, afin que l'objet ait toujours une valeur, *si monsieur voulait s'en défaire !*

A défaut du sentiment d'art, à défaut d'une conviction profonde, le caprice, l'esprit de changement et l'intérêt des marchands qui ne pouvaient défrayer tous les amateurs avec une même époque, ont donné successivement la vogue aux différens styles d'ameublemens qui on régné depuis le moyen âge.

La première ardeur des antiquaires s'est portée sur les meubles de bois sculpté, les plus anciens qu'on pût retrouver : les bahuts, les dressoirs, les lits gothiques avec leurs courtines de serge brodée, les banquettes à dossier, les stalles avec leur dais dentelé et leurs panneaux quadrillés de losanges, entrecoupés d'ogives et de colonnettes. On peut citer dans ce genre, la chambre à coucher de M. Duponchel. C'est un modèle complet, l'expression vivante et sans reproche d'un ameublement du temps de Charles VII.

Depuis, l'époque de la renaissance a soulevé les mêmes passions. Le chêne était à peu près le seul bois qui fût alors travaillé ; mais quelle dépense de génie sur cette matière vulgaire ! Dans le bois d'un dressoir ou d'une armoire, le ciseau de Jean Goujon rencontrait ces élégantes figures qui ne sont ni païennes, ni catholiques, qui appartiennent à un ordre de divinités crée par l'admirable sculpteur.

Albert Durer aussi a laissé des sculptures en bois où se retrouve sa manière aventureuse et pittoresque.

Quand un de ces chefs-d'œuvre était achevé, les sculpteurs d'un talent moins élevé en mesuraient la proportion, en traduisaient les détails, et les reportaient sur des meubles de moindre valeur : ces derniers à leur tour servaient de modèle à ceux qui décoraient la maison d'un fermier ou l'humble boutique d'un marchand. C'est ainsi que l'on retrouve sur des panneaux fort grossiers, des figures dont le point de départ était dans la main de Jean Goujon, telles que les vertus théologales, les évangélistes, etc. Si ces imitations successives finissaient par perdre en route les vestiges de la pensée originelle, le dernier produit qui en découlait offrait, sinon une sculpture délicate, des ornemens fins et sentis, du moins une proportion élégante et bien entendue dans l'ensemble.

Pas un ouvrier de ce temps n'eût osé, comme les nôtres, relever de lui-

même pour dessiner une armoire, poser des profils, imaginer des ornemens. Il attendait d'en-haut, c'est-à-dire du maître, une bonne inspiration et il exécutait.

Cette utile hiérarchie, fondée sur le respect de l'artisan pour l'artiste, maîtrisait aussi les autres branches de fabrication. Les ciselures d'argent, de Cellini, ne ressemblent pas plus aux œuvres de nos orfévres modernes, que la Véuns de Milo à une borne-fontaine. — Ces coupes, ces vases aux contours surprenans, dont les figures expressives s'enlacent sur des fonds de fruits et de fleurs, ont acquis une immense valeur, et tiennent la première place dans les collections de curiosités.

Quelle conscience dans le travail de Bernard Palicy le potier-sculpteur! Aux faïences qui reproduisent avec de vives couleurs les ovations, les triomphes et la mythologie de Jules Romain, il substitue ces vastes plats où s'harmonisent des ornemens jusqu'alors inconnus. Sur un fond vert, il sème des grenades, des poires, des fruits de toute espèce, toutes les richesses de la nature végétale. Peu confiant dans l'art de l'imitation qu'il possède à un degré si élevé, il appelle à lui des procédés inouïs; il moule la feuille de vigne, la pomme, la grappe de raisin qu'il a cueillie. Ces couleuvres qui s'arrondissent dans le fond d'une large assiette, ces grenouilles, ces scarabées, ces limaçons qui courent sur les bords, il les moule aussi tout vivans pour en appliquer la reproduction. La poterie n'est qu'un métier; Bernard Palissy en avait fait un art.

Quand la vogue des reliques de la renaissance s'est un peu calmée, le siècle de Louis XIV a ouvert une vaste carrière aux recherches des amateurs; cette époque avait créé des variétés infinies d'objets de luxe. L'or, l'argent, ont été prodigués sur de riches futilités. Les horloges, les médailles, les commodes, les encoignures, les petits nécessaires, les coffrets, les consoles, les grands vases à riche monture, les candélabres dorés, exercèrent le génie des artistes que Louis XIV avait devinés.

Ici se place naturellement le nom le plus célèbre dans cette histoire du bric-à-brac. C'est le nom de Boule : il est arrivé par la seule tradition jusqu'à nous; l'histoire l'a dédaigné comme celui d'un palfrenier. Peu de gens soupçonnent seulement comment s'écrit ce nom : d'autres croient que c'est un mot technique, qu'on dit un meuble de Boule, comme un meuble d'érable, un meuble de commande, un meuble de pacotille.

Et cependant sous le nom de cet homme se vendent tous les jours, à des prix inimaginables, des chefs-d'œuvre d'incrustation et de ciselure

qu'il a exécutés, ou surveillés, ou seulement inspirés. Mlle Delaunay vient d'exposer dans son riche magasin deux belles armoires dont elle demande 18,000 francs, parce qu'elle les attribue à Boule. Et si cette origine est sérieusement constatée, que personne ne se récrie contre l'exorbitance de la somme. Samuel Bernard lui paya 50,000 livres tournois un bureau sorti de ses mains. Ce bureau, qu'est-il devenu? Existe-t-il dans la famille Molé, à laquelle s'allia le riche financier, ou bien, dans le désordre des pillages révolutionnaires, est-il allé rejoindre l'ameublement de Versailles, tout composé par Boule, et que Louis XIV montrait avec tant d'orgueil aux étrangers entr'autres le superbe bureau qui contenait le recueil de médailles donné à son neveu par Gaston de France. Car de son temps le célèbre ébéniste fut un des artistes favoris que le grand roi comblait d'honneurs, de caresses et d'argent. Fils d'un ébéniste, il fut obligé, par les idées d'hérédité de son temps, d'embrasser la profession de son père. Il employa le premier les bois de l'Inde et du Brésil; il imagina ces coquettes arabesques à travers lesquelles l'argent, le cuivre, l'étain et l'écaille se poursuivent, s'échappent, se retrouvent et s'enlacent dans les contours les plus spirituels. Gêné dans les limites de son état, et voulant être peintre, il composait avec ces matériaux de grands tableaux représentant des sujets de batailles, d'histoire, de chasse, et des paysages? Ce qui distingue ses ouvrages, c'est la sévérité et l'élégance des bronzes qu'il y ajoutait, et la grâce inimitable des profils.

Louis XIV, qui avait deviné toutes les spécialités contemporaines de son siècle, n'avait garde de négliger Boule. Il le nomma graveur ordinaire du sceau, et lui donna un logement au Louvre. Dans le brevet qu'il lui accorda, il le qualifia d'architecte, peintre, sculpteur en mosaïque, inventeur de chiffres. Boule mourut à Paris à l'âge de quatre-vingt-dix ans, en 1732 Il laissa un fils qui eut aussi une grande réputation comme ébéniste.

Maintenant, si vous demandez aux généalogistes, aux savans du dix-huitième siècle, ce beau siècle qui a vécu d'abstractions, ce qu'était Boule, l'homme qui avait fait leurs bureaux, leurs bibliothéques, leurs écritoires, ils l'ignorent.

Demandez à un encyclopédiste ce que c'est que l'*incrustation*, cet art admirable; INCRUSTATION.—c'est la croûte de pierre qui se forme peu à peu autour des corps qui ont séjourné dans certaines eaux. Le même encyclopédiste appelle MEUBLES les fruits pendans par racines.

Aujourd'hui les œuvres de Boule sont l'objet de toutes les recherches

et de toutes les convoitises. Mais il faut avouer avec chagrin, et malgré l'aplomb des marchands de *bric-à-brac*, que 93 et les Anglais nous ont à peu près dépouillés de ces merveilles. Quand la lourde main du peuple s'est posée sur le palais de Versailles, elle a éparpillé, à vingt lieues à la ronde, les débris de la splendeur royale. Plus tard, des dressoirs magnifiques gémissaient sous le poids des vaisselles d'auberges, et de galantes encoignures étaient transformées en huches dans la demeure d'un fermier, quand les étrangers sont venus rassembler ces fragmens de richesses déshonorées : nous en sommes réduits à quelques restes échappés par miracle aux désastres du temps et à l'avidité des curieux d'outre-mer, à quelques imitations dont la beauté atteste la puissance de l'original.

L'ameublement, sous Louis XIV, était empreint d'un goût si pur, l'ornement y était appliqué avec une richesse et une variété si logiques, qu'on est tenté de condamner l'amour des *rocailles*, mot qui caractérise l'ameublement du règne de Louis XV. Mais le vieux Sèvres, le vieux Saxe, atteignent une telle perfection de main-d'œuvre, se colorent de nuances si éclatantes, qu'on pardonne aux mignardises et aux bouffissures du modelé.

C'est chose assez peu raisonnable que ces bergers en jaquettes, ces pastourelles en paniers, qui gardent leurs troupeaux sous les bobêches d'un candélabre, qui indiquent avec leur houlette l'heure d'un cartel; mais ces feuillages, et ces fleurs de porcelaine ont tant de séve, qu'on admire une si complète imitation ; les meubles de Mme de Pompadour, dont quelques-uns sont en circulation, ont tous ce cachet pastoral qui se sauve par la gentillesse, sinon par le goût; un homme très-habile, s'est distingué dans ce genre sous le règne de Louis XVI; Riesener, l'ébéniste de Marie-Antoinette, enchâssait avec bonheur, dans ses meubles, des médaillons de porcelaine de Sèvres.

Mais à partir de ce moment, le goût romain et grec, ressuscité par des gens qui portaient des habits gorge de pigeon, et des bourses, a gâté pour jamais l'ameublement.

Quelques amateurs blasés, ont le tort d'apprécier les marqueteries de bois de couleur, qui datent de cette époque maladroite; mais c'est là un goût perverti, qu'il faut condamner parce qu'il les conduirait dans dix ans à la recherche des meubles barbares du directoire et de l'empire; nous avons vainement cherché quelle espèce d'ameublement avait pu créer l'époque de la terreur; nous n'en avons retrouvé qu'un; tout le monde le connaît, il affreux.

*

Pour terminer cet article, dont le but est de signaler une tendance de la vie parisienne, nous devons dire que ce n'est plus seulement dans les cabinets de curiosités, que se trouvent les débris de la richesse de nos aïeux; ils ont repris leur destination usuelle, et les appartemens de MM. Ir... Moss... du Jomm...; de Mmes Samp. de Roth.... de Fla... sont devenus de charmantes habitations.

JULES VERNIÈRE.

CHRONIQUE DE PARIS.

Après les prix d'éloquence et de vertu de l'Académie, sont venus la semaine dernière les prix d'honneur et autres de l'Université.

Vraiment je n'ai nulle objetion contre l'innocence de ces prix d'honneur, dont il est fait si grand bruit pendant tout un jour de l'année. Mais il m'est avis qu'il convient de plaindre, plutôt que d'envier, ceux qui les remportent. Il n'est pas que vous n'en ayez heurté quelques-uns, de par le monde. A ceux-là convenez-en, leur gloire de collége n'a guère porté bonheur dans la vie. Sur la foi de leurs professeurs de rhétorique, ces pauvres lauréats s'étaient jugé tant de génie, qu'aucun but, si haut qu'il fût, n'avait semblé inaccessible à leurs ambitions. Où les a menés la plupart cette confiance sans limites en eux-mêmes. Les plus chanceux se sont trouvés à trente ans maîtres des requêtes, ou chefs de quelque division de ministère. C'est là qu'ont abouti ces grands hommes de lycées. Comme ils sont mécontens du siècle aussi ! Le siècle les a méconnus ! Ils ne lui pardonnent pas de s'être debarrassé de leur pédantisme de classe, en les amortissant au fond d'un bureau ! Pauvres lauréats, sans leur prix d'honneur, ils eussent été peut-être des notaires parfaitement heureux !

La distribution des prix du concours général, faut-il le dire ? a été identiquement cette année ce qu'elle est depuis qu'il y a un concours général. Le discours latin a tenu bon. Le discours latin n'en veut pas démordre. Pour se maintenir, il prétend que cette solennité scolaire est la seule occasion qu'il ait de mitrailler, deux heures durant sous ses périodes cicéroniennes, tout un auditoire de jeunes femmes sans défense. C'est là le grand argument du discours latin. Il n'est pas généreux ; mais il est bien au moins, vous n'en disconviendrez pas, de la bonne vieille logique universitaire.

Parmi les hautes notabilités littéraires politiques et scientifiques qui honoraient l'assemblée de leur présence, on a distingué surtout M. Cousin, le pair de France, au costume plus que négligé, qui le faisait ressortir tout *diogéniquement*, au milieu des riches manteaux d'hermine de ses collègues, messieurs les conseillers de l'Université. Cette tenue modeste de l'illustre professeur a redoublé, s'il se peut, l'estime qu'inspirait déjà son honorable caractère. N'est-ce pas à ces traits que l'on reconnaît le sage? Oh! M. Cousin est bien un vrai philosophe! Il n'aime les places que pour elles-mêmes, pour leurs appointemens, mais nullement pour la dépense qu'elles donnent l'occasion de faire. M. Cousin a mis sous ses pieds toutes les vanités de la parure; il voit en pitié le luxe des vêtemens et la propreté elle-même. Si M. Cousin voulait, il a tant de sinécures, que rien ne lui serait plus aisé que de porter chaque jour de l'année un costume différent en l'honneur de chacune d'elles. Mais il ne veut point sacrifier à ses grandeurs sa popularité. Il aime mieux aller vêtu de même que lorsqu'il n'était qu'un simple citoyen comme nous.

— Le Constitutionnel s'efforce, à ce qu'il semble, de protester, au moins de toute sa virilité littéraire, contre la qualification désobligeante dont l'a récemment gratifié le Journal des Débats.

Ayant déjà comme chacun sait, depuis long-temps fait justice de toute la nouvelle école et de toutes nos revues littéraires, c'est à M. le professeur Villemain que le Constitutionnel vient de s'en prendre maintenant. M. le professeur Villemain est la dernière victime que le Constitutionnel ait sacrifiée sur les autels de ses dieux classiques.

Mais, je vous le demande, qui se fût attendu jamais à ce que *la réaction-constitutionnel* fût poussée à ce point, que M. Villemain lui-même dût être un jour traité par elle de barbare, de vandale, de novateur; M. Villemain, le phrasier circonspect, le rhéteur timoré, l'habile ouvrier en périodes; M. Villemain, l'auteur de Lascaris et de tant d'autres livres harmonieusement vides d'idées?

La chose est pourtant bien ainsi. C'est la semaine dernière que le Constitutionnel en a voulu finir avec M. Villemain et son style, et il a procédé à cette immolation fort ingénieusement et d'une façon toute dramatique.

Le Constitutionnel a donc supposé qu'il avait vu, le 19 août 1834, une femme pleine de grâce dans l'esprit et dont les jugemens sont d'une justesse exquise. Que le Constitutionnel, lui constitutionnel qu'il est, ait vu pareille femme en l'an de grâce 1834, c'est pure supposition, vous le pensez bien. Toutefois, la fiction admise, écoutez quel colloque eut lieu entre cette femme pleine de grâces et le Constitutionnel. La scène eût fait à elle seule la fortune du vaudeville-monstre.

La femme pleine de grâces, je vous en dois prévenir, nourrissait quelque estime pour le talent de M. Villemain. Afin de la guérir de ce travers, voici la ruse à laquelle eut recours le malin CONSTITUTIONNEL.

— « Vous avez, dit-il d'abord avec bonhomie, entendu parler, madame, de boutiques d'épiciers. »

LE CONSTITUTIONNEL, qui a sa droguerie rue Montmartre, demandant en la même année de grâce 1834 si l'on a entendu parler de boutiques d'épiciers, n'est-ce pas impayable? Mais laissons-le poursuivre.

— « Vous avez entendu parler, madame, de boutiques d'épiciers! Eh bien! un de mes amis a découvert, non pas dans une boutique, mais dans le fond d'une vieille armoire, un manuscrit autographe des PRÉCIEUSES RIDICULES qui renferme deux scènes de cette pièce, que Molière a retranchées avant sa représentation. »

Certes, vous ne le nierez pas, les boutiques d'épiciers venaient bien inutilement dans la ruse du CONSTITUTIONNEL, et on voit clairement qu'il n'en a parlé que par pure sympathie pour elles.

Quoi qu'il en soit, la dame pleine de grâce et de curiosité aussi demanda instamment que le manuscrit de Molière lui fût communiqué.

— « Je ne l'ai pas sur moi, dit LE CONSTITUTIONNEL.

— Mais vous devriez savoir au moins les deux scènes, reprit la dame pleine de grâce et d'impatience.

— J'ai mauvaise mémoire, répondit LE CONSTITUTIONNEL, ouvrant sa tabatière, je me rappelle seulement quelques mots de Madelon qui m'ont frappé.

— Voyons, voyons, s'écria la dame ne se possédant plus.

— C'étaient ceux-ci, je crois, dit LE CONSTITUTIONNEL se frappant le front. « La religion a ajouté une corde de tristesse à notre ame. » — « La » poésie est plus une ame qu'un langage. » — « Le roman de Walter Scott, » *l'Abbé*, est plus vrai que l'histoire. » Et il se mit à se moquer de ces phrases avec toute la finesse de raillerie qu'on lui sait. Puis il se tut.

— Que Madelon eût dit que la religion avait ajouté une corde de tristesse à notre ame, et que la poésie est plus une ame qu'un langage, c'étaient là de belles et simples pensées qui ne pouvaient scandaliser bien fort Mme M... (La femme pleine de grâce est Mme M... maintenant.) Que Madelon eût dit aussi du temps de Molière que *l'Abbé* de Walter Scott était plus vrai que l'histoire, peut-être la chose semblait-elle plus singulière à Mme M... mais elle n'y paraissait point songer, et sans doute elle se demandait où LE CONSTITUTIONNEL en voulait venir. Mais elle se taisait aussi.

Ce double silence durerait peut-être encore à l'heure qu'il est, si LE CONSTITUTIONNEL n'avait pas souri. Or (il l'avoue lui-même), il devait y

avoir dans son sourire plus d'embarras que de triomphe. Mme M... s'en aperçut et lui en demanda la cause.

Le Constitutionnel n'eut pas la force de dissimuler davantage.

— Eh bien! oui, madame, dit-il se levant, je souris du succès de ma supercherie. Les mots qui vous ont paru avec raison si étranges ne se trouvent point dans une pièce inédite de Molière, mais bien dans le cours de littérature de M. Villemain, pages 24, 30 et 33.

A cette foudroyante déclaration, Mme M..., observe le Constitutionnel, fut interdite d'étonnement.

Cette honnête dame qui, malgré son intimité avec le Constitutionnel, n'est pas, j'imagine, totalement dépourvue de tact et d'esprit, dut être étrangement surprise en effet de ce que son vieil ami eût pris de si perfides détours pour se défaire de M. Villemain, et surtout de ce qu'il eût choisi comme argumens décisifs contre lui les trois plus belles lignes peut-être qu'ait jamais écrites cet habile professeur.

Dans cette inestimable conversation, dont je vous ai seulement extrait la substance, le Constitutionnel a bien encore trouvé moyen de donner, chemin faisant, quelques coups de pied à MM. Victor Hugo et Lamartine, cruauté fort gratuite de sa part, selon moi, attendu qu'il avait déjà tué, de longue date, ces deux chétifs poètes! Mais où le Constitutionnel a prouvé le moins de finesse, c'a été au dénouement de son feuillet on dramatique, lorsque, résumant ses griefs contre l'auteur du Cours de Littérature, il lui a ingénuement fait un crime d'avoir cherché à rabaisser et à effacer les grands écrivains que la France possédait à l'aurore de la restauration, et de n'avoir point alors combattu pour des principes et des renommées qui lui devaient être également sacrés. Ah! Constitutionnel, vous avez montré là un bon bout d'une bien longue oreille! C'est vrai, si M. Villemain eût dit en Sorbonne que la littérature impériale avait ajouté une corde d'inspiration à notre poésie; — que Joconde était plutôt une élégante moralité qu'un opéra-comique grossièrement obscène; — que Marius a Minturnes ou Germanicus étaient plus vrais que l'histoire, ou quelque chose d'approchant, vous n'eussiez point assimilé cela au langage de la Madelon des Précieuses ridicules, vous n'eussiez point brûlé sans pitié M. Villemain sur le même bûcher où vous aviez fait un si magnifique feu de joie de toute la littérature romantique.

—M. Eug. Sue vient de nous donner à part, détachée de sa spirituelle collection de contes et fantaisies, qu'il avait antérieurement publiée sous le titre de la Coucaratcha, une nouvelle pleine de charme et de délicatesse intitulée Cécile. C'a été vraiment une bonne œuvre à M. Eugène Sue,

(1) Chez Urbain Canel.

que de tirer sa Cécile, je ne dirai point de la mauvaise compagnie, mais bien du monde turbulent de marins, de fumeurs et d'aimables mauvais sujets où elle s'était fourvoyée dans la Coucaratcha.

C'est que cette nouvelle est vraiment tout-à-fait en dehors de la manière habituelle de l'auteur de la Salamandre dont les compositions, toujours abondantes d'ailleurs de verve et d'intérêt avaient semblé jusqu'ici s'abstenir des larmes de l'élégie avec la même horreur que font de l'eau les hydrophobes.

Mais Cécile a victorieusement prouvé que M. Eugène Sue n'a point seulement le secret de nos perversités. Dans ce récit simple et touchant, il a su profondément sonder le cœur saignant et brisé d'une pauvre jeune femme pure qu'un mariage mal assorti a blessée à mort, et il en a extrait avec une habileté infinie tous les poignards cachés qui le déchiraient. Il a montré merveilleusement qu'il est des pleurs qui, à force de tomber lentement, mais sans cesse, sur une ame si forte qu'elle soit, finissent par la miner et la détruire comme l'eau distillée goutte à goutte perce et dissout le rocher lui-même.

M. Eugène Sue confesse, dans l'avant-propos ajouté à cette nouvelle édition de Cécile, une grande prédilection pour ce qu'on appelle généralement *les petits livres*, tels que Édouard, Valerie, Soeur Inès, Simple histoire, anatole, etc., œuvres, dit-il, tout originales et produites d'un seul jet, vives et soudaines comme une émotion du jeune âge, touchantes et passionnées comme un souvenir d'amour, ou remplies d'amertume comme les regrets d'un vieillard, où l'on rencontre une unité et une concentration qu'on chercherait vainement en ces longs romans de nos jours, récits encombrés de passions et d'événemens, véritables fantasmagories; tour à tour obscures et lumineuses, dont les innombrables figures se succèdent, s'effacent et ne laissent au lecteur qu'une impression confuse et pénible.

Bien que M. Eugène Sue se défende modestement de cette ambition, il a, ce nous semble, toute chance d'obtenir un jour pour sa Cécile un rang honorable parmi ces *petits livres* choisis.

M. Eugène Sue songe au surplus à fonder son avenir sur une base plus large et plus solidement assise. Il s'occupe en ce moment, annonce-t-on, d'une histoire de la Marine française, qui n'embrasserait pas moins que nos quatre derniers siècles.

Cet ouvrage, qui manquait entièrement, et que M. Eugène Sue lui seul de nos jours était capable d'entreprendre, sera, n'en doutons pas, un monument aussi glorieux pour lui que profitable pour le pays.

— La semaine écoulée aura été signalée encore par une publication littéraire fort importante, je veux parler de la seconde livraison d'Un

Spectacle dans un fauteuil, de M. Alfred de Musset [1]. Ce livre sera prochainement dans la Revue l'objet d'une étude critique développée; aussi ne prétendons-nous pas aujourd'hui le juger absolument sur l'impression d'une première lecture nécessairement trop rapide et incomplète.

La première livraison du Spectacle dans un fauteuil se composait de poèmes et de drames en vers, où l'on avait reconnu une précision de forme, une vigueur d'exécution, une maturité qu'on eût plus admirées encore en l'ouvrage d'un aussi jeune écrivain que M. Alfred de Musset, si les Contes d'Espagne et d'Italie n'eussent permis, dès son début, de tout espérer de lui.

Cette seconde livraison est une série de drames, de proverbes et de comédies en prose. Quelques-uns avaient paru déjà dans la Revue des deux Mondes. Lorenzaccio, le plus étendu de ces drames, remplit presque le premier volume, et est à lui seul un livre entier.

Dirons-nous que le talent de M. Alfred de Musset nous a semblé s'être élevé beaucoup par ce nouvel ouvrage? Non; ces fantaisies dramatiques ne l'ont point, selon nous, porté plus haut que n'avaient fait Don Paez, la Coupe et les Lèvres, et Rolla. Toutefois, elles sont bien chez leur auteur des signes évidens de force croissante. Le jeune homme n'a peut-être pas grandi, mais il a pris du corps; ses muscles se sont prononcés davantage; sa voix est devenue plus mâle et plus grave. Le voici homme fait.

Dans ces nouvelles études de théâtre, il n'arrive jamais à M. Alfred de Musset de s'abdiquer entièrement lui-même, et de tailler servilement son œuvre sur un patron emprunté; mais il s'est encore inspiré souvent des quelques grands-maîtres aux sources desquels s'étaient trempées ses premières inspirations.

C'est de Shakspeare qu'il a surtout ici réfléchi l'éclat fantastique et l'indomptable caprice. Quelquefois, et principalement pour les détails de sa peinture, ce sont les couleurs de Jean-Paul et de Byron qu'il fond ensemble sur sa palette, et dont il se fait une nuance étincelante et chaude qui lui est une couleur propre et originale.

A ceux qui lui ont reproché ces imitations de certains hommes, M. Alfred de Musset a répondu dignement par son avant-propos. « S'inspirer d'un maître, y dit-il, est une action non-seulement permise mais louable, et je ne suis pas de ceux qui font un reproche à notre grand peintre Ingres de penser à Raphaël, comme Raphaël pensait à la Vierge. Oter aux jeunes gens la permission de s'inspirer, c'est refuser au génie la plus belle feuille de sa couronne, l'enthousiasme; c'est ôter à la chanson du pâtre des montagnes le plus doux charme de son refrain, l'écho de la vallée. »

[1] Au bureau de la Revue des deux Mondes.

Tout cet avant-propos est d'ailleurs plein d'honnête franchise et de ferme convenance. Il sera, je n'en doute pas, un traité de paix entre M. Alfred de Musset et certains aristarques trop susceptibles qui s'étaient formalisés de ce qu'il eût dit un jour étourdiment de la critique :

Toute mouche qu'elle est, c'est rare qu'elle pique.

Il a fait cette fois habilement et honorablement amende honorable à cette grande dame.

« Bien que j'aie médit de la critique, avoue-t-il, je suis loin de lui contester ses droits qu'elle a raison de maintenir et qu'elle a elle-même solidement établis. Tout le monde sent qu'il y a un parfait ridicule à venir dire aux gens : Voilà un livre que je vous offre; vous pouvez le lire, mais non le juger. La seule chose qu'on puisse raisonnablement demander au public, c'est de juger avec indulgence. »

Certes, c'est plus que de l'indulgence qu'a droit d'attendre ce jeune et vigoureux talent qui salue ses juges de si bonne grâce.

—Quelques nouveautés peu saillantes se sont produites sur nos théâtres secondaires. Les Malices de Gribouille, ont cependant offert aux Variétés trois ou quatre scènes de ces bonnes bouffonneries et de cette grosse gaieté contagieuse qui dérident, malgré qu'elles en aient, les mauvaises humeurs les plus farouches et les plus déterminées. Mais le tort capital de cette farce, c'est son excessive longueur, et puis la verve des acteurs ne la soutient pas suffisamment.

La Frontière de Savoie, du Gymnase, n'a pas même ces joyeux mérites qu'on trouve çà et là dans les Malices de Gribouille; c'est la millième édition de ce petit *imbroglio*, ragoût maussade et indigeste que M. Scribe a déjà servi aux habitués du Gymnase à tant de sauces et sous tant de titres. Il faut en vérité que le public de ce théâtre ait un rude estomac pour tenir, comme il fait depuis dix ans, à ce régime de pâté d'anguille. L. L.

—Tarlo, roman polonais de M. le comte Frédéric de Skarbek, traduit par M. Charles Forster, de Varsovie, et publié par Mme Mélanie Waldor.

Ce roman est le premier d'une série qui doit se publier successivement, et qui est destinée à faire connaître parmi nous cette branche de la littérature polonaise. Mme Waldor, en joignant l'élégance de son style au premier et solide travail de son collaborateur, a fait de Tarlo une lec-

ture très-agréable et très-attachante. Nous regrettons presque qu'elle se soit crue obligée d'ajouter un intérêt d'amour aux pages toutes sévères de l'original; mais, à part cette légère infidélité, la teinte primitive et le caractère historique du livre ont été religieusement observés. Les scènes du roman se rapportent à l'époque de Charles XII et aux luttes entre Stanislas Leszczynski et Auguste de Saxe. Tarlo, le héros dévoué et brillant, tient pour Charles XII et pour Stanislas, malgré son père, qui a embrassé avec passion la cause opposée. Ces discordes domestiques, les fluctuations des diètes, les vivacités contraires de cette démocratie chevaleresque, sont exprimées fidèlement. Quoique le personnage de Tarlo rentre un peu trop peut-être dans les types des héros romanesques, beau, jeune, loyal, intrépide, amoureux et malheureux, la différence des pays et des mœurs lui rend une sorte de nouveauté, et on le suit avec instruction et émotion à travers ses aventures. Nous désirons que le succès de ce premier roman engage Mme Waldor et M. Charles Forster à ne pas différer de nous donner les suivans.

— Il a paru chez les libraires Moutardier et Perrotin, onze livraisons de l'Histoire de France, par l'abbé de Montgaillard. Cette édition, véritable édition de luxe, ne laisse rien à désirer pour la beauté de l'impression et des gravures. Les éditeurs font la promesse, et leurs antécédens sont un sûr garant qu'ils la rempliront scrupuleusement, qu'il n'y aura pas une seule livraison inférieure à celles qui ont été déjà publiées.

— En entretenant nos lecteurs des Suites a Buffon (1), dans notre dernier numéro, nous avons en quelque sorte pris l'engagement tacite de les tenir au courant des progrès de cette importante collection. Elle vient de s'enrichir d'une sixième livraison, formant le premier volume de l'Introduction a l'Entomologie, par M. Th. Lacordaire. Nous nous abstiendrons de répéter, à propos de ce traité, qui sert de base à la partie entomologique, que l'éditeur s'est appliqué à rendre aussi complète que possible, les éloges que nous avons déjà donnés aux livraisons précédentes. C'est aux personnes qui se livrent exclusivement à l'étude des insectes, à décider si l'auteur n'a rien omis du vaste sujet qui lui était confié; mais pour la clarté de l'exposition, la méthode dans le développement des faits, choses sur lesquelles nous nous reconnaissons compétens, nul ouvrage ne nous paraît plus propre que le sien à initier les débutans aux principes d'une science devenue populaire aujourd'hui comme la botanique.

(1) Chez Roret, rue Hautefeuille, N° 10 bis.

RÉIMPRESSION DE CLAUDE GUEUX.

Quelques semaines après la publication de *Claude Gueux*, nous avons reçu la lettre suivante :

« Dunkerque, le 30 juillet 1834.

» Monsieur le Directeur de la Revue de Paris,

» Claude Gueux, de Victor Hugo, par vous inséré dans votre livrai-
» son du 6 courant, est une grande leçon; aidez-moi, je vous prie, à la
» faire profiter.

» Rendez-moi, je vous prie, le service de faire tirer autant d'exem-
» plaires qu'il y a de députés en France, et de les leur adresser indivi-
» duellement et bien exactement.

» J'ai l'honneur de vous saluer.

» Charles Carlier, *négociant.* »

Pour nous, ces quelques lignes constatent un fait immense, le progrès des idées. Ce que tant d'esprits prévenus avaient qualifié jusqu'ici de rêves et d'utopies, paraît vouloir se réaliser. Les idées marchent et pénètrent.

Nous croyons inutile de faire observer la noble simplicité qui règne dans la lettre de M. Carlier. Il a raison, *Claude Gueux* est une grande leçon. Mais sa lettre est peut-être une leçon plus grande encore. M. Carlier a mis son titre de négociant au bas d'une sérieuse et digne chose; il a signé l'alliance de deux forces toutes-puissantes.

Le grand poète auteur de *Claude Gueux*, a été justement flatté de cette nouvelle marque de la sympathie qui escorte tous ses travaux. C'est en effet le plus beau triomphe qui soit réservé à l'écrivain, que de voir la pensée qu'il sème, s'élever aussi vite et porter des fruits aussi inattendus. Tant de théories justement louables ont passé dans ce monde sans obtenir l'attention, et encore moins les honneurs de la pratique; qu'on doit ne pas considérer comme un médiocre événement, l'accueil empressé qui se fait aujourd'hui à toutes les intentions loyales et pures de réformer et d'améliorer, de sauver et de conserver.

Les idées resserrées jusqu'ici dans un cercle inflexible, gagnent de tous côtés. Considérées jusqu'à présent comme le domaine de quelques-uns, on n'avait garde d'y porter la main. On se plaisait, pour s'en venger peut-être, à les laisser à l'état de vapeur. Mais une révolution préparée depuis long-temps s'accomplit de fond en comble. Chaque classe sent qu'il est de son honneur de ne pas rester étrangère désormais à ce vaste mouvement

de l'intelligence de notre siècle. Chaque classe sent que la véritable philantropie ne réside pas dans tous ces vains projets, dont l'ont bercée d'avides charlatans; mais dans une prompte et sage propagation des lumières qui instruisent, conseillent et moralisent. Mettre chacun à portée d'une science réelle et conforme à son état, c'est nous mettre tous à portée du bonheur.

Il appartenait à une des classes de la société, qui n'ont pas toujours témoigné une vive sympathie à ces nobles et bienfaisantes ambitions, de donner à cette heure une marque aussi précieuse de son retour vers les intérêts spirituels. La lettre de M. Carlier est véritablement une grande leçon, un avertissement important. Dans ce moment surtout, où les membres des deux Chambres, se vouent si exclusivement aux intérêts matériels, cette lettre d'un négociant qui montre une si vive et si touchante sollicitude pour une pensée, ne saurait manquer de frapper et de faire beaucoup réfléchir ceux qui ont l'œil fixé sur le pays. Ce négociant est électeur sans doute; et n'est-ce pas un progrès national, immense, lorsque ceux qui font les législateurs, voient plus loin que les législateurs eux-mêmes?

C'est aussi un symptôme curieux de la haute influence que conquièrent chaque jour les capacités. Si ceux qui gouvernent, et parmi lesquels nous reconnaissons avec plaisir des volontés fortes et intelligentes, daignent y prendre garde, nous ne doutons pas qu'ils ne lisent, comme nous, dans ce simple fait, la nécessité d'ouvrir leurs rangs à des hommes que la France adopte d'elle-même, et si largement. Il ne faut pas oublier que l'intelligence aussi nomme ses députés, et qu'il serait plus habile encore que généreux, d'absorber dans un centre commun, pour les diriger et les cultiver, ces royautés qui s'exercent au dehors, la plupart du temps dans un but hostile ou individuel.

Pour notre part, nous remercions sincèrement M. Carlier de la confiance dont il a bien voulu nous honorer. Ce qu'il attend de nous, nous l'accomplirons religieusement. Nous aussi, nous comprenons que notre rôle n'est pas d'être spectateur, que nous avons beaucoup à faire; et que dans un temps où les pouvoirs sont si mal définis, s'il est vrai que chaque voix de la presse peut autant pour le bien que pour le mal, notre devoir, à nous, est d'écarter les tentatives coupables et de coopérer, en les aidant de notre publicité, à tous les efforts généreux des hommes intelligens.

SOUVENIRS DE LA RÉVOLUTION

ET DE L'EMPIRE.

RÉAL.

Parmi les gens du monde qui fréquentent les nobles salons libéraux de la nouvelle France, il n'est personne qui ne se souvienne d'y avoir remarqué un vieillard plus que septuagénaire, d'une taille moyenne, mais élégante, d'une toilette modeste, mais propre et soignée, d'une tournure encore virile et quelquefois sémillante qui ne rappelait en rien la caducité de l'âge et les orages de la vie; d'une figure peu régulière, mais qui avait été agréable, et qui l'était encore à force d'expression; coiffé de beaux cheveux blancs qu'on envierait à vingt ans, et armé d'un regard bleu, lucide et transparent où n'avait jamais cessé de briller tout le feu d'une ardente jeunesse.

Quand le dîner tirait à sa fin, et que la conversation, excitée par le champagne et le plaisir, devenait tout à coup générale autour d'une table splendidement servie dont j'ai vu faire les honneurs par une des plus aimables et des plus jolies femmes de Paris,

31 août 1834

sinon par la plus aimable et la plus jolie, une voix souple et ferme, sonore et bien accentuée, s'élevait d'ordinaire, dominait toutes les autres, et finissait par captiver l'attention des plus distraits. C'est que ce n'était plus une causerie vague et souvent insipide pour ceux mêmes qui en font les frais; c'était une narration spirituelle, animée, dramatique, riche sans digression, pleine sans verbiage, érudite sans pédantisme, et polie sans afféterie, dont l'attrait paraissait d'autant plus piquant aux écouteurs que l'historien avait presque toujours été un des principaux personnages des scènes qu'il racontait. Or ce n'étaient pas là de ces scènes vulgaires auxquelles la vanité seule d'un homme prévenu de son importance peut supposer quelque intérêt, parce qu'il imagine sottement que le reflet de son nom couvrira la pauvreté de son récit. C'était du grave, du grandiose, du terrible. Tous les acteurs imposans de la révolution y jouaient leur rôle, depuis les tribuns sanguinaires qu'avait faits la populace, jusqu'à l'immortel empereur qu'avaient fait les soldats ; et voilà pourquoi, lorsque cet homme avait fini de parler, on gardait quelque temps le silence, comme pour l'entendre encore.

Cet homme, c'était le vieillard.

Le vieillard, c'était le comte Réal.

Le comte Réal, c'était le fils d'un garde-chasse de Chatou, qui lui avait donné l'éducation requise pour devenir procureur au Châtelet.

Ce procureur au Châtelet avait fait son chemin. On l'avait vu avocat, puis accusateur public près le tribunal du 10 août, puis historiographe de la république française, puis commissaire du gouvernement au département de Paris, puis conseiller d'état à la section de la justice, puis préfet de police de l'empire, et comte par-dessus tout cela. Je ne suis pas de ceux qui le blâment d'avoir mordu trop vite à l'hameçon d'or de la fortune; l'appât était friand, l'exemple était contagieux, et je sais quelques-uns de nos Gracques à la barbe en alène qui n'y mettraient certainement pas plus de façon en pareille circonstance. L'histoire d'un événement et d'une époque, c'est l'histoire de toutes les époques et de tous les

événemens. Mais j'aurais attendu davantage de la vocation d'un noble caractère, et tout jeune je déplorais souvent avec amertume la défection dont Réal me semblait coupable envers son propre talent. Je me souviens d'avoir exprimé un jour ce regret à Chénier, qui faisait rarement des calembours, mais qui n'aimait pas Réal, et qui saisissait avec plaisir l'occasion de lancer un trait mordant contre ces transfuges de la liberté, si vite embauchés au pouvoir. « Que veux-tu? dit-il en me frappant sur l'épaule, Réal *réalise*. »

Mon intention n'est pas d'ailleurs de considérer l'homme politique dans M. le comte Réal. Qu'est-ce qu'une opinion, qu'est-ce qu'un rôle, qu'un caractère politique? Un habit à la mode du temps jeté sur de pauvres automates que le jeu des circonstances fait mouvoir; une carmagnole de 1793 qu'on retourne, qu'on reteint, à laquelle on attache des basques, sur laquelle on brode des palmes ou des étoiles, dont on répare le délabrement, dont on rajeunit la vétusté sous la bigarrure des rubans et la splendeur des crachats, sauf à troquer un jour ou l'autre tout cet oripeau de friperie contre la première amulette venue, au choix de la populace, moyennant un juste retour, comme ces marchands ambulans qui vendent les vieux galons. Les philosophes qui étudient l'homme dans ces sottes mascarades sont dignes d'étudier la femme dans les poupées des marchandes de modes. Il n'y a rien là de la nature humaine; et c'est une grande consolation pour les esprits nobles et sensibles qui ont médité sur sa destination, et qui se sont fait une autre idée de sa dignité.

Ce qui constitue l'homme aux yeux de la raison, c'est la raison; c'est cette faculté intelligente qui le distingue presque seule du reste des animaux, et Spinosa, moins matérialiste qu'on ne le croit généralement, en avait follement conclu qu'il n'y avait de résurrectible dans l'homme que le principe intelligent dont il ne concevait pas plus que moi l'impossible destruction. Ce qui constitue l'homme, c'est surtout la bienveillance, à laquelle Spinosa n'a pas pensé, et qui est le plus essentiellement immortel de ses élémens. Tous les deux ont échappé jusqu'ici au scalpel de la dis-

section et aux analyses de la chimie. Je ne pense même pas qu'on les ait cherchés à l'amphithéâtre ou demandés au creuset.

J'ai déjà dit que Réal avait été avocat; et je m'explique, avocat en matière criminelle, ou, selon l'expression fort exacte et fort reçue de son temps, défenseur officieux. Je crois avoir dit ailleurs qu'il avait porté dans l'exercice de cette glorieuse profession, un talent digne de la couronne civile, que je le plains d'avoir échangée contre la couronne de comte. C'est donc de cet avocat, dévoué au service du malheur, et non pas de ce comte enchaîné à la clientèle de la prospérité, que je me propose de parler aujourd'hui. Réal, c'est l'avocat.

Après le ministère des sages qui font du bien aux hommes, quand ils en ont le pouvoir, il n'y en a point de plus auguste que celui du citoyen généreux qui consacre sa noble vie à les protéger et à les défendre; c'est même en sa faveur que penchera l'avantage, si on lui tient compte, comme on le doit, de l'abnégation de son dévouement et de l'incertitude de ses priviléges. L'autorité de la bonne foi, l'indépendance et l'inviolabilité, droits moraux et sacrés du défenseur, deviennent illusoires sous toutes les tyrannies, et n'empêchent pas Malesherbes de porter sa tête à l'échafaud de Louis XVI. Si Réal s'était avisé de la grandeur de cette destinée, dans les cinq ou six siècles de jours qui composent le règne sanglant de Robespierre, si une vertueuse émulation l'avait appelé à partager les périls de Chauveau-Lagarde et de Tronson Ducoudray, s'il avait déployé à disputer aux bourreaux l'innocente existence des proscrits, les ressources du zèle louable et sublime encore qui l'anima pour les proscripteurs, sa carrière eût été moins longue, sans doute, ou sa vieillesse du moins ne se serait pas écoulée dans les loisirs dorés de l'opulence; mais son nom resterait enveloppé d'une gloire plus durable et plus pure, car il ne lui manqua pour cela, ni cet art de la parole qui entraîne et domine les esprits, ni cette chaleur d'ame et de sensibilité qui est le génie des hommes éloquens. C'est la seule chose que j'aie à démontrer maintenant; le reste de la biographie de Réal appartient à l'histoire héraldique de l'empire, et je n'irai pas le chercher là.

Mais il faut, pour le considérer sous cet aspect, le seul oublié, le seul mémorable de sa longue vie, rétrograder avec moi de près de quarante ans, et s'en rapporter à mes souvenirs, dont quelques esprits défians, ou mal servis par la nature, ont souvent suspecté l'infaillibilité. La mémoire, qui est certainement une des facultés les plus communes de l'homme, et dont personne n'a plus le droit de tirer vanité que de la délicatesse d'une ouïe sensible ou de la portée d'une vue pénétrante, n'a l'apparence d'un phénomène que pour ceux qui n'en ont point; les autres comprennent à merveille comment les perceptions d'une enfance vive, déjà exercée par le collége à s'approprier les faits les plus indifférens de l'histoire morte, et avidement envieuse, ainsi que cela est propre à cet âge, des faits bien plus extraordinaires qui animent sous ses yeux le drame de l'histoire vivante, ont pu laisser de profondes traces dans la pensée même du vieillard. Quant à moi, je n'ai point d'autres souvenirs, et le dégoût du présent, qui s'est accru avec mes années, a dû fortifier en moi l'habitude instinctive de vivre dans le passé. Cette époque seule se reproduit à mon imagination sous des traits brillans et pittoresques, parce que les organes que je possédais alors étaient doués d'une aptitude et d'une naïveté qu'ils ont perdues, mais dont les impressions se renouvellent encore quelquefois en réminiscences fugitives. Et comment se seraient-elles entièrement anéanties, ces premières émotions de l'enfant, puisque je n'ai jamais entretenu mon esprit d'autre chose, depuis les jours de désabusement où j'ai reconnu que, hors la vie de l'enfant, il n'y avait rien dans notre vie qui valût la peine de vivre. C'est que pour lui tous les faits sont des spectacles et toutes les illusions des réalités; c'est que l'expérience n'a pas encore soufflé devant son prisme un nuage terne et grossier; c'est qu'il n'a jamais soulevé le rideau de la comédie et démêlé l'artifice des manans impurs qui l'éblouissent de fausses merveilles. Mon erreur s'est évanouie comme s'évanouit la sienne, lorsque j'ai vu de près les peuples et les rois et le monde; mais je me suis hâté de la ressaisir, aussitôt que j'ai pu connaître qu'elle valait mieux que la vérité. J'ai nourri, j'ai caressé le prestige qui m'avait du moins agréablement

trompé, et je me suis conservé enfant par dédain d'être homme. Voilà le secret de ma mémoire et de mes livres.

Au reste, aucun des fragmens que j'ai détachés tour à tour du long journal de ma vie n'a subi une épreuve plus difficile que celui-ci, aucun n'a vu son exactitude reconnue par un témoin plus digne de foi. M. Réal s'était cru obligé d'exercer autrefois contre ma jeunesse des rigueurs, légitimes sans doute, mais qui n'étoient pas légales, et dont l'exagération inouïe ne pouvait certainement pas s'expliquer par mon importance politique. Le sentiment de mauvaise humeur qu'elles m'avaient inspiré à vingt reprises différentes s'était entièrement effacé depuis trente ans; car de tous mes souvenirs, il n'y en a point que j'oublie aussi vite que celui du mal qu'on m'a fait. Cependant j'avais rabattu quelque chose de mon enthousiasme pour M. Réal, et, de peur de me trouver capable de le haïr encore en pensant à lui, j'avais pris le parti philosophique de n'y plus penser du tout, quand une des rencontres dont j'ai parlé en commençant nous réunit à la même table et dans la même conversation. Comme le démon de la rancune ne perd jamais ses droits sur nos ames imparfaites, je m'avisai de me venger d'une manière assez piquante, en lui prouvant que l'écolier inoffensif envers lequel il avait déployé tant de *mesures acerbes*, était alors même un des plus fervens admirateurs de son talent. Ce que je vais écrire, je le racontai avec des détails de localité plus spéciaux, plus minutieux, plus insaisissables, qui ne pouvaient avoir d'intérêt que pour lui; faisant revivre dans une nomenclature fidèle les juges, les accusés, les témoins; reprenant le fil des débats avec leur incidens, leur incises, leurs interruptions, leurs péripéties; rattachant les détails aux faits, les physionomies aux personnes, les inflexions aux paroles; et, pour couronner mon récit, abordant ses plaidoyers par l'exorde, en ferme disposition de les pousser jusqu'à la péroraison, si sa surprise m'en avait laissé le temps. « Par quelle fatalité, dit-il en me prenant les mains, ne vous ai-je pas revu quand je fus adjoint au ministère; car aux jours dont vous parlez, vous étiez auprès de moi? — Parce qu'aussitôt que vous fûtes adjoint au ministère, lui répondis-je en

riant, vous me fîtes mettre au cachot. » Des dix ou douze personnes très-notables qui assistaient à cet entretien, il n'y en a qu'une aujourd'hui qui ne puisse plus en attester les circonstances. On juge bien qu'il finit là, et je conviendrai, tant qu'on le voudra, qu'il ne devait pas trouver place ici, car je ne crois pas avoir jamais écrit une anecdote plus personnelle et plus insignifiante; mais j'y ai été contraint jusqu'à un certain point par les chicanes obstinées d'une critique soupçonneuse qui fait de ma mémoire un être de raison, pour se dispenser de me croire. Il est évident, en effet, que si ma mémoire me sert mal, ou qu'elle ne soit qu'une causeuse mensongère apostée par mon imagination, il faut bien se garder de me lire, car c'est cette faculté sycophante qui fait tous les frais de mes historiettes. C'est la seule que je me reconnaisse, la seule par conséquent que je sois intéressé à défendre contre les objections sceptiques de mes détracteurs; et ils savent à merveille que s'ils étaient parvenus à m'en déposséder, je serais tout-à-fait réduit à rien, moi qui leur ai fait depuis long-temps un amiable abandon de toutes les autres propriétés de l'esprit, pour en jouir exclusivement à leurs risques et périls. Je suis forcé d'avouer qu'ils n'abusent pas de ce privilége.

Après cette large digression, qu'on est libre de prendre pour une préface *forjetée*, je vais essayer d'entrer en matière.

Les bourreaux de Nantes étaient fatigués. La Loire ne suffisait plus à submerger son lit de cadavres. L'opinion publique, s'il en restait une, se révoltait peut-être contre un massacre domestique exécuté dans les murs mêmes de la ville qui les avait nourris, sur les plus purs citoyens. Quoi qu'il en soit, Carrier, embarrassé pour la première fois de cent trente-deux têtes à couper, se crut obligé d'en faire un hommage-lige au tribunal révolutionnaire. Le pourvoyeur de la mort avait cependant pris ses précautions pour abréger le voyage des proscrits; la fusillade les attendait à Ancenis et

la noyade à Angers; mais les exécuteurs manquèrent de résolution et trompèrent sa prévoyance. Les cent trente-deux, entassés dans des charrettes, les membres liés et la tête pendante comme des animaux qu'on mène à la boucherie, furent dirigés sur Paris, où il en arriva quatre-vingt-quatorze; les trente-huit autres moururent en route, s'il n'en mourut davantage, car deux ou trois enfans, qui étaient nés pendant le trajet, furent présentés avec leurs mères au registre des écrous. Le récit que je fais là n'est pas un épisode inventé par quelque romancier atrabilaire pour noircir l'histoire des cannibales; c'est de l'histoire de France, de l'histoire imprimée, de l'histoire officielle.

A cet événement s'ouvre la noble carrière oratoire dont Réal devait sortir trop vite. Une loi d'expiation avait rendu aux accusés le droit de se faire défendre, qui leur avait été enlevé par une loi sacrilége. Réal fut nommé défenseur d'office, et peu de causes plus justes et plus touchantes ont jamais reclamé l'appui de l'éloquence. Pour l'honneur du pays, elle n'offrit à l'avocat que l'occasion stérile de se saisir sans difficultés d'un succès sans gloire. Entre le jour de la mise en accusation des Nantais et le jour de leur jugement, une ère nouvelle avait commencé pour la France. Robespierre était mort, et les échafauds de la terreur s'étaient abîmés sur lui. Le peuple social, le peuple civilisé, réveillé de sa stupeur, demandait vengeance des assassins qui l'avaient décimé en moins de deux ans; la convention, déjà jugée par l'opinion contemporaine, comme elle le sera par l'avenir, ne semblait s'obstiner à prolonger sa souveraineté défaillante, qu'autant qu'elle en avait besoin pour s'affranchir de toute solidarité avec eux, et pour amasser sur leurs têtes les crimes qu'elle avait soufferts et ceux qu'elle avait partagés; les boucheries de la Vendée n'excitaient plus qu'une exécration unanime, et la tribune résonnait encore de ces magnifiques paroles de Legendre, que j'ai rapportées ailleurs comme le modèle effrayant d'une hyperbole à laquelle la raison fait grâce, parce qu'elle n'a rien de trop exagéré pour le sujet: « les voyageurs de mer n'osent se soumettre au baptême du tropique, de crainte d'être baignés dans le sang de leurs parens. »

Quand ces infortunés se présentèrent au tribunal pour être condamnés, la voix publique les avait absous; ils gagnèrent les banquettes des victimes au milieu d'une rumeur triomphale, et s'y assirent en accusateurs. Les rôles étaient changés, les formes ordinaires subverties, et on aurait cru qu'une disposition inaccoutumée de la salle d'audience avait placé, pour la première fois, les juges à la barre et les accusés au prétoire. Cette mutation ne serait souvent que justice dans les procès politiques.

Je le répète, les honorables fonctions de Réal furent trop aisées à remplir. Philippe Tronjolly, un des prévenus, homme de sens et de cœur, qui se servait habilement de la parole, eut tous les honneurs du plaidoyer, ou plutôt du réquisitoire. Il n'essaya point de se défendre, soin que le temps s'était chargé de rendre superflu; il attaqua, et la hache sous laquelle Carrier l'avait poussé lui fit raison de Carrier.

Ces premiers détails, empruntés aux journaux du temps, car je n'en avais par moi-même aucune connaissance, ne figurent ici qu'en qualité de préliminaires, puisqu'on ne voit pas que la procédure des Nantais ait contribué à mettre le beau talent de Réal dans son véritable jour; mais ils composent l'introduction nécessaire d'un autre drame qui laissa plus d'essor à son éloquence. J'ai déjà dit que l'absolution de Tronjolly et de ses co-accusés exprimait assez sensiblement la condamnation implicite de Carrier et de son comité révolutionnaire. Ce qui restait à régler ne paraissait plus qu'une affaire de formalité, dont la solution définitive appartenait au bourreau. C'étaient les témoins des premiers débats qui montaient au banc des prévenus, c'étaient les prévenus des premiers débats qui venaient se ranger au banc des témoins. Réal seul était resté à sa place pour prêter aux coupables un secours plus pénible et plus courageux que celui qu'il avait offert aux innocens; admirable ministère de l'avocat dont la sollicitude presque providentielle ne manque à aucun malheur, et qui peut dire de lui comme ce personnage de Térence : *Je suis homme, et rien de ce qui intéresse l'humanité ne m'est étranger!*

Pour la première fois depuis que les crimes des hommes sont dé-

volus à la justice des hommes, l'épouvantable programme de l'accusation écrite pâlit devant les faits plus épouvantables encore que révéla l'instruction orale. Pour la première fois, les récriminations mêmes d'une haine légitime, aigrie par des blessures qui saignaient encore, furent réduites à rester au-dessous de la réalité. C'est qu'il n'y avait point d'expressions dans les langues les plus riches en amplifications monstrueuses, pour peindre les forfaits de Carrier et du comité révolutionnaire de Nantes. Le vol, l'assassinat, l'infanticide, la brutalité obscène qui souille ses victimes avant de les sacrifier, la dérision féroce qui les insulte quand elles ne sont plus, toutes les frénésies révoltantes de la rage et de l'anthropophagie qui s'assouvissent sur des cadavres, ont des noms; il fallut en inventer de nouveaux. Le dictionnaire du comité révolutionnaire de Nantes n'avait pas été prévu; il aurait effrayé Satan.

Ceci serait trop cruel à raconter. On devinera, si on peut le deviner, ce que je n'ai pas la force d'écrire, ce que c'était qu'un *mariage républicain*, ce que c'était que la *noyade* exécutée au moyen du *bateau à soupape*, supplice encore inconnu que la pudeur badine du comité déguisait sous le nom de *baignade* par un barbare euphémisme, et que cet abominable Carrier appelait en plaisantant la *déportation verticale :* figure un peu forte, selon moi, pour la portée de son esprit, mais bien digne de l'infernale instinct qui lui tenait lieu d'ame. C'était le cas de dire en changeant quelque chose à la fameuse saillie de Cicéron : *Habemus facetum carnificem.*

Tous les crimes étaient démontrés jusqu'à l'évidence. Il étaient tous avoués. Il est difficile en effet d'assassiner à la pleine clarté du soleil dix ou douze mille personnes (le nombre juste en est resté indécis), de les faire mourir mille fois dans des tortures pires que la mort, sans autre formalité que celle du supplice, et de ne pas laisser quelques traces de ces exécutions sanglantes. Au défaut des hommes, les flots de la Loire auraient parlé. Il n'y avait point de batelier qui n'eût touché de sa rame des corps inanimés, point de pêcheur qui n'eût ramené des membres mutilés dans ses filets. Le système tout entier de la défense reposait donc

sur des récriminations véhémentes qui n'avaient pour objet que de déplacer celui de l'accusation ; les acteurs immédiats de la tragédie se prenaient au comité révolutionnaire qui se prenait à Carrier par la voix de Réal. Carrier se prenait à la convention nationale qui se prenait au comité de salut public par la voix de Lecointre; le comité de salut public se prenait à la volonté souveraine du peuple, et tel était en réalité le cercle épouvantable où avait roulé l'histoire de cette démocratie regrettée, qu'on ose nous présenter encore aujourd'hui comme un objet d'espérance et comme un gouvernement de progrès, tant les vieilles sociétés sont pressées de finir d'elles mêmes !

La convention jugea convenable de rompre dans ses mains cette chaîne de pourvois menaçans, et la nécessité de son propre salut la rendit unanime une fois pour la proscription d'un complice. Cinq cents votans proférèrent cinq cents votes d'accusation sur lesquels deux seulement furent mitigés par des réticences légères, celui de Bourbotte et celui de Bernard de Saintes. Collot d'Herbois, Barrère et Billaud-Varennes, qui avaient si long-temps fermé les yeux sur les attentats de leur émissaire, qui les avaient ordonnés peut-être, n'usèrent pas envers lui d'une indulgence qu'ils étaient à la veille de réclamer pour eux-mêmes ; ils l'envoyèrent au châtiment avec la même impassibilité qu'ils l'avaient envoyé au crime. Quant à ceux-ci, Carrier n'avait point de récusation valable à exercer contre eux. Il était jugé par ses pairs.

En faisant descendre l'instigateur du comité révolutionnaire de la chaise curule à la sellette, Réal venait d'opérer une révolution radicale dans la position de ses cliens. Il fallait toutefois savoir profiter de ce triomphe, car assez de délits individuels et spontanés restaient accumulés sur la tête de chacun d'eux pour appeler les vengeances de la justice. Nous allons le retrouver ; mais jetons auparavant un coup d'œil sur le spectacle que présentait alors la salle des séances du tribunal révolutionnaire.

Tout le monde sait dans quelle classe de la société se recrutaient les comités révolutionnaires. Ce n'était certainement pas dans celle des ouvriers probes, laborieux et capables, qui se recommandent

à l'estime publique par leur aptitude et par leur conduite. Les révolutions modernes qui se disent toujours faites au bénéfice des capacités, n'aboutissent jamais en résultat définitif qu'à faire passer le pouvoir dans les mains de la médiocrité immorale, intrigante et factieuse. Quelques anciens propriétaires, appauvris par le vice et dépouillés pas l'usure; un plus grand nombre de jeunes gens livrés à tous les excès qui abrutissent l'ame, dégradés de leur adolescence par des passions grossières, stimulés par l'ardente soif de ces sensations nouvelles qui ne se trouvent que dans les excès, et qui ne s'achètent qu'à force d'or; une multitude innombrable enfin de prolétaires lâches, paresseux et dépravés, sans goût comme sans intelligence pour le travail, et qui aimaient mieux tremper leur pain dans une mare de sang que de l'arroser de quelques sueurs : voilà ce qui composait en général le personnel de cette dictature à vingt mille têtes, sous laquelle la France au pillage haletait de douleur comme une ville prise d'assaut; voilà ce qui composait en particulier le personnel du comité révolutionnaire de Nantes, un triage odieux des plus violens et des plus pervers dans le plus vil rebut d'une population. Il fallait vaincre un mouvement d'épouvante pour les regarder. Pour arrêter quelque temps ses regards sur eux, il fallait vaincre un mouvement de dégoût.

Quatre ou cinq accusés tout au plus se distinguaient cependant du reste par des formes presque humaines. Carrier était procureur, et frotté, par conséquent, de quelques idées de l'administration des lois. On pouvait juger, à la plupart des dépositions que son langage habituel avait été jusque-là aussi infâme que ses mœurs; mais il semblait prendre à tâche, et non sans des efforts quelquefois sensibles, d'éviter devant le tribunal cette phraséologie de corps-de-garde et de mauvais lieu, pour étaler à la place de méchans lambeaux d'histoire romaine, et des bribes oratoires d'assez mauvais goût, volées au *Journal de la Montagne* et à la tribune des Jacobins. Le notaire Bachelier affectait des manières posées, des réponses courtes, pleines de gravité et de mesure, des inflexions douces et pénétrantes, et il se retranchait contre la res-

ponsabilité de ses actes, derrière sa réputation vraie ou fausse de tolérance et d'humanité. Chaux exhalait la fougue de son caractère en improvisations véhémentes qui blessaient rarement les règles de la correction, et qui s'élevaient de temps en temps à une espèce d'éloquence. Goulin, le principal meneur, la cheville ouvrière du comité, ne manquait pas d'une certaine puissance de facultés ou d'organisation. Il exprimait le plus souvent avec une netteté froide des idées qu'il savait enchaîner avec logique, et présenter avec habileté, quoiqu'elles ne produisissent pas toujours l'effet qu'il en avait attendu. C'est ainsi qu'il essaya inutilement de justifier les massacres de Nantes par les massacres de Paris, et de s'envelopper avec ses complices du manteau d'impunité qui couvrait les *septembriseurs*.

L'auditoire ne répondit à son apostrophe imprudente que par une longue rumeur d'indignation. Les *septembriseurs* n'y étaient plus, ou bien ils avaient déjà changé d'opinion dans l'espérance assez fondée de frapper incessamment d'autres victimes.

Le plaidoyer de Carrier, fort important comme document historique, puisqu'il prouve jusqu'à l'évidence que les horreurs commises dans la Vendée étaient le fait des comités de gouvernement, ne fut d'ailleurs que le plus pitoyable des lieux-communs oratoires. Il y répète sa phrase bannale des *lauriers changés en cyprès*, qui traînait depuis trois mois dans les clubs et dans les gazettes ; il y parle en grande pompe de ses combats et de ses victoires, quoique l'instruction eût démontré qu'il n'avait paru sur le champ de bataille que pour fuir, et donner à l'armée l'exemple honteux d'une déroute panique, sur un cheval qu'il n'avait pas pris le temps de brider. Il se compare au jeune Horace qui assassina sa sœur ; il compare les prêtres au cardinal de Lorraine qui bénit l'arquebuse de Charles IX et les poignards de la Saint-Barthélemy, sans penser que cette érudition grotesque ne repose que sur des fictions de comédie, et qu'elle se ferait siffler des enfans dans les basses classes du collége. En un mot, ce discours aurait été à faire rire s'il n'avait pas fait frissonner ; mais Carrier s'était précautionné contre la critique. L'indignation le sauvait du ridicule.

L'orateur de la journée, ce fut Réal, et sa tâche n'était pas aisée. Il défendait Goulin. Bien convaincu qu'il essaierait inutilement d'atténuer des faits dont une grande ville tout entière avait porté témoignage, il s'étendit habilement sur les crimes non moins exécrables qui les avaient provoqués; il déplora cette fatalité irrésistible des guerres civiles qui excite les ames les plus étrangères aux excès à enchérir sur les forfaits d'un ennemi en ne croyant que les punir; il rappela les époques trop multipliées de l'histoire où de pareilles fureurs avaient été lavées par l'amnistie, et, chose bien plus étrange, honorées par des récompenses publiques ou sanctifiées par des religions; il s'arrêta enfin au moyen capital que la convention nationale venait d'admettre en accusant Carrier, et il tira de cette déclaration solennelle la preuve que les massacres exécutés par ses cliens n'avaient jamais été que des actes d'obéissance passive. Quelle indépendance, quelle spontanéité pouvaient rester aux fonctionnaires du peuple, sous l'omnipotence d'un tyran altéré de sang qui n'apparaissait parmi eux que dans les accès de la rage, le sabre nu à la main, la menace et le blasphème à la bouche, les traits renversés par la colère et demandant des victimes? Il fallait mourir peut-être plutôt que de se soumettre, et laisser l'accomplissement d'un affreux devoir à d'autres assassins qui se seraient présentés en foule. Il n'y avait pas un égout de Nantes qui n'en eût vomi. Mais ce qu'on exige de ces infortunés sans éducation, sans principes, sans noblesse d'ame, continuait Réal, c'est la plus haute des vertus de l'homme en société, c'est cette abnégation sublime de la vie qui est la dernière épreuve du courage civil, et dont la suite des siècles offre à peine quelques exemples, en partie relégués au rang des fables. Est-il cependant un code chez les nations qui punisse de mort l'absence, le défaut d'héroïsme? En est-il un qui punisse de mort l'assassinat involontaire qu'une main, captivée par la violence, a commis innocemment? Le bras que l'on force à frapper n'est pas plus criminel que le couteau. En est-il un qui assimile à l'assassinat l'homicide froidement exécuté devant le peuple par l'impassible agent de la justice? Non, sans doute. La loi a pris soin de le qualifier elle-

même d'homicide légal. L'homicide peut donc être légal, et quelle légalité que celle des volontés inflexibles de Carrier, qui était placé, selon l'opinion générale, par les propres termes de son mandat, au-dessus de toutes les juridictions et de toutes les lois?

Cet argument fut développé avec plus d'adresse et de talent, car j'ai senti en écrivant que l'expression n'était pas toujours fidèle à ma mémoire altérée aujourd'hui par de cruelles souffrances. Il était d'ailleurs ingénieux en ce point qu'il semblait satisfaire à toutes les convenances de la cause. On ne pouvait réellement invoquer avec pudeur, en faveur des membres du comité révolutionnaire de Nantes, que l'inviolabilité du bourreau.

Réal n'avait pas renoncé toutefois à l'espérance de ramener quelque intérêt sur les accusés. S'il s'était cru obligé pour leur salut à les dégrader du rang de l'homme, il sentait pourtant qu'il n'aurait pas fait assez pour leur concilier l'indulgence et la pitié, s'il ne parvenait à les distinguer des tigres par quelques facultés morales et quelques émotions généreuses. Goulin avoit été le secrétaire de ce malheureux Phélippeaux, qui fit entendre le premier d'inutiles paroles de tolérance aux ravageurs de nos provinces, et qui paya son dévouement de sa vie. Cette circonstance lui fournit un épisode de sentiment et d'action auquel il n'y a presque rien à comparer dans les plus beaux mouvemens de la parole : « J'a-
» vais pensé, dit-il, à faire comparoître ici en témoignage la
» veuve de Phélippeaux; mais le respectueux attendrissement que
» m'inspire son infortune m'a détourné de ce projet. Non, ci-
» toyens ! Goulin, dût sa propre existence en dépendre, n'a pas
» voulu forcer la veuve de Phélippeaux à contempler ces fu-
» nestes gradins où tout réveille le souvenir d'un affreux sacrifice!
» N'est-ce pas là, en effet, qu'était assis Danton, l'Hercule de la
» liberté? Là, Camille Desmoulins, cet ingénieux La Fontaine de
» la révolution, qui en aurait été le Tacite? Et là, le Fénelon,
» le Las-Casas de la Vendée, le vertueux Phélippeaux? Ras-
» sure-toi, Goulin, tu n'entendras pas les gémissemens, tu ne ver-
» ras pas les pleurs de sa femme! Rappelle-toi plutôt ces jours glo-
» rieux où tu le suivais au combat, pour y acheter la paix par la

» victoire! Une fois, s'il t'en souvient, comme vous vous entrete-
» niez, sur le pont de Cé, des moyens de rendre le repos et le bon-
» heur à ces belles contrées désolées par la guerre, les brigands
» embusqués derrière les roseaux et les arbres du rivage vous assail-
» lirent d'une décharge de mousqueterie. Vous répondîtes à cette
» lâche agression en chantant l'hymne des Marseillais. O Goulin!
» quand tu passeras sur le pont de Cé, n'oublie pas de chanter à
» la mémoire de Phélippeaux l'hymne de la reconnaissance et de
» l'amitié! » Je ne me rappelle pas le nom de cette figure de rhétorique par laquelle l'orateur semble anticiper sur le résultat infaillible de son discours, en le transportant par une prévision hardie au nombre des événemens accomplis, et je ne l'ai probablement jamais su; mais j'aurais bien de la peine à croire qu'elle eût jamais été amenée avec plus d'art et employée avec plus de goût. On sent, à n'en pas douter, que le succès devait y répondre.

Entre autres artifices oratoires que j'aurais pu signaler dans ce beau plaidoyer, j'en citerai un qui ne me paraît pas moins bien conçu, et qui est encore plus dramatique; j'ai dit que Réal avait cherché à dissiper les préventions trop légitimes qui naissaient de l'accusation, en ramenant l'esprit des auditeurs sur des idées douces et des sentiments naturels. Goulin, le cruel Goulin n'était pas encore assez éloigné de la jeunesse, pour que personne ne se souvînt d'avoir vu éclater en lui quelques dispositions vertueuses et quelques affections touchantes. Il s'empare de tous les détails de ce genre qu'il a pu recueillir et qui servent à son dessein; il les développe, il les interprète, il les amplifie sans doute, il les invente peut-être; mais l'illusion qu'il a voulu produire ne trahit pas ses espérances, elle gagne les spectateurs, les juges, les prévenus eux-mêmes qui s'étonnent de pleurer. Ému de l'émotion qu'il excite, il y cède à son tour, et, d'une voix entrecoupée, il peut à peine articuler ces paroles : « Sa tête fut exaltée, son zèle aveugle, ses
» actions insensées et farouches, mais son cœur était pur! Je jure
» que Goulin est un homme de bien! » Au même instant, un des accusés se lève hors de lui-même; c'est Gallon, contre qui les débats n'ont fourni aucune charge, et dont le désistement

du ministère public a déjà proclamé l'innocence. Il fond en larmes, il tremble, il balbutie, il s'écrie enfin en sanglottant : « Goulin est un homme de bien ! c'est mon ami, c'est un honnête » homme, c'est mon ami ! Je le connais depuis neuf ans ; il a élevé » mes enfans : c'est un honnête homme, c'est mon ami ! Tuez-» moi, mais ne le tuez pas ! Sauvez, sauvez Goulin ! » L'attendrissement est universel et s'étend jusqu'au banc des jurés. On en voit quelques-uns frémir et se détourner pour essuyer leurs yeux. « Citoyens, reprend Réal avec l'accent de la conviction, sont-ce » là des hommes de sang ? »

Si l'on a égard à la mauvaise nature des hommes qui furent mis en œuvre dans cette scène, on n'y verra, selon toute apparence, qu'une adroite combinaison théâtrale ; mais il faut convenir, quoi qu'il en soit, que l'avocat y fut merveilleusement servi par le poète. C'est la machine qui opéra le dénouement.

L'absolution des membres du comité révolutionnaire de Nantes parut dès-lors aussi assurée que la condamnation de Carrier. Leur sécurité devint si complète, qu'ils firent ordonner les apprêts d'un superbe festin chez le premier restaurateur de Paris, pendant que les jurés étaient encore aux opinions. Deux places y restèrent vides. Avec Carrier, le tribunal avait envoyé au supplice Pinard et Grandmaison, dont les efforts de la défense n'étaient pas parvenus à atténuer les crimes. Grandmaison était convaincu d'avoir présidé à toutes les noyades, et on avait vu ce monstre faire voler à coups de sabre les mains palpitantes que de malheureuses femmes, que de pauvres enfans élevaient vers lui à travers les planches mal unies du pont, au moment d'être submergés. C'était aussi sur les femmes, sur les enfans, sur les vieillards chargés d'années et d'infirmités que s'exerçaient les lâches fureurs de Pinard. Celui-là, mûr à vingt-six ans pour des attentats qui font frémir la nature, marchait à la suite de l'armée républicaine, comme l'ange de la mort, avec lequel sa laideur robuste, la férocité de ses traits et la couleur basanée de sa peau, sous laquelle coulait un sang africain, lui donnaient quelque fantastique ressemblance. Aussitôt qu'un village, presque désert, qui venait d'être un champ de ba-

taille, restait derrière le vainqueur, on entendait hurler Pinard qui s'avançait à demi nu, et brandissant un sabre déjà sanglant, parmi des monceaux de cadavres, pour épier quelque reste de vie sur des fronts pâles et dans des yeux éteints, et pour égorger les blessés. Il pénétrait ensuite dans les maisons, massacrait le malade à son lit d'agonie, l'orphelin dans son berceau, la jeune mère sur son enfant, et s'emparait froidement de tout ce qui pouvait tenter sa cupidité dans leurs dépouilles, car c'était son héritage. Un instant après, l'incendie se déclarait à la fois sur dix points différens; la flamme courait de toits en toits avec la violence et le bruit de la tempête, et elle ne cessait de marquer le passage de Pinard, qui ne laissait jamais d'autres adieux à ses domaines, que lorsque tout était consumé.

Carrier marcha à la mort en proclamant son patriotisme et son innocence. Pinard, qui devait la subir avant lui, se défit tout à coup, par une secousse brusque et vigoureuse, des deux exécuteurs qui l'accompagnaient; puis courant au proconsul, la tête baissée comme un taureau furieux, il l'en frappa dans la poitrine et le jeta sans connaissance et presque sans vie sur les degrés de l'échafaud. Quelques minutes après, ceux-là étaient devant leurs juges, et les autres s'étourdissaient de leurs remords dans l'ivresse d'une orgie.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le tribunal ne punit dans ces misérables que des intentions contre-révolutionnaires, dont je les tiens pour complétement innocens. S'ils n'avaient été qu'assassins, comme leurs complices, on les aurait acquittés. J'ai montré ce qu'étaient les crimes de ce temps-là. Voilà ce qu'était sa justice.

Réal soutint dignement, deux ans après, la renommée que cette cause lui avait acquise, dans une affaire non moins célèbre, celle du fameux tribun Gracchus Babeuf, jugée à Vendôme par la haute-cour nationale. Il y parut, comme à la première, véhément

dans l'attaque, adroit dans la défense, heureux à démêler les parties faibles de l'accusation, heureux à déduire de chaque fait des explications, quelquefois un peu forcées, mais auxquelles il savait prêter une rare vraisemblance; pénétré d'une conviction ardente, qui n'excluait pas la mesure et qui devenait facilement sympathique à force d'être naturelle; aussi fertile en expédiens ingénieux et en effets préparés d'avance qu'habile à en cacher l'artifice; en un mot, spirituel et prudent jusque dans l'abandon, entraînant et passionné jusque dans le raisonnement, et sûr de se faire écouter avec faveur, même quand il établissait un principe qui ne pouvait être admis par personne. Cette procédure lui fut cependant moins avantageuse que l'autre, parce qu'il y agissait sur une matière moins malléable et moins docile, et qu'il n'avait pas pu imposer à ses cliens le système indispensable dans lequel il devait se renfermer pour leur salut. De ces deux hommes de fer qui représentaient la conspiration, Babeuf et Darthé, le premier s'obstinait à noyer ses théories fanatiques dans une phraséologie fastidieuse et confuse qui n'inspirait que l'ennui et le dégoût; le second, qui n'avait rien à gagner à la controverse, parce que sa vie passée portait de cruels témoignages contre lui, s'était, en quelque sorte, placé hors des débats, en affectant, sur les questions qui le touchaient de plus près, une taciturnité insouciante et brutale. Entre ce déclamateur d'inutilités prolixes, qui lisait pendant cinq heures sans reprendre haleine, car il ne savait heureusement pas parler, et ce muet volontaire, qui s'était retranché dans quelques monosyllabes maussades, ou par crainte de compromettre sa tête, ou par dédain de la défendre, on conçoit que Réal ait été assez occupé à réprimer l'intempérance verbeuse de l'un, et à stimuler la paresse inconvenante et systématique de l'autre. Cette difficulté de position nuisit nécessairement à l'élan d'un orateur qui avait besoin de s'identifier étroitement avec sa cause pour se communiquer et pour se répandre, et c'est à cela sans doute qu'il faut attribuer le mauvais succès de ses efforts.

Au reste, les débats de ce procès ont été imprimés si amplement et sous une forme si bien appropriée à l'intarissable battologie du

principal accusé, que je craindrais de tomber aux yeux de mes lecteurs dans des redites aussi vicieuses que les siennes, en me traînant servilement sur les détails d'une analyse. Il a même fallu, pour me décider à revenir sur l'aspect le plus extérieur de cet épisode de notre histoire, et à redemander à ma mémoire quelques-uns des traits qui en caractérisent le mieux l'étrange physionomie, que j'y fusse en quelque manière forcé par le désir de changer d'émotions en changeant de tableau. Les scènes sanglantes de la Vendée ne me suivront du moins pas ici. Nous allons passer de l'exécrable pratique des assassins à d'exécrables théories de sophistes, qui ne se sont pas, grâce au Ciel, développées dans des actes, et qui laisseront aux races futures plus de pitié que d'horreur. Ce que les égorgeurs de la patrie ont exécuté en 1793, Babeuf et ses affidés le rêvaient peut-être pour l'avenir; mais ce crime de leur pensée n'a pas été servi comme l'autre par les élémens et par les bourreaux. Il n'a fait couler que de l'encre, et, chez un peuple raisonnable et humain, des douches auraient suffi à le laver. C'était trop peu à cette époque, où les sensations poignantes de la révolution avaient blasé toutes les ames; où la France, nouvellement émancipée de ses tyrans, s'était apprivoisée avec leurs jouets odieux, en s'accoutumant à les regarder sans terreur; et où toute comédie politique paraissait insipide quand le dénouement n'était pas sanglant. La perfectibilité, qui marche si vite, nous épargnera probablement un jour ces énormes aberrations. Il faut seulement qu'elle nous donne auparavant deux choses qui nous manquent depuis long-temps, et sans lesquelles la société n'est qu'un coupe-gorge à la merci du plus fort et du plus pervers; des institutions et des mœurs: quand nous en serons là, il fera beau s'occuper d'utopies; il n'y aura plus de danger.

Les gradins de l'accusation présentaient donc à Vendôme un spectacle infiniment moins repoussant que celui qui avait tourmenté les yeux et la pensée dans la procédure du comité révolutionnaire de Nantes. Le corps du délit était un songe effrayant, il est vrai, mais qui s'était évanoui sans laisser de traces au réveil de la publicité. La plupart des accusés n'étaient pas même escortés sur les

fatales banquettes par ces souvenirs qui aggravent, de l'habitude constatée des crimes accomplis, l'intention d'un crime avorté. Babeuf lui-même n'avait pris aucune part aux excès du régime révolutionnaire. Il avait été haï de Robespierre; il avait dénoncé Carrier.

On devine assez ce que je pense de Babeuf sous le rapport politique, et le sentiment qu'il peut m'inspirer dans son rôle extravagant d'homme d'état et de législateur; mais on me ferait tort de supposer que je suis déterminé dans ce jugement par quelque préoccupation de parti. Je suis, s'il plaît à Dieu, assez avancé en expérience et en raison pour comprendre toutes les folies d'opinion dans le même mépris, et toutes les fureurs d'opinion dans la même antipathie. Depuis que je vois s'élever sous vingt bannières différentes des hommes à principes absolus qui veulent régler le monde à leur gré, sans égard à l'état encore indéfinissable où les révolutions nous ont mis, et des hommes à *formes violentes* qui se flattent, dans leurs rêveries cruelles, de le gouverner par la terreur, j'ai eu le temps de prendre ceux-ci en haine et ceux-là en pitié. La devise de l'écu et la couleur du drapeau sont, de leurs entreprises ou niaises ou féroces, la chose qui m'occupe le moins.

A considérer en lui l'homme littéraire, j'ai déjà fait pressentir que Babeuf ne méritait guère plus d'intérêt. La surabondance inextricable de ses idées sans méthode et sans netteté, ou plutôt des lubies vagues et confuses qui lui en tenaient lieu, le rendait tout-à-fait incapable d'improviser une phrase bien faite. Il avait certainement plus de facilité comme écrivain; mais cette facilité déplorable n'est qu'un vice de plus dans les gens qui écrivent mal. Ses nombreux écrits enchérissent encore sur tous ceux des tribuns de son espèce, et il n'en manquait pas alors, par une verbosité incorrecte et rebutante qui ne laisse ni vivacité à la pensée, ni prise à l'attention. Incapable de soumettre ses hallucinations vagabondes aux règles de la plus simple logique, il perd à tout moment de vue la question qu'il s'est proposé de traiter, pour s'égarer dans des digressions inutiles, et il ne sort de celles-ci que pour tomber dans des digressions nouvelles qui l'éloignent de plus en plus de son

sujet, jusqu'à ce qu'il l'ait totalement oublié. Cette absence complète de méthode et de raisonnement, qui est le plus sûr *criterium* auquel on puisse reconnaître un fou, ne prouve pas, comme on sait, le défaut d'imagination, et l'imagination était en effet la faculté dominante de Babeuf; mais elle ne s'était développée dans son intelligence imparfaite et malade qu'au préjudice du jugement.

La moralité de Babeuf n'aurait pas été non plus exempte de reproches, si l'on pouvait s'en rapporter au témoignage des biographies contemporaines, et la défense avait peu de parti à tirer de ses *antécédens*, s'il est permis de parler leur langage. Mais on sait ce que valent ces imputations quand elles sont proférées sur la fosse d'un malheureux que l'opinion et la loi ont frappé. La calomnie ne risque rien d'être inexorable quand elle marche à la suite du bourreau; et il est aussi prudent que généreux de lui renvoyer la plupart des diffamations qui poursuivent jusque dans le tombeau les victimes de nos troubles civils. Aucun nuage ne s'éleva pendant le cours des débats sur la probité de Babeuf, et cette circonstance est d'autant plus remarquable dans sa vie, que jamais la pauvreté n'a mis les principes d'un père de famille à de plus rudes épreuves. Ce qui le distingua, même entre les autres accusés, qui réunissaient presque tous les mêmes qualités à un degré fort éminent, ce fut une expansion ardente et passionnée, une sincérité capable d'aller jusqu'à l'abnégation, et qui se faisait conscience du moindre détour; la fermeté inflexible de volonté qui fait les grands hommes, et la résignation à la mort qui fait les héros et les martyrs. S'il n'était pas possible de se défendre de l'impatience et de l'ennui au débit disgracieux de son interminable verbiage, l'énergie de sentiment et la puissance d'ame qui éclataient de temps en temps au milieu de ces divagations accablantes, éveillèrent plus d'une fois l'admiration, et il est probable qu'il serait parvenu sans peine à maîtriser son auditoire dans de pareils momens, s'il avait su ménager ces ressources avec une sage économie dont la nature ne lui avait pas donné le secret. Quant au délit qu'il s'agissait de prouver, et surtout de punir, c'était, je le répète, un de ces crimes qui ne sont justiciables en bonne police que de la mé-

decine philosophique, le cauchemar d'un républicain atrabilaire, la monomanie d'un sophiste. Babeuf était un publiciste insensé dont il fallait briser la plume, un énergumène inquiétant dont il fallait réprimer le fougueux apostolat, un homme à enfermer entre quatre murailles avec les égards et les soins que l'humanité prescrit toujours : ce n'était point un homme à égorger.

Darthé ne paraissait avoir pris à cette conspiration ébauchée qui se résumait en pamphlets et en affiches, qu'une part assez passive; mais il était le beau-frère du cannibale Joseph Lebon, il avait été le secrétaire de ses commandemens homicides, le meneur de son épouvantable tribunal, l'assassin d'une province, et tout manifestait dans ses traits altérés par des veilles sanguinaires, dans sa physionomie de bête fauve, dans son silence brutal et obstiné, quelque chose de la réprobation de Caïn. Ce n'était pas pour les forfaits qui avaient plongé Arras dans le deuil et dans la désolation qu'il était mis en jugement, mais c'est sur eux qu'il fut jugé. Le présent le compromettait à peine; le passé le condamna, car le passé est implacable pour les méchans. Quoi qu'il arrive, il ne perd jamais ses droits sur eux.

Ici, contre l'ordinaire, l'intérêt le plus sympathique ne s'attachait pas dans l'auditoire aux principaux accusés. Il s'était pris au-dessous d'eux à des hommes plus imposans par leur talent ou plus recommandables par leur caractère. Germain n'était qu'un officier obscur nourri dans les conciliabules des jacobins, d'opinions exaltées et d'espérances ambitieuses. La première impression produite par son ton farouche et hautain, par ses bruyans emportemens, par ses accès de colère convulsive, et surtout par cette espèce de laideur morale plus facile à comprendre qu'à exprimer, et qui résulte plutôt de l'ensemble que des détails dans la figure de l'homme, ne lui avait été nullement favorable; mais il en était autrement quand il sortait de cet état d'irritation passagère pour aborder à tête reposée une question sérieuse. On était étonné de lui trouver alors une logique nerveuse et serrée qui n'avait plus rien de l'allure désordonnée des passions, et qui n'admettait dans une méthode facile de raisonnemens bien enchaînés

qu'autant de mouvement et de chaleur qu'il en faut pour donner de l'autorité à la parole. Ses idées qui se pressaient sans se confondre, s'énonçaient toujours avec clarté, quelquefois avec éclat. Les preuves semblaient naître à son gré pour fortifier les propositions; les conséquences jaillissaient des faits, les inductions se formulaient si naturellement dans l'esprit des assistans, qu'à l'instant où elles leur étaient offertes, il n'y avait personne qui ne crût les avoir prévues. Des allusions spirituelles qui n'étaient jamais forcées, des citations savantes qui n'étaient jamais pédantesques, des figures vives et singulières, mais amenées avec tant de goût qu'elles frappaient sans étonner; des mots de l'ame qui n'annonçaient aucun apprêt, et qui n'auraient été que simples s'ils n'avaient pas été sublimes; tous les ornemens dont l'art des rhéteurs enseigne inutilement l'usage, et que le génie seul sait employer sans étude, relevaient encore, comme une riche broderie, ces magnifiques improvisations, et Germain en fit entendre dix dans le cours de la procédure. Germain était éloquent, le plus éloquent peut-être, après le colonel Oudet, de tous les orateurs de son époque. Je ne citerai de lui, non comme un des morceaux remarquables de son plaidoyer, mais comme le plus court et le plus propre à être isolé sans perdre beaucoup de son énergie, que cette apostrophe au délateur Grizel, qui s'était flatté devant le tribunal d'avoir mérité la couronne civique par sa dénonciation : « Non, George Grizel, tu n'auras pas la » couronne civique ! Non, George Grizel, tu n'auras pas la cou- » ronne d'épines ! Ces couronnes appartiennent aux victimes ! La » couronne qui t'est réservée à toi, c'est la couronne de houx, celle » qu'on mettait à Rome sur la tête des esclaves pour les vendre » quelques deniers de plus. »—J'y ajouterai seulement ces dernières paroles de sa péroraison qui n'occuperont pas plus de place : « Au » reste, qu'ai-je à craindre ? Tout mon sang n'est-il pas à la liberté ? » et qu'importe le jour où j'en verserai la dernière goutte pour elle ? » J'ai choisi cette destinée pour la liberté. Pour la liberté, je l'ac- » cepte ! Vivant, elle n'aurait pas eu de plus ardent défenseur ; » mort, elle n'aura pas eu de victime plus dévouée. »

Il était impossible de mieux louer Réal qu'on ne l'a fait, en

lui attribuant la harangue de Germain. Malgré mon admiration souvent exprimée dans ces pages pour le beau talent de Réal, je ne saurais admettre cette supposition; elle ne serait fondée en vraisemblance qu'autant que Germain, étranger aux débats, aurait attendu l'heure de la plaidoirie pour étaler son éloquence d'emprunt, et c'est ce qui n'est point arrivé. Les débats lui ont souvent fourni, au contraire, l'occasion de se livrer aux mêmes élans et de développer les mêmes facultés d'une manière tout-à-fait extemporanée, puisque c'était dans des circonstances tout-à-fait imprévues. Or, aucune de ces ripostes soudaines dont Réal n'avait pu pressentir la nécessité, n'est restée, en verve et en habileté oratoire, au-dessous des meilleures parties de son dernier discours. Qui a improvisé les unes était très-capable de composer et d'écrire l'autre. Il faudrait expliquer d'ailleurs comment on s'approprie l'ouvrage, les pensées, les intentions d'un homme éloquent, comment on s'identifie avec lui jusque dans les moindres nuances par l'éloquence du regard, du geste, de l'inflexion, et comment on parvient ainsi, sans être éloquent soi-même, à faire illusion à ceux qui regardent et qui écoutent. Ce genre de puissance auquel je ne crois pas, ne me paraîtrait inférieur en rien à celui de l'écrivain. Si c'est en effet Réal qui a composé le discours de Germain, il y avait ce jour-là plus d'un grand orateur à la barre de la haute-cour. Il y en avait certainement deux.

Buonarotti, révolutionnaire décidé, mais grave, modeste et doux au-delà de tout ce qu'il est possible d'attendre d'un homme de son opinion, attirait l'attention à plus d'un titre. Ce républicain, expatrié comme Thrasybule, descendait de Michel-Ange, et ses traits impassibles, où se confondait cependant l'expression de la bienveillance avec celle de la fierté, rappelaient les dieux de son pays. Une jeune femme l'avait accompagné dans sa proscription, assisté dans sa misère. On l'avait vue constamment attentive aux dépositions des témoins, aux impressions des jurés, ou épiant dans les regards de son mari, qui la regardait souvent, des motifs de consolation et d'espérance. Elle intéressait beaucoup, car elle était belle et elle pleurait.

Antonelle, fanatique de théories, que détrompa plus tard l'expérience, et qui est mort royaliste, en déclarant que sans les Bourbons il ne pouvait plus y avoir en France de liberté civile et politique, montrait là, devant l'échafaud de Sidney, le flegme dont il avait fait preuve le 13 vendémiaire, en se promenant, un livre à la main, sur la terrasse des Tuileries, à travers une grêle de balles. Son calme aisé et noble, empreint de toute la dignité d'un gentilhomme que des circonstances fortuites ont jeté dans la mauvaise compagnie, imposa suivant l'usage une sorte de respect qui gagna jusqu'au ministre immédiat de l'accusation. Il parla peu, rarement, d'une manière posée et presque insouciante, et sa sécurité fut à demi justifiée par le résultat.

La réputation d'Antonelle était cependant solidaire de quelques attentats qui commençaient à être appréciés. Celle d'Amar était encore plus difficile à défendre. L'ami, le complice avoué de Collot d'Herbois, de Billaud, de Vadier, le terrible Amar, qui avait poussé les Girondins à la mort, qui y avait traîné Fabre-d'Églantine et Camille, Amar dont tant de voix vengeresses demandaient naguère la tête, se présenta aux yeux du tribunal sous des formes si singulières et si nouvelles, qu'elles purent un moment rendre son identité douteuse. Amar, si redouté dans les comités, si tyrannique à la tribune; Amar, le lion de la Montagne, n'était plus qu'un homme du monde aux manières élégantes et polies, recherché dans ses habits, dans son attitude et dans ses paroles, qui s'exprimait avec une délicatesse étudiée, modérait sa voix pour la rendre plus insinuante, et ne s'adressait jamais aux jurés, en général ou en particulier, sans se ménager leur indulgence par d'humbles et flatteuses précautions. Il n'avait figuré que d'une manière fort accessoire dans la conspiration vraie ou fausse de l'infortuné Babeuf, et la vindicte judiciaire ne crut devoir lui reprocher pour tout délit qu'un léger défaut de prudence dans ses relations et dans ses démarches. Quoi qu'il en soit, il n'en manqua pas dans son procès.

Quelques autres personnages, qui étaient arrivés aux débats avec une certaine importance, la perdirent long-temps avant qu'ils

fussent clos. *Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé;* cette cohue de comparses politiques, extraits des plus mauvais lieux de Paris, ne se distingua que par une turbulence effrénée, des vociférations furieuses et des excès scandaleux qui firent plus d'une fois de la salle des séances un vil tripot d'émeutiers. La retraite seule des juges ramenait alors une apparence d'ordre, sans ramener le silence. Une grande fille, d'une jeunesse passablement mûre, et d'une figure assez maussade que sa rouge chevelure n'encadrait pas avantageusement; cette pauvre créature, dis-je, qu'on appelait Sophie Lapierre, et qui s'était trouvée colloquée au nombre des accusés, je ne sais trop pourquoi, si ce n'est pour chanter, entonnait tout à coup des chants de la révolution, tantôt grandioses et sublimes, tantôt grossiers et sauvages, que ce peuple d'hommes voués au supplice, peut-être pour le lendemain, répétaient en chœur autour d'elle. Ce concert, plus touchant qu'harmonieux, se prolongeait jusqu'à la prison, où il allait diminuant d'éclat de chambrée en chambrée, jusqu'à ce qu'il s'évanouît entièrement sous le dernier verrou. Je puis être dans mon tort; mais j'avoue que je n'ai point de sens pour percevoir et pour comprendre l'enthousiasme d'un héros qui s'excite à mourir sur l'air de *la Carmagnole.*

Je ne quitterai pourtant pas ces infortunés sans en nommer encore un, dont l'étrange folie peut donner lieu du moins à des réflexions utiles: c'était un certain Pillé, qui croyait fermement aux esprits, et qui attribuait les progrès de la contre-révolution aux stratagèmes des lutins et des sorciers. Il convenait avec sincérité que le démon familier de Babeuf l'avait soumis, et que cet habitant de l'autre monde eut l'adresse de le transporter un jour au cinquième étage du tribun sans lui faire passer la porte ni parcourir les degrés; mais les sortiléges du directoire prévalaient depuis quelque temps, et Pillé s'en apercevait mieux que personne aux tourmens que lui faisaient éprouver toutes les nuits des follets aristocrates déchaînés contre son sommeil. C'est le langage, ce sont les plaintes de Caliban; c'était son ignorance aveugle et stupide; et tels étaient en partie ces destructeurs d'autels, qui livraient une

guerre à mort au christianisme, qui divinisaient la raison pour se dispenser de reconnaître un Dieu, et qui faisaient dater la France d'une nouvelle ère de lumière et de civilisation !»

La nuit du 6 au 7 prairial, 25 mai 1797, vint enfin terminer ce drame judiciaire, qui avait duré près de cent jours. Il était quatre heures et demie du matin; les rayons du soleil, qui s'élevait depuis quelque temps à l'horizon, faisaient pâlir de plus en plus la clarté de quelques flambeaux qu'on voyait brûler encore dans les parties les plus reculées de la salle. Les accusés, plus silencieux et plus mornes que de coutume, furent introduits avec les précautions ordinaires; le haut-jury était sorti avec une triste solennité de la chambre du conseil, où il avait passé dix-neuf heures aux opinions. Les juges reprirent leurs siéges; l'audience se remplit. Il y eut alors un moment de calme sombre et taciturne, pendant lequel on aurait distingué le bruit d'un insecte qui vole. Quelques enfans, quelques femmes défaites et échevelées, celle de Buonarotti entre autres, se pressaient à la barre et s'y liaient de leurs mains, mais sans cris, sans plaintes, sans soupirs, presque sans mouvement. Quand le président du tribunal se leva pour prononcer le jugement, d'une voix nette, mais émue, on aurait cru qu'il n'y avait que lui de vivant dans toute l'enceinte. Ce jugement on le connaît; le grand nombre était rendu à la liberté. Buonarotti, Germain et quelques autres, dont l'histoire ne gardera pas le souvenir, étaient condamnés à la déportation, Babeuf et Darthé à la mort. Au moment où cette partie de la sentence fut proférée, une agitation muette se remarqua sur la partie des banquettes où les condamnés étaient assis. Réal y était placé sur une banquette intermédiaire, au-dessus de Darthé qu'il avait un peu à sa gauche, au-dessous de Babeuf qui le dominait, au contraire, à sa droite. Darthé venait de tomber en arrière, la tête appuyée sur les genoux de son défenseur, qui s'empressait de le soutenir, pendant que Babœuf tombait à son tour sur son épaule. Il n'eut pas le temps d'attribuer cette double défaillance à la terreur; le sang qui l'inondait lui en révélait le mystère, et dans le même instant, deux poinçons qui en étaient abreuvés roulaient sur les degrés; celui de

Babeuf était formé d'un de ces ressorts de fil de fer en spirale qui servent à exhausser la chandelle sur sa bobêche à mesure qu'elle se consume, et qu'il était parvenu à aiguiser au pavé de son cachot. On enleva les deux moribonds, car leur mauvaise fortune ne voulut pas qu'ils mourussent de leurs blessures. Leur sang n'avait point tari sous le fer dont ils s'étaient frappés; il leur en restait pour la guillotine, et ils y furent portés le soir.

Tout le monde sait à quoi s'en tenir maintenant sur ces boucheries légales qu'on appelle œuvres de justice, et qui ne sont chez les peuples en révolution que des œuvres de vengeance. Les opinions dangereuses pour la société ne se répriment point par des supplices : ce sont les bonnes institutions et les bonnes lois qui en arrêtent le progrès. C'est le bonheur de la société qui les dément et qui les diffame. La mort juridique n'a jamais prouvé, en théorie politique non plus qu'en théorie philosophique ou religieuse, que l'absurde cruauté de ceux qui l'infligent. Donnez une saine éducation aux enfans, du travail aux prolétaires, de la liberté à l'industrie, des encouragemens au talent, de la considération à la vertu; réprimez avec vigueur les corrupteurs de la raison et de la morale publiques partout où ils se trouvent, dans les journaux, dans les livres, au théâtre, au barreau, à la tribune : il ne s'agit pas pour cela de verser du sang, il s'agit seulement de renverser à propos une écritoire quand il y a du poison dedans. Je ne sais comment ces précautions s'appellent, je ne sais même si elles n'ont pas quelque nom de réprobation chez les nations perfectionnées; mais je sais, à n'en pas douter, qu'une nation ne se maintiendra jamais sans elles dans un état d'ordre et de repos. Si elles sont impraticables ou périlleuses, renoncez au pouvoir : il vaut mieux le quitter que de le perdre, et on le perd bien vite quand on néglige les moyens de le conserver; ce qui est d'ailleurs assez indifférent dans la plupart des gouvernemens, c'est-à-dire dans tous ceux où son action n'est pas réglée sur les besoins généraux de l'époque et du pays. Mais, dans tous les cas, n'essayez point de l'affermir par la persécution. C'est la flèche fée des conteurs orientaux qui retourne au cœur de celui qui l'a lancée. Le sang répandu

n'est pas bu tout entier par la terre. Il a un reflux imprévu qui remonte jusqu'au trône, le mine et le fait crouler. Voilà près de quarante ans que Babeuf est mort, et son parti est vivant, parce qu'au fond des extravagances mêmes de Babeuf, il y avait des vérités qu'aucun gouvernement n'a daigné reconnaître, et qui ne mourront jamais. On ne tue pas une vérité comme un homme :

Discite justitiam, moniti; non temnere divos.

N'écoutez pas les courtisans qui demandent la tête des factieux pour faire parade de zèle; n'écoutez pas les factieux dont la véritable ambition est de devenir des courtisans, s'ils ne deviennent des rois, et qui envient par-dessus toutes choses aux courtisans le privilége d'obtenir et de commander l'assassinat. Écoutez la voix de ces sages anciens que la mort a désintéressés de toute spéculation comme de toute espérance; écoutez la voix de la tradition, la voix de l'histoire, la voix expérimentée de tant de siècles qui valaient bien le vôtre, quoi qu'on en dise; écoutez votre conscience et licenciez les bourreaux; vous n'en aurez pas besoin.

Ce que je viens de dire en finissant, c'est ce que j'aurais dit au directoire, si j'avais écrit de son temps, — et le directoire ne m'aurait pas entendu.

J'avais l'intention de prouver que les débuts éclatans de M. Réal au barreau révolutionnaire se rattachaient à des épisodes de notre histoire fort dignes d'être conservés, sous deux rapports différens : premièrement, parce que la réalité a peu de chose à envier en ce genre à l'imagination, et que les amateurs de passions extrêmes et de scènes violentes qui cherchent des émotions tragiques dans les romans, trouveront de quoi se satisfaire dans les procès-verbaux; secondement, parce que l'exemple de tant de fureurs délirantes et de sacrifices stériles que nous avons vus aboutir à la tyrannie du sabre, dans une révolution finie, ne serait peut-être pas perdu

pour tout le monde au commencement d'une révolution nouvelle, si notre malheureuse France était condamnée à la subir. L'avenir des peuples deviendra de moins en moins menaçant, quand ils connaîtront le passé.

Si j'avais annoncé, au début de ce long chapitre, une *Notice biographique* sur M. Réal, on m'accuserait avec raison de m'être inutilement engagé dans des digressions interminables auxquelles mon sujet principal se renoue à peine; mais j'ai de vieille date accoutumé mes lecteurs à voir mon sujet principal dans mes digressions elles-mêmes. Le titre de *Souvenirs* explique tout. C'est ainsi, en effet, que les souvenirs se présentent à la mémoire, irréguliers, capricieux, divers, sans ordre, sans méthode et presque sans dessein, comme les perceptions du sommeil; et si les miens avaient eu quelquefois le faible attrait qui captive l'attention, c'est à ce défaut de plan et de combinaison qu'ils en seraient redevables. Je suis du moins convaincu que tout homme qui porte un plan prémédité dans la causerie, ne saura jamais causer, et je n'ai certainement pas la prétention de donner mes histoires pour autre chose que des causeries. Un autre orgueil ne m'est point permis.

Dans l'abandon d'une conversation qui erre d'objets en objets, ou d'un récit qui se développe librement au gré de la fantaisie, le fil imperceptible qui lie les idées a un usage tout opposé à celui du fil d'Ariane. Il sert à égarer agréablement la pensée dans une multitude de routes confuses, et non à lui faire retrouver le point oublié d'où elle est partie. Il faut le rompre et non le suivre pour sortir du labyrinthe.

Il faut le rompre ici, et je ne serais ni mortifié, ni surpris que le plus grand nombre des voyageurs complaisans qui m'ont accompagné au commencement de ces excursions, n'eussent pas attendu si tard à me quitter. C'était un parti fort sage.

Ch. Nodier.

LA RELIQUE.

Ceux qui étaient jeunes il y a vingt-cinq ans ont eu un large chemin d'honneurs et de fortune ouvert devant eux; le malheur seulement était dans la nécessité imposée à chacun de prendre ce chemin, soit que le penchant l'y portât, soit que non. Pour les jeunes gens d'alors qui arrivaient à l'âge des armes avec un sang ardent et une grande insouciance de cœur et d'esprit, le parti était beau; mais pour les pauvres diables d'une complexion pacifique, pour ceux que l'inclination appelait à une paisible industrie, entraînait vers les calmes spéculations de la philosophie et de la poésie, c'était une grande misère : c'était une mortelle douleur pour ceux que l'on venait interrompre dans les enchantemens d'un premier amour. Tout était bon à l'impitoyable conscription : elle enrégimentait indistinctement les poètes, les philosophes et les amoureux, et elle n'avait pas tort, puisque tous ces gens-là, dès le premier feu, se comportaient comme les hommes d'un tempérament guerrier. Les uns prenaient machinalement cette valeur que donnent le harnais du soldat, le commandement de l'officier, le son du tambour et du clairon; les autres se laissaient prendre à la poésie des armes, l'ardeur de l'imagination les emportait, ils se battaient en enthousiastes et en inspirés. En résultat, des hommes d'humeur belliqueuse que leur vocation portait aux combats, et de ceux qui, appelés à autre chose, ont fait contre mauvaise fortune bon cœur, autant sont tombés, autant sont arrivés; dans tout cela, il n'y a eu que les arts et les sciences qui ont souffert, et quelques femmes qui sont mortes de chagrin, à ce qu'on dit.

Dans le nombre de ceux que la loi militaire frappa au cœur, il faut ranger un jeune homme qui, nommé maréchal-des-logis et décoré pour sa belle conduite à la bataille de Saragosse, était chef d'escadron et officier de la Légion-d'Honneur à la bataille de la Moscowa. Il se nommait Raymond. C'était un jeune homme de bonne mine et de manières élégantes et douces. Ses camarades estimaient sa valeur et ses talens militaires; mais ils blâmaient sa façon d'être vis-à-vis d'eux, sa réserve et sa misantropie. Le fait est que Raymond était peu communicatif, et que depuis son arrivée sous le drapeau il avait échangé peu de relations et peu de paroles avec qui que ce fût. Dans les marches, il chevauchait à l'écart, la tête basse, recueilli, pensif, laissant flotter la bride sur le cou de son cheval. Dans les haltes, ou bien quand on tenait garnison dans quelque bonne ville d'Espagne ou d'Allemagne, il vivait à part, ne se mêlant ni aux propos ni aux folies des autres officiers. D'abord cette conduite avait excité du mécontentement; mais, comme Raymond n'y avait pas pris garde et avait continué son train, et que du reste c'était un homme toujours disposé à rendre service, et dont la bourse était ouverte à qui voulait y puiser, on s'était fait à sa bizarrerie. Il était convenu que Raymond était un bon enfant, un peu trop original peut-être, mais qui rachetait ce défaut par de solides qualités. Sa sauvagerie était mise sur le compte d'une passion qu'il avait laissée à Paris, et à laquelle il gardait un fidèle souvenir; ce qui donna lieu à de fort méchantes épigrammes parmi les épaulettes caustiques du régiment.

Les subordonnés de Raymond lui étaient fort attachés et devoués pour sa bienveillance et sa douceur envers eux. Il y avait surtout deux cavaliers de son escadron qui portaient cet attachement jusqu'au fanatisme. Ces deux soldats étaient ses frères de lait; ils avaient grandi dans la maison de son père, et les bienfaits de sa famille n'avaient jamais manqué à eux ni aux leurs. Lorsque Raymond entra au régiment, simple soldat comme eux, ils se firent ses serviteurs, et lui rendirent facile ce métier qu'il n'eut pas à exercer long-temps, car son avancement fut prompt. Et puis il arriva que Raymond, dans une affaire, sauva la vie à l'un d'eux, et qu'il fit obtenir la croix à l'autre. Les deux dragons n'aspirèrent plus qu'à l'occasion de se faire tuer pour lui.

Au combat, Raymond était le même homme que dans le camp, dans les marches et dans la garnison. C'était toujours le rêveur sentimental. Il s'en allait nonchalamment dans le plus fort des mêlées; et quand il était

là, il s'en tirait comme un autre, à coups de sabre. Souvent il restait seul exposé comme un point de mire à un poste insoutenable; les balles arrivaient de toutes parts autour de lui en sifflant et en ricochant: il ne s'en apercevait pas, à moins que son cheval ne fût tué sous lui. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que jamais il ne fut touché, jamais il ne reçut la plus légère égratignure. Si loin que l'entraînassent sa valeur mélancolique et ses sublimes distractions, il revenait toujours sain et sauf. Ce courage, ce sang-froid, ce bonheur, étaient après chaque bataille le sujet de grands éloges et de récompenses, et Raymond était tout surpris, quand il recevait des félicitations et des grades, comme un somnambule quand on lui parle de la besogne qu'il a faite en dormant.

Il ne restait que trente hommes du régiment de Raymond à la retraite de Moscou, et tous les officiers supérieurs avaient péri, ce qui le faisait colonel par droit de survivance. Il ne s'agissait plus que d'arriver en France, chance bien incertaine il est vrai! Parmi tous ces hommes dont les pas et les efforts étaient tournés vers la patrie en ce moment, bien peu avaient l'ame assez sereine et se sentaient assez forts pour compter accomplir ce retour. Le corps d'armée auquel appartenait Raymond avait quitté Smolensk depuis neuf jours; les troupes avançaient sans ordre et au hasard, cherchant vainement des routes effacées, souffrant du froid et de la faim, sans vivres, et tourmentées par la neige que le vent leur soufflait au visage. De temps en temps, des collines qui bordaient la route partaient des cris sauvages et se précipitaient les Cosaques, qui suivaient l'armée et venaient par boutades harceler ses flancs et glaner ses traînards. Il n'y avait plus ni discipline ni commandement: officiers, soldats, généraux, allaient pêle-mêle; la misère et la douleur avaient supprimé toute distinction. On marchait dans un silence farouche. Parfois un homme se couchait dans la neige avec un désespoir stupide, et y restait. Il y en avait qui tombaient frappés de mort subite. Les morts et les mourans étaient dépouillés de leurs habits; on dérobait, on pillait les vêtemens de toute espèce, et tout ce qui pouvait servir de préservatif contre le froid. On voyait de simples tambours vêtus de riches dolmans, des grenadiers couverts de châles ou de pelisses de femmes, des généraux roulés dans des couvertures et des housses de chevaux. Tout cela eût prêté à rire si l'on avait pu rire. Raymond était à pied et vêtu simplement de son uniforme: son cheval avait été mangé à Smolensk, et son manteau lui avoit été volé. A côté de lui marchaient ses deux dragons fidèles et dévoués, qui étaient aussi du petit nombre de ceux

qu'avaient épargnés les rigueurs de la campagne. Malgré leurs propres souffrances, ces braves gens prenaient de Raymond tout le soin possible, mais Raymond ne souffrait pas, lui; la pensée le soutenait; il souriait parfois, et levait ses regards vers ce ciel gris et trouble comme vers un ciel de printemps pur et doré. Cependant son corps délicat n'était pas de même trempe que son ame : la famine et les frimas y avaient prise, et bientôt les traits de son visage et toute sa personne portèrent l'empreinte d'une grande altération. Il ne souffrait pas, mais il mourait. Tout à coup il se sentit défaillir et tomba sur le chemin. Les deux soldats s'empressèrent à son secours, ils le réchauffèrent, et versèrent sur ses lèvres les dernières gouttes d'eau-de-vie que contenait leur gourde. Une gorgée d'eau-de-vie donnée là était un immense bienfait.

— Merci, leur dit Raymond en rouvrant les yeux; merci, mais votre secours est vain. Je sens que la vie se retire de moi, c'est sans remède. Adieu, Jean! adieu, Pierre! adieu, mes frères, soyez plus heureux que moi!

Après leur avoir serré la main à tous deux, Raymond tira de dessus sa poitrine une lettre dans laquelle divers objets paraissaient renfermés.

— Vous dites que je vous ai rendu service, mes amis, et vous regrettez de ne pouvoir rien faire pour moi : rassurez-vous, je vais vous donner l'occasion de vous acquitter. Prenez ceci, et si le sort vous épargne, remettez-le à l'adresse écrite sur l'enveloppe. C'est ma dernière prière et mon dernier vœu.

Disant cela, Raymond expira.

Les deux frères demeurèrent un instant plongés dans une douloureuse consternation. Leur bienfaiteur était là, gisant sur le sol, mort ainsi à vingt-sept ans! Et la sépulture même lui était refusée, car ils n'avaient rien pour percer cette terre durcie par la gelée. Ils posèrent sur le cadavre quelques branches de bois mort qu'ils couvrirent de neige. Une larme qui vint aux yeux de ces deux stoïques soldats et un soupir qui sortit de leur poitrine furent l'oraison funèbre du commandant Raymond. Puis Pierre dit à Jean : « Allons, frère, il n'y a plus rien à faire ici; songeons maintenant à accomplir sa dernière volonté. » Ils tournèrent leurs regards vers la route que parcourait l'armée; déjà les derniers hommes disparaissaient à l'horizon brumeux, et comme ils pressaient le pas pour les rejoindre, un hourra retentit. Avant qu'ils eussent eu le temps de tirer leur sabre du

fourreau, les lances des Cosaques étaient sur leur poitrine. Ils furent pris.

On les désarma et on les plaça chacun entre deux chevaux. Les Cosaques étaient clémens quelquefois et se contentaient de faire des prisonniers. Il est vrai que souvent c'était pour se donner la récréation de les tuer à loisir et avec certains raffinemens. La horde qui s'était saisie de Pierre et de Jean avait déjà plusieurs captifs, et peut-être voulait-elle compléter une collection. On ne leur fit aucun mal, si ce n'est quelques bourrades pour les inviter à hâter le pas. La nuit venait, et les Barbares, quittant la piste de l'armée française, se dirigèrent vers des hauteurs à l'ouest de la route. Après avoir traversé un bois de sapins, la caravane se trouva au milieu d'un village en ruines où elle s'arrêta pour passer la nuit. Les logemens furent pris à l'aventure dans des cabanes désertes et à demi brûlées. Pierre et Jean furent placés dans la dernière et la plus misérable de ces huttes, à l'extrémité du hameau et sur la lisière du bois. Deux Cosaques furent logés avec eux.

Plusieurs heures s'étaient écoulées, et les deux frères n'avaient pas prononcé une seule parole. Ils étaient assis sur le tronc d'un arbre dont les branches brûlaient devant eux; leurs gardiens étaient d'un autre côté, et s'entretenaient en fumant. La cabane dans laquelle ils se trouvaient était située sur le sommet de la colline que le village couronnait, et à travers la brèche qui lui servait de fenêtre, la vue pouvait s'étendre au loin et embrasser un vaste pays. L'épaisseur des ténèbres ne permettait de rien voir, sinon quelque chose de brillant qui étincelait à une grande distance. Ce n'était pas une étoile, car le ciel était noir et n'en montrait aucune. Cette lueur ne pouvait provenir que de quelque grand feu allumé à une distance de deux ou trois lieues. « C'est le bivouac des nôtres, » dit Pierre, qui, les coudes sur ses genoux et le menton dans ses mains, livré à une méditation profonde et animée, fixait des yeux avides sur ce point lumineux. Jean s'était affaissé dans une sorte de torpeur, il ne voyait et n'entendait rien.

Sur ces entrefaites un des Cosaques sortit, et il n'en resta plus qu'un avec les deux Français. Mais les prisonniers étaient harassés, faibles, désarmés, et le Cosaque, véritable colosse, haut de six pieds, robuste et armé redoutablement, était à lui seul une garde suffisante.

Il se promenait de long en large devant la porte, les deux mains posées sur la crosse de deux pistolets, prêt à tout. Pierre le toisa long-temps

avec une fureur pensive; puis, se penchant vers son frère et le secouant par le bras, il le tira de son engourdissement et parvint à s'en faire écouter.

— Écoute, Jean, dit-il, demain nous serons tués ou envoyés en Sibérie.

— Probablement, répondit Jean.

— Dans l'un ou l'autre cas, que deviendra le message du commandant Raymond ?

— Il n'arrivera pas à son adresse; c'est un malheur, mais qu'y faire ? A l'impossible nul n'est tenu, comme dit le proverbe.

— Il n'y a rien d'impossible. J'ai une idée, moi.

— Bon ! Voyons-la.

— C'est terrible, Jean, mais il n'y a pas d'autre moyen. Un de nous suffit pour porter ce message, il suffit donc qu'un de nous s'échappe; mais pour cela il faut que l'autre soit tué.

— Je comprends cela.

— Cette lumière qui brille là-bas, c'est notre phare, notre salut, c'est la France. Qu'un de nous arrive là, et le dernier vœu du commandant pourra encore être rempli. En sautant par cette fenêtre, en se glissant ensuite dans les neiges et derrière les troncs des sapins, on peut gagner la plaine et arriver au port. Le tout est de pouvoir franchir sans être aperçu une distance de cent pas. Après, on est sauvé. Cette masure est la dernière du village, il n'y a donc pas à passer devant les autres. La seule chose à éviter, c'est une alarme trop prompte; la seule chose à obtenir, c'est quelques minutes de silence. Il faut donc que l'un de nous enjambe cette fenêtre et s'esquive pendant que l'autre se jettera sur ce géant, le prendra à bras le corps, et luttera avec lui de façon à ce qu'il ne puisse pas tirer ses pistolets d'un moment. Quand on ne cherche que cela et que l'on est décidé à être tué ensuite, c'est facile. Je m'en charge.

— Pourquoi toi? Mon frère, c'est toi qui t'en iras et moi qui ferai taire ce sauvage tant que je pourrai.

— Jean, ce n'est pas juste; c'est moi qui ai eu l'idée, c'est à moi de choisir ma part dans la besogne. D'ailleurs je suis plus fort que toi, et tout n'est pas désespéré. Il est possible que je désarme mon homme et que je l'étrangle. C'est une chance.

— Tais-toi donc! un gaillard comme celui-là en expédierait bien encore deux comme nous dans l'état où nous sommes. Ce sera beaucoup de l'em-

pêcher de tirer ses pistolets pendant un instant. Tes raisons sont mauvaises, Pierre; j'en ai une meilleure, moi : c'est que le commandant m'a sauvé la vie, et qu'en donnant la mienne pour lui maintenant, je ne fais que m'acquitter.

— Eh bien ! Jean, puisque nous ne pouvons nous accorder, il n'y a rien de dit. Je renonce à mon projet. Nous irons en Sibérie.

— Tu renonces?... Mais je ne renonce pas, moi; je t'avertis que je vais faire le coup, et que si tu n'en profites pas pour t'évader, tant pis pour toi, tant pis pour nous et pour le commandant... Mais tiens, Pierre, tout cela ne signifie rien; c'est mal de se disputer entre frères, et puisque nous sommes aussi entêtés l'un que l'autre, il n'y a qu'une façon de sortir d'embarras, c'est par le sort. A pair ou non ! Celui qui devinera s'en ira.

— Soit, dit Pierre. Disons-nous adieu, frère !... Et maintenant point de faiblesse ni d'hésitation. Ce que le sort aura décidé sera bien, et il n'y aura pas à y revenir.

Tandis que son frère parlait, Jean brisa un petit bâton en plusieurs morceaux, et tendant sa main fermée :

— A toi de parler, dit-il.

— Pair ! dit Pierre à voix basse.

— Quatre. Tu as gagné. Va-t'en.

Les deux frères échangèrent un regard plein d'éloquence. Ils se levèrent tous deux ensemble, et chacun alla de son côté et fit son devoir. Pierre escalada la fenêtre en un clin d'œil, en trois bonds il fut dans le taillis, rampant sur les pieds et sur les mains ; puis il s'arrêta, écoutant, dans une horrible anxiété... Un coup de feu retentit, puis un autre. Pierre poussa un sourd gémissement. C'en était fait, son frère Jean était tué ! Il entendit du tumulte dans le village, des bruits de voix et de pas. Quelques hommes entrèrent dans le bois et en fouillèrent les marges; mais l'évasion d'un prisonnier ne valait pas la peine de se mettre en grands frais de recherches, et de passer une nuit blanche; on y renonça.

Pierre était sauvé; mais lorsqu'il fut sorti des bois et arrivé dans la plaine, il n'aperçut plus la lumière sur laquelle il avait compté pour se guider. Son embarras fut grand; il chercha à s'orienter, ce qu'il fit mal, car il marcha toute la nuit sans rien voir. Il erra trois jours sans prendre aucune nourriture, et il allait périr lorsque le hasard le jeta dans les débris d'une division française. On le secourut, et il arriva à la Bérésina.

Ce qu'il souffrit ne saurait se décrire. Avant de revoir la France, il passa quinze mois dans un hôpital entre la vie et la mort. Enfin, à peine convalescent, il se remit en route. Quand il toucha la frontière, il se mit à genoux et baisa la terre de France en pleurant à chaudes larmes. Il sentait bien que les sources de la vie étaient taries en lui, et qu'il n'avait pas long-temps à voir le ciel de la patrie; mais il était assez fort pour arriver jusqu'à Paris, et c'est tout ce qu'il demandait. Son pieux devoir alors serait accompli, le message de Raymond n'aurait pas vainement coûté tant de périls, de fatigues, et la vie d'un frère.

Arrivé à Paris, il ne voulut prendre le moindre repos avant que sa sainte mission ne fût remplie. On lui indiqua un hôtel de la rue du Mont-Blanc, il y alla. Dans la cour de l'hôtel, au bas du perron, il y avait un phaéton attelé de deux magnifiques chevaux gris. Nonchalamment étendu dans le léger équipage, un jeune homme d'une main tenait les guides, et de l'autre faisait siffler un long fouet aux oreilles des chevaux, qui, excités et retenus à la fois, secouaient la tête et piaffaient avec une rebelle impatience. Ce jeune homme avait des cheveux blonds qui descendaient en grappes sur ses joues, une fine moustache se relevait en crocs sur sa lèvre, et sa poitrine bombée portait les insignes de divers ordres étrangers. Pierre, tout épuisé qu'il était, sentit son sang frémir à la vue de cet ennemi. Il passa fièrement devant lui, et, montant l'escalier du perron, tendit sa lettre à un domestique qui se tenait debout à la porte. — C'est pour madame, dit le valet, la voilà qui descend.

En effet, une jeune femme parut, belle, fraîche, parée.

— Arrivez donc, Clémentine, lui dit le jeune homme du phaéton avec un accent moscovite très-caractérisé; vous n'en finissez jamais avec votre toilette.

Clémentine répondit par un charmant sourire. Elle avait un pied posé sur le marchepied de la voiture, une main dans la main du jeune homme, elle allait s'élancer lorsque Pierre lui présenta son message. Elle prit le paquet, décacheta l'enveloppe, et jetant un rapide coup d'œil sur le contenu, son visage s'éclaira d'un sourire indéfinissable, étrangement mêlé de compassion et d'ironie. Sa femme de chambre, qui l'avait suivie, lui donnant son éventail et son mouchoir, elle lui remit en échange le paquet tout ouvert, en disant à demi-voix : « C'est de ce pauvre Raymond. Vous mettrez cela dans ma toilette, Jenny, et vous m'y ferez penser ce soir ou demain matin. » Elle acheva sa phrase en s'asseyant dans la voiture, puis elle

ajouta par réflexion en montrant Pierre : — Ah ! Jenny, donnez un pourboire au porteur.

La voiture partit comme le vent.

Pierre sentit sa tête tourner et ses jambes fléchir; il s'appuya contre la rampe, sans voir ni entendre Jenny, qui, après avoir fouillé dans la poche de son tablier, lui présentait une pièce de trente sous en lui disant :

— Prenez donc, mon brave homme !

EUGÈNE GUINOT.

LES FEMMES CHANSONNIÈRES

SOUS LOUIS XIV.

DEUXIÈME ARTICLE.

Entrons dans le salon de Mlle de Scudéry; une femme bien ridicule, n'est-ce pas? et dont vous riez aujourd'hui, vous qui ne riez pas des horreurs de Maturin et des folies de son école. Elle était l'oracle de son temps : elle avait plus de succès que Walter Scott n'en a eu; tout le monde la lisait, depuis les évêques jusqu'aux jeunes demoiselles. Il n'y avait pas de discussion sur son mérite, pas de doute, pas d'équivoque sur sa gloire, elle était sublime : et cela était convenu.

« Quiconque se moque du roman de Mlle de Scudéry, dit » le savant Ménage, fait voir la petitesse de son esprit. Doit-» on mépriser Homère et Virgile, parce que leurs ouvrages » contiennent beaucoup d'incidens et d'événemens qui en reculent » la conclusion? » Voilà donc Mlle de Scudéry sur le niveau d'Homère et de Virgile! Ses contemporains lui décernaient d'une commune voix le nom de Sapho, dont elle n'avait assurément ni les passions, ni la beauté, ni le génie. Comment des esprits si délicats se laissaient-ils séduire? Comment se fait-il que le célèbre Huet, évêque d'Avranches, qui n'était ni un sot, ni un igno-

rant, ni un homme dénué de goût, ni un flatteur, écrivît à cette héroïne : « Vous avez travaillé à la gloire de notre nation. » Deux passages de Mascaron et de Fléchier, que le savant M. de Monmerqué rapporte, ne sont pas moins dignes de remarque. L'évêque de Tulles lui écrit le 12 octobre 1672 : « Vous devez » compte de vos loisirs à toute la terre ; l'occupation de mon au- » tomne sera la lecture de *Clélie*, d'*Ibrahim* et de *Cyrus*. Ces » ouvrages ont toujours pour moi le charme de la nouveauté, et » j'y trouve tant de choses propres pour réformer le monde, que » je ne fais point de difficultés de vous avouer que, dans les ser- » mons que je prépare pour la cour, vous serez souvent à côté de » saint Augustin et de saint Bernard. »

« Il me fallait, disait Fléchier, une lecture tout aussi déli- » cieuse que celle de vos livres pour me délasser des fatigues d'un » voyage, pour me guérir de l'ennui des mauvaises compagnies, » et pour me faire goûter le repos, où la rigueur de la saison et la » docilité de mes nouveaux convertis me retiennent dans ma ville » épiscopale. En vérité, mademoiselle, il me semble que vous ne » faites que croître en esprit, tout est chez vous si raisonnable, » si poli, si moral, etc., etc. »

Godeau, évêque de Vence, parlait d'elle avec plus d'enthousiasme encore; la cour et la ville raffolaient de cette femme : les étrangers lui envoyaient des couronnes et des diplômes d'académie.

Le style précieux de ses œuvres, illisibles aujourd'hui, les longues conversations de ses héros et de ses héroïnes, leurs distinctions délicates sur les différentes manières d'aimer, leurs amphigouris chevaleresques et sentimentaux ; Brutus filant le parfait amour, Caton rêvant le platonisme ; une matrone romaine traçant la carte de Tendre ; tout cela n'était que l'expression parodiée et l'exagération ridicule des idées les plus éloignées de nous, mais il faut le dire aussi, les plus grandes, les plus généreuses, les plus tendres. C'est ainsi que sous le règne de la chevalerie, lorsque le sentiment de la loyauté pénétrait tous les rangs et se mêlait à l'esprit d'aventure et à l'esprit chrétien, on vit naître les romans des paladins avec leurs enchantemens, leurs tournois, leurs grandes entreprises, leurs

énormes coups de lance; ces romans dont l'Arioste et *Don Quichotte* ont donné la sublime parodie. Le genre humain est éternellement fou, ne le savez-vous pas? Eh bien! pardonnez, je vous prie, à cette douce et innocente allucination qui s'empara des femmes sous Louis XIV, et qui gagna ensuite tous les rangs; à ce besoin de spiritualiser l'amour, de dégager tous les sentimens de leur alliage impur; à ce respect pour les dévouemens, à cette curieuse analyse de toutes les affections de l'ame? Nous sommes aujourd'hui au pôle contraire; toutes ces vertus, nous ne les avons plus, tous ces ridicules nous manquent.

L'amour, étoffe de la nature que la société a brodée (comme dit Voltaire, en style un peu précieux), subsiste chez nous sans doute : mais nous avons déchiré la broderie. Nos aïeux la faisaient lourde, bizarre, historiée, brillante. Nous nous moquons des longs discours de Cyrus et d'Artamène, comme des grands ramages dont les rideaux du dix-septième siècle étaient chamarrés. Boileau, avec sa raison sévère, son esprit sec et son cœur insensible, a eu raison de détruire le trône d'Artamène et des Céladon; mais n'étaient-ils pas l'accompagnement nécessaire de cette grande époque, le reflet de cette délicatesse, de cette générosité, de cette élégance parfaite, de cette grâce à la fois noble, grave et douce, dont vous ne trouverez pas d'exemple plus frappant et de modèle plus complet que la cour de Louis XIV.

Mais je vous ai promis de vous introduire chez Sapho-Scudéry. C'est un samedi, jour de petite assemblée; les dames sont de haut rang, car ce sont la princesse Philoxène, Amalthée, Octavie et Sapho. Cette dernière, c'est la maîtresse du logis; Mme d'Alligre est Télamire, Mme Arragonnais Philoxène, et Mme de Guénégaud Amalthée. Deux poupées, placées sur la cheminée, se nomment la grande et la petite Pandore, et les dames travaillent à leur ajustement. Ces poupées servent à diriger la mode nouvelle. Cependant la conversation s'anime : elle a rapport comme toujours à la métaphysique du cœur; « conversation tellement sophistiquée, dit Mme de Sévigné, que ces gens-là auraient besoin d'un truchement pour s'entendre eux-mêmes. Le favori de ces

dames est Godeau, sous le nom du Mage de Sidon; le prince Agathyrse est le prince de Raincy; Artaban, c'est le duc de Saint-Aignan; le poète Sarrazin, c'est le nom de Poliandre; l'académicien Conrard porte celui de Théodamas; voici Acante-Pélisson et Alcandre-Guénégaud. Chacun improvise un madrigal, on fait assaut de galanterie, d'affectation, de politesses et de recherche; enfin, Pélisson, l'ami de cœur de Mlle de Scudéry, trahit son secret et apprend aux assistans qu'elle vient de composer une chanson sur les rapides conquêtes du roi. De toutes parts on demande à la connaître, et Sapho ne se fait guère prier pour chanter le couplet suivant, qui ne manque pas d'esprit :

Louis, plus digne du trône
Qu'aucun roi que l'on ait vu,
Enseigne l'art à Bellone
De faire des impromptu;
C'est une chose facile
Aux disciples d'Apollon;
Mais ce conquérant habile
A plus tôt pris une ville
Qu'ils n'ont fait une chanson.

Vous pensez bien qu'on applaudit à outrance; on veut aussi qu'elle répète son quatrain sur Christine, quatrain qui n'est pas indigne d'être conservé.

Elle sut mépriser les caprices du sort,
Regarder sans horreur les horreurs de la mort,
Affermir un grand trône, et le quitter sans peine,
Et, pour tout dire enfin, vivre et mourir en reine.

Il y a de l'énergie dans ces vers et une certaine simplicité qu'inspire un sentiment vrai; on retrouve les mêmes qualités dans l'inscription composée par la même femme pour le portrait de Montausier.

C'est là de Montausier l'héroïque visage,
C'est là son air si grand, et si noble et si sage :

C'est tout ce qu'il nous laisse après avoir été.
O triste souvenir! quand je mets tout ensemble
Son esprit, son savoir et son cœur indompté,
Fier, bon, tendre, constant, rempli de piété,
Hélas! je cherche en vain quelqu'un qui lui ressemble!

Le dernier événement dont on s'occupait, c'était l'arrivée du doge de Gênes, forcé de se soumettre à Louis XIV. On sait combien le grand roi paya cher l'arrogance avec laquelle il traita cette petite république, dont il contraignit le doge à venir faire amende honorable. C'est ce premier acte de fatuité royale qui indigna et souleva l'Europe contre lui. Mlle de Scudéry avait fait de cette arrivée du doge, le sujet d'une chanson, dans laquelle on trouve étrangement confondus Louis XIV, une hirondelle, Sapho et la république de Gênes. Nous ne la citons que pour être fidèles à notre titre; elle est médiocre et affectée.

LE DOGE DE GÊNES A PARIS, OU LA FAUVETTE A SAPHO, EN ARRIVANT A SON PETIT BOIS, SELON SA COUTUME.

Plus vite qu'une hirondelle,
Je viens avec les beaux jours,
Comme fauvette fidèle,
Avant le mois des amours.

J'ai trouvé sur mon passage
Un spectacle assez nouveau :
Pour m'expliquer davantage,
C'est le doge et son troupeau.

Quoi! lui dis-je, entrer en France
Et vous montrer en ces lieux?
Oui, dit-il, par la clémence
Du plus grand des demi-dieux.

Son cœur, toujours magnanime,
Ne pouvant se démentir,
Veut oublier notre crime,
Voyant notre repentir.

Dieux, quel bonheur est le vôtre
D'aller recevoir sa loi!
Je n'en voudrais jamais d'autre;
Mais ce bien n'est pas pour moi.

C'est assez que ma maîtresse
Souffre que ma faible voix
Chante et rechante sans cesse
Qu'il est le phénix des rois.

Allez, doge, allez sans peine
Lui rendre grâce à genoux.
La république romaine
En eût fait autant que vous.

Cette détestable chanson, mauvaise comme la plupart des chansons de circonstance, obtint un succès de vogue. Mme Deshoulières en a fait beaucoup qui rivalisent pour la platitude et l'affectation avec les strophes de *l'Hirondelle*. Nous les épargnerons à nos lecteurs. La renommée de Mme Deshoulières est une de ces bizarreries, un de ces caprices de l'histoire littéraire qu'il est difficile d'expliquer. Non-seulement elle a chanté ses moutons, mais elle a voulu immortaliser en sonnets et en chansons tous les animaux domestiques, *Grisette*, *Gas*, *Tata* et *Cochon*. Comme elle venait de faire une idylle sur la naissance du dauphin, une femme de la cour improvisa contre elle les vers suivans :

Pour immortaliser l'enfant qui vient de naître,
Et qui gouvernera dans soixante ans peut-être,
La Deshoulière a fait cent vers, tant mal que bien.
Que lui donnera-t-on pour un si long ouvrage?
Si j'en étais cru, ma foi! rien.
Pour immortaliser et sa chatte et son chien
Elle en a fait bien davantage.

Si vous avez lu les *Mémoires de Saint-Simon*, vous devez vous souvenir de ce grand Dangeau, l'écouteur aux portes, si niais, si naïf, si blond, si bienvenu du roi, dont il était le porte-encensoir;

la peste des gens d'esprit qu'il fatiguait de ses assiduités, la providence des seigneurs qui avaient perdu au jeu, et auxquels il prêtait libéralement; l'écouteur aux portes, qui a transmis à la postérité la minute exacte de toutes les médecines que Louis XIV a prises et de toutes ses génuflexions pendant la messe. Il faut dire, à l'honneur des femmes, qu'elles ont passé leur vie à se moquer de lui, et l'on a conservé quelques excellentes chansons de femmes qui nous le présentent dans toute sa niaiserie naturelle. En voici une de la comtesse d'Estrées :

DANGEAU.

Air du *Confiteor*.

Or écoutez, petits et grands,
Le malheur de notre royaume.
Dangeau, la perle des vaillans,
Devait s'en aller à Stockolme :
Mais il demeure dans Paris
Pour ennuyer grands et petits.

Or, pour le comble de nos maux,
Dans le dessein de cette affaire,
Il avait fait choix de Lavaux,
Pour en faire son secrétaire :
Mais ils resteront dans Paris
Pour ennuyer grands et petits.

Chaumont était son aumônier,
Son intendant était Saint-Gille;
Sallin était son écuyer,
Et tous ils devaient faire gille (1) :
Mais ils resteront dans Paris
Pour ennuyer grands et petits.

(1) *Faire gille*, partir.

C'aurait été grande douleur
De voir partir monsieur son frère :
C'est bien le plus fâcheux lecteur
Qui jamais eut brevet d'affaire ;
Mais il demeure dans Paris
Pour ennuyer grands et petits.

Les demoiselles aussi s'en mêlaient. Mlle de Comminges répondit ainsi à de mauvais couplets adulateurs qu'il avait composés en l'honneur de Trianon :

RÉPONSE AUX VERS DE M. DANGEAU, SUR TRIANON.

Air *du Prévôt des marchands*.

Vous ne dites, monsieur Dangeau,
Sur Trianon rien de nouveau,
L'on n'est pas surpris qu'il vous plaise :
Votre épouse à tous les momens
Y voit le spectacle à son aise;
Cela rend les maris contens.

Sur des jardins louer le roi
Nous semble petit, croyez-moi;
Les zéphyrs portent dans les airs
Les grandes choses qu'il sait faire,
Pour en informer l'univers.

Dans votre troisième sixain
Vous dites qu'en ce lieu divin
Les vertus sont en assurance;
L'on croit que vous n'y pensez pas :
Avez-vous quelque connaissance
Qu'ailleurs on ait fait de faux pas?

Le suivant aurait pu passer
Si *solide* était bien placé;
On ne dit point solide gloire
Sur le fait des amusemens;
Ne vous en faites point accroire,
Vous n'aurez point de notre encens.

A l'égard de votre César
Qui revient à Caen par hasard,
Cela nous paraît ridicule;
Vous le deviez, comme un bourgeois,
Faire arriver sur une mule :
C'est la monture d'un Gaulois.

Les femmes se moquaient en chansons même de leurs amans, témoin la duchesse de Brissac, qui avait pour intime le fameux Béchamel, dont la manie était de répéter à chaque instant le mot *tout-à-fait*.

Air *du Confiteor.*

On est *tout-à-fait* malheureux
Quand *tout-à-fait* nous rend visite;
Il est *tout-à-fait* ennuyeux,
Il est *tout-à-fait* de redite :
On est *tout-à-fait* satisfait
De l'absence de *tout-à-fait.*

Revenons aux matières politiques dont les femmes s'occupaient assez activement. Cette terrible duchesse, dont nous avons déjà parlé, ne vit pas plus tôt Mme de Maintenon sur le trône qu'elle la persécuta de ses couplets; la dévotion et les malheurs de Louis XIV en étaient le sujet ordinaire et le thème éternel :

Tant que vous fûtes libertin,
Vous étiez maître du destin,
Landerirette :
Ah! pourquoi changer de parti?
Landeriri.

On reconnaîtra la touche âpre de la même femme dans les couplets que nous allons citer :

Air *du Prévôt des marchands.*

L'on nous dit que le Bourguignon[1]
Revient avec peu de renom :
Prenons garde qu'il ne nous morde;
Ne prononçons jamais son nom,
Il serait sans miséricorde;
Car il est dévot et poltron.

Non-seulement ces brocards étincellent d'esprit, mais on y voit percer avant tout la haine de la régularité dévote. Après la campagne de Flandre, la duchesse, qui ne tarissait pas, écrivait à Mme de Bourgogne :

Air : *Ne m'entendez-vous pas?*

Princesse, les combats
Te coûtent trop d'alarmes :
Ne verse plus de larmes,
Il revient gros et gras,
Ne t'en étonne pas.

S'il est entre tes bras
Comme il est à la guerre,
Pourrait-il bien te plaire
Toujours . . . . ?
Ne te venges-tu pas?

RÉPONSE.

Il est entre mes bras
Comme il est à la guerre;
Pour comble de misère,
Nangis n'est plus, hélas!
Ne m'entendez-vous pas?

Tous les choix du roi étaient condamnés sans pitié, et la duchesse à elle seule constituait une opposition.

(1) Le duc de Bourgogne.

AIR : *Lampons.*

Pourquoi blâmer Villeroi ?
Il fut choisi par le roi.
Blâmons bien plutôt le prince
D'avoir fait un choix si mince.
Lampons, lampons,
Camarades, lampons.

Souvent il choisit fort mal :
Témoin le grand-amiral,
Témoin le boiteux du Maine,
Témoin la Maintenon reine.
Lampons, etc.

Il hait le sang bourbon,
Et c'est là que tout est bon.
N'est-ce pas une misère
De voir Conti volontaire ?
Lampons, etc.

Le Billard chancelier,
Et le fat Pelletier,
Croissy, ce triste Pompone,
Font l'appui de la couronne.
Lampons, lampons,
Camarades, lampons.

C'est elle encore qui s'est chargée de faire l'épitaphe satirique du maréchal de Luxembourg.

AIR *du Prévôt des marchands.*

Le grand Luxembourg, en mourant,
A fait un fort beau testament.
Il dit qu'en brave capitaine
Il a laissé son ame à Dieu.

Je doute fort que Dieu la prenne :
C'est ce qui nous importe peu.

Il rend tout le monde content
Sur le fait le plus important;
La chose est très-bien digérée :
Ce héros plein de bonne foi
Laisse au grand Conti son épée,
Son baudrier à Villeroi.

Le principal objet des attaques de cette opposition secrète, mais violente et haineuse, c'était la vieille Mme de Maintenon, qui, du fond de son antre, dirigeait toute la cour; celle que le duc d'Hamilton, cet Anglais devenu l'un des premiers prosateurs de notre langue, dépeignait si cruellement dans le sonnet peu connu que nous reproduisons :

LA CONFESSION. — SONNET.

Que l'Éternel est grand, et que sa main puissante
Fait succéder de gloire à mes jeunes travaux!
Je naquis demoiselle et je devins servante,
Je lavais la vaisselle et frottais les carreaux.

J'eus des amans en foule, et ne fus point ingrate.
Je me suis mille fois livrée à leurs transports.
A la fin j'épousai ce fameux cul-de-jatte
Qui vivait de ses vers comme moi de mon corps.

Il mourut dans mes bras; et vieille devenue,
Mes amans sans pitié me laissaient toute nue,
Quand un grand roi me crut encor propre aux plaisirs.

Il m'aima follement. Je fis la Madeleine;
Je lui parlais du diable au fort de ses désirs :
Il eut peur de l'enfer, le lâche, et je suis reine!

Il ne nous reste de cette femme, si maltraitée par le duc d'Hamilton, si bien traitée par la fortune, qu'une seule pièce de vers

spirituelle, il est vrai, mais sèche, satirique, critique et parfaitement en harmonie avec son caractère. Elle se moque à son tour, et se moque avec la finesse hypocrite d'une dévote ambitieuse, de ces femmes de cour qui la flattaient en la détestant.

LE DÉCALOGUE DE LA FEMME DE COUR.

De ton roi ton Dieu tu feras,
Et le flatteras finement.
Les dimanches la messe ouïras,
Pour montrer ton ajustement.
Quand ton profit tu trouveras,
Tu communieras souvent.
Père et mère tu ne verras
Que tout le plus une fois l'an.
La nuit et le jour passeras
Au bal, à la chasse, au brelan;
Ton mari cocu tu feras,
Et ton bon ami mêmement.
A table en soudart tu boiras
De tous vins généralement.
Ton crédit à tous tu vendras,
Quoique tu n'en aies nullement.
Réflexions point ne feras,
De peur de penser tristement:
Mais quand mourante tu seras,
Tu recourras au sacrement.

La comtesse de Murat, qui a laissé de si jolis romans, ne chansonnait ni les rois, ni les princes, ni les dames de cour; elle se contenta de se moquer en chansons du grand hiver de 1709 et de la pénurie des amans. Dans cette jolie chanson, l'approche de la régence et de ses mœurs libres se fait déjà sentir!

LE GRAND HIVER.

Air: *L'Amour caché dans un buisson.*

Le tendre Amour soupirant
Hier disait à sa mère:

Je ne sais quel accident
A fait geler ma terre;
Mais il fait bien mauvais temps
Dans l'île de Cythère.

Les amours sont tout transis
Auprès de leurs bergères;
Dans ses doigts on voit Tircis
Souffler et ne rien faire.
Ah! que de cœurs engourdis
Dans l'île de Cythère!

Il nous faudrait des amans
Discrets, mais téméraires,
Qui ne fussent pas tremblans,
Mais ardens et sincères :
Tels ne sont pas ceux du temps
Qui règne dans Cythère.

Après le froid, c'est la faim
Qui nous livre la guerre;
On appauvrit le terrain
D'Amour et de sa mère;
On n'a plus que de mauvais grain
Au marché de Cythère.

Jadis on allait semant
Le grain en bonne terre;
On faisait facilement
Une récolte entière.
Que de déchet à présent
Aux greniers de Cythère!

L'on apportait à foison
Farine aux boulangères;
Dans cette morte saison,
A peine les meunières
Retirent-elles du son
Des moulins de Cythère.

Lorsque le roi Guillaume vint épouvanter la France et humilier Louis XIV, les femmes prirent part à la haine générale et à la terreur que ce prince inspirait. La duchesse ne fut pas infidèle à sa vocation, et ce fut de sa main que partit le trait suivant qui devint populaire :

Air : *Orléans, Baugenci.*

Qui mieux que Villeroi
A jamais servi le roi
Guillaume?
Qui répand plus d'effroi
Dans la France que le roi
Guillaume?

Plus d'une femme se plut à adresser des injures en vers à l'adversaire de Louis XIV; les vers suivans, par Mlle Bernard, sont détestables, et nous ne les citerons que comme une preuve de l'habitude adulatrice dont les désastres du roi n'avaient pas rompu le charme :

Il faut, Nassau, que je te remercie
D'avoir su conserver ta vie.
Louis a besoin de tes jours
Pour ses glorieuses conquêtes,
A quoi tu travailles toujours.
Tu prends le soin de former les tempêtes :
Les dissiper fait son emploi ;
Le ciel dut à son règne un prince tel que toi,
Ton génie agissant dont parlera l'histoire
Ne t'est pas donné pour ta gloire,
Mais pour celle de notre roi.

En revanche, nous citerons un remarquable sonnet du même auteur qui s'adresse en ces termes aux officiers français engagés au service du prince d'Orange.

De vos premiers honneurs perdez-vous la mémoire?
Ne vous souvient-il plus que vous êtes Français?

Infidèles guerriers, qu'on voyait autrefois
En tous lieux respectés, heureux, comblés de gloire,

L'incrédule avenir refusera de croire
Qu'après avoir servi sous le plus grand des rois
Vous avez lâchement abandonné ses lois
Pour suivre le drapeau qu'abhorre la victoire.

Quoi! vous avez prêté vos redoutables mains
Aux cruels attentats, aux barbares desseins
D'un tyran qui d'un roi n'est que le vain fantôme!

Ah! dessillez vos yeux trop long-temps éblouis :
Songez qu'il est honteux de fuir avec Guillaume
Après avoir toujours su vaincre avec Louis.

Je n'ai pas promis des recherches profondes ni de nouvelles vues sur cette cour de Louis XIV, dont l'éloquent Saint-Simon a buriné les personnages, dont le camaïeu de Mme de Genlis a reproduit assez infidèlement les boudoirs et les alcôves. Quelques chansons, échappées aux passions ou aux caprices féminins dans cette grande époque, m'ont paru des curiosités assez piquantes pour être réunies dans le même cadre, assez oubliées pour être remises en lumière. Qu'on ne cherche ici ni des difficultés vaincues, ni le mérite d'une haute philosophie. Avez-vous éprouvé je ne sais quel sentiment de curiosité et d'intérêt en retrouvant chez un marchand de curiosités le vieil éventail de Mme de Montespan ou la canne de Tronchin? C'est précisément le même sentiment qu'ont fait naître en moi tous ces couplets antiques, ces impromptus de femmes, fleurs qui ont eu leur épanouissement et leur éclat, fleurs fanées aujourd'hui, qui n'ont de mérite que par les souvenirs d'amour, de gloire, de conspiration, d'intrigue, de malignité, qu'elles rappellent. C'est l'imagination du lecteur qui fait tous les frais; c'est elle qui, en face de ces débris, ressuscite les intrigues de Meudon, les douleurs de La Vallière, le salon des Précieuses, les mouvemens de la cour, l'idolâtrie vouée à Louis XIV, la

haine profonde vouée à Mme de Maintenon. Si ces débris semblent puériles, si ces chansons semblent faibles et décolorées, si ces riens paraissent sans vie et sans but, comme les carcasses d'un feu d'artifice de la veille, demandons grâce en faveur des souvenirs qu'ils éveillent et des images gracieuses et tristes qu'ils évoquent.

Ph. Chasles.

CHRONIQUE DE PARIS.

C'est chose assurément curieuse que de considérer ce qu'est devenue l'histoire entre les mains de certains fabricans en gros qui font dans le drame historique. Voici une pièce nouvelle, intitulée CHARLES III ET L'INQUISITION, que vient de nous donner la Porte-Saint-Martin, une pièce, non pas en dix tableaux, mais en quatre bons actes, dont la représentation ne dure guère moins de cinq heures; en somme, une pièce de l'aunage ordinaire de celles de ce théâtre. Charles III et l'inquisition! certes, le champ était vaste et digne d'être exploité! Et il ne s'agissait pas ici d'une époque obscure et lointaine, où l'écrivain, qui va chercher les matériaux de sa fable, peut s'autoriser de la distance et de l'incertitude des faits pour leur substituer parfois le caprice de son invention! Charles III, après avoir occupé le trône d'Espagne vingt-neuf ans, est mort en 1788, à la veille de notre révolution. C'est bien là vraiment de l'histoire contemporaine, et il ne faut même pas être octogénaire comme M. de Talleyrand, que nous avons très-vivant à Paris à l'heure qu'il est, pour avoir suivi du regard les mouvemens politiques de ce règne. Nous comptons en notre chambre des pairs et en notre chambre des députés, toute jeune que soit cette dernière, bon nombre d'honorables vieillards qui vous conteront volontiers quelle surprise causa en notre France très-chrétienne encore alors l'expulsion des jésuites du territoire de l'Espagne très-catholique, par un fils d-Philippe V, en 1767, et bien d'autres événemens de même date accomplis sous leurs yeux au-delà des Pyrénées.

Il était donc raisonnablement permis d'espérer que la Porte-Saint-Martin, après tant de fantastiques excursions dans le domaine historique, en abordant le siècle dernier, daignerait nous montrer enfin un peu de simple

vérité ; et, quoique l'on sût d'avance que l'ouvrage nouveau qu'elle nous allait produire avait été manufacturé sous la raison d'Épagny et compagnie, nous n'avions pas absolument renoncé à y trouver quelque chose qui ressemblât, tant mal que bien, à Charles III.

Cet honnête Charles III, si vous avez vu par hasard quelque portrait ou quelque statue de lui, ou bien seulement une pièce de monnaie où ne soit point trop effacé son profil, certes, ses traits seront démeurés profondément gravés en votre mémoire. Son nez surtout, ce nez démesurément long, trompe véritable, qui lui eût été si funeste s'il eût vécu en un temps de souveraineté populaire et de liberté de la caricature, son nez sera venu vous visiter souvent en vos nocturnes cauchemars.

D'ailleurs, malgré cet interminable nez et ces gros yeux à fleur de tête qui la font, au premier aspect, si grotesque, vous aimez cette excellente physionomie où se peint toute la bonté ingénue du caractère de ce prince.

Charles III ne fut nullement un philosophe, ainsi que l'ont si légèrement prétendu certaines éruditions à la violette. S'il se laissa entraîner à quelque prévention contre quelques ordres de moines, il s'en fallut de beaucoup qu'il se prît d'aversion pour l'espèce en général. Ce ne fut pas sans de longues hésitations, sans une résistance prolongée qu'il sacrifia les jésuites à leurs ennemis. Ses penchans humains et clémens ne s'accommodaient guère de l'esprit cruel et envahissant de l'inquisition ; fit-il pourtant contre elle beaucoup plus que n'avait fait son prédécesseur et que n'ont fait ses héritiers? Il l'empêcha, comme eux, de rallumer les bûchers, voilà tout ; mais osa-t-il toucher à son tribunal et ouvrir ses cachots? Jamais. Loin de là, il la laissa suivre publiquement ses procédures. Il lui livra ceux mêmes qu'il avait choisis pour coopérateurs dans ses plans de réforme administrative et philantropique. Ce fut ainsi qu'il souffrit qu'Olavide, son agent et son protégé, le fondateur de la Caroline et des autres colonies de la *Sierra-Morena*, fût saisi par elle, jugé, condamné et relégué dans un couvent! Et tout le crime de cet homme avait été de ne point admettre de couvent dans ces oasis d'industrie et d'agriculture qu'il avait semées sur le sol fécond, mais inculte de la Haute-Andalousie. N'admirez-vous pas aussi avec quelle ingénieuse équité le saint tribunal avait appliqué en l'espèce, la loi du talion? Mettre en un cloître celui qui n'avait pas voulu mettre de cloître en ses villes. C'était le mieux punir qu'en le brûlant!

Non, l'inquisition n'a point été frappée à mort par Charles III. Trois révolutions populaires l'ont trouvée debout encore en ce siècle sur le sol de la Péninsule, et il est bon d'attendre l'issue de la lutte qui s'y livre maintenant pour savoir si le glaive sanglant planté par saint Dominique au pied de la croix à côté de l'olivier, est bien tout-à-fait déraciné.

Non, Charles III ne fut non plus rien moins qu'un esprit fort. Étudiez

un peu sa vie privée, vous l'y trouverez constamment de foi scrupuleuse et de dévotion étroite, plein de confiance naïve aux reliques et aux miracles. Je vous conterais ici, si j'en avais le loisir, tout ce qu'il dépensa de trésors pour la châsse de san Isidro, ce bienheureux laboureur, le patron de Madrid, auquel il avait voué un culte de prédilection.

Les saints authentiques espagnols bien constatés dans la Légende, quoique le nombre en soit certes fort raisonnable, ne lui suffirent même pas toujours, tant il se sentait le besoin de ces intercesseurs sacrés! Il y eut plus d'une vénérable personne en bonne opinion, *en buena opinion*, qu'il prit sous sa protection de leur vivant, et qu'il n'épargna rien pour faire placer au ciel après leur mort.

Ce serait une bien divertissante histoire à vous dire que celle de ce frère lai, le saint de son temps à la canonisation duquel il mit le plus d'effort et d'amour-propre. Une nomination de saint, vous ne vous en doutez point, ne s'obtient pas d'emblée en cour de Rome. Cela coûte fort cher d'abord. On passe *vénérable* plus aisément et à meilleur marché. Et puis, pour peu que l'on soit desservi près du saint-siége, on a beau avoir de l'or et des protections, on n'arrive jamais. Ce fut le sort du frère lai, le candidat de Charles III. L'affaire se traita longuement et par ambassadeurs. Jamais tant de courriers n'avaient été expédiés à Rome. Toute cette diplomatie ne mena à rien. Le roi de l'Espagne et des Indes ne put obtenir du pape pour son frère lai un *exequatur* de saint dans le ciel.

Ce furent au surplus les jésuites qu'on accusa d'avoir entravé les négociations; et plus tard ce grief habilement exploité les perdit peut-être à Madrid.

D'ailleurs, c'est justice de le reconnaître, Charles III est le seul prince de la dynastie des Bourbons qui ait fait à l'Espagne quelque bien matériel un peu durable. Que si, voyageant en ce pays de communication difficile, au milieu de ses chaînes de montagnes continues vous allez sûrement (sous le bon plaisir des voleurs toutefois), par une route solide taillée dans le roc vif, et suspendue sur les précipices; si, au lieu d'en être réduit à passer un torrent à la nage, vous le pouvez traverser sur un beau pont de granit, remerciez hardiment Charles III. Les vieux chrétiens,—*los cristianos viejos*,—s'écriaient en ces dernières années que Ferdinand VII avait perdu le pays en y souffrant l'introduction des diligences. Charles III alors est le grand coupable; c'est lui qui avait frayé cette voie de perdition en faisant des ponts et des chemins.

Le Charles III de MM. d'Épagny et Desyeux est un écervelé moitié fanatique moitié philosophe dans lequel il serait assez malaisé de reconnaître notre véritable Charles III. Mais ce personnage si *inconsistant* sera-t-il au moins quelque peu dramatique? Nous verrons bien.

Le voici d'abord en un beau palais gothique tout doré, bien que le palais royal de Madrid, bâti par Philippe V, soit rigoureusement moderne, et qu'aucun édifice gothique, si ce n'est l'église du couvent de *San-Geronimo*, n'ait survécu en cette capitale à l'extinction de la dynastie autrichienne. Mais ceci n'importe guère : les palais gothiques ne sont pas encore tout-à-fait hors de mode au théâtre ; pourquoi donc Charles III n'aurait-il pas comme un autre son palais gothique?

Charles III s'est soudain trouvé si vivement épris de l'inquisition, qu'il a congédié son premier ministre, dont tout le tort était de ne point partager cette sympathie. Mais à qui va-t-il confier à présent le portefeuille? On lui apprend qu'un jeune homme passe justement dans la rue, condamné à mort, et mené au supplice, pour avoir tué un moine. Voici précisément le premier ministre qu'il fallait à Charles III. Le condamné reçoit à la fois sa grâce et le portefeuille.

Qu'arrive-t-il pourtant? Ce que le roi eût bien dû prévoir, s'il eût eu l'ombre du sens commun. Ce jeune tueur de moines n'a pas le moindre goût non plus pour l'inquisition, et au contraire se prononce contre elle plus rudement encore que son prédécesseur.

Le roi se fâche de cette résistance, mais il se calme promptement : son caprice d'inquisition lui passe aussi vite qu'il lui était venu. Manuel, le nouveau président du conseil, est comblé par son maître de titres et de dignités. Le roi le fait coup sur coup noble, duc, grand d'Espagne de première classe. Un *baise-main* est même improvisé à son bénéfice, baise-main, par parenthèse, fort incorrect, attendu qu'à la cour espagnole, où l'on ne plaisante pas sur l'étiquette, on n'a jamais baisé les mains royales debout et cavalièrement, comme font messieurs les *hidalgos* de la Porte-Saint-Martin. Ce n'est qu'à genoux et avec contrition que de nos jours encore à Madrid on est admis à cet honneur.

Mais une femme vêtue de noir avait assisté à cette cérémonie. Cette femme, c'est Mariana, qui fut la première maîtresse de Charles III, et la mère de Manuel. Mariana reconnaît Manuel ; Manuel reconnaît sa mère ; Charles III reconnaît sa maîtresse et reconnaîtra plus tard son fils : triple reconnaissance dont votre imagination peut évaluer la somme d'intérêt et de pathétique.

Le roi ne se possède plus de contentement. Il répudiera sa femme pour épouser sa maîtresse! Il déshéritera son fils légitime, l'infant don Philippe, et lui substituera Manuel, son fils naturel.

Ce n'est pas là toutefois le compte du grand inquisiteur don Telesforo, qui était aux écoutes et a tout entendu. L'infant don Philippe est frappé depuis son enfance d'imbécillité ; mais il a grandi dans la crainte de Dieu

et de l'inquisition. Ce ne serait pas l'inquisition qui souffrirait que don Manuel usurpât les droits de ce saint enfant.

Aux grands maux les grands remèdes. Une conspiration est immédiatement organisée par le grand-inquisiteur et le grand-*camarero* du palais.

Nous voilà transportés dans les redoutables souterrains de l'inquisition, au milieu des roues, des chevalets et de l'appareil complet de la torture. La conspiration marche. Les inquisiteurs et leurs familiers, grands d'Espagne et autres, sont réunis en comité général. L'infant don Philippe est introduit et couronné. On se défera de don Manuel au moyen d'un ingénieux cachet qui perce d'une piqûre empoisonnée la main qui s'en sert pour fermer une lettre.

Charles III, sa maîtresse et son fils couraient de gros risques, n'eût été un certain Diégo, brave Andalou, qui, poursuivi de toits en toits pour avoir tué son moine aussi, est tombé dans les caves de l'inquisition par un de leurs soupiraux. Diégo, caché derrière une horloge, est devenu le confident involontaire de toutes ces trames. C'est par lui qu'elles seront révélées et punies. A défaut de plume, d'encre et de papier, avec son poignard, trempé dans sa veine, il écrit rapidement un billet au roi sur un lambeau qu'il arrache de la bannière de l'inquisition. Un second soupirail, communiquant à la rue, est la boîte aux lettres à laquelle Diégo confie son billet qu'un passant ramasse et porte à son adresse. Charles III, averti à temps, accourt, suivi de sa garde. Toute la conspiration est traquée et prise en son souterrain comme en une souricière. Est-ce là tout? non pas. Manuel se pique bien encore en se servant du cachet; mais il n'en meurt pas, attendu qu'on avait oublié d'y mettre le poison. Diégo, afin de compléter ses bonnes œuvres de la journée, éventre le grand-inquisiteur d'un coup de poignard. Le grand-inquisiteur éventré, il est évident que l'inquisition ne pouvait plus subsister en Espagne, et voilà pourquoi Charles III achève la comédie, en décrétant l'abolition à perpétuité du saint tribunal.

Cette pièce, en somme, si scandaleusement absurde et injurieuse à l'histoire qu'elle soit, ne manque pas d'un certain agencement vulgaire, d'une sorte d'habileté de contexture; avec un style passable, peut-être eût-elle été du goût de cette portion de public honnête qui se réjouit sincèrement encore à la peinture des crimes d'un prêtre. Mais le moyen, telle philosophie que l'on ait, de prendre au sérieux un pareil drame écrit et joué surtout comme il est! S'il en veut décidément tirer quelque parti, je ne vois, quant à moi, pour M. Harel, d'autre ressource que de faire franchement de CHARLES III ET L'INQUISITION un second tome à L'AUBERGE DES ADRETS.

—LE FILS DU PRINCE, qui s'est joué à l'Opéra-Comique le lendemain de

la représentation de CHARLES III ET L'INQUISITION, n'avait pas au moins annoncé par son titre beaucoup de prétention historique; aussi le public n'en a-t-il rapporté nul désappointement. Le fils du prince! quoi de plus vague? Le fils de quel prince? Le fils du prince que vous voudrez. Choisissez vous-même.

Destiné par son père à un illustre mariage de convenance, ce fils du prince s'est épris d'une pauvre bergère, et l'a en secret épousée. De son côté, le neveu du prince ne se sent pas le moindre penchant pour une autre grande dame à laquelle on a promis sa main. Il n'a pas toutefois dérogé comme son cousin, car c'est la fiancée de ce dernier qu'il aime et dont il est aimé.

Avant que les quatre amans aient réussi à désarmer le courroux du prince et à se marier heureusement selon leur inclination, ainsi qu'il convient au dénoûment de tout véritable opéra-comique, mille petits incidens surviennent qui embrouillent tellement l'action que chacun est bien en vérité de l'avis des acteurs lorsqu'ils se mettent à chanter tous ensemble vers la fin du second acte un fort joli morceau où l'on n'entend autre chose que : *Quel est donc ce mystère?* Quel est donc ce mystère? Avez-vous vu jamais, dites-moi, en votre vie un opéra-comique où l'on ne chantât pas en quelque finale : *Quel est donc ce mystère?*

Féréol, dans le rôle d'un gouverneur bouffon, a égayé parfois cette petite pièce, conduite et intriguée avec adresse, mais où l'on n'a guère retrouvé la gaieté douce et fine que M. Scribe sème d'ordinaire si abondamment en ces légers ouvrages.

La musique, qui est de M. le duc de Feltre, n'a pas non plus toujours satisfait complétement. Gracieuse et vive parfois, bien étudiée dans ses accompagnemens, on y eût désiré en général plus de verve et d'originalité. C'est là cependant un noble début d'amateur.

Mme Casimir n'a pas eu de peine à être irréprochable dans son rôle de bergère, si convenablement adapté à sa voix et à ses moyens.

Celui de Mlle Masi n'était pas heureux; il lui a fallu tous les charmes de son talent pour être à la pièce de quelque secours. Cette jeune actrice, en vérité, mérite d'être distinguée et appuyée même, s'il est vrai, comme on le dit, qu'une puissante rivalité s'efforce de l'éloigner du théâtre de la place de la Bourse. Mais nous ne sommes pas inquiet. Il y a dans Mlle Masi deux gages certains de triomphe, sa beauté et son talent. Sans être éclatante, sa voix est sonore, et nous lui avons reconnu autant de goût que de méthode. Nous lui demanderions seulement, et dans le chant, et dans le jeu, un peu plus d'entraînement et de hardiesse. Pour transporter les salles, Mlle Masi n'a besoin que de croire en elle. Qu'elle continue du reste, et si le présent lui pouvait manquer, l'avenir ne lui manquera pas.

—Le petit théâtre du Palais-Royal, qui sait son public insatiable de nouveautés, vient encore de découvrir à la fois toutes ses batteries, et nous a donné coup sur coup trois vaudevilles nouveaux en moins de huit jours. La chance n'a fait défaut à aucun d'eux. LES DEUX BORGNES, LA FEMME, LE MARI ET LE VOLEUR ont réussi sans opposition, et fourniront très-décemment leur carrière de quatre ou cinq semaines.

Une vogue plus durable est assurée à JUDITH ET HOLOPHERNE, que les *dilettanti* ont classé tout d'abord au niveau des chefs-d'œuvre du genre.

Un nombre raisonnable de gaillardises aussi peu vêtues que possible; Mlle Déjazet, fort légèrement vêtue elle-même, et montrant de son mieux sa fine jambe, Mlle Déjazet en Judith, ne voilà-t-il pas en effet réunis tous les élémens d'un éclatant et solide succès au Palais-Royal? L. L.

LA DUCHESSE DE CHATEAUROUX, PAR Mme SOPHIE GAY (1).

A part tout le mérite littéraire et historique de cet ouvrage, on y trouve, il me semble, une courageuse volonté de réhabilitation bien rare de nos jours.

Dès long-temps, il était assez généralement convenu dans un certain monde, que tout roi qui avait une maîtresse, était un tyran, un débauché, un Sardanapale, et que toute maîtresse de roi était de nature un monstre d'avarice, d'ambition et d'impureté.

Ce qu'il y a d'assez étrange, c'est que *généralement* aussi ceux qui écrivaient ces belles choses, et vitupéraient si furieusement la corruption des cours, menaient d'ordinaire une vie fort reprochable, et qu'ils n'allaient pas chercher leurs maîtresses dans les meilleurs lieux.

Je ne sais qui, le premier, a fait cette burlesque distinction de l'homme politique, de l'homme privé, et de l'écrivain. Mais cela m'a toujours paru aussi absurde qu'immoral.

Je suis encore à comprendre comment on peut être malhonnête homme privé, et honnête homme public; et je voudrais savoir quelle autorité morale peut imposer l'homme public, quand on sait toutes les turpitudes de sa vie privée; quelle foi on peut avoir dans l'indignation de l'écrivain contre le vice ou la tyrannie des grands, quand on sait que cet écrivain est brutal et crapuleux, et qu'il écrit sur ce thème comme il écrirait sur tout autre.

Ces réflexions me viennent au souvenir des pamphlets dégoûtans qui ont

(1) Chez Dumont, Palais-Royal.

sali la France vers le milieu du XVIIIe siècle, au sujet des amours de Louis XV, et particulièrement de la duchesse de Châteauroux.

Dieu sait de quelle sorte ces méchans livres se faisaient. Un de ces pamphlétaires compilait quelques ordures contre *la favorite*, il s'en allait en Hollande, et de là envoyait un manuscrit, menaçant d'imprimer, si on ne lui donnait quelques écus. Ordinairement on lui donnait quelques écus, et il imprimait malgré cette aumône. Le livre se répandait, se vendait en France sous le manteau, et l'opinion se formait de telle sorte qu'à Metz, par exemple, les habitans furent sur le point de massacrer Mme la duchesse de Châteauroux, lors de la maladie de Louis XV.

Je n'entends pas par là qu'on nie ou qu'on excuse les faiblesses des rois. Seulement je voudrais, par une pensée toute libérale et CONSTITUTIONNELLE, qu'ils rentrassent un peu dans le droit commun, et qu'en les jugeant, on se rappelât davantage ce mot de M. de Montmorency (je crois) à son perruquier pendant la terreur : *Mais citoyen, nous sommes égaux !*

Je sais que de notre temps cette hardiesse est rare, et qu'on est mal venu de parler de passions royales et d'amours poétiques et chevaleresques, à notre bonne grosse bourgeoise d'époque qui s'entend à cela comme Mme Jourdain aux galanteries de Dorante; mais il est d'un esprit élevé de dire fièrement : *Le vrai est ce qu'il peut*, et de ne s'inquiéter du reste.

Or, le nouvel ouvrage de Mme Gay est conçu dans cet esprit d'indépendance; Louis XV y est montré tel que le montre l'histoire, non l'histoire d'antichambre, mais l'histoire *vraie*, authentique, et mise en œuvre avec une haute intelligence et une noble impartialité.

Mme de Châteauroux est un de ces êtres d'exception à qui rien ne manque, depuis les plus grandes joies humaines jusqu'aux plus désespérantes douleurs. Elle a de hautes vertus pour accomplir de nobles choses, et une faiblesse pour avoir un sacrifice à faire, et des remords à souffrir..... Elle est adorée d'un roi beau, spirituel et brave..... et elle est presque foulée aux pieds par la populace de Paris. Elle est belle à être idolâtrée, et elle meurt toute jeune..... Elle meurt d'une mort affreuse ou sublime, par le poison, ou par le saisissement d'un bonheur trop imprévu..... Mais dans cette vie aussi, rien de pâle, rien de vulgaire..... Joies et peines, tout est immense. Parfois elle souffre bien..... elle pleure des larmes bien cruelles..... Mais aussi pouvoir se dire : C'est grâce à moi que le roi règne ; c'est parce que je l'ai aimé qu'il est roi par lui-même au lieu de l'être par ses ministres ! J'ai failli..... mais la France *le* bénit..... Les miens me reprochent ma faiblesse.... mais l'Europe admire et redoute le roi de France !....

Que cela est magnifique, quelle grande et forte résolution dans cette jeune femme si jolie, si délicate, dans cette ravissante tête à longs che-

veux blonds et tout cela avec cet air si doux, si touchant et si noble à la fois et tout cela sans conseil que son cœur et son instinct; et tout cela d'elle seule, la pauvre veuve orpheline, rétirée chez cette fière duchesse de Mazarin.

Après cela, après cette admirable figure que le génie humain n'aurait pas inventée, il y a quelque chose de bien touchant aussi, c'est l'amour du roi. Maintenant que j'ai lu ce livre, je ne crois pas qu'il y ait au monde quelqu'un de plus malheureux qu'un prince qui aime avec délicatesse!.... Que de craintes de blesser par un faux semblant d'autorité! Quelle frayeur que ces dépits, ces caprices, ces boutades inséparables d'un violent amour, ne passent pour l'expression d'une tyrannie arrogante et brutale..... et puis enfin, quelle arrière-pensée écrasante que celle-ci..... ce n'est pas à moi..... c'est au *roi* qu'on a cédé!

Encore une fois, lisez, lisez ce livre, et vous souffrirez de tous les chagrins de Louis, obligé de contraindre ses pensées, de sacrifier aux lois de l'étiquette de cour, ces sentimens de préférence si doux à témoigner, de faire, pour ainsi dire, oublier son amour et de trouver un prétexte à ces fêtes splendides qui étaient pour elle seule, et qu'il semblait donner à d'autres..... à ces grâces, à ces faveurs qu'il étendait sur toute une famille, afin de pouvoir lui faire agréer un souvenir de lui.

Il y a surtout l'histoire d'un simple éventail d'ivoire, et d'un bouquet d'héliotropes qui est un chef-d'œuvre de grace et de délicatesse. Et cette belle scène si pure et si chaste de la nuit de Choisy, et ces soupers ravissans faits en tiers avec le duc de Richelieu, ce libertin si fidèle ami, ce roué si plein de cœur, si dévoué pour une femme dès qu'elle n'était pas sa maîtresse; Richelieu si grand seigneur et si spirituel là..... type vivant et vrai comme Voltaire, comme M. de Noailles, comme le cardinal, comme ce vieux chevalier de Mailly si brusque et si bon..... comme cette pauvre Mlle Flebert, comme..... comme tous les personnages qu'on trouve dans cette histoire naïve et vraie d'une époque si élégante et si splendide.

Car, après tout, le nouvel ouvrage de Mme Gay n'est pas un roman: c'est un beau fragment de l'histoire de France, une représentation pittoresque, animée, de quelques-unes des plus belles années du siècle de Louis XV.

Une dernière louange nous reste à faire, puérile selon les uns peut-être, mais importante suivant nous: presque tous les écrivains qui ont placé la scène de leurs œuvres dans les hautes régions de la société ont rarement connu ce monde, ou de fait, ou par tradition. Souvent, les contre-sens les plus grotesques, les inconvenances les plus ridicules, la plus complète ignorance des usages, viennent contrarier l'intérêt. Dans ce livre de Mme Gay, au contraire, tout est de si bon goût, de si haute et si excellente compagnie.....

tout est si empreint des mœurs élégantes et de l'esprit vif et éclatant de cette époque que nous serions tentés de croire que M. le comte de Saint-Germain, ce rival aristocrate du Juif errant, vient quelquefois causer longuement dans un joli salon de la Chaussée-d'Antin. E. S.

— La manière vive et piquante d'écrire l'histoire par les mémoires, les pièces authentiques, les vers, les chansons, les caricatures, a remplacé les formes guindées, prétentieuses, de l'empire. On nous initie maintenant dans les mœurs intimes de la société, et c'est ce qui donne à l'histoire son empreinte colorée. Voici une des plus curieuses réalisations de ce système : la troisième livraison de l'Histoire de la Réforme, de la Ligue et du Règne de Henri IV, par M. Capefigue, vient de paraître : elle embrasse la période dramatique de la ligue jusqu'à l'avénement de Henri IV. Nous reviendrons sur un ouvrage dont le succès est si bien constaté.

— La librairie d'Adrien Leclère, quai des Augustins, vient de publier un ouvrage qui mérite d'être consulté par les artistes ; c'est le Recueil des Notices historiques lues dans les Séances publiques de l'Académie des Beaux-Arts, par M. Quatremère de Quincy, secrétaire perpétuel de cette Académie. On trouve dans ce volume des appréciations et des biographies intéressantes des membres de l'Académie des Beaux-Arts morts pendant les vingt années qui viennent de s'écouler.

— Il manquait une traduction de la Bible que l'on pût mettre sans inconvénient entre les mains de la jeunesse; les éditeurs Pourrat frères viennent de remplir cette lacune par la publication d'une belle Bible, ornée de gravures en relief, à 10 centimes la livraison (6 francs par an). La traduction que l'on a choisie est celle de M. de Genoude, si connue par son exactitude et la manière heureuse avec laquelle y sont rendues les saintes Écritures.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE HUITIÈME VOLUME.

Pages.

Du Théâtre et des Théâtres, par M. Louis de Maynard.. 5
Volupté, de Sainte-Beuve, par M. J.-J. Ampère. 44
Il faut faire comme tout le monde. — Une Falaise à Etretta, par M. Alphonse Karr. 59
Lulli (Ire et IIe parties), par M. Castil-Blaze. . . . . 73 et 145
Historiens français du dix-neuvième siècle, par M. A. Granier de Cassagnac. 99
La littérature à 6 sous (Ier et IIe articles), par M. Girardin. 130 et 205
Le Concert de fleurs, par M. Félicien Mallefille. 170
Les Femmes chansonnières sous Louis XIV (Ier et IIe articles), par M. Ph. Chasles. . . . . 191 et 325
Du Dessin considéré comme enseignement primaire, par M. Raymond Brucker. 217
Les petits Théâtres de Naples, par M. E. Roger de Beauvoir. . . 232
Chronique de Goetz de Berlichingen, par M. X. Marmier. . . . 250
Vie Parisienne, par M. Jules Vernière. 267
Souvenirs de la Révolution et de l'Empire, Réal, par M. Ch. Nodier. 286
La Relique, par M. Eug. Guinot. 316
Chronique de Paris. 66, 135, 209, 275 342

ÉVERAT, IMPRIMEUR DE LA REVUE DE PARIS.